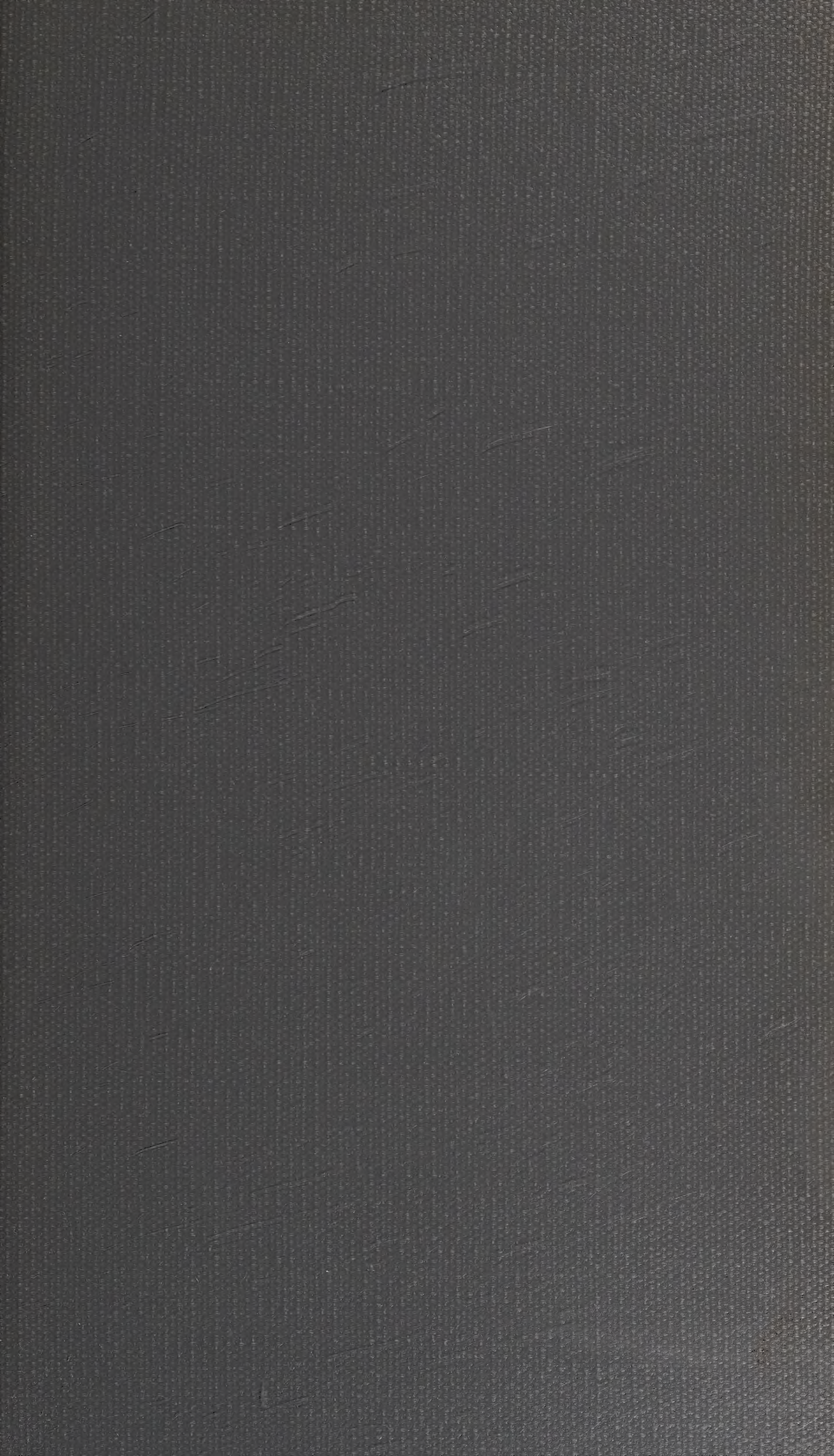




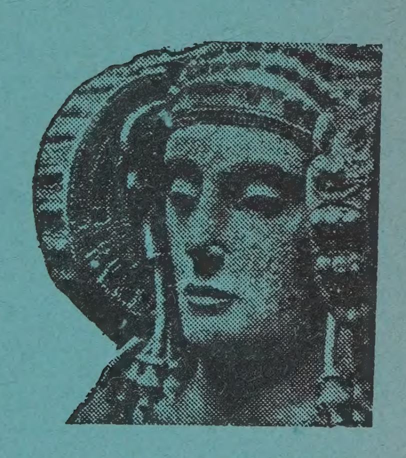
Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LVIIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 38 - 1936



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LVIII° ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 38 - 1936



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

Vol. XXXVIII. Janvier-Mars. N° 1.

LES DEUX AUZIAS MARCH

Les lecteurs du *Bulletin hispanique* se rappellent peut-être le curieux problème d'histoire littéraire que j'ai examiné ici même, il y a quelques mois, sous le titre d'*Une tentative d'expropriation littéraire* [1]. A Barcelone et à Valence, à Madrid même, on s'est ému, à la suite de mon article, de la singulière prétention de l'avocat M. R. Carreres Valls revendiquant les œuvres attribuées, depuis près de quatre cents ans, au vieux poète Valencien Auzías March [2], pour un de ses petits-cousins de Barcelone ayant mêmes nom et prénom. La presse hebdomadaire ou quotidienne elle-même s'est mêlée au débat. Des lettrés distingués, MM. Fr. Almela Vives, Martí de Riquer, dans le *Mirador* de Barcelone, S. Ferrandis Luna, dans *Las Provincias* de Valence, ont vivement combattu les arguments invoqués à son appui [3]. M. Carreres Valls a répondu aux articles du *Mirador*, puis précisé sa thèse dans une nouvelle conférence sur « La personalitat d'Ausias March » faite à Barcelone, le 15 février 1935, au Collegi Notarial [4], enfin publié et commenté dans les *Estudis universitaris Catalans* [5] les documents sur lesquels il la fonde.

1. *Bulletin hispanique*, XXXVI (oct.-déc. 1934), 426-31.
2. *Auzías*, et non *Auziàs*, comme ont accentué à tort les *Estudis Univ. Catalans*, après le *Mirador*.
3. Les articles des deux premiers ont été reproduits, avec les réponses de M. Carreres Valls, dans le *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*, XVI (1935), 96-104. On trouvera à la suite, dans la même revue, p. 125-143, une réédition des *Documents relatifs à la vie d'Auzias March* publiés par moi, en 1888, dans la *Romania*, l'article de *Las Provincias* (p. 178-183) et p. 184-191 de judicieuses réflexions d'Emilio Fornet, de Madrid, sous ce titre : *El verdadero Auzias March, poeta, es el señor de Beniarjó en Gandía.*
4. Un résumé en a été publié par le conférencier lui-même dans *La Notaria*, n° 3, 14 mars 1935, p. 45-50.
5. XVIII, 309-322.

I. — Les *Noves notes genealògiques dels poetes Jaume, Pere, Arnau i Auziàs March segons documents inèdits* que vient de publier M. Carreres Valls dans les *Estudis Universitaris* apportent à la biographie de ces quatre poètes homonymes une contribution méritoire. Il a dépouillé, avec le plus grand zèle, les archives notariales de Barcelone et y a puisé bon nombre de renseignements nouveaux. Quelques-uns attestent, une fois de plus, la parenté qui unissait les branches barcelonaise et valencienne de la famille March. Il faut lui savoir gré aussi des efforts qu'il a faits pour dresser de cette grande famille un arbre généalogique complétant ou rectifiant sur certains points celui que j'avais ébauché moi-même, il y a près de vingt-cinq ans. Il a utilisé à cet effet, en dehors de ses documents propres, mon livre sur *Auzías March et ses prédécesseurs* et celui de Francisco de Bofarull sur *El Castillo y la baronía de Aramprunyà*. Mais d'autres publications, telles que les *Acta Aragonensia* de Finke dont je n'avais pas pu tenir compte moi-même, et des apports plus récents, auraient pu être mis à profit. C'est ainsi qu'il semble avoir ignoré l'article de Manuel Betí sur le chanoine Berenguer March paru dans le *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura* [6]. Il y aurait trouvé un document, daté de 1301, prouvant incontestablement que Berenguer March, d'abord sacristain de Valence, puis chanoine de Barcelone, et enfin professeur de droit à Montpellier, était le frère et non le fils, comme il le propose, de Pere March I, de celui qui fut successivement au service des rois Jacme II, Alphonse IV et Pierre IV d'Aragon. Cette erreur de conjecture, placée au début même, ne laisse pas d'être inquiétante pour le reste de son travail.

Qu'est-ce qui prouve, en outre, que les personnages avec lesquels il a identifié les poètes Jacme et Arnau March aient réellement composé les œuvres en tête desquelles figurent leurs noms ? Il se peut qu'il ait rencontré juste, mais il ne nous fournit aucun renseignement sur leur activité littéraire ou poétique.

6. II (1921), 106.

Cette partie du mémoire de M. Carreres Valls reste donc encore quelque peu hypothétique. Des résultats plus certains seront peut-être obtenus le jour où l'on prendra soin de confronter plus complètement les documents qu'il a découverts et ceux que d'autres avaient exhumés avant lui. Une généalogie ne saurait être qu'une synthèse minutieusement et rigoureusement établie.

II. — La trouvaille la plus intéressante de M. Carreres Valls, celle à laquelle il tient certainement le plus, est celle d'un second Auzías March, né, suppose-t-il, à Barcelone ou à Arampruny̆à vers 1411 et qui serait mort intestat en 1459 ou 1460.

Un document où il est nommé à côté de son homonyme de Valence, de celui-là même qui a toujours été considéré comme le poète des *Cants d'amor* et des *Cants Morals*, était tombé jadis entre mes mains, au cours de mes recherches à l'*Archivo Histórico Nacional* de Madrid. C'est une procuration datée du 7 décembre 1460 et par laquelle Francesch March, de Barcelone, héritier *ab intestat* de son frère feu le damoiseau ou *donzell* (domicellus) *Ausías March*, autorise son autre frère Jacme, son cohéritier, à reconnaître et à payer une somme de 50.000 sous due à Jofre de Blanes en qualité d'héritier universel de feu le chevalier (miles) *Ausías* March, de Valence. J'avais même publié [7] les premières lignes seulement de cette pièce, sans m'apercevoir qu'il y est question de deux Auzías March, l'un damoiseau de Barcelone, l'autre chevalier de Valence, tous les deux décédés à la date mentionnée plus haut. Je crois bon d'en reproduire ci-dessous [8]

7. *Auzías March et ses prédécesseurs*, p. 118, note 1.

8. Notum sit cunctis evidenter quod ego Franciscus Marchi, domicellus, habitator civitatis Barchinone, succedens ab intestato una cum honorabili Jacobo Marchi, milite, fratre meo, in omnibus bonis et juribus que fuerunt *venerabilis Ausie March, quondam domicelli*, fratris mei, et illius,

Quare cum arbitrali sententia lata per nobiles et magnifichos Johannem de Proxita, Valencie, et Arnaldum Guillemi de Bellera, milites, civitatis Barchinone habitatorem, ac venerabilem Petrum Amalrich et Nicholaum Figarola, legum doctorem, dicte civitatis Valencie habitatores, arbitros arbitratores et amicabiles compositores electos per venerabilem et magnificum Jacobum Marchi nomine ejus proprio et ut procuratorem mei dicti Franciscii Marchi, ex una, et venerabilem et magnificum Jaufridum de Blanes, tanquam heredem universalem omnium bonorum et jurium que fuerunt *venerabilis et magnifici Ausiasii March, militis quondam, dicte civitatis Valencie habitatoris*, ex altera partibus, in posse honorabilis et discreti Johannis Delmas secretarii Domini Regis et Petri Rubiols notarii ejusdem civitatis Valencie

tout le début, parce que les titres des deux Auzías March et leur état civil y sont nettement indiqués.

M. Carreres Valls a su les distinguer tout de suite l'un de l'autre et a mieux dégagé encore la personnalité du premier en démontrant par ses documents qu'il était un des trois fils légitimes de Luis March, de Barcelone, et petit-cousin de l'Auzías March de Valence.

Une fois certain de l'existence de cet Auzías March de Barcelone, il a recherché quel rôle il avait joué, et comme, d'une part, le poète des *Cants d'Amor* avait été qualifié par son premier éditeur, en 1539, de catalan de « nation », ce qui voulait dire, suivant le langage des chevaliers de Malte, catalan de « langue », mais fit croire, par l'interprétation erronée qu'on ne manqua pas d'en donner, qu'il était né en Catalogne; comme, d'autre part, les testament et codicille de l'Auzías March de Valence prouvaient qu'il ne s'était pas contenté, durant sa vie, des joies de l'amour dit platonique célébrées dans quelques-unes de ses poésies, l'idée lui est venue que tous les biographes du poète s'étaient trompés et que les œuvres attribuées à l'Auzías March de Valence devaient revenir, en réalité, à son jeune petit-cousin de Barcelone.

J'ai vainement essayé, dans mon article de l'an dernier, d'appeler l'attention de M. Carreres Valls sur quelques-unes des difficultés que soulevait son hypothèse. A toutes mes objections fondées sur des textes il a répondu, en avocat habile, par des distinctions subtiles, mais peu exactes, ou par des citations mal détachées du contexte. Il me paraît nécessaire, maintenant qu'il a donné à ses idées tout le

Die vicesima novembris Anni presentis nativitate Domini Millesimi Quadringentesimi Sexagesimi...

Facio, constituo et ordino prócuratorem meum certum et specialem et ad infrascripta generalem vos predictum magnificum Jacobum Marchi militem, fratrem meum, licet absentem, videlicet ad vendendum, alienandum, concedendum, tradendum seu quasi tradendum, onerandum et carricandum una vobiscum et cum alio vel aliis simul et insolidum predicto magnificho Jaufrido de Blanes, domicello, heredi universali omnium honorum et jurium dicti *Ausiasii March, quondam militis, dicteque civitatis Valencie habitatoris ac domini quondam loci de Beniario, siti in regno Valencie*, et suis, omnes illos tres mille trecentos triginta tres solidos quatuor denarios dicte monete censuales rendales et annuales... (Pergámino nº 224, Cartuja de Portaceli en Serra, Inventario del Arch. Hist. Nac. Madrid, 1871).

développement souhaité et qu'il a fait connaître à tous les textes sur lesquels elles sont étayées, de traiter de nouveau la question, mais, cette fois-ci, à fond, persuadé que M. Carreres Valls lui-même, dont j'ai suivi les travaux avec la plus grande sympathie, reconnaîtra, avec sa loyauté coutumière, qu'il a été victime d'une illusion.

III. — Les renseignements qu'a recueillis M. Carreres Valls sur son client, après comme avant sa conférence de 1934, sont toujours peu nombreux. Un titre, celui de *domicellus* ou « donzell », un qualificatif, celui de *venerabilis* ou « vénérable », voilà tout ce que nous apprennent les documents, en dehors de ses origines paternelles et maternelles, de ses collatéraux et de la date approximative de sa mort. Nous éclairent-ils tout au moins d'une manière suffisante sur sa véritable personnalité ?

Le seul fait que l'Auzías March de Barcelone était *domicellus* et qu'il le soit resté jusqu'à sa mort aurait dû, s'il y avait pris garde, faire renoncer immédiatement M. Carreres Valls à son hypothèse. Les « donzells » étaient, en effet, en Catalogne, les enfants des chevaliers, soit qu'ils n'aient pas encore été faits chevaliers, soit qu'ils n'aient jamais pu l'être. C'était donc un état inférieur à celui de « cavaller » ou *miles* [9]. Or l'auteur des *Cants d'amor* était chevalier. Il le déclare lui-même dans son *maluit* (XLII) : *Vos qui sabeu de la tortra·l costum*, sorte de sirventés virulent contre une maîtresse qui, après l'avoir aimé, lui chevalier, s'est livrée à un marchand. Toutes les éditions, même celles qui sont antérieures au manuscrit de 1546 établi par les soins de Luis Carroz de Vilaragut et d'où serait sortie, à en croire M. Carreres Valls, la théorie classique de son origine valencienne, l'appellent aussi chevalier, la première, celle de 1539, *cavallero valenciano*, les autres *strenuu* ou *valerós cavaller*. Ces dernières font évidemment allusion au courage dont il

9. « Los donzells son aquells que no son armats cavallers, sino son fills y descendents dels cavallers armats : de manera que lo qui s'arma y obte lo privilegi es propriament cavaller, sos descendents donzells... Aquest titol de donzells se dona tambe als nobles homens de paratge, generosos y altres estats inferiors al cavallers » (Andreu Bosch, *Dels titols de honor de Catalunya*, Lib. 3, cap. 3, § 16).

fit preuve sur les champs de bataille, à Calvi et à Bonifacio en 1425, à l'île des Guergues ou de Chergui, de 1425 à 1427, et qui lui valut, de la part du roi Alphonse *le Magnanime*, tous les droits seigneuriaux sur Beniarjó, Pardines et Verniça ayant appartenu autrefois à son père [10].

Un *donzell* ne pouvait pas non plus être appelé « Mossèn », titre réservé aux chevaliers. Or, c'est ainsi que le poète Auzías March a été désigné, de son vivant, par le Marquis de Santillane : *Mossen Ausias March, el qual aun vive, es grand trovador é ome de assaz elevado espíritu* [11], et l'on sait que Santillane avait vécu, en qualité d'échanson (coper), à la cour d'Alphonse d'Aragon, à côté de Jordi de Sent Jordi et d'Andreu Febrer, et accompagné sans doute son roi à Valence pendant les longs séjours qu'il y fit entre 1417 et 1427 [12]. De même, deux Valenciens notoires, Johan Moreno et Na Tecla de Borja, adressent aussi à « Mossen March », vers la fin de sa vie, des vers respectueux et admiratifs [13]. D'autres écrivains un peu postérieurs, Pere Torroella [14], Pedro de Urrea [15], Francesch Ferrer [16], qui le citent dans leurs poèmes collectifs ou dans leur correspondance, puis les copistes de ses manuscrits, enfin les compilateurs des anthologies ou des chansonniers, tous s'accordent à le qualifier de *Mossèn* ou à inscrire ce titre en tête de ses œuvres.

Aucune confusion n'est donc possible. Le poète Auzías March ne faisait qu'un avec le chevalier valencien, avec le *Mossèn* de ce nom.

J'ai retracé ailleurs la biographie de ce poète chevalier. Nul n'a été plus fier de ses titres, plus attaché à ses prérogatives de l'*Estat militar*, c'est-à-dire de la chevalerie, aux *Corts*, auxquelles il a assisté trois fois. Ce n'est pas seulement

10. *Revista de Bibliografía catalana I*, 139-153; *Auzias March et ses prédécesseurs*, p. 65 sq.
11. J. Amador de los Ríos, *Obras de D. Iñigo López de Mendoza, Marqués de Santillana*, Madrid, 1852, in-4°, p. 11.
12. Marçal Olivar, *Documents per la biografía del Marquès de Santillana* dans *Est. Univ. Cat.*, XI (1926), 110-120; J. Rubió, *Humanisme i decadencia?* (*Revista de Catalunya*, août-sept. 1934, p. 481).
13. *Obres d'A. M.* II, 318, 321.
14. P. Bach y Rita, *The works of Pere Torroella*, 105, 322.
15. *Ibidem*, 320.
16. T. Amat, *Dicc. crit. de Escrit. cat.*, 235.

son souci de l'Honneur, mais aussi les honneurs dont il était revêtu qui lui ont inspiré ces vers pleins d'orgueil :

> Car per honor yo'm sech en pus alt banch (LXXXIV, 56);
> Yo so aquest que m'dich Auzías March ! (CXIV, 88).

M. Carreres Valls conviendra aisément qu'un simple damoiseau ne pouvait pas s'exprimer ainsi.

Les documents qualifient encore l'Auzías March de Barcelone de *venerabilis*, et M. Carreres Valls, rapprochant cette épithète de certains passages des œuvres du poète que nous examinerons tout à l'heure, pense qu'après avoir mené une vie aventureuse, il est entré dans les ordres et qu'il était frère lorsqu'il a écrit ses poésies et chanté les vertus de l'amour pur.

On ne s'explique pas, tout d'abord, comment son personnage a pu être à la fois et jusqu'à la fin de sa vie damoiseau et religieux. Et puis, s'il a été frère, est-ce à l'Ordre des Frères Mineurs ou à celui des Frères Prêcheurs qu'il a appartenu ? Il est étrange enfin que, dans le très petit nombre de documents où il est question de lui, il soit mêlé à des affaires d'argent, qui cadreraient mal, semble-t-il, avec les vœux monastiques, si toutefois il les a prononcés.

C'est qu'en réalité M. Carreres Valls s'est mépris sur le sens du mot *venerabilis*. Ni dans ses documents notariés [19], ni dans celui dont j'ai donné plus haut quelques extraits, il n'a la valeur d'un titre ecclésiastique. On ne peut y voir qu'une simple formule de politesse comme *honorabilis*. Les deux termes s'emploient d'ailleurs indifféremment, pour les vivants et pour les morts. Et il est piquant de constater que, dans notre document de l'*Archivo Histórico Nacional*, non seulement Jacme March et Jofre de Blanes, mais aussi les deux Auzías March, même celui de Valence, sont qualifiés de

17. Cet adjectif n'est accolé (p. 327, nº 119) au nom du jeune Auzías March que dans un seul des documents des *Estudis Universitaris Catalans*. M. Carreres Valls a bien voulu nous en communiquer le texte intégral :
Ego Andreas de Pagaria, miles, rec[ognosco] vobis hon[orabili] Jacobo Marchi, miles (?), *domino Castry de Aramprunyano q[uod] per manus ven[erabilis] Alzeas March, fratre vestro* (?), *solvistis michi 40 libras, 12 solidos, 6 denarios...* (10 novembre 1458).

« Vénérables ». Les deux premiers vivent encore, les deux derniers sont morts; cela ferait tout de même beaucoup de religieux, s'il fallait donner raison à M. Carreres Valls.

Cette nouvelle erreur conduit l'honorable avocat barcelonais à interpréter d'une façon tendancieuse les passages du poète qu'il invoque en faveur de sa thèse. Il voit des allusions à des événements réels de sa vie là où il n'y a que des métaphores. Quand Auzías March s'écrie qu'il se décide à être « aventurier » :

Eleix-me, donchs, d'esser aventurer (XIV, 9),

il ne veut pas dire qu'il va courir le monde à la recherche de la fortune, comme l'avaient fait en Italie ces marchands catalans dont Ezio Levi a écrit l'histoire [18] et parmi lesquels il faut placer Leó March dont M. Carreres Valls vient de retrouver la trace [19]. Sa pensée est plus subtile; puisqu'Amour n'a pas exaucé ses désirs depuis cinq ans qu'il le sert, il va aimer désormais *à l'aventure*, en chevalier errant, ou, pour indiquer encore le sens plus profond que ce passage peut avoir, s'abandonner à la Fortune, au Hasard, c'est-à-dire qu'il mettra son bien, comme disaient les Stoïciens, dans ce qui ne dépend pas de nous.

Plus étonnante encore est la façon dont M. Carreres Valls entend deux vers de la pièce CXIV où serait, à l'en croire, attestée la vie cénobitique du poète. Voici le passage tout entier :

Mentre no pens, yo trob algun repòs,
mas l'espirit meu tots temps està trist
per l'abit pres, que lonch temps es que vist
d'un negre drap o celici molt gros.

« Quand je m'abstiens de penser, je trouve un peu de repos, mais mon esprit demeure toujours triste par l'habitude que j'ai prise (ou l'habit que j'ai pris, *l'auteur joue sur la double signification du mot* « abit »), car voilà longtemps que je suis vêtu de noir ou d'un très gros cilice. »

18. *I Catalani in Italia* (Miscelánea filolog. ded. a D. Ant. Mª Alcover) Palma de Mall. 1929.
19. *Noves notes*, nº 18 (*Est. Univ. Cat.*, XVIII, 312).

Il suffit de lire le reste de la poésie, où il développe son idée favorite du plaisir que recèlent les douleurs de l'amour, pour comprendre qu'il ne parle qu'au figuré. Il reprend, en somme, le vieux thème du deuil amoureux mis à la mode en France et en Espagne, comme nous l'avons montré ailleurs [20], par Oton de Granson. Que penser, s'il en était autrement, de ce religieux, de ce frère qui se vanterait de la grosseur de son cilice ? Non seulement il pécherait par orgueil, ce qui serait grave, mais il serait ridicule, ce qui pour nous serait plus grave encore. Il n'y a vraiment qu'un poète laïque qui ait pu exprimer par de semblables images les tristesses de l'amour.

M. Carreres Valls a cru découvrir un nouvel argument favorable à sa thèse dans une liste de livres ayant appartenu à Alphonse V d'Aragon, comme le prouvent les armoiries dont quelques-uns étaient recouverts. Parmi ces livres, dont l'inventaire détaillé offre un grand intérêt pour l'histoire de la Renaissance [21], nous relevons, en particulier, la traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote faite, comme on sait, par le cardinal Bessarion à la demande même du *Magnanime* et à lui dédiée, les traités ou commentaires de saint Augustin sur les Evangiles et les Psaumes, et la *Somme* de saint Thomas. Or, ces livres furent vendus aux enchères le 24 juillet 1460, non longtemps après la mort du roi, à la requête, on ignore pourquoi, du Chevalier Jacme March, seigneur d'Aramprunyà. Mais, comme le jeune Auzías March de Barcelone, frère du vendeur, était mort, lui aussi, quelque temps avant cette vente, M. Carreres Valls qui a reconnu tout à l'heure, à la note *16* de la p. 315, que ces livres auraient fait partie de la bibliothèque du roi, « présume » maintenant quelques lignes plus bas (note *18*) qu'ils auraient figuré dans la succession de son client. Sans se soucier de cette contradiction, il affirme avoir trouvé là non pas quelques-unes des

20. *Romania*, LVIII, 29-43.
21. La traduction du *Thesaurus* de saint Cyrille d'Alexandrie, dont il est question p. 328, est de Georges de Trébizonde, et il faut lire *Georgii Trapezuncii*.

sources auxquelles a puisé le poète, mais les ouvrages mêmes qu'il aurait utilisés.

Malheureusement, la chose ne va pas, comme on va le voir, sans quelques difficultés.

Je laisse de côté saint Thomas, dont la *Somme* était répandue un peu partout et faisait l'objet depuis longtemps d'un enseignement public [22], et saint Augustin qui n'aurait pu influer sur Auzías March, si toutefois il l'a connu, que par sa *Cité de Dieu* et ses *Confessions*. Pour m'en tenir à Aristote, le cardinal Bessarion n'a traduit la *Métaphysique* qu'après la mort du pape Nicolas V (1455); il le dit lui-même dans sa préface. Comment, dès lors, l'Auzías March de Barcelone, qui n'a pas vécu au-delà de 1459-60, aurait-il pu s'en inspirer pour l'ensemble des *Cants d'Amor*, et aussi pour les *Cants morals* dont la plupart ont été nécessairement composés avant 1455 ? Au surplus, ce sont surtout les idées de l'*Ethique à Nicomaque*, que nous avons rencontrées çà et là dans l'œuvre du poète, et lorsque M. Carreres Valls déclare encore que les *Historiae Animalium*, qui étaient aussi dans la bibliothèque d'Alphonse *le Magnanime*, lui ont fourni quelques-unes de ses comparaisons cynégétiques [23], il s'aventure, j'ai le regret de le constater, dans le domaine de la pure fantaisie.

Nous ne savons donc rien ou presque rien de la personnalité du nouvel Auzías March. Un beau nom, le titre de damoiseau, et c'est tout. Il est facile, dans ces conditions, de l'imaginer doué de toutes les vertus et de tous les talents. Mais rien, absolument rien, ne prouve qu'il ait été le Vénérable (avec un grand V) que M. Carreres Valls veut voir en lui; rien, absolument rien, ne prouve qu'il ait eu le moindre goût pour les choses de l'esprit. C'est le Bel Inconnu.

IV. — Ce qui précède suffit, il me semble, à ruiner l'hypothèse de M. Carreres Valls. Mais pour mieux dissiper tous les doutes, il me paraît utile de montrer pourquoi le vieil

22. *A. M. et ses prédéc.*, 284-5.
23. Sur les comparaisons empruntées par A. M. à la chasse et aux mœurs des animaux, voir notre *Commentaire des poésies d'A. M.*, p. 37.

Auzías March de Valence et le poète des *Cants d'Amor* ne font qu'un. Une vérité historique, pour si évidente qu'elle soit, a besoin d'être contrôlée de temps en temps et comme remise à neuf.

Que l'auteur des poésies imprimées sous le nom d'Auzías March ait été valencien, une première preuve incontestable nous en est donnée par le poète lui-même. A deux reprises, dans des vers souvent cités et qu'il serait inutile de rappeler, si M. Carreres Valls n'en avait donné une explication tout à fait inadmissible, il se déclare tel :

La velledat en Valencians mal prova
e no se com yo faça obra nova. (CXII, 9-10)

Donchs, que farà qui Amor no l'acull
de son ostal, per esser grosser vell ?
Valencià de tal cas no s'apell;
en ell e tals la follia's recull. (CXX, 77-80.)

« La vieillesse est mauvais signe pour les Valenciens, et je ne sais comment faire œuvre nouvelle. »

« Que fera donc celui qu'Amour n'accueille plus dans son palais parce qu'il est un vieillard grossier ? Qui se met dans ce cas n'est pas un Valencien digne de ce nom; en lui et chez ses pareils la folie se recueille. »

Cette interprétation n'est pour M. Carreres Valls qu'une « indiscutable erreur » et il prétend que les mots *Valencians* et *Valencià* dérivent, suivant son expression, de *valença*, « santé ». C'est donc qu'il donne à ces deux mots le sens de « bien portants ». Qui ne voit qu'ainsi traduits les vers qui précèdent sont inintelligibles, pour ne pas dire absurdes ? Au surplus, il ne serait pas possible de confondre, en catalan, *Valencia* et *valença*, pas plus que *valent* (valens) et *Valencià* (Valencianus), même si l'origine de ces mots était commune. La seule observation qu'il y ait à faire, c'est que *Valencians* et *Valencià* n'ont pas la même quantité dans les deux poésies, sans qu'on puisse voir dans cette différence autre chose qu'une licence poétique ou un oubli.

L'idée qui y est développée, à savoir qu'à Valence on n'aime pas les vieillards et qu'on y fait fi surtout de leurs aptitudes amoureuses, a donné naissance à un thème abon-

damment traité par les poètes valenciens de la seconde partie du xve siècle. Par là toute l'école satirique valencienne, d'où sont sortis le *Procés de les olives* et *la Disputa entre joves y vells*, le *Somni de Johan Johan*, etc., ne se rattache pas seulement au *Spill* de Jacme Roig, comme l'a montré A. Sánchez Gozalbo dans *El Paitsage en la Literatura Valenciana* [24], mais aussi à notre Auzías March.

Ce sont deux de ses disciples, Johan Moreno, son écuyer, et un jeune clerc Mossèn Bernat Fenollar, qui après avoir fait avec le vieux chevalier-poète leurs premières armes dans des *Demandes* poétiques, ont présidé ou pris part, après sa mort, à de nouvelles *tertúlias* où ont été agités les mêmes problèmes de psychologie ou de physiologie érotique.

Ces deux poètes, et aussi une poétesse, Na Tecla de Borja, nièce du Pape Calixte III, dont il nous reste une réponse spirituelle à une autre *demanda* subtile d'Auzías March, sont des Valenciens authentiques.

Ils témoignent, à leur tour et de la façon la plus catégorique, en faveur de la valencianité de leur « maître et seigneur », le « bon Mossen March ». Les raisons alléguées par M. Carreres Valls pour douter de ces pièces de circonstance sont sans aucun fondement. Elles nous ont été conservées dans trois manuscrits, et notamment dans le manuscrit D, le plus complet de tous, que l'on doit aux bons soins d'un Catalan, l'amiral Folch de Cardona [25]. Quant aux mètres (hendécasyllabe et heptasyllabe) qui y sont employés, sous l'influence sans aucun doute de la Castille, où on se livrait aussi au petit jeu des *Preguntas*, ce ne sont pas les seules exceptions qu'Auzías March ait faites à l'usage du décasyllabe provençal.

Un autre témoignage tout aussi irrécusable est celui du roi Alphonse lui-même. On sait qu'il avait installé à Valence, dès 1426, un office de vénerie et de fauconnerie à la tête duquel il avait placé Mossèn Auzías March. Les registres de la Trésorerie royale nous indiquent sa qualité de grand

24. Castelló de la Plana, 1934, p. 22.
25. Voir notre édition des *Obres d'A. M.*, I, 14.

fauconnier, la livrée qu'il portait et les occupations dont il était chargé [26]. Plus tard, lorsque le roi réside à Naples, en 1443 et jusqu'en 1446, il dresse encore pour lui et lui envoie des faucons et des chiens de chasse [27]. On comprend, dès lors, pourquoi le poète, devenu vieux, s'adresse à son « bon senyor » pour lui demander à son tour un faucon. Si la vieillesse lui a fait renoncer aux plaisirs de l'amour, il lui reste la chasse. De cette épître à Alphonse *le Magnanime*, nous avons deux rédactions (CXXII et CXXII *bis*) où, se débarrassant des formules des troubadours, il traite des femmes et de l'amour, non plus en chevalier transi, mais en homme de la Renaissance, avide de tous les plaisirs, même les plus sensuels ! Ici encore, par conséquent, le poète et le chevalier valencien se rejoignent, et cette identité serait encore renforcée, si elle en avait besoin, par l'Inventaire de ses biens [28] où nous trouvons, parmi beaucoup d'autres vestiges de ses anciennes fonctions, un caisson contenant tout l'attirail nécessaire pour la chasse au faucon, *hun caxonet, per a tenir scriptures, en lo qual havia arreus de falcons*. N'y a-t-il pas, dans ce petit article, une preuve nouvelle de l'étroite relation qui existe entre l'œuvre d'Auzías March et les documents biographiques qui subsistent de lui ?

Enfin, un Castillan, le marquis de Santillane lui-même, dont nous avons déjà reproduit le jugement flatteur sur « Mossèn » Auzías March, le classe parmi les poètes Valenciens. *Los Catalanes*, dit-il, *Valençianos, é aun algunos del regno de Aragon fueron e son grandes officiales d'esta arte*, et, dans l'énumération qu'il fait ensuite de ces grands maîtres en poésie, il ne nomme aucun Aragonais, mais cite, d'un côté, deux Catalans, Guillem de Berguedà et Pau de Bellviure, et, de l'autre, quatre poètes, dont trois sont sûrement valenciens, Mossèn Pere March, le père de notre Auzías, Mossèn Jordi de Sent Jordi et Mossèn Auzías March lui-même. L'origine valencienne du quatrième, Mossèn Andreu Febrer, est encore incertaine, mais la place qu'il occupe dans cette

26. *A. M. et ses prédéc.*, 70.
27. *Ibid.*, 82-3.
28. *Romania*, XVII, 200, n° 64; *Boletín de la Soc. Cast. de cult.*, XVI, 137, n° 65.

pléiade, entre Jordi de Sent Jordi et Auzías March, est une présomption de plus en sa faveur.

Ainsi, il n'est pas exact d'affirmer, comme l'avait proclamé tout d'abord M. Carreres Valls, que « Barcelone est la patrie du poète Auzías March ». Le problème de sa « personnalité », comme il dit maintenant avec moins d'ambition, ne se pose pas non plus. Qu'il y a eu un second Auzías March, simple damoiseau, plus jeune que le chevalier-poète, et son petit-cousin, c'est tout ce qu'il convient de retenir des documents qu'il a découverts.

Certes, il était naturel qu'il se soit demandé, après son exhumation, si on ne se trouvait pas en présence de l'auteur des *Cants d'Amor;* mais une critique objective, et quelque peu serrée, de cette conjecture, aurait dû la lui faire rejeter. Ce n'est pas en accumulant hypothèses sur hypothèses que l'on peut aboutir à la vérité historique, pas plus qu'à la vérité scientifique. Le résultat qu'il a obtenu, malgré mes avertissements amicaux et les appréciations peu encourageantes de ses compatriotes, a été de tout embrouiller, si bien qu'il m'a fallu, dans les pages qui précèdent, insister plus que je ne l'aurais voulu, et sur des choses déjà connues, pour tout remettre au point. Les lecteurs m'excuseront et M. R. Carreres Valls ne m'en voudra certainement pas. Avec la meilleure grâce du monde, il a mis sous mes yeux le fruit de ses investigations, et je lui en suis profondément reconnaissant. S'il s'est trompé sur leur portée, c'est en toute bonne foi, et il m'est agréable de rendre un hommage public non seulement à la somme considérable de menus faits qu'il a mis en lumière, mais encore au courage et à l'ardeur avec lesquels il a plaidé une cause qu'il savait ingrate et qui s'est révélée définitivement mauvaise.

N. B. — Le *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura* (XVI, 432-65) vient de publier, sur *Los caballeros de apellido March en Cataluña y en Valencia*, un article très documenté du P. Luís Fullana. Quelques-uns des points qu'il y examine avaient été déjà l'objet de remarques intéressantes, de la part de M. H. Gelzer, dans *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XXXVIII (1914).

AMÉDÉE PAGÈS.

L'HISTOIRE ET LE DRAME ROMANTIQUE

(A propos d'« Alfonso el Casto », d'Hartzenbusch [1])

Entre autres caractères distinctifs, l'époque romantique offre celui d'inaugurer une renaissance du goût et des études historiques. Camille Jullian, dans sa conférence *Augustin Thierry et le mouvement historique sous la Restauration* [2], a bien démêlé les raisons de ce fait. Au profond ébranlement de la Révolution et de l'Empire succède le grand repos de la Restauration symbolisé par Louis XVIII, le roi podagre. L'immobilité après l'élan. Les hommes qui avaient vingt-cinq ans en 1815, « qui avaient rêvé d'Austerlitz », vont se lancer dans l'Histoire qui sera la « revanche de l'esprit contre la monotonie imprévue de l'existence ». « A aucune autre époque, les Français n'ont plus remué de poussière » — celle des archives et des bibliothèques. La narration remplace l'action.

Malgré l'antinomie que nous imaginons aujourd'hui entre « rêve romantique » et « science historique », une conciliation apparaît possible. L'histoire, au début du XIXe siècle, est œuvre d'art autant que de science. « J'avais l'ambition, dit

1. Notes d'une conférence faite aux étudiants de la Faculté des Lettres de Bordeaux. Nous remercions bien vivement M. le Doyen Cirot de nous avoir invité à parler à ses élèves.
2. Conférence faite à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, le 9 novembre 1906. Publiée dans la *Revue de Synthèse Historique*, t. XIII, 1906.

Augustin Thierry, de faire de l'art en même temps que de la science, d'être dramatique à l'aide de matériaux fournis par une érudition sincère et scrupuleuse[3]. » Les *Martyrs* pouvaient apparaître comme une œuvre historique et suffisaient à déterminer la vocation de Thierry. L'Histoire parlait à l'imagination. Elle lui offrait de grands tableaux suggestifs, des scènes tragiques. Elle invitait à une évasion de la vie quotidienne et bourgeoise, vers d'autres époques plus poétiques et plus ardentes. A cet égard, son succès doit être comparé à celui de l'exotisme — autre évasion, cette fois dans l'espace. De plus, l'Histoire, en faisant revivre les héros animés de grandes passions, offrait à la génération de 1830 non plus « l'homme peint comme espèce », suivant le mot de Vigny, mais des êtres nettement définis, des individus.

Pourtant si l'Histoire envahit tous les genres littéraires et spécialement le théâtre, elle ne s'impose pas aux auteurs romantiques comme une déesse inviolable et exigeante à laquelle ils devraient rendre un culte rigide. Elle se prête aux caprices de l'imagination et est le plus souvent prétexte à ses jeux. N'ayant pas acquis la dignité que lui conférera le positivisme, elle peut être traitée par les dramaturges, les Dumas et les Hugo, avec une certaine désinvolture[4]. C'est ainsi que Manzoni nous semble avoir parfaitement fixé l'attitude des dramaturges romantiques à l'égard de l'Histoire, quand il écrit en 1820 : « Ainsi donc, trouver dans une série de faits ce qui les constitue proprement une action; saisir les caractères des acteurs; donner à cette action et à ces caractères un développement harmonique; compléter l'histoire, en restituer, pour ainsi dire, la partie perdue; imaginer même des faits là où l'histoire ne donne que des indications, inventer au besoin des personnages pour représenter les mœurs connues d'une époque donnée, prendre enfin tout ce qui existe et ajouter ce qui manque, mais de manière que

3. *Dix ans d'études historiques*, préface. Voir encore « ... toute composition historique est un travail d'art autant que d'érudition », *Conquête de l'Angleterre*, introduction.

4. Revoir, comme modèle de ce genre de critique, Morel-Fatio, *L'histoire dans Ruy-Blas* (*Etudes sur l'Espagne*, 1re série), complété par E. Martinenche, *L'Espagne et le romantisme français*, p. 135 sq.

l'invention s'accorde avec la réalité, ne soit qu'un moyen de plus de la faire ressortir, voilà ce que l'on peut raisonnablement dire créer[5]. »

Le drame romantique espagnol fut lui aussi « historique », à en juger par le grand nombre de pièces tirées des *Chroniques* et des *Romances* nationaux ou des Annales étrangères. On ne peut point aujourd'hui s'en montrer surpris, car on sait que ce drame fut importé de l'étranger pour une bonne part. En France, le théâtre nouveau s'était constitué par réaction contre la tragédie classique, en en prenant le contrepied, pour ainsi dire. En Espagne, rien de semblable. Le drame romantique n'aurait pu se camper qu'en face de la *comedia*, et la *comedia* n'était pas si éloignée, du moins par sa technique (elle l'était beaucoup plus par son esprit) du drame moderne. Il lui fut aisé de s'installer en Espagne, dans ce vide impressionnant que signifie pour l'art et la pensée le triste règne de Ferdinand VII, — et avec tous ses caractères exotiques. Cette implantation soudaine fut signalée par Larra qui écrivit spirituellement : « La France a mis un demi-siècle à faire sa révolution littéraire et elle l'a faite progressivement. Les licences poétiques ont dû gagner le terrain pied-à-pied, en commençant par les théâtres du Boulevard et par le théâtre de la Porte-Saint-Martin, jusqu'à conquérir le Théâtre français. Chez nous, en une seule année, nous sommes passés en politique de Ferdinand VII aux prochaines Cortes constituantes, et, en littérature, de Moratín à Alexandre Dumas[6]. »

Si le drame romantique espagnol, comme le drame français, accueillit lui aussi l'Histoire, il faut remarquer pourtant que, pour lui, cette innovation ne signifiait pas la même audace que pour Dumas ou Hugo. La tradition historique, en effet, n'avait jamais été absente du théâtre espagnol, ainsi que l'a établi d'une manière définitive le maître D. Ramón

5. *Lettre à M. C*** sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie*, in *Tragedie e poesie...* Milano, Sonzogno, 1876, p. 346.
6. Dans son compte rendu de *Catalina Howard*, in *Obras completas* (sic) *de Fígaro*, Garnier, 1889, t. III, p. 66. Un peu plus loin, Larra ajoute : « En un mot, nous prenons le café après la soupe. », p. 67.

Menéndez Pidal [7]. Au moment où, comme dans les autres pays européens, meurt l'épopée médiévale, en Espagne cette épopée est recueillie par le *Romancero* et par les *Crónicas*. A l'époque de la Renaissance, le théâtre, encore à ses débuts, ne sait dans quelle voie s'engager. Pastorales, tragédies ? Juan de la Cueva, malgré ses pièces « classiques », met fin à ses hésitations. Il oriente le théâtre vers l'Histoire espagnole. Il le *nationalise*. On a coutume de souligner la date de 1579 : cette année-là fut représentée *La muerte del rey don Sancho* où les spectateurs entendaient le fameux romance :

Rey don Sancho, rey Don Sancho,
no digas que no te aviso.
y porque estés advertido,
te vengo a avisar agora
que del cerco de Zamora
un traidor avia salido [8].

Après Cueva, ce goût pour l'histoire nationale ou la légende, aussi « réelle » que l'histoire, fut habilement exploité par Lope de Vega et Guillén de Castro. Le Romancero leur fournit maints sujets de *comedias*. C'est ainsi que *las Mocedades del Cid* est faite tout entière de variations, d'imitations ou même de transcriptions de romances.

Les *Crónicas*, elles aussi, ont retenu l'attention des dramaturges et tout particulièrement leurs passages les plus brillants, restes, souvent, de l'ancienne épopée. Morel-Fatio a montré comment *la Prudencia en la mujer* est fidèlement tirée de la *Crónica de Fernando IV* [9].

A la fin du XVIIe siècle, la comedia se détourne souvent de l'histoire. Comme le remarque Menéndez Pidal, les dramaturges de ce temps ont conscience que Lope et ses contemporains ont épuisé les ressources du romancero héroïque. Ils se tournent, eux, vers le romancero novelesco. Mais soit chez Cubillo de Aragón, soit chez Matos Fragoso, on retrouve

7. Voir, en particulier, *L'Epopée castillane*, Paris, Colin, 1910, spécialement le chapitre VI.
8. Il ne faudrait pourtant pas exagérer l'importance de Juan de la Cueva à cet égard, et croire qu'il fut le seul ou le premier à utiliser le romancero au théâtre. Voir les excellentes observations de Marcel Bataillon, dans le *Bull. hisp.*, 1935, n° 3, *Simples réflexions sur Juan de la Cueva*.
9. *Etudes sur l'Espagne*, 3e série.

encore des drames qui mettent en scène des personnages de l'ancienne histoire ou de la légende. Chose plus importante, les héros nationaux figurent encore dans certaines pièces du siècle suivant. A cette période néoclassique, qui souvent affirma son mépris pour les formes d'art populaire, la comedia, par exemple, appartiennent pourtant des œuvres qui faisaient revivre des épisodes connus de tous les Espagnols. La pression de la tradition est si forte que même les auteurs les plus « científicos », adoptant, il est vrai, la forme noble de la tragédie, écrivent *Sancho García*, *Guzmán el Bueno*, *Raquel*, *la Condesa de Castilla*, et, un peu plus tard, *Pelayo*, *Lanuza*, la *Viuda de Padilla*.

Ainsi le drame historique espagnol est encore une réalité au début du XIX[e] siècle. Les romantiques reçoivent ce dépôt, d'ailleurs fort appauvri et dépouillé de la richesse luxuriante du temps de Lope, quand ils reviennent d'exil. Grâce aux exemples brillants qu'ils ont contemplés à la Porte-Saint-Martin, ils vont faire fructifier, par des méthodes nouvelles, ce trésor amoindri, mais authentiquement espagnol. Pour une fois, l'exotisme et le national vont s'accorder dans le culte de l'Histoire. Si cette union ne fut pas toujours heureuse, peut-être en faut-il chercher la raison dans le fait qu'à Madrid, pas plus qu'à Paris, l'Histoire ne fut traitée avec tous les égards qu'elle méritait.

Larra, par exemple, a critiqué à plusieurs reprises le manque de fidélité à l'égard des modèles, qu'il constatait dans les pièces dites historiques. C'est ainsi qu'il écrivit, à propos de la représentation de *Sancho García* :

L'auteur nous permettra de lui dire que la principale condition des sujets historiques est qu'ils portent le sceau de leur époque, et quand les personnages sont de quelque importance, le poète doit s'engager à nous donner leur portrait, leur *fac simile* moral, si l'on peut dire. Le roi qu'il nous peint peut bien être un Alphonse; mais l'auteur conviendra avec nous qu'il peut être un des nombreux Alphonse qui ont régné en Castille; il peut même n'être pas un Alphonse mais un roi quelconque : tout son carac-

tère historique se réduit à régner... Semblable observation peut s'appliquer aux autres personnages et incidents du drame [10].

En une autre occasion, et avec une ironie joyeuse, Larra s'est moqué du manque de connaissances historiques de certains écrivains qui voulaient écrire des drames. Il a imaginé le dialogue suivant entre lui et un jeune homme qui se destinait à devenir auteur dramatique :

— Avez-vous étudié l'Histoire ?

— Non, monsieur, et ne sais ce que c'est.

— Par conséquent, vous ne savez pas ce que sont les costumes, les époques et les caractères historiques ?

— Non, non monsieur.

— Parfait !

— Ecoutez... Pour ce qui est des costumes, je sais que, le sujet étant très ancien, ils doivent être toujours à la romaine.

— C'est ça, même si le sujet est grec !

— Oui, monsieur. S'il n'est pas si ancien, à la vieille mode française ou espagnole; ça dépend...

S'il est plus moderne ou contemporain, redingote d'Utrilla, pour les jeunes fous; poudre, casaque et bas pour les pères.

— Ah ! ah ! Très bien.

— D'ailleurs, à la répétition générale, on interroge sur ce sujet le jeune premier ou la première actrice... et conformément à ce qu'ils ont dans leurs coffres, ainsi... pourpoint, haut-de-chausses, casque, crevés.

— Bravo !

— Car eux doivent le savoir...

— Et comment présenterez-vous un caractère historique ?

— Tenez, le rôle le dira; et puis, comme le mort ne prendra pas la peine de ressusciter uniquement pour vous démentir... En outre, une grande partie du public doit être aussi renseignée que nous...

— Ah ! oui... Vous êtes bon pour le métier [11] !

Il n'est pas malaisé de deviner que cette satire spirituelle est une vive protestation contre l'ignorance de certains acteurs et que Larra exigeait un minimum de connaissances historiques des acteurs aussi bien que des auteurs. Il faisait

10. *Ed. cit.*, t. III, p. 15-16.
11. *Yo quiero ser cómico*, dans *éd. cit.*, t. II, p. 17-18.

pourtant le départ entre l'historien et le poète. Dans les « dos palabras » qui précèdent son *Macías*, on peut lire :

Macías est un homme qui aime et rien de plus. Son nom, sa lamentable vie appartiennent à l'historien; ses passions, au poète. Peindre Macías comme j'ai imaginé qu'il pouvait être ou devait être... et dessiner un homme, tel fut le sujet de mon drame [12].

Ainsi, la science historique était nettement séparée de la poésie dramatique. Que le dramaturge ne soit pas un historien, c'est aussi ce que Martínez de la Rosa a assuré dans ses *Apuntes sobre el drama histórico*. Si cet écrivain affirme que « lorsqu'il s'agit de sujets historiques, la première qualité est la vérité de l'imitation », il précise aussitôt après sa pensée en disant que cette imitation ne saurait être servile. C'est que « le poète n'est pas un chroniqueur; la fin qu'ils se proposent est différente, et différents les moyens dont ils usent; leurs œuvres ne doivent pas se ressembler. Un auteur peut très bien, dans un drame historique, présenter les faits avec plus de circonstances et de détails que ceux qui conviendraient peut-être à une tragédie; mais il ne doit pas oublier, sous peine d'une cruelle déception, que son œuvre ne se lira pas à loisir au coin du feu..., mais qu'elle va être représentée sur le théâtre où tout apparaît languissant et froid, s'il n'y a pas d'action, de mouvement, de vie. C'est pourquoi il me semble nécessaire avant tout d'émouvoir le cœur en présentant à nu des sentiments naturels et une lutte de passions [13]. »

C'est une liberté plus absolue encore dans la manière de traiter l'histoire qu'un critique anonyme du journal *El Sol* (qui se publiait à Madrid en 1842-1843) semble accorder aux dramaturges, quand il écrit dans un compte rendu du *Sancho García*, de Zorrilla :

Quand les personnages historiques nous seront présentés sur la scène, alors nous dirons aux poètes : « Représentez-les, calomniez-les autant qu'il vous plaira, comme si vous les tiriez de la région

12. *Ed. cit.*, t. IV, p. 267.
13. Voir notre édition, *Martínez de la Rosa, obras dramáticas*, Madrid, 1933, p. 408-409.

de la fable. Accommodez les personnages à l'argument, non l'argument aux personnages. » La liberté que l'on prendra avec l'histoire, ajoute notre anonyme, « n'est pas une raison pour exciter la bile du critique, jusqu'au point de faire comparaître pour cela le poète dramatique devant quelque tribunal de pénitence[14]. »

Hartzenbusch est plus modéré dans ses opinions. Pourtant, ayant éprouvé le besoin de justifier son *Alfonso el Casto*, il a fait suivre sa pièce d'un « appendice » où l'on peut relever les passages suivants :

[Bien que l'on nie non seulement les amours de Jimena et du Conde de Saldaña, mais l'existence même de ces personnages et donc de leur fils, Bernardo del Carpio], ce n'est pas là un inconvénient pour celui qui prétend les introduire dans un poème dramatique, car si le poète a la faculté de créer des personnages de son invention et de les placer à côté de ceux qui existèrent réellement, nul ne pourra lui interdire, en présentant sur la scène une figure historique, de placer autour d'elle d'autres personnes inventées par les historiens et qui ont passé pour historiques pendant l'espace de longs siècles[15].

Hartzenbusch écrit encore :

En adaptant l'histoire au théâtre, ce qui aurait pu être vaut presque autant que ce qui fut[16].

***

Nous allons, par un exemple précis, celui d'*Alfonso el Casto*, confirmer ces observations générales, et voir dans quelle mesure Hartzenbusch a modifié les données historiques de son drame.

Confessons tout d'abord que nous n'avons pu consulter les rares documents et chroniques relatifs à l'époque qui nous occupe. Heureusement, M. Ballesteros, dans sa grande *Histoire d'Espagne*, en a extrait l'essentiel. C'est à ses rensei-

14. Voir notre article *Notas sobre Sancho García y Sofronia*, in *Amigos de Zorrilla (Valladolid)*. Valladolid, Imprenta castellana, 1933, p. 126-7.
15. *Obras de D. Juan E. Hartzenbusch*, col. de Escritores castellanos, Madrid. 1890, t. II, p. 441.
16. Id., *ibid.*, p. 444.

gnements que nous confronterons généralement les textes d'Hartzenbusch ayant un caractère historique.

En premier lieu, il semble bien que le dramaturge ait fidèlement reconstitué l'atmosphère de désordre et d'anarchie qui fut celle de la primitive monarchie asturienne. On se rappelle que sa pièce s'ouvre par une scène où deux grands seigneurs, Ordoño et Sancho, sont à la poursuite du roi qui s'est réfugié en Galice. Ils soupçonnent qu'il est chez Bernarda, dont ils fouillent la demeure. Le roi échappe à leurs recherches, car il se cache dans un caveau, sous le piédestal d'une croix. Vers la fin de la pièce, nouvelle désobéissance d'un vassal : Ordoño veut s'opposer à l'exécution d'un ordre royal. Il paye de sa vie cette trahison :

ALFONSO. — ¿ A quién esos crueles mercenarios
Han muerto ? ¿ A quién ?
. . . .
SILO. — A ese conde traidor de los notarios
Que a Lupe quiso arrebatar el pliego.
ALFONSO. — ¿ Detener el pardón Ordoño quiso [17] ?

D'ailleurs, les seigneurs révoltés n'obéissent pas aux mêmes mobiles. L'union ne règne pas au camp des factieux. Sancho et Ordoño se sont voué une haine éternelle, rivaux dans leur amour pour Jimena. Si l'autorité du roi parvient parfois à dominer le désordre, elle apparaît comme bien précaire. Que l'on songe aux motifs qui font écarter, au dénouement, Sancho et Jimena :

Un escarmiento mi dosel reclama,
Que haga a la rebelión temer su estrago [18].

Alfonso a beau commander, menacer. Ses paroles, nobles et solennelles, n'entraînent pas forcément l'obéissance des vassaux.

Jusqu'ici donc Hartzenbusch traduit fidèlement la faiblesse de la royauté asturienne. Parfaite authenticité encore de

17. *Ed. cit,*. A. III, sc. 12, p. 436-7.
18. *Id.*, A. III, sc. 13, p. 439.

certains faits qu'il évoque et qui se rapportent au règne d'Alfonso ou à des époques antérieures.

Lorsque Alfonso, par exemple, rappelle que son père

> manchó con un delito sus victorias;
> A su hermano mató, fué asesinado
> El también a su vez [19],

il ne fait que répéter les données de l'histoire, puisque Fruela, père d'Alfonso, avait assassiné son frère Bimarano, et avait été assassiné ensuite par des partisans de son autre frère, Aurelio [20].

De même, quand Bernarda, soutenant la cause du roi fugitif, rappelle à Silo que

> Si Alfonso no reina ya,
> Reinó, y en dos ocasionesc [21],

elle résume les vicissitudes du règne de ce souverain, interrompu par une usurpation. Si l'on en croit Mariana, en effet, Alfonso aurait été associé au gouvernement par Silón, auquel il aurait succédé en 783; il aurait été éloigné du trône par Mauregato, le triste fondateur du tribut des cent vierges; il aurait ensuite partagé le pouvoir royal avec Bermudo jusqu'en 791, date à laquelle il l'aurait exercé seul par suite de la renonciation de Bermudo; enfin, il aurait été encore dépossédé du trône jusqu'à ce que le fidèle Theudio l'eût tiré du monastère « albeliense », où il s'était réfugié, et l'eût ramené à Oviedo [22]. A cette dernière révolte contre Alfonso, Hartzenbusch assigne la date de 792, suivant Masdeu qui, à son tour, reproduit le « monje de Albelda » [23].

Le récit et la chronologie de Mariana sont assez sensiblement modifiés par les historiens modernes, qui font preuve de plus d'esprit critique et avouent de bonne foi leur igno-

19. A. I, sc. 9, p. 325.
20. Ballesteros y Beretta, *Historia de España...* t. II, p. 186. Mais Ballesteros dit que les assassins de Fruela furent des partisans, non le frère, de Vimarano. Aurelio d'ailleurs ne serait que le cousin de Fruela (id., *ibid.*, p. 187).
21. A. I, sc. 3, p. 306.
22. Mariana, *Historia general de España*, Madrid, Ramirez, 1780, t. I, p. 337b, 338b, 339b, 343a.
23. Masdeu, cité par Hartzenbusch, *Obras...*, t. II, p. 442. Cf. aussi Ballesteros, id., *ibid.*, p. 192.

rance[24]. C'est ainsi que Ballesteros ne parle pas du partage du pouvoir royal auquel aurait consenti Silón, bien qu'il rappelle que Dozy ait assuré qu'Alfonso, en succédant à Mauregato, fut proclamé roi pour la deuxième fois, ayant déjà régné avant cet usurpateur[25]. Ballesteros croit aussi que Bermudo, loin d'associer Alfonso au trône, aurait dû la couronne à un soulèvement dirigé précisément contre Alfonso, à la mort de Mauregato, et qu'il aurait fait emprisonner ce prince. Pourtant il enregistre l'abdication de Bermudo en faveur d'Alfonso[26]. Ballesteros pose un problème intéressant, mais qu'il ne peut résoudre : il se demande si le soulèvement contre Alfonso, qui aurait eu lieu la deuxième année de son règne, ne devrait pas se confondre avec l'usurpation de Bermudo. « Lo ignoramos », ajoute prudemment l'historien[27].

On peut encore, à propos d'autres allusions, souligner le soin qu'Hartzenbusch apportait à sa documentation. Au moment où, énumérant les griefs de mécontentement contre Alfonso, Sancho dit que le roi avait exigé

> ... que tuvieran ancianas
> Por amas los sacerdotes[28],

il évoque une série de mesures « prises par Froila pour mettre fin au concubinage des prêtres, permis par Witiza », et dont le Silense fait honneur à Froila[29]. Hartzenbusch aurait donc commis un simple anachronisme, au cas où Alfonso n'aurait pas, lui aussi, pris des mesures analogues.

On se rappelle également qu'au début du IIe acte, le dramaturge parle des embellissements d'Oviedo, la jeune capitale asturienne. L'architecte Toida veut reconstruire le palais

24. Pourtant, il arrive à Mariana d'écrire : « La escuridad de aquellos tiempos es tan grande que a las veces nos fuerza a reparar, no de otra manera que quien no sabe el camino, llegado a alguna encrucijada do se divide en muchas partes, como ninguno de aquellos caminos le descontente, ninguno le agrada. » (I, 336-*b*.).
25. Ballesteros, *ouv. cit.*, p. 188.
26. Id., *ibid.*, p. 188.
27. Id., *ibid.*, p. 192.
28. A. I, sc. 3, p. 307.
29. Ballesteros, *ouvr. cité*, p. 186.

royal, la galerie qui va du palais à l'église primitive du Salvador et surtout édifier un

Templo decoroso y digno
En lugar de ese que, hablando
Con el respeto debido,
Manifiesta solamente
La prisa y devoto ahinco
Del rey vuestro padre [30],

dit-il à Alfonso.

Ballesteros, attribuant ces embellissements à Alfonso, assure que

circunstanciadas son las noticias de los cronicones cuando nos hablan de la construcción del templo de San Salvador, del aula de Santa María, de la basílica de San Tirso, del mausoleo, de los palacios del rey y de la iglesia de San Juliá [31].

Rappelons que Mariana avait déjà célébré la gloire d'Alfonso, grand « bâtisseur » :

Levantó desde los cimientos la Iglesia mayor de Oviedo que se llama de San Salvador [32].

Ainsi, les scènes initiales du second acte, si elles ralentissent l'action dramatique, ont du moins l'avantage d'être historiques.

Venons-en maintenant au caractère du roi Alfonso. Hartzenbusch nous peint ce souverain comme violent, cruel, et, en même temps, généreux et accessible au pardon. Capable de faire grâce à ses ennemis révoltés, il est déterminé à châtier cruellement le comte de Saldaña. (Nous reviendrons bientôt sur ce point.) Il est courageux et aime la guerre. Il vou-

30. A. II, sc. 1.

31. Ballesteros, *ouvr. cité*, p. 192-3.

32. t. I, p. 342 *a*. Sur les édifices pieux élevés à Oviedo par Alfonso, cf. aussi *Primera crónica general*, éd. Menéndez Pidal, Madrid, 1906, *Nueva B. A.-E.*, p. 348 *a-b*. Mariana rappelle que certains attribuent à Bermudo et à Silón la construction de cette église. Il ajoute « Pudo ser que todos tres entendieron en ella, y que él que la acabó se llevó, como acontece, la fama. » *Id.* Il raconte aussi que le roi Alfonso « la adornó de muchas preseas, y en particular refieren que dos Angeles en figura de plateros le hicieron una cruz de oro sembrada de pedrería de obra muy prima, vaciada y cincelada. Persuadióse el pueblo que eran Angeles, porque acabada la cruz no se vieron más », p. 32-*a-b*. Le « miracle » était déjà rapporté dans la *Primera crónica general*, éd. cit., p. 349 *b*.

drait lutter contre les Maures et faire contre eux l'unité des Chrétiens :

...viste
Que en lucha fiera con la raza mora
Quise a gallegos, cántabros y astures
Empeñar; que a los hijos de Vasconia
Importuné también y a Carlomagno,
Para que desde Braga a Barcelona
Se alzaran con un fin, con una idea,
Cuantos la cruz del Redentor adoran,
Y de manos del árabe arrancaran
La herencia rica de la estirpe goda [33].

Il va de soi, enfin, que la célèbre chasteté du roi est naturellement évoquée à diverses reprises dans la pièce, notamment dans les paroles d'Ordoño adressées à Alfonso lui-même :

Vos, que por una excepción
Harto digna de envidiar,
Tranquilo entráis en los años
De la varonil edad
Sin haber sentido celos
Ni saber lo que es amar
....
Y vos que absoluto imperio
En vuestro pecho gozaís,
Que a vuestro querer las olas
Le deteneís a ese mar,
Que llevaís a la razón
Sujeta la voluntad,
Y miráis una hermosura
Cual un busto de metal
....
¡ Alfonso ! ¡ Dichoso vos,
Dichoso os vuelvo a llamar,
Que de amor no habéis sufrido
La dura cautividad [34] !

Pour ce qui est de la vertu du bon roi, bornons-nous à rappeler l'éloge naïf du Père Mariana :

Tiénese por cierto que con deseo de vida más pura y santa, por todo el tiempo de su vida no tocó a la Reyna Berta su mujer, que fué la causa de ponelle el sobrenombre de Casto [35].

33. A. I, sc. 9, p. 319.
34. A. III, p. 407, 408, 409.
35. Mariana, t. I, p. 342 *a*. — Il est amusant de voir dans Lope de Vega, *Casamiento en la muerte*, le contraste entre Alfonso el Casto et le roi Rodrigo :

Quant à la volonté de réaliser l'unité chrétienne de l'Espagne, peut-être Hartzenbusch l'a-t-il exagérée. Pourtant Ballesteros a pu écrire du règne d'Alfonso : « Reinado de esplendor, verdadero jalón en la Reconquista... »

Une conséquence de cette politique mérite d'être commentée, car elle a été souvent exploitée par la littérature. Afin de combattre efficacement les Arabes, Alfonso se ménagea l'alliance de Charlemagne. Il s'en disait lui-même le « client », assure Ballesteros [37]. L'idée de cette dépendance fut odieuse à bien des Espagnols, et Hartzenbusch a eu raison d'inscrire dans les griefs des seigneurs contre Alfonso celui que représentait cette soumission.

Silo rappelle que le roi voulut

> ... que al francés Carlomagno
> Rindieran los españoles
> Vasallaje...

Et dans un élan de farouche indépendance, Bernarda ajoute :

> ... Si es verdad
> Lo que habéis dicho a la postre,
> Merecería por eso
> Que le colgaran de un roble [38].

Déjà, dans la Chronique de Rodrigo, archevêque de Tolède, se retrouve semblable affirmation [39]. Alfonso aurait promis l'Espagne à Charlemagne, mais les protestations des sei-

> Que España, que Dios no quiera,
> Por un rey que fué lascivo
> Se perdió la vez primera,
> Y agora, por un Rey casto,
> Es posible que se pierda,
> Porque todos los extremos
> La virtud dañan y alteran.

(Ed. Acadª, t. VII, p. 261 *a*.)

Dans la *Primera crónica general*, on lit aussi : « [Alfonso] seyendo omne de grand vertud et de castitad et de piedad, nunqua quiso en toda su vida aver companna nin allegança con mugier; mas todo su tiempo quiso bevir limpiamentre, e por ende merescio de seer llamado don Alffonsso el Casto. », éd. Menéndez Pidal, Madrid, 1906, *Nueva B. A. E.*, p. 347 *a*.

36. Ballesteros, *ouv. cit.*, p. 192.
37. *Ibid.*, p. 192.
38. A. I, sc. 3, p. 307-8.
39. Voir Menéndez Pelayo, *Observaciones preliminares* aux *Mocedades de Bernardo del Carpio*, in *Obras de Lope de Vega*, éd. de la Academia española, t. VII, p. XCI. Voir surtout p. CIII-CIV (résumé de la Chronique de Rodrigo): p. CVII (citation de la *Crónica general*).

gneurs l'eussent obligé à briser sa promesse. Charlemagne serait venu en Espagne pour en exiger l'accomplissement. A son arrivée, il aurait été défait à Roncevaux. Dans la *Crónica general*, au chapitre huit du règne d'Alfonso el Casto, on peut encore lire que :

el rey don Alfonso pues que vio que era viejo e de muchos días, embio su mandadero en poridat a Carlos, emperador de los romanos et de los alemanes et rey de los françeses, commo non avie fijos e sil quisiesse venir ayudar contra los moros quel darie el reyno.

Quand cette démarche fut connue des nobles espagnols, « pesoles mucho ». Les seigneurs obligèrent Alfonso à se parjurer. Fureur de Charlemagne. La *Crónica* cite Lucas de Tuy qui apprend que le roi Marsilio et Bernardo del Carpio s'unirent pour détruire l'armée de Charlemagne. Le Romancero, lui aussi, enregistre la promesse d'Alfonso. Citons, par exemple,

Con los mejores de Asturias
sale de León Bernardo,
puestos a punto de guerra
a impedir a Francia el paso,
que viene a usurpar el reino
a instancia de Alfonso el Casto,
como si no hubiera en él
quien mejor pueda heredallo [40].

et encore, dans le romance

Por las riberas de Arlanza,
Bernardo el Carpio cabalga,

les reproches de Bernardo à Alfonso el Casto :

Metiste a mi padre en hierros,
y a mi madre en orden sacra,
y *porque no herede yo*
quieres dar tu reino a Francia;
morirán los españoles
antes de ver tal jornada [41].

Le théâtre, dont nous avons déjà souligné le caractère national, s'est fait l'écho de la protestation espagnole contre

40. *Flor nueva de romances viejos que recogió de la tradición antigua y moderna*, R. Menéndez Pidal, Madrid, 1928, p. 96.
41. Id., p. 94.

le supposé don du royaume consenti par Alfonso. Dans la *Comedia de la libertad de España por Bernardo del Carpio*, Cueva faisait dire à Charlemagne, dans sa lettre à Alfonso :

> Una carta de tu mano
> deziendo ser tu deseo
> darme el reyno castellano
> ....
> De tu voluntad quisiste
> dar a Francia tu reinado [42].

Lope, dans *El casamiento en la muerte*, et Cubillo de Aragón, dans *Hechos de Bernardo del Carpio*, ont repris cette affirmation traditionnelle. Cubillo a simplement substitué Charles Martel à Charlemagne. Mais nous n'insisterons pas sur leurs œuvres, renvoyant les lecteurs au prologue de Menéndez Pelayo à la pièce citée de Lope.

Ainsi, Hartzenbusch retrouvait dans de nombreux textes très différents l'indication de la fameuse promesse faite par Alfonso à Charlemagne. Exista-t-elle réellement ? Est-elle historique ou légendaire ? Nous l'ignorons.

La même question se pose maintenant pour Bernardo del Carpio et ses infortunés parents.

On sait que les deux chroniqueurs les plus anciens, Sebastián et le Moine de Silos, n'ont pas mentionné ce prodigieux héros qui emplit du bruit de ses exploits la littérature épique du Moyen Age et, plus tard, le théâtre national. Ils ne disent rien non plus de ses parents, Jimena, sœur d'Alfonso, et l'infortuné comte de Saldaña. Mais Lucas de Tuy et l'archevêque D. Rodrigo de Tolède enregistrent l'existence de ces trois personnages. *La Crónica general* recueille leur affirmation et, par la suite, nul ne doute de leur existence — sauf peut-être quelque historien, comme Pedro Mantuano, dans ses *Advertencias a la Historia de Juan de Mariana* (1611), qui proteste contre la réalité de Bernardo [43]. Pour ce qui est d'Hartzenbusch, nous devons observer qu'il a modifié, en contant la triste aventure de Jimena et du comte de Saldaña, les données de la tradition littéraire. Les

42. *Quarta jornada*, t. I, p. 197, éd. Biblióf. esp.
43. Voir Menéndez Pelayo, *op. cit.*

deux amants auraient été cruellement punis après la découverte de leur crime : Jimena, enfermée dans un couvent; le comte, emprisonné dans le château de Luna où on lui aurait crevé les yeux [44]. Hartzenbusch a adopté une solution intermédiaire. Le roi Alfonso accorde le pardon aux deux amants, qui se marieront, mais qui devront vivre loin de la cour, afin que les seigneurs croient qu'ils ont été châtiés cruellement et, de la sorte, tremblent devant l'autorité du roi. Remarquons en passant que cet « adoucissement » de la tradition est bien dans la ligne d'Hartzenbusch, qui fut toujours un romantique modéré. Nous avons aussi rappelé plus haut qu'Hartzenbusch s'était expliqué dans son « Apéndice » sur les droits du dramaturge dans l'utilisation de l'histoire.

En résumé donc, l'érudit qu'était Hartzenbusch a conservé jusqu'ici une certaine couleur moyenâgeuse en harmonie avec les aventures de ses héros. Certes, il a modifié la destinée de ses personnages telle que nous la connaissions par la tradition littéraire. Mais l'ensemble que nous venons d'examiner a un air assez authentique. Sa « couleur locale » résiste assez bien à la critique.

Cédant cependant à la mode du temps, Hartzenbusch a voulu donner à son drame une allure pathétique et créer un conflit exceptionnel dans l'âme de son héros. On sait que sa grande invention a consisté à rendre Alfonso amoureux de sa sœur. Il a ainsi en quelque mesure intériorisé le drame et s'est donné la possibilité d'expliquer, par des mouvements du cœur, les actes du roi attribués, par l'histoire ou la légende, à d'autres mobiles, et d'avoir à sa disposition comme principal ressort dramatique la jalousie qui demeurera toujours un excellent moyen, surtout dans un pays où l'on a pu idolâtrer Calderón. Hartzenbusch a donc supposé qu'Alfonso aimait en secret Jimena et, par contrecoup, qu'il haïssait ceux qui aspiraient à sa main, Ordoño et surtout le comte de Saldaña qui, lui, était payé de retour. Remarquons que toute la mécanique de la pièce est montée autour de ce sen-

44. Id.

timent. Les conjurations découvertes, le roi pardonne, jusqu'à ce que les conjurés avouent leur amour pour Jimena. Alors le roi refuse sa clémence, et sa fureur éclate lorsqu'il apprend que Jimena aime Saldaña. Ici donc cet amour secret remplace le sentiment de l'honneur qui, dans l'histoire et dans la légende, expliquait naturellement l'attitude d'Alfonso envers Saldaña et Jimena. L'explication acquiert ici une allure exceptionnelle, on voudrait dire pathologique : ce n'était pas pour déplaire à la génération romantique.

Nous n'insisterons pas sur les précédents littéraires de cet amour incestueux. Menéndez Pelayo a rappelé *René* et *Manfred* [45]. Mais ce qui nous semble plus piquant, c'est de signaler une autre « source » possible de la pièce dont la valeur et le genre permettront de mieux caractériser le romantisme d'Hartzenbusch. Nous voulons parler d'*Adélaïde du Guesclin*, tragédie de Voltaire. Ainsi le romantisme de l'auteur espagnol serait en partie de provenance néoclassique et son caractère sage et prudent apparaîtrait dès l'abord. Réfléchissons un peu à ce problème nouveau.

On sait qu'Hartzenbusch fut un grand éditeur et un grand traducteur, ce qui ne signifie pas nécessairement un génie créateur de première grandeur, et qu'il n'a pas toujours fait preuve de bon goût dans le choix des œuvres étrangères qu'il introduisit en Espagne [46]. Il porta son attention spécialement sur la fin du XVIIIe siècle. Il n'oublia pas Voltaire. Il traduisit son *Adélaïde*. Remarquons en passant la fortune singulière de cette pièce : Voltaire l'avait refaite sous le titre d'*Amélie ou le Duc de Foix*, en conservant beaucoup de vers de l'*Adélaïde*. Hartzenbusch, lui, d'après Ferrer del Río, l'adapta d'abord à l'espagnol sous le titre de *Doña Leonor de Cabrera*, et « en años posteriores se resolvió a presentar aquella producción al teatro y temeroso de que aún se adivinara su procedencia, distrazóla más con trasladar sus perso-

45. *Ouv. cit.*, p. CXLI.

46. Voir Anthony Sylvain Corbière, *Juan Eugenio Hartzenbusch and the french Theater*, Philadelphie, 1927, et le compte rendu de ce livre, de G. Cirot, *Bull. hisp.*, 1928, nº 4.

najes al remoto siglo del rey Wamba y bautizar de nuevo a *Adelaida Duguesclin* con el nombre de *Floresinda* »[47].

N'ayant plus le goût de relire les tragédies de Voltaire, sauf peut-être *Brutus*, *Zaïre* et *Mérope*, nous pourrions être surpris qu'Hartzenbusch, écrivain remarquable, ait découvert quelque agrément à traduire *Adélaïde du Guesclin* et qu'il ait estimé possible de retrouver dans cette pièce des éléments susceptibles d'émouvoir un public espagnol. Il ne faudrait pourtant pas répéter à l'envi que Voltaire a été « insensible », du moins volontairement; qu'il n'a pas troublé les tendres âmes de ses contemporains, ni même qu'il ne les a pas, parfois, pénétrées d'une extrême terreur. M. Pierre Trahard, en étudiant avec une rare finesse l'évolution de la tragédie voltairienne, a montré combien l'auteur de *Zaïre*, après de longs tâtonnements, en arrive à préférer Racine à Corneille, et, laissant bien loin derrière lui, pour un temps du moins, Racine, trop humain, concerte, afin d'être mieux en accord avec son auditoire, de jeter dans l'âme de ses personnages des passions dévastatrices[48]. Si, dans la dernière partie de sa production dramatique, s'étant rendu compte « qu'il a usé le ressort même de la tragédie, l'amour », il donne à ses œuvres un but moral, ne veut plus, dans *Mahomet*, qu'inspirer « l'amour du genre humain et l'horreur du fanatisme » et, dans *Mérope*, que célébrer les grands sacrifices dont est capable l'amour maternel, dans les trois pièces qui suivirent *Zaïre* (*Adélaïde*, *Gusman*, *Alzire*), Voltaire a souvent sacrifié aux fureurs de la passion, en particulier à la jalousie frénétique, et créé des situations et des caractères qui pourraient prendre place dans le drame et même le mélodrame romantique. Comme le remarque encore

47. Ferrer del Río, *Galería de la literatura española*, Madrid, Mellado, 1846, p. 160-1. — D'après le même auteur, l'adaptation primitive d'Hartzenbusch était destinée au « teatro casero de la calle de la Parada », où l'on avait représenté précédemment la pièce de Ducis, *Abufar*. Mais « produjo general desagrado su desenlace [d'*Abufar*] con dos bodas y ninguna muerte ». Hartzenbusch parvint à faire « morir la novia afin de evitar los desposorios ». (Id., p. 160.)

Piñeyro, *Romanticismo en España*, p. 136, pense que *Madre de Pelayo*, d'Hartzenbusch, est « algo parecido » à *Mérope*.

48. P. Trahard, *Les Maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle*, t. I, ch. xv.

M. Trahard, il est, dans ces trois tragédies, « revenu à la technique de *Marianne* » [49], où il avait peint « la fureur jalouse d'un monstre ». Ainsi, Voltaire a souvent voulu « exaspérer la passion » [50], tout en demeurant un classique. Un romantique donc pouvait trouver en Voltaire un modèle. Par surcroît, un écrivain timide, comme Hartzenbusch, découvrait dans *Adélaïde* un drame qui finissait bien et qui avait la noblesse d'une tragédie.

Cette remarque faite, revenons à *Adélaïde* et à *Alfonso el Casto*.

On se rappelle qu'*Adélaïde du Guesclin*, dont l'action se déroule pendant la guerre de Cent ans, est une tragédie de la jalousie. Deux frères, Vendôme et le duc de Nemours, aiment tous deux Adélaïde qui, elle, aime Nemours. Les deux frères par surcroît sont ennemis politiques : Vendôme a épousé le parti des Anglais, tandis que Nemours est resté fidèle au roi de France. Vendôme vient de faire son frère prisonnier. Il serait tout disposé à la clémence, mais, apprenant son amour pour Adélaïde et sachant que cet amour est partagé, il décide de le faire tuer.

> Qu'on l'entraîne à la tour; allez, qu'on m'obéisse [51].

Et il s'écrie encore, en proie à la fureur de la jalousie :

> Non, je n'obéis point à leur haine étrangère,
> J'obéis à ma rage et veux la satisfaire.
> Que m'importe l'Etat et mes vains alliés [52] ?

Il convient avec les gardiens du prisonnier que l'on tire le canon pour annoncer la mort de son frère détesté :

> Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience,
> Le canon des remparts annonce ma vengeance [53].

Mais Vendôme a honte de sa cruauté. Le remords de son ordre barbare pénètre son cœur et le pousse au pardon :

> ... Que l'on sauve Nemours.
> Portez mon ordre, allez, répondez de ses jours,

49. Id., *ibid.*, p. 255.
50. Id., *ibid.*, p. 240.
51. A. IV, sc. 2, p. 57 du t. III de l'édition des *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, Dupont, 1823.
52. A. IV, sc. 5, p. 60.
53. Id., *ibid.*, p. 61,

dit-il à un officier qui lui répond :

> Hélas ! seigneur, j'ai vu non loin de cette porte
> Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte [54].

Au même moment, « on entend le canon ».

La terreur des spectateurs prend, heureusement, bientôt fin, car le fidèle Coucy, l'ami de Vendôme, vient apprendre qu'il n' a pu se résigner à laisser exécuter Nemours. Le « corps souillé de sang » est, dit-il, celui d'

> ... un indigne assassin
> Qui sur Nemours à mes yeux avait levé la main:
> J'ai frappé le barbare; et prévenant encore
> Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
> J'ai fait donner soudain le signal odieux,
> Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux [55].

Dès lors, il ne reste plus à Vendôme qu'à pardonner et, naturellement, qu'à marier Nemours et Adélaïde.

On voit que la tragédie de Voltaire offre bien des points de contact avec le drame d'Hartzenbusch. L'attitude d'Alfonso el Casto fait songer à celle de Vendôme. Lui aussi veut être généreux envers Sancho Saldaña. Mais quand il apprend l'amour réciproque du comte et de Jimena, il décide de faire subir un affreux supplice à son vassal. Une sonnerie de trompette annoncera l'exécution. (Trompette au lieu de canon, mais l'effet mélodramatique est le même.) Alfonso, ensuite, veut pardonner au comte. Il dépêche un ordre de clémence au geôlier. Mais la trompette fatale se fait entendre. Trop tard ? Non. On apprend bientôt que l'on vient d'assassiner le traître Ordoño et que Sancho est sauvé. Alfonso, comme Vendôme, unit Sancho et Jimena.

Il nous est donc peut-être possible maintenant d'expliquer le changement apporté par Hartzenbusch au dénouement traditionnel : « c'est la faute à Voltaire » ! Au lieu de faire crever les yeux au comte et de faire enfermer Jimena dans un couvent, ainsi que chroniqueurs, poètes du Romancero et dramaturges l'avaient répété à l'envi, Hartzenbusch propose la

54. A. V, sc. 2, p 65.
55. A. V, sc. 5, p. 70.

solution bourgeoise du mariage, suivant en cela Voltaire, et aussi son goût profond pour le calme et la paix.

Le drame que nous venons d'examiner n'est pas de ceux qui honorent spécialement l'auteur et le romantisme espagnol. Si l'on y trouve quelques scènes animées, en général le rythme dramatique demeure assez ralenti. Jamais, non plus, on n'y découvre la grandeur lyrique qui soutient encore certaines pièces de Hugo. La trompette du dénouement ne saurait être comparée au cor d'*Hernani*, même pas au canon de *Marie Tudor*. L'audace de l'inceste, imaginé par Hartzenbusch, demeure toujours très mesurée et ne provoque jamais de grands cris de passion ni de pathétiques malédictions contre la fatalité. Malgré tout le bric-à-brac romantique abondamment utilisé, le drame donne une impression de sagesse timorée. On s'en aperçoit surtout après avoir relu Lope et même Cubillo, et l'on regrette, d'autre part, que l'écrivain espagnol n'ait pas utilisé certains vers du « Fénix » d'une authentique inspiration populaire ou d'un lyrisme émouvant par sa simplicité, comme ceux que nous allons citer pour nous évader d'*Alfonso el Casto* :

Que si buena es la verbena,
más linda es la hierbabuena.
La verbena verde
que viste las selvas,
los claros arroyos
y las fuentes frescas [56].

Jean SARRAILH.

56. *Mocedades de Bernardo del Carpio*, éd. cit., 234 *a*.

CHRONIQUE HISPANO-MEXICAINE[1]

I. — *Bibliographie, sources et textes.* — Pour les disciplines qui se rattachent aux civilisations indigènes, nous signalerons la *Bibliografía razonada del calendario azteca*, due à l'activité multiple du colonel Rubén García (*Anales del Museo Nacional de Arqueología, Historia y Etnografía*, Ep^a^ 5^a^, tome I, 1934, p. 113-148), et une utile compilation de M. Eduardo Noguera, *Bibliografía de los códices precolombinos y documentos indígenas posteriores a la conquista* (*Anales del Museo Nacional*, Ep^a^ 4^a^, tome VIII, 1933, p. 583-602). Parmi les sources générales pour l'histoire de l'Amérique, il faut mentionner la réédition d'Antonio de Herrera sous les auspices de la *Academia de la Historia*. Trois volumes ont paru au moment où nous écrivons; M. Antonio Ballesteros Beretta a rédigé l'introduction et les notes du premier, M. Angel de Altolaguirre y Duvale a annoté le second et le troisième (*Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Océano*, Madrid, Tip. de Archivos, tome I, 1934, LXXXVIII + 274 p.; tome II, 1934, 471 p.; tome III, 1935, 459 p.). Cette belle publication sera d'autant mieux accueillie que jusqu'ici nous n'avions de cette source fondamentale que des éditions anciennes, devenues fort rares et difficiles à trouver en dehors des bibliothèques. Il y a là un exemple qui mérite d'être suivi, car c'est une des lacunes les plus graves des études hispano-américaines que le défaut d'éditions sûres, pratiques et accessibles. Nous nous féliciterons pour des raisons analogues de la réédition de la classique *Historia de Oaxaca* de José Antonio Gay, que nous devons à une heureuse initiative du *Departamento de Educación Pública* de l'Etat de Oaxaca (Oaxaca, 1933, 2 vol., 315 + III p., 432 + IV p.);

1. Travaux parus en 1933, 1934 et 1935. Des publications de 1933 et 1934 ont déjà été recensées dans notre chronique antérieure (*Bull. hisp.*, XXXVII, 1935, p. 80-102). L'*Anuario bibliográfico mexicano de 1933* (México, Imprenta de la Secretaría de Relaciones Exteriores, 1934, 414 p.), établi par M. Felipe Teixidor, donne les publications parues au Mexique en 1933 et les principales publications relatives au Mexique parues à l'étranger.

la première édition (2 vol., México, 1881) était devenue introuvable. On regrette d'autant plus que la nouvelle, appelée à rendre tant de services, soit si mal présentée.

Dans l'*Archivo Ibero-Americano*, qui reste un instrument de travail indispensable pour l'étude de l'activité des Franciscains dans le monde espagnol, le R. P. Lino Gómez Canedo, O. F. M., édite avec beaucoup de soin *Dos cartas sobre el estado religioso-social, de los territorios sujetos a la Audiencia de Nueva Galicia, en el último tercio del siglo XVI* (octobre-décembre 1933, p. 578-589). Les *Anales del Museo Nacional* publient surtout des études originales; on trouve cependant au tome VIII (1933) de la Ep^a^ 4^a^, p. 603-610, quelques *Documentos inéditos acerca de Bernal Díaz del Castillo* que nous donne M. José de J. Núñez y Domínguez, et au tome I (1934) de la Ep^a^ 5^a^, p. 67-111, la *Relación del Japón (1609) por D. Rodrigo de Vivero* qu'édite M. Manuel Romero de Terreros d'après la photocopie d'un manuscrit du British Museum.

Au contraire, le *Boletín del Archivo General de la Nación*, dont nous n'avons pas encore eu l'occasion d'entretenir les lecteurs du *Bulletin hispanique*, est spécialisé par définition dans la publication de textes inédits. Les fascicules de 1934 et de 1935 nous apportent toute une série de documents sur la période coloniale. Les quinze *Documentos relativos al Virrey don Antonio de Mendoza* (tome VI, n° 1, janvier-février 1935, p. 1-22) que publie M. Manuel Mazari et qui datent des années 1542 et 1543 sont intéressants pour l'histoire des origines administratives de la Nouvelle-Espagne et de l'organisation du pays par ce grand vice-roi; il y faut relever aussi les deux pièces (p. 17 et p. 20) relatives à la fondation de la ville de Valladolid (Morelia) au Michoacán. Les *Documentos relativos al Virrey don Luis de Velasco* (tome VI, n° 2, mars-avril 1935, p. 191-202) présentent le même genre d'intérêt; on remarquera (p. 193) le passage qui se rapporte à l'aqueduc d'Otumba construit par le célèbre Franciscain Fr. Francisco de Tembleque. Quant au malheureusement trop court *Fragmento de un proceso de indios antropófagos (1546 ?)* (tome V, n° 2, mars-avril 1934, p. 169-173), il nous renseigne utilement sur la survivance de l'anthropophagie et des sacrifices humains et sur la résistance du paganisme à l'apostolat des missionnaires espagnols. On y joindra, pour l'étude des superstitions, les pièces publiées sous le titre de *El tesoro de Monte Albán* (tome V, n° 6, novembre-décembre 1934, p. 829-837), et, dans un domaine voisin — car les superstitions et les déformations y interviennent fréquemment —, le dossier sur *Las representaciones teatrales de la Pasión* (tome V, n° 3, mai-juin 1934, p. 332-356).

Les autres textes qui méritent d'être signalés se rapportent à des sujets très divers. L'*Información de los méritos y servicios prestados por don Fernando de Tapia, en la conquista y fundación de Querétaro y provanza del cacicazgo de don Diego de Tapia* (tome V, n° 1, janvier-février 1934, p. 34-61) est intéressante pour l'histoire des origines de Querétaro. La *Causa criminal contra Tomás Treviño de Sobremonte, por judaizante, 1625*, en cours de publication (tome VI, n° 1, janvier-février 1935, p. 99-148, et n° 2, mars-avril 1935, p. 305-308) soulève de nouveau la question si curieuse des influences judéo-portugaises au Mexique, dont nous avons déjà eu à parler dans notre dernière chronique (p. 83) et dont nous traiterons plus en détail tout à l'heure au sujet du livre de M. Vito Alessio Robles sur Saltillo. Les *Papeles de don Juan de Austria* (tome V, n° 2, mars-avril 1934, p. 204-252) sont relatifs à la campagne menée en Amérique comme en Europe par les partisans de ce prince contre le P. Nithard. La *Solicitud para la reapertura del colegio de Santiago Tlaltelolco* (tome VI, n° 1, janvier-février 1935, p. 23-37), qui se place sous le règne de Ferdinand VI (1746-1759), est un document fort curieux; signé par un groupe de personnalités indiennes, il pose avec une netteté remarquable le problème du clergé indigène et du caractère national de l'Eglise mexicaine, et il l'étudie avec beaucoup de justesse et de rigueur; il touche, avant la lettre, au problème connexe de l' « incorporation » de la population indienne. L'article intitulé *La feria de Jalapa en 1769* (tome V, n° 3, mai-juin 1934, p. 357-365) contient une cédule du vice-roi marquis de Croix sur l'organisation de cet important marché qui se tenait, à une altitude où la fièvre jaune ne sévissait plus, en liaison avec l'arrivée de la flotte à Veracruz, et dont l'activité ne peut être comparée qu'à celle de la foire de Saltillo, pour le Nord du Mexique, et surtout de celle d'Acapulco, pour les relations commerciales avec l'Extrême-Orient; l'importance de la foire de Saltillo paraît tenir précisément au fait que cette ville était devenue le centre de redistribution pour les provinces dites intérieures des marchandises venues d'Europe et d'Asie. Dans un domaine voisin et presque à la même date, le *Testimonio del título de erección de esta villa de San Phelipe el Real de Chiguagua, instrucción y ordenanzas del cabildo de ella* (tome V, n° 3, mai-juin 1934, p. 366-405), qui est de 1770, apporte d'utiles informations sur ce qu'était l'organisation juridique et administrative d'une communauté urbaine. Enfin le seul énoncé du titre, *Real cédula sobre aumento de jornales*, suffit à montrer l'intérêt pour l'histoire sociale du document (1804) publié au tome V, n° 3, mai-juin 1934, p. 406-414.

Un des meilleurs exégètes de Sor Juana, que l'on continue d'étudier avec autant de passion que de persévérance, M. Ermilo Abreu Gómez (voir chronique précédente, p. 89), nous donne deux publications importantes, une *Iconografía de Sor Juana Inés de la Cruz* (*Anales del Museo Nacional*, Epª 5ª, tome I, 1934, p. 169-187), qui comporte l'illustration qui s'imposait, et une *Sor Juana Inés de la Cruz, Bibliografía y biblioteca* (México, 1934, Monografías bibliográficas mexicanas, nº 29, 457 p.), qui paraît un répertoire aussi complet et aussi définitif qu'il est possible. Nous devons d'autre part à la Bibliothèque Nationale de México une précieuse réimpression *fac simile* d'un très curieux recueil illustré publié en 1854-1855, intitulé *Los Mexicanos pintados por sí mismos* et dû à la collaboration de plusieurs écrivains célèbres, dont la plupart ne signèrent pas leurs articles (México, 1935, 16 p. non numérotées + 295 p.).

Nous terminerons cette revue rapide par trois travaux qui intéressent surtout l'histoire de la période de Juárez et de Maximilien :

les *Cartas inéditas de don Ignacio M. Altamirano*, que publie M. Rafael López dans le *Boletín del Archivo General de la Nación* (tome V, nº 6, novembre-décembre 1934, p. 801-817); elles sont au nombre de neuf et vont du 31 juillet 1863 au 15 février 1867;

l'inventaire de la *Correspondencia del general D. Francisco Leyva*, dressé par M. Manuel Mazari dans le même *Boletín del Archivo General de la Nación* (tome V, nº 3, mai-juin 1934, p. 450-471); cette correspondance se trouve en effet conservée à l'*Archivo General;*

et la très consciencieuse *Biografía, bibliografía e iconografía de D. Manuel Orozco y Berra*, établie par le colonel Rubén García, dans le *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística*, tome 44, nºˢ 5-8, octobre 1934, p. 159-335.

II. — *Histoire.* — M. Julio Jiménez Rueda, dont nous avons recensé ici l'*Antología de la prosa en México* (*Bull. hisp.*, XXXIII, 1931, p. 364-366), publie une seconde édition, revue et augmentée, de sa bonne *Historia de la literatura mexicana* (Ediciones Botas, México, 1934, 323 p.). Notons que le critère de l'auteur se montre plus large que dans l'*Antología*, puisqu'il commence son exposé par les *Cartas de relación* de Cortés, Bernal Díaz, Las Casas, etc. On peut sans doute conclure de là que, à ses yeux, la littérature mexicaine date de la conquête elle-même. Les *Nociones de Historia de la Música Mejicana* (tome I, Tip. de « El Dragón », Colima, 1933, 636 p., ill.) du Dʳ Miguel Galindo, auquel on doit d'intéressantes études sur son pays natal, représentent un effort

énorme, et particulièrement méritoire, si l'on tient compte des difficultés matérielles que l'auteur a réussi à surmonter et de la médiocrité des ressources d'une petite ville comme Colima; ce travail solitaire et acharné, dans un coin qui nous apparaît comme perdu, a quelque chose d'émouvant. Il y aurait donc beaucoup d'injustice à s'attarder sur la mauvaise qualité du papier et de l'impression, et l'on doit féliciter le Dr Galindo d'avoir muni son livre non seulement d'une table des matières détaillée, mais d'un index alphabétique : tant d'érudits, placés dans des conditions infiniment plus favorables, reculent devant cette corvée ! On ne regrette que davantage d'avoir à dire que le livre est très imparfait : trop de fatras, de longueurs et de digressions en réduisent à peu de chose la substance utile.

L'histoire religieuse continue de susciter des travaux variés et souvent importants. L'évangélisation du Mexique par les religieux espagnols est au premier plan dans l'article où le R. P. Francis Borgia Steck, O. F. M., déjà connu par un excellent livre sur *The Jolliet-Marquette expedition* (Washington, 1927), essaie de résumer les cinquante premières années du Mexique d'après les recherches les plus récentes (*Los cincuenta primeros años de la dominación española en Méjico (1522-1572)*, dans *Religión y Cultura*, El Escorial, mai 1935, p. 180-204). M. Alberto Mª Carreño abandonne les Augustins, auxquels il s'était jusqu'ici plus spécialement intéressé (*Fr. Miguel de Guevara y el célebre soneto castellano « No me mueve, mi Dios, para quererte »*, México, 1915, et *Fr. Miguel de Guevara, Un poeta del siglo XVII, una denuncia y un inquisidor del siglo XX*, México, 1921), pour nous donner une biographie de *Fr. Domingo de Betanzos* (México, 1934, 399 p., ill.), le célèbre fondateur de la province dominicaine de Santiago au Mexique. Malheureusement, dans ce domaine nouveau, l'auteur ne paraît pas avoir été aussi favorablement inspiré, et l'estime même que nous avons pour lui nous oblige à confesser quelque déception. Ce livre lent et diffus vise trop à l'édification et tourne trop à l'apologie. Pour tout dire, il ne semble pas au point. L'appendice documentaire sera le plus utile, bien que beaucoup de pièces se rapportent fort peu au P. Betanzos et que les références ne soient pas toujours claires. Notons que l'impression, commencée en 1924, n'a pu être achevée que dix ans plus tard. A MM. Rafael García Granados et Luis Mac Gregor nous devons une monographie du village et de l'antique couvent franciscain de *Huejotzingo* (México, 1934, Talleres gráficos de la Nación, 375 p., ill.), près de Puebla, qui est un modèle de présentation, de bon goût, de science exacte et précise. Personnellement, peut-être ferions-nous quelques réser-

ves sur l'étude archéologique, dont on sent que l'auteur est plus architecte qu'historien. Et l'on regrette, sous ce rapport, que MM. García Granados et Mac Gregor n'aient pas essayé de replacer Huejotzingo parmi l'ensemble des couvents de la région de Puebla, car il semble bien qu'il y ait un groupe *poblano*, comme il y a un groupe de México, un groupe du Morelos, un groupe du Michoacán, etc. On lira avec un intérêt particulier les pages relatives aux fresques, et aussi toute la partie folklorique, qui est très vivante et très savoureuse et où l'on retrouve le charme incomparable de cette vallée de Puebla. Quant à l'illustration, elle est admirable et elle forme le plus précieux des répertoires. L'exemple de ce beau livre prouve une fois de plus que la méthode monographique s'impose au Mexique et, en tout cas, qu'elle y est probablement la plus féconde. D'autres travaux de ce genre, consacrés aux villages et aux couvents les plus typiques des principales régions du pays, fourniraient la base la plus solide aux recherches de l'historien de l'Eglise comme à celles de l'historien de l'art.

Dans son article *Capillas de indios en Nueva España (1530-1605)* (extr. de l'*Archivo Español de Arte y Arqueología*, n° 31, Madrid, 1935, 27 p., XIV pl.), M. Rafael García Granados étudie un des problèmes les plus curieux de l'architecture religieuse au Mexique, celui des chapelles ouvertes, qu'il appelle *capillas de indios*. La conversion du pays s'étant faite de façon massive, les religieux espagnols s'étaient trouvés presque tout de suite en face d'une foule énorme de néophytes et de fidèles. Comment enseigner ces multitudes, comment assurer leur participation aux offices religieux ? On avait imaginé les *patios*, appelés aujourd'hui *atrios*, vastes cours qui s'étendaient devant l'église et où pouvaient se grouper parfois jusqu'à des milliers de personnes. Pour que celles-ci pussent ne rien perdre des cérémonies, en particulier de la messe, les missionnaires complétèrent l'invention de l'*atrio* par celle de la chapelle ouverte, qui était disposée de telle manière que les fidèles rassemblés devant l'église eussent tous la possibilité de voir les gestes du célébrant (cf. notre « *Conquête spirituelle* » *du Mexique*, Paris, 1933, p. 199-202). La classification établie par l'auteur fera mieux comprendre de quoi il s'agit. Après avoir procédé à un inventaire assez riche pour fournir une base sûre, puisqu'il a identifié une soixantaine de *capillas de indios*, M. García Granados distingue trois grands types : 1° chapelle ouverte sur le côté ou au-dessus de l'église; les fidèles sont tous en plein air, dans l'*atrio* (six subdivisions); 2° chapelle précédée d'un portique qui abrite une petite partie des fidèles (deux subdivisions); 3° chapelle constituée par une grande église aux nom-

breuses nefs qui abrite beaucoup de fidèles; ces nefs sont ouvertes et les fidèles restés dans l'*atrio* voient aisément l'autel; un exemple fameux de ce dernier type est la *Capilla Real* ou *de las Siete Naves* de Cholula. Les *capillas de indios* disparurent peu à peu par suite de la diminution de la population indienne, dont M. García Granados indique très prudemment les causes complexes. Une illustration abondante éclaire cette analyse très méthodique, qui représente des enquêtes patientes et difficiles et où l'on trouvera la mise au point d'un problème dont l'étude n'avait été jusqu'ici qu'esquissée. Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec ce que dit l'auteur p. 15 : « Para terminar voy a recordar el continuo afán que los frailes tuvieron de *asimilar* los ritos cristianos a los paganos para hacerles aceptar más facilmente a los indios la nueva religión. En la antigua Cholula, ciudad sagrada, hubo centenares de teocallis que, al haber sido *substituídos* por otros tantos templos cristianos, le dan a la población la apariencia de un ejército de cúpulas ». Les termes mêmes qu'emploie M. García Granados et que nous avons soulignés à dessein nous semblent prouver qu'il confond ici deux méthodes distinctes, la substitution et l'assimilation. Nous croyons avoir montré dans notre « *Conquête spirituelle* » que les missionnaires du Mexique, qui pratiquèrent le plus grand éclectisme sous le rapport des méthodes, s'attachèrent au premier de ces deux procédés, mais repoussèrent le second avec la plus constante fermeté.

De son côté, le Dr Fernando Ocaranza poursuit avec une invincible ténacité ses recherches d'histoire franciscaine. Ses *Capítulos de la historia franciscana, Segunda Serie* (México, 1934, 326 p., ill.), présentent le même caractère que le volume qui constitue la première série et dont il a été rendu compte dans notre chronique précédente (p. 88-89). Ils embrassent toute l'histoire des Franciscains en Nouvelle-Espagne depuis 1523, mais il faut avouer que les textes et les épisodes rassemblés cette fois par l'auteur sont moins importants et moins originaux que ceux de la première série. Il reste que l'on ne pourra écrire sur les Franciscains du Mexique sans avoir recours à ces recueils. L'illustration ne manque d'ailleurs pas d'intérêt, et l'on trouve en appendice, avec des documents relatifs à la fondation de l'hôpital de l'*Amor de Dios* par Zumárraga, des statistiques utiles sur la situation des Franciscains lors de la seconde moitié du XVIIIe siècle. On notera le ch. XVI (« Algunas noticias sobre el convento de religiosas indias de Corpus Christi »), qui met en relief l'antagonisme des races en Nouvelle-Espagne à l'époque coloniale et soulève le problème du rôle des éléments indiens dans l'Eglise mexicaine. Il est à rap-

procher des curieux incidents et de la querelle entre religieuses espagnoles et religieuses indiennes que raconte l'auteur dans son petit livre sur *La beatificación del venerable Sebastián de Aparicio* (México, 1934, 168 p., ill.), aux p. 107-110. C'est là sans doute le plus instructif des agréables tableaux qui forment l'ouvrage; malheureusement, rien ne les relie entre eux, et le document s'y mêle à la légende. L'illustration, ici aussi, est intéressante. Mais pourquoi l'auteur ne cite-t-il pas ses sources avec plus de précision ? Les documents rassemblés dans l'utile compilation intitulée *El imperial colegio de indios de la Santa Cruz de Santiago Tlaltelolco* (México, 1934, 224 p.) intéressent surtout l'histoire du collège au XVIIe et au XVIIIe siècle. Dans un quatrième livre publié la même année par M. Ocaranza (*Establecimientos franciscanos en el misterioso reino de Nuevo México*, México, 1934, 204 p.), il faut relever les indications sur la révolte des Indiens du Nouveau-Mexique en 1680 (surtout p. 42-43), le ch. IX, sur Sor María de Jesús de Ágreda et la mission du Nouveau-Mexique, et enfin le recensement des missions franciscaines de ce pays en 1749.

On peut rattacher également à l'histoire religieuse l'article de M. Manuel B. Trens, *Cátedras y catedráticos de la Real y Pontificia Universidad*, dans *Memorias y Revista de la Sociedad Científica « Antonio Alzate »*, tome 52 (1930), n° 9 (paru en 1934), p. 305-322; ce catalogue est extrait d'une histoire de l'Université de México que l'auteur n'a pas encore livrée au public. Dans la *Revista de Filología Española* (tome XXII, 1935, p. 60-65), M. Pedro Henríquez Ureña rassemble quelques renseignements sur des *Escritores españoles en la Universidad de México*, d'après la chronique de Cristóbal Bernardo de la Plaza y Jaén (cf. *Revue historique*, mai-juin 1932, p. 605). La même revue (tome XX, 1933, p. 160-168) nous apporte un article de M. John Van Horn sur *El nacimiento de Bernardo de Balbuena;* l'auteur conclut que le poète de *La Grandeza Mexicana* est très probablement né à Valdepeñas en 1562. Le petit livre de M. Irving A. Leonard, *Romances of chivalry in the Spanish Indies, with some* Registros *of shipments of books to the Spanish colonies* (University of California Publications in modern philology, vol. 16, n° 3, p. 217-372, Berkeley, 1933), a, entre autres qualités, celle de donner beaucoup plus qu'il n'annonce. Loin d'être limité aux romans de chevalerie, il fournit les informations les plus instructives et les plus précieuses sur la diffusion de la littérature européenne dans le Nouveau Monde vers la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe (les *registros* publiés vont de 1586 à 1605). C'est pourquoi les listes de livres que M. Irving A. Leonard donne en appendice et qui complètent très heureusement celles

qu'avait déjà fait connaître M. Francisco Fernández del Castillo (*Libros y libreros en el siglo XVI*, México, 1914), seront de la plus grande utilité non seulement pour les spécialistes d'histoire littéraire, mais pour tous ceux qu'intéressent l'histoire des idées et l'histoire religieuse. Les ouvrages consignés sur ces listes le sont par malheur de façon souvent très vague; M. Irving A. Leonard, dans l'index qu'il en a établi — et qui serait encore plus commode s'il comportait des renvois aux pages — a réussi à les identifier en majeure partie [2].

La brochure de M. Lesley Byrd Simpson, *Studies in the Administration of the Indians in New Spain* (Ibero-Americana, 7, University of California Press, Berkeley, 1934, x + 129 p., ill.), ne se laisse pas classer aussi nettement. Elle se compose de deux parties inégales : une réédition des Lois de Burgos de 1512-1513, et un dossier sur la concentration des Indiens qui eut lieu à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle. Il est regrettable que, obligé de faire court, l'auteur ait à peine parlé des nombreux antécédents de cette opération. Il est regrettable surtout que, conformément à une habitude fréquente aux Etats-Unis, il ait traduit les documents sans donner le texte original. Par ailleurs, c'est là un travail consciencieux et méthodique, digne de l'auteur de l'excellente étude sur *The encomienda in New Spain* (Berkeley, 1929). Le mémoire de M. Julio Mitchell, *La minería en México, Pergenio histórico, de 1559 à 1857*, dans *Memorias y Revista de la Sociedad Científica « Antonio Alzate »*, tome 52 (1929-1930), nos 5-8 (parus en 1934), p. 199-236, intéressera surtout les spécialistes d'histoire économique. Il est d'autant plus nécessaire de signaler ici l'article de M. Alfredo Gummá y Martí, *Una expedición catalana al norte de California*, que l'on n'aurait guère l'idée d'aller le cher-

2. Nous ne sommes pas sûr que l'*Ystoria de africa* (p. 269) soit le livre, peu connu, nous semble-t-il, qu'il indique. On peut hésiter entre trois ouvrages beaucoup plus répandus, ceux de Paul Jove, de Pedro de Salazar (Medina del Campo, 1570 et 1576) et de Luis del Mármol (Grenade, 1573), que la biographie du P. Fernando de Contreras par le Jésuite Aranda (Séville, 1692) intitule précisément, et de manière fantaisiste, *Historia de Africa*, *Historia de las guerras de Africa* et *Historia General de Africa*. Notons que Paul Jove apparaît ailleurs : Vn paulo Houio (p. 322). Mais cela ne prouve rien ni dans un sens ni dans l'autre. Quant à l'*ystoria de los xarifes* (p. 270 et p. 276), c'est Diego de Torres, *Relación del origen y successo de los Xarifes*, Séville, 1585. Nous supposons que l'*itinerarium catolicum* (p. 281) est celui de Fr. Juan Focher, O. F. M., *Itinerarivm Catholicvm proficiscentium ad infideles conuertendos*, Séville, 1574. Enfin, pour la *mesa franca* (p. 270), il ne peut s'agir que de Fr. Antonio de San Román, O. S. A., *Consuelo de Penitentes o Mesa Franca de spirituales manjares*, Salamanque, 1583, et Séville, 1585. Dans cet ouvrage, le P. San Román donne la biographie de neuf religieux du Mexique qu'il appelle, par comparaison avec les neuf héros traditionnels, « los nueue Varones de la fama ». Il y a donc lieu de se demander si les « nuebe de la fama » qui reviennent assez fréquemment dans les *registros* (p. 271, p. 275, p. 286) ne désigneraient pas également ce livre, plutôt que la *Chronica llamada el Triumpho*, etc.

cher dans la revue portugaise *O Instituto* où il a paru (vol. 87, 1934, p. 592-625). Il s'agit d'une expédition en Haute-Californie organisée par le marquis de Croix et commandée par un Catalan, D. Gaspar de Portolá, dont l'entourage était constitué surtout de gens originaires de Catalogne et des Baléares; parmi ceux-ci figurait le célèbre Franciscain Fr. Junípero Serra [3]. Une carte ou un croquis eût complété utilement cette dissertation.

Avec le *Morelos* de M. Alfonso Teja Zabre (Madrid, Espasa-Calpe, 1934, 266 p., ill., Vidas españolas e hispanoamericanas del siglo XIX, n° 43), nous abordons la période de l'Indépendance. Il s'agit d'une biographie romancée, au moins partiellement, et qui, en dépit d'un effort certain, ne parvient pas à demeurer objective. L'auteur ne s'exagère-t-il pas les talents militaires de Morelos ? De toute façon, si respectables que soient le patriotisme et la mort chrétienne de celui-ci, on éprouve quelque peine à concevoir une vraie sympathie pour ce prêtre dont l'esprit et la vie furent si peu sacerdotaux. L'absence de carte empêche de suivre aisément les campagnes du célèbre *caudillo*. Dans ses *Estudios históricos* (Ediciones Botas, México, 1935, 177 p.), M. Joaquín Ramírez Cabañas a réuni divers mémoires relatifs au XIXe siècle; ils portent sur *El Pensador Mexicano* (Fernández de Lizardi), le prêt du Mexique à la Colombie en 1826, le Dr Mora (1794-1850), et l'incident entre Altamirano et le baron de Wagner; ce dernier est l'introduction du travail que nous avons recensé dans notre chronique précédente (p. 86). Dans le second de ces articles il faut signaler tout particulièrement les pages que l'auteur consacre à ce pittoresque Rocafuerte, qui peut être considéré comme un symbole de l'hispanoaméricanisme, puisque, né à Guayaquil, il fut député aux Cortes de Cadix en 1813, vécut au Mexique et fut secrétaire de la Légation du Mexique à Londres, présida aux destinées de la République de l'Equateur et mourut à Lima représentant diplomatique de ce pays. A ces mémoires historiques, M. Ramírez Cabañas a joint une notice sur San Jerónimo Coatepec, petite ville des environs de Jalapa (Veracruz), pleine de renseignements intructifs ou curieux. Le *Maximilien, empereur du Mexique, 1832-1867* (trad. fr. de Mauric Soulié, Bibl. hist. Payot, Paris, 1935, 355 p., ill.), de Mad. Bertita Harding (Señora B. Leonarz de Harding) est un ouvrage de vulgarisation vivant et parfois spirituel, mais diffus, prétentieux et peu sûr. On en retire plus d'agrément que de profit. La

3. Le 28 août 1934 a marqué le cent cinquantième anniversaire de la mort du grand missionnaire majorquin (1713-1784), apôtre des Indiens Pames du Mexique et surtout de la Haute-Californie. Une cérémonie commémorative a eu lieu à Petra, son village natal, où l'on a également organisé une exposition dans l'antique maison des parents de l'illustre religieux (cf. *Journal de la Société des Américanistes*, XXVI, 1934, p. 333-334).

traduction semble médiocre; on ne précise même pas la langue de l'original, sans doute l'allemand. Et l'impression est négligée, comme il arrive trop souvent aux livres de cette collection. L'*Historia de los Ferrocarriles de México* (*Anales del Museo Nacional*, Epa 4a, tome VIII, n° 3, juillet-septembre 1933, p. 389-448) de Mademoiselle Julia Román est un mémoire consciencieux, rédigé sous la direction de M. José de J. Núñez y Domínguez, et éclairé d'illustrations souvent pittoresques; il rendra service pour l'étude du développement matériel du Mexique au XIXe siècle. Enfin M. Genaro Estrada résume vigoureusement, dans une courte brochure, *Un siglo de relaciones internacionales de México* (extr. de l'*Archivo Histórico Diplomático Mexicano*, vol. 39, México, 1935, 23 p.).

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'article où nous avons esquissé ici même (*Bull. hisp.*, XXXVI, 1934, p. 459-471) le portrait de *Joaquín García Icazbalceta (1825-1894)*. Signalons à ceux qu'intéresse cette belle figure de grand érudit notre note *Icazbalceta en tenue de « ranchero »*, dans le *Journal de la Société des Américanistes*, XXVI, 1934, p. 206-207; ils y trouveront une amusante photographie, arrivée trop tard pour paraître dans notre article, et qui complète ce que nous y disons à la p. 468. Nous n'insisterons pas non plus, puisqu'ils ont également paru dans le *Bulletin hispanique* (XXXVI, 1934, p. 472-487, et XXXVII, 1935, p. 57-79), sur les deux articles posthumes du regretté S. L. Millard Rosenberg, *El Naturalismo en Méjico y Don Federico Gamboa* et *Un nombre literario : María Enriqueta.*

Avec M. Francisco Pérez Salazar, nous passons à l'histoire locale. Toutefois, le gros article, abondamment illustré, qu'il nous donne sur *El grabado en la ciudad de Puebla de los Ángeles* (dans *Primer Centenario de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística 1833-1933*, tome II, México, 1933, p. 637-704 [4]) n'est pas intéressant seulement pour l'histoire de la ville de Puebla; il sera utile aussi à tous ceux qui s'intéressent aux arts mineurs et à l'histoire religieuse. Le petit livre de Mad. Esperanza M. de Núñez Mata sur *Oaxaca*, édité par le *Departamento de Educación Pública* de cet Etat (1933, 161 p., ill., une carte) et qui comporte une traduction anglaise, est surtout un guide, d'ailleurs bien fait, à l'usage des touristes. Enfin le mémoire de M. Jorge Fernando Iturribarría, *Ensayo histórico sobre la industria de la seda en Oaxaca* (Oaxaca,

4. La pagination de cette belle publication, dont nous n'avons entre les mains que le tome II, est continue, en sorte que cet article est le second du volume.

Imp. del Gobierno, 1933, 61 p.), présenté au congrès d'histoire qui s'est tenu dans cette ville, constitue une intéressante tentative pour mettre au point un problème controversé.

Avec son *Saltillo en la historia y en la leyenda* (México, 1934, 254 p., ill.), M. Vito Alessio Robles a essayé de refaire ce qu'il avait déjà fait pour Acapulco (voir chronique précédente, p. 94). Mais ses travaux antérieurs (*ibid.*, p. 94) l'avaient particulièrement bien préparé à écrire sur la capitale de son pays natal. Malheureusement, ce livre, où il y a des préoccupations nullement dissimulées de publicité, tourne trop souvent au guide. En revanche, il soulève de nouveau deux questions d'un très vif intérêt. La première, sur laquelle nous avions déjà attiré l'attention en rendant compte du livre de l'auteur sur Urdiñola (*Revue historique*, mai-juin 1932, p. 609), est celle de l'utilisation des tribus tlaxcaltèques pour la pacification des régions mal soumises et la consolidation de la domination espagnole. Il y a là une page fort curieuse de politique indigène. Une colonie tlaxcaltèque fut envoyée à Saltillo dans les dernières années du XVIe siècle pour servir de lien entre les Espagnols et les Indiens hostiles du Nord que l'on confondait sous le nom de Chichimèques. Ces Indiens de Tlaxcala furent comblés de privilèges et fondèrent à côté du Saltillo espagnol le village de San Esteban de Nueva Tlaxcala. Cet épisode a permis à M. Alessio Robles d'intituler un de ses chapitres « Saltillo Tlaxcalteca », et il a eu des conséquences intéressantes pour l'histoire du Nord du Mexique. Les Tlaxcaltèques de Saltillo essaimèrent en effet à travers le Coahuila, le Nuevo León et le Texas. En outre, les fondateurs de San Esteban apportèrent dans le pays leur talent de sculpteurs sur bois, pour lequel les Indiens de Tlaxcala étaient renommés à travers toute la Nouvelle-Espagne, et on leur attribue la plupart des statues de la région, en particulier les statues équestres de Santiago. San Esteban de Nueva Tlaxcala prospéra plus vite que Saltillo. Mais les Tlaxcaltèques ne remplirent pas le rôle d'intermédiaires qu'on avait pensé leur assigner. Ils ne voulurent se mêler ni aux créoles ni aux Chichimèques et vécurent toujours entre eux. Toute cette histoire, que nous résumons à grands traits, est extrêmement suggestive. Remarquons seulement que M. Alessio Robles interprète trop largement le texte du chroniqueur Arlegui lorsqu'il déclare (p. 128) que, sous l'heureuse direction des Franciscains, les Tlaxcaltèques avaient fini par savoir le latin. Arlegui dit seulement, à propos des chanteurs d'église : « ... pronunciando la lengua latina como si fuera nativa ». Leur connaissance du latin n'allait donc pas au-delà d'une prononciation sans doute conventionnelle.

La seconde question que soulève, après d'autres travaux, le *Saltillo* de M. Vito Alessio Robles est peut-être plus curieuse encore. C'est celle des influences portugaises et judéo-portugaises au Mexique durant la période coloniale. Nous l'avons déjà abordée dans notre note sur *Azemmour et Safi en Amérique* (*Hespéris*, 2e trimestre 1933, p. 92-95) et nous en avons dit quelques mots dans notre précédente chronique (p. 83) au sujet d'un recueil de documents sur les Juifs en Nouvelle-Espagne. Les recherches de M. Alessio Robles précisent que le principal foyer judéo-portugais du Mexique se trouvait dans le Nord du pays, entre Saltillo et Monterrey. On savait d'ailleurs déjà que le fameux Luis de Carbajal *el viejo*, dont nous avons le procès inquisitorial, était gouverneur du Nuevo Reino de León. Chose notable, son principal adversaire, Juan Morlete, était né dans la place portugaise (et non espagnole, comme dit par erreur M. Alessio Robles, p. 87) d'Arzila au Maroc. On ne peut s'empêcher de rapprocher son cas de celui du fameux nègre Estebanico, originaire de la ville luso-marocaine d'Azemmour. Tout ce monde portugais était fort préoccupé par les récits légendaires qui circulaient sur les pays mystérieux de Quivira et de Cibola. On trouve là encore un Portugais, Gaspar Castaño de Sosa (Castanho de Sousa). Et cela n'a rien de bien étonnant si l'on se rappelle, comme nous l'avons remarqué à propos d'Estebanico de Azamor, que la légende des Sept Cités était surtout une légende portugaise. On constate ainsi dans ce Nord du Mexique toute une série de contacts de civilisations qui mériteraient une étude approfondie.

III. — *Archéologie, ethnographie et sociologie.* — Il faut mentionner en premier lieu, parmi les ouvrages généraux, la traduction française, par Mad. Eva Métraux, de J. Eric Thompson, *La civilisation aztèque* (Bibl. hist. Payot, Paris, 1934, 230 p., ill.). Ce livre essaie d'être un complément au manuel de T. A. Joyce, *Mexican Archaeology*. C'est pourquoi il met l'accent sur les problèmes ethnographiques et traite surtout de la vie sociale et de la vie religieuse. En outre, il se limite essentiellement aux civilisations du Centre, et laisse de côté les régions de Veracruz, de Oaxaca, le Michoacán, etc. Sous ce rapport, *La civilisation aztèque* diffère doublement d'un autre livre classique, celui de Herbert J. Spinden, *Ancient Civilizations of Mexico and Central America* (3e édit., New-York, 1928), qui est surtout archéologique et qui, embrassant toutes les civilisations de l'Amérique centrale, s'étend plus spécialement sur les Mayas. L'« aperçu bibliographique », même dans ses limites volontaires, paraît un peu sommaire, et l'illustration, sans doute pour des raisons pratiques, est d'un caractère surtout archéo-

logique. Il y a un bon index. Ceux qui voudront replacer les civilisations mexicaines dans l'ensemble du monde indien pourront se reporter à la récente traduction du livre de M. Paul Radin, *Histoire de la civilisation indienne* (trad. Eva Métraux, Bibl. hist. Payot, Paris, 1935, 301 p., ill.). A peu près la moitié de la commode petite brochure du R. P. Georg Höltker, S. V. D., *The Religions of Mexico and Peru* (Studies in Comparative Religion 8, London, Catholic Truth Society, s. d. [1934 ?], 32 p.), porte sur les religions du Mexique, surtout celle des Aztèques. Malgré l'autorité de l'éminent mexicaniste qu'est le P. Höltker, nous ne croyons pas que les missionnaires du Mexique aient utilisé comme points de départ les rites païens analogues à certains rites chrétiens (p. 17). Enfin nous avons entre les mains les numéros 2 et 3 de l'année 1934 de la *Revue des Etudes Mayas-Quichées*; M. Jean Genet y poursuit ses recherches sur cette civilisation. D'autre part, le Dr Ignacio Alcocer commence à faire connaître les résultats des investigations qu'il poursuit depuis de longues années, avec une persévérance que n'ont pas vaincue des difficultés innombrables, sur l'histoire de la région de México avant la conquête espagnole. Un premier fascicule, intitulé *Apuntes sobre la antigua México-Tenochtitlan* (Tacubaya, D. F., 1935, 110 p., ill.), vient de paraître par les soins de l'*Instituto Panamericano de Geografía e Historia*. Il comporte, entre autres éléments précieux d'étude et d'information, une série de plans et de dessins que l'auteur commente avec une minutieuse précision.

Parmi les travaux de détail qui intéressent à la fois l'archéologue et l'ethnographe, nous signalerons tout d'abord deux articles de M. Alfonso Caso, brefs l'un et l'autre, mais éclairés d'une abondante illustration : *Idolos huecos de barro de tipo arcaico* et *Las tumbas de Monte Albán* (*Anales del Museo Nacional*, Epa 4a, tome VIII, n° 4, octobre-décembre 1933, p. 577-581 et p. 641-647). MM. Daniel Castañeda et Vicente T. Mendoza complètent leurs travaux antérieurs (voir chronique précédente, p. 97) par deux nouveaux articles, abondamment illustrés, eux aussi, *Los pequeños percutores en las civilizaciones precortesianas* et *Percutores precortesianos* (*Anales del Museo Nacional*, Epa 4a, tome VIII, n° 3, juillet-septembre 1933, p. 449-576, et n° 4, octobre-décembre 1933, p. 649-665). M. Pablo Martínez del Río étudie *Las pinturas rupestres del Cerro Blanco de Covadonga*, dans l'Etat de Durango (*Anales del Museo Nacional*, Epa 5a, tome I, 1934, p. 43-66), ainsi que *Les chasses « chacu » au Mexique et les ruines du Zacatepec* (*Journal de la Société des Américanistes*, XXVI, 1934, p. 293-300). On doit à Mad. Eulalia Guzmán le compte rendu d'une *Exploración arqueo-*

lógica en la Mixteca Alta (*Anales del Museo Nacional*, Epa 5a, tome I, 1934, p. 17-42), et à M. Enrique Juan Palacios (voir chronique précédente, p. 96) un gros mémoire sur *El calendario y los jeroglíficos cronográficos mayas* (*Primer Centenario de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística 1833-1933*, tome II, México, 1933, p. 457-635).

Sur les origines, nous mentionnerons la seconde édition du petit livre du regretté Mgr Francisco Plancarte y Navarrete, évêque de Cuernavaca, *Tamoanchan, El estado de Morelos y el principio de la civilización en México* (Editorial El Escritorio, México, 1934, 195 p., ill.), l'article de M. Miguel O. de Mendizábal, *Los otomíes no fueron los primeros pobladores del valle de México* (*Anales del Museo Nacional*, Epa 4a, tome VIII, n° 4, octobre-décembre 1933, p. 611-629), et celui de M. Eduardo Noguera, *Antecedentes y relaciones de la cultura teotihuacana* (*El México antiguo*, tome III, nos 5-8, avril 1935, p. 3-90). Dans un domaine plus proprement ethnographique, les *Anales del Museo Nacional* (Epa 5a, tome I, 1934, p. 149-168) publient un travail posthume du Dr Nicolás León sur *Los indios tarascos del lago de Pátzcuaro*, qui complète précieusement les recherches bien connues du même auteur sur ce groupe ethnique. Les illustrations, copieuses et instructives, sont trop fréquemment mal reproduites. Le Dr Nicolás León fait souvent appel à ses souvenirs et à son expérience; au contraire, la consciencieuse monographie de M. Ralph L. Beals, *The Acaxee, A mountain tribe of Durango and Sinaloa* (Ibero-Americana, 6, University of California Press, Berkeley, Cal., 1933, 36 p.), est fondée uniquement sur des textes, cette tribu ayant à peu près totalement disparu. M. Jacques Soustelle, poursuivant son enquête sur les Indiens des confins mexico-guatémaltèques, expose dans *La Terre et la Vie* (n° 4, avril 1935, p. 170-178) *Les idées religieuses des Lacandons*, et raconte dans la *Revue de Paris* (1er juin 1935, p. 627-649) son expédition *Vers le lac sacré des Lacandons*, le lac Metsaboc. En même temps, il commence à faire connaître les résultats de ses études relatives aux Otomis dans un article très nouveau sur *Le culte des oratoires chez les Otomis et les Mazahuas de la région d'Ixtlahuaca* (*El México antiguo*, tome III, nos 5-8, avril 1935, p. 97-117). M. Bernard Bevan publie dans *L'Illustration* du 6 avril 1935 quelques photographies amusantes du fameux carnaval de Huejotzingo (voir chronique précédente, p. 98). Enfin le travail de M. A. L. Campa, *Spanish religious folktheatre in the Spanish Southwest* (Albuquerque, *University of New Mexico Bulletin*, 1934, 2 fasc., 71 et 157 p.), intéresse en grande partie le Mexique. L'auteur y publie en effet, avec une introduction et quelques notes, une série de ces petites

pièces religieuses que l'on joue encore au Nouveau-Mexique et qui sont à peu près certainement des survivances du théâtre édifiant introduit en Nouvelle-Espagne par les missionnaires catholiques [5].

Aux linguistes il faut signaler d'une part l'article de M. Roberto Weitlaner, *El dialecto otomí de Ixtenco, Tlaxcala* (dans *Anales del Museo Nacional*, Epa 4a, tome VIII, n° 4, octobre-décembre 1933, p. 667-692), et celui de M. Pablo González Casanova, *Los hispanismos en el idioma azteca* (*ibid.*, p. 693-742), d'autre part les différents travaux que publie l'excellente revue de México *Investigaciones lingüísticas*, dont nous n'avons malheureusement entre les mains que deux fascicules : Clotilde Evelia Quirarte, *El lenguaje usado en Nochistlán* (tome I, nos 3-4, novembre 1933-février 1934, p. 164-200. Le début de l'article a paru dans le n° 2), Rosario M. Gutiérrez Eskildsen, *Como hablámos en Tabasco* (*ibid.*, p. 265-312), dissertation consciencieuse, mais sur laquelle je suppose que les spécialistes auront à faire des réserves (l'auteur semble ignorer, p. 266, un phénomène aussi connu que le *voseo* argentin), Hugo Leicht, *Arabismos frecuentes en el español registrados por temas ideológicos* (*ibid.*, p. 200-251), qui sera précieux pour tous les hispanistes, Pedro Henríquez Ureña, *Observaciones sobre el español de México* (tome II, nos 3-4, juillet-octobre 1934, p. 188-194), Aurelio M. Espinosa, *El desarrollo fonético de las dos palabras* todo y *en la frase* con todo y + substantivo *en el nuevo-mejicano* (*ibid.*, p. 195-199), et Augusto Malaret, *Otros 469 errores del Diccionario de Madrid* (*ibid.*, p. 200-227), qu'apprécieront à la fois les lexicographes et les américanistes. La revue publie en même temps des articles d'une portée plus générale : Ludwig Pfandl, *Das spanische Wort « Romance »* (*ibid.*, p. 242-264, avec trad. esp.), Helmut Hatzfeld, *Dichtersprachliche Ausdrucksformen für das Heilige* (*ibid.*, p. 265-292, avec trad. esp.), et Leo Spitzer, *Le pourquoi d'une défaillance de style chez Cervantès* (*ibid.*, p. 293-297), au sujet des deux sonnets insérés dans l'histoire du *Cautivo*.

Sous le titre de *El perfil del hombre y la cultura en México* (Imp. Mundial, México, 1934, 183 p.), M. Samuel Ramos nous donne un petit livre agréablement présenté, auquel on reprochera d'être un peu abstrait et un peu schématique, sans doute parce que sa brièveté a interdit à l'auteur les nuances nécessaires, mais qui, souvent ingénieux, juste et pénétrant, se lit avec un intérêt qui ne se lasse pas un instant. La conclusion demeure cependant un peu vague. Par malheur, on ne peut suivre et discuter en détail cet

5. Le commentaire pourra sembler insuffisant, et parfois erroné. Fasc. 1, p. 55, *decado* doit être corrigé en *dechado*, et non en *dotado*. — Sur les survivances du théâtre édifiant, cf. Robert Ricard, *La « conquête spirituelle » du Mexique*, Paris, 1933, p. 247.

exposé brillant, car il soulève l'énorme problème de l'existence d'une culture mexicaine autonome, et du même coup tous ceux qui s'y relient, et qui ne sont pas moins complexes, comme le problème indien. Du reste, M. Samuel Ramos aborde des terrains délicats, sur lesquels un étranger ne saurait s'engager avec la même liberté. Notons pourtant, avec lui et avec Justo Sierra, la continuité réelle de l'histoire mexicaine sous les apparences d'une agitation désordonnée : la révolution de 1910-1911 apparaît comme la troisième étape d'un mouvement dont la première a été l'Indépendance et la seconde la *Reforma*. Quelques jugements semblent trop absolus. Peut-on dire par exemple (p. 23) que la culture indigène a été détruite et que le métissage est resté purement biologique ? La réalité est sans doute moins simple; il est vrai qu'il n'y a pas eu de métissage culturel, mais on ne saurait affirmer d'autre part qu'il y a eu destruction de la civilisation précortésienne; la vérité nous paraît être que les deux cultures se sont juxtaposées, au lieu de s'unir. Peut-on dire de même (p. 171) que les races de couleur n'ont pas l'esprit dominateur ? Ces généralités pèchent toujours par quelque côté : le cas du Japon de nos jours, et, en Amérique même, celui des Incas autrefois semblent infirmer cette proposition. Il faut retenir aussi de ce livre l'existence d'un nationalisme mexicain banal, imité de l'Europe, et dont le livre de M. Molina Enríquez, récensé ici même dans notre précédente chronique (p. 100-102), paraît fournir un bon exemple. Ce nationalisme se confond sur certains points avec le mouvement indianiste, mais il en demeure cependant distinct; dans ces pays mal unifiés, race et nation tantôt se recouvrent et se mêlent, tantôt divergent ou s'opposent. Ces brèves remarques suffiront à montrer, nous l'espérons, que la lecture de l'ouvrage de M. Samuel Ramos intéressera tous ceux que préoccupe le problème ibéro-américain, et particulièrement celui de la culture *criolla*.

Septembre 1935.

Robert RICARD.

P.-S. — Tandis que nous corrigeons les placards du présent article, nous recevons le premier volume du *Primer Centenario de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística 1833-1933* (México, 1933, xv+456 p.). Nous relevons rapidement les titres suivants :

Fulgencio Vargas, *El Estado de Guanajuato (Geografía, Estadística e Historia)*, p. 51-70.

J. Antonio Villacorta C., *Bibliografía de la Lengua Maya y de los mayances guatemaltecos*, p. 71-104.

José Rodríguez Familiar, *Francisco Eduardo de Tresguerras*, p. 127-142.

Fernando Ocaranza, *La Provincia Franciscana de Zacatecas en el año de 1766. — Tierras de « Pan llevar » y ranchos pertenecientes a las misiones franciscanas de Sonora a fines del siglo XVIII*, p. 153-175.

Ignacio de Villar Villamil, *La familia de Hernán Cortés*, p. 177-185 (voir chronique précédente, p. 86-87).

Roberto Ricard, *Granada y América*, p. 245-247.

Zelia Nuttall, *Documentos referentes a la destrucción de templos e ídolos; violación de sepulcros y las remociones de indios e ídolos en Nueva España durante el siglo XVI*, p. 291-312.

Francisco J. Santamaría, *Las ruinas occidentales del Viejo Imperio Maya, en la Sierra de « Tortuguero », en Macuspana, Tab.*, p. 313-344.

R. R.

VARIÉTÉS

Lope de Vega et l'histoire hongroise. « La Corona de Hungría y la injusta venganza ».

Nous avons consacré aux relations du théâtre national d'Espagne avec l'histoire hongroise une étude qui parut pendant la guerre (Budapest, 1916) et devait rester presque inconnue. Les *comedias* de Lope de Vega Carpio ayant des légendes, des événements, des noms historiques ou géographiques relatifs à la Hongrie pour sujet y occupent un chapitre (p. 11-25). Le problème des sources de l'inspiration, de la tradition s'y trouve résolu. Lope de Vega a connu la Hongrie à travers la légende des Saints, par les nouvelles de la guerre contre les infidèles qui tenaient le pays, comme les Arabes l'Espagne. Il a affublé les récits d'aventures et les nouvelles de noms et de faits pseudo-historiques, les adaptant ensuite à son moule dramatique, ranimant par le souffle lopesque ses personnages qui respirent plutôt la réalité psychique que la vérité historique.

Les personnages historiques originaires de la Hongrie qui jouent un rôle dans les *comedias* de Vega s'appellent sainte Elisabeth, Charles d'Anjou, le prince André, Mathias Corvin de Hunyad, Jean Capistran, tandis que Rolando de Hungría, Oliverio de Transilvania et un « Rey de Hungría » anonyme sont des personnages inventés ou empruntés au *Roland furieux* d'Arioste et mis en relation avec les pays danubiens. Les pièces que nous avons analysées d'après les manuscrits ou les textes édités dans les trois grandes collections (*Partes I-XXIX; Bibl. de Autores Españoles*, XXIV, XXXIV, XLI, LI, et *Obras* publiées par l'Académie esp., I-XV) étaient les suivantes : *Los terceros de San Francisco* (*Obras*, V, 427-488), *La obediencia laureada y primer Carlos de Hungría* (*B. A. E.*, LI), *La Reina Juana de Napoles y el Marido bien ahorcado* (*Parte* VI, *Obras*, VI, 521-556), *El Rey sin reino* (*Parte* XX; *Obras*, VI, 561-598), *La Corona de Hungría y la injusta venganza* (copie du ms. des Archives du marquis d'Astorga à la Bibl. Nac. de Madrid, ms. 15-108), *La Ley ejecutada* (*B. A. E.*, III, 181; *Obras*, XIV, 315-345), *El Premio de la Hermosura* (*Parte* XVI; *Obras*, XIII, 455-481),

Los tres diamantes (*Parte* II; *Obras*, XIII, 529-571) où Oliverio de Transilvania est nommé, enfin *El animal de Ungría* (*Parte* IX).

La liste pourrait bien être complétée [1], mais aucune des pièces n'était inconnue, ni inédite. Cependant l'acquisition d'un manuscrit autographe, égaré à Londres et provenant des Archives du marquis d'Astorga, a fait courir la nouvelle à travers la presse que « La Couronne de Hongrie et l'injuste vengeance » était une *comedia* inconnue, découverte par l'heureux acheteur de l'autographe (le romancier M. Etienne Zweig) qui va en offrir l'édition à l'Académie espagnole, préparant en même temps une traduction pour la mise en scène. Le manuscrit est daté du 23 déc. 1623 [2], portant l'autorisation du censeur de l'Inquisition Vargas Machuca (du 1er janvier 1634). Une notice fait voir qu'il fut acquis des Archives du marquis d'Astorga par Salustiano de Olózaga, ambassadeur espagnol à Paris, qui en fit don à Lady Esthope avec la dédicace : « To the best Spanish scholar I know in England and to my best friend Lady Esthope ». C'est donc probablement la copie de l'autographe qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Madrid et qui a servi de base à l'édition parue après la publication de notre étude (1916) [3]. L'intérêt éveillé par le manuscrit pourra justifier la reproduction de l'analyse que nous en avons donnée, ce qui permettra de juger s'il vaut la peine de rééditer la *comedia* et l'adapter à la scène de quelque théâtre.

« La couronne de Hongrie et l'injuste vengeance » reprend comme thème principal un conte très répandu, celui de la femme persécutée et à la fin réhabilitée, d'origine orientale et qui se nomme en Occident Geneviève de Brabant, Berthe au Grand Pied, Sébile, la Belle Hélène ou La Manekine, etc. Sv. Grundtvig (*Danmarks gamle Folkeviser*, I, 1853, 195-197, 203; III, 1862, 782; IV, 1883, 730) en a groupé les versions sans bien préciser le trait qui les distingue du conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère, dont A. Wallensköld a fait le sujet d'une étude magistrale (*Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, t. XXXIV, n° 1, reproduit dans l'édition de Florence de Rome par la *S. A. T. F.*, *I*, 1909, p. 107-130). Vega l'a localisé en Hongrie, prenant Belgrad pour lieu d'action, connu des guerres contre les Turcs, racontées par Pedro de Mexía dans son « Histoire des Empereurs » (1515). Parmi les personnages se trouvent le roi de Hongrie (*el Rey*), la reine (*Léonor*), leur fils (*Henrique*), le roi de Pologne (*Frederico*), le comte de Flandres (*Arnaldo*).

1. [On peut ajouter *La despreciada querida* et *Porfiando vence Amor* (*Comedias escogidas de L. de V.*, II, 329, et III, 237), dont l'action se passe en Hongrie. — J. M. G.]
2. Corrigé en « 1633 » avant la censure.
3. *Obras*, édition continuée par Cotarelo y Mori, Madrid, II, 1916, p. 28.

Le roi de Hongrie se prépare à la guerre et il veut mettre sa femme sous la protection du comte. Elle était la fille du roi de Bohême; le comte a demandé sa main avant qu'elle ne fût épousée par le roi, qui garde quelque soupçon de jalousie envers son ancien rival. Un confident voudrait le dissiper en disant : « Quelle crainte pouvez-vous avoir de l'ange dont la vertu brille devant le monde ? » Mais le roi jaloux répond : « Elle n'est qu'une femme ». La jalousie sans fond le rend injuste; il veut punir sa femme, et il croit le bruit vague, rapporté par son confident, que la reine est morte avec l'enfant qui lui devait naître. Ce sont des jumeaux, Henrique et Alberto, sauvés et adoptés par le confident Lisardo, qui les élève avec ses deux filles Lisarda et Belisa.

La guerre avec la Pologne dure depuis vingt ans, la capitale Belgrad est cernée. Le roi a perdu six combats, et à la fin ses soldats mécontents le privent de sa couronne. Frédéric, comte de Flandres, est acclamé roi. La reine, déguisée en paysanne nommée Laure, arrive devant Belgrad où elle apprend que deux jeunes guerriers ont vaincu l'ennemi. Elle tombe en grand danger, sa vie est menacée par les soldats polonais, mais ses fils, aidés par des paysans, la sauvent. Le roi fugitif rencontre Laure et lui fait une déclaration sans la reconnaître. Ses fils s'emparent du pouvoir, le traître Frédéric est condamné à mort.

Les princes entrent victorieux à Belgrad. Laure doit se prononcer : à qui des deux sera la couronne de Hongrie ? Le roi arrive dans le château fort, il est convaincu par l'aveu du comte de l'innocence de sa femme qui lui restitue sa couronne perdue. C'est alors que Henri et son frère reconnaissent leurs parents, et ils font grâce au comte Frédéric. Le roi demande qui des deux sera son successeur, mais ils remettent la décision au Sénat.

L'arrière-fond historique est le même que celui que nous avons trouvé dans la *comedia* « le Roi sans royaume » (*El Rey sin reino*). Les événements qui ont précédé l'élection de Mathias Corvin en font l'action. C'est Mathias qui a épousé Catherine, la fille du roi de Bohême Georges Podiebrad, après la mort du roi Ladislas V, protégé par Jean de Hunyad, le père de Mathias et menacé par Frédéric III empereur. Ces faits historiques ont jeté des reflets sur l'action de la Couronne de Hongrie qui prend cependant une allure plus dramatique, combinant la vérité avec la fiction. L'acte premier expose le drame de famille dans la maison du roi. Le deuxième nous fait assister à la chute du roi, à la punition du mari injuste. Son fils lui restitue sa couronne, malgré l'injustice commise contre la mère et reine innocente. C'est la figure du roi qui est au centre, à laquelle tous les événements se rattachent. Les devoirs du mari

et ceux du roi se trouvent en conflit, conduisant à la crise dramatique dont le dénouement est heureux : le hasard l'a préservé du crime de verser du sang innocent, la victoire de son fils lui a sauvé son royaume et sa couronne.

Les faits historiques y sont combinés avec des éléments romanesques, ce qui a permis de rendre les caractères plus vivants et plus plastiques. Le roi est jaloux comme mari, injuste comme souverain qui rend un arrêt précipité sans avoir des preuves suffisantes. Dans son bannissement après avoir perdu sa couronne, il est heureux de retrouver sa femme fidèle, et il se laisse convaincre de son innocence. Avec la fortune il a perdu sa présomption, il est prêt à renoncer à la couronne. La reine est la femme typique, douce, se soumettant au sort, qui pardonne toute injustice commise envers elle. Leur fils, Henri, offre un caractère décidé, mais il est disposé à la clémence envers l'ennemi vaincu. Il est dévoué à ses parents, il n'a aucune ambition, car il offre à son père détrôné la couronne reconquise par sa victoire.

L'imagination poétique de Lope de Vega a rapproché de la vérité ces éléments réels et fictifs. Ses caractères inventés portent l'empreinte des êtres vivants dont les conflits, la chute et la victoire nous intéressent par les traits humains. La moralité offensée les fait échouer, la punition méritée leur est infligée; mais ils n'en sont pas accablés, encore moins anéantis comme les héros tragiques. Le rétablissement de l'ordre moral suffit pour sauver le pécheur pénitent, cette idée de fond a dominé la moralité de l'Eglise à l'époque de l'auteur. Sa vie en offre l'exemple typique; car après les péchés de jeunesse et le libertinage de l'âge mûr il est entré dans les ordres, attendant une fin édifiante. L'accord de la vie et de l'art ne peut pas manquer d'assurer une valeur universelle et éternelle à l'œuvre d'un poète d'une imagination et d'une individualité aussi forte.

Louis KARL.

Notes sur la fortune de Lope de Vega en France pendant le XVII[e] siècle.

Le centenaire de Lope de Vega exigerait la publication d'une grande étude sur la fortune de son œuvre à l'étranger. Bien qu'il existe déjà quelques essais sur ce thème, qui se bornent à des pays déterminés ou des notes sur sa fortune, perdues dans des livres s'y rapportant de loin, il manque pour Lope ce qu'on a fait bien des fois pour Cervantes : c'est-à-dire des études sur la fortune de ses ouvrages dans les différents pays européens.

Jusqu'à ce moment l'étude de M. G. Hainsworth [1], ainsi que les quelques détails que M. Maurice Bardon [2] donne en passant sur Lope en France, constituent les seuls essais d'un commencement de recherche sur les jugements que Lope a obtenus des écrivains français et sur les influences qu'il a pu exercer sur eux. Aussi dans les derniers travaux se rapportant à l'histoire du théâtre français du XVIIe siècle nomme-t-on souvent Lope. Il faudrait cependant réunir toutes ces données dans une étude cohérente qui permît de juger la vraie place de Lope de Vega dans la vie littéraire de la France du XVIIe siècle. En attendant il faut apporter toutes les données qui permettront de faire cette étude dans un court délai.

Les notes qui suivent ne sont qu'une contribution à cette future étude. Elles complètent en partie celles de M. Hainsworth et se bornent surtout aux jugements dont l'*Arte Nuevo de hacer comedias* a été l'objet de la part des écrivains français du XVIIe siècle.

Pas plus que beaucoup de ses œuvres, l'*Arte Nuevo* n'a trouvé un accueil favorable de la part des auteurs français, surtout de la part de ceux qui se sont occupés de théorie littéraire. Les théoriciens de la nouvelle doctrine classique ne cachent pas leur mépris pour Lope. Ils insistent sur les défauts et condamnent le tout au nom de la nouvelle esthétique [3].

Les citations suivantes appartiennent à des auteurs de deuxième ordre et représentent très bien la position des auteurs français à l'égard de Lope.

En 1637, Georges de Scudéry, dans *La preuve des passages allégués dans les observations sur le Cid* [4], où il est question du théâtre espagnol contemporain, cite l'*Arte Nuevo de hacer comedias* :

> Ce grand homme (Lope) y fait bien voir lui-même, en parlant contre lui-même, combien est dangereux de suivre ceux de sa nation en ce genre de poésie.

Deux ans après, en 1639, dans *La Poétique* de Jules de La Mesnardière [5], Lope est considéré comme un bon auteur corrompu par les usages régnant dans le théâtre espagnol :

> Lope de Vega Carpio, esprit fort intelligent et seulement condamnable pour n'avoir pas employé les meilleures façons d'écrire dans ses ouvrages

1. *Quelques notes pour la fortune de Lope de Vega en France (XVIIe siècle)*, dans *Bulletin hispanique*, XXIII, 1931, p. 199-213.
2. *Don Quichotte en France au XVIIe et au XVIIIe siècle*. Paris, 1931.
3. Cf. René Bray, *La formation de la Doctrine Classique en France* (Paris, 1927). Sur l'*Arte nuevo* lui-même, voir, bien entendu, l'édition avec commentaire de Morel-Fatio dans le *Bull. hisp.*, 1901, n° 4
4. P. 222. Cité par Armand Gasté, *La Querelle du Cid* (Paris, 1898).
5. Paris, 1639, p. 5.

de théâtre, encore qu'il les ait touchées dans l'*Art* qu'il a composé pour les poètes de sa nation, ne rend point d'autre raison de sa vicieuse pratique et de ses fautes volontaires, sinon qu'il a voulu plaire à la multitude ignorante presque à toutes ses comédies.

L'hispanisant Chapelain, de qui avait déjà parlé M. Hainsworth dans son étude [6], en expliquant sa position envers Lope, parle dans une lettre à Lancelot, du 10 septembre 1659 [7], de l'*Arte Nuevo*, qu'il ne connaissait à cette date que très peu, car il annonce à son correspondant qu'il a « *vu quelques lambeaux d'un art poétique en petits vers composé par Lope de Vega* ». Après 1659, il a dû lire le traité de Lope, car il en fait la critique dans les lettres citées par M. Hainsworth [8].

Quelques années plus tard encore, le 3 novembre 1663, dans une lettre à Carel de Sainte-Garde, il fait une très dure critique de Lope du point de vue de la plus pure doctrine classique :

Il s'est voulu (Lope) excuser de sa barbarie sur le goût du peuple qui le payait, et auquel il eût déplu, s'il eut voulu le divertir par des ouvrages réguliers, prétendant d'ailleurs qu'il avait assez de connaissance d'Aristote et des préceptes pour les suivre, si la raison n'eut point été chez eux une marchandise de contrebande... Comme si nous ne voyons pas clairement par ses productions qu'il ignorait tous les principes de l'art du théâtre et qu'il y avait suivi l'usage de ceux de son pays, le croyant bon, la seule route où devait marcher le poète pour satisfaire pleinement aux obligations de son métier... Il tenait dans son cœur pour le dérèglement.

Vigneul Marville, dans ses *Lettres à Mad. la Marquise *** sur le sujet de la Princesse de Cléves* [9], cite Lope à propos d'un des personnages du roman de Mme de La Fayette, « qui meurt, parce qu'il veut mourir; qui meurt comme un sot sans vouloir être éclairci », qui se désespère « de pur désespoir », pareil à ce Portugais de Lope de Vega « amoureux de pur amour » [10].

Le P. René Rapin, dans ses *Réflexions sur la poétique d'Aristote* [11], montre le même mépris que ses prédécesseurs pour l'*Arte*

6. *Loc. cit.*, p. 211-212.
7. *Lettres*, II, p. 57.
8. *Loc. cit.*, p. 212.
9. Paris, 1678, p. 76-77.
10. Il s'agit d'une épigramme de Lope qui dit :

A un portugues que lloraba
preguntaron la ocasion,
respondio que era aficion
y que enamorado estaba.
Por remediar su dolor
le preguntaron de quien
y respondio : « De ninguien
mas lloro de puro amor. »

11. *Œuvres diverses concernant les Belles-Lettres*. Amsterdam, 1686, préface, 115.

nuevo, car il dit qu'on « ne jugea pas même ce traité digne d'être mis dans les recueils de ses ouvrages, parce qu'il n'avait pas suivi Aristote en cette poétique, qu'il est le seul qu'on doit suivre ». Ce qui constitue un vrai jugement de classique.

A la même époque et pour compléter les données sur la fortune de Lope en France, voici quelques éditions de ses œuvres que n'a pas citées M. Hainsworth.

1614. *Les diverses fortunes de Panfile et de Nise. Où sont contenues plusieurs Amoureuses et véritables histoires tirées du Pélerin en son pays de Lope de Vega.* Divisées en quatre Livres. A Paris, chez Tovssaint dv Bray, ruë S. Iacques aux Epics-meurs : Et en sa boutique au Palais en la Gallerie des Prisonniers. M. DC. XIV. Avec privilege dv Roy. in-12°, 12 f. n. ch. 390 p. [12].

1700. *Le théâtre Espagnol, ou les meilleures comédies des plus fameux auteurs Espagnols.* Traduites en François. A Paris, chez Jacques Christophe Remy, Gran'Salle du Palais, au quatrieme Pillier, vis-à-vis les Enquestes, a l'Escu de Venise. M. DCC. Avec Privilege du Roy. in-12°,8 f. n. ch. 398 p.

Il existe deux autres éditions du même ouvrage, avec la même date de 1700, imprimées l'une à Paris, par Jean Moreau, et l'autre à La Haye, par Meindert Vytwerf [13].

Ce livre contient les traductions d'une comédie de Francisco de Rojas, *La traicion busca el castigo*, et d'une de Lope, *Guardar y guardarse*, qui a dans cette traduction le titre de *Don Felix de Mendoce*.

Ramón ESQUERRA.

Le « Chant d'Altabiscar ».

M. Camille Pitollet vient de publier dans le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* (1934) des *Divagations sur le Chant d'Altabiscar et sur son auteur* (38 p.). On y trouvera une étude aussi savoureuse que renseignée sur le fantaisiste auteur ou co-auteur de la fameuse Chanson, à l'authenticité de laquelle il y a encore des gens qui ont une foi entière : à preuve les deux articles parus dans la *Petite Gironde* du 9 et du 22 septembre 1934 auxquels j'ai répondu par deux notes dans le même journal (15 et 29 septembre). L'écho de cette courte polémique n'est point parvenu jusqu'à M. Pitollet, qui n'y aurait du reste rien appris. Les deux articles en question, communications d'un collaborateur

12. Foulché-Delbosc, *Bibliographie Hispano-Française*, n° 914.
13. *Ibid.*, nos 2049, 2050 et 2051.

occasionnel du journal, sont trop longs pour être reproduits ici. Les notes sont beaucoup plus courtes. Les voici :

I. — Dans son numéro du 9 septembre, la *Petite Gironde* publie un article de M. Pierre-Louis Clavie sur *la Chanson de Roland*, avec la traduction d'un chant dit *Chanson d'Eltabicar*.

C'est ce qu'on appelle aussi le *Chant d'Altabiscar* ou *des Escualdunacs*. Peut-être y avait-il lieu de formuler des réserver sur l'authenticité du poème. Il suffit de renvoyer à l'ouvrage bien connu de M. Joseph Bédier, *Les Légendes épiques*, t. III, p. 232. Le poème est l'œuvre d'Eugène Garay, dit Garay de Monglave, qui l'avait écrit en français, et de son ami Louis Duhalde, qui l'avait mis en basque, un peu trop moderne, malheureusement. Le tout avait été publié en 1835, à un moment où la *Chanson de Roland* était à l'ordre du jour parmi les érudits.

L'occasion est bonne pour rappeler que la première édition de la *Chanson de Roland*, d'après le fameux manuscrit d'Oxford, est due à un professeur de la Faculté des Lettres de Bordeaux, Francisque Michel, qui la publia en 1837. Il y joignit, trop crédule, celle d'Altabiscar.

II. — Toujours à propos de la *Chanson de Roland*, ou plus exactement du *Chant d'Altabiscar* ou *Eltabicar*. M. P.-L. Clavie croit à l'authenticité. Qu'il cherche donc l'original du XIIe ou XIIIe siècle qu'aurait vu, à Saint-Sébastien, La Tour d'Auvergne, « le premier grenadier de France ». Ce serait d'autant plus heureux qu'on aurait là, au moins, enfin, un document ancien de langue basque, ce dont on est, pour l'heure, tout à fait dépourvu.

On a bien trouvé des fragments d'une *Chanson de Roland* en espagnol; elle avait été transcrite sur un parchemin dont on avait, en le découpant, fait une bourse. Ces fragments ont été publiés par le maître Menéndez Pidal.

Il ne faut désespérer de rien; on trouvera peut-être sur un parchemin vénérable et d'une authenticité indiscutable le *Chant d'Altabiscar*, mais il faut, jusque-là, se garder de tirer des conclusions en présence d'un texte depuis longtemps suspect (et pas seulement depuis le livre de Paul Berret), suspect autant que le poème d'Ossian. Courage donc, et bonne chance !

En attendant, les gens prudents considéreront le *Chant d'Altabiscar* comme un très intéressant spécimen de la littérature franco-basque du XIXe siècle. On pourra justement, l'an prochain, en fêter le centenaire, comme suite à la découverte des corps des douze pairs.

Bien qu'elles entrent, en somme, dans le cadre des études hispaniques, je ne les aurais pas reproduites ici sans l'occasion que m'en donne M. Pitollet. Les détails biographiques et bibliographiques qu'il fournit sur ledit Eugène Garay, dit de Monglave (devenu plus tard *Ernest*, paraît-il), notamment p. 20, 32, 34, satisferont la curiosité. On sera particulièrement surpris de la fortune de ce prétendu chant épique en Espagne, à commencer par Modesto Lafuente (t. II, p. 78 de l'éd. en 15 tomes) et Doña Gertrudis, dont le *Canto de Altabiscar* est muni, dans la *Coleccion completa* de 1869, de cette note :

Este canto anónimo sobre el paso de Roncesvalles, que presenta todo el carácter de ser contemporáneo al hecho que refiere, prueba quel el pais vasco tuvo tambien su Osian.

M. C. P. rappelle aussi le nom d'Amador de los Ríos [1] et ceux de bien d'autres, qui ne sont pas morts. Par manière de compensation sans doute, il remémore aussi le *Fuero de Piedrafita*, que certain érudit [2] avait fait confectionner par un ancien chartiste (muni jadis, grâce à Morel-Fatio, d'une bourse d'études en Espagne) et accepter des directeurs du *Bulletin hispanique*, trop peu méfiants, afin de tuer dès sa naissance une revue qui concurrençait la sienne. Il n'est pas mauvais de sauver ces choses-là de l'oubli, en vérité, pour tenir en éveil le sens critique des contemporains.

G. CIROT.

Un épisode de l'expédition du duc d'Angoulême.

On trouve dans les dossiers des archives municipales de Madrid [1] les feuillets publiés ici. On y verra que le statut des théâtres, si minutieusement réglé, ne permettait aucune dérogation, même en l'honneur d'un général victorieux. Il s'agit du Duc d'Angoulême qui allait arracher Ferdinand VII aux mains des libéraux, et dont la promenade militaire, à en juger par cet épisode, semble s'être volontiers pliée aux exigences mondaines de la vie de garnison, telle du moins qu'on la concevait en France, car le Baron de Malet, en citant les « grandes villes », pensait certainement à celles de son pays.

Voici la demande du chef d'état-major :

Monsieur le Corrégidor

J'ai l'honneur de vous prier par suite des ordres de M. le Général Cdt le grand quartier Général de vouloir bien ordonner (ainsi que cela se fait dans toutes les grandes villes) qu'il y ait dans chacun des théâtres une loge désignée pour Mr le Général et son Etat Major; afinque personne n'ait le droit d'y entrer que ces MM. je vous prie d'avoir la Bonté de m'adresser des Billets pour chacun deux. Cy joints leurs noms

MM. le Général Cdt le grand qr Général
le cdt en Second Bon de Malet
le Chef de Bll de Wensel
le chef de Bll de Griffon
le cne aide de Camp de Couloumé
le Ct id. id: id. de Lorge
le Cpne Bataillard adjudant

1. Mais ce n'est pas Garay qu'Amador fait intervenir : « ... no es tan conocido, y por cierto lo merece tal vez más [que la *Chanson de Roland*] por su ingenuidad enérgica y por su rara originalidad, el canto felizmente trasmitido á nuestros dias con título de *Altabiscarren cantá* (canto de Altabiscar), compuesto en el antiguo idioma euskaro y restaurado, con tanto esmero como inteligencia de su idioma nativo, por el escritor vizcaino don José María Goizueta. Traducido á lengua castellana por el mismo... basta para revelar... » (*Hist. crítica de la Lit. Esp.*, t. III, p. 46).
(Sur José María de Goizcueta, M. C. P. donne d'ailleurs quelques détails.)

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1901, p. 187.

1. Sous le numéro 3/474/1.

Agréez Monsieur le Corégidor les Expressions de ma Parfaite reconnaissance et celle des sentiments bien distingués avec lesquels j'ai bien l'honneur d'être avec respect

Monsieur

Votre humble
et obéissant Serviteur
Bon DE MALET.

Madrid le 4 Juin 1823.

On remarquera le ton de la lettre, et surtout de la formule de politesse : c'est une demande de billets de faveur et non l'expression d'une volonté militaire. Il n'était au reste pas de situation plus fausse que celle de cette armée de gendarmes et j'imagine que les esprits gardaient encore trop vif le souvenir des luttes contre les troupes du roi Joseph pour bien faire la différence entre les deux cocardes, la blanche et la tricolore. Il est vraisemblable que le corregidor ne fut pas fâché de ne pouvoir accorder ce qu'on lui demandait, ou pour reprendre le terme diplomatique qu'il emploie, ce qu'on lui « indiquait ».

L'Ayuntamiento, auquel la lettre fut transmise, exprima son sentiment sur deux petits feuillets : il ne pouvait faire mettre de loge à la disposition du général, puisqu'elles appartenaient en propre à l'impresario, — et chargea ensuite le corregidor de répondre. Celui-ci recopia dans sa lettre, à quelques mots près, et sans en améliorer le style, l'avis de l'Assemblée municipale, qu'il est donc inutile de reproduire. Le magistrat s'exprime ainsi :

Sor Genl Baron Malet

He hecho presente al Ayto la indicacon de V. E. relatiba a facilitarle un palco del teatro y me ha manifestado no tiene arbo pa complacer a Vd por ser pribatibo del empresario el uso de dhos palcos; y asi es qe ninga autoridad española le tiene, y lo unico que hace es tener reserbado un palco qe llaman de orden hasta la ora de las 12 del dia por si dhas autoridades lo quieren pagando su precio, y pasada esta hora dispone de el el Empresario

[Paragraphe rayé :] En este concepto y si V. E. gustase prevendra al empresario afin de que conserbe uno de los palcos hasta dha hora de las doce por si lo quisiere satisfaciendo su precio, y qe pasada dha ora pueda disponer de el el refo empresario.

Tengo el honor de saludar a V. E. con la mas perfecta considerazon.

Md 6 de Junio de 1823.

El Corregidor.

La formule finale est sèche : il fallait payer. C'est sans doute ce que firent ces messieurs, s'ils persistèrent à vouloir assister au spectacle. Mais le dossier n'en dit pas plus : d'où l'on peut conclure qu'ils ne pensèrent pas être en droit d'exiger ce qu'on venait poliment de leur prouver impossible.

PAUL MERIMÉE.

E. H. E. H. Casa Velázquez.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

L'enseignement des institutions politiques et civiles d'Amérique à la Faculté de Droit de l'Université de Madrid. Mémoire présenté au XXVI[e] Congrès international d'Américanistes (Sevilla, octobre 1935).

I

En 1914 le Ministère de l'Instruction publique créa la chaire d'Histoire des Institutions américaines politiques et civiles, commune aux Facultés de Droit et de Philosophie et Lettres (Doctorat), la seule de ce genre que possède l'Espagne.

En ce qui concerne cette chaire, il est à noter en premier lieu, qu'en raison même des motifs qui ont présidé à sa création, ses cours sont fréquentés aussi bien par des élèves des Facultés de Philosophie et Lettres (Section d'Histoire) que par ceux des Facultés de Droit. Dès le début, ces cours ayant été facultatifs, on peut dire à priori (et les faits le prouvent) que seuls s'y inscrivent les étudiants attirés par le sujet qu'énonce le titre de la chaire. Parfois, ces élèves proviennent du dehors de l'Université, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas des étudiants à proprement dire, mais des personnes qui s'intéressent aux problèmes américains, bien que souvent elles suivent dans la vie un chemin différent du chemin universitaire. Parmi ces assistants au cours on trouve, tous les ans, un groupe d'étudiants de l'Amérique du Nord et du Sud, dont certains ne sont pas obligés, par la nature de leurs études, à suivre cet enseignement spécial, mais qui y viennent par pur intérêt scientifique. Dans plus d'une occasion on a vu les uns et les autres suivre les cours pendant plusieurs années, sans égard à la préoccupation pratique des examens.

Pour ce qui concerne le travail scientifique qu'on y développe, la chaire d'Histoire des Institutions politiques et civiles d'Amérique a pour but, en premier lieu, de cultiver l'Histoire juridique de l'Amérique à partir de la colonisation. Elle réalise ce travail

en suivant deux règles essentielles : la vérité et l'impartialité. C'est-à-dire que l'on doit toujours avoir en vue la réalité de l'histoire, en répondant, à tout instant, aux exigences de la critique. De cette façon nous sommes arrivés à la formation d'un groupe d'étudiants intéressés par les aspects juridiques et sociaux de l'Histoire américaine, aussi bien espagnole qu'anglo-saxonne, et des autres influences juridiques qui se sont produites et se produisent encore là-bas. L'Histoire juridique des Philippines est comprise dans le programme.

Le programme complet de cette matière comprend une première partie qui porte sur les institutions de la domination espagnole (depuis la fin du xve siècle jusqu'au commencement du xixe), et l'étude des doctrines juridiques qui s'y rapportent; et une seconde partie, qui étudie celles des Etats souverains modernes de toute l'Amérique et celles des colonies qui y subsistent encore [1].

La chaire, en tant que chaire de Doctorat, impose aux leçons du professeur un caractère monographique, comme d'ailleurs la plupart des chaires universitaires à l'heure actuelle, dans le monde entier. La façon de réaliser ce caractère monographique a été la suivante : dans les premières années (1914 à 1924) j'ai développé, par tranches, différentes parties du programme jusqu'à l'épuiser dans ses lignes générales [2].

Une fois cette tâche terminée, j'ai commencé à me fixer sur des points concrets, par exemple : deux cours entiers consacrés aux Institutions des Etats-Unis d'Amérique du Nord, et à la littérature critique européenne qui les concerne, de 1778 à 1862; deux autres cours à l'Argentine; un au Brésil; d'autres à l'Uruguay, au Chili, au Mexique et autres pays américains. Ou bien, sur un autre plan d'observation historique, le sujet des cours a versé sur les questions et les livres généraux relatifs à l'Amérique; le Droit constitutionnel américain comparé; le Principe d'intervention dans le Droit international des Etats-Unis d'Amérique; le Mouvement d'unification et codification internationale du Droit américain; les Problèmes juridiques actuels en Amérique; la Colonisation anglaise

1. De ce programme, j'ai publié en 1932 une troisième édition revue et pourvue d'un appendice bibliographique destiné à guider les travailleurs de ce genre d'études. Une brochure de 61 pages. Madrid, 1932. Volume XIII de mes « Œuvres complètes ».

2. D'après mes notes des cours, la distribution de la matière totale du programme a été la suivante : Cours 1914 à 1917 : Introduction et Droit de la personnalité. (lec. 1 à 30), avec tous les détails et la lecture et critique des documents; Cours 1917 à 1918 : Institutions politiques et administratives (lec. 30 à 39); Cours 1918 à 1919; continuation de la matière, plus les institutions religieuses, d'enseignement et de droit privé; Cours 1919 à 1924 : Institutions des pays hispano-américains et anglo-américains; le tout avec la même méthode suivie dans les Cours de 1914 à 1918.

comparée avec la colonisation espagnole; l'Œuvre juridique des Congrès et des Conférences panaméricaines; la Propriété publique et privée aux Indes espagnoles; les Faits essentiels qui résument l'œuvre colonisatrice de l'Espagne en Amérique ; la Conférence Panaméricaine de La Havane; la Législation espagnole aux Indes, en ce qui concerne la vie sociale et la personnalité, en particulier celle des Indiens; et d'autres matières de l'Histoire présente ou passée.

A ces sujets j'ai mêlé parfois des cours monographiques de matières qui ne se trouvent pas explicitement exprimées dans le Programme. Ainsi, en 1931-1932 les explications ont porté sur « L'Origine et développement du *Common Law* en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique ». Ce cours a été fait, en collaboration, par mon professeur suppléant M. Margariños et moi-même. Le sujet a été analysé comme l'indique la table suivante :

I. Introduction. — II. Droit anglo-saxon. — III. L'apport normand. — IV. La Grande Charte. — V. Epoque de la transgression. — VI. Le développement de la promesse. — VII. Le droit de la terre. — VIII. L'Equité. — IX. La Famille. — X. Les Collèges d'Avocats. — XI. Les Grands Statuts. — XII. Les Juges célèbres. — XIII. Les Greffiers. — XIV. Le Droit marchand. — XV. Le développement du Droit civil. — XVI. La Transmigration du *Common Law*. — XVII. Le *Common Law* aux colonies. — XVIII. Le Droit colonial espagnol. — XIX. L'Indépendance. — XX. La Démocratie. — XXI. La Codification. — XXII. La Reconstruction légale. — XXIII. La Cour Suprême aux Etats-Unis. — XXIV. La comparaison entre le *Ius Civile* et le *Common Law*. — XXV. La Socialisation du Droit.

A ces connaissances préalables, a suivi, dans l'année académique 1932-1933, cet autre programme plus détaillé :

Titre du cours : *Les systèmes coloniaux espagnols et anglo-saxons en Amérique* (Comparaison des Droits : *Common Law* et *Ius Civile*).

Introduction. — I. Méthodologie et fonctionnement de la chaire. — II. L'importance actuelle de ces problèmes. La comparaison des Droits et l'unification juridique. L'aptitude spéciale de ces Droits pour l'unification juridique. L'aptitude spéciale des Droits américains pour la comparaison.

Synthèse des systèmes cités plus haut. — I. Dans leur origine ou sources : A. *Angleterre;* B. *Espagne.* — II. Dans leur développement : A. *Angleterre* : *a*) Renseignements historiques sur les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, avant leur indépendance (1496-1776); *b*) Droit colonial : 1. Le Pouvoir législatif; 2. Pouvoir exécutif; 3. Pouvoir judiciaire. — B. *Espagne* : *a*) Renseignements historiques sur les colonies espagnoles en Amérique et en Océanie, jusqu'à leur indépendance (1494-1824-1898); *b*) Droit colonial : 1. Le Régime politique; 2. Politique économique. — Casa de Contratación, Consulats, etc. Populations des territoires; leurs règles; 3. Politique sociale; 4. Les finances coloniales; 5. La politique urbaine. Fondation des villes; 6. Politique culturelle; 7. Les lois indiennes, leur valeur juridique, idéale et pratique;

8. Indications sur le Droit privé colonial. — III. Dans leur résultat : A. *Etats-Unis d'Amérique*. Courte description de leur formation : *a*) Psychologie politique; *b*) Psychologie économique; *c*) Psychologie juridique; *d*) *Traits caractéristiques de la civilisation nord-américaine dans la vie juridique*. B. *Canada*. C. *Républiques hispano-américaines*. Renseignements succincts sur leur formation : *a*) Psychologie culturelle et économique; *c*) Psychologie juridique; *d*) Renseignements caractéristiques sur la civilisation hispano-américaine dans l'ordre de la vie juridique. D. *Brésil* : Résumé. Comparaison de deux civilisations dans leur aspect juridique et conclusion qui en résulte.

Pendant le cours de 1933-34, l'exposé a porté sur « La genèse et les récents mouvements politiques dans les pays hispano-américains ». Il est inutile d'ajouter que ce sujet, ainsi que les autres qui appartiennent à l'histoire contemporaine, sont étudiés strictement au point de vue historique, en ayant surtout en vue les respectives institutions politiques et civiles [3].

En 1934-35 le professeur suppléant, M. Magariños, a développé le thème « Lectures et commentaires sur la Politique indienne de Solórzano Pereira », précédés d'une biographie de ce grand juriste du XVIIe siècle mise au jour d'après les dernières recherches [4]. Pour ma part, j'ai fait un cours sur la formation des nationalités américaines, notamment la Colombie, basé sur l'exposé critique du récent livre de M. López de Mesa, *De cómo se ha formado la nacionalidad colombiana* (Bogotá, 1934).

II

Voici maintenant ce qui est essentiel à dire au point de vue de la collaboration des élèves et l'ordre des travaux dans la chaire. Tous ceux qui y assistent sont obligés de composer une étude historique basée sur des recherches personnelles, à la manière d'un travail de séminaire. L'importance de ces travaux exécutés par les élèves est double, ou en d'autres termes l'idée qui nous a guidé pour exiger d'eux cette coopération personnelle est double : d'une part, l'utilité d'une préparation qui leur permettra de se livrer, au sortir de l'Université, à des recherches personnelles sur l'histoire juridique, et de savoir exposer solidement les résultats acquis;

3. Comme exemples, on peut consulter quelques résumés de mes cours dans la brochure publiée en 1933 par la Faculté de Droit de Madrid : *La enseñanza de las instituciones de América*.

4. Je me fais un plaisir de signaler le concours précieux que m'a prêté mon actuel Professeur suppléant, M. Santiago Magariños, docteur en droit, auquel j'ai confié quelques-uns des cours monographiques et qui s'est occupé aussi de l'organisation de la Bibliothèque. Je l'en remercie bien sincèrement. Depuis 1934 il est secondé dans ce travail par M. Juan Manzano. Les années précédentes, mon suppléant a été M. Laudelino Moreno, docteur en droit, très connu déjà par ses travaux sur l'Amérique, et à qui je présente ici le témoignage de ma reconnaissance.

d'autre part, de les inciter à consacrer leur activité future à l'étude de la vie juridique de l'Amérique passée et contemporaine, aussi bien dans la pure finalité historique que dans la politique, l'économique, etc. Le séminaire fonctionne à des heures différentes de celles du cours.

Ce système, qui trouve sa propre justification dans le but pédagogique de formation scientifique professionnelle, produit de plus l'excellent résultat d'augmenter considérablement, par la variété des sujets que les élèves choisissent, le cadre des matières que l'on étudie dans chaque cours. Car une fois que l'élève a terminé l'étude et la composition de son sujet, il l'expose devant les auditeurs ou le présente par écrit; et le professeur en fait publiquement la critique juridique et historiographique. Sur la base de ces travaux, nous avons constitué des archives qui présentent un grand intérêt pédagogique, et même scientifique.

A titre d'exemple de ces travaux des élèves, je citerai quelques-uns des sujets choisis par eux, de préférence ceux qui appartiennent à la Première Partie de notre programme, c'est-à-dire à l'époque de la colonisation espagnole [5].

Dans le premier cours (1914-15) il y eut trois sujets traités d'une manière remarquable. L'un d'eux fut une étude sur la condition des étrangers dans les territoires de la colonisation espagnole et sur leur coopération dans la vie économique et sociale du pays. Ce sujet fut entrepris par un étudiant, M. Sabater, qui travailla avec un sens profond de l'investigation historiographique peu fréquente même chez les érudits professionnels. Ayant épuisé la documentation des Archives de Madrid, M. Sabater partit pour Séville afin de dépouiller les Archives des Indes, en constante communication avec le professeur, qui lui procura aussi une modeste bourse pour le voyage. Le résultat scientifique acquis par M. Sabater fut, comme il fallait s'y attendre, considérable; mais séduit plus tard par d'autres préoccupations, il n'a pu encore utiliser ses notes et ses papiers pour écrire le livre qui, sur cette base, lui serait facile à composer.

A la même époque, M. Contreras (actuellement professeur à

5. Pour ce qui concerne les autres thèmes qui se rapportent aux matières enseignées dans la seconde partie du programme, voyez mes ouvrages *Treize ans de travail d'enseignement américaniste* (Publication n° 5 de la *Revista de las Españas*); *Les traces de l'Espagne en Amérique* (Madrid, 1932, pages 122 à 136). Pour ce qui se rapporte aux questions de Droit international d'Amérique, on peut consulter le rapport que j'ai envoyé il y a peu de mois (1934) en réponse à une enquête de l'Institut de coopération intellectuelle (Paris). A l'égard des sujets concernant les civilisations précolombiennes, on trouvera d'autres renseignements dans la récente brochure *Asociación española de amigos de la arqueologia americana. Breve noticia de su constitución.* Madrid, 1935.

l'Université de Valence) entreprit une étude sur *Les nouvelles ordonnances de 1541 et leurs effets sur le Gouverneur D. Rodrigo de Contreras*, qui devint par la suite thèse de doctorat. M. Talens (alors professeur à l'Ecole de Commerce) étudia *Le Droit de faire le commerce accordé aux étrangers en Amérique pendant l'époque de notre domination*, qui une fois terminé constitua un cahier de 100 pages dactylographiées; et M. Alcalá Henke, une monographie relative à *L'esclavage en Amérique, particulièrement celui des nègres*, qui, comme l'étude de M. Contreras, devint thèse de doctorat.

Dans le même cours de 1914-15, ainsi qu'aux cours des années académiques suivantes, M. José Maria Ots, devenu un auditeur assidu, prépara sa thèse de doctorat, *Esquisse historique des droits de la femme mariée dans la législation des Indes*, qui fut imprimée en 1920 (vol. de 220 pages). A titre de complément de cet ouvrage, l'année suivante M. Ots écrivait sa monographie sur le *Droit de famille et le Droit de succession dans notre législation des Indes*, que j'ai eu le plaisir d'insérer dans la « Bibliothèque de l'Institut de Droit comparé » dont j'étais déjà à cette époque le Président.

Pour abréger cet exposé, je me bornerai à une simple liste, en y ajoutant de courts éclaircissements lorsque je l'estimerai nécessaire.

Cours de 1915-16. — M. Hernández Berné : *Catalogue des pétitions des Cortès relatives aux Indes et commentaires à leur sujet.* Très intéressant par les faits découverts. — M. Gallo de Renovales : *Etude sur la Nouvelle Espagne, basée principalement sur son aspect philosophique.* Grande abondance de renseignements.

Cours 1916-17. — M. Perés Cabo : *Ginés de Sepúlveda et son livre « De Honestate Rei Militaris ».* — M. Carsi, *Organisation des Finances espagnoles dans les Colonies américaines.* Malgré son caractère élémentaire, c'est le tableau d'ensemble le plus complet alors existant. (150 pages dactylographiées.)

Cours 1917-18. — M. Rincón : *Les assemblées communales en Amérique pendant la domination espagnole.* — M. Sementé (paraguayen) : *Les problèmes des frontières entre le Paraguay et le Brésil.* — M. Mariscal : *Comparaison des systèmes coloniaux anglais, français, espagnol.* — M. García Haro : *La nationalité dans l'Amérique latine*, étude devenue par la suite thèse de doctorat et qui fut imprimée.

Cours 1918-19. — M. Arolas : *Politique de l'Espagne en Amérique.* — M. Illera : *Congrès coloniaux.* — M. Negre : *Droit d'émigration aux Indes espagnoles.*

Cours 1919-20. — M. Alcazar (actuellement professeur à l'Université de Murcie) : *L'Histoire de la Poste en Amérique*, qui est devenue par la suite un excellent livre très documenté. — M. Jaspe : *Organisation des Finances dans l'Espagne coloniale.* — M. Porcel : *Les Rapports des Vice-Rois du Pérou.*

Cours 1920-21. — M. Pérez Trófilo : *Collection des écrits de Bolivar*, travail bien commencé et qui, malheureusement, n'a pas été terminé.

Cours 1921-22. — M. Moreno Fernández : *Le commerce des nègres esclaves.* — M. Moreno, devenu plus tard professeur assistant de la chaire, travailla aussi dans notre Séminaire, le sujet de sa thèse, *Histoire de l'unification politique de l'Amérique centrale*, un des livres les plus remarquables d'histoire américaine moderne.

Cours 1922-23. — M. García Fernández : *Le droit de la personnalité chez les Indiens.* — M. Gustavino : *Eléments de droit espagnol dans l'actuelle législation cubaine* (très complet et consciencieux, devenu par la suite thèse et livre). — M. Romero Vietiz : *Le livre de La Sagra sur les Etats-Unis.* (Ce livre de La Sagra, que je considère comme supérieur par plusieurs aspects à celui de Tocqueville, fut étudié sous ce rapport, pour la première fois, *ex cathedra*, et ensuite par ledit étudiant. M. Núñez de Arenas a publié dernièrement une excellente monographie sur l'œuvre entière et la personnalité de La Sagra.)

Cours 1923-24. — M. Vida : *Organisation politique et sociale des missions du Paraguay.* — M. Marsá : *Réformes de Pombal au Brésil.*

Cours 1924-25. — M. Alcover : *Le Père Las Casas et ses Traités.*

Cours 1925-26. — M. Avellá : *Les assemblées (cabildos) coloniales*, étude devenue par la suite thèse de doctorat, une des plus documentées sur ce sujet. Imprimée, un vol. de 229 p. in-4°.

Cours 1926-27. — M. Montoya : *L'œuvre législative du vice-roi du Pérou Don Francisco de Toledo.* — M. Zubimendi : *L'Inquisition aux Indes.*

Cours 1927-28. — M. Benso : *La politique coloniale de Charles IV.* — M. Mantilla : *Les biens des défunts.* — M. Cuesta : *La création des Congrès coloniaux.*

Cours 1928-29. — M. Eugenio : *Influence du recueil de lois des Indes en Amérique.* — M. Rodrigo Salmones : *La littérature contemporaine sur les causes et les caractères de l'indépendance de l'Amérique.* — M. Bort : *Classes sociales de L'Empire aztèque à l'arrivée des Conquistadores.*

Cours 1929-30. — M. Lucas Rodrigues : *Le communisme des*

Incas. — M. Palma : *La politique de Philippe II en Amérique.* — M. Mediavilla : *La « Casa de Contratación » et son influence.* — M. Navarro : *Réformes concernant les municipalités indiennes au temps de Charles III.* — M. Calvo : *Le Droit pénal dans l'Amérique colombienne.* — M. Trujo : *Les juristes des Indes espagnoles.* — M. Angulo : *Les affaires des Indes traitées par les Cortès espagnoles.* — M. Bascuñana : *Le Tihuantinsuyo. Exposé historique et critique.*

Cours 1930-31. — M. Schwartz : *Le point de vue assimilateur espagnol dans les ordonnances des syndicats de marchands de México et de Lima.* — M. Zavala : *Conquête et première colonisation de la Nouvelle Espagne; ses bases juridiques et celles concernant l'intérêt personnel* (un des meilleurs travaux de ce cours, devenu par suite thèse de doctorat).

Cours 1932-33. — M. Martinez Ariza : *Organisation sociale et juridique des Indiens américains selon les chroniqueurs des Indes.* — M. Suárez : *Hevia Bolaños et le tribunal du contentieux des Philippines.* — M. Caballero : *Le « fuero » de Biscaye et l'organisation municipale des Indes.* — M. Serrano Pavia : *Régime de transmission des droits, des études de notaires, et des enregistrements à l'époque coloniale.* — M. Praga : *Principaux éléments de la civilisation espagnole assimilés par la population des Philippines. Traces qui en subsistent.* — M. Camillieri : *Questions d'ordre international au sujet du commerce avec les Indes.* (Ouvrage devenu plus tard thèse de doctorat, avec une étude spéciale sur la contrebande.) — M. Taberner : *Procédure pour la naturalisation des étrangers qui se rendaient aux Indes. Sa nature juridique et ses effets.* — M. Puchol : *Traités politiques de matière américaine au* XVIII[e] *siècle.* — M. Caicoya : *Influence des richesses des Indes sur la vie économique espagnole.* — M. Diaz de Bustamante : *Etude comparée sur les chartes de colonisation anglaise et les documents espagnols analogues.*

Cours 1933-34. — M. Martinez de Tejada : *Les mythes historiques dans la conquête de l'Amérique.* — M. Malagón : *Essai sur une théorie générale du droit de procédure aux Indes.* (Travail excellent et très complet.) — MM. Sangro et Doval : *Les lettres inédites du P. M. de Rada* (avec le texte des lettres). — M. Fabra : *Evocation d'une ville coloniale.* — M. Pérez Carballo : *L'Espagne et l'agriculture américaine.* (Monographie spécialement consacrée à l'étude de la distribution et de l'usufruit de la terre.) — M. Toni : *Les écoles rurales des Indiens dans l'Amérique coloniale.* — M. Martinez Ramos : *La biologie de la démocratie selon A. Lamas Sweyer.* — M. Beneyto : *Juifs, Maures, et gitanes aux Indes.* —

M. Madariaga : *Les Finances aux Indes espagnoles.* — M. Sánchez Osés : *Cartes ethniques de la distribution des tribus indigènes en Amérique.*

Cours 1934-35. — Dans ce cours les élèves se sont occupés de faire les fiches concernant les renseignements de caractère juridique et social sur les indigènes américains et le régime espagnol, qui se trouvent dans les historiens (*Cronistas*) des Indes des XVIe et XVIIe siècles. Ce travail a produit des centaines de fiches, qui pour la première fois offrent aux érudits un matériel abondant et classé pour les recherches d'histoire du droit et de sociologie de l'Amérique précolombine et coloniale.

Pour finir avec ce sujet, j'ajouterai deux mots sur les thèses de doctorat qui sont sorties de ces travaux et dont quelques-unes ont été imprimées bien avant que leur publication ne fût obligatoire pour obtenir le titre de docteur. En dehors de quelques-unes que nous avons mentionnées auparavant, en voici les titres :

M. Alcalá Henke : *L'esclavage des nègres dans l'Amérique espagnole.* Madrid, 1919.

M. Ortueta : *Fr. B. de las Casas : Ses œuvres et ses polémiques avec Juan Ginés de Sepúlveda.* Madrid, 1920 (230 pages).

M. Alcázar : *Histoire de la Poste en Amérique.* Madrid, 1920 (247 pages).

M. Contreras : *Vie du Ségovien Rodrigo de Contreras, Gouverneur du Nicaragua.* Madrid, 1920 (366 pages).

M. Gustavino : *Survivances de la législation espagnole dans la République de Cuba.* Valence, 1925 (207 pages).

M. Barrasa : *Le service personnel des Indiens pendant la domination espagnole en Amérique.* Madrid, 1925 (207 pages).

M. Pelsmaeker : *Les Cours d'assises dans les colonies espagnoles d'Amérique* (ouvrage publié dans la *Revue des sciences juridiques et sociales*).

M. Moreno Fernández : *Histoire des relations politiques entre les Etats de l'Amérique Centrale.* Madrid, 1928. C'est la seule étude complète qui existe sur ce sujet.

M. Anibal Bascuñán : *Le Tihuantinsuyo inca.* 1930.

M. Angulo Garcia Diego : *Index des affaires des Indes traitées dans les Cortès espagnoles*, 1492-1664. LXXXVIII pages et un appendice des documents qui occupe deux volumes (931 pages), plus 30 d'index chronologique et de matières. Madrid, 1931.

M. Zavala : *Les intérêts particuliers dans la conquête de la Nouvelle Espagne.* Madrid, 1934.

M. Camillieri : *La contrebande aux Indes espagnoles.* Madrid, 1934.

M. Magariños : *La question agricole au Mexique au cours de son histoire.* Madrid, 1932.

M. Manzano : *Les Notes sur la Recopilation des Lois des Indes, rédigées par Don Josef de Ayala.* Madrid, 1934.

Je ne garantis pas que la liste précédente soit complète, surtout en ce qui concerne les thèses de doctorat qui n'ont pas été imprimées, parce que nos Facultés ne conservent aucun registre spécial de celles qui ont été approuvées par les tribunaux du Doctorat. La mention des sujets respectifs se trouve seulement dans le dossier personnel de l'étudiant, qui est gardé aux Archives et classé sous son nom, ce qui rend difficile la recherche dans le but ci-dessus exprimé. Toutefois, le rapport qui précède suffira, je crois, à dégager le fait d'avoir réussi à former un groupe d'américanistes qui désormais cultivera et répandra la connaissance de l'Histoire passée et de la situation présente de l'Amérique.

* * *

Les élèves font chaque année, en groupes, des visites aux Archives de Madrid, précédées d'explications sur la technique des Archives, et reçoivent aussi des conseils pratiques pour prendre des notes, faire des fiches, et sur d'autres matières auxiliaires.

Un nouvel aspect des travaux du cours est celui de nourrir un laboratoire de réponses aux consultations qui nous parviennent sur des problèmes américains, soit de la part des étudiants ou des anciens étudiants, soit de personnalités étrangères au cours.

Nous citons comme exemples de ces travaux les suivants, exécutés par des étudiants hispano-américains : *Nationalité des habitants de Porto-Rico; Indépendance économique de Panama; Bases pour l'indépendance des Philippines*, et d'autres sujets.

Comme complément des explications du professeur sur les pays hispano-américains, nous avons l'habitude d'inviter à la fin du cours le Ministre de la République américaine dont on a fait l'étude pendant le cours, ou les professeurs hispano-américains de passage à Madrid, en leur demandant de bien vouloir exposer leurs opinions et leurs connaissances sur la matière expliquée. Précieuse collaboration pour laquelle nous leur exprimons ici publiquement notre profonde reconnaissance.



Deux mots au sujet de la Bibliothèque de la chaire. Tout le monde sait la valeur scientifique et pédagogique d'une bibliothè-

que de travail. Estimant essentiel cet instrument didactique, j'ai commencé par l'organiser moi-même en faisant donation de ma bibliothèque particulière de matière américaine (livres et revues). A cette base, qui comprenait au début plusieurs centaines de volumes, j'ai ajouté tous les livres, revues et journaux que je reçois fréquemment d'Amérique, ainsi que ceux qui sont envoyés directement à la chaire en vertu de mes démarches ou de la générosité spontanée des Gouvernements, Académies, Universités et autres Centres américains.

Dernièrement, et grâce à la bonne volonté des ministres américains accrédités en Espagne, nous avons réussi à recevoir de plusieurs gouvernements les publications officielles qui nous manquaient, de même que d'autres, provenant des Facultés et des Centres de culture, et des livres importants publiés dans chaque pays. Le Mexique et l'Equateur, principalement, font preuve d'une réelle générosité en ce qui concerne l'envoi de leurs publications. De cette façon la chaire possède déjà une très riche collection d'ouvrages spécialisés, instrument bibliographique indispensable pour les américanistes. L'inventaire atteint à ce jour (1er juin 1935) le chiffre de 6.885 ouvrages (livres et brochures) et de 389 revues, sans compter quelques collections de cartes et de gravures. Les étudiants utilisent à leur aise la bibliothèque, non seulement pendant les heures des classes, mais aussi pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi, heures auxquelles ils se consacrent aux travaux de séminaire. Aux fonds de publications américanistes, j'ai ajouté aussi une section d'ouvrages et de documents modernes relatifs à la colonisation espagnole et étrangère, utilisables dans les travaux d'études comparées.

A part la bibliothèque et son index, la chaire dispose des services suivants :

1. Une bibliographie générale d'Amérique dressée pour l'usage de notre « Séminaire de Recherches historiques » et de toutes les personnes qui désirent se tenir au courant des livres consacrés à des questions américaines. A cette fin, nous avons centralisé les fiches de tous les livres publiés sur l'Amérique, son histoire, ses institutions, ainsi que celles des fonds américains qui existent dans les bibliothèques espagnoles de l'Université Centrale, Laboratoire juridique Ureña, Académie de jurisprudence, Union Ibéro-Américaine, Bibliothèque Nationale, Centre d'Etudes historiques, Chambre des Députés, le Sénat, Monastère de l'Escorial, Académie de l'Histoire, Institut de Droit comparé hispano-portugais-américain, Ancien Palais Royal, Athénée de Madrid, Collège des Avocats, notre propre bibliothèque, celle qui porte le nom de bibliothèque

« América », à l'Université de Santiago, etc. Les classeurs possèdent aussi un index des fonds des Archives des Indes, qui facilite les travaux de recherches et la copie des documents importants que l'on y conserve et qui sont nécessaires pour le travail des cours.

Les étudiants participent à la confection du catalogue de la Bibliographie et complètent ainsi leur formation professionnelle par un travail technique qui est, sans aucun doute, de la plus grande utilité.

2. Etablissement d'un service direct de copies de documents des Archives générales des Indes, des Archives historiques nationales et d'autres dépôts, qui se rapportent à la matière des explications du professeur ou aux recherches des élèves dans chaque cours. Les frais de ce service sont payés par un modeste crédit que la Faculté accorde sur les fonds destinés aux travaux pratiques des cours. A l'heure actuelle la chaire possède 3.162 folios de documents de ce genre.

3. Attribution de bourses d'études aux Archives des Indes et d'autres dépôts de documentation historique, aux étudiants qui se sont le plus distingués. Pendant le cours 1931-1932 une de ces bourses a été accordée à l'étudiant M. Juan Manzano, chargé d'une étude sur la documentation relative aux Universités coloniales.

4. Visites collectives aux Archives des Indes, où les élèves se livrent à des exercices pratiques. Dans deux cours précédents nous avons fait ces visites avec d'excellents résultats pédagogiques. Nous nous proposons de les répéter dans les cours suivants, pour autant que des fonds nécessaires nous seraient accordés.

Ces services seront complétés au fur et à mesure de nos possibilités, par les suivants :

1. Création de l'Association d'anciens élèves et amis de la chaire d'Histoire des Institutions politiques et civiles d'Amérique.

2. Une fondation au profit de la chaire, afin que celle-ci possède des moyens économiques personnels et utilisables, pour décerner des bourses d'étude et des voyages, éditer des livres, acheter des livres en proportion plus large qu'aujourd'hui, etc. On a calculé qu'il nous faudrait un capital d'environ 500.000 pesetas.

3. Création d'un Bulletin pour la publication des travaux des élèves qui méritent de voir le jour, et aussi des thèses de doctorat, ce qui faciliterait une partie considérable de la vie économique des étudiants.

L'entreprise est certainement ardue, et le travail immense; mais personne ne pourra mettre en doute son importance ni sa portée.

Nous la croyons digne d'être connue, afin de stimuler tous ceux qui, passionnés pour ces études, peuvent, par leur altruisme et leur générosité, contribuer à la réalisation de notre programme. Nous avons voulu aussi présenter à l'opinion publique les renseignements nécessaires pour qu'elle juge des finalités que notre chaire accomplit et de ce qu'elle désire encore accomplir au profit de la culture américaniste.

III

Mon idée a été, dès le début, de rédiger mes leçons au fur et à mesure de chaque cours, pour composer ainsi, peu à peu, *l'Histoire des Institutions politiques et civiles d'Amérique* annoncées d'ores et déjà dans mes « Œuvres Complètes ». J'en ai rédigé, en effet, quelques volumes; mais je n'ai pas pu encore les publier. En revanche, j'ai entrepris une *Collection des textes pour l'étude de l'Histoire et des Institutions d'Amérique*, dont les trois premiers volumes (et un supplément) comprennent les Constitutions en vigueur dans les Etats de l'Amérique, y compris les statuts de Puerto Rico et des Philippines, ainsi que des notes sur les colonies étrangères qui subsistent encore sur le territoire américain. Le volume V (mis sous presse) comprend les « Textes primitifs de la législation coloniale espagnole; le volume VI « Les premiers textes doctrinaux en matière juridique coloniale » (Las Casas, Vitoria, Sepúlveda, etc.); le volume VII « Les Constitutions primitives des Etats hispano-américains »; le volume VIII, « Les textes qui se réfèrent au système de la colonisation », et le volume IX, « Matériaux pour l'Histoire des Institutions précolombiennes ». Pour des revues américaines j'ai écrit aussi quelques courts résumés de certains de mes cours monographiques, auxquels appartiennent ceux qui ont été reproduits dans la brochure citée, à la note 4.

Mon livre *Les traces qu'a laissées l'Espagne en Amérique* (*La huella de España en América*), Madrid, 1924, comprend aussi des extraits et des monographies qui sont le fruit d'une partie de mon travail universitaire. D'autres du même genre seront insérés dans le volume de mes « Œuvres complètes » dédié aux travaux sur « l'Histoire du Droit espagnol », que j'espère publier en 1936.

Juillet, 1935.

Rafael ALTAMIRA,
Titulaire de la Chaire d'Histoire des Institutions politiques et civiles d'Amérique.

BIBLIOGRAPHIE

L'Arquitectura Romana a Catalunya, per **J. Puig i Cadafalch**; Institut d'Estudis Catalans, Barcelona, 1934. Edició segona del volum primer, llibre primer de *l'Arquitectura Romànica a Catalunya* per **J. Puig i Cadafalch, Antoni de Falguera, J. Goday y Casals**, Barcelona 1909.

M. Puig i Cadafalch a entrepris de faire paraître une seconde édition soigneusement revue et considérablement augmentée de l'œuvre monumentale qu'il a publiée de 1909 à 1918, avec la collaboration de MM. Antoni de Falguera et J. Goday y Casals, sur l'Architecture en Catalogne depuis l'époque romaine jusqu'au XIII[e] siècle. Publié sous le titre général de « l'architecture romane en Catalogne », cet ouvrage comprenait trois volumes : le premier étudiait les « précédents », c'est-à-dire l'architecture romaine et l'architecture pré-romane; le second, l'architecture romane jusqu'à la fin du XI[e] siècle; le troisième (qui occupait deux tomes) étudiait l'art des XII[e] et XIII[e] siècles.

Depuis la publication de cet ouvrage, de nombreuses et importantes découvertes ont été faites en Catalogne, concernant l'archéologie romaine et celle des premiers siècles chrétiens; elles ont été en général consignées au fur et à mesure par M. Puig i Cadafalch lui-même dans les *Anuaris* de l'Institut d'Estudis Catalans et elles prennent place maintenant dans la seconde édition de son livre. D'autres recherches, plus importantes encore, sur les périodes préromane et romane, sont venues non seulement accroître la matière de cette étude, mais en modifier la ligne générale. En faisant entrer, comme préliminaire, l'étude de l'architecture romaine dans un livre portant le titre général de « l'architecture romane », M. Puig i Cadafalch entendait que l'art roman était étroitement lié avec l'art romain et que l'évolution artistique qui aboutit à la belle floraison du XII[e] siècle était une évolution continue. Mais les recherches des archéologues de tous les pays depuis le commencement de notre siècle ont réussi à montrer que « l'art roman est un art indépendant de tout art local antérieur et n'est guère lié avec l'art romain que par les éléments de la construction ». Les

origines de l'art roman doivent être cherchées en Asie, et « le mot roman, comme le mot gothique, est aujourd'hui une tradition sans grande signification ». La part personnelle que M. Puig i Cadafalch a prise dans ces recherches est considérable, puisque c'est lui qui a su créer la notion précise du premier art roman, art qui se développe aux xe et xie siècles et possède déjà, sous une forme encore pauvre mais complète, toutes les formes de l'architecture romane proprement dite, et dont les origines sont essentiellement mésopotamiennes [1].

Aussi n'était-il pas logique de maintenir le titre général de la première édition de l'ouvrage. La seconde sera faite sous la forme de trois ouvrages indépendants l'un de l'autre, dont les deux premiers correspondent au premier volume considérablement accru de la première édition. Nous possédons déjà le premier de ces ouvrages, consacré à *l'architecture romaine*. Nous espérons voir bientôt paraître le second, intitulé *l'architecture pré-romane* : il comprendra l'étude des premiers monuments chrétiens considérablement accrue par les récentes découvertes de Tarragone, l'étude des monuments wisigothiques avec l'important ensemble de Terrassa, et l'étude des monuments mozarabes de Catalogne; pour ce qui est de ces derniers, la connaissance précise de l'art mozarabe en général a permis de les faire entrer dans l'évolution bien définie d'un art originaire de Cordoue, qui s'est développé particulièrement au centre de l'Espagne, et les recherches faites récemment au monastère de Saint-Michel de Cuxa sont venues donner une cohésion nouvelle au groupe catalan. Enfin le troisième ouvrage et le plus important de cet ensemble sera consacré à *l'art roman* et se divisera tout naturellement en « *premier art roman* », x^e^ et xie siècles (étude correspondant au second volume de la première édition), et « *second art roman* », xiie et xiiie siècles (correspondant au troisième volume de la première édition).

Dans son étude de l'architecture romaine en Catalogne, M. Puig i Cadafalch constate que n'apparaît jamais la personnalité d'un art national. Cet art n'est qu'un art importé : les villes, les monuments, les tombeaux appartiennent à des types communs à tout l'Empire; les procédés de construction sont les mêmes que dans les Gaules, dans le Sud de l'Espagne et dans le Nord de l'Afrique. L'art romain catalan est purement et uniquement un art colonial. Cependant cette romanisation de la Catalogne a eu deux limites, l'une dans son extension territoriale, l'autre dans son intensité : la colo-

1. Puig i Cadafalch, *Le premier art roman* (Paris, 1928); *La geografia i els origens del primer art romànic* (Barcelona, 1930); *La géographie et les origines du premier art roman* (Paris, 1935).

nisation n'a véritablement existé que dans la région voisine de la côte; à l'intérieur on ne trouve pas de villes, mais seulement quelques rares détachements rudimentaires. D'autre part, même la région colonisée resta exceptionnellement rurale; elle forme sur la carte de la vie romaine une tache entre la Narbonnaise et la Bétique, qui possèdent toutes deux une civilisation brillante et raffinée; comparé à celui d'Arles, de Toulouse, d'Italica ou de Mérida, l'art catalan romain apparaît comme pauvre et rustique.

La conséquence est que cet art postiche disparaîtra avec l'autorité romaine; à sa place revivront des formes populaires obéissant à des influences lointaines. Cependant la trace laissée par la colonisation romaine ne disparaîtra pas; elle persistera dans les motifs de décoration et surtout dans les procédés de construction qui revivront sous des formes nouvelles au service des arts divers qui se succéderont au cours du Moyen Age.

On ne saurait trop admirer et louer l'œuvre magnifique que M. Puig i Cadafalch a consacrée à l'art de son pays. La Catalogne, grâce à lui, est sans aucun doute le pays du monde qui possède sur son art l'étude la plus soigneuse, la plus complète et la plus exactement accordée avec l'évolution générale de l'art.

GEORGES GAILLARD.

Antolín P. Villanueva (O. S. B.), *Los ornamentos sagrados en España. Su evolución histórica y artística.* Editorial Labor, Barcelona, 1935.

C'est un sujet fort intéressant, mais encore insuffisamment étudié, que l'histoire des ornements liturgiques, sur laquelle Dom Antolín Villanueva vient de publier un volume dans l'abondante collection des manuels « Labor ». Trois chapitres d'introduction tracent l'histoire des étoffes en général, celle des tissus précieux (non pas seulement dans l'Antiquité, comme l'annonce à tort le titre du chapitre, mais au Moyen Age et dans les Temps Modernes) et celle des broderies. La partie la plus importante du livre est formée par l'histoire détaillée des ornements sacrés en Espagne, tels qu'ils nous sont connus par les textes surtout, pour les époques reculées, et par les pièces conservées pour les époques plus récentes. L'étude précise du sujet est accompagnée pour chaque période d'un résumé des principaux événements de l'histoire d'Espagne ou de larges considérations économiques : à vrai dire ces paragraphes auraient pu la plupart du temps être omis, car ils restent forcément, faute de place, très élémentaires. A la fin du livre nous revenons à des études générales sur le

linge blanc qui a servi dans les ornements liturgiques et sur les dentelles. Enfin un chapitre, malheureusement beaucoup trop court, étudie les ornements sacrés dans les différents arts. C'était là cependant la partie la plus intéressante du sujet, dont l'étude historique pure et simple ne peut guère s'élever au-dessus d'une sèche monotonie. C'était également aux monuments figurés qu'ils fallait emprunter, plus largement que ne l'a fait l'auteur, la documentation relative à l'histoire des ornements liturgiques pour les périodes où les ornements eux-mêmes nous manquent : l'énumération des textes qui nous en parlent, pour intéressante qu'elle puisse être, ne saurait nous en donner une idée bien précise. Enfin l'histoire des différents arts doit pouvoir profiter elle-même des précisions que lui apportera la connaissance exacte des formes des ornements liturgiques aux époques où ces formes ont évolué relativement vite.

La liste, donnée à la fin, des principaux termes employés au Moyen Age pour désigner les ornements liturgiques est malheureusement trop sommaire et elle a le tort de ne pas renvoyer à la page du texte où il est question de chacun de ces ornements. Cependant, malgré la confusion de son plan et la complication de certaines parties, le livre de Dom Villanueva mérite d'être connu et doit rendre des services par les très nombreux renseignements qu'il contient sur l'histoire d'un sujet fort mal connu jusqu'à ce jour.

Georges GAILLARD.

Al-Saqundi (Abû-l-walid Ismá^cíl íbn Muhammad), *Elogio del Islam Español* (*Risala fi fadl al-Andalus*). Traducción española por **Emilio García Gómez**. (Publicaciones de las Escuelas de Estudios árabes de Madrid y Granada). Madrid, Impr. de Estanislao Maestre, Pozas, 1934. 123 p.; 4 ptas.

M. Emilio García Gómez, professeur à l' « Escuela de Estudios árabes » de Grenade et auteur de publications que nous avons signalées ici [1] a eu l'excellente idée de traduire et d'annoter pour les non-arabisants un opuscule très curieux qui méritait en effet d'être connu : la *Risāla* d'Al-Šaqundī.

Al-Šaqundī, ainsi nommé parce qu'il était de Šaqunda, vieille ville romaine (Secunda), située en face de Cordoue, de l'autre côté du Guadalquivir, ne nous est connu, nous dit M. E. García Gómez, que grâce à al-Maqqarī, qui cite quelques vers de lui et

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 105; 1929, p. 287; 1930, p. 272.

raconte, d'après Ibn Saʿīd, les circonstances dans lesquelles il aurait rédigé sa *Risāla*. Ces renseignements sont à peu près reproduits dans le *Mugrib* d'Ibn Saʿīd al-Magribī, qui place sa mort en 627, tandis que al-Maqqarī la met en 629 (1231-2).

La *Risāla* est, nous dit encore M. E. G. G., une diatribe féroce contre les Berbères; elle attaque les Almoravides disparus, n'osant s'en prendre aux Almohades. C'est une défense de l'Andalousie contre l'Afrique. Elle comprend une apologie politique (éloge des Omeyades, d'Almanzor, des rois de Taifas, des Banū ʿAbbād de Séville), un éloge des savants, des poètes (avec une sorte d'anthologie), des hommes de guerre, et enfin des villes d'Andalousie (Séville, Cordoue, Jaen, Grenade, Málaga, Almeria, Murcie, Valence et Mallorca) [2].

La partie la plus longue est celle qui concerne les poètes. Il n'est que de parcourir, pour se rendre compte de l'intérêt que présente ce petit cours de littérature. Quel Berbère a jamais su trouver des métaphores comme celles-ci :

En medio del ala negra de la noche avanzó una nube, balanceándose graciosamente, como se balancea el que tiene una herida en un pie...

La noche, al esconderse fugitiva, cuando brilla la aurora, parece / un negro velo quemado por alguien que quiere encender una lámpara...

Salía el sol [de vino] y era su boca el poniente; y el oriente, la mano del copero que, al escanciar, pronunciaba fórmulas corteses. / Y al ponerse en el delicioso ocaso de sus labios, dejaba el crepúsculo en su mejilla.

J'en passe, sinon de meilleures, de plus fortes..

Mais la description des grandes cités est d'autant plus attrayante pour nous, qu'elle les fait revivre telles qu'elles étaient alors et, malgré les souvenirs rappelés, n'a rien, semble-t-il, de livresque : Séville, vivante et gaie, avec sa Giralda toute neuve; Cordoue, la vieille capitale, où règne le droit canon...

G. CIROT.

The Relationship of the Spanish « Libro de Alexandre » to the « Alexandreis » of Gautier de Chatillon, by **Raymond S. Willis**; *El Libro de Alexandre*. Texts of the Paris and the Madrid manuscripts prepared with an introduction by **Raymond S. Willis**. Fascicules 31 et 32 des « Eliott Mono-

2. M. E. G. G. annonce une traduction, dans *Al-Andalus*, d'un opuscule d'Ibn al-Jaṭīb, conçu dans le même esprit de revendication : un parallèle entre Málaga et Salé, « conjunto de cementerios, ruinas, chozas, establos y rediles... » Et encore Salé « lleva ventaja sobre las restantes y análogas poblaciones africanas ».

in the Romance Languages and Literatures, edited by **Edward C. Armstrong** ». Princeton University Press, Princeton, N. J. U. S. A. Les Presses Universitaires de France, Paris. 1934. VI-94 et XL-461 p.; $ 1.00 et 5.00.

Ainsi que le rappelle l'auteur dans le premier de ces fascicules, Morel-Fatio a bien établi dans son article de la *Romania* en 1875 que le *Libro de Alexandre* « suit autant que possible la version de l'*Alexandreis* dont il lui arrive souvent de traduire très exactement les vers »; mais il n'a pas donné suite au projet, qu'il annonçait dans son édition de *El Libro de Alixandre, manuscrit esp. de la Bibliothèque Nationale de Paris* (1906), de republier bientôt ses *Recherches*. Peut-être eût-il poussé davantage la comparaison du poème espagnol avec son modèle latin : c'est ce que s'est proposé de faire M. S. Willis.

Il examine donc en détail : 1° « *Alexandreis* Material absent from the *Alexandre* » (ch. II); 2° « Relationship of non-*Alexandreis* Material to the *Alexandreis* Material in the *Alexandre* » (ch. III). Et voici l'essentiel de sa conclusion :

> ... the poem is more than a servile translation of the main source : the author made his selections from the *Alexandreis* intelligently, and added material from sources of widely divergent character with a view to attaining a homogeneous and coherent narrative; all this material he colored in conformity to his own culture and adapted to the framework of a new verse form (p. 79).

Le poète espagnol a renoncé à diviser son poème en livres (l'*Alexandreis* en contient dix); mais il garde l'aspect chronologique d'une biographie; il présente même plus de rigueur, à cet égard, que son modèle. Il abrège souvent : par exemple l'épisode du procès et de l'exécution de Philotas, lieutenant d'Alexandre [1]. Il supprime les vers sur le mois de Juin qui, dans le poème de Gautier de Châtillon, préludent au rassemblement de la première armée d'Alexandre après son couronnement, épisode également disparu, ou plutôt remplacé par d'autres qui précèdent le couronnement.

Ce n'est du reste pas que l'auteur espagnol répugne à chanter les mois de printemps, car à quatre reprises il célèbre le mois de Mai, s'inspirant d'ailleurs d'un passage de l'*Alexandreis* (V, 1-6),

1. A-t-il craint d'insister en raison d'allusions qu'on eût pu y voir à quelque affaire récente, sous le règne de saint Ferdinand, peut-être sous sa minorité ? ou bien au temps (1234) de la brouille du roi avec Lope Díaz, seigneur de Haro, ce qui se comprendrait si l'auteur avait, ce qu'on peut supposer, avec la Rioja, des attaches, ne fussent-elles que littéraires ?

au moins pour les vers 1318 (*a b*) du ms. de Paris (omis dans celui de Madrid) :

> El mes era de mayo quando sallen las flores,
> quandos vistien los canpos de diversas colores...

M. R. S. W. note que le roman français comporte un « May poem » comme introduction au mariage d'Alexandre et de Roxane, ainsi que l'espagnol lui-même (ms. de Paris, str. 1929-33); l'occasion était bonne pour célébrer le mois

> da sospiros la dueña la que non ha esposo...

Or rien de tel dans l'*Alexandreis*, non plus que dans l'*Historia de Preliis*, qui est pourtant la source pour ce charmant épisode matrimonial. Hanssen pensait à quelque réminiscence d'une Chanson de Mai : c'est possible; mais comme remarque M. R. S. W., les deux poètes trouvaient dans Gautier de quoi les inspirer.

Ces strophes sur le joli mois de Mai, avec le curieux récit des noces, font donc, tout comme le hors-d'œuvre sur la guerre de Troie, partie du « non-*Alexandreis* material ». On nous passe ainsi au crible tous les détails, épisodes, discours, descriptions, noms propres de personnes et de lieux : tout est examiné, mesuré, casé à sa place. Nous avons là vraiment un modèle d'analyse, de dissection [2]. C'est un peu aride, ardu même; mais c'est du travail bien fait, et utile, auquel il serait vain de substituer des développements choisis au hasard, comme je suis bien obligé de faire ici pour donner une idée du contenu.

M. R. S. W. a eu à revenir sur la question des emprunts au roman français; mais en ce qui concerne l'*Historia de Preliis*, dont il a remplacé par des références aux textes imprimés en 1885, 1913 et 1920 celles de Morel-Fatio aux mss, il n'a eu à ajouter que sur quelque point aux observations de ce dernier. C'est bien dans le roman français, plus encore que dans l'*Historia* latine, que l'auteur a pris sa description (str. 2460-78) du monde, vu par Alexandre du haut des airs, porté par ses griffons; mais là, de plus, nous avons un cliché pris sans doute ailleurs : la comparaison de la terre avec le corps humain (2473-77); et certains détails de cette aventure pourraient provenir d'un des textes grecs du Pseudo-Callisthène. A propos des deux stratagèmes employés par Alexan-

2. Il suffira de reproduire ici les titres du ch. III et de ses divisions et subdivisions : Chapter III. Relationship of Non-*Alexandreis* material to the *Alexandreis* material in the *Alexandre*. I. — Material from known sources. A. — Narration of events in the Alexander story. 1. Passages (deux) which fill chronological gaps in the *Alexandreis*... 2. Passage (un seul) substituted for material contained in the *Alexandreis*... », etc.

dre contre les éléphants de Porus (ms. de Paris, 2046-51), M.-F. ne faisait pas remarquer que l'*Historia* les mentionne séparément; cf. R. S. W., p. 48. — M.-F. supposait que la mention faite de Samarie (ms. de Paris, 1144-45), bien qu'absente de l'*Historia de Preliis*, pouvait dépendre d'un ms. perdu de ce texte. M. R. S. W. note que Josèphe, une des sources de cette *Historia*, parle de ces relations d'Alexandre avec les Samaritains (p. 47).

A l'auteur de ce minutieux travail de fiches, on saura gré d'avoir apporté un peu plus de clarté dans le compartiment espagnol d'une question qui en a bien besoin : celle de la légende d'Alexandre. Il n'y a qu'à relire les trois pages où l'*Hist. de la Lit. Esp.* d'Hurtado et González Palencia la résume, pour se rendre compte de sa complication, à moins qu'on ne se reporte à la publication de M. E. García Gómez dont nous avons rendu compte en 1930 (p. 272).

Pour l'étude du *Libro*, M. R. S. W. a eu recours à l'éd. de Morel-Fatio, qui lui donnait le texte de la Nationale, et à une copie photostatique du ms. de Madrid, dit d'Osuna. Ce sont ces deux mss qu'il publie en regard l'un de l'autre dans l'édition constituée par le vol. 32 de la même Collection. Pour la présente enquête, il n'a du reste pas eu à citer de passage manquant dans le ms. de Paris (on sait qu'il est le plus complet).

La dernière fois que je vis Carroll Marden (un 14 juillet, à Bordeaux), il allait, plein d'entrain, en Espagne pour préparer une édition du *Libro de Alexandre*. C'est M. R. S. W. qui a été chargé de la terminer, de la mettre au point et de la publier. Il s'est conformé au plan arrêté par C. M. en juxtaposant les deux textes de Paris et de Madrid; mais il s'en est écarté en s'abstenant de corriger celui de Paris. Déjà Morel-Fatio, qui eut à sa disposition à Paris les deux mss et en fit même l'objet d'un cours pratique à l'Ecole des Hautes-Etudes, avait renoncé à « la reconstruction d'un texte composite » qui eût abouti à « quelque chose de tout-à-fait arbitraire et de très peu satisfaisant ». Il n'y avait donc qu'à faire ce qu'on a fait ici : mettre en face l'un de l'autre P et O, chacun avec la numérotation spéciale de ses strophes, mais aussi avec une numérotation commune; et là où ils s'insèrent, ajouter au bas de page les fragments du ms. Medinaceli, du ms. de Bugedo comme de Bivar, de l'éd. et du ms. du *Vitorial*. On a d'ailleurs eu soin de dresser la liste des mots pour lesquels la lecture de M.-F. a été corrigée : elle est assez longue, mais ne porte guère que sur de minimes détails. Deux pages du ms. de Paris sont reproduites en photogravure (pas les mêmes que dans l'éd. de M.-F.); et aussi deux de celui de Madrid.

La collection dirigée par M. E. C. Armstrong, l'ancien *dean*

des 300 officiers américains qui suivirent, de mars à juillet 1919, les cours de l'Université de Bordeaux, fait vraiment bonne figure dans le monde romaniste.

Rappelons aussi que M. Armstrong est un élève de Gaston Paris.

G. CIROT.

Historia Troyana en prosa y verso, texto de hacia 1270, publicada por **R. Menéndez Pidal**, con la colaboración de **E. Varón Vallejo**. Anejo XVIII de la *Rev. de Fil. Esp.*, Madrid, S. Aguirre, impresor, Alvarez de Castro, 40. 1934. L-227 p. in-8°; 15 ptas.

Bien qu'Amador de los Ríos en vante comme autant de « joyas » les poésies, et que M. Solalinde l'ait, dans la *Rev. de Fil. Esp.* (1916), étudiée de près, ainsi que le rappelle M. M. Pidal, cette *Historia Troyana* est presque une nouveauté. Elle n'est signalée, et pour cause, dans aucun manuel.

M. M. P. avait pris copie, dès 1900, de ces poésies, que, l'année précédente, Antonio Paz y Mélia avait publiées en partie dans la *Revue hispanique* d'après le ms. Bibl. Nac. Ii-99, avec quelques fragments de prose comme spécimens. Outre ce ms., qui a reçu depuis la cote 10146, M. M. P. a utilisé l'Esc. L-jj-16, qu'avait aussi employé M. Solalinde. Il s'agit d'une « Versión en prosa y verso » du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, appelée aussi « Historia polimétrica », et distincte de la version en prose exécutée par ordre d'Alphonse XI (terminée en 1350). M. M. P. la date des environs de 1270. Le texte de la B. Nac. commence avec le vers 5703 du roman français, et celui de l'Escorial avec le vers 13822. L'un et l'autre s'arrêtent avec le vers 15567. Il manque donc plus des deux tiers.

Le plus intéressant, ce sont évidemment les poèmes, au nombre de onze, qui illustrent le récit et s'y incorporent : Lamentations d'*Anchiles* (sic) à la mort de Patrocle; Prophétie de Cassandre après la seconde bataille; Agamemnon conseille de tuer Hector; Description de la sixième bataille; Lamentations de Troïle au départ de Briséïs, et de Briséïs au moment de quitter Troïle; Adieux nocturnes de Troïle et de Briséïs; Briséïs conduite au camp des Grecs; Le *doncel* de Diomède présente à Briséïs le cheval de Troïle; Diomède se fait aimer de Briséïs; Hécube et Andromaque veulent empêcher Hector d'aller se battre. On voit que le traducteur s'est

excité de préférence sur les thèmes d'amour et qu'il ne néglige pas les occasions de faire un discours. Comme dit M. M. P.,

... La hija de Calcas sale nueva de las manos del poeta castellano, y sale radiante de pasión, volubilidad y descoco... (p. x).

Il y a des sextines octosyllabiques sur le rythme du *Stabat Mater*, que Gil de Zamora, nous rappelle bien à propos M. M. P., employait (à la même époque précisément) dans une hymne à la Vierge [1]. Il y a des *décimas* formées de vers de 4 et de 8 syllabes, que M. M. P. rapproche également de strophes de vers de 4 et 6 syllabes usuelles dans la poésie latine du Moyen Age et dans la lyrique galaïco-portugaise, en particulier dans la fameuse chanson « Leonoreta, fin roseta... » Il y a des *cuartetas* octosyllabes (dans six poésies), des *cuartetas* monorimes en alexandrins, des *cuartetas* heptasyllabes; enfin une pièce en octosyllabes *pareados*, à « sílabas contadas ». Et l'on fait ressortir l'adaptation remarquable du mètre et de la strophe au thème traité : *cuaderna vía* pour la description d'une bataille; *cuarteta* à 7 et 8 syllabes comme dans la lyrique galicienne, etc. (p. xviii), alors que le poème français aligne assez platement ses 30.300 octosyllabes à rimes plates. Et ce sont non pas des parties du poème français mises en vers, mais des paraphrases, des gloses pourrait-on dire, sur les passages qui, je l'ai souligné déjà, ont pu inspirer, très naturellement, la muse d'un traducteur habile à versifier : de sorte que

la *Troyana Polimétrica* fué en su origen, en el siglo xiii, lo mismo que hoy se nos revela : una traducción del *Roman de Troie* hecha en prosa y entreverada de trozos versificados que parafrasean los pasajes más llamativos (p. xxviii).

Quant aux vers eux-mêmes, un assez petit nombre d'irrégularités ne les empêche pas d'être isosyllabiques. Et pour ce qui est des octosyllabes mêlés aux heptasyllabes, un décompte délicat amène

1. L'hymne est-elle l'œuvre de Juan Gil ? Ce serait à prouver, car l'auteur du *De praeconiis Hispaniae* et du *Mare Magnum* est avant tout un compilateur. Cf. mon travail *De operibus historicis Iohannès Aegidii Zamorensis* (1913) notamment p. 62.

Quant au *Stabat*, on sait qu'il est attribué soit au pape Innocent III (— 1216) soit à Jacopone da Todi (— 1306), auquel on attribue aussi un *Stabat* de la Nativité (cf. P. Barbet, *Quelques poésies de Fra Jacopone da Todi, transcrites de l'ombrien*, Paris, Desclée de Brouwer, 1935). M. M. P reconnaît d'ailleurs que le 3e et le 6e vers de la sextine en question (les lamentations d'Anchiles) sont des octosyllabes comme les autres vers, et non des heptasyllabes, et que dans tous le rythme de l'accent est libre, tandis que dans le *Stabat* il y a un accent fixe sur la 3e syllabe. En fait dans le *Stabat* (que l'Eglise dénomme une « prose »), le rythme est purement et simplement trochaïque (il s'agit de trochées rythmiques, bien entendu), sauf pour le 3e et le 6e vers, qui se terminent par un dactyle (!v !v !vv). L'adaptation n'est donc que par à-peu-près, quoique l'intention soit manifeste.

M. M. P. à les considérer comme dus non à l'auteur, comme ceux du *Libro de Buen Amor*, mais aux copistes. Ceux-ci d'ailleurs corrigent la langue de leur auteur à leur gré, et suppriment l'apocope; ils ont leurs manies respectives pour le style (*don* devant *Ector* dans le ms. de Madrid, etc.). Enfin, en rétablissant l'apocope, on arrive à réduire à 60 le nombre des synalèphes contre 165 de hiatus, ce qui est comme un compromis, ou une transition entre Berceo et l'Archiprêtre.

Cette étude très poussée situe et caractérise l'œuvre avec la précision et la sûreté auxquelles nous a habitués le maître Pidal. Nous le remercions du service rendu et de l'exemple donné.

G. CIROT.

La Flor de las Ystorias de Orient by **Hayton**, prince of Gorigos, edited from the unique ms. Escorial Z-I-2, with introduction, bibliography and notes by **Wesley Robertson Long.** The University of Chicago Press, Chicago, Illinois (1934). VIII-223 p. $ 3.00.

Ce texte occupe les folios 1-57 du ms. de l'Escorial qui contient en outre et à la suite le *Libro de Marco Polo*, les *Rams de flores* et le *Secretum secretorum*. *La Flor* et le *Marco Polo* semblent d'une même main; et le scribe peut en être *Ferdinandus Metinensis*, qui met son nom à la fin des *Rams*. Le *Marco Polo* a été publié par Stuebe en 1902 d'après la copie préparée par H. Knust; du *Secretum secretorum* une édition a été présentée comme thèse en 1930 par M. Lloyd Kasten mais non publiée. Le petit volume de M. Long est également une « doctoral dissertation », soutenue en 1929.

La Flor du ms. de l'Escorial est une traduction aragonaise qui présente, par rapport au texte français publié (avec le texte latin) en 1906, une solution de continuité due à une transposition accidentelle dans le ms. utilisé par le copiste : M. W. R. L. a naturellement remis les choses dans l'ordre. Il ne contredit pas la thèse de Ch. Kohler (préface à ladite édition de 1906), d'après lequel le livre IV, *Passage de la Tierra Santa*, est une œuvre indépendante, composée en latin et ajoutée aux trois qui composaient *La Flor;* ceux-ci seuls auraient été dictés en français par *Freire* Hayton et ensuite mis en latin [1]. Il pense seulement qu'il y aurait

1. A titre de document et d'échantillon pour la langue et la transcription, voici la teneur, dans le texte publié ici, de l'*explicit* placé à la fin du l. IV (indûment, d'après Kohler) et qu'on retrouve en français ou en latin : « Aqui se acaba el Libro de las istorias de las partidas de Orient, com-

à examiner certains mss. inconnus ou inutilisés en 1906, qui pourraient apporter des données nouvelles. Il est de fait que Kohler lui-même regrettait qu'on n'eût pas employé un ms. latin de Leyde supposé d'avant 1350.

M. W. R. L. indique en trois mots l'intérêt de son texte : c'est le seul ms. de la traduction espagnole de l'œuvre d'Hayton; c'est une source pour l'étude de l'aragonais du XIV[e] siècle; il fait partie de la collection due à Juan Fernández de Heredia, grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean (p. 21).

Ce personnage nous est bien connu, grâce aux travaux que mentionne M. W. R. L., notamment Morel-Fatio dans l'introduction à la *Chronique de Morée* (1885), un des ouvrages rédigés sur son ordre [2].

Un examen attentif des variantes et des particularités des douze mss. français et des huit latins qui ont servi à établir l'édition de 1906 a amené M. W. R. L. à cette conclusion que son ms. dépend d'un texte aussi ancien ou plus ancien que le plus ancien des mss. français utilisés en 1906, très proche par conséquent du texte dicté par Hayton. Ce texte, on peut supposer que Heredia l'a eu à sa disposition à la cour papale d'Avignon. Mais l'hypothèse d'une traduction intermédiaire, soit castillane, soit catalane, n'est pas exclue. Il y a eu une traduction catalane du *Marco Polo*, remarque M. W. R. L.; il peut bien y en avoir eu une pour le livre d'Hayton, et ce serait une manière d'expliquer la présence de formes comme

pilado por el religioso nombre, frayre Ayton, de la orden de Premostre, senyor del Core, cosino hermano del rey de Erminia, sobre el passage de la Tierra Santa, por mandamiento del sobirano padre nuestro e senyor, Papa Clement Quinto, en la çiudat de Piteus. El qual libro yo, Nicolau Falcon de *Coll*, screui primerament en frances, assi como el dicho fray Hayton me dezia de su boca, menos de nota ni de exemplari, et de romanz le traslate en latin. Et aquesti libro huuo nuestro senyor el Papa en el anyo de Nuestro Senyor mil. ccc. viii, en el mes de agosto. Deo graçias. Amen. » A noter *Coll*, au lieu de *Toul*, que porte le plus ancien ms. français; or il y a plusieurs localités du nom de *Coll* en Catalogne, près des frontières aragonaise et française.

L'*incipit* porte que Fray Hayton « ... compilo... en el anyo de Nuestro Señor, mil. ccc. et VII, en la ciudat de Peyteus. »

Rappelons que le l. I contient une description des royaumes asiatiques; le l. II, une histoire de l'Asie, surtout depuis l'entrée des Maures en Syrie; le l. III, une histoire des Tartares. Le l. IV est comme un aperçu des moyens politiques et militaires pour la conquête de la Terre sainte.

2. Cf. mon livre *Les Hist. gén. d'Esp.*, p. 3, 14, 19, 26, 38. Ajouter aux références : Antonio Rubió y Lluch, *La lengua y la cultura catalanas en Grecia en el siglo* XIV (*Homenaje á Menéndez Pelayo*, t. II, p. 110 sq.). Heredia avait envoyé à Jean I[er] d'Aragon un Josèphe, *De bello judaico* (cf. Rubió, p. 118; Schiff, *La bibliothèque du marquis de Santillane*, p. 93). Outre Plutarque, il avait fait traduire Orose, Eutrope (art. de Morel-Fatio dans la *Romania*, 1889, cité par M. W. R. L.) et l'Abrégé de Justin (Rubió, *loc. cit.*). Jean I[er] lui écrivit pour lui demander le Justin, et réclamait avec instance, lui mort, le Plutarque. C'est peut-être grâce à lui que les Discours de Thucydide passèrent du grec en aragonais, tels que nous les trouvons dans un ms. qui appartint au marquis de Santillane (Schiff, *op. cit.*, p. 19).

matex, *miy iour*, *comiat*, *hoc*, *environat*, *fet*, *aconssigui*, etc., et de certaines erreurs, comme *avien* pour *aviemos* (catalan *aviem*).

On voit que tout ce qui concerne la *Flor de las Ystorias* a été bien examiné. L'édition elle-même comporte un appareil critique très minutieux, établi à l'aide de l'édition de 1906.

G. CIROT.

Les cobles de **Jacme, Pere é Arnau March.** *La poesia lírica d'abans d'Auzias March.* Introducció i anotació d'**Amadeu Pagès.** Castelló de la Plana, MCMXXXIV, 121 p. in-8°; 10 ptes.

Sous l'impulsion de son président M. Salvador Guinot et de son secrétaire M. Angel Sánchez Gozalbo, la jeune « Sociedad Castellonense de Cultura » fait preuve d'une grande vitalité : la liste de ses publications comprend actuellement 56 numéros [1], depuis 1920. C'est de la bonne décentralisation.

Dans son introduction, M. A. Pagès nous explique où l'on en est sur la question de la parenté des trois March dont il publie les *Cobles* avec Auzias March [2]. Pere est son père; Jacme serait son oncle; quant à Arnau, c'est encore à élucider.

Les deux premiers ont laissé des *noues rimades* (poésies narratives) [3] et des *cobles* (poésies lyriques); le troisième seulement des *cobles*. Les *Noves* ont été publiées par Paul Meyer puis par M. A. P. dans la *Romania* (XX et LIV) [3]. Ce dernier donne donc ici le complément attendu. Six compositions de Jacme, neuf de Pere, sept d'Arnau (la 7e, conservée grâce à Pere Torroella), tel est le total. Cela ne prend pas grand place : c'est de la bijouterie.

Quelques-unes de ces pièces étaient inédites. Pour toutes, l'éditeur s'est astreint à recourir aux manuscrits, assez dispersés. Il

1. Je citerai seulement *Roiz de Corella*, par Salvador Guinot; *El paisatge en la literatura valenciana* et *Bernat Serra, pintor de Tortosa i de Morella*, par Angel Sánchez Gozalbo; et je rappellerai les deux volumes contenant le *De Amore* d'André le Chapelain dont j'ai rendu compte dans le *Bull. hisp.* (1932, p. 170) et qui sont dus à M. A. Pagès.

2. Dans un *P. S.*, M. A. P. signale la thèse soutenue par M. Carreres i Valls dans une conférence faite à Barcelone le 16 février 1934 sur *Barcelona, patria de Ausias March*, et dont la documentation doit paraître dans un fascicule des *Estudis Universitaris Catalans*. En attendant, le *Boletín de la Sociedad castellonense de cultura* (sept. 1934) a fait connaître l'avis de M. A. P., qui déclare s'en tenir à la thèse traditionnelle, laquelle veut qu'Auzias March soit valencien. Nous avons du reste donné dans notre n° 4 de 1934 un premier article de M. A. P. sur la question, et nous en avons un autre de lui en mains, pour le publier dans notre présent numéro, sur *Les deux Auzias March*.

3. M. A. P. rappelle que celles qui ont été publiées par Paul Meyer l'ont été de nouveau par Lluís Faraudo au t. XV du *Recull de texts catalans* (1910).

y avait là un travail délicat à faire, le ms. le plus ancien, qui a servi de base, n'étant pas toujours le meilleur. En tout cas, les variantes ont été mises en bas des pages; même les simples graphies. On y voit la tendance des copistes à déprovençaliser la langue des poètes.

M. A. P. signale à l'attention tout particulièrement une *cobla divinativa* obscène de Jaçme, avec réponse de Pere; une de Pere contre les veuves joyeuses du temps; trois d'Arnau, qu'il ne connaissait pas lors de la publication de sa thèse sur *Auzias March et ses prédécesseurs :* une vision de la Vierge (59 vers), toute provençale par la langue; un « clam amorós » qu'il a fallu traduire pour être sûr que tous les lecteurs comprendraient; enfin, un autre échantillon du *trobar clus*, pour lequel il a fallu prendre la même précaution.

G. CIROT.

A history of Magic and Experimental Sciences. Vol. III and IV. *Fourteenth and Fifteenth centuries*, by **Lynn Thorndike**. Columbia University Press, 1934. xxvi-827 et xviii-767 p. in-8°. Foreign agent : Oxford University Press, Humphrey Milford, Amen House, London, E. C. 4. — 50/- les deux vol.

Le t. I de cette Histoire de la Magie porte sur onze siècles (Empire romain et Moyen Age); le t. II, sur le xiie siècle et le xiiie [1]. Nous nous trouvons en face d'une œuvre monumentale qu'un Pierre Duhem [2] eût pu juger, et que nous ne pouvons ici que signaler d'un geste admiratif. L'auteur a étudié dans *Science and Thought in the Fifteenth Century* les aspects proprement scientifiques de la pensée aux approches de la Renaissance.

A vrai dire, il n'est pas précisément question de l'Espagne [3] dans ces deux volumes. On y voit bien mentionner un *Liber Compostella*, mais c'est l'œuvre d'un frère mineur du couvent de Sainte-Marie de Venise, et apparemment du xiiie s. Rien de commun avec le pèlerinage.

1. Publiés tous deux par The Macmillan C°, New-York.
2. Dont *Le Système du Monde* et les *Etudes sur Léonard de Vinci* y sont fréquemment cités.
3. Quant aux Arabes, ils ont fait leur temps : « ... speaking generally it is true that by 1300 the translation of alchemical treatises from Arabic into Latin had been completed or at least was to be carried no further... Direct Arabic influence practically ceased after 1300 : indead it is doubtful if there was very much alchemical literature of importance produced in Arabic during the fourteenth and fifteenth centuries. » (T. I, p. 47.)

The litle, *Liber compostella*, is explained on the ground that the worth is a composition of various things... It also is *cum*, or many other books of other sages, and *post*, or after of many of them... Furthermore it is *compos*... and *stella*... (t. III, p. 46).

Cette dernière étymologie est une de celles qu'on a données pour *Compostelle*. Cela nous rapproche de l'Espagne; mais il n'y a là qu'un mirage. Et c'en est un autre qui nous attend au ch. XXXVIII, par lequel commence le vol. IV, et qui est intitulé « The Lullian alchemical Collection »; car, bien entendu, il n'y a rien de Lull là dedans, que le nom, ainsi que nous le donne à entendre M. Allison Peers dans son livre (p. 405) sur Ramón Lull (cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 277), et M. L. Th. précise que cette fausse littérature n'apparaît qu'au xve siècle et fleurit surtout au cours des deux siècles suivants (t. IV, p. 3). Mais comme il observe avec raison, on ne peut exclure d'une histoire du Lullianisme et de Lull ces productions mises sous son nom.

Since they evidently imitate his writings, attest his influence, and long served to swell the glory of his name...

Un appendice de 32 pages nous donne le tableau de cette abondante floraison, au moins pour la période antérieure à 1500, tout en renvoyant, pour les mss conservés en Grande-Bretagne au catalogue de Mrs Dorothea Waley Singer, et pour les imprimés au t. XXIX de l'*Histoire littéraire de la France*. Un index (p. 624) fournit pour chaque ouvrage les références utiles; un autre, la liste des œuvres contenues dans les mss des différents centres autres que ceux de Grande-Bretagne; et un autre enfin, l'indication détaillée des mss ou parties de mss pour chacun desdits ouvrages (fragments ou totalité). Rien en Espagne, ni touchant l'Espagne (sauf l'attribution à Raymond Lull, « de insula Mayoricarum » : notamment *Accurtatio*, *Ars conversionis*, *Ars intellectiva*, *Ars magica*, *Ars operativa*, *Lapidarius*, etc.)

Il y a bien dans le t. III un chapitre (IV) de 32 pages intitulé « Alchemical writings ascribed to Arnald of Villanova », mais c'est surtout au XIIIe siècle qu'appartient le célèbre médecin catalan, et c'est dans le tome précédent que M. L. Th a étudié son œuvre authentique. On nous parle surtout ici des œuvres d'attribution douteuse ou suspecte [4], tout en reconnaissant que

There appears to be no good reason for doubting that Arnald believed in the possibility of transmuting metals and wrote treatises on the subject. It fits with his hospitable attitude to other forms of occult science and arts... (p. 54).

4. Parmi lesquels un traité d'alchimie adressé à un certain Jacques de Toledo. — On sait que le roi Alphonse X a laissé, lui aussi, la réputation d'un astrologue (cf. t. IV, p. 136).

Enfin, dans le t. IV, le ch. LXIV (12 pages) est consacré à « Jerome Torrella on astrological images ». Il s'agit d'un Valencien, médecin de la reine de Naples, Jeanne d'Aragon, femme de Ferdinand II et sœur de Ferdinand d'Aragon, auquel, vers 1496, il dédiait un *Opus prœclarum de imaginibus astrologicis*, que mentionne Nic. Antonio (*B. h. vetus*, t. II, n° 840), et qu'on nous présente ici comme assez raisonnable, relativement :

On the whole Torrella tends to retain for astrological images a certain power, limited chiefly to medical and imaginary effects, but to disallow many exaggerated claims which had been made for such images by past anthors... (p. 581).

Nic. Antonio l'identifie avec le Torrella à qui Lucio Marineo Siculo écrit pour le féliciter d'avoir épargné la saignée au roi Ferdinand, alors sexagénaire.

Mais les relations de l'Espagne avec les autres pays, notamment avec l'Italie par le Collège de Bologne et le cardinal Albornoz par exemple, par Rome, laissent à supposer qu'elle n'est pas restée imperméable. Faut-il croire à un vide réel ? ou à une lacune de notre information ? Si c'est une lacune, à l'œuvre pour la combler ! Il y a une amorce à la fin du ch. VII du l. III de l'*Hist. de los Heterodoxos* de Menéndez Pelayo. M. Lynn Thorndike aura singulièrement facilité la tâche à celui qui voudra reprendre la question pour l'Espagne.

G. CIROT.

The Rise of the Spanish Empire in the Old World and in the New, by **Roger Bigelow Merriman**, Gurney professor of History and political Science in Harvard University, vol. IV, *Philip the Prudent*. New York, The Macmillan Company, 1934; XXIV-780 p. $ 7,50.

Voilà un ouvrage à lire et à garder pour le consulter. Ce ne sont pas les livres sur Philippe II qui manquent. L'un des plus remarqués a été celui de Bratli; mais c'est l'œuvre d'un « amateur » [1], plutôt que celle d'un historien professionnel, déclare M. R. B. M., qui ne conteste d'ailleurs pas ses mérites et dont l'appréciation se trouve en somme d'accord avec celle que j'ai donnée dans le *Bull. hisp.*, 1913, p. 287. Il y en a de plus récents :

I trust that the appearance, during the last five years, of four different lives of Philipp II — all in rather lighter vein — will not deter prospectives readers from the perceval of the somewhat solider pages which follow.

1. De grand talent d'ailleurs, et sérieusement documenté.

Ces ouvrages, M. R. B. M. les cite nommément : *La vie de Philippe II* par Jean Cassou, le *Philipp II, oder Religion und Macht* de Reinhold Schneider, le *Philippe II of Spain* de David Loth, et même le *Philip II, the first modern King* de J. H. Mariéjol (p. 75). Quant à l'*Histoire de Philippe II* de Forneron,

> The book is at once profoundly irritating and wellnigh indispensable. None of its statements can be accepted without careful verification; on the other hand, the task of the historian of Philip II would be far harder if he did not have it beside him.

Notre auteur y renvoie en effet bien souvent. Je relèverai par ailleurs avec sympathie l'éloge (p. 69) des Catalogues de M. Julián Paz, dont j'ai eu l'occasion de dire le mérite et l'utilité, et des *Fuentes* de M. B. Sánchez Alonso.

Ce volume est le quatrième et dernier que l'auteur place sous le titre général *The Rise of the Spanish Empire* [2]. Il en contient les dix derniers chapitres, dont les cinq premiers (XXXI-XXXV) forment le *Book VII*, sous le titre « The Spanish Empire at its greatest territorial extent », le second livre, constitué par les ch. XXXVI-XL, étant intitulé « The turn of the tide ». Le souci de la construction symétrique et régulière, géométrique et compartimentée, est, on le voit, assez apparent. Il est de circonstance. C'est du style Philippe II, « Escorial ».

Le chapitre initial, « A Spanish Sovereign, Champion of the Church », présente d'abord l'exposé des trois premières années du règne. On y voit (p. 13) comment une lutte engagée à propos de l'Italie en 1494 se termina en 1559 par la prise de Calais et le traité de Câteau-Cambrésis, qui fixa les positions pour 89 ans, jusqu'au traité de Westphalie. Le retour en Espagne ramène Philippe II à la lutte pour la foi; le premier acte est l'*auto de fe* de Valladolid du 8 oct. 1559 : « So Spain at last got back her King » nous dit-on avec raison (p. 18). Il ne la quitta plus, et il s'appliqua en conscience à la gouverner suivant une méthode inadéquate mais honnête.

Le reste de ce premier chapitre nous offre un portrait de ce roi qu'ont tant de fois présenté en pied des historiens plus ou moins fantaisistes. Celui-là est particulièrement poussé, et réussi. L'éducation qu'il reçut [3], son physique, son moral, ses habitudes d'homme méticuleux, paperassier, « slow-moving », ses manies ou

2. Ouvrage avantageusement connu déjà : le vol. II (1918) est cité par Hauser et Renaudet dans le t. VIII, de *Peuples et civilisations;* et le présent vol. IV, annoncé dans le t. IX.

3. On rappelle qu'il savait du latin; on oublie de dire qu'il eut pour maître le futur archevêque de Tolède, et ennemi des Jésuites, Martínez Guijarro, dit *Siliceus*.

ses travers, mais ses qualités aussi, tout cela est exposé sans recherche de l'effet et avec le souci évident de « faire » vrai. On nous rappelle ses veuvages [4]; son affection pour les deux filles qu'il eut d'Elisabeth de Valois, Isabel Clara Eugenia et Catalina Micaëla; son aversion pour les manifestations des sentiments intimes; enfin la grande tragédie de sa vie : la mort de son fils D. Carlos dont l'histoire et la littérature ont à l'envi chargé sa mémoire, comme si un roi digne de ce nom n'était pas excusable et même fondé à vouloir épargner à ses sujets un successeur inévitablement dangereux (la preuve n'étant pas faite, au surplus qu'il l'ait fait décapiter ou étrangler) ! Les lettres de Philippe à ses filles montrent en lui la fibre paternelle. S'il a vu un monstre dans l'héritier de sa couronne, quoi d'étonnant qu'il l'ait enfermé, *incomunicado*. On admettrait bien aujourd'hui qu'un père fît enfermer son fils. On ne peut donc qu'approuver M. R. B. M. de renforcer les adversaires de la légende sinistre : l'histoire vraie est tout aussi dramatique au fond, si ce n'est plus.

On nous rappelle ensuite le parallèle tracé entre Philippe II et son arrière-petit-fils Louis XIV par le protestant J.-J. Quesnot de la Chesnée (1709); et non seulement on l'approuve, mais on l'appuie (p. 41), tout en insistant sur la différence entre un Versailles et un Escorial. La construction du funèbre palais arrête dûment l'attention [5].

Finalement, c'est bien le Champion de la Foi que nous avons devant nous, représentant légitime et conscient de la tradition espagnole, au moment de la lutte contre les forces anticatholiques, notamment celles du Calvinisme, autrement agressives que celles du Luthéranisme. Ce n'est plus de politique qu'il s'agit, mais de religion [6]. Au moins jusqu'à l'avènement de Henri IV, qui retourne la situation, Philippe est bien l'homme des circonstances (p. 55), tout comme l'ont été les papes contemporains, après la rupture entre les deux partis au Concile de Trente; on peut même dire avant eux, avant Paul IV tout au moins. De 1559 à 1589 (mort de Henri III) et même après, la politique étrangère ne l'intéresse que sous cet angle, — car les affaires des Flandres, pour lui, n'étaient pas étrangères, et celles de Portugal étaient un règlement d'héritage.

4. Le quatrième à 53 ans. Il serait bon d'ajouter à ces tristesses matrimoniales le fait d'épouser à 27 ans une femme de 39, et laide.

5. Les deux livres du P. Zarco dont nous avons rendu compte en 1934, p. 116, ont été utilisés. Pour ce qui est des reliques, cf. mon *Mariana historien*, p. 52.

6. La question est de savoir si c'était bien son affaire, même au point de vue de l'époque. Ce n'était pas entièrement l'avis du Saint-Siège, notamment en ce qui concerne l'Inquisition.

L'attitude de Philippe II vis-à-vis de la papauté, l'Inquisition, l'Eglise d'Espagne, est expliquée avec netteté. Ce qu'il voulait, c'était

> A universally triumphant Roman Catholic Church which should be guided and controlled from Spain (p. 68).
>
> His ideal was to have church and state march hand in hand, both under his guidance, and each lending to the other its indispensable support. (P. 479.)

En dépit des querelles il y a tout de même Lépante. Quant aux Jésuites, entre les deux puissances, — pas toujours très bien vus du pape, et, semble-t-il, jamais du roi —, leur situation demandait une diplomatie toute spéciale.

Les chapitres qui suivent ce chapitre préliminaire sont respectivement intitulés « The last of the Crusades » (Protestantisme, *Alumbrados*, Inquisition, Morisques, Turcs, Lépante, etc.); « America and Philippines » (expéditions, administration, Inquisition, *Residencia*, *Visita*, Conseil des Indes, etc.); « Spain in Western Europe ». (Pays-Bas, Franche-Comté, France, Angleterre, la Saint-Barthélemy, etc.); « The annexation of Portugal »; « The Government of Spain under Philip II » (les Conseils, les *Cortes*, la *Contaduría mayor*, les impôts, la *Nueva Recopilación*, l'Inquisition, etc. »; « The Invincible Armada » (l'Angleterre de 1578 à 1598, et la France, de 1578 à 1584); « Antonio Pérez and the liberties of Aragon »; « Spain, France, and the Netherlands (1584-98) ».

Chacun de ces chapitres est suivi d'une bibliographie critique spéciale, sagement réduite aux sources les plus nécessaires et aux « Later works », parmi lesquels je trouve avec plaisir ceux de Pirenne, Gossart, Gachard, Mariéjol, P. Courteault, R. Lechat, L. Bertrand, H. C. Lea, H. de Castries, H. Léonardon, A. Rodríguez Villa, J. Nouaillac, etc. Il y a aussi aux bas des pages de nombreuses références, par exemple à *The Audiencia* de Cunningham.

Les titres courants indiquent le contenu respectif de chaque page, ce qui rend le volume engageant. Je ne veux pas dire qu'il le soit par là seulement, par le récit, ou l'exposé, ne traîne jamais, et il est clair. Voir par exemple les pages 263-4, sur l'entrevue de Bayonne, ou les p. 221-3 sur la *residencia*, qui certainement, dans l'esprit de Philippe, était une garantie de justice pour les administrés, en particulier pour les Indiens, mais qui se trouva être un principe de faiblesse.

Un dernier chapitre contient les « Final reflections ». Il s'agit d'y exposer les raisons qui ont précipité vers la décadence l'empire espagnol, « so overwhelmingly préponderant in the middle decades

of the sixteenth century » (p. 671). C'est la moralité de l'histoire. L'auteur les présente, ces causes, non sans modestie ni réticences. Voici, à ce qu'il semble, la principale :

> ... The spanish Empire was rather the result of a series of accidental and artificial agglomerations than of a normal and natural grouth... After long ages of comparative isolation, Spain was summoned to assume, under the leadership of her most uncosmopolitan part, the stupendous task of governing a world empire composed of a large number of widely scattered and heterogeneous units accidentally drawn together as a result of two fateful marriages (p. 671-3).

De fait, la Castille eut une fortune trop rapide pour être en état de gouverner et de défendre, encore moins d'absorber, l'empire dont elle devint le noyau en l'espace d'un siècle (1480-1581), Portugal compris, même en défalquant la part impériale que Charles-Quint laissa à son frère. L'héritage aragonais lui valut toutes les complications européennes, alors que son avenir était en Afrique et en Amérique. — Et pourtant, sans l'Aragon, sans la Navarre, eût-elle accompli si rapidement ces destinées propres ? Elle n'était même pas, au temps d'Enrique IV, le royaume le plus vigoureux de la péninsule ! Mais si l'on peut parler de décadence (et encore, à bien long terme !) de l'empire espagnol, a-t-on le droit de penser à une décadence de l'Espagne elle-même ? Ce serait une confusion évidente. On l'a souvent commise. Ç'a été une confusion et un abus. L'Espagne a pu avoir des maîtres indignes d'elle, et de mauvaises passes. On ne juge pas de la vitalité d'un pays d'après un gouvernement qui s'épuise, ou en raison d'une hégémonie qui disparaît.

G. CIROT.

Don Quichotte; Cervantes, tome II. Introduction et notes de **Maurice Bardon.** « Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers », Paris, Renaissance du Livre, 1935.

Il pouvait sembler paradoxal que « Les Cent Chefs-d'œuvre étrangers » n'eussent point encore accueilli les écrits de Cervantes. Sans doute le *Don Quichotte* circule-t-il assez couramment chez nous en des traductions, bien inégales d'ailleurs, même en des adaptations pour la jeunesse qui, hélas ! n'ont d'autre résultat que de détruire la curiosité pour ce livre immortel. Mais les autres ouvrages du grand écrivain ? Passe encore pour les *Nouvelles exemplaires* dont le charme nous est conservé dans la traduction de Jean Cassou (éditions de « La Pleïade », 1928). Mais la *Galatea* et le *Théâtre ?*

Aussi faut-il se réjouir de la publication des deux nouveaux volumes dont s'enrichit la collection, aussi bien que de la désignation de Maurice Bardon pour les présenter au public. On sait, en effet, la vaste érudition « cervantine » de B. qui s'est affirmée dans son imposante thèse de 1931.

L'introduction du premier tome comprend trois paragraphes : une biographie de C.; un examen du *D. Q.;* un résumé de la fortune du *D. Q.* à l'étranger. Celle du second, une étude sur la *Galathée;* une sur les *Nouvelles;* une sur le *Théâtre.* Nous voudrions surtout signaler aux lecteurs le chapitre « La fortune du *D. Q.* à l'étranger » où nous retrouvons un raccourci substantiel de la thèse de Bardon et, ce qui est nouveau, quelques indications très intéressantes relatives à l'influence du *D. Q.* au XIX[e] et au XX[e] siècles, qui seront développées par l'auteur dans un prochain livre. Soulignons la phrase : « Nul peuple n'a mieux adopté le *D. Q.*, ni avec plus de tendresse, que le peuple russe » : nouvelle preuve des affinités, aussi secrètes que profondes, entre le peuple espagnol et le peuple russe, que nous avons souvent pressenties. *Fuente Ovejuna,* de Lope, était représentée avec un vif succès sur les théâtres de la Russie tsariste. Et que dire des rapports si évidents des musiques de ces deux pays ? Nous autres, Français, nous lirons avec beaucoup de profit les passages où Bardon esquisse l'action du *D. Q.* sur nos plus grands romanciers, Stendhal, Balzac, Flaubert. Ce témoignage d'admiration rehausse encore, s'il était nécessaire, la valeur incomparable du *D. Q.*, ce modèle qui a passionné les plus glorieux successeurs de Cervantes.

Quant à la traduction, B. s'est servi, pour le *D. Q.*, pour *Rinconete* et pour le *Celoso extremeño* de celle de Viardot, « exacte sans pédantisme et de lecture aisée », à laquelle il a pourtant fait subir quelques retouches. La traduction du *Rufián dichoso* reproduit celle de Royer. A ce propos, qu'il nous soit permis de regretter que Bardon n'ait pas été tenté de nous donner un « entremés ». Les lecteurs français auraient beaucoup apprécié le charme de ces petites pièces si lestement enlevées, pleines de verve et d'ironie. B. a traduit lui-même les extraits de la *Galatea.*

En terminant, nous félicitons B. de son effort de synthèse pour nous livrer l'essentiel sur l'œuvre de Cervantès dans ses introductions si substantielles. Mais il est un point sur lequel notre ami nous permettra de ne pas être pleinement de son avis : nous voulons dire l'interprétation de la pensée religieuse de Cervantes. Si C. est catholique — officiellement —, il y a dans son ironie pour les pratiques religieuses qui ne pénètrent pas la vie intérieure une continuité à travers toute son œuvre dont il faudrait tenir un plus

grand compte. Dans son *Théâtre*, que nous venons d'expliquer, apparaît souvent cette critique de la religion tout extérieure, aussi bien que de la religion qui veut gouverner le monde. Et l'on se rappelle l'étonnement de Rinconete devant « la sécurité de ces gens et la confiance qu'ils avaient d'aller au ciel en ne manquant point à leurs dévotions, tandis qu'ils étaient si souillés de vols, d'homicides et d'offenses à Dieu », etc. De tels passages vont très loin et il convenait au moins de les examiner et de les discuter.

Jean SARRAILH.

Azorín, *Lope en silueta*, Madrid, Cruz y raya, 1935.

Azorín, président de « los amigos de Lope de Vega », se devait, en cette année du glorieux centenaire, de donner aussi son opinion sur le « fénix ». Il l'a fait avec sa délicatesse accoutumée, non point en un livre imposant, comme celui de Vossler, dont on a dit ici même toute la valeur, ou comme celui que prépare Montesinos, le grand connaisseur de Lope, mais en une charmante plaquette. « Un Lope independiente », écrit Azorin dans sa dédicace, inspiré par la fantaisie et l'amour, au demeurant les deux meilleures muses.

Cette déclaration éclaire un beau passage sur la conception azorinienne de la critique : œuvre d'art où la sensibilité doit l'emporter sur la « preparación », autrement dit, l'érudition.

Azorín dessine sur la première page la « aguja de navegar Lope » · au N.-O. « Yo me sucedo a mí mismo » (*Si no vieran las mujeres*). Au N.-E. « Defiéndame Dios de mí » (*Milagros del desprecio*). Au S.-E. « Vital facilidad » (*Nuevo mundo*). Au S.-O. « Amando, lo mismo es mentir que decir verdad » (*Carta al Duque de Sessa*).

Après cette ingénieuse rose des vents, nous trouvons toute une série de suggestions intéressantes, plutôt que des démonstrations développées, sur Lope en général, et aussi sur certaines œuvres spéciales. Lope, pour Azorín, est « immense ». Tout est dans son théâtre, le monde entier et tous ses souvenirs. En particulier ses amours — ou l'amour, car Lope a aimé l'amour sous d'infinis aspects et de changeants visages.

Les œuvres qui retiennent l'attention d'Azorín sont la *Dorotea*, l'*Isidro* et la *Gatomaquia*. La *Dorotea* est, pour le critique, une œuvre de jeunesse. (Nous aurons l'occasion de revenir prochainement sur cette interprétation). Une œuvre éminemment romantique aussi. Elle doit être comparée à l'*Isidro*, à peu près contemporain, [1] car ce poème peut en expliquer l'intention profonde. Azorín cite

1. Dans l'hypothèse d'Azorin.

quelques vers de l'*Isidro* où le poète demande à l'amour de ne plus le tyranniser

y no me rompas el hilo
con que de Creta salí.

Ce serait là, selon Azorín, une allusion à la fin des amours agitées de Lope et d'Elena, au moment où, après le procès et l'exil, le poète se marie avec Juana Gardo et « se halla ahora en una dichosa tregua ». « Lo que ahora llamamos popularmente lío, lo llama Lope con elegancia laberinto... Se han acabado los laberintos; no más líos » (p. 33).

La *Gatomaquia* serait la riposte de Lope lui-même au romantisme de la *Dorotea*. Dans ce poème burlesque incomparable, Lope se moque des sentiments exaltés qui s'épanouissaient dans la *Dorotea*. « La *Gatomaquia* es el poema irrisorio de los celos... Respira en todas sus páginas antirromanticismo. Lo que antes causaba el fervor, el entusiasmo, la cólera, el despecho de Lope, ahora es satirizado... La *Gatomaquia* es la contrapartida de la *Dorotea* ». (p. 39-40.)

On comprend maintenant pourquoi l'examen d'A. s'est plus spécialement centré sur ces trois œuvres de Lope, auxquelles il reconnaît une unité sentimentale et critique. Non point groupement arbitraire, mais trilogie. Hypothèse ingénieuse et qui révèle une « preparación » lopesque fort poussée.

La plaquette se termine par un « epílogo ideal », dans lequel l'auteur suppose — toujours la fantaisie — que Lope « se hubiera sentido atraido y repelido por este otro poeta galo del día [Paul Valéry], tan rígido y límpido como Malherbe » que Lope avait lu et cité. Modernité de Lope qui posait déjà le problème, d'ailleurs éternel, de la poésie pure, des vers obscurs, des vers clairs, comme le *Cimetière marin*.

Jean SARRAILH.

Maria Scorza, *Góngora e Chiabrera*. Napoli, Riccardo Ricciardi editore, MCMXXXIV. 66 pages. Vol. II des « Pubblicazioni della Scuola di perfezionamento in lingue e letterature moderne della R. Università di Napoli.

Il s'agit de la thèse exposée par M. Juan Millé y Giménez dans la *Revista de Arch., Bibl. y Museos* en 1913 (*Lope, Góngora y los orígenes del culteranismo*), puis dans *Estudios de literatura española* (La Plata, 1928), à savoir que Góngora a subi l'influence de l'Italien Gabriello Chiabrera. M. J. M. G. s'appuyait sur une lettre de Lope (des environs de 1617) qui semblerait viser ce poète

« de nación genovés » (Chiabrera, effectivement, était de Savone); et il avait pensé que les *Dialoghi* de Chiabrera pouvaient avoir été connus du poète de Cordoue. Mais la question est d'abord de savoir si celui-ci a pu les connaître : ils n'ont été publiés que longtemps après.

Restent les poèmes de Chiabrera. Il y a des rencontres, pas autre chose, par suite de l'imitation des mêmes passages des classiques; par exemple (p. 37) entre les vers de Góngora « A quanta Ceres inundò vezina... » et tel passage de l'*Eroica* XXXIV de Chiabrera. Quant à la *Galatea* de ce dernier, composée en 1608, c'est un petit drame et non un poème descriptif comme le *Polifemo;* la conception et l'exéçution sont toutes différentes.

Il est vrai que ce ne sont pas les poèmes que M. J. M. G. avait mis en cause, mais les procédés d'expression, vocabulaire, syntaxe. Or à ce point de vue Chiabrera serait aux antipodes de Góngora (p. 44). C'est par les dialectes, non par la latinisation, que Chiabrera veut enrichir le toscan, tout comme Cortegiano. Tout au plus recommande-t-il comme nos poètes de la Pléiade, et pratique-t-il la création de mots composés à la manière grecque (avec des mots soit grecs, soit latins); avec cela quelques néologismes : pareille chose se constate déjà dans la 1re partie des *Flores* de Espinosa (1605) et même dans Herrera. Quant à la syntaxe, si Chiabrera use de l'hyperbate, on la trouve aussi dans Garcilaso (cf. *Bull. hisp.* 1920, p. 253, où une faute d'impression me fait dire « hyperbole » au lieu d' « hyperbate ») et dans Herrera, enfin dans l'ode de Góngora à l'*Armada invencible*, qui date de 1588 (les premières *Canzoni* de Chiabrera sont de 1586). De même l'accusatif grec est déjà dans Garcilaso (cf. *ibid.*, p. 252).

Di guisa che per individuare lo scrittore che avrebbe dato al Góngora lo spunto per la sua riforma non é necessario uscir della Spagna; già lo Herrera non aveva fatto altro que applicare teorie sviluppatesi in Ispagna [1]... (p. 65).

Telle est la conclusion. Elle est d'accord, il me semble, avec celle qui ressort de l'étude de Mlle L. Salembien parue dans notre *Bulletin* en 1929-30.

Quoi qu'il en soit, M. J. Millé Giménez avait eu raison d'attirer l'attention sur des coïncidences qui l'avaient frappé. Il n'avait pas la prétention de dire le dernier mot sur la question. C'est bien à Chiabrera, semble-t-il, que pensait Lope; et en ce cas, c'est Lope qui s'est trompé.

G. CIROT.

1. L'auteur continue : « ... e di cui fu continuatore Ambrosio de Morales, amico del Góngora. » Cf. Romera-Navarro, *Bull. hisp.*, 1929, p. 219, sur Morales et ses idées pour l'emploi du castillan par les lettrés. Mais sur son intervention au point de vue stylistique il y aurait à mettre les choses au point.

Rubén Darío y su creación poética, por **Arturo Marasso.** Biblioteca Humanidades, editada por la Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, de la Universidad de La Plata, tome XIII. La Plata, República Argentina, 1934, XXVI-410 pages in-8°.

La collection à laquelle appartient cette étude comprend entre autres une *Historia de la historiografía argentina* par Rómulo D. Carbia [1], des *Estudios de literatura española* par Juan Millé Giménez, des *Investigaciones acerca de la historia económica del Virreynato del Plata* par Ricardo Levene. M. A. Marasso est, ou était en juillet 1934, vice-doyen de la Faculté, qui s'est assigné la tâche d'encourager ainsi la production de ses professeurs. M. A. M. n'a pas eu l'ambition de suivre pas à pas, de reconstituer l'évolution du poète. Il nous apporte seulement, nous dit-il, des notes. Ce sont des commentaires sur les poésies que contiennent les différents recueils; et il ne prend pas ceux-ci dans l'ordre d'apparition. D'abord les *Prosas profanas* (1896, 1901, 1905), puis les *Cantos de Vida y esperanza* (1905, 1907), *El Canto errante* (1907); ensuite *Otras poesías*, dont une, *La Victoria de Samotracia*, fut improvisée en 1912; enfin *Azul* (1888, 1905). Il eût été en effet arbitraire et imprudent de dater même approximativement chacune des pièces [2].

Ne demandons pas à M. A. M. ce qu'il n'a pas voulu faire, l'histoire du poète, ou un jugement d'ensemble sur son œuvre. Il s'est livré à des recherches extrêmement méticuleuses pour retrouver les influences subies, ou plutôt sollicitées, avidement reçues par le poète nicaraguayen. Rien que pour la première pièce (*Era un aire suave*) qu'il commente, il cite Charles Morice, Paul Verlaine, Th. Gautier, les Goncourt, Moréas, Hugo, Paul Guigou, Catulle Mendès, Charles Blanc, Edouard Dubus, Villiers de Lisle-Adam (p. 1-6); et il précise que c'est de *Quand les violons sont partis* de Dubus qu'est née l'idée d'écrire ce poème. A propos de *Spes*, il nous dit (p. 188) :

> Darío, en *Cantos de vida y esperanza*, escribió las siguientes estancias, bajo la sugestión poética de Moréas : *Spes; Filosofía; Ay, triste del que un día; De otoño; Amo, amas;* e *Ibis*.

1. Du même, sous-presse, *La crónica oficial de las Indias occidentales*.
2. La biographie a été également laissée pour une autre occasion. On peut en attendant lire les excellentes pages que M. Federico de Onís a mises en tête d'un choix de poésies de Darío dans son *Antología de la poesía española e hispano-americana* (cf. le c. r. de M. J. Sarrailh dans notre numéro 4 de 1935, p. 525) : parmi les 164 poètes qui figurent dans ce recueil Darío tient une bonne place, avec une bibliographie abondante. Voir aussi plus loin, p. 117.

Il n'est pas jusqu'à Paul Déroulède qui ne lui ait inspiré un vers (p. 341) :

Que escriba versos que parezcan lanzas.

Quant à Mallarmé, Darío connaissait *Les fleurs* par cœur, nous dit M. A. M. (p. 139); Leconte de Lisle l'a certainement inspiré ne serait-ce que par ses traductions (p. 185). Laurent Tailhade était son ami (p. 183). Il lisait Péladan et connaissait la littérature des « Rose-Croix » (p. 273). La *Leda* de Pierre Louys influa sur lui « para siempre » (p. 90).

C'est très justement que M. A. M. compare son poète, imprégné de notre romantisme, de notre parnassianisme, de notre symbolisme, etc., à Garcilaso (p. XIV). Lui aussi s'est d'abord mis à l'école de l'étranger avec M. A. M.; ajoutons, aux maîtres déjà nommés, au moins Flaubert, Armand Silvestre, Maizeroy, Zola, P. Adam, A. Daudet, Banville, Aloisius Bertrand, Coppée, Rollinat, Samain, Vielé-Griffin; peut-être Charles Guérin et Maurice de Guérin; hors de France, Edgar Poe et Dante Gabriel Rossetti.

Un *Glosario de Rubén Darío* fournit une liste de mots, expressions ou acceptions que le poète a affectionnés à l'exemple de certains de ses modèles, par ex. : *abolido*, *adamantino*, *adamida*, *bárbitos*, *ícor*, *profesor* lui-même (M. A. M. cite Barrès : « Napoléon professeur d'énergie »).

Sans traiter dans son ensemble la question de la versification, que d'ailleurs E. K. Mapes et A. Torres-Ríoseco avaient étudiée (cf. plus loin, p. 117) M. A. M. nous donne pourtant son avis sur l'influence de nos poètes. Ainsi à propos des sonnets en vers alexandrins :

Darío, espíritu tan innovador, no podía dejar de traer a nuestra lengua una forma métrica que en 1888 servía a los más ilustres artífices de la poesía lírica francesa. Aunque no hubiese leído sonetos alejandrinos en castellano, los hubiera escrito (p. 299).

A l'exemple de Boscan, Garcilaso avait pris de même aux Italiens leur grand vers, leur hendécasyllabe, avec son accentuation spéciale (6-10 ou 4-8-10) qui le faisait si différent de celui des Catalans.

Au surplus, à cet égard, il n'oublie pas les modèles espagnols. Il rappelle (p. 87) une polémique à laquelle donna lieu l'hendécasyllabe employé par Darío dans *Pórtico*, et il émet la supposition que ce vers dactylique ou de *gaita gallega*, c'est dans les *Elementos de métrica castellana* d'Eduardo de la Barra (1877) que le poète en connut la formule. Il souligne (p. 5) que

Darío suprimió los acentos fijos del dodecasílabo de Selgas o de José Joaquín Palma :

e iban frases vagas y tenues suspiros
entre los sollozos de los violoncelos

vuelve al verso de Arte mayor del Marqués de Santillana y de otros poetas del siglo XV.

Mais ce n'est pas là toute la substance de ces « Notes ». Le volume contient 50 gravures ou planches, dont la première donne le frontispice du *Paul Verlaine* de Charles Morice (1888) avec dédicace autographe de l'auteur à Rubén Darío; une autre le manuscrit de l'introduction au *Coloquio de los Centauros.* D'autres reproduisent des tableaux de Watteau, de Rubens, de Boucher, de Guido Reni, de Botticelli, de Puvis de Chavannes, de Burne-Jones, de Fra Angélico, de Michel-Ange, etc.; des statues, etc.; tout un pêle-mêle d'illustration mythologique empruntée à différents ouvrages, principalement à la *Mythologie* de Ménard, à celle de Decharme (1878), au *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio et même à l'*Histoire de la Littérature française* de Bédier et Hazard [3]. Il s'agissait en effet d'expliquer ou de justifier certains détails de ces poésies; les « largas barbas » des « padres-ríos » (p. 42), le « simulacro | del dios viril, | que artifice de Atenas en intacto pentélico labraras » (p. 106), ou « los abates refieren aventuras | a las rubias Marquesas » (p. 11). Ne sont-ce pas là des sources ? Et par conséquent n'y avait-il pas à les produire en toute ingénuité ?

Genre assez nouveau de commentaire, mais qui s'imposait en vérité, vu les circonstances, l'œuvre et l'homme. Pour *Era un aire suave*, à côté des auteurs cités tout à l'heure, M. A. M. évoque Watteau, Rubens, J.-B. Pater, Fragonard, Boucher, la *Joconde*, la *Nelly O' Brien* de Joshua Reynolds, les Saint-Aubin. L'antiquité, Darío l'a connue non seulement par les œuvres elles-mêmes, et par un Leconte de Lisle, un Maurice du Plessys, mais par la figuration des sculptures et des vases peints.

Il ne s'agit pas de dépecer le poète pour réduire à rien sa valeur. On a mis à part, on a admis le génie. Reste l'alimentation de son génie; et c'est ce que M. A. M. analyse et étiquète.

3. « Darío no hubiera podido escribir *Recreaciones arqueológicas* si no hubiese tenido a la vista *La Mythologie dans l'art ancien et moderne*, de René Ménard, elegantemente impresa en 1878 » (p. 105). C'est dans Ménard aussi qu'il a trouvé une figure représentant un vase et accompagnée d'un texte sur les bacchanales : de là *Divagación* (p. 7). Dans Decharme, un autre vase peint a pu lui inspirer le vers « sobre mi frente hizo brillar su escudo » (*Pegaso*). C'est dans Decharme aussi que Menéndez Pelayo semble s'être documenté pour son *Himno a Dionysios* (1879) (p. 7 et 174). Daremberg et Saglio ont pu suggérer des vers d'*Helios* (p. 184 et 187). Quant à Bédier et Hazard, leur illustration n'est reproduite bien entendu (p. 13, 21, 114) que pour nous suggérer à nous-mêmes certains rapprochements qui achèvent de montrer à quel point le poète était familier avec les représentations de l'art comme avec les poèmes antiques et les œuvres modernes que les unes et les autres ont inspirées.

Rubén Darío est avant tout un poète, mais un poète qui a lu [4]. Epris de passé, d'histoire humaine, donc érudit, il a forcément quelque chose, beaucoup même, d'artificiel et de livresque dans son inspiration. Mais livresque et artificiel aussi était Garcilaso, et encore plus Herrera, sans parler de Góngora. Comme eux aussi, Darío a le sens de la magnificence. Et cette magnificence n'est pas toute dans la forme; elle est d'abord dans la somptuosité de la représentation subjective. Le poète s'enivre de splendeurs. Aussi lui faut-il, pour objectiver ses visions, un langage richement, audacieusement approprié, et des rythmes recherchés, rares, oubliés. Seulement le lecteur aura besoin d'un commentaire. Garcilaso aura celui du *Brocense* et celui d'Herrera (dont Lope n'était pas très satisfait sans doute, puisqu'il en réclamait un autre [5]); Góngora aura celui de Pellicer; Rubén Darío celui d'Arturo Marasso, qui répond à nos exigences.

G. CIROT.

Carlos María Ocantos, Argentine novelist, A study of indigenous french and spanish Elements in his work, by **Theodore Andersson,** instructor of french in Yale University. New Haven, Yale University Press; London, Humphrey Milford, Oxford University Press; 1934; XII-136 p. in-8°, $ 1.50.

Sorti des presses de Firmin-Didot et Cie à Paris, cet élégant in-8° [1], orné d'un beau portrait d'Ocantos, nous fait connaître un vétéran de la littérature argentine dont l'œuvre mérite notre attention et notre sympathie,

Elle est complexe autant qu'abondante, cette œuvre. D'abord elle nous apporte un peu de l'air des *pampas;* et, pour cela seul, il faudrait la lire, comme il faut avoir lu *Martín Fierro* et *Facundo*. M. Andersson nous en cite de suggestifs extraits, notamment le portrait du *gaucho* Santos Frutos, arrogant et provocateur, ou l'apparition du *gaucho malo* redouté de la police. C'est là peut-être ce qui nous attirerait le plus. Mais l'auteur, qui a publié vingt *Novelas argentinas*, dont la première date de 1888 et la

4. Avec la *Mythologie* de Ménard, M. A. M. signale, comme ayant eu « perdurable influencia en la imaginación y el pensamiento poético de Darío » (p. XVII), la Bible (ce qui l'apparente à Herrera) et *Les grands initiés, Esquisse de l'histoire secrète des religions* d'Edouard Schuré (1889); puis, en seconde ligne, *Le latin mystique* de Remy de Gourmont. « Asombra que en las estrofas ligeras de *Era un aire suave*, haya una erudición escrupulosa » (p. XXI).

5. Cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 235.

1. Dans la même collection a paru *An Etymological vocabulary to the Libro de Buen Amor of Juan Ruiz, Arcipreste de Hita*, par Henry B. Richardson.

dernière de 1929, s'est rendu compte que pareils thèmes ne pouvaient être traités indéfiniment.

A vrai dire, les Argentins ont bien compris depuis longtemps que ce fonds national, exclusif assurément, ne pouvait leur assurer la subsistance littéraire d'une façon indéfinie. Aussi se sont-ils mis, comme d'autres (comme les autres, peut-on dire) pays américains espagnols, à l'école de notre romantisme, puis des mouvements de réaction qu'il a provoqués chez nous. La France s'est trouvée substituée (involontairement) à l'Espagne dans le rôle d'initiatrice auprès des générations sud-américaines depuis trois quarts de siècle, en poésie comme en prose. A cette Espagne d'outre-mer, affranchie de la tutelle métropolitaine et fortement métissée, au surplus, par le mélange avec toutes sortes de races, européennes, africaines, indigènes, il est arrivé en somme de subir l'influence française comme la vieille Espagne elle-même l'avait ressentie au XIIIe, au XVIIIe, puis au XXe siècle. Ce sont là phénomènes naturels, consécutifs aux fortes expansions intellectuelles et artistiques de tout peuple que ses idées et ses productions ont fortement caractérisé. Les influences politiques ou économiques peuvent avoir là leur rôle; elles ne l'ont jamais, sur ce terrain idéaliste, que secondaire. D'autre part, la langue était un lien trop puissant pour qu'elle ne ramenât pas tôt ou tard les nouvelles Espagnes vers l'ancienne. Etant donné en outre les affinités raciales qui peuvent agir obscurément, il n'était pas possible que les Latins d'Amérique ne fussent pas émerveillés par les beautés de la littérature espagnole, autrement connues et appréciées dans le monde qu'elles ne l'étaient avant Ticknor. Le témoignage de ce dernier, puis celui d'un Fitzmaurice-Kelly, celui d'un E. Mérimée, ont été des appels comme des garanties. Aujourd'hui le retour est accompli, au moins pour les intellectuels, à la sphère desquels se limitent naturellement de pareils mouvements.

Carlos María Ocantos, né en 1860 à Buenos Aires, représente, par sa vie et son œuvre, une succession et même une synthèse de ces trois attitudes de sympathie : pour l'élément indigène; pour la France; pour l'Espagne. Cet homme, qui a du sang allemand dans les veines, et qui à 14 ans composait une nouvelle romantique, laissée du reste en manuscrit, et à 23 imprimait un roman psychologique (devenu introuvable), a été amené à vivre, de par les hasards de la vie diplomatique, à Madrid de 1886 à 1890, au temps de la grande activité de Galdós, Valera, Pereda, Pardo Bazán, Palacio Valdés, Alarcón, Alas. On comprend qu'il ait été fortement impressionné, d'autant qu'il revint en 1895 : il fut nommé alors membre correspondant de l'Académie (alors « royale ») espagnole. Il resta, cette fois, quinze ans à Madrid, Le fait qu'il

écrivait en espagnol, non en « argentin », dénote un sens qui n'est pas si commun, mais qui est bon [2]. Il se rattachait ainsi au grand mouvement de réaction linguistique dont le chef de file fut, après le Chilien Andrés Bello, l'illustre Colombien Rufino José Cuervo.

C'est à Madrid qu'il se retira en 1918, après un séjour de huit ans comme diplomate encore, en Danemark et en Norvège, séjour qui lui donna l'occasion de connaître et de décrire en *Seis novelas danesas* ces pays fort nouveaux pour lui. Il continua sa série de romans argentins qu'il n'avait du reste pas interrompue; mais il mit à jour *Seis novelas españolas*, plus deux autres recueils similaires qui parfont un total de 27 volumes.

Si l'influence espagnole ou, comme dit M. Andersson, l'*españolismo*, se trahit et s'explique facilement chez Ocantos par ses origines plus qu'à moitié espagnoles et ses longs séjours en Espagne, l'influence française est chez lui visible, et même prévisible; encore était-il bon de nous la montrer en détail. C'est ce que fait M. A., qui consacre à cette influence un chapitre comme il en a consacré un à l'« espagnolisme ». Il y a là une étude consciencieuse et complète; elle dépasse, oserai-je dire, la personnalité de l'écrivain qui en fait l'objet, puisqu'elle nous renseigne d'une façon directe ou indirecte, à propos de lui, sur le mouvement littéraire en Argentine, en marge duquel, à la vérité, il a vécu et travaillé, mais dont il est issu tout de même.

En réalité, c'est son pays qu'on retrouve dans la plus grande partie de son œuvre; mais non pas seulement l'Argentine des *gauchos*, et voilà le mérite et la nouveauté : c'est toute l'Argentine. Aussi bien que la *pampa*, c'est la petite ville provinciale et l'immense capitale; aussi bien que l'*estanciero*, c'est le petit bourgeois ou le citadin prétentieux, l'aristocrate ou soi-disant tel. On y retrouve, certes, et ce n'est pas sans plaisir, la *puestera*, la *pulpería*, la *confitería*, et naturellement aussi la *tertulia*, survivances de la vie d'autrefois dans la bourgade encore rurale, avec son *paseo* sous les *paraísos*; mais on y assiste aussi aux luttes politiques entre *ordenistas* et *eneístas;* et surtout c'est de Buenos Aires qu'on nous parle, avec un souci de réalisme dont nous ne pouvons que nous réjouir; un réalisme plein d'humour, à la Galdós, donc bien loin du réalisme morose et pesant de Zola. Tout un défilé de types, surpris sans doute sur le vif dans le monde de la politique, du journal, des affaires, des lettres et des arts; et des femmes aussi, immigrantes ou créoles. Non qu'il s'agisse unique-

2. Cf. Amado Alonso, *El problema de la lengua en América* (p. 44) : « Un idioma *nacional* literario, independiente del castellano general, seria un contrasentido... » Voir *Bull. hisp.*, 1935, p. 532.

ment pour l'auteur de décrire ou de stigmatiser. Il a une conception de la morale sociale, conception très humaine et simple, qui étend sur son œuvre et sur son vaste sujet une douce teinte d'idéalisme; et il examine des problèmes sociaux qui ne se posent pas qu'en Amérique du Sud, Avec lui l'argentinisme s'est singulièrement élargi !

Ajoutons que sa doctrine et sa pratique, en ce qui concerne la langue, sont conformes à l'exemple de Pereda, Pardo Bazán, Blasco Ibáñez, et paraissent inattaquables : respecter la tradition et la correction de la syntaxe et de la morphologie castillanes, mais faire accueil, faire un sort même, au particularisme local. Combien de perles on peut sertir ainsi ! Le tout est que le lecteur comprenne et apprécie.

Je n'ai pas craint d'être un peu long sur un livre d'une centaine de pages : il est intéressant et bien fait; et c'est une bonne fortune pour l'auteur de tous ces romans que d'avoir trouvé un jeune universitaire de l'Amérique du Nord qui le comprît et l'expliquât si bien.

G. CIROT.

Louis Papy, M.-Th. Gadala, *Le Portugal*. Grenoble. B. Arthaud, succ. des Editions J. Rey, s. d. [1935]. In-8°, 191 p. Couverture en couleurs de **Mme Gabrielle Papy,** 174 héliogravures, une carte h. t. sans indication d'échelle.

La collection « Les Beaux Pays » des éditions Rey, de Grenoble, vient de s'enrichir d'un volume sur le Portugal dû à la collaboration de M. Louis Papy et de Mme M.-Th. Gadala. Ce n'est ni un guide pour voyageur, ni un traité de géographie, mais une série de tableaux, paysages, villes, œuvres humaines. Successivement nous sont présentés le « visage de Lisbonne », le spectacle de ses fêtes, la vue de ses jardins, de ses palais, de sa prestigieuse banlieue maritime; Coïmbre et la Beïra; le « Romancero de la pierre », des églises de Tomar aux cloîtres ciselés de Batalha; Bussaco, parc national; le Midi portugais, ses steppes, ses cultures et ses rivages.

Le soin que les auteurs ont mis à éviter tout appareil didactique n'empêche pas le livre d'être tout pénétré d'esprit géographique. Cette qualité se révèle tout d'abord dans la description pittoresque et colorée des paysages; dans l'exacte analyse des influences qui unissent l'homme à la terre; dans le souci d'évoquer, chaque fois qu'il est nécessaire, le souvenir et l'action du passé, de ce passé si riche d'aventures, de prodigieux succès et de soudains aban-

dons. Certains tableaux sont particulièrement réussis : la description très vivante de Lisbonne, celle des jardins enchantés et des parcs de Cintra; les collines et les vallées de la douce Beïra, d'autres encore...

Une somptueuse illustration, puisée aux meilleures sources, bien adaptée au texte et d'une exécution irréprochable, accroît la valeur de ce livre dont la couverture s'orne d'une belle aquarelle de Mme Gabrielle Papy. Il est difficile d'imaginer plus séduisante invitation au voyage !

H. CAVAILLÈS.

Pequeños Anales de quince dias. La Revolución en Asturias, Octubre 1934, por **Aurelio de Llano Roza de Ampudia**, académico correspondiente de la Academia de la Historia, de la de Bellas Artes y de la Española, « Talleres tipográficos », Altamirano, 5 y 7. Oviedo. 1935. 215 pages grand in-8°.

M. de Llano Roza de Ampudia est l'auteur de plusieurs publications très appréciées des folkloristes, entre autres *El Libro de Caravia* (1919, cf. *Bull. hisp.*, 1921, p. 76) et un recueil de *Cuentos asturianos recogidos de la tradición oral*, publié par la « Junta para ampliación de Estudios » dans son « Archivo de tradiciones populares » en 1925. Il a décrit les beautés de son pays des Asturies sous tous les aspects : géographique, littéraire et linguistique. Il vient de s'en faire le chroniqueur pour raconter la tragédie qui l'a ensanglanté il y a un an.

Du 5 au 21 octobre : quinze jours ! Il était tout indiqué de rappeler le titre des *Grandes Anales de quince días* sous lequel Quevedo a fait paraître la chronique où il célèbre la chute du duc d'Osuna, à la mort de Philippe III. Mais c'est modestie pure que d'avoir qualifié ceux-ci de « pequeños ». Car non seulement on y trouve décrits en détail, avec photographies et cartes à l'appui, les événements effroyables de cette sinistre quinzaine qui coûta 256 morts et 639 blessés à la troupe, et 940 morts, 1.449 blessés parmi les *paisanos*, c'est-à-dire civils : au total 1.196 morts, 2.088 blessés; mais la leçon qui se dégage de ce compte rendu sans conclusions est d'une éloquence rare. Ce n'est pas à nous de l'interpréter. Mais nous pouvons la méditer et en faire notre profit, et pas seulement au point de vue historique.

G. CIROT.

CHRONIQUE

— Barbara Matulka, *The courtly Cid theme in the « Primaleón »* (*The Romanic Review*, oct.-déc. 1934). Mme B. M. a déjà étudié (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 366) *The Cid as a courtly hero : from Amadis to Corneille*, et elle est revenue sur cette évolution à propos du *Prince déguisé* de Scudéry (cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 425), pièce dont elle a trouvé la source principale dans *Primaleón*. Elle se propose d'ailleurs, dans un travail plus ample, « to show the contamination which the historical Cid figure underwent through the connection with purely imaginary adventures and motives derived from the romances ». Il s'agit ici « to demonstrate how the historical (or pseudo-historical) Cid-Jimena story gradually drew into its compass and texture all the chivalric motives which constitute the framework of the *Primaleón* and other romances of chivalry ». C'est un complément à ce qu'elle a tiré du *Florisel de Niquea* (1532) : un autre exemple, plus ancien (1512) : « In the *Primaleón* are already found among others, the very motives which Guillén de Castro was said to have invented : the family feud, in which the fathers are enemies; the head-motive...; the motive of love versus hatred... », etc. L'héroïne est Gridonia, fille de Nardides, tué par Palmerín de Oliva; le héros est le fils de celui-ci, Primaleón, qui tue dans un tournoi Perequín, lequel, prétendant à la main de Gridonia, venait pour la venger. Finalement il parle d'aller offrir sa tête à son ennemie, dont il est devenu amoureux. En attendant ce sont ses services qu'il lui offre (incognito) : d'où les mille péripéties habituelles aux romans de chevalerie. Elle s'éprend de lui; le croyant mort, elle veut mourir. Et quand il se fait connaître et lui présente décidément sa tête et son épée, elle veut se tuer avec l'arme. Enfin tout se termine par le mariage. Le *Primaleón* a fourni à Guillén plus encore que le *Florisel*, sauf en ceci que Gridonia n'aime pas encore le héros dont elle demande la tête, au contraire de la Sidonia du *Florisel*. On retrouve quelque chose de ce thème dans une nouvelle de Giraldi Cintio; on en retrouve des éléments ailleurs, ainsi que dans la légende même du Cid. Mais le *Primaleón* et le *Florisel*

fournissent à eux deux tous ceux qui constituent l'intrigue des *Mocedades;* ils comblent les lacunes de la légende par rapport à la *comedia.* Rien de plus habile ni de plus acceptable pour le public d'alors, que « this telescoping of the national hero with those of other revered heroes of the *Primaleón* and the *Amadís.* »

— *Un episodio de la vida de María de Molina*, tel est le sujet traité par Mme Mercedes Gaibrois y Riaño de Ballesteros lors de sa réception à l'Académie de l'Histoire (24 fév. 1935), où elle succède (cf. *Bull. hisp.*, 1933, p. 96) à D. Manuel Serrano y Sanz, l'historien de valeur qui fut d'abord modeste employé (combien serviable !) au Département des manuscrits de la Biblioteca nacional, gagna au concours une chaire d'Histoire à l'Université de Saragosse et a laissé un nombre imposant de publications appréciées. C'est M. Elías Tormo y Monzó qui répondait à la récipiendaire. Esquissant délicatement une vie de jeune femme éprise d'idéal et de travail, il a mis en relief par des chiffres le labeur accompli par l'auteur du *Sancho IV de Castilla* (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 156) : 608 documents publiés, presque tous inédits; 134 archives explorées, dans 99 villes différentes; 15.000 lettres royales lues la plume à la main, 50 registres parcourus, dans le seul « Archivo de Aragón »; il a de plus énuméré les travaux en cours d'exécution, entre autres l'histoire des règnes de Ferdinand III à Alphonse XI inclus dans l'*Historia de España* d'Espasa-Calpe, et la Vie de Dª María de Molina, dont le discours prononcé dans cette séance n'est qu'une partie.

Ecrit dans une langue agile et sobre, ce chapitre de 50 pages, suivi des notes indispensables et du « Testamento inédito de María de Molina » (1308), relate un drame historique émouvant, authentique, sans l'arrangement scénique de la fameuse pièce de Tirso : la machination ourdie par les infants et D. Juan Núñez de Lara pour détourner de sa mère le jeune roi. Quatre années de compétitions (1300-1303), où la faiblesse et l'inconscience du petit-fils d'Alphonse X sont compensées et rachetées par l'intelligence et le dévouement indulgent d'une mère qui a compris et rempli jusqu'au bout son devoir. Bel épilogue à l'histoire de Sancho IV lui-même, et specimen de ce que sera l'étude, également annoncée, sur « la femme espagnole au Moyen âge ».

— Angel Marvaud, *Les premières Cortès ordinaires de la République espagnole* (*Revue des Sciences politiques*, janv.-mars 1934).

— Fidelino de Figueiredo, *Textos portugueses medievaes. Subsidio para um inventario bibliographico.* (*Las Ciencias*, Madrid, Año I, núm. 4, 1934). *Cancioneiros*, *Linhagens*, *Nobiliario Chronicas*, etc. (Pour la *Chronica geral* de l'Academia de Sciencias, cf. *Bull. hisp.*, 1912, p. 244; 1917, p. 103-132; 1927, p. 199).

— André E. Sayous, *Les méthodes commerciales de Barcelone au XIVᵉ siècle, surtout d'après les protocoles inédits de ses archives notoriales* (*Estudis Universitaris Catalans*, 1933). Suite de *Les méthodes commerciales de Barcelone au XIIIᵉ siècle, d'après des documents inédits des Archives de la Cathédrale* (*ibid.*, 1932). — Sur l'auteur, cf. Maxime Glansdorff, *Les travaux d'André E. Sayous sur l'histoire économique* (*Revue économique internationale*, mai 1935, Bruxelles, Goemare, rue de la Limite, 21).

— Arturo Farinelli, *Fuga in Ispagna a vent'anni* (*Nuova Antologia*, 16 gennaio 1935-XIII). Souvenirs de jeunesse du sympathique érudit, notamment sur Barcelone, son Université, son Athénée.

— Nous avons déjà signalé (1934, p. 536) dans *PMLA* (march 1934) un article de M. E. K. Mapes, *Innovation and french influence in the metrics of Rubén Darío*. L'auteur de *L'influence française dans l'œuvre de Rubén Darío* (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 276) y met au point la thèse soutenue par M. Arturo Torres-Ríoseco, qui, dans *Rubén Darío, Casticismo y americanismo de su obra* (1931), combat « two unfortunate tendencies evident in much of the critical material on Darío : 1° that of ascribing an undue share in the poet's artistic novelties to French influence, and 2° that of considering as « innovations » by Darío details of technique which he really resurrected, with little or no change, from earlier Spanish poetry. » En revanche, M. E. K. M. trouve que l'auteur a exagéré l'influence espagnole (que personne ne nie du reste), ne l'admettant que pour le *Responso a Verlaine*. M. E. K. M. ajoute *El país del sol* (cf. Catulle Mendès), *Augurios* (cf. Kahn). D'autre part, le sonnet en alexandrins de Pedro Espinosa ne peut avoir servi de modèle à Darío en 1890, puisqu'il n'a été connu qu'en 1895 (M. Mapes dit 1896, mais cf. A. Marasso, *Ruben Darío*, p. 298); les vers du type « El verso sutil | que pasa o que posa » ne peuvent se ramener à celui de « Lloraba la niña || (Y tenia razón) » (Góngora; accentuer *teniá* et non *tenía;* de même plus loin « que teniá los años »); ils rappellent au contraire nettement ceux de Leconte de Lisle « Couronnés de thym | et de marjolaine ». Pour les vers 7-5 de la seguidille formant, si l'on veut, un dodécasyllabe, l'innovation de Darío a consisté à s'en servir pour des sonnets. Quant à son accointance avec les poètes du xvᵉ siècle, elle pourrait bien être due surtout au fait de la publication, en 1884, du *Cancionero inédito del siglo XV*. N'est-il pas abusif d'assimiler les tercets monorimes de Darío aux *villancicos* de Juan del Encina, qui en plus des trois vers sur une rime en ont, ou deux sur une autre, ou un servant d'*estribillo ?* Mais surtout,

comment ne pas admettre l'influence de nos poètes du XIXe siècle pour le traitement de l'alexandrin, sous prétexte que leurs innovations se retrouvent (par-ci par-là) dans les vieux poètes espagnols ? Comment Darío aurait-il fait abstraction des expériences françaises si bien connues de lui (cf. ci-dessus, p. 107, le c. r. sur le *Rubén Darío* d'A. Marasso), et préféré aller en quête des raretés d'une littérature qu'il avait, c'est certain, dévorée dès l'âge de 13 ans, dans la *B. A. E.*, mais peut-être pas étudiée d'assez près pour avoir l'idée de partir de là en vue d'une évolution parallèle à celle de notre vers chez Hugo, Leconte de Lisle et Verlaine ? Surtout quand on constate qu'à 14 ans, il dévorait aussi Victor Hugo, et cela en compagnie de son ami Gavidia, qui eut le premier l'idée de faire des alexandrins en espagnol à la manière française. Les exemples allégués dans les poètes espagnols anciens sont au surplus d'une scansion ou même d'une lecture douteuse (en tout cas il faut couper « Ligera cosa es | la muerte de pasar », ce qui fait un alexandrin ordinaire, avec deux hémistiches aigus).

Ainsi la cause est entendue; et nous n'avons rien à retirer de l'acquiescement donné jadis à la thèse de M. E. K. M. dans le c. r. précité du *Bull. hisp.* Il ne s'agit pas de voir dans ce poète un imitateur servile (pas plus que dans Garcilaso par rapport aux Italiens). Il est admis que nous avons affaire à un génie original, qui a pris son bien où il le trouvait; mais c'est surtout en France qu'il l'a trouvé. — Nous avons signalé un autre article de M. E. K. M. sur Darío (1935, p. 414). Signalons aussi celui de M. Arturo Torres Rioseco, *Rubén Darío el prosista*, dans *Modern Language Forum* (febr. 1934). Celui de M. E. K. M. a paru d'autre part en espagnol (*Los primeros sonetos alejandrinos de Rubén Darío*) dans la *Revista hispánica moderna, Boletín del Instituto de las Españas*, julio 1935 (Año I, núm. 4); le même numéro contient un article de M. John Englekirk, *Rubén Darío y los críticos chilenos*, avec une photographie, un portrait par Vázquez Díaz, et une caricature par Alonso.

— Américo Castro, *Perspectiva de la novela picaresca* (*Rev. de la Biblioteca Archivo y Museo de Madrid*, 1935, n° 2, p. 123-138). « Trozo de un estudio mucho más amplio del fondo histórico sobre que se proyecta este género literario ». L'auteur rattache l'inspiration du *Lazarillo de Tormes* à celle des *Fabliaux français*, des *Coplas de la Panadera, del Provincial* et de *Mingo Revulgo*, c'est-à-dire à la satire du moyen âge, volontiers anticléricale et antinoble. « Crítica y sorna », voilà l'attitude, toute populaire, de la préréforme dont la première *novela* picaresque est la manifestation littéraire et l'expression sans doute adéquate, sans pré-

tention aucune au dogmatisme. Pareille attitude, plus violente même, dans d'autres œuvres contemporaines du Lazarillo, en particulier la *Recopilación* de Diego Sánchez de Badajoz (1554) et le *Jardín del alma cristiana* de Vasco Díaz Tanco (1552). Qu'il s'agisse de la conduite des moines, voire des chanoines, ou des prétentions du moindre *hidalgo*, qu'offusque le « Dios mantenga », on sent là une atmosphère chargée. Il y a eu un pré-érasmisme diffus et vulgaire, c'est évident, en Espagne comme partout. « El erasmismo venido de fuera no hace sino sumarse a tendencias enraizadas desde hacía tiempo en la conciencia española. » — Postérieur d'un demi-siècle, le *Guzmán* représente assurément un autre état d'esprit; aussi M. A. C. voit-il avec raison une forte solution de continuité entre le *Lazarillo* et toute la prolification picaresque.

— Ezio Levi, *Lope de Vega e l'Italia*, Napoli, 1935 (Memoria letta alla R. Academia di Napoli, 53 pages). « La creazione artistica non è per Lope de Vega uno sforzo doloroso... è un atto festoso e giocondo. » Après ce préambule, accompagné d'un émouvant résumé de la vie intime et des tragiques dernières années du « poeta della gioia e della giocondità », M. E. L. rappelle les relations de Lope avec les artistes italiens, entre autres Vincenzo Carducci, auquel il a adressé un sonnet dithyrambique, et avec les comédiens italiens, à commencer par ceux de la *commedia dell' arte*, bien accueillis en Espagne, mieux qu'en Italie peut-être (p. 61).

Il n'est que de constater : « Italiani sono i nomi degli amorosi nelle commedie di Lope — Fulvio, Ottavio e Leandro — e italiani anche i nomi delle innamorate — Lucinda, Eleonora, Isabella — e molto simili agli intrecci degli *scenari* sono argomenti di molte commedie, specialmente di quelle della prima maniera »; de même pour la technique théâtrale (p. 19). « Le commedie italiane di Lope de Vega sono, se ho ben contato, una cinquantina. Sebbene Lope non sia mai venuto in Italia, dell' Italia aveva una conoscenza precisa e mirabile... Al tempo di Lope de Vega l'Italia era rispetto alla Spagna esattamente quello che era Atene rispetto a Roma a tempo d'Augusto... » (p. 23). Revue rapide des *comedias* tirées d'auteurs italiens ou se rattachant à l'Italie par le sujet ou le lieu de l'action. Les descriptions, les allusions, et chose étrange, jusqu'au sentiment patriotique, montrent la place que l'Italie tenait dans l'imagination et l'affection de Lope, Naples surtout, dont il connaissait, par le duc de Sessa tout au moins, la vie de faste et de rêve. « Non v' è commedia di Lope, nella quale non appaia o un' immagine o un ricordo di quella festosa

e avventurosa vita napoletana » (p. 34). Et c'est à Naples que se passent beaucoup de ses pièces.

En somme, à la double explication qu'il nous offre de l'italianisme si évident et si marqué, si affranchi d'ailleurs de toute servitude, de Lope (« l'unità del mondo ispano-italiano del Rinascimento... le origini e le Fonti del teatro di Lope de Vega nelle rappresentazioni dei comici italiani dell' arte »), M. E. L. nous en suggère une troisième : l'attrait, le prestige de la vie italienne, multipliés par l'éloignement et l'ignorance effective. N'oublions pas non plus ce que nous en retrouvons dans les *Novelas* et la *Dorotea*.

En manière d'illustration, M. E. L. a joint un appendice sur les *Poesie popolari italiane nel teatro di Lope*, principalement dans la bouche des *graciosos*, d'origine et d'allure italiennes (jusqu'à un certain point, tout au moins).

— *Revista de Filología Española* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 536), 1934, 2 : T. Navarro Tomás, *Análisis fonético del valenciano literario.* — J. Mª Chacón y Calvo, *El P. Sarmiento* y el « *Poema del Cid* ». — G. Bonfante, *Resti romanzi di « hic » « haec », « hoc ».* — G. Sachs, *Reflejos de inde en España.* — A. H. Krappe, *La muerte de Ben Yehhaf.* — J. F. Pastor, *Dante y Nebrija.* — A. Huarte *Para la biografía de los hermanos Valdés.* — J. Sarrailh, *Note complémentaire sur Clément Marot et l'Inquisition espagnole.* — A. Castro, *Algunas publicaciones sobre Quevedo.* — C. r. sur J. Paz, *Catálogo de la Col. de doc. inéd. para la hist. de Esp.* (H. Serís); Nuñez de Arenas, *Impresos esp. publicados en Burdeos* (A. R. Rodríguez Moñino); Abr. Yaari, *Resimath sifré ladino* (G. Sachs); *Miscelanea... en honra de Dª Car. Michaëlis de Vasconcellos* (J. Mª de C.); R. Ortiz, *Varia Romanica* (E. J.); R. Hallig, *Die Benennungen der Bachstelze* (G. Sachs); Rodrigues Lapa, *Cantigas de Santa Maria* (Aubrey F. G. Bell), *Liçoes de Lit. portuguesa* (*id.*); A. Rodriguez Moñino, *Dictados épicos de Extremadura* (G. S.); F. de B. San Román, *Arch. prov. hist. de Toledo, I : Los protocolos de los antiguos escribanos de la ciudad imperial* (B. S. A.). — Bibliografia. Noticias. — 1934, 3 : M. L. Wagner, *Etimologías españolas y arábigo-hispanicas.* — M. Romera-Navarro, *Góngora, Quevedo y algunos literatos más en « El Criticón ».* Gracián, qui ne cite nulle part Cervantes et fait grand cas de Mateo Alemán, de Góngora, de Lope, de Quevedo (comme poète surtout), de Bartolomé Leonardo (Argensola), fait dans le *Criticón* des allusions et des emprunts plus ou moins voilés à des œuvres qu'il y a intérêt à reconnaître. C'est ce que s'est proposé d'examiner M. R.-N.; il complète ainsi les enquêtes publiées par lui dans l'*His-*

panic Review et le *Bull. hisp.* (1934, p. 149). Les auteurs reconnus sont Góngora, Comines traduit par J. Vitrian, Ant. de Mendoza, Melchor de Santa Cruz, Quevedo, Alemán, Timoneda, le *Galateo* de Lucas Gracián Dantisco (refonte de celui de Giovanni della Casa), Rufo, le *Cortegiano* de Castiglione, Fray Hernando de Santiago; enfin Ant. Pérez et Cervantes, une fois chacun mais seulement pour des proverbes et sans doute par rencontre. — T. Navarro-Tomás, *Rehilamiento*. — Leo Spitzer, *Astur.* « Xemes ». — M. García Blanco, *Sobre los nombres épicos.* — Lloyd Kasten, *Una edición del « Secretum Secretorum » de Burgos, 1505.* — D. Alonso, *Sobre el hidalgo Camilote y el hidalgo Don Quijote.* — C. r. sur L. Spitzer, *Romanische Stil- und Literaturstudien* (A. Rosenblat); P. Preis, *Die Animalisierung von Gegenständen in den Metaphorn der spanischen Sprache* (G. Sachs); F. Courtney Tarr et A. Centeno, *A graded spanish Review Grammar* (D. Alonso); H. Cidade, *Lições sóbre a cultura e a lit. portuguesas* (A. F. G. Bell); Z. García Villada, *Hist. ecles. de Esp.*, t. II (B. S. A.); S. M. Waxman, *A bibliography of the belles-lettres of Santo Domingo* (P. H. Ureña et G. Sánchez Lustrino); R. Ezquerra Abadía, *La conspiración del duque de Hijar (1648)* (B. S. A.); A. da Cunda, *Goethe haveria lido Gil Vicente* (A. F. G. Bell); *Letters of the court of John III King of Portugal* (A. F. G. Bell). — Bibliografía.

— *Hispanic Review* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 253), 1934, 1 : C. E. Anibal, *Observations on « La Estrella de Sevilla ».* Nous avons signalé dans notre n° 4 de 1933 (p. 463) l'étude de M. Sturgis E. Leavitt sur *La Estrella de Sevilla*, qu'il attribue à Claramonte, et le c. r. de M. Anibal, qui rejette cette conclusion. Ce dernier revient sur la question. Il accepte la date de 1623; mais dans le *gracioso* Clarindo il reconnaît Andrés de Claramonte lui-même, le « poetaster of the lowest ideals » auquel M. Leavitt attribuerait la pièce, « clearly written *con amore*, frequently subjected to an artistic conscience so remarkably exacting as to risk misunderstanding, and often patently dictated by the author's ambitious desire to satisfy himself rather than the indulgent public of his day ». Il penserait plutôt, pour son compte, à Luis Vélez de Guevara. — Irving A. Leonard, *A shipment of « Comedias » to the Indies.* — José R. Palomo, *The relative combined with « querer » in old Spanish.* — J. P. Wickersham Crawford, *Castillejo's Ana.* — E. Allison Peers, *The reception of « Don Alvaro ».* — Lloyd Kasten, *Several observations concerning « Lo Libre de Saviesa » attributed to James I of Aragon.* — C. r. sur Fl. Whyte, *The Dance of Death in Spain and Catalonia* (J. D. M. Ford); A. Torres-Rioseco, *Bibliografía de la novela mejicana* (J. R. Spell); S. E. Trachman, *Cer-*

vantes' Women of literary tradition (R. Schevill); J. Huber, *Altportugiesisches Elementarbuch* (E. B. Williams); G. Portnoff, *La literatura rusa en Espana* (J. A. Balseiro); Ch. E. Kany, *Life and manners in Madrid* (J. P. W. C.); C. Pitollet, *Gloses* (O. H. G.). — 1934, 2 : Aubrey F. G. Bell, *Cervantes and the Renaissance*. — M. Romera-Navarro, *Autores latinos en « El Criticón »*. M. R. N. a donné dans la même revue un article sur les *Citas bíblicas en el Criticón*, parmi lesquelles il y en a d'auteurs latins. Gracián ne donne pas souvent ses références. Il y avait donc intérêt, et un certain mérite, à les identifier, pour combler les lacunes de l'édition de Cejador et celles de l'étude d'Adolphe Coster dans la *Revue hispanique* (nº 76, 1933). « Habla Coster de los *larcins* de Gracián. Resiéntese aquí su visión crítica. No acabó de entender a Gracián... » (cf. *ibid.*, p. 543). — J. R. Spell, *A tentative Bibliography of Spanish translations of the works of J. J. Rousseau*. — E. B. Williams, *The posttonic penult in portuguese*. — E. M. Wilson, *Note on a sonnet of Rioja's*. — E. Abreu Gómez, P. P. Rogers, *Adiciones a la bibliografía de García Gutiérrez*. — A. M. Withers, *Two additional borrowings from Petrarch by Gutierre de Cetina*. — C. r. sur *Rev. hisp.*, t. LXXXI (J. P. W. Crawford). — M. A. Buchanan, *Bibliographical Notes*. — C. r. sur M. Romera-Navarro, *Antología de la Literatura Española* (F. Courtney Tarr); J. D. M. Ford et Maxwell I. Raphael, *A bibliography of Cuban Belles-Letters* (Manuel Pedro González; D. Giuseppe de Luca, *Aforismi e Poesie di San Giovanni della Croce*, et G. Mª Bertini, *Via alla mistica di Frate Francesco da Osuna* (E. Allison Peers); R. S. Boggs, *The halfchick tale in Spain and France*. — Note d'E. Sarmiento sur un passage de son article du *Bull. hisp.*, 1932, p. 152. — 1934, 3 : E. Herman Hespelt, *The genesis of « La Familia de Alvareda »*. — Théodore Babbtit, *Observations on the « Crónica de once reyes »*. — M. Romera-Navarro, *« Quillotro » y sus variantes*. — Katherine Reding, *A study on the influence of Oliver Goldsmith's « Citizen of the world » upon the « Cartas Marruecas » of José Cadalso*. — Joseph G. Fucilla, *Italian Cervantina*. — A. G. Solalinde, *Una fuente de las « Partidas » : La « Disciplina Clericalis » de Pedro Alfonso* (cf. *ejemplo XXVI* et *Partida II*, VII, 5). — J. Horace Nunemaker, *Note on Abolays*. — C. C. Rice, *The etymology of Spanish « columbrar » (to decry), « vislumbrar » (to see dimly)*. — C. r. sur L. Astrana Marín, *Obras completas de don Francisco de Quevedo* (Robert Williams) [on reproche à l'auteur une sévérité injustifiée à l'égard d'E. Mérimée : une citation suffit pour en dire long sur l'état d'esprit de M. L. Astrana : « ...Una sola línea de los *Sueños* vale por Rabelais

y Voltaire juntos »]); G. Brereton, *Quelques précisions sur les sources d'Espronceda* (G. T. Northup); E. G. Gamero y de Laiglesia, *Galdós y su obra : Los « Episodios Nacionales »* (C. Vázquez Arjona); *Fetsgabe zum 60. Geburtstag Karl Vosslers* (O. H. Green); *César Barja, Literatura española, Libros y autores modernos : Siglos XVIII y XIX* (E. Herman Hespelt); J. Sarrailh, *Enquêtes romantiques* (Edwin B. Williams); Agapito Rey, *Sumas de historia troyana de Leomarte* (Hayward Keniston); Irving A. Leonard, *Romances of Chivabry in the Spanish Indies* (O. H. G.). — 1934, 4 : M. Romera-Navarro, *Las disfrazadas de varón en la comedia*. La première se trouverait dans la *Comedia de los Engañados* de Lope de Rueda (1556), d'origine italienne. On peut ajouter que Lope en a mis jusque dans deux de ses nouvelles (*Les fortunas de Diana* et *Guzmán el Bravo*, cf. *Bull. hisp.*, 1923, p. 323 et 329-331), qui sont d'ailleurs comme des esquisses de *comedias* ou des *comedias* sous forme de romans. M. R. N. rappelle les *Dos Doncellas* de Cervantes et conteste l'assertion d'Icaza touchant la fréquence de tels déguisements à cette époque dans la vie courante. — George Tyler Northup, « *La Gran Conquista de Ultramar and its problems*. — W. H. Shoemaker, *Windows on the Spanish stage in the sixteenth century*. — G. Irving Dale, *Agustín de Rojas and « La vida es sueño »*. — P. G. Wickersham Crawford, *Encina's « Egloga de Fileno, Zambardo y Cardenio » and Antonio Tebaldeo's Second Eclogue*. — J. R. Spell, *Rousseau's 1750 « Discours » in Spain*. — E. H. Templin, *The source of Lope de Vega's « El Hijo venturoso » and (indirectly) of « La Esclava de su hijo »*. — F. Sánchez y Escribano, *Una biografía desconocida de Juan de Mal Lara*. — Marion A. Zeitein, « *Tot siempre* ». — C. r. sur Mildred Edith Johnson, *The « Aucto del Castillo de Emaus » and the « Aucto de la Iglesia of Juan de Timoneda* (J. L. Gillet); R. L. Grismer, J. E. Lepsine, R. H. Olmsted, *A bibliographie of articles on Spanish Literature* (S. Griswold Morley); José A. Balseiro, *Novelistas españoles modernos* (Arthur L. Owen); Ludwig Pfandl, *Historia de la lit. nac. esp. en la Edad de oro*, trad. Rubió Balaguer (O. H. G.).

1935, 1 : H. Chonon Berkowitz, *Galdos' literary Apprenticeship*. — E. Sarmiento, *On two criticisms of Gracian's « Agudeza »*. — Ch. F. Fraker, *Gustavo Adolfo Bécquer and the Modernists*. — J. G. Fucilla, *A miscellany of Portuguese imitations*. — Ada M. Coe, *Richardson in Spain*. — M. Romera-Navarro, *Un hermano imaginario de Gracián* [Lorenzo]. — A. H. Krappe, *Notes on Spanish « Cuentos edificativos »*. Il s'agit d'une histoire tirée du *Schah Nameh* de Firdousi; cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 182. — J. D. M. Ford,

Henry Roseman Lang. — R. Schevill, *S. L. Millard Rosenberg.* — M. A. Buchanan, *Bibliographical Notes.* — C. r. sur A. R. Nykl, *El Cancionero de Aben Guzmán* (S. G. Morley); D. Alonso, *El Enquiridion... de Erasmo* (E. Buceta) [cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 516]; Randolph A. Haynes, *Negation in « Don Quijote »* (R. K. Spaulding); B. Acevedo et M. Fernández, *Vocabularío del Table de Occidente* (J. E. Gillet) [cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 240]; J. Sarrailh, *Obras dramáticas de Martínez de la Rosa* (E. B. Williams) [cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 115); *Mélanges de Philologie offerts à J.-J. Salverda de Grave* (E. B. Williams); Sturgis E. Leavitt, *A tentative Bibliography of Bolivian Literature* (J. R. Spell); A. Coester, *A tentative Bibl. of the Belles-Lettres of Argentine Republic* (J. R. Spell). — 1935, 2 : Alice H. Bushee, *The five « Partes of Tirso de Molina* (planches). — Rosa Seeleman, *Folkloric Elements in Valle-Inclán.* — M. Romera-Navarro, *Sobre la moral de Gracián.* C'est une morale adaptée, compte tenu des personnes auxquelles elle s'adresse, et par conséquent susceptible de variations dans ses formules et même ses aspects; relative par là même jusqu'à un certain point, dans le domaine purement humain, et sans préjudice des grandes règles chrétiennes, hors de question. — Edith L. Kelly, *« Fer », « far », « facer », « fazer » in three works of Berceo.* — W. J. Entwistle, *Prolegomena to an edition of Fernão Lopes.* — Gifford Davis, *The developpement of a national theme in medieval Castilian literature.* — C. c. Rice, *The etymology of Spanish « corral », « loco », and « mozo ».* — W. L. Fichter, *Lope de Vega's « La Conquista de Cortés » and « El Marqués del Valle ».* — Halfdan Gregersen, *Visiting Italian interpreters of Ibsen in Barcelona and Madrid.* — C. r. sur Wesley Robertson Long, *La flor de las Ystorias de Orient* (Lloyd Kasten) [cf. *Bull. hisp.*, ci-dessus, p. 93]; John Eugene Englekirk, *Edgar Allan Poe in Hispanic Literature* (Otis H. Green); Werner Matthies, *Die aus intransitiven Verben der Bewegung dem Partizip des Perfekts gebildeten Umschreibung im Spanischen* (Hayward Keniston); Sister Teresa C. Goode, *Gonzalo de Berceo, El Sacrificio de la Misa. A study of its symbolism* (A. G. Solalinde). — 1935, 3 (*Lope de Vega Number*) : Rudolf Schevill, *Lope de Vega and the Golden Age.* Examen très élogieux du *Lope de Vega und sein Zeitalter* de Karl Vossler; ainsi que de la traduction de Ramón de la Serna, *Lope de Vega y su tiempo;* non sans réserves, notamment à propos de la *Dorotea*, vantée par l'auteur alors que Pfandl trouve qu'il faut beaucoup de patience pour la lire. Et pourtant, si l'on y retrouve le Lope des *Novelas*, avec cet esprit, cette verve charmante qui les caractérise, cette *charla* si espagnole, cette *guasa*

si amusante; si l'on y dégage touchant l'amour, ses plaisirs et ses peines, une philosophie pragmatique du *desengaño*, tout cela sans compter l'intérêt autobiographique, qui n'est pas niable, mais qu'il faut savoir repérer pour retrouver la vie, l'âme de Lope, ne vaut-il pas la peine de lire et de relire ? Car c'est encore là qu'il s'est le plus livré, en dehors de sa correspondance; il s'y est libéré des entraves de la *comedia*, pourtant bien desserrées déjà par lui, comme on sait. Il ne s'agit même plus de préparer la scène finale. Sa muse s'est décorsetée. C'est là, en tout cas, que nous retrouverons le mieux son ambiance intellectuelle, sentimentale et morale. Seulement, c'est vrai, il y faut de la patience; mais il n'est pas nécessaire, quand on a lu, de relire tout à la suite et tout d'une traite. Ce n'est pas l'œuvre qui vaut, c'est le détail, et surtout c'est l'auteur. Comprise ainsi, elle présente, ou plutôt elle recèle un intérêt capital. — M. Romera-Navarro, *Lope de Vega y las unidades dramáticas*. Etude très poussée des idées de l'époque touchant les « unités ». On retiendra tout spécialement la tolérance de Francisco de Cascales allant jusqu'à dix jours et s'appuyant sur un curieux calcul (p. 196), et le raisonnement plein de bon sens sur lequel s'appuie Tirso pour condamner la règle des 24 ou des 12 heures (et de même le P. José Alcázar, Polo de Medina); enfin la formule si mesurée de Lope : autant que possible pas plus d'un jour pour chaque *jornada :* formule peut-être extensible, dans son idée, à la question de lieu. Cervantes lui-même, en fait, rabattit beaucoup de ses critiques bien souvent citées. Il est curieux que ce soit une femme, Dª Feliciana Enríquez de Guzmán, qui se montra le plus réactionnaire (1619). — W. L. Fichter, *A manuscript copy of the last autograph of Lope de Vega's « Al pasar del arroyo »*. Il s'agit d'un ms. provenant de Lord Holland et appartenant au comte d'Ilchester. Les listes des personnages en tête des trois actes, avec les noms des auteurs (troupe d'Hernán Sánchez de Vargas) et d'autres particularités propres aux mss de Lope semblent bien prouver qu'on a là une copie fidèle. Cependant il y manque six vers qui figurent dans la *Parte XII* (*B. A. E.*, t. LII; éd. de l'Acad., t. XI); et les variantes, assez peu nombreuses en somme, ne sont pas toutes heureuses. Les copistes (car ils sont deux) avaient-ils sous les yeux aussi cette *Parte ?* N'est-ce pas plutôt que cette *Parte* est, ainsi que le suppose M. W. L. F., exceptionnellement exacte ? — E. H. Templin, *The mother in the Comedia of Lope de Vega :* « Whoever seeks to obtain a picture of Spanish domestic life in plays like *El ejemplo de casadas*... and *La discordia en los casados* will, of course, be desappointed... It is undoubtely true that the introduction of

the mother contributes little to our knowledge of contemporary society, and even leads us away from it. » (p. 238, 241). — Jerome More : *Note on Lope de Vega and the Romancero.* — Courtney Bruerton, *On the chronology of some plays by Lope de Vega.* — C. E. Anibal, c. r. de *El mayor imposible of Lope de Vega*, éd. par John Brooks. — W. L. Fichter, c. r. de *Comedia del Perro del hortelano*, éd. par E. Kohler (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 411). — S. G. Morley, c. r. de *Lope de Vega, cancionero teatral*, par J. Robles Pazos.

— *Hispania* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 532), 1934, 2 : Wilfred A. Beardsley, *Certain considerations inviting reappraisal of « La Fe » by Armando Palacio Valdés.* — J. E. Espinosa, *The teacher of Spanish in the present order.* — Edith Johnson, *« Hispania » References. Reasons for the study of Spanish.* — W. C. Salley, *How can we arise interest in Spanish among students ?* — F. M. Kercheville, *Fitting the teaching of Spanish to community needs.* — J. Sánchez, *Reorganisation of the educational system of Spain.* — W. V. Kaulfers, *Sideligts on México.* — S. L. Millard Rosenberg, *Political News from Spain.* — Fr. Douglas, *Contemporary Spanish literature.* — C. r. de Llobera, *Obras poéticas de Fray Luis de León*, t. II (S. M. Rosenberg); R. A. Haynes, *Negation in Don Quijote* (E. B. Place); J. Lloyd Macham, *Church and State in Latin America* (A. Coester); C. Pitollet, *Gloses : Le véritable Blasco-Ibañez, le véritable Gómez-Carrillo* (*id.*); G. Dundas Craig, *The modernist Trend in Spanish-American poetry.* — 1934, 3 : William C. Atkinson, *America in Spain.* — Edwin B. Place, *Does Lope de Vega's « Gracioso » stem in part from Harlequin.* — Marjorie C. Johnston, *Rubén Darío's acquaintance with Poe.* — S. L. M. Rosenberg, *El martirio de los poliglotos; — The second Book fair of Madrid.* — C. r. sur Sadie Edith Trachman, *Cervantes' Women of literary tradition* (Chesley Martin Hutchings); María Cadilla de Martínez, *La poesía popular en Puerto Rico* (F. W. Heeter); Julio Romano, *Pedro Antonio de Alarcón;* Roger Bigelow Merriman, *Philip the Prudent* (A. Coester), etc. — R. J. Michels, *S. L. Millard Rosenberg.* — 1934, 4 : James O. Swain, *A visit to Concha Espina at Luzmela.* — Madalina W. Nichols, *Notes on Spanish historical portraiture.* — C. E. Anibal, *A note on Lope de Vega's « El Desdén vengado ».* — R. K. Spaulding, *Two elliptical subjunctives in Spanish.* — Frances Douglas, *Contemporary Spanish Literature.* — C. r. sur J. B. Trend, *The origins of Modern Spain;* Eunice Joiner Gates, *The metaphors of Luis de Góngora* [cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 236]; Ricardo León, *Novelas;* Mariano Cuevas, *Orígenes del humanismo en México;* Henry R. Wagner, *Spanish*

explorations in the Strait of Juan de Fuca; Exemplario contra los engaños y peligros del mundo [réimpr. de l'éd. de 1531] (S. L. Millard Rosenberg); Blanche C. Grant, *When old Trails were new : the story of Taos* (Aurelio M. Espinosa); J. Eugene Englekirk, *Edgar Allan Poe in Hispanic literature* (Herman Hespelt); Angélica Palma, *Ricardo Palma* (A. Coester).

1935, 1 : J. O. Swain, *The Albufera thirty years after.* — Helen S. Nicholson, *Amós de Escalante, 1831-1902 : a Montañés poet.* — Eunice Joiner Gates, *Góngora's Use of proverbs.* — John E. Englekirk, *The « discovery » of « Los de abajo »* [de Mariano Azuela]. — Barbara Matulka, *The courtly Cid theme in Calderón's « Afectos de odio y amor ».* On retrouve dans cette pièce, qui date d'avant 1658, le thème des *Mocedades del Cid* : le duc de Russie, Casimiro, tombe amoureux de Cristerna, fille du roi de Suevia auquel il vient d'infliger la défaite et la mort. Elle a promis sa main à celui qui la vengerait, et a eu soin de stipuler qu'elle excepte de cet engagement Casimiro lui-même. Celui-ci cependant trouve le moyen d'entrer incognito à son service. Elle lui fait promettre d'aller enlever par surprise ou de tuer sa propre sœur à lui, laquelle s'approche à la tête d'une armée. Il s'exécute, amène sa sœur prisonnière, puis se charge de porter lui-même à la cour de Russie le défi qu'un prétendant à la main de Cristerna a lancé à Casimiro, censé se cacher; et c'est lui qui revient pour le duel, à la stupeur de la duchesse. Vainqueur, c'est sa propre sœur qui l'amène comme prisonnier à Cristerna, à la main de laquelle elle a donc droit; et ce droit, elle le passe à Casimiro lui-même. L'intrigue est compliquée : c'est l'aboutissement du thème traité dans le *Primaleón*, le *Florisel de Niquea* et les *Mocedades* (cf. ci-dessus, p. 115). — Sturgis E. Leavitt, *Some aspects of the grotesque in the drama of the Siglo de Oro.*

— *Hespéris* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 535), 1934, 3e trim. : E. Lévi-Provençal, *La « mora Zaida », belle-fille d'al-Mutaᶜmid.* Confirmation de l'identification proposée dans le précédent fascicule (cf. *Bull. hisp.*, loc. cit.). — 1934, 2e-4e trim. : P. de Cenival, *René de Châteaubriand, comte de Guazaua, au royaume de Fès, 1493.* — R. Ricard, *Les deux voyages du P. Fernando de Contreras à Fès.* — J. de las Cagigas, *Un traité de paix entre le roi Pierre IV d'Aragon et le sultan de Tunis, Abū Ishāk II.* — Y. D. Sénach, *Une chronique juive de Fès : le « Yahas Fès » de Ribbi Abner Hassarfaty.* L'auteur est un descendant († 1884) d'un juif expulsé d'Espagne en 1492. — R. Ricard, *Encore l'ambassade de Jorge Juan au Maroc* (cf. *Bull. hisp.*, loc. cit.). — C. r. sur D. M. G. dos Santos, *O infante Santo e a possibilidade do seu culto canonico*

(Pierre de Cenival); Andrés Coll, *Villa-Cisneros* (R. Ricard); D. R. Pires de Lima, *História da dominação portuguêsa em Çafim (1506-1542), Azamor, Os precedentes da conquista e da expedição do Duque Dom Jaime* (R. Ricard); *Cartas dos grandes do mundo coligidas por Francisco Rodrigues Lobo (1612); Cartas dos reis, senhores e homems insignes portugueses ... editadas por Ricardo Jorge (id.);* Ag. Millares Carlo, *Ensayo de una bio-bibliografía de escritores naturales de Islas Canarias* (id.). — Actes du VIII[e] Congrès (13-20 avril 1933) de l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines. [Plusieurs communications touchant à l'histoire de l'Espagne et du Portugal ont été publiées dans l'*Hespéris* : celles de MM. J. de las Cagigas, P. de Cenival, R. Ricard, E. Lambert; dans *Andalûs*, celle de M. González Palencia : cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 535, et ci-dessus.]

— A l'Institut des Etudes américaines, fondé par le Comité « France-Amérique » (9, avenue Victor-Emmanuel, Paris), M. Pierre Fontaines parle des « Grands problèmes humains que pose le Brésil » (nov.-déc. 1935); et M. R. Garric, des « Grands problèmes historiques culturels et politiques » (janvier-février 1936).

— Le premier numéro (1[er] avril 1935) de *Norte* (Buenos-Aires, Beauchef, 245; directeur : Fermín Estrella Gutiérrez) signale le livre d'A. Marusso sur Rubén Darío (cf. ci-dessus, p. 107); *El gaucho*, de Rómulo Muñiz; *Erasmo y Vives*, par Manuel E. Valentini. Dans les numéros suivants : *Algunos escritores, españoles de hoy* (*Galería da instantáneas*) : sur A. Castro, Salaverría, Sáinz Rodríguez, etc.

— C. Pitollet, dans *Les Langues méridionales*, juillet-sept. 1935 : *Chronique espagnole* (Le « Nomenclator general » d'Espagne; La réception de Pío Baroja à l'Académie espagnole; Lope de Vega « sin fine »; Où va l'Espagne ?).

— L'édition de *Los Eruditos a la violeta* dont il est rendu compte à la page 515 de notre dernier fascicule est due à M. R. Miguel y Planas, ainsi qu'il est dit explicitement dans le compte-rendu lui-même.

— L'article de M. A. H. Krappe intitulé *Spanish Etymologies* que nous signalions p. 537, a paru dans le n° 2-3 de 1934 de l'*Archivum Romanicum* que dirige M. G. Bertoni.

— *Erratum* : Même fascicule, p. 504, n. 6, restituer une ligne tombée : *Perseo, Petronio, Marcial y Valerio* » (*p. 328*). *Le cas de ce dernier* (Q. Valerius Soranus)...

3 janvier 1936. G. C.

LA REDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXXVIII. Avril-Juin. N° 2.

SUR LA MORT DE GARCILASO

AU MUY, EN PROVENCE

Cette année 1936 est celle du IV[e] Centenaire de la mort de Garcilaso. Nous avons pensé qu'il ne serait pas indigne de cette commémoration de réunir ici quelques faits curieux se rapportant à cette mort, où apparaît de façon particulièrement édifiante l'éternelle vérité de la relativité de tout ici-bas, y compris d'une des sciences humaines qui se targuent parfois d'être moins sujettes que d'autres à ce vice fondamental et en quelque sorte rédhibitoire de l'humaine activité, l'Histoire.

On a beaucoup écrit déjà sur la campagne de Charles-Quint en Provence dans l'été de 1536. Une relation assez détaillée en a été publiée en 1918, au tome CXXVII de la *Revue historique*, sous le titre : *Charles-Quint en Provence*, avec tirage à part. Cet exposé émane d'un historien universitaire des plus sérieux, M. V.-L. Bourrilly. A la page 59 du tirage à part, on lit : « Plus célèbre, quoique inexactement rapporté en général, est l'épisode de la Tour du Muy, où une cinquantaine de paysans se rassemblèrent, munis d'arquebuses, et, lors du passage de l'ennemi, firent le coup de feu sur un groupe magnifiquement habillé, dans lequel ils présumaient que devait être l'Empereur en personne. Charles-Quint n'eut pas à souffrir de l'aventure; mais un des principaux personnages de sa suite, Pierre de Nassau selon les uns, Garcilasso de Vega suivant d'autres, fut frappé à mort. Furieux, l'Empereur fit battre la Tour avec du canon et ceux

des paysans qui ne périrent pas dans le combat furent pendus ».

Il est, en vérité, fâcheux qu'un historien professionnel, et, je le répète, des plus sérieux, se soit laissé influencer de la sorte par le plus fallacieux des historiens de Provence, ce Jean-François de Gaufridi — dont il a d'ailleurs réfuté maintes fantaisies —, lequel, à la page 438 du tome II de l'édition de 1694, contait, avec toute cette fable, la mort du seigneur Pierre de Nassau; ayant, au reste, pris dans Du Bellay — dont il sera parlé bientôt — le chiffre non moins mensonger des « 50 » défenseurs. Gaufridi, parmi ces 50, en séparait 5, gentilshommes particulièrement héroïques, dont il n'hésitait point à livrer les noms à la postérité : Albode, Châteauneuf, Balbe, Escragnole et Boniface. Les autres, *innominati* moins glorieux, se composaient de « 15 légionnaires et environ 30 paysans ». La légende désormais est assez solidement implantée pour qu'en 1766 le diligent abbé Expilly l'accueille au tome IV de son célèbre *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules*, paru cette année-là, p. 948 :

C'est, selon la tradition, dans cette cour, que s'étoient enfermés sept (*sic*) gentilshommes, qui, par la chûte d'une machine, devoient faire périr l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il y passa en allant faire le siège de la ville de Marseille (*sic*). La machine, ajoute-t-on, écrasa effectivement la voiture de l'Empereur, mais le Prince, qui étoit à cheval, s'arrêta à temps. Il contraignit ces gentilshommes à se rendre et les fit pendre à un arbre au bas de la Tour. Depuis cette époque, le curé et son clergé ont toujours été en usage de venir faire une absoute au pied de cette Tour, chaque année, le lendemain du jour de l'Ascension.

L'abbé Papon, laborieux compilateur, au tome IV de son *Histoire générale de Provence*, Paris, 1786, reprend, page 72, cette invention, cite le nom des 5 gentilshommes et narre comment eux et leurs « soldats » — l'abbé Papon est membre de l'Académie de Marseille — tuent « un seigneur que la richesse de ses habits, la beauté de son cheval et la contenance respectueuse de la troupe faisoient distinguer des autres ». Ils l'étendent même « sur le carreau par une décharge ». Mais son nom, du moins, est tu.

Je pourrais rapporter aussi le passage de l'*Histoire et Chronique de Provence* du fils de l'imposteur de Salon, où César de Nostredame parle (éd. de Lyon, 1614, p. 756) des « quarante ou cinquante païsans qui s'estoient resolus dans une Tour » que Charles-Quint rencontra sur son passage, à l'aller et qui, ayant « esté battus et rendus à mercy » furent finalement pendus. Et y joindre le passage où l'auteur, cependant si sérieux, de l'*Histoire chronologique de Provence* parue à Aix en 1664, Honoré Bouche, nous parle à son tour (t. II, p. 582) de ces « quelque quarante ou cinquante hommes », qui, « s'estant mis en embuscade dans une tour avec des arquebuses », se virent, après s'être rendus « voirement à discrétion », pendus « tous et chacun ». Bouche a d'ailleurs soin de remarquer que « Soléry » affirme qu'il n'y avait que 12 hommes dans la Tour du Muy — qui, dit-il encore, est « en estat », conservant « quelques marques des coups de canon qui lui furent tirez » —, qu'elle arrêta trois jours l'armée de l'Empereur et qu'il fut tiré contre elle « cent quarante-neuf coups de canon ».

Il serait évidemment fastidieux de poursuivre cette enquête sur la façon dont les auteurs se copient les uns les autres. Même le *Dictionnaire géographique et administratif de la France* de Paul Joanne, t. IV (1896), p. 2898, en est une preuve, et c'est son passage sur la Tour du Muy qui, sans qu'on cite de source, se retrouvera, trois années plus tard, au tome XXIV, p. 652, de la *Grande Encyclopédie*, que copiera à son tour un des collaborateurs de l'*Enciclopedia Espasa*, t. XXXVII, p. 719. En Provence, la fable n'a pas laissé jusqu'à nos jours de se perpétuer. Ainsi, je trouve dans un volume de *Chroniques et Traditions provençales* publié à Toulon en 1831 par Alphonse Denis, p. 67, la mention de la messe annuelle du Muy en l'honneur des cinq gentilshommes de Provence et, en particulier, de ce Sire d'Escragnole, ou Escragnolles, qui n'a jamais eu de réalité hors de la fantaisie de Gaufridi. De *Saint-Raphaël Revue*, du 14 février 1897, nos cinq héros — qui se sont accrus de trois autres — passeront en 1898 dans le docte ouvrage de l'abbé H. Espitalier sur

Les Evêques de Fréjus, paru à Draguignan, p. 154. Ce ne sera qu'en 1901, les 9 et 16 janvier, que la *Revue de Cannes et du Littoral* s'avisera de protester. Mais elle ne le fera que parce qu'en 1900, dans une plaquette : *La Tour du Muy, dite de Charles-Quint* (Draguignan) et, l'année suivante, dans son petit ouvrage sur *Les Monuments historiques du Var* de l'arrondissement de Draguignan (Draguignan, Latil, in-4°), Octave Teissier aura enfin démasqué l'imposteur.

Cette Tour du Muy, qui servit si longtemps à la défense de la porte de la ville et jouait toujours ce rôle lors de la campagne de Charles-Quint — encore que la petite cité du Muy n'ait pas songé à opposer à l'Empereur la moindre résistance —, est de date inconnue, mais vraisemblablement du plus lointain moyen âge. On l'appelait Tour Notre-Dame. Elle est ronde, d'une hauteur de 21 m. 50 et, sur un soubassement de 4 mètres en maçonneries pleines, a des murs de 1 m. 50 d'épaisseur et un périmètre intérieur de 16 mètres. On y pénètre présentement par des échelles dont la première, extérieure, a une hauteur de 4 m. 80; la seconde, allant du premier au second étage, 5 m. 53; la troisième, 3 m. 62; la quatrième, 4 m. 80, et la cinquième, 2 m. 50. Il importe d'avoir ces faits bien présents à l'esprit pour comprendre exactement le récit du seul témoin oculaire de la mort de Garcilaso, qui rejette dans l'ombre toutes les inventions de ses biographes.

On sait que le premier de ceux-ci est le poète sévillan Herrera, dont la notice, de 1580, a été réimprimée en 1888 au tome 3 de l'*Ensayo* de Gallardo, col. 323-330. L'édition originale étant à notre *Nationale*, nous transcrivons de la page 15 le passage qui nous intéresse :

... retirandose el exercito sin efeto, a la vuelta de Italia en un lugar del orden de S. Iuan [1], 4 millas de Fregius iendo de Poniente

1. Nous avons vainement cherché où Fernando de Herrera pouvait bien avoir rencontré l'indication que le Muy — qui appartenait alors à M. de Muy — était des Chevaliers de Malte, ou de Rhodes, comme on disait alors. Il doit y avoir eu — et la distance qu'il donne semblerait le confirmer — confusion avec Vidauban, où Charles-Quint s'arrêta avant d'aller au Muy et qui appartenait effectivement aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le Muy est à 3 lieues ouest de Fréjus.

para Levante, en una torre que alli estaua occupada de 50. villanos Franceses, los mas dellos arcabuzeros, que no se quisieron rendir, ... mandò el Emperador, que la batiesse alguna infanteria española, i abierta una boca en lo alto, le arrimaron algunas escalas; entonces G. L. mirandolo el Emperador subiò el primero de todos por una dellas, sin que lo pudiessen detener los ruegos de sus amigos; mas antes de llegar arriba le tiraron una grand piedra, i dando le en la cabeça, vino por la escala abaxo con una mortal herida. Indinado desto el Emperador mandò ahorcar todos los villanos, que hallaron en la torre. G. L. fué llevado en el campo hasta Niça, donde murio de 34 años a 21. dia de su herida.

Le passage laissé, dans cette transcription, en blanc est celui où, honnêtement, selon l'usage du temps — on ne songeait point autant, alors, qu'aujourd'hui à se parer de plumes étrangères, comme le font tant de geais déguisés en paons — le poète Herrera indique ses sources : « como escribe Iovio in su libro 35, Arnoldo Ferronio en el 8° i Guillermo Belai en el 7°. » Reportons-nous donc à ces trois auteurs. Le premier — dont M. H. Keniston fera, dans l'ouvrage cité plus loin, un « Spanish historian » — dit ceci, au livre XXXV, p. 313, de la traduction italienne de la seconde partie des « Histoires de son Temps », par M. Lod. Domenichi (Venise, 1555) :

A questo modo l'Imp. aggrauando ogni volta piu l'autunno, leuato di ogni luogo i presidij, & ordinato le schiere, per le medesime Alpi maritime, seguendolo l'armata se ne ritornò nella riuiera di Genoua; talche egli quasi con tutta la corte caualcaua lungo la marina, doue con molta forza espugnò certa torre fornita di presidio di villani Francesi; percioche ella daua noia à gl'Imperiali che passauan di quivi, & con un sasso hauea morto Garzia Lasso gentil'huomo spagnuolo valoroso guerriero, & poeta illustre, & quei, che v'eran dentro, perche troppo ostinatamente s'hauean difeso, poi che si furono resi, fece impiccare per la gola.

Le second garant s'exprime ainsi — *Arnaldi Ferroni burdigalensis, Regii Consiliarii, De Rebus Gestis Gallorum, libri IX* (Parisiis, M. D. L.), lib. VIII, p. 131 :

Caesar instructo exercitu properans obuiam neminem habuit, donec peruenit ad turrim qui Dominae cognomen. Ibi caduceatore

præmisso, qui denuntiaret ni se dederint extrema passuros, id tantum audiit, deditionem ne expectaret, pro fide seruituros. Itaque admotis machinis qui turris occupandæ curam receperat, toto die continuata oppugnatione, multis Hispanis cæsis, in quibus fuit Garcilassus Larzegus, homo rei militaris peritissimus, tandem arx ui recipitur. Qui in presidio relicti erant fere omnes in oppugnatione necati : pauci atque hi saucii supplicio affecti.

Voici enfin le passage des *Mémoires* de Martin et Guillaume Du Bellay, d'après l'édition moderne de MM. V.-L. Bourrilly et F. Vindry pour la *Société de l'Histoire de France*, t. III, Paris, 1912, p. 242[2]. On sait que Martin du Bellay, seigneur de Langeais, frère du Cardinal, marié à Elisabeth Chenu, mort en 1559 dans son château de Glatigny, commandait, lors de l'expédition de Provence, une compagnie de chevau-légers qui serra parfois d'assez près les Impériaux dans leur retraite et qu'il fut — encore que partial, trop porté à exagérer en faveur de son Roi — le témoin oculaire de certains des événements qu'il raconte :

Au desloger fut contrainct l'Empereur de passer au long d'une tourelle en laquelle s'estoient enfermez jusques au nombre de cinquante hommes du païs, avecques des arquebuses qu'ils avoient recouvertes en intention de choisir ledit seigneur Empereur à leur advis, et quand il passeroit, descharger tous à la fois sur luy, pour le tuer, quoy qu'il leur en peult advenir après, car ils sçavoient bien qu'ils ne pourroient exécuter une telle entreprise sans que la vengeance ne s'en ensuivist par après. En effet, il s'en faillit bien peu qu'ils n'exécutassent leur intention, car ils en tuèrent un qu'ils pensoient estre l'Empereur à cause du riche accoustrement qu'il avoit sur le harnois et de la suyte de gens après luy qui lui deferoient et faisoient honneur. Force fut à l'Empereur d'y faire amener le canon et y arrester son camp, qui en souffrit moult de malaise. La tour fut batue et les païsans contraincts de se rendre à la mercy dudit seigneur Empereur, lequel les fist tous pendre, tant par courroux de sa demeure que pour exemple qu'autres n'eussent pas après la hardiesse de faire telles autres entreprises.

On voit sur quels garants repose le passage du poète Herrera. Ces trois auteurs, cependant, n'eussent pas dû lui

2. Déjà, dans cette édition, M. Bourrilly avait dit, à propos de la « Tour de Charles-Quint » au Muy, que, « suivant certains (*sic*) historiens, ce furent Pierre de Nassau que les paysans prirent pour Charles-Quint et tuèrent ; suivant d'autres, Garcilasso de la Vega ».

faire négliger une autre source, la seule émanant d'un historien soucieux de dire la vérité matérielle des faits. Son livre avait, précisément, paru en 1536, et l'historien Bouche — voir son témoignage, t. II, p. 573 — s'en est servi avec raison comme d'une source de tout premier ordre. Il est écrit en latin macaronique et dédié à François Ier [3]. Son auteur était, semble-t-il, à Aix lors de la campagne de Provence et, bien que quelques erreurs se soient glissées dans son récit, celui-ci méritait qu'on l'étudiât avec soin, comme l'a fait — à la suite de la réédition moderne du jeune professeur de la Faculté des Lettres d'Aix, Norbert Bonafous, à Aix en 1860 — l'historien de Marseille, Augustin Fabre, dans une plaquette tirée à 200 exemplaires : *Antonius Arenas, notice historique et littéraire* (Marseille, 1860). Naturellement, il ne faut pas demander à ce Provençal, dans les 2.400 vers de sa *Maygra Entreprisa Catholiqui Emperatoris*, une impartialité quelconque. C'est un pamphlet contre Charles-Quint qu'il a écrit. Il n'a ni charme, ni éclat. Sa forme est prosaïque. Il n'admet ni divisions, ni épisodes dans son ensemble. Voici donc ce qu'il dit de l'épisode de la Tour du Muy :

Forcalquayretum, Castrolum, pauca valendo,
Pertrusum, Tritis, villa Riansa simul,
D'Alleno castrum, Solleris villa batalhans,
Turris de Modio, fortificata bene,
Se defensarunt recte cum fustibus, armis,
Et sine bombardis non superasset eas,
Turris sola veros tantummodo quinze tenebat,
Gentes de parado, ludere quando solent,
Et contra turrem artilharia grossa tirabat;
Ipse tamen nunquam vi rapuisset eam.
« Rendite — dixit eis —, et vobis omnia parcam;
« Omnis salvus erit, sensa dutare modo ! »
Et confirmavit coeli juramine dictum,
Juravit Christum mille, remille copos.
Soldati verum pensando diceret illis
Et promissa sua non variaret eis,
Turrem renderunt, se a Sa Mercesse votando
Atque suas armas quisque remisit ei.

3. Signalons l'existence d'un autre historien, et également en latin macaronique, de la campagne de Provence. C'est un avocat de Forcalquier, Jean Germain, témoin, lui aussi, oculaire de ce qu'il « chante » en 780 vers, secs et exacts, décrivant surtout les opérations dans la région de la moyenne Durance et la farouche résistance des paysans à l'armée de « Jean Gripon ».

Post, servare fidem promissam noluit illis,
Sed cito per collum pendere fecit eos.
« De pactis » titulum Diggestis non bene servat,
« De juramentis » nulla rubrica valet.
Quid melius homini est, quid plus pretiatur in illo,
Quam servare fidem ? Nunc nihil esse potest.
Unus homo varians plus est quam bestia bruta ?
Et quidquid faciat, non probus esse potest.
Fronti nulla fides, rumpunt promissa patroni :
Dedecus est homini fallere grande fidem.
Princeps Turcarum non plus sævisset in illos
Atque foret melius, credo, misertus eis.
Sed de isto casu non mervelhare bisognat :
Ad Fransam nostram rumpere pacta solet !

Ce passage était d'autant plus à retenir qu'outre que la Tour du Muy y est pour la première fois désignée sous son nom latin exact — *Turris de Modio* —, le chiffre de ses occupants y est donné, à une unité près, de la même façon que le donnera le témoin oculaire espagnol que l'on va citer, ce qui est très notable, en vérité.

Mais, avant de produire ce témoin, disons de lui quelques mots et comment fut découvert son récit. Signalé en 1852 dans le *Catalogue* de Carnicero, le manuscrit de cette Histoire des Campagnes de Charles-Quint de 1521 à 1545 resta pratiquement inconnu jusqu'en 1872, année où G. Cruzada Villaamil le redécouvrit à la Bibliothèque de l'Escorial, pour l'éditer, l'année suivante — du moins le premier volume, le tome II étant de 1874, et le tome III de 1876 — avec la collaboration du Marquis de la Fuensenta del Valle pour la *Sociedad de Bibliófilos Españoles*, sous le titre : *Tratado de las Campañas y otros acontecimientos de los Ejércitos del Emperador Carlos* V. De l'auteur, *Martín García Cereçeda*, on ne sait rien, si ce n'est que ce fut un arquebusier de l'armée de Charles-Quint, originaire de Cordoue et, à en juger par le ton de sa *dédicace* au Duc de Sesa, D. Gonzalo Hernández de Córdoba, un garçon d'assez bonne famille, qui eut pas mal de déboires et écrivit, pour se consoler, ces merveilleux *Mémoires*, dont nous ne pouvons que redire — après les éditeurs

Cette *Historia bravissima Caroli Quinti Imperatoris de provincialibus paisanis triumphanter fugati et desbifati*, imprimée à Lyon en 1536, a eu deux rééditions au XIX[e] siècle, à Marseille et à Paris, en 1866.

espagnols, qui n'ont malheureusement pas tenu leur promesse d'enrichir leur texte de notes et « illustrations » si nécessaires — qu'ils contiennent un « cúmulo de noticias » sans pareil, où la « precisión de los hechos » s'allie à un indiscutable « sello y carácter de veracidad » (p. VII). Le récit, écrit en une phrase simple et virile de soldat, manifeste bien des italianismes, à la suite, sans doute, du long séjour de Cereçeda dans la Péninsule, mais on le lit avec un plaisir infini, et cette prose de la bonne époque n'a nullement vieilli. Il est de tout point regrettable que M. Bourrilly ait ignoré une source aussi précieuse, aussi indispensable — il n'a, d'ailleurs, pas connu davantage les renseignements déjà réunis, d'après des pièces d'Archives de Simancas, par D. Eustaquio Fernández de Navarrete pour sa *Vida del célebre Garcilaso de la Vega*, tardivement publiée en 1850 (les recherches d'Archives datent de 1822 !) au tome XVI de la *Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España*, p. VIII-286, puis en tirage à part, Madrid, Calero, 1850 —, puisque, répétons-le, il y a là une multitude de faits qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Ce fut le 22 juin 1536 que Charles-Quint, ayant appris que François Ier venait de lui déclarer la guerre, partit d'Asti avec une armée composée de 400 seigneurs, ou fils de seigneurs, 2.300 lances, 2.450 chevau-légers, 10.000 fantassins espagnols, 24.000 Allemands et 9.400 Italiens. Mais, en outre, 5.000 Allemands et 6.000 Italiens étaient embarqués à Gênes sur 50 galères et quelques galions. L'Empereur avait, avant de partir d'Asti, reçu en cette ville les 2.500 soldats d'Espagne que lui amenait, en compagnie de 10 autres capitaines espagnols, le 29 mai 1536, Garcilaso de la Vega, mestre de camp. Charles-Quint ne se doutait guère que, peu avant, lors de son bref et triomphal séjour à Rome (5-18 avril 1536), — où, décidément, on avait la mémoire courte, car, sinon, le Pape et les Cardinaux l'auraient-ils reçu de la sorte ? — il ne s'en était fallu de rien qu'il ne fût assassiné par l'aventurier corse, de Bastelica, Sampietro, dit Sampietro Corso ! Le récit, que je ne crois pas qu'on ait jamais songé à aller chercher

dans Brantôme, est des plus caractéristiques de cette rude époque et, ne pouvant le transcrire ici, où je dois être bref[4] — *Œuvres Complètes* de Brantôme, édition Lalanne, t. VI, Paris, 1873, p. 215 —, je me borne à y renvoyer le lecteur curieux. Dans son grand discours à Paul III, le 17 avril. lundi de Pâques, l'Empereur, comme un vulgaire Guillaume II plus tard, avait invoqué la paix à grands cris : « yo acabo dicendo una, dos e tres veces : ¡ *quiero paz, quiero paz, quiero paz ! quiero paz !* » — il le dit, en effet, non « dos e tres », mais bien (Cereçeda, II, 101) « cuatro veces » ! Le Pape, dans sa courte réplique, avait plaidé, déjà aussi, la neutralité, voulant voir venir les événements.

Charles-Quint était arrivé le samedi 4 août au Muy, se rendant à Aix et y avait passé la nuit sous la tente, en pleine campagne, la petite cité étant environnée de troupes. Il devait y repasser, honteux et confus comme poule que renard aurait pris, le mardi 19 septembre suivant. Nous ne dirons rien sur sa campagne : le récit impartial, documenté aux sources françaises et espagnoles, en restant à écrire. Croirait-on que les inventions de Gaufridi aient toujours cours et qu'en 1925, quand la Revue d'Aix : *Le Feu*, consacra à la ville provençale un numéro spécial — 19e année, *nouvelle série*, décembre 1925 : *Aix-en-Provence* —, il se soit rencontré une dame Marie Tay pour les resservir ? C'est cependant le cas et on s'en convaincra en lisant son article : *Quelques faits qui se sont passés à Aix*, p. 474 et s. Charles-Quint s'était vanté de devenir peu à peu roi de France, et ses paroles : *poco a poco rey de Francia*, sont rapportées par Bouche, II, 574, comme étant « encore en usage dans cette province et que j'ai souvent ouï dire quand on veut parler d'un présomptueux qui tire vanité et espère de plus grandes issues de quel-

4. Cependant, je dois noter qu'il ne s'en fallut de rien non plus que Sampietro Corso — on vient de donner son nom, mué en *Sampiero-Corso*, à un de nos paquebots, à Port-de-Bouc, et je lis, en rédigeant ces lignes, dans le *Petit Marseillais* du 25 décembre 1935, que « le roi de Rome, fils de Napoléon, était, par sa mère, un descendant de Sampiero » (article : *La descendance de Sampiero dans les Cours Royales et Impériales d'Europe*, par M. Léon Maestrati) — ne tombât, le samedi 4 août 1536, entre les mains de Charles-Quint, lors de l'affaire de Brignoles, où son cheval le sauva, avec six autres capitaines (Cereçeda, II, p. 155).

ques légers ou médiocres commencements ». Ce qui le décida à partir de France, ce fut, en vérité, la mort soudaine de son généralissime, D. Antonio de Leyva — non, comme dit Bouche, le 10, mais le jeudi 7 septembre (Cereçeda, p. 182) — due à « una recia enfermedad de cámaras » suivie d'un catarrhe. Il expira au camp — qui se trouvait au Plan d'Aillane, où, douze ans auparavant, le Connétable de Bourbon avait, traître à la France, dressé le sien :

Au Plan d'Ailhano sua post tentoria plantat,
Laris ubi flumen semper abundat acquis,

disait Antonius Arena dans sa *Maygra Entrepriza*, et Cereçeda précise que sa mort eut lieu « en un pequeño palacio vecino de los pabellones del Emperador en las campañas de Aix ». En fait, toute l'armée du César était atteinte d'une terrible dysenterie, causée par l'abus de l'alimentation en fruits verts, plus spécialement en raisins, par suite du mauvais ravitaillement, conséquence de la dévastation systématique de la Provence par ordre de François Ier, qui se garda de livrer bataille, laissant son adversaire s'épuiser de la sorte. La fièvre se mêlait d'ailleurs à la dysenterie, et il faut ajouter que cet été-là il fit une chaleur atroce. Les Allemands surtout, peu habitués à un tel climat, couraient, malades, à travers champs, hurlant en désespérés leur cri : *Trinken, Trinken !* et, comme celui-ci s'avérait vain, remplissant leurs casques de verjus, dont ils s'empiffraient. Du Bellay a sans doute exagéré un peu les affres de la retraite, mais il est certain qu'elle fut, pour cette soldatesque qu'enchaînait une discipline de fer, effroyable, atroce, mortelle, à un point dont nous ne nous faisons plus une idée. Mais le César avait, pour colorer sa fuite, imaginé un prétexte en somme plausible : il avait fait répandre le bruit que, le délai par lui accordé — vingt jours — à son ennemi de France pour qu'il « choisît la paix ou la guerre », lors de son discours de Rome, étant largement dépassé et François ne se présentant pas, il ne lui restait qu'à repartir d'où il était venu, ce qu'il fit à la date du lundi 12 septembre, étant resté trente et un jours sur Aix.

Cette retraite eut quelques incidents graves, dont celui du château de Forcalquier, le 16 septembre 1536, ne fut sans doute pas le moindre, car il coûta, aux défenseurs — le commandant, Francesco Castañares, fut pendu haut et court — leur liberté, puisqu'ils furent, de concert avec les gens de Trets, envoyés aux galères, outre que le beau et fort château fut brûlé. Le mardi 19 septembre, Charles-Quint, venant, comme il est dit, de Gonfaron, arrivait, avec l'avant-garde, au Muy. Mais ici il faut laisser parler l'honnête Cereçeda :

El martes que el Emperador salió de Gunfaron llegó en Muy, do se alojó con su corte y avanguardia. Aquí en Muy hay un muy estrecho paso, vecino a la puerta de la villa y este paso es una pequeña puente pegada a una fuerte torre, que era alta y redonda. Tenía pegado a sí esta torre un pequeño cuarto de casa, que también era fuerte, tanto o más que la torre. Aquí en esta torre había catorce personas, que eran doce hombres y dos muchachos. Estos estaban en esta torre encubiertos, que no se habían visto, hasta que uno del palacio del Emperador, quiriendo subir a la torre por una escalera que puso, los que en la torre estaban lo dejaron subir hasta el segundo solar o bóveda; mas cuando quiso subir a lo mas alto, donde ellos estaban, se puso uno de ellos a la boca de la bóveda, diciéndole que no subiese. Viendo esto el que subía, le demandó que quién eran los de la torre y éste dijo que eran franceses y que no subiese allá. Viendo esto éste del palacio del Emperador, se abajó y lo hace saber al Emperador. Como esto fué sabido por el Emperador, manda que fuesen a saber qué gente eran, y así fueron ciertos caballeros, demandándoles qué hacían allí. Ellos dijeron que era su tierra aquella y que querían estar allí; los caballeros les decían que se saliesen de la torre y que se fuesen a do fuese su voluntad, y ellos respondieron que no era su voluntad salir de la torre. Viendo esto el Emperador, quiso ver qué gente era y a qué estaba allí, y así mandó que con el artillería, que con el avanguardia era arribada, se diese batería a la torre, y así se dió y se hizo un pequeño portillo en la torre. Como este portillo estaba hecho, don Jerónimo de Urrea, caballero español, con una mala escala arremetió a la torre y entró por el portillo dentro en la torre. Tras de don Jerónimo de Urrea quiso subir el capitán Maldonado y el maese de campo Garcilaso de la Vega, entre los cuales hubo alguna diferencia por la subida. A la hora llega don Guillén de Moncada, hijo de don Hugo de Moncada, diciendo : « Señores : supplícoos, pues vuestras mercedes tienen

tantos honores, que me dejen ganar a mí una poca honra. » A la hora le respondió el capitán Maldonado, diciendo : « Para tan valerosos caballeros, poca honra es ésta : suba vuestra merced. » Asi fué la segunda persona don Guillén de Moncada. Subiendo Garcilaso de la Vega y el capitán Maldonado, los que en la torre estaban dejan caer una gran gruesa piedra y da en la escala y la rompe, y así cayó el maese de campo y capitán y fué muy mal descalabrado el maese de campo en la cabeza, de lo cual murió a pocos días. Pues como dentro en la torre hubiesen entrado don Jerónimo de Urrea y don Guillén de Moncada, hablaron con los de la torre, diciéndoles tantas y tan buenas palabras por lo cual uno de ellos seguido, por una soga, abajó a la bóveda donde estaban estos dos caballeros. Este que abajó había sido soldado de Fabricio Marramaldo [5] y éste se rendía con todos los otros a merced del Emperador. Como los otros lo sintieron, no quisieron pasar por ello, y así tornaron de nuevo estos caballeros a rogalles que se rindiesen. Ellos dijeron que se rendían con condición que no los echasen en galeras, como los otros de las otras villas, y, como esto oyesen aquestos dos caballeros, lo hacen saber al Emperador. El Emperador se lo concedió de no envialles en galeras, como ellos demandaban, y así salieron de la torre. El Emperador los mandó dexaminar y que supiesen qué era su intención destar allí fuertes; ellos dijeron que eran de la villa de Muy y se habían subido allí hasta que el campo fuese pasado y otras cosas que no eran de buenos soldados. Así el Emperador mandó que no los llevasen en galeras, mas que aforcasen a los doce hombres, y que desorejasen a los dos muchados. Así fueron ahorcados de las ventanas de un palacio vecino de la torre. El día siguiente, fué el Emperador a Frejus.

On aura remarqué la présence, aux côtés du malheureux poète, d'un autre personnage qui ne jouit pas d'un mince

5. Fabrizio Marramaldo était l'un des capitaines italiens au service de Charles-Quint lors de l'expédition de Provence. Des officiers que nomme Cereçeda — et qui sont, sans aucun doute, les seuls ayant assisté à l'affaire de la Tour du Muy —, Maldonado était l'un des trois capitaines des trois *banderas* levées à Rome et composées d'Espagnols. Comme il n'est plus question de lui dans la suite du récit, il se pourrait que sa chute de l'échelle ait été, elle aussi, mortelle. Quant à D. Guillén de Moncada, il trouva la mort peu après, à la prise de Casale Monferrato, le jeudi 23 novembre 1536 (p. 225). Son père, Don Hugo, vice-roi de Sicile, était mort au combat devant Salerne, contre les Français, en mai 1528. La présence de D. Antonio Portocarrero de la Vega, imaginée dans la suite et accueillie par Navarrete dans son fantastique récit, n'a pour but que de faire figurer là un aîné de la Maison de Palma, marié plus tard à la fille du poète défunt. Elle n'a pas plus de consistance historique que l'intervention du marquis de Lombay : ce sont de pieuses inventions, dont l'objet est bien clair...

renom parmi les littérateurs de cette époque, Jerónimo de Urrea. On n'a pas encore songé à relever ce point : que l'auteur de *Don Clarisel de las Flores y de Austrasia* avait, en somme, joué, dans cette affaire de la Tour du Muy, le premier rôle Que n'eût-il — si les gens de ces époques discrètes n'eussent fui la réclame — pu, lui qui a composé un *Victorioso Carlos Quinto !*, conter de ce tragi-comique épisode ! Il l'eût fait, c'est probable, de meilleure et plus exacte sorte que ce bavard, ce prolixe, ce — disons le mot — « fumiste » de Luis Zapata, « auteur — dira Morel-Fatio (*Historiographie de Charles-Quint*, 1re partie, Paris, 1913, p. 16) — des plus pédestres..., qui aime à prôner les gloires de son pays », au prix, souvent, d'inventions énormes. Nous allons en donner une preuve en transcrivant, du Chant XLI de son *Carlo Famoso* (édition originale de Valencia, Van Mey, 1561), f° 221, le passage qui nous intéresse ici :

Pues como el Rey de Francia no venia,
Y se moría el ejército esperando,
Buelta el Emperador dió por la uía
De Génoua, a embarcarse endereçando :
Con sus hazes en orden, y así un día
Por la ribera el campo caminando,
Llegó donde hauía de ancha y dura esquina
Una pequeña torre en la marina.
Al alto Emperador par de una fuente
A su vista las mesas le asentaron,
(Que era medio día ya) y su corte y gente
Los que a cauallo yuan se apearon :
Cada uno a hauer refresco diligente
Va, y todos en solo esto se ocuparon,
Iunto a la torre dellos en el centro,
Sin mirar si enemigo hauia dentro.
En la qu'estauan dentro recogidos,
Viendo el campo pasar, treze uillanos,
Que desde allí, no siendo antes sentidos,
Encomençaron a menear las manos :
Fueron dellos algunos mal heridos
Con piedras y otros tiros no livianos,
Lo uió uno, ciento, y más, y encontinente
Se entendió por el campo allí hauer gente.
....
Y así con gran enojo luego manda
Que se combata aquel turrión roquero;
Pusiéronle dos piezas y a una uanda
Le hicieron en medio un agujero;

Estaba esto mirando a cada uanda
Mucho señor, soldado y caballero
Y en una rueda de alta compañía
Garcilaso batir la torre hauía.
Y burlándose dixo : « Desdichado
Será el que en una empresa tan vil muera ».
Lo oyó la hada, el diablo, el caso, el hado,
Y corrió a tomar luego la tixera :
Corrió luego un murmullo, que enojado
Rugía el Emperador en gran manera
De que, batida así, de un solo encuentro
No huuieuen a la torre entrado dentro.
Y así escalas pedidas con voz clara,
Fueron por todo el campo encontinente;
Garcilaso, cual si esto le tocara,
Por ser maesse de campo de su gente,
De la rueda mouió y puso la cara
En subir a la torre osadamente;
Teníanle sus amigos abraçado,
Porque le vían qu'estaua desarmado.
Saltóse y corrió allá y subió ligero
Por la escala que al muro se arrimaua,
Tomando una ruyn gorra, antes de azero,
De un soldado a caso que passaua;
Llegaua casi al escalón postrero,
Quando una grande almena que baxaua,
Con gran dolor del campo allí presente,
Le embió mortal a tierra finalmente...

Pas d'allusion à ce qui va suivre, en dépit des enjolivements d'un rimailleur dont on se souvient que Cervantes attribue les 40.000 vers à ... Luis de Ávila et les fait brûler sans le bénéfice préalable de leur lecture, bien qu'ils aient coûté treize années de labeur à cet homme de Cour, dont les *Miscelánea* valent, toutefois, mieux que sa renommée. Mais « ce qui va suivre » a besoin d'une explication préalable, que nous ferons aussi courte que possible.

La mort de Garcilaso, contée comme on l'a vu par Herrera, va soudain se corser d'un épisode miraculeusement édifiant, dont le héros sera le marquis de Lombay, futur saint François de Borgia. Cet épisode, cependant, ce ne sont pas les premiers biographes du saint qui en porteront la responsabilité. Ni le P. Dionisio Vázquez — rendu enfin facilement accessible en 1882 dans une édition barcelonaise mise par erreur au nom du P. Eusebio Nieremberg (*Hechos políticos y religiosos del que fué Duque IV de Gandía, San Francisco*

de Borja, con el texto de sus Obras inéditas) — ni le P. Pedro de Ribadeneyra, disciple favori de Loyola, n'en soufflent mot. Voici, *p. ex.*, ce qu'on lit au *livre Ier*, chap. V, de la *Vida de Borgia*, par lui publiée en 1592 :

Sucedió en el año de 1536 la guerra de Provenza, en la cual el Emperador entró en persona con grande exército. A este guerra fué el marqués de Lombay muy lucido, llevando en su compañía a Ruy Gómez de Silva (que después fué príncipe de Evoli y gran privado del Rey D. Felipe II) y a Jorje de Melo; que eran grandes amigos suyos y deudos de la marquesa su muger (era Doña Leonor de Castro, dama de la Emperatriz, señora portuguesa de ilustre linaje). Acabada aquella guerra envió el Emperador al marqués para dar cuenta a la Emperatriz de su salud y de todo lo que en ella había sucedido [6].

Les biographes de Garcilaso, pendant tout le XVIIe siècle, se bornent, aussi bien, à reproduire Herrera. Ainsi Tamayo de Vargas (Madrid, 1622), p. 8 :

Retirado el exército a la vuelta de Italia en un lugar de la Orden de San Juan, quatro millas de Fregius al poniente para levante, mandando el Emperador batir una torre en que cinquenta arcabuceros franceses se hauían hecho fuertes, G. L. obedeció el primero con admiración de quien se lo mandaba, i aun de la misma temeridad, escalando un portillo, de a donde una grand piedra que le alcanzó en la cabeça con grand sentimiento del Emperador, i de todo el exército, no le dexó cumplir su valiente determinación. El Emperador quedó tan indignado,que le vengó al punto de los villanos, no dexando alguno sin afrentosa muerte.

Mais le P. Vázquez, ami du saint, non seulement avait déjà altéré divers documents, mais n'avait pas hésité à en inventer d'autres. Il sera — sans que le plagiaire le nomme, d'ailleurs — copié à la lettre en 1643 par le P. Nieremberg [7],

6. Cette *Vida* a été traduite en français par le Seigneur de Betencourt, en 1603, à Douai : *La Vie du P. François de Borja*, etc., où le passage cité plus haut est p. 25. Nous avons emprunté les phrases du second alinéa entre parenthèses à la reproduction du texte de Ribadeneyra par Fernández de Navarrete.

7. Cette bien pauvre adaptation du P. Nieremberg a servi au jésuite français Verjus pour compiler sa *Vie de saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus*, dédiée au Roi et publiée à Paris en 1691. Ce fut, pendant deux siècles, le seul ouvrage en notre langue sur Borgia. Les éditeurs lyonnais des jésuites l'ont réédité à Lyon en 1824 et en 1855. Au tome I de l'édition originale, l'expédition de Provence est donnée — p. 41 —

qui accentuera encore le panégyrique, alors que le P. Rivadeneyra, qui avait vu Borja à Rome en 1550 et, plus tard, l'avait connu religieux de la Compagnie, n'écrivait que d'après des témoignages autorisés et avait même soumis son ouvrage, en manuscrit, à la famille du saint, composant ainsi une œuvre de parfaite bonne foi. Nieremberg ne sera dépassé que par un autre jésuite, le P. Álvaro Cienfuegos, plus tard Cardinal. Celui-ci laisse en effet loin en arrière ses devanciers en fantaisies de la plus churrigueresque, de la plus « gérundienne » prose. Si, en 1640, le P. Francesco Sacchini (au t. 3 de son *Historia Societatis Jesu*) s'en était tenu aux faits connus; si, en 1681, le P. Danielle Bartoli (*Della Vita di S. Borgia*, Roma, Tinassi) les avait repris à son tour sans souffler mot ni de la Campagne de Provence, ni de Garcilaso, le P. Álvaro Cienfuegos n'a plus de ces vains scrupules; et, semblant disposer d'une riche documentation, ce qu'il fait en réalité, c'est se lancer à corps perdu dans l'outrance et l'emphase, exagérant comme pas un avant lui (*La Heroyca Vida, Virtudes y Milagros del Grande San Francisco de Borja*, etc., Madrid, 1702). C'est là que se sont allés documenter (au chap. IV, § IV, du livre II) les rédacteurs de la vie de Borja dans les *Acta Sanctorum* du mois d'octobre, t. V, 1786, p. 161, notice traduite en notre langue par le chanoine Laugier dans la *Semaine religieuse* de Fréjus, du 7 août 1897.

comme étant de 1535. « Toutes les histoires — dit-on — rapportent le succès de cette guerre. » De « Dom Garcilasse », on affirme qu'il « avoit appris la langue espagnole » à Charles-Quint « et l'art de bien l'écrire ». L'incident du Muy est situé « dans une tour près du bourg de Feux, à quelques lieues de Nice », où « une troupe choisie de François », qui s'y « étoient renfermez, incommodoient extrêmement, par des courses continuelles, l'armée de l'Empereur ». Garcilaso en monte à l'assaut le premier, après avoir « planté l'échelle », et « il étoit près d'entrer dedans, lorsqu'un grand panier plein de pierres, jetté par les assiegez, se renversa sur Dom Antoine de Portocarrero, fils du Comte de Palme, et fut au capitaine d'infanterie, qui montoit après lui ». Ce capitaine était le poète, lequel « fut blessé à la tête par cette chute ». « La playe ne parut pas d'abord dangereuse », ce qui n'empêcha pas l'Empereur de faire preuve « de plus d'amour pour Garcilasse que d'équité pour ceux qui s'étoient défendus avec tant de courage dans cette tour ». Puis suit une tirade emphatique sur le dévouement de Borgia et la pieuse fin de son ami, d'un Borgia qui « a depuis souvent avoüé que la mort de ce Cavalier n'avoit pas peu contribué à le désabuser de toutes les erreurs du siècle et à le pénétrer de cette crainte salutaire dont le Prophète Royal souhaitoit si ardemment d'avoir le cœur transpercé ». Le P. Verjus ne doute pas plus que Nieremberg qu'en 1535, les « poësies » de « Dom Garcilasse fussent déjà si estimées, qu'on l'appelloit dès lors le « Prince des Poëtes Espagnols ».

Mais, améliorant les Bollandistes, ce brave chanoine ne connaît qu'un « Garcévasso de Vega » ! D'autre part, le P. Pierre Suau, S. J., lorsqu'il entreprend de corriger ses prédécesseurs et donne, chez G. Beauchesne, en 1910, son *Histoire de saint François de Borgia*, que fait-il lui-même, si ce n'est renchérir aussi sur la légende déjà en cours, grâce aux Pères de sa Compagnie ? Il écrit, p. 56 :

La campagne de Provence fut malheureuse pour les Impériaux. Ils prirent Arles (*sic !*), durent lever le siège de Marseille (*sic !*). La dysenterie leur fit plus de mal que Montmorency. Ils perdirent 20.000 hommes et furent contraints de se retirer. Le marquis de Lombay avait, dans l'armée, un intime ami, Garcilasso de la Vega, son aîné de 7 ans. Garcilasso était un des princes de la poésie espagnole. Très aimé de l'Empereur, auquel il avait appris le castillan, Garcilasso avait suivi Charles-Quint dans toutes ses campagnes, à Vienne, à Tunis, en Provence. Le soldat-poète protégeait la retraite à la tête de onze compagnies d'infanterie (*sic*), quand, près de Fréjus, il voulut emporter une méchante forteresse, la Tour du Muy, que défendaient cinquante arquebusiers. Garcilasso sautait le premier à l'échelle, suivi de deux officiers, quand une charge de pierres, versée par les assiégés, le culbuta. Borgia se jette dans le fossé (*sic*), soulève son ami et l'emporte dans ses bras. Garcilasso était blessé à mort. François le suivit à Nice, l'assista dans son agonie, l'avertit que la fin approchait et, jusqu'au dernier moment, se montra pour lui un ami fidèle et chrétien.

Et c'est ce même P. Suau qui avoue que la jeunesse de saint François reste enveloppée de légendes et de mystère, malgré — dit-il — les travaux modernes de ses confrères, particulièrement du jésuite espagnol Antonio Astraín et des rédacteurs des *Monumenta Historica Societatis Jesu nunc primum edita*, dont le volume III (Madrid, 1908-1909) est dédié à Borgia ! C'est ce même P. Suau, disons-nous, qui pour remettre les choses en ordre, se contente de transcrire les fables que le P. Verjus avait prises dans ce P. Nieremberg, qu'il réprouve comme plagiaire de Vázquez, dont l'œuvre, déclare-t-il, fut suspecte aux contemporains de l'auteur, à tel point qu'ils la condamnèrent à l'oubli !

Que si, cependant, nous laissons les jésuites pour étudier

la méthode des biographes propres de Garcilaso, qu'avons-nous à constater ? C'est qu'eux aussi se bornent à transcrire, en les ornant parfois, leurs prédécesseurs. La tentation, on le sait, n'est que trop grande de s'éviter ainsi des recherches personnelles. Quand, dans la première moitié du dernier siècle, Fernández de Navarrete, déjà exercé par les recherches qu'il avait menées à bien sur Cervantes, entreprit de jeter quelque jour documentaire sur la vie de Garcilaso, il découvrit, à l'*Archivo* de Simancas, de curieuses pièces comptables sur le rôle de ce poète à la Campagne de Provence, pour laquelle il semble bien qu'on lui ait donné le titre de mestre de camp. A la lumière de ces pièces — dont certaines sont des dépêches officielles —, la retraite de Charles-Quint apparaît sous un jour moins désastreux, mais faut-il s'y fier ? C'est, en tout cas, sur elles que Navarrete s'est basé pour affirmer que Garcilaso était mort à Nice le 13 ou le 14 octobre. Est-ce exact ? On sait que, lorsqu'il s'agit d'états de paiement et lorsqu'en outre une armée se trouve impliquée dans la confusion, disons le mot : la pagaïe d'une retraite forcée, les payeurs n'y regardent pas de si près et, une fois l'armée arrivée à Nice, chez le Duc de Savoie — le Var marquait alors la limite de la France et de la Savoie —, lorsqu'on établit les états de solde des troupes et de leur chef, il ne fut que trop aisé de brouiller les dates, pour permettre à la veuve de toucher son arriéré.

Un fait, en tout cas, est avéré. Et c'est qu'à partir du 5 octobre, il n'y eut plus à Nice de troupes espagnoles. Cereçeda est formel sur ce point, p. 202. La veille, mercredi 4 octobre 1536, Charles-Quint s'était embarqué sur une des galères en partance pour Gênes, dans l'après-midi. Il ne devait pas être fâché de laisser les poussières de Provence derrière lui. La situation, peu brillante, de ses troupes avait failli s'envenimer à Fréjus, le 24 septembre. Le jeudi 21, le commencement de l'artillerie y était arrivé et le reste, avec l'arrière-garde, n'y était parvenu que le lendemain. On l'avait aussitôt embarquée sur les galères. Le 24, on avait annoncé que l'Empereur voulait partir. C'est alors que, sur

une question de ravitaillement, il y eut, après le coucher du soleil, une sanglante mêlée entre Espagnols et Allemands, qui, d'ailleurs, ne s'étaient guère entendus avant. Cela se passait hors de la ville, dans la campagne où étaient cantonnées, chacune isolément, les trois Nations. Comme les choses s'envenimaient, Charles dut se rendre sur les lieux, et ce ne fut qu'après qu'il eut menacé de mort immédiate tout Espagnol qui chercherait noise à un Tudesque, ou se rendrait au camp des Allemands, que le calme renaquit. Le départ de l'Empereur s'effectua le lundi 25, et il arriva devant Nice le mercredi 27. Ce jour-là et le lendemain, il y eut Conseil, où l'on décida de mettre dans Nice les 2.000 Espagnols arrivés en dernier lieu de Málaga, avec pour mestre de camp Juan de Vargas, qui remplaçait ainsi Garcilaso dans leur commandement. Le vendredi 29, fête de Saint-Michel, eut lieu l'entrée du César dans Nice. Mais Navarrete, dans sa narration, combine en la plus étrange des mixtures les fables de Zapata avec celles de Cienfuegos. Celui-ci voulait que Garcilaso fût mort dix-sept jours après sa blessure Ce serait donc le 6 octobre au plus tard. Pour Navarrete, ce ne peut avoir été que vingt et un jours après la blessure, soit le 10 octobre. Mais il dit le 14, parce qu'il ignore la date exacte de l'arrivée au Muy, et tout le reste est à l'avenant ! Sa narration de la mort est d'ailleurs — redisons-le — d'une fantaisie échevelée, parce qu'il se documente où l'on sait. Après lui, on a continué et je n'ai pas à relever ici ces tristes rabâchages. L'*Enciclopedia Espasa* les a resservis dans son tome LXVII, qui est de 1929, p. 469 de l'article sur Garcilaso. La Tour du Muy y est dénommée : *du Muey* et, comme cette faute est dans Navarrete, on est fixé sur les sources de ce bavardage. Cependant, en 1922, M. Hayward Keniston avait publié son *Garcilaso de la Vega, A critical Study of his Life and Works*, où, au chapitre XIV, p. 153-159, l'incident de la Tour du Muy est amplement traité, à l'aide de sources aussi peu romanesques que celle que présente au chercheur notre « eye-witness, the Cordovan soldier Martín García Cereceda ». M. Keniston place, comme Zapata, le repas des troupes et de

leurs chefs, à l'un des bords de ce qu'il lui plaît de dénommer d'abord « little village », puis « town », puis « village » tout court, près d'une « source » — « near a spring » — qui sent son *Carlo Famoso* d'une lieue, bien que cette phrase : *where the river Argens winds down from the hills to the sea*, soit d'un romantisme un peu plus personnel. Les gens de la Tour sont — ô belle Amérique yankee ! — qualifiés de « farmers » et pour cet érudit, décidément trop crédule, le fantaisiste récit de Zapata — lequel n'en était pas à sa première en fait d'inventions de tours, car ce qu'il dit de la Tour d'Hercule à La Corogne mérite tout autant de passer à la postérité — est « almost identical » à celui de Cereçeda ! Mais M. Keniston a, en outre, le scrupule de ne pouvoir décider si Garcilaso est mort — « at the residence of the Duke of Savoy », s'il vous plaît ! — aux dates fixées par Herrera, puis Navarrete, tout en en appelant aux documents publiés par D. José Rogerio Sánchez dans sa continuation de l'*Antología* de Menéndez y Pelayo (*Boscán y Garcilaso de la Vega*, p. XVI-XVIII), qui situent cette mort le 12, le 13 ou le 14. Du moins a-t-il le bon esprit de ne pas nous resservir Cienfuegos : « We will not linger *over the edifying details of his pious repentance* — proclame-t-il — as they are recorded by Cienfuegos. » L'édition des *Obras* de Garcilaso, par M. T. Navarro Tomás, dans les *Clásicos Castellanos*, a, elle aussi, resservi l'antique fable. Le poète y meurt « al frente de sus peones », en prenant d'assaut la Tour, du haut des murs de laquelle « unos cuantos arcabuceros enemigos agredieron a los soldados españoles ». En termes à peine différents, tous les Manuels le redisent. C'est une de ces vérités plus fortes que la Vérité, contre lesquelles il serait vain de lutter. Et nul doute que cette année 1936 on ne célèbre la belle légende, à l'occasion du centenaire ! Les gens du Muy entendent y aller, dans un autre sens, de leur petite commémoration. Déjà, en 1901, Teissier avait demandé qu'une plaque de marbre fût apposée au lieu de cet exploit. On ne l'a pas écouté, mais, en revanche, le duc d'Albe en a fait mettre une sur la Tour du Muy, où il est dit que « pour sa patrie et

pour son roi » Garcilaso tomba « à l'assaut » de cet édifice « le 25 septembre 1536 ». On trouva, en France, ce pieux geste de Don Jacobo Fitz-James Stuart y Falcó, duc de Berwick et d'Albe, un peu précipité, attendu que les circonstances de cette Campagne prêtaient à la discussion. Il y eut, dans la presse du Midi, des protestations, dont l'*Illustration* parisienne se fit l'écho dans un article du 4 juillet 1925. Dans *Los Lunes del Imparcial*, on répondit à l'hebdomadaire parisien, le dimanche 31 janvier 1926, qu'il était faux, de toute fausseté, que Charles-Quint ait fait du mal à la Provence en 1536. L'article était de Don José Fernández Amador de los Ríos. Il contenait, à l'adresse du manque d'objectivité historique des livres de France « desde fines de la pasada centuria » et, plus particulièrement, contre « Monsieur Ferronaye » — coupable d'avoir dit en public qu'en 1536 les Espagnols n'avaient pas traité la Provence avec toute la douceur voulue —, de durs reproches. Et l'on ajoutait que « el Rey de España y Emperador alemán no faltaba a sus promesas con tanto descaro y sin razón como el Monarca francés vencido en Pavía por nuestros mayores ». Ainsi, répétons-le, écrit-on l'Histoire...

Camille PITOLLET.

PROBLÈMES

DE

CHRONOLOGIE THÉRÉSIENNE

I. Entrée en relations de sainte Thérèse avec les Jésuites. — On ne peut déterminer qu'indirectement l'époque où Thérèse confie aux Pères de la Compagnie le soin de sa direction.

Le premier jésuite à qui elle rend compte de son oraison lui prescrit, dès le début, « de résister autant que possible aux recueillements et douceurs divines[1] ». Elle se conforme à cette directive — jusqu'à ce que saint François de Borgia lève l'interdiction du confesseur.

On peut dater avec une assez grande approximation cette intervention de l'ancien duc de Gandie. Le 23 mai 1554 — le P. Nadal venait de le nommer commissaire de la Compagnie dans la péninsule — il se trouve à Avila où les jésuites achèvent à peine d'installer une humble résidence[2]. Trois ans plus tard, quelques affaires, relatives à la récente fondation, ramènent le P. Commissaire dans la ville. Le 29 mars 1557, de Madrid, il écrit au P. Lainez : « ... Voy para la semana santa a estar en Auila que ha muchos días que desseo ver aquellos Padres, y me lo piden... En Auila espera Luis de Medina para concluir su negocio con la Compañía,

* Extrait d'un mémoire présenté en vue du diplôme d'études supérieures à la Faculté des Lettres de Bordeaux, sur *Les confesseurs de sainte Thérèse.*

1. *Vie écrite par elle-même*, ch. XXIII (trad. du P. Grégoire de Saint Joseph, Desclée, Paris, 1928-1931, t. I, p. 382) : « Je devais aussi résister autant que possible à ces recueillements et à ces douceurs intérieures dont j'ai parlé, et ne jamais leur donner entrée jusqu'à nouvel ordre de sa part. »

2. Astraín Ant., S. J., *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, t. I, p. 421.

que ya le tenemos casi llegado al cabo, y conforme a lo que yo desseava[3]... » Le 31 mars, de Madrid encore, au P. Bustamante : « ... Yo predico en S. Illefonso de Alcalá de aquí a 5 dias, y poco después pienso partirme a tener parte de la semana santa y la pascua en Auila, donde espero que concluyremos con el negocio de Luis de Medina, que anda en buenos términos[4]... » Le 9 avril, toujours de Madrid, de nouveau au P. Lainez. « ... Yo estoy ahora en Madrid, camino de Auila desde Alcalá, porque espero ultima resolución con Luis de Medina de la casa de Auila en esta vista[5]... » La lettre suivante, du 9 mai, est de Salamanque[6]. La fête de Pâques, en 1557, est le 18 avril[7]. D'après le P. Suau, son dernier historien, saint François de Borgia ne reste pas à Avila moins de quinze jours[8]. Ainsi, d'après les indications de la correspondance et de la biographie, le P. Commissaire séjourne parmi ses confrères d'Avila environ du 14 avril, mercredi saint, jour où commencent les offices proprement dits de la semaine sainte, à la fin du mois.

Dans cet intervalle, on ménage à Thérèse l'occasion de lui parler deux fois[9] et c'est au cours d'un de leurs entretiens que saint François lui rend la liberté d'accueillir les faveurs mystiques[10]. Or, *depuis deux mois*, elle s'opposait, d'ordre de son confesseur, à leur envahissement[11].

3. *Monumenta historica Societatis Jesu, Sanctus Franciscus Borgia, Quartus Gandiae dux et Societatis Jesu praepositus generalis tertius*, t. III, 1539-1565, Matriti, 1908. Litt. 116, p. 286-287.

4. *Monumenta historica...*, etc., Litt. 117, p. 289.

5. Id., Litt. 118, p. 291.

6. Id., Litt. 119.

7. De Mas Latrie, *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie*, 1889, p. 147.

8. P. Suau, S. J., *Histoire de saint François de Borgia, Troisième Général de la Compagnie de Jésus* (1510-1572), Paris, 1910; p. 320 : « Peu après ce voyage à Jarandilla, François alla passer quinze jours à Avila. »

9. *Vie*, ch. XXIV (trad. c., t. I, 388) : « Mon confesseur, comme d'ailleurs le gentilhomme dont j'ai parlé, me procura les moyens de m'entretenir avec lui et de lui rendre compte de mon oraison. » — *Relations spirituelles* (trad. c., t. III, p. 54) : « Le Père François, qui avait été duc de Gandie, et avec qui elle eut deux entretiens. »

10. *Vie*, ch. XXIV (trad. c., t. I, 388) : « Après m'avoir entendue, le P. François me dit que c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi et qu'il ne lui paraissait pas bien de résister davantage. Il approuvait la ligne de conduite que j'avais tenue jusqu'alors, mais à l'avenir je devais toujours commencer mon oraison par un point de la Passion. Si le Seigneur m'élevait ensuite à quelque état surnaturel, il ne fallait plus opposer de résistance, mais me remettre entre les mains de Sa Majesté en me gardant bien toutefois de rechercher ses faveurs. »

11. *Vie*, l. c. (trad. c., t. I, 385-6) : « *Pendant près de deux mois*, je m'ap-

C'est donc vers février 1557 que Thérèse entre en relations avec les Jésuites.

II. La première vision thérésienne. — « *Quand on prohiba la lecture d'un grand nombre de livres écrits en langue castillane*, dit Thérèse[12], j'éprouvai une peine très vive, car quelques-uns servaient de récréation à mon âme, et je ne pouvais plus les lire dès lors qu'on n'en autorisait plus que le texte latin. Notre-Seigneur me dit : « N'en aie point de peine, je te donnerai un livre vivant. » Je ne pus comprendre alors pourquoi cette parole m'avait été dite, car *je n'avais pas eu encore de visions.* »

Si on peut identifier quel Index désigne Thérèse dans ces lignes, par là, on n'assignera pas encore une date précise aux premières visions; du moins, sera-t-on en mesure d'affirmer qu'elles se produisent postérieurement à telle époque.

Parmi les causes qui contraignent Thérèse à violer la réserve où se complaisait sa timidité et qui la précipitent hors d'elle-même à la recherche d'un directeur, à la rencontre des Jésuites, son analyse discerne la passivité des grâces mystiques, la vacuité de la pensée dans l'oraison[13]. Nulle part, elle ne dénonce l'effroi que n'auraient pas manqué de provoquer les paroles surnaturelles si, dès lors, elles avaient éveillé le silence de sa contemplation[14]. Son angoisse naît à

pliquai donc à résister de tout mon pouvoir aux délices et aux faveurs divines... Mes efforts pour résister à ces faveurs étaient si grands que c'était une peine pour moi. Mais le Seigneur apportait plus de soin encore à me les accorder. *Pendant ces deux mois*, il se manifesta à moi beaucoup plus que de coutume... »

12. *Vie*, ch. XXVI (trad. c., t. II, p. 33-34).

13. *Vie*, ch. XXIII (trad. c., t. I, 366, 368) : « Je me demandais si ce n'était pas le démon qui, en me faisant croire que c'était bon, voulait suspendre l'entendement et me priver de son secours, pour m'éloigner ainsi de l'oraison mentale et m'empêcher de méditer la Passion de Notre-Seigneur... Ce qui se passait en moi, je le comprenais déjà, était surnaturel, car je ne pouvais parfois y résister, de même qu'il m'était impossible de l'éprouver au gré de ma volonté... »

14. En maint endroit, Thérèse avoue que chaque grâce nouvelle l'emplit de trouble et de doute. Ainsi, *Vie*, ch. XX (trad. c., t. I, p. 318) : « J'étais donc au début de cette faveur (tourment, pena) en proie à la crainte. C'est d'ailleurs ce qui m'arrive presque toujours à chaque nouvelle grâce... » Et encore, *Vie*, ch. XXVIII, trad. c., t. II, p. 59 : « Je fus saisie d'une vive crainte (à l'occasion de la vision progressive de l'Humanité du Christ) comme je le suis toujours au début quand il y a du nouveau dans les faveurs surnaturelles qu'il m'accorde. » D'une façon plus particulière, quand Thérèse perçoit la première parole, *Vie*, ch. XIX (trad. c., t. I, p. 296) : « elle est toute saisie d'étonnement... ».

l'occasion d'*états* mystiques, non de *phénomènes* mystiques. De même, ni dans les confidences au premier confesseur jésuite [15], ni dans celles à saint François de Borgia [16], le moindre trouble ne transparaît qu'auraient fomenté les auditions.

Pour nous, le silence de Thérèse n'est pas oubli, mais preuve que les paroles sont postérieures aux premières directions, c'est-à-dire à février 1557. Or, dans l'expérience de la Carmélite, les phénomènes extra-mystiques se succèdent dans l'ordre chronologique suivant : paroles, visions, transverbération [17]. *Le texte cité ne peut donc concerner qu'un Index postérieur à 1557. D'une façon plus précise, il vise celui de 1559 : en effet, après ce dernier, aucun catalogue prohibitif ne paraît, en Espagne, avant 1583 et Thérèse meurt en 1582* [18].

Cette nécessité, cette logique de la chronologie thérésienne s'accordent avec la lettre du texte transcrit : celui-ci, en effet, définit l'Index de 1559 et ne définit que lui.

La première prohibition de livres, en Espagne, est de 1521, année où le cardinal Adriano, grand Inquisiteur, interdit l'introduction, dans la péninsule, des œuvres de Luther.

En 1551, paraît le premier Index proprement dit. Encore n'est-il pas original. Cette année-là, Fernando de Valdès, archevêque de Séville, Inquisiteur général, réédite à Tolède l'Index de Louvain de 1546. En le prenant à son compte Valdès allonge la liste de quelques titres castillans [19].

15. *Vie*, ch. XXIII-XXIV (trad. c., t. I, p. 380-2, 384-8).
16. *Vie*, ch. XXIV (trad. c., t. I, p. 388-9).
17. Pour les paroles, cf. *Vie*, ch. XXV-XXVI. Pour les visions, cf. *Vie*, ch. XXVII-XXVIII-XXIX, et infra, *La première parole thérésienne :* « La dernière citation établit la priorité des paroles sur les visions... » Pour la transverbération, cf. *Vie*, ch. XXIX (trad. c., t. II, p. 92-95).
18. Si on conteste l'interprétation du « silence thérésien » qui étaie notre chronologie des visions, c'est-à-dire si on reporte la première parole à une date antérieure à 1557, même dans ce cas l'Index que vise le passage de la *Vie*, ch. XXVI *in fine*, ne peut être que celui de 1559, comme l'établit le rapide examen des catalogues prohibitifs que nous allons passer.
19. Reusch H., *Der Index der verbotenen Bücher ein Beitrag zur kirchen und literaturgeschichte*, t. I, Bonn, 1883, p. 131-140.
Cristóbal Pérez Pastor, *La Imprenta en Toledo*, Madrid, 1887, pág. 99, nº 250 : « Index librorum prohibitorum. Toleti. Ex officina Ioan. de Aiala. 1551. »
Huntington (Archer M.), [Reproduction phototypique, New-York, 1896] : « Catalogus librorum reprobatorum ex judicio Academiae Lovaniensis cum edicto Caesareae Maiestatis evulgatis. Extravagans sanctissimi Domini nostri, D. Iulii papae tertii, contra tenētes seu legētes libros prohibitos vel reproba-

La même année, à Valladolid[20], à Valence[21], on reproduit l'Index mentionné de Louvain.

En 1554, Valdès publie à Valladolid son deuxième Index. A celui de 1551, il ajoute un appendice où sont proscrites 57 éditions de la Bible[22].

En 1556, nouvelle réimpression à Tolède du primitif Index de 1551[23].

En 1557, Julián Hernández introduit en Castille, à travers les Pyrénées et l'Aragon, des versions mutilées de la Bible que Casiodoro de Reina, Cipriano Valera et Juan Pérez impriment à l'étranger. Dans la IIe partie de la *Guide des Pécheurs*, parue à Lisbonne dans le premier trimestre de 1557, on peut déceler des insinuations protestantes dues à un ouvrier typographe[24]. On multiplie les éditions apocryphes et tronquées d'œuvres en vogue. Un même volume réunit plusieurs opuscules, le premier signé d'un nom célèbre et respecté, les autres, suspects. Cano vitupère son confrère Louis de Grenade, qui ravale à la portée des bonnes femmes, des esprits sans discernement critique, l'oraison surnaturelle[25].

tos. — Alius catalogus librorum auctoritate illustrissimi ac reverendissimi Domini D. Ferdinandi de Valdes archiepiscopi Hispaleñ. inquisitoris generalis : & dominorum de cõcilio sanctae generalis Inquisitionis, jam pridem reprobatorũ, cum edicto dominorũ inquisitorũ apostolicorũ in civitate Toletañ. residẽtiũ quorũ censura nõnulli alii libri novissime reprobati; prioribus a diunguntur [vignette : une croix et deux anges] Toleti. Ex officina Ioan. de Aiala. Anno D. 1551. Con prohibición... » etc.

20. Huntington, reproduction mentionnée supra : « Catalogi librorum reprobatorum et praelegendorũ ex judicio Academiae Lovaniensis. Cum edicto Caesareae Majestatis evulgatus... Ex officina Francis. Ferdi. Cordubeñ. Anno Domini, M. D. L. I. Mandato dominorum de concilio sanctae generalis Inquisitionis. »

Mariano Alcocer y Martínez, *Catálogo razonado de obras impresas en Valladolid*, 1481-1800, año 1551, pág. 91, nº 165.

21. Reusch H., *Die Indices librorum prohibitorum der sechzehnten jahrhunderts gesammelt und herausgegeben*, Bonn, 1886, p. 73 sq.

22. Huntington, Reproduction mentionnée : « Censura generalis contra errores, quib recentes haeritici sacram scripturam asperserunt, edita a supremo senatu Inquisitionis adversus hereticam pravitatem et apostasiam in Hispania & aliis regnis & dominiis Caesareae Magestati constituto [Vignette : Exsurge Domine, judica causam tuam] Pinciae. Ex officina Francis. Ferdinan. Corduben... », etc.

Mariano Alcocer y Martínez, ouvr. c., año 1554, pág. 104, nº 193.

Reusch (H.) (*Der Index der verbotenen...* etc., t. I, p. 199-204) donne une description de cet Index, basée sur l'édition de Venise, 1562, comprenant 103 éditions de la Bible.

23. Pérez Pastor, ouvr. c., p. 112, nº 281 : « Index librorum prohibitorum. Toleti, 1556. »

24. P. Michel Ange, O. M. C., *Revue d'Ascétique et de Mystique*, juillet 1922, p. 323.

25. Caballero (Fermin), *Vida del Ilmo. Melchor Cano*, Madrid, 1872, p. 597 : « Fray Luís de Granada pretendió hacer contemplativos y perfectos a todos

Pour mettre un terme sans retour à l'infiltration sournoise des aberrations luthériennes et illuministes, on décide de frapper un grand coup. Fernando de Valdès, que conseille l'intransigeant Cano, rédige le fameux Index de 1559, daté du 17 août et paru à Valladolid [26].

La condamnation atteint des ouvrages latins, espagnols, « teutons » et « allemands », français et portugais [27]. En particulier, le catalogue des livres espagnols comprend 165 titres. « Muchos libros de romance », dit sainte Thérèse.

Parmi les auteurs incriminés, figurent le bienheureux Jean d'Avila, François d'Osuna (non désigné, cependant), Denys le Chartreux, Louis de Grenade, saint François de Borgia [28]. Sainte Thérèse a lu Denys et Grenade [29]. Elle recommandera leur lecture expressément dans les *Constitutions* [30]. L'action d'Osuna sur l'expérience thérésienne a été décisive. Il n'est que de lire les pages où la Carmélite raconte son premier contact, en 1538, avec le mystique franciscain, pour

y enseñar al pueblo en castellano lo que a pocos de él conviene, porque muy pocos pretenderán ir a la perfección por aquel camino de Fray Luís, que no se desbaraten en los ejercicios de la vida activa competente a sus estados.»

26. Reusch (H.), *Der Index der verbotenen...*, t. I, p. 300-312. Reusch (H.), *Die Indices librorum prohibitorum...*, etc., p. 209-242 : « Cathologus librorum qui prohibentur mandato Illustrissimi et Reverend. D. D. Fernandi de Valdes, Hispalen., Archiep., inquisitoris generalis Hispaniae nec non et supremi sanctae ac generalis Inquisitionis senatus. Hoc anno MDLIX editus. Quorum jussu et licentia Sebastianus Martínez. Excudebat Pinciae. Esta tassado en Un Real. »

Alcocer y Martínez (Mariano), ouvr. c., año 1559, pág. 121, nº 221.

27. Reusch (H.), *Die Indices...*, p. 216-231 : « Librorum prohibitorum Cathalogus et primo Latinorum »; p. 231-240 : « Cathalogo de los libros en romance que se prohiben »; p. 241 : « Libri Teutonici, Alemanici libri, Gallicí libri »; p. 241-242 : « Libri vulgari sermone Lusitanico. »

28. Reusch (H.), *Die Indices...* etc., p. 232 : « Aviso y reglas christianas compuestas por el maestro Avila sobre aquel verso de David : Audi, filia », etc.; p. 233 : « Combite gracioso de las gracias del sancto sacramento; Dionysio Richel Cartuxano, de los quatro postrimeros trances, en Romance traduzido por un religioso de la orden de la carthuxa »; p. 234 : « Fray Luys de Granada, de la oracion y meditacion, y de la devocion y guia de peccadores en tres partes »; p. 237 : « Obras del christiano, compuestas por Don Francisco de Borja, duque de Gandía. »

Alcocer y Martínez (M.) (ouvr. c., l. c.) mentionne, en outre, de Louis de Grenade, le *Manual de diversas oraciones y espirituales ejercicios*. Or, ce livre n'est poursuivi qu'à partir de 1574 et n'est condamné que dans l'Index de 1583. Au sujet du livre mentionné de saint François de Borgia, victime de procédés malhonnêtes, cf. De Backer-Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, vº Borgia; Zugasti (Ant.), *Santa Teresa y la Compañía de Jesús*, pág. 70-71; Astrain, ouvr. c., t. II, p. 110.

29. Pour les lectures de sainte Thérèse, cf. Morel-Fatio, in *Bull. hisp.*, 1908, p. 17-67 : *Les lectures de Sainte Thérèse;* Hoornaert (R.), *Sainte Térèse écrivain. Son milieu, ses facultés, son œuvre*, Desclée, De Brouwer, Paris, Lille, Bruges, 1922, p. 303-390.

30. Trad. c., t. V, p. 188 : « La mère prieure veillera à avoir de bons livres, et spécialement *les Chartreux, ... le Père Louis de Grenade...* »

voir combien elle a été exacte à conformer sa conduite aux prescriptions du Troisième Abécédaire[31]. En 1557, elle avait rendu compte de son oraison à saint François de Borgia[32]. Plus tard, le désir de soumettre sa vie à l'examen du bienheureux Jean d'Avila l'induira à en écrire le récit[33]. Dans l'Index de 1559, Thérèse voit donc impliqués, sinon compromis, de saints personnages qu'elle connaît ou dont les ouvrages servaient de récréation à son âme. Aussi, « éprouve-t-elle une peine très vive. »

D'autant plus que ces livres qui avaient nourri, aidé sa méditation, désormais elle ne pourra plus les lire, puisqu'on « n'en autorise que le texte latin ». L'Index de 1559 est, en effet, une violente réaction contre les ouvrages pieux, écrits en langue vulgaire. Sous couleur de dévotion, ils propagent l'hérésie. Même orthodoxes, ils ont le tort de populariser l'ascétisme et le mysticisme. Aussi, pour prémunir les âmes simples contre les doctrines dangereuses ou trop subtiles, pour sauvegarder l'intégrité de la foi chez les illettrés, Valdès proscrit-il non seulement des ouvrages hérétiques mais un très grand nombre aussi d'ouvrages contemplatifs, qui, écrits en vulgaire, semblent plus particulièrement leur être destinés.

« Condamnation d'un grand nombre de livres écrits en castillan », « quelques-uns d'entre eux servaient de récréation à mon âme », « on n'en autorisait plus que le texte latin » : ces trois particularités définissent l'Index de 1559, ne définissent que lui.

On en convient généralement :

« Une circonstance tout à fait indépendante de sa volonté, écrit Morel-Fatio[34], priva brusquement Thérèse de toute une littérature dont elle s'était longuement nourrie et qui

31. *Vie*, ch. IV, trad. c., t. I, p. 69 sq.
32. Cf. supra, n. 9.
33. *Vie*, in fine (trad. c., t. II, p. 363-4) : « Je vous conjure donc de le [cet écrit] corriger et de le faire copier dans le cas où on l'enverrait au Père maître Avila, car on pourrait peut-être reconnaître mon écriture. Je désire ardemment qu'on fasse en sorte qu'il le voie; c'est même dans ce but que je me suis mise à le composer; et s'il juge que je suis en bon chemin, j'en demeurerai vivement consolée. »
34. Morel-Fatio, *Les lectures de sainte Thérèse*, *Bull. hisp.*, 1908, p. 21.

lui procurait parfois encore un certain soulagement. Cette circonstance, à laquelle elle fait allusion dans le chapitre XXVI de la *Vie*, fut la publication, en 1559, de l'Index du grand Inquisiteur D. Fernando de Valdès... »

De même Etchegoyen : « A la même époque, c'est-à-dire en 1559, l'Inquisiteur de Tolède, Fernando de Valdès, met à l'Index les ouvrages de dévotion écrits en castillan. Cette privation aggrave encore l'isolement de Thérèse, mais elle vient trop tard pour nuire au développement de sa personnalité[35]. » Et encore : « On observera... que l'Index de 1559, mettant un terme à une assimilation bien suffisante (sainte Thérèse avait alors 44 ans) avança la période de création[36]. »

Quant à l'éditeur des textes thérésiens, P. Silverio de Santa Teresa, et au dernier traducteur français, P. Grégoire de Saint Joseph, ils ne sont pas d'un avis différent. Voici, en effet, leurs commentaires au passage en cause de la *Vie* (ch. XXVI *in fine*). Le premier : « Don Fernando de Valdés, gran inquisidor de España, publicó en 1559 un *Indice* prohibiendo la lectura, no sólo de libros que contenían herejías, sino también muchos de devoción escritos en romance, que, a juicio de Valdés, podían hacer daño a las almas sencillas[37]... » Le second : « Don Fernand de Valdès, grand Inquisiteur d'Espagne, avait publié en 1559 un *Index* prohibant la lecture non seulement de livres contenant des hérésies, mais encore de beaucoup de livres de dévotion écrits en espagnol, qui, à son point de vue, auraient pu faire du mal aux âmes simples[38]... »

Mais, si on s'accorde presque unanimement[39] à identifier

35. Etchegoyen (Gaston), *L'amour divin. Essai sur les sources de sainte Thérèse*, Bordeaux, Féret, 1922, p. 89.
36. Etchegoyen, ouvr. c., p. 107.
37. *Obras de santa Teresa de Jesús, editadas y anotadas* por el P. Silverio de santa Teresa, t. I : *Libro de la Vida*, Burgos, 1915, p. 205, n.
38. Trad. c., t. II, p. 33, n.
39. La restriction concerne La Fuente. En effet, cf. *Vida, edición fototípica*, Madrid, 1873, pág. 235, n. 2 : « ... aquí [cap. XXVI *in fine*] alude [santa Teresa] a las prohibiciones que se hicieron en virtud de las reglas 4ª, 6ª y 8ª del Indice en 1565. » Mais il est facile de réfuter l'assertion de D. Vicente : « Il n'existe pas, dit Morel-Fatio, d'Index de 1565; celui auquel a pensé La Fuente est l'Index romain de 1564, dit de Trente, qui ne contient naturellement pas de livres en langue vulgaire espagnole... » (*Bull. hisp.*, 1908, p. 21, n. 7). Sur l'Index de 1564, v. Reusch, *Der Index der Verbotenen...* t. I, p. 321-329; *Die Indices librorum prohibitorum...*, p. 243-281.

dans l'Index visé au chapitre XXVI de la *Vie* l'Index de 1559, cependant, souvent on perd de vue la conclusion qu'impose le texte étudié : « Quand on prohiba la lecture d'un grand nombre de livres écrits en castillan ... *je n'avais pas eu encore de visions.* »

Ainsi Etchegoyen. Il adopte[40] la chronologie des visions suggérée par les Carmélites du premier monastère de Paris : première vision intellectuelle (le 29 juin) 1557 — première vision « imaginaire » (25 janvier) 1558[41].

De même le P. Silverio : « Probablemente la visión acaeció el 25 de Enero de 1558... » écrit-il à propos de la première vision imaginative[42].

D'une part, Thérèse est aussi explicite que formelle; d'autre part, la privation de livres provoquant la promesse divine d'un livre vivant, cette coïncidence, cette complexité exclut toute hypothèse d'erreur de la narratrice. Un point est donc acquis définitivement : *dans la suite des faveurs mystiques dont Dieu gratifie Thérèse, les visions apparaissent ultérieurement au 17 août 1559.*

On peut préciser davantage La première vision se produit un jour de fête de saint Pierre[43]. A partir du 17 août, le bréviaire romain ne mentionne aucune solennité en l'honneur du prince des Apôtres jusqu'au 18 janvier où l'Eglise commémore la Chaire de saint Pierre à Rome[44]. *C'est donc au plus*

40. Etchegoyen, ouvr. c., p. 88, 89. A la page 88, triple erreur : 1° ligne 8, lire 1558 au lieu de 1557; 2° ligne 9, lire tome I au lieu de tome II; 3° même ligne, lire chapitre XXVIII au lieu de XXVII.

41. *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris, etc..., Paris, 1907-1910, t. I, p. 354, n., t. IV, p. 248, 249. Les célèbres traductrices n'accompagnent d'aucune note le passage analysé de la *Vie*, ch. XXVI (trad. c., t. I, p. 333) : « A l'époque où la lecture d'un bon nombre de livres... »

42. *Obras*, t. I, pág. 218, n. 2.

43. *Vie*, ch. XXVII (trad. Grég. de St. Jh., t. II, p. 38) : « Me trouvant en oraison un jour de fête du glorieux saint Pierre... » Suit le récit de la première vision intellectuelle du Christ. Les Carmélites du premier monastère de Paris, qui assignent à cette vision le 29 juin (cf. supra n. 41 et texte correspondant), fête de saint Pierre *et de saint Paul* (cf. n. suiv.), contreviennent donc à la lettre du texte ici transcrit, où il est uniquement question du premier des deux apôtres.

44. Voici, d'après le bréviaire romain, les différentes fêtes de saint Pierre au cours de l'année liturgique : 18 janvier, Chaire de saint Pierre à Rome; 22 février, Chaire de saint Pierre à Antioche; 29 juin, saint Pierre et saint Paul, apôtres; 1er août, saint Pierre ès Liens.

tôt le 18 janvier 1560 que Thérèse contemple la première vision de sa vie [45].

III. La première parole thérésienne. — *Texte n° 1* : « *Pendant près de deux ans*, j'ai résisté à ces paroles, à cause des craintes excessives que j'avais d'être trompée [46]... ».

Texte n° 2 : « Mon confesseur ajoutait que cette épreuve passerait et que je devais conjurer instamment le Seigneur de m'en délivrer. Lui-même de son côté le lui demanderait avec la plus grande ferveur, ainsi que les personnes qu'il confessait et beaucoup d'autres encore. Quant à moi, je ne cessais de prier et de faire prier tous ceux que je croyais être des serviteurs de Dieu, pour obtenir de sa Majesté qu'elle daignât me conduire par un autre chemin. *Pendant les deux ans*, ce me semble, que dura cet état, je suppliai constamment le Seigneur de m'accorder cette grâce [47]. »

Texte n° 3 : « *Au bout de deux ans*, durant lesquels je n'avais cessé, avec d'autres personnes, de prier le Seigneur ou de me conduire par une autre voie ou de manifester la vérité, puisqu'il continuait à me parler très souvent, voici ce qui m'arriva... » Suit le récit de la première vision [48].

Thérèse ne dit pas autre chose qui puisse nous servir à situer dans le temps les premières auditions surnaturelles [49].

45. La vision qui remonte à de longues années exceptée. Cf. *Vie*, ch. VII, XXV (trad. c., t. I, p. 117, t. II, p. 16). La vision dont il est ici question se place aux environs de 1540.

Lorsque le P. Grégoire de Saint Joseph (trad. c., t. II, p. 153, n.) place en 1559 la vision de l'enfer racontée au ch. XXXII de la *Vie*, il perd de vue que, puisque, d'abord, la première vision thérésienne est postérieure au 17 août 1559, puisque, ensuite, elle a lieu un jour de fête de saint Pierre, elle ne saurait être antérieure au 18 janvier 1560. Le texte qui étaie l'assertion du traducteur : 1° ne fournit qu'une indication approximative; 2° ne saurait prévaloir contre le passage du ch. XXVI *in fine*.

46. *Vie*, ch. XXV (trad. c., t. II, p. 6).

47. Id., l. c. (trad. c., t. II, p. 20)

48. *Vie*, ch. XXVII (trad. c., t. II, p. 37).

49. Une critique même superficielle montre qu'on doit négliger les précisions que semble apporter sur ce point la 1re Relation de Séville, *Relations spirituelles*, trad. c. t. III, p. 53-54 : « Elle [Thérèse] a passé ainsi environ vingt-deux ans au milieu de grandes aridités. Elle s'entretenait également à lire de bons livres. Il y a environ dix-huit ans qu'elle commença à traiter de la fondation du premier monastère des Carmélites déchaussées qui eut lieu à Avila. Déjà près de trois auparavant, il commença à lui sembler qu'on lui parlait intérieurement quelquefois, et qu'elle avait quelques visions et révélations... » Ecrite en février ou mars 1576, c'est-à-dire longtemps après les événements racontés, cette relation n'est exempte ni de confusion ni de contradiction chronologiques. En particulier, au sujet du projet de Réforme, cf. infra n. 71.

La dernière citation établit : 1° la priorité des paroles sur les visions; 2° la subordination de la chronologie des premières à la chronologie des secondes [50].

D'après le texte n° 1, « pendant près de deux ans », Thérèse redoute que les mystérieuses paroles ne l'égarent : c'est le *temps de la crainte*.

« Pendant deux ans », sur le conseil du confesseur (texte n° 2), elle demande et fait demander à Dieu que cessent ces manifestations dont elle suspecte l'origine : c'est le *temps de la prière*.

« Au bout de ces deux ans » (texte n° 3), la première vision se dévoile : nous sommes au plus tôt au début de 1560.

Pour déduire de ces données la date approximative des premières auditions, il suffit de savoir si *crainte et prière* sont deux phases successives, ou si elles sont, au contraire, deux aspects d'une même phase.

Dans le premier cas, un laps de quatre ans sépare la première audition et la première vision. Thérèse entend donc pour la première fois une parole surnaturelle au commencement de 1556, c'est-à-dire un an avant qu'elle ne soit en rapport avec les Pères de la Compagnie. Les Pères Silverio de Santa Teresa et Grégoire de Saint Joseph semblent envisager cette hypothèse : ils assignent à la première manifestation verbale une date intermédiaire entre 1555 et 1557 [51].

Nous ne croyons pas que Thérèse ait perçu si prématurément les murmures divins. Parmi les causes de la crise de direction qui la torture vers 1556 et que résout en 1557 l'intervention des Jésuites, nulle part, on l'a dit [52], l'analyse de Thérèse ne décèle l'émoi consécutif à quelque phénomène mystique. Plutôt qu'omission, ce silence indique dans quel sens il faut interpréter les textes transcrits : lorsque le langage informulé retentit sans bruit aux oreilles de son âme, Thérèse craint, comme à chaque nouvelle faveur [53], et prie. La crainte suscite la prière. « Au bout de deux ans », la

50. D'où l'ordonnance de nos recherches : 1° chronologie des visions; 2° chronologie des paroles.
51. *Obras...*, t. I, pág. 191, n. (trad. c., t. II, p. 5, n.).
52. V. supra, II, *La 1re vision thérésienne*.
53. V. supra n. 14.

musique intérieure, qui chante toujours, s'accompagne d'une présence. Nous sommes alors au début de 1560. *La première audition est donc de 1558*[54]. Depuis un an, ses directeurs soumettent Thérèse aux disciplines ignaciennes.

IV. La première entrevue de sainte Thérèse et de saint Pierre d'Alcantara. — Fr. Joseph Marie d'Ancône, O. F. M., annaliste pour la période 1554-1564, place cet événement en 1558[55]. Les historiens postérieurs, tant thérésiens qu'alcantarins, adoptent cette date, tels Marchese[56], les Bollandistes[57], René de Nantes[58], les Carmélites du premier monastère de Paris[59], Mir[60].

Quant au P. Grégoire de Saint Joseph, il conteste cette date[61] et opte pour 1559[62].

Or, le chapitre XXX de la *Vie* établit très nettement que *les visions sont antérieures à la première rencontre du Réformateur franciscain et de la Réformatrice carmélitaine*[63].

54. Au sujet de la première parole, v. *Vie*, ch. XIX, XXV (trad. c., t. I, p. 296, t. II, p. 5).

55. *Annales Minorum* seu Trium ordinum a S. Francisco Institutorum ab anno MDLIV usque ad annum MDLXIV continuati a F. Iosepho Maria de Ancona O. F. M. Tomus XIX (1554-1564) Editio tertia accuratissima... Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, 1933. Pág. 123, XXVI.

56. *Vie de saint Pierre d'Alcantara...* écrite en italien par le Père Marchese Prestre de l'Oratoire de Rome Et nouvellement traduite en françois, A Lyon... M.DC.LXX. Livre second, ch. X, p. 117 sq.

57. Dans les *Acta sanctorum octobris*, tomus septimus, *Acta sanctae Teresiae*, aucune date. Mais, tomus octavus, *Acta sancti Petri Alcantarensis*, p. 722, nº 110 : « Iter hoc Abulense in continuatione Waddingi, sicut et alia quae hic subsequuntur, refertur ad annum 1558... »

58. Revue des *Etudes Franciscaines*, 1903, t. X, p. 162-168, p. 384-394.

59. *Œuvres complètes...*, etc., t. I, p. 349, n., p. 354, n., p. 382, n.; t. IV, p. 249. — Baruzi (Jean) (*Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris, 1929, p. 150, n. 3 de la page 143) suit la chronologie des Carmélites de Paris.

60. Mir (Miguel), *Santa Teresa de Jesús. Su vida, su espíritu, sus fundaciones*, Madrid, 1912. Au t. I, libro I, cap. XLII, Angel de Luz, p. 412-420, aucune date. Mais l'auteur place la rencontre des deux saints avant 1560, ainsi qu'il appert du t. I, p. 518.

Le P. Silverio, *Obras...*, t. I, cap. XXX, pág. 237 sq., ne donne sur le même sujet aucune indication.

61. Trad. c., t. II, p. 102, n. : « Est-ce en 1558, comme le pensent les Bollandistes, oct. VIII, et Marchese, son historien ? Il est difficile de concilier cette date avec ce que nous avons dit précédemment..., etc. »

62. Id., p. 100, n. 1 : « C'était probablement en 1559. » Les *Annales Minorum* ne mentionnent pour cette année-là aucun voyage de saint Pierre à Avila.

63. Trad. c., t. II, p. 99-103. D'une part, les Bollandistes (oct. VII, *Acta Sanctae Teresiae*, p. 163, nº 203) ne font pas remonter les premières visions avant 1559 : « ... non ad annum 1558, sed ad annum 1559 referendas puto visiones de quibus agimus. », et ils assignent pour la première vision intellectuelle soit le 29 juin, soit le 1er août 1559 et pour la première vision imaginative, soit le 25 janvier, soit le 30 juin 1560. D'autre part, les célèbres hagiographes (oct. VIII, *Acta Sancti Petri Alcantarensis*, p. 722, nº 110, déjà

Lorsque nous démontrions (v. supra, II. La première vision) qu'elles ne font pas irruption dans l'expérience thérésienne avant le 18 janvier 1560, nous réfutions donc implicitement les suggestions chronologiques des uns et de l'autre quant au premier entretien des deux saints.

D'une part, cet entretien est aussi bien *postérieur* à la première vision intellectuelle qu'à la première vision imaginative [64]. Celle-ci, postérieure à celle-là [65], se produit un jour de fête de saint Paul [66], donc *au plus tôt* le 25 janvier 1560 [67] où la liturgie commémorait, comme chaque année, la conversion de l'Apôtre des Gentils [68].

D'autre part, il est *antérieur* au projet de Réforme. A aucun moment, il n'en est question dans le compte rendu thérésien de l'entrevue. Par contre, dès que le dessein naît et s'affirme dans son esprit, Thérèse, « qui avait convenu [avec saint Pierre] de lui écrire dorénavant tout ce qui lui arriverait [69] », prend son avis, peut-être même avant d'en avoir référé à son confesseur [70]. D'une phrase du chapitre XXXVI de l'Autobio-

cité) placent en 1558 la rencontre des deux Réformateurs. Ils méconnaissent donc le principe d'antériorité des visions sur cette rencontre, cependant très nettement établi au chapitre XXX de l'autobiographie.

64. *Vie*, XXX (trad. c., l. c., en particulier p. 103).

65. *Vie*, ch. XXVIII, *in principio*.

66. *Vie*, l. c. (trad. c., t. II, p. 59) : « Un jour de fête de saint Paul, pendant la messe, je vis Notre-Seigneur dans sa Sainte Humanité tout entière... »

67. On n'assigne pas de date à la première vision de l'une et l'autre sortes. D'après les textes, la première vision intellectuelle se manifeste *au plus tôt* le 18 janvier 1560; la première imaginative, une semaine après. Telles sont, entre autres, les conditions qu'imposent les textes et dont il faut tenir compte, si l'on veut préciser davantage.

Cependant, si nous n'assignons pas de date ferme, nous suggérons une possibilité. Si, en particulier, on veut bien admettre que rien, dans l'Autobiographie ni ailleurs, ne s'oppose à ce voisinage de dates, 18 et 25 janvier, nos calculs pourraient bien être l'expression de la réalité.

Sur cette proximité de la première vision intellectuelle et de la première vision imaginative, cf. *Acta Sanctorum Octobris*, tomus septimus, *Acta Sanctae Teresiae*, p. 163, nº 203 : « Auctor Chronici (lib. I, cap. XXIII, num. 7), cui consentit P. Fredericus a S. Antonio, laudatas visiones tamquam anno 1558 habitas perhibet, easque intro octo dierum spatium concludit, autumans primam incidisse in festum Cathedrae S. Petri Romae, quod celebramus die XVIII Januarii, et quartam [première vision imaginative; se reporter *Vie*, ch. XXVIII, *in principio*] in diem ejusdem mensis XXV, memoriae Conversionis S. Pauli sacrum... » L'objection que formulent plus loin les Bollandistes : « ... praesertim cum festum... » ne vaut pas pour l'année 1560.

68. Voici, d'après le bréviaire romain, les différentes solennités en l'honneur de ce saint au cours de l'année liturgique : 25 janvier, Conversion de saint Paul; 29 juin, saint Pierre et saint Paul, apôtres; 30 juin, commémoraison de saint Paul.

69. *Vie*, ch. XXX (trad. c., t. II, p. 105).

70. *Vie*, ch. XXXII (trad. c., t. II, p. 162) : « Avant ces pourparlers, nous avions écrit tout ce qui se passait au saint religieux le Père Pierre d'Alcantara. » Cf. *Annales Minorum*, éd. c., t. XIX, p. 238, nº XXV.

graphie[71], on peut inférer que c'est dans l'été de 1560 et avant le 24 août que s'allume au cœur de Thérèse et de ses amies le désir d'une plus étroite observance[72].

La rencontre des deux Réformateurs a donc eu lieu entre février et juillet 1560[73].

Il est difficile de préciser davantage. Les historiographes anciens, cependant mieux placés que nous, étant plus proches des faits qu'ils racontent, ont poussé jusqu'au génie et jusqu'à la perfection, sinon l'erreur, du moins l'insouciance chronologique. Sur le sujet particulier qui nous occupe l'utilité est mince des renseignements puisés aux chroniques franciscaines :

1° Les *Annales Minorum* ne mentionnent pour toute l'année 1560 qu'un séjour de saint Pierre à Avila, et, à ce qu'il semble, plutôt dans le 1er semestre. « A Deo electus, ut sanctae Teresiae in sua Reformatione instituenda operam daret. Abulam proficiscitur. Teresia invisit et instruit. [...] S. Teresia in spe instituendae Reformationis obfirmata[74]. » Peut-être pourrait-on récuser l'objet ainsi présenté de ce voyage et n'en retenir que la date.

2° Quant au séjour en août 1560 dont parle Fray Antonio Vicente[75], la date en est incompatible avec la conclusion, formulée ci-dessus, qu'imposent les textes thérésiens.

71. Trad. c., t. II, p. 239 : « Tout ce que le Seigneur m'avait commandé, les nombreux avis qu'on m'avait donnés, les prières que depuis *plus de deux ans* on n'avait cessé de faire... » Ceci se rapporte au soir du 24 août 1562, où Thérèse, après l'inauguration du premier couvent réformé, connut un instant de découragement. Au sujet des « prières que depuis plus de deux ans... », cf. *Vie*, ch. XXXII (trad. c., t. II, p. 159) : « Nous résolûmes, cette dame et moi, de recommander beaucoup ce projet [celui de la Réforme] à Dieu. »

72. La Carmélite de Caen (*Histoire de sainte Thérèse, d'après les Bollandistes, ses divers historiens et ses œuvres complètes*, Paris, 1882, t. I, ch. XXI, p. 201) insinue que la réunion au cours de laquelle Thérèse suggère à son entourage, en particulier à María de Ocampo, l'idée féconde de la Réforme, se tint au soir du 16 juillet 1560, solennité de Notre-Dame du Mont Carmel. Cette hypothèse est ingénieuse et s'harmonise avec le texte cité du chapitre XXXVI de la *Vie*.

73. La Carmélite de Caen, ouvr. c., paraît bien être de cet avis : en effet, t. I, dans le texte, ch. XI, p. 192, aucune précision chronologique, mais à la table des matières, p. 180, elle place cet épisode en 1560.

74. *Annales Minorum*, éd. c., t. XIX, p. 238, n° xxv.

75. *Chronica de la santa provincia de san Joseph de Franciscos Descalzos en Castilla la Nueva*, primera parte, escrita por el M. R. P. Fr. Antonio Vicente, de Madrid, Lector de Theología, Ex Definidor y Chronista de dicha santa Provincia (año 1768, Madrid) « p. I, libro III, c. XVI y en algunos lugares de la obra ». (Cité dans Mir, ouvr. c., t. I, p. 518, n.). Au sujet de ce même séjour, cf. Marchese, trad. c., livre II, ch. XXIII, p. 158 sq.

Contre le fait que saint Pierre et sainte Thérèse ne se connaissent pas avant 1560, on ne saurait objecter sérieusement le témoignage de l'Autobiographie d'après lequel c'est « la première fois qu'il vient dans cette localité » que la Carmélite voit le Patriarche franciscain « chez Dª Guiomar et dans certaines églises[76]. Ces paroles n'ont un sens que si on les interprète par rapport à sainte Thérèse : pour elle, saint Pierre n'est pas venu à Avila avant l'époque où elle lui dévoile les grandeurs et les peines de son âme. Avant de récuser le texte ainsi compris, remarquons que ceux qui font se rencontrer les deux saints en 1558, pour la première fois, ne se conforment pas davantage à sa lettre : en effet, les *Annales Minorum* mentionnent un voyage, sans doute bref, de saint Pierre à Avila, en 1557, vers le milieu de l'année, semble-t-il[77].

Thérèse ajoute enfin une autre précision : « Il était, dit-elle[78], commissaire général de la Custodie placée sous le vocable [de saint Joseph]. » En 1557, on lui avait conféré cette dignité et cette charge[79], et, en 1559, on l'y confirmait[80].

M. R. CANDILLE.

76. *Vie*, ch. XXX (trad. c., t. II, p. 101-102).
77. *Annales Minorum*, éd. c., t. XIX, p. 82, nº XXVII : « Abulam vocatur in extasim rapitur. »
78. *Vie*, ch. XXX (trad. c., t. II, p. 106).
79. *Annales Minorum*, éd. c., t. XIX, p. 93, nº XX.
80. Id., p. 194, nº CXXI.

A PROPOS DE RAMON DE LA CRUZ[1]

M. Kany a longuement étudié l'œuvre de Ramón de la Cruz, attiré sans doute par le goût d'un pittoresque dont il est privé chez lui et qui fit venir vers nous tant de citoyens d'un monde plus déshérité à ce point de vue. Intellectuel et érudit, c'est à la littérature qu'il demande ce pittoresque. Aucun écrivain ne pouvait mieux le satisfaire que Ramón de la Cruz. Avant M. K., rien sur cet écrivain, que la biographie si sérieuse et documentée de M. Cotarelo (actuellement secrétaire perpétuel de la Academia Española), qui dut vaincre l'énorme difficulté de défricher un terrain complètement vierge, mais eut aussi un plaisir enviable, celui de la découverte. On ne connaissait guère plus, de Ramón de la Cruz, que le nom; de son énorme succès passé il ne restait qu'une figure entourée de légende : personnage si représentatif de son époque, qu'il prit place, parmi ceux qu'il créa, parmi les *petimetres* et les *majos*, dans la célèbre *zarzuela* de Picón, *Pan y Toros*, dans une autre intitulée *Pepe Hillo* Enfin il devint le personnage principal d'un drame tel que *D. Ramón de la Cruz* d'Emilio Alvarez, rempli de « cosas ridículas », affirme M. Cotarelo (*op. cit.*, p 233, note 2), mais qui témoigne de son immense popularité.

Cependant son œuvre était oubliée sauf peut-être de ceux qui s'en servaient pour l'imiter. Depuis l'édition de Durán et d'autres qui reproduisaient à peu près toujours les mêmes œuvres, seule, en 1915, l'édition de M. Cotarelo dans la

1. Charles E. Kany, *Life and Manners in Madrid* (1750-1800). University of California Press, Berkeley, California, 1932; in-4°, 483 p.; $ 7,50.

N. B. A. E., faisait connaître 88 *sainetes* nouveaux pour la plupart, et 2 *zarzuelas* inédites. M. Kany voulut à son tour faire connaître quelques-uns des nombreux *sainetes* qui restaient inédits. En 1924 il en publia cinq dans la *Revue Hispanique* (t. LX), dont trois se trouvent aujourd'hui au 2e volume édité par M. Cotarelo dans la *N. B. A. E.*, en 1928. En 1925, M. K. fit paraître en un petit volume *Ocho sainetes inéditos de D. Ramón de la Cruz* (six d'entre eux trouvèrent place également dans le 2e volume de la *N. B. A. E.*). Enfin en 1919 la *Rev. Hisp.* donnait *Más sainetes inéditos de D. Ramón de la Cruz* (il y en a neuf). Entre temps, en 1926, M. K. avait mis à la portée de ses étudiants *Five sainetes of Ramón de la Cruz*, parmi les plus célèbres, accompagnés d'une introduction et de notes explicatives. Aujourd'hui M. Cotarelo prépare deux nouveaux volumes de *sainetes* pour la *N. B. A. E.;* ajoutés aux 162 *sainetes* et *loas* déjà publiés dans cette collection, ils porteront le total des *sainetes* mis désormais à la portée du public à un nombre assez voisin des 450 *sainetes connus*. Il restera une infinité de *loas*, de *zarzuelas*, et combien de *tonadillas !* dont nous ne saurons jamais lesquelles sont de Ramón de la Cruz, puisque l'usage voulait alors que dans ce genre le nom du poète s'effaçât devant celui du compositeur.

M. Kany aura contribué pour une part à faire connaître l'œuvre du grand *sainetista*... Il s'est laissé guider la plupart du temps, dans le choix des œuvres, par les indications dont M. Cotarelo accompagne le catalogue complet et critique des œuvres de Cruz à la fin de son *D. Ramón de la Cruz y sus obras*. A cette biographie dont quelques points restent encore obscurs il est à peu près impossible aujourd'hui d'ajouter le moindre complément. Les documents manquent. La bibliographie de M. Cotarelo est on ne peut plus claire et complète. Mais toute l'étude critique de l'œuvre de Ramón de la Cruz reste à faire. Ce qui a toujours frappé le spectateur ou le lecteur, c'est la valeur documentaire et historique de son théâtre. Ce n'est pas aujourd'hui que l'on a dit « El que quiera conocer a fondo las costumbres españolas en el

s. XVIII estudie el teatro de Don Ramón de la Cruz, las poesías de Iglesias y los *Caprichos* de Goya » (Somoza). Et depuis, Fitzmaurice Kelly lui rendit justice en affirmant : « il a rédigé des documents historiques (*Lit. Esp.*, 1913, p. 399-400); nous sommes mieux renseignés sur la vie de l'Espagne par *El Prado por la Noche* et *Las Tertulias de Madrid* que par un monceau de chroniques sérieuses ». Point n'est besoin de tels jugements d'ailleurs. Ces réflexions sont spontanées et inévitables. Avant M. Kany, un de ses compatriotes, M. Arthur Hamilton, eut l'idée d'écrire *A study of Spanish Manners* (1750-1800) *from the plays of Ramón de la Cruz.* (August 1926.) Il est évident que c'était là une conception étroite et peu critique du sujet. Si Ramón de la Cruz nous le fait concevoir et donne même la plupart des éléments nécessaires pour le traiter, on sent tout de suite qu'il ne peut y suffire, qu'on ne peut d'après lui seul brosser un tableau de la vie et des mœurs à cette époque; que tout au moins la nécessité s'impose de vérifier chez d'autres écrivains pour la plupart satiriques comme lui, dans les récits de voyage si nombreux dans les journaux du temps, dans les archives historiques enfin, la véracité de ses peintures.

Ce sont bien là les trois sources auxquelles a puisé M. Kany pour faire ce livre, si attrayant par sa présentation et ses illustrations. Il s'est même si bien laissé séduire par le côté historique de son sujet que Ramón de la Cruz est devenu simplement une source parmi les autres. Après la Préface, on l'abandonne presque totalement, à travers les chapitres qui décrivent le Madrid des Bourbons... aussi est-on un peu surpris par la suite de rencontrer de si longues citations de lui. A-t-on affaire à un ouvrage historique ou littéraire ? On ne sait plus. Mettant en avant dès le début D. Ramón de la Cruz, M. Kany permettait au lecteur de s'attendre à tout autre chose. Tel qu'il est, ce livre est, avons-nous dit, des plus attrayants, grâce à la très grande abondance, au choix exquis, à l'éloquence des gravures en grande partie inédites dont il est orné, ainsi qu'à la finesse de leur reproduction. Les premiers chapitres qui décrivent la ville, ses anciennes

limites, ses alentours, ses promenades, ses monuments, les endroits les plus fréquentés, sont passionnants pour qui connaît et aime Madrid, pour qui est curieux de son histoire. Trois plans les illustrent : l'un, d'Alvarez Baena, représente les anciennes limites de la ville et ses portes (1786); un autre, de 1706, de la collection du Musée Municipal, est un peu ancien pour l'époque qui nous intéresse; et le dernier, tiré des *Voyages en Espagne* de Bourgoing (1789), est malheureusement trop petit. Nous avons cependant vu, au Musée Municipal, un plan daté du règne de Charles III, de grandes dimensions : la ville y est divisée en *barrios* diversement coloriés et l'on voit s'y détacher nettement les *barrios bajos* et *altos* immortalisés par tant de *sainetes !* Nous félicitons d'autre part M. Kany de nous avoir donné un schéma très suggestif de l'ancienne Puerta del Sol, avec l'emplacement exact des Gradas de San Felipe et autres lieux célèbres, ainsi qu'un pointillé indiquant le contour actuel de ce cœur de Madrid. Pour illustrer son livre, M. Kany a largement exploité les trésors du Musée Municipal, présenté avec tant de goût et qui n'avait encore que deux ans d'existence lorsque parut le livre. Nous y retrouvons divers aspects du vieux Madrid, gravés ou peints, que nous y avons admirés, les peintures de Bayeu, les petits personnages de la collection anonyme des *Pregones de Madrid.* Nous y trouvons aussi des Goyas du Musée du Prado et de nombreux emprunts faits au recueil de Juan de la Cruz, frère de Don Ramón, *Colección de Trajes de España.* Vraiment le goût des types populaires était un apanage de la famille. M. Kany n'a-t-il pas remarqué au Musée Municipal la collection, si curieuse aussi et saisissante, des types plus spécialement madrilènes peinte par un certain Manuel de la Cruz, qui, sans que l'on sache de quelle manière, passe pour un neveu du graveur Juan de la Cruz ? Serait-ce un fils de Ramón ? Mystère qui mériterait d'être scruté. En tous les cas, ses légères et malicieuses aquarelles illustreraient délicieusement les *sainetes.* A côté des marchands des rues, on y voit la *petimetra;* on y voit aussi *Chinita,* le fameux *gracioso*, interprète et personnage préféré du *saine-*

tista, et telle actrice alors applaudie, tous deux dans un de leur rôle. Nous ne les trouvons pas dans ce livre. Peut-être n'ont-ils que récemment enrichi le Musée Municipal. — Puisque nous parlons de ce Musée, disons que l'on y peut voir aujourd'hui la fameuse Mariblanca, c'est-à-dire la statue qui ornait autrefois la fontaine de la Puerta del Sol, laquelle se trouvait encore à la Casa Panaderia de la Plaza Mayor lorsque M. Kany écrivit son livre. Il affirme que c'est une Vénus, et il a sans doute raison, mais il eût dû défendre son opinion contre la croyance populaire qui y voit une allégorie de la Foi.

Les sources les plus sérieuses auxquelles M. Kany ait fait appel sont les *Libros de Gobierno* déposés aux Archives Historiques, les Archives de la Villa et de l'Academia de la Historia : lois, décrets relatifs à la police, à l'administration, aux mœurs, à l'organisation des fêtes et réjouissances publiques, à l'urbanisme; tout y a été exploité et mis en œuvre. Là-dessus, une lumière plus pittoresque est projetée par les récits des voyageurs, les polémiques des journaux et les écrivains satiriques. M. K. s'est servi très abondamment aussi, et on ne saurait le lui reprocher dans un livre qui est surtout de vulgarisation, des travaux antérieurs à lui, portant sur les mœurs du XVIII[e] siècle. Ceux de Desdevizes du Dezert, de Morel-Fatio y sont parfois résumés. Le reproche que l'on peut lui faire n'est pas l'absence de documentation : on le consultera souvent avec succès, que l'on veuille se renseigner sur l'histoire de la Plaza Mayor ou celle du Buen Retiro, sur les théâtres et représentations au XVIII[e] siècle ou les corporations ouvrières, les fêtes religieuses, les danses ou les courses de taureaux, les aveugles, la propreté de la ville... nous saurons dans tous les détails comment se pratiquait alors le balayage des rues. Mais nous aimerions peut-être en savoir un peu plus sur la cuisine ou le costume; bien des termes rencontrés chez Ramón de la Cruz et qui éveillent notre curiosité ne nous sont pas expliqués ici. De même qu'un chapitre est consacré à la Plazuela de la Cebada, on aimerait en trouver un sur le Rastro et quelques mots sur les quartiers popu-

leux de Lavapiés, Maravillas et Barquillo. M. K. prétend que le rétablissement des bals masqués par le comte de Aranda convint à tous, même aux moralistes sévères. Cependant, Ramón de la Cruz, qui n'était pas ennemi des divertissements, critique vivement ceux-ci, dans *El Baile de Máscaras*, traduisant sans aucun doute l'opinion de certains.

M. K. ignore-t-il l'œuvre de Calderón pour prétendre (p. 317) que le déclin du drame commença en Espagne peu après la mort de Lope (1635) ? Jusqu'à 1681, date de la mort de Calderón, il s'écoule cependant près d'un demi-siècle. Nous sommes surpris de voir si fréquemment cité le Marquis de Langle, voyageur dont le témoignage est plus que suspect quoique fort curieux..., en tout cas bien superficiel. L'auteur de *Life and Manners* exagère la division de la société en deux groupes opposés : les « bons Espagnols », ennemis de tout ce qui est français, et les Espagnols « gallicized » qui auraient voulu être Français. Il connaît cependant les Cadalso et les Jovellanos, si fervents patriotes, si pénétrés pourtant de l'esprit de l'Encyclopédie et si modérés dans la façon dont ils auraient voulu l'appliquer : deux esprits éclairés parmi d'autres, à coup sûr, puisque Ramón de la Cruz lui-même, champion du nationalisme, apparaît plus d'une fois pénétré de l'esprit nouveau. A propos de Cadalso, nous faisons remarquer que la *Optica del Cortejo* est citée ici à plusieurs reprises comme étant son œuvre; or rien n'est moins certain. Enfin, p. 278, à propos de la danse appelée *Meona*, C. E. K. dit que cette contredanse fut représentée sur la scène avec le sainete *Los Currutacos chasqueados*, probablement vers 1795. Or Ramón de la Cruz mourut en 1794. En note, il rappelle que M. Cotarelo, dans son *Ramón de la Cruz y sus Obras* (p. 285), cite ce sainete comme postérieur à 1790. Quel besoin de préciser une date arbitraire et invraisemblable ?

Dernier reproche enfin : le désordre qui règne derrière l'ordre apparent des chapitres de son livre. A propos de la Plaza Mayor et des marchés de Noël il se laisse entraîner à une longue digression sur les « collations » de Nochebuena et

les repas de Noël, puis sur les visites et souhaits d'usage à cette époque de l'année. Nous voilà bien loin de la Plaza Mayor, et tout ceci eût mieux trouvé sa place en venant étoffer le chapitre des réceptions. Puis il nous parle des types de marchands que l'on y rencontre : vendeurs d'huile, rémouleurs, marchandes de châtaignes... tout cela est bien, mais ces mêmes personnages réapparaissent au chapitre des types sociaux. A propos de la Plazuela de la Cebada et de la foire annuelle qui s'y célébrait, voici des détails sur les chaises à porteur. Pourquoi ici et non ailleurs ? On en rencontrait, je suppose, aussi bien au Prado ou à la Puerta del Sol. Le *Cortejo* vient après le *petimetre*, la *petimetra* et la *modista*, et avant l'*abate*. Pourquoi cela ? Et est-ce vraiment un personnage distinct du *petimetre ?* Ajoutons que la petite étude d'Arthur Hamilton présentait cette galerie de portraits d'une façon plus complète et plus pittoresque.

M. K. a le mérite, comme nous l'avons dit, d'une documentation abondante, de gravures nombreuses et suggestives. C'est un bon guide. On le consultera avec profit. Les notes de la fin ne laissent dans l'obscurité aucune des sources; et, ainsi placées, elles n'alourdissent pas le texte; une bibliographie très complète peut rendre de grands services et un index alphabétique permet de trouver facilement ce que l'on désire.

A. BERTAUX.

P. S. — Depuis que cet article est imprimé, nous avons eu le grand regret d'apprendre la mort subite de M. Cotarelo, sur l'œuvre et les mérites duquel nous renvoyons à l'article publié par M. Menéndez Pidal dans le numéro de mars 1936 du *Boletín de la Academia española*, lequel contient la suite de son *Ensayo histórico sobre la zarzuela.*

BOLIVAR

ET LA

RÉVOLUTION AMÉRICAINE

> « La vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible. »
> (*De l'Esprit des Lois*, liv. IV, ch. V.)

Trois siècles durant, l'Espagne avait tenu les Indes Occidentales pour le champ ouvert où ses enfants ambitieux cherchaient aventure, où les fils de famille exclus du majorat trouvaient les assises terriennes d'une lignée nouvelle. Une législation audacieuse avait tenté d'établir en Amérique les bases d'une société idéale, à la fois aristocratique et chrétienne Le modèle qu'offrait l'Espagne s'y verrait surpassé. Le Nouveau Monde, préservé des influences pernicieuses du dehors, était l'objet d'une expérience savante, par quoi l'Espagne ferait rejaillir l'espoir toujours déçu d'une alliance féconde du spirituel et du temporel.

Les fonctionnaires, les soldats et les prêtres qui chaque année depuis la conquête débarquent à Carthagène-des-Indes ou à Santa-María-de-los-Buenos-Ayres forment les cadres du régime nouvellement inventé. Leurs défaillances, mais surtout les difficultés de la tâche et le simple poids des réalités altéreront les libérales *Leyes de Indias* dans le détail, non point dans l'essence.

Cependant les générations se succèdent. Les Créoles, établis dans leurs fiefs, deviennent les maîtres de l'économie du pays. Ils abandonnent volontiers les charges, les « métiers de république », aux hidalgos ambitieux mandatés de Madrid. Mais quand, au bout de trois siècles, ils prennent conscience

de leur force et de leur nombre, la crise éclate. Se soulevant contre les Espagnols de la dernière fournée, ils revendiquent la police et le gouvernement du pays. Bientôt leur audace les emporte et leur fait entrevoir d'admirables perspectives : ils veulent, dans l'autonomie, administrer leurs finances, employer à l'aménagement des villes et des ports américains les impôts et les taxes que l'Espagne soustrayait pour elle-même [1].

Rien dans les institutions politiques et sociales n'est toutefois en péril. A vrai dire, peut-on appeler révolution cette substitution de personnes dans les mêmes fonctions ? Une équipe chasse l'autre. L'affaire ne devrait pas aller plus loin.

Pourtant la jeunesse dorée, nourrie de l'Encyclopédie et curieuse de nouveauté, rejette l'enseignement scolastique des Universités américaines et suit, d'instinct plutôt que de raison, l'étrange exemple de l'Europe alors en ébullition pour avoir cru au rationalisme de Voltaire et mis en pratique les théories de Rousseau. L'Amérique anglaise, toute proche, lui montre aussi la voie. Or ce n'est pas tant les réformes de l'appareil économique, la liberté du commerce, l'équipement industriel qui captivent l'esprit des jeunes seigneurs : leurs intérêts sont liés au régime quasi féodal en vigueur. Mais ils succombent au leurre de la politique, ils s'échauffent pour les thèses les plus illusoires, la liberté d'opinion, l'égalité des hommes devant la loi, la justice plus édifiante que vindicative, et ils ne voient pas que les Indiens et les Nègres sont tout oreilles à leurs discours.

Telle fut la cause de la Révolution sociale prématurée qui ébranla l'Amérique : folle tentative qui échoua dans le sang. Etait-il mûr même, ce simple coup d'Etat qui éclate en 1810 ? La chute de la monarchie espagnole avait à peine affecté l'opinion publique. Il fallut que les Français, en occupant Cadix, coupassent brutalement le cordon ombilical qui liait l'Amérique à la mère Patrie.

1. Bolivar, *Choix de Lettres, Discours et Proclamations*, Institut International de Coopération intellectuelle, p. 163.

C'est alors qu'au Venezuela apparaît Bolivar. Ce beau jeune homme brun, aux yeux lumineux, joint à la vivacité de l'imagination et à la fougue de l'éloquence un étonnant esprit de décision et une telle assurance que la plus audacieuse des entreprises paraît plausible dans ses propos. La noblesse de sa lignée, la fortune héritée de ses pères le destinaient à la vie oisive, lui, tout débordant d'énergie et avide d'aventures. Dans ces terres d'Europe où il parfait son éducation de gentilhomme, la vie de cour le rebute, l'éclat des parvenus le choque. Petit-maître, il cherche la rare compagnie de l'aristocrate libertin, du philosophe sachant vivre. Les temps sont révolus, hélas ! et le salon où il rencontre Humboldt, Mme de Staël, Chateaubriand n'a point ce bel air, cette grâce naturelle qu'il attendait d'y voir : un grand bruit d'éperons couvre les voix. Montesquieu et Rousseau, ses maîtres, ne sont plus; et leur pensée s'est faite action. Les aigles françaises planent sur l'Europe.

Etrange retenue chez ce jeune homme et force de ses convictions : Bolivar, doué d'un naturel ardent comme d'un vif penchant à l'action, reste fermé à l'épopée napoléonienne. Loin de l'entraîner, elle lui répugne. Le futur Libérateur demeure fidèle à sa classe et condamne l'Usurpateur qui rompt avec l'idéal démocratique de Montesquieu et répudie la noblesse éclairée de France.

On le verra pourtant, cet homme du XVIIIe siècle, succomber à l'attirance d'un destin romantique. Il est fasciné par ces tableaux éblouissants que le Corse compose autour de sa personne partout où il passe. Ces uniformes, ce couronnement de Milan, ces soleils d'Austerlitz et d'ailleurs, les défilés et les arcs de triomphe, la grandeur antique retrouvée, tout cela agit autant sur la personne et la destinée de Bolivar (un Latin, lui aussi) que l'*Esprit des Lois* et la Constitution anglaise sur son esprit.

A son retour en Amérique, Bolivar soutiendra le régime traditionnel et lui donnera un nouvel éclat. La grande jacquerie des *llaneros* menace la société, bouleverse les valeurs dans leur hiérarchie accoutumée. La barbarie des campa-

gnes déferle sur les quelques centres où se maintient encore vive la flamme de la civilisation européenne. Dans une sanglante confusion apparaît le spectre de l'Amérique pré-colombienne fulminant sa vengeance. Le phénix redouté renaîtrait-il de ses cendres [2] ? Cette image hante l'esprit de Bolivar; elle inspire sa politique. Il faut briller, il faut ruser, car il faut vaincre. Son idéologie doit satisfaire les citadins, éblouir les semi-lettrés. Quant aux *peones*, aux esclaves, il les gagnera par un courage intrépide comme par l'étalage quasi démagogique de ses sentiments philanthropiques. Et s'il tente de créer une nationalité, puis un empire sud-américain, c'est aussi bien pour fortifier un système où il avait pu composer dans un équilibre prodigieux tant de forces contradictoires.

Bref, l'étonnante vitalité de Bolivar s'est appliquée à une œuvre non point de création, mais de défense. Il aborde les problèmes sociaux que lui propose son époque avec les formules savantes de la philosophie politique; il les résout avec la subtilité, l'audace, la souplesse d'un fils d'Amérique. La carte du Nouveau Monde témoigne de la durée de son ouvrage : elle garde encore presque intacte la griffe de cet aigle.

Il faut suivre Bolivar au cours des années tragiques, étudier son comportement en présence des crises qui mettent en question les destinées de l'Amérique latine. Chaque fois l'intervention de sa personne, sa perspicacité, sa maîtresse intuition, que les vétérans appellent son étoile, font pencher la balance du côté de la civilisation. Là se révèle son génie, qui emporte notre admiration.

La guerre sociale.

1810-1812. — Fruits prématurés, les Vice-Royautés et les Capitaineries se sont détachées de l'arbre espagnol secoué par le cyclone qui ravageait alors les institutions et les

2. *Ibid.*, p. 191.

Etats [3]. Faut-il s'étonner si la liberté parut amère aux Créoles que nulle conscience nationale ou civique ne préparait à l'indépendance ? Faut-il s'étonner que la confusion où se trouvait soudain la république fît naître mille projets improvisés, arbitraires, utopiques ?

L'aristocratie libérale s'empara d'abord du pouvoir. Eduquée à l'école des constitutionnalistes, elle exigeait bien moins la rupture avec l'ordre ancien que le monopole de l'administration. Il n'était pas exclu qu'une allégeance formelle liât l'Amérique à la monarchie espagnole, si toutefois celle-ci parvenait à se maintenir. Une Junte conservatrice des droits de la Couronne, tel est le premier organe où se manifeste en matière de gouvernement la volonté autonome des populations hispano-américaines. Soucieuse de légalité, elle trouve dans l'exemple de Cadix la justification de son existence et des pouvoirs qu'elle s'attribue.

Mais cette affirmation d'un pouvoir nouveau relevait d'un principe démocratique. Le branle donné, les puissances de désordre se déchaînent. Déjà, au sein de la Junte, mue par la logique des idées plutôt que par le soin de la république, une faction se lève, jeune, ambitieuse, informée des récentes inventions européennes. Songeant à une refonte totale de l'ordre social, elle fait appel à celui-là même qu'un destin tourmenté a nourri de l'expérience française, Miranda, le général de 93, fidèle contre Dumouriez à la Révolution. Il semble qu'un zèle aveugle pour la nouveauté ait suscité cette démarche autant que le sentiment de l'incapacité politique des Créoles. Toujours est-il que Miranda dut à ce parti et son élévation et son échec.

Le libéralisme politique de ses partisans était une de ces images gratuites dont se berçaient leur illusion et leur vanité. Le chaos régnant dans l'Etat ne put, ne pouvait se résoudre dans les cadres tout européens où Miranda tenta de réduire les réalités américaines. Au camp, chacun commandait, à titre de colonel, à sa propre clientèle. L'indiscipline de la cité marchait de pair avec le désordre aux armées. Le

3. *Ibid.*, p. 170.

Dictateur, incompris, désabusé, trahi, fut livré aux Espagnols pour avoir déçu le jeune Venezuela.

1812. — Cependant le royaliste Monteverde avait repris la Capitainerie aux insurgés. Poussant à fond l'avantage moral que sut tirer le clergé du tremblement de terre de 1812, il avait mobilisé les *llaneros* sous les drapeaux de la monarchie. Sa campagne apparaissait donc sous le jour spécieux d'une entreprise organisée au profit des serfs et des demi-barbares contre les maîtres et les jouisseurs des villes. Mais, parvenue à ses fins, elle se révèle comme une expédition punitive contre les éléments autonomistes des cités, et dont l'ultime objet s'identifie au rétablissement de l'ordre social antérieur et des organes traditionnels de gouvernement. Aussi bien les *godos*, espagnols ou hispano-américains, lassés des palabres des réformateurs, concourent à la restauration de l'autorité, de n'importe quelle autorité. Bref le régime classique triomphe de ce monde d'idées qu'avait élaboré l'*intelligentsia* à côté et au-dessus de la société américaine. Le royalisme acquiert même, avec la tournure des événements d'Europe, cette bénignité dont se serait volontiers contentée, trois ans auparavant, la Junte conservatrice des droits de Ferdinand VII. L'unanimité va-t-elle se faire ?

Il était trop tard. La guerre civile avait dépouillé les blancs du prestige qu'une autorité séculaire leur avait conférée. Les sauvages tribus des fleuves et des pampas et les esclaves noirs brûlaient les haciendas, vouaient à la mort leurs maîtres et seigneurs. La houle s'était gonflée jusqu'à se faire tempête. Les forces élémentaires déchaînées n'obéissaient plus à qui les avait libérées. La révolution s'approfondissait et le sort de la civilisation blanche en Amérique était mis en jeu.

Survint Bolivar. Deux campagnes dites « admirables » le portèrent à Caracas.

1813. — En exil, à Curaçao, ses desseins avaient eu le temps de mûrir. Surtout, il avait médité sur l'échec de Miranda et ses causes. Le rude contact des hommes et des choses d'Amérique avait aguerri le jeune colonel des milices, lui révélant sa nature profonde et sa destinée. Il rompt avec

le passé, avec la jeunesse dorée et ses discussions oiseuses. Les élucubrations des idéologues lui apparaissent comme utiles tout au plus à orner le nouvel ordre social qu'il convient d'instaurer au profit des Créoles et par tous les moyens. Sa lucidité rare jointe à des conjonctures favorables, sa ferme volonté, son audace réfléchie, la sûreté de sa démarche politique lui acquéraient en l'espace de quelques mois une foudroyante victoire et la première faveur de cette éternelle gloire qui demeure attachée au nom du Libérateur.

Son mémoire, daté de Carthagène le 15 décembre 1812, précède de peu son entrée en campagne. Il reste un modèle d'analyse et de dialectique historique. Le reclassement complet et systématique des faits en mouvement et des tendances recouvre, sous son excessive rigueur, une telle chaleur, un tel appétit de réel que la réalisation du programme de Bolivar apparaît comme urgente et la campagne proposée nécessairement victorieuse. On songe au sculpteur éprouvant sa matière avant de l'entailler, on songe au chirurgien sondant les entrailles avant de les ouvrir.

Le fédéralisme de Miranda a mené le pays à l'anarchie, l'esprit de philanthropie, la tolérance l'y ont maintenu; la levée forcée de recrues dans les *llanos* a suscité la rébellion des rustres, bientôt enrôlés par les prêtres et les royalistes; enfin les factions des intrigants des villes, les luttes de principes, les querelles d'avidité entre le pouvoir fédéral et le pouvoir provincial ont multiplié les brèches et les abandons, grâce à quoi l'ennemi s'est glissé dans la place. Fi d'une Liberté métaphysique et d'une Egalité formelle ! Indépendance et Autorité, tels sont les mots d'ordre que propose Bolivar pour une seconde république. Encore faut-il, avant, reprendre Caracas.

A ce moment se produisait précisément le ressac qui devait emporter les cadres espagnols de la réaction victorieuse. Les hordes indiennes déchaînées par l'émancipation et la disparition des autorités de contrôle, en se mettant au service de Monteverde, avaient surtout en vue d'empêcher l'instauration d'un nouveau régime administratif; et le géné-

ral espagnol n'avait point eu de peine à les mener contre les villes où ils voyaient des richesses à piller et le germe d'une oppression renouvelée. Aussi bien, à peine ont-ils maté la République qu'ils réclament à leurs chefs le prix impossible de leur collaboration : l'état de liberté. C'était à nouveau la guerre sociale, le désordre, le vol, le crime. Les populations des villes abandonnèrent Monteverde débordé par ses troupes et, anxieuses, se souvenant de Bolivar, le vaillant officier de Miranda, l'appelèrent a leur aide. Resté fidèle a l'esprit américain malgré son éducation européenne, Bolivar, un des leurs, le plus lucide, le plus capable, se présenta alors au Congrès de la Nouvelle-Grenade avec ses plans et son mémoire. On lui confie une armée qui fait boule de neige et remporte victoire sur victoire. Comme quoi son aventure est tout entière conditionnée par le développement historique du Nouveau Monde, et sa gloire le fruit autant des conjonctures sociales que de ses dons de nature [4].

1814. — C'était dans l'ordre des choses : tant que Bolivar s'attaque aux institutions existantes, il bénéficie de la neutralité bienveillante des *llaneros;* dès qu'il veut dresser à son tour l'appareil coercitif d'un état nouveau, il se heurte à leur hostilité. Bolivar rejoignit Monteverde dans l'échec. Mais le fléau fut cette fois plus épouvantable peut-être [5]. Les généraux espagnols, tout cruels et acharnés qu'ils étaient, contenaient tant bien que mal la barbarie de leurs troupes. Mais quand les aventuriers, les sergents rebelles, les bandits espagnols et créoles se firent généraux, la guerre devint un carnage. Nulle idée d'ensemble n'inspirait leur action, pas même le désir d'un gouvernement juste. Détruire, toujours détruire, effacer la moindre trace de civilisation blanche et des institutions qui la rappellent, tel fut leur but constant, la fin suprême de leurs razzias.

Boves, Morales, Rosete disposèrent aisément des troupes

4. *Ibid.*, p. 50 : « C'est à peine si l'on peut me tenir pour un simple instrument des grands mobiles qui ont agité le Venezuela. »
5. *Ibid.*, p. 50 : « Au milieu de cette mer d'angoisses, je n'ai été que le vil jouet de l'ouragan révolutionnaire qui m'emporta comme un fétu de paille. »

citadines de Bolivar. Qui eût pu résister à ce torrent dévastateur ? Mais la cruelle expérience porta ses fruits: quand, pour la seconde fois, le Libérateur gagne les terres d'exil, c'est un ample matériel de faits qu'il se propose d'étudier, et les plus hautes conceptions de son génie politique naîtront de ce muet entretien avec ses souvenirs et de leur confrontation avec ses idées naissantes.

1816-1820. — Volte-face étonnante : A peine Morillo, le général envoyé de la Péninsule, a-t-il débarqué avec ses dix mille hommes, que surgit Bolivar, à la tête d'Indiens et de noirs, hérités de son adversaire Boves, pour empêcher l'Espagnol de rétablir sa loi et sa paix. Les classes, les races ennemies de l'Amérique se rencontrent toutes dans une haine commune [6]. Un pacte tacite les lie, par quoi s'achève la guerre sociale : Paez, Mariño, au nom de leurs *montoneras*, rendent hommage à Bolivar, nommé dictateur, et celui-ci affranchit les esclaves qui consentent à s'enrôler dans l'armée de la Libération. Les derniers espoirs de l'Espagne s'évanouissent à Carabobo. La jacquerie matée, l'Espagnol jeté à la mer, le Créole enfin va donner sa mesure, édifier sans contrainte une société qu'il veut prospère et moderne d'esprit. Quel en sera l'architecte ? Bolivar, le multiple Bolivar, se propose et, dès 1819, son grand discours d'Angostura marque l'envol de son génie politique. Car la foi qui menait le soldat était une foi humaine; et le dogme qu'il défendra, une théorie politique précise. Mais verra-t-on jamais la société américaine telle que se la préfigurait cet esprit à la fois classique et romantique, trop rigoureux et trop romanesque, ce prophète législateur ?

Telles étaient les données du problème. Dix années d'errements — et d'expérience — parvinrent enfin à les poser dans leur exactitude brutale, les débarrassant d'une gangue d'éléments adventices, de théories bâties sur des analogies précipitées. Le monde hispano-américain attend anxieux une solution, la délivrance de ses maux, la paix dans l'union sociale et l'autorité. Il était échu à Bolivar de s'attaquer le

6. *Ibid.*, p. 194 et 195.

premier par le glaive et par l'esprit à cette tâche herculéenne. Mais dans quel style et selon quelle démarche propre à sa nature et à sa formation ? Ce rebondissement du fait d'expérience dans le monde des idées, et de la conception dans l'action, cette élaboration singulière de l'incident, du fortuit et cette continuelle création, cet enfantement du fait d'histoire intégré dans un mouvement nécessaire révèlent assez le grand homme, l'émule de César et de Napoléon. Mais davantage : les documents précis, échelonnés à courts intervalles, que laissera le Libérateur, décèlent parfois les lois particulières auxquelles obéissait son génie, l'ordonnance intime de ses pensées, de ses sentiments et de ses volontés et les critères particuliers, la séquence des valeurs qui commandaient à ses jugements comme à ses décisions.

La Philosophie politique et l'Amérique.

Depuis sa conquête, le Nouveau Monde apparut toujours à l'Ancien comme la terre d'élection où le génie des hommes éclairés par de longs siècles d'expériences devait élaborer un système parfait de vie en société, resplendissant d'intelligence et de vertu. Les Espagnols, les premiers, illuminés par leur foi et enivrés par leur toute-puissance se complurent à jouer aux missionnaires, sinon aux apôtres. L'histoire de leur établissement abonde en généreuses et grandioses entreprises qu'ornent à jamais la gloire de saint François-Xavier et des Jésuites du Paraguay. On sait depuis Bartolomé de las Casas dans quels bas-fonds échouèrent les nobles idéaux de l'Université espagnole.

A la fin du XVIIIe siècle les théories philosophiques devaient susciter une tentative analogue soutenue par une ferveur non moins grande. Montesquieu, dans son *Esprit des Lois*, se montre préoccupé par cette société en formation dont la structure encore indécise doit apporter la preuve cruciale aux lois naturelles qu'il prétend déduire de l'expérience passée des groupes humains. Les disciples de Rousseau comme les physiocrates attendent de l'Amérique émancipée, neuve,

sans tradition croient-ils, la preuve de la « perfectibilité du genre humain » et du progrès social, fruits de la liberté économique.

La guerre d'Indépendance et la proclamation des libres Etats-Unis d'Amérique viennent encore exciter l'enthousiasme des classes éclairées et, portant confirmation de leurs thèses, donnent aux réformateurs une assurance non exempte de présomption. Voici enfin trouvée la « table rase » où bâtir sans contrainte l'idéal de la société, voici la « statue insensible » que législateurs et politiques vont peu à peu animer par la grâce de lois naturelles et raisonnables. Entre 1780 et 1785 l'abbé de Mably publie ses *Observations sur le gouvernement et les Etats-Unis d'Amérique*, et l'abbé Raynal donne son *Histoire philosophique et politique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les Deux Indes* [7].

Les idées nouvelles trouvent vite un écho dans les classes éclairées de l'Amérique. La jeunesse en particulier s'éprend du *credo* en vogue : il vient à point satisfaire sa soif d'idéal que la malheureuse tentative aristocratique et cléricale de l'Espagne décevait chaque jour davantage.

Cependant en Europe les événements se précipitent. L'attrait en est puissant. Miranda va faire de l'histoire en France: il est même persécuté pour n'avoir pas consenti aux déviations autoritaires de la Révolution. Il ramènera en Amérique, avec des idées arrêtées, des émules de Rochambeau et de La Fayette : Châtillon, du Cayla, Schombourg. Nariño non plus ne se départira pas un instant des théories qui furent à la source de ses malheurs et, partant, de sa renommée. L'*Histoire de l'Assemblée Constituante*, par Salart de Montjoie, demeure son livre de chevet, la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, son bréviaire.

Nous l'avons vu, l'acte d'émancipation surprend la société américaine politiquement divisée : les partisans du régime antérieur, auquel leurs intérêts sont liés, appuient de bonne foi la Révolution dans ses premières étapes; les partisans d'un régime nouveau, dont l'information est surtout livres-

7. Cité par Bolivar, *ibid.*, p. 162,

que, se révèlent fédéralistes, libéraux; enfin les masses paysannes illettrées, les Nègres et les Indiens, rompent leurs chaînes au maillon le plus faible.

Or Bolivar, s'il participa aux deux premières républiques, n'y apporta qu'un consentement de tête. Plutôt que d'y jouer un rôle trop grand, il se fait confier une mission auprès de Lord Wellesley pour obtenir de l'Angleterre son appui, sa bienveillance ou sa neutralité. Le diplomate rapportera à sa jeune nation un bien maigre butin. Mais de quelle expérience politique s'est enrichi le futur homme d'Etat ! Il a vu enfin fonctionner cette machinerie complexe dont Montesquieu avait relevé le plan. C'était justement l'époque où les gouvernements autoritaires de Pitt et de Canning, au demeurant respectueux des lois constitutionnelles, cédaient enfin le pas aux jeunes avocats groupés autour de l'*Edinburgh, Review*, aux whigs qui engageaient la lutte pour la Réforme Parlementaire et l'émancipation des Catholiques. La spéculation politique revivait avec Jeremy Bentham. Bref l'Angleterre apportait à Bolivar la preuve que les principes démocratiques peuvent sans péril informer le gouvernement d'une nation — république ou royaume — sans que l'ordre et la discipline sociale en soient troublés.

Le futur Libérateur, riche de l'expérience française, de l'expérience anglaise et de la connaissance très précise de Montesquieu, son guide, affronte les problèmes américains avec une formation que seule en Amérique celle de Miranda peut égaler Et c'est une vaste, profonde révolution politique qu'il médite sur le *Sapphire* avant d'aborder aux rivages de la patrie.

Or que trouva-t-il à Caracas ? Les luttes intestines, mettant le feu aux poudres, faisaient éclater la révolution sociale. Nous savons le reste. Le triumvirat échoue, Miranda échoue, Monteverde échoue et Boves triomphe. Un avatar surprenant fait alors de l'élégant gentilhomme un chef de bandes, un caudillo, et pour reprendre la comparaison si juste de Sarmiento, le Charette de l'Amérique.

Et quand ses « chouans », les populations exploitées,

eurent acquis le triomphe à leurs maîtres, au Christ et à la civilisation européenne, Bolivar peut redevenir l'apôtre de la révolution politique, l'homme d'Etat anxieux d'offrir à la Colombie une et indivisible les bienfaits d'une législation rationnelle formée au moule de la nature américaine.

Bolivar et le Droit politique américain.

Quatre monuments minutieusement élaborés jalonnent la carrière législative de Bolivar. Ce sont :

Une partie de la Lettre Prophétique, adressée à un habitant de la Jamaïque, datée de l'exil le 6 septembre 1815;

Le discours prononcé le 15 février 1819 à Angostura pour l'inauguration du Second Congrès National Vénézuélien;

Le discours sur la Constitution de la Bolivie, composé à la fin de 1826;

Le Message du Libérateur à la Grande Convention d'Ocaña qui date du début de l'année 1828.

Tels sont aussi les premiers pas des nouvelles nations américaines considérées comme sociétés politiques, Etats constitués. Leur enfance, toute confuse, s'est réglée tant bien que mal sur les préceptes savants de leur père et éducateur, Bolivar. Et les événements au cours de ces trois lustres sont indistinctement la cause et l'effet du cheminement des idées du Libérateur, du progrès de ses conceptions.

La Lettre Prophétique. *1815*. — A vrai dire, le Message de Kingston [8] apparaît comme le fruit d'une longue méditation sur les données des livres, les comparaisons historiques, les faits d'expérience rapportés par le colonel Bolivar plutôt que comme le contrat social des Etats futurs. Mais cette somme d'idées, ces schémas intellectuels, nous proposent au moins l'image d'un Bolivar penseur s'élevant au-dessus des contingences pour tracer idéalement la courbe où doit s'infléchir la civilisation américaine. Sans cette puissance d'utopie — ou d'idéalisme — Bolivar aurait été, comme tant de

8. *Ibid.*, p. 157-185.

caudillos, l'instrument inconscient d'une fatalité historique. Est-ce à dire qu'il s'efforça obstinément d'imposer aux faits des cadres rigides ? Non, plus souvent il les élargit, cède à la pression de l'événement sans toutefois se laisser lui-même contraindre ou déborder. Or quel est ce système ?

Au nom même de la philosophie politique européenne, il l'oppose aux mirages et aux déviations de ses tenants américains. La *Décade philosophique*, le journal de l'an II, a nourri leur esprit de vérités dépassées, d'erreurs démontrées. L'analyse historique, l'étude géographique seules peuvent offrir des bases irréfutables, positives aux spéculations politiques. *Les Trois Ages des Colonies*, ouvrage publié en 1801 par l'abbé de Pradt, le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, que donne Humboldt à partir de 1805, révèlent une Amérique plus véritable, plus exigeante aussi, que l'Eldorado peuplé de bons sauvages imaginé par Mably. C'était là justement les idées que soutenait le cénacle auquel adhéra Bolivar à Paris. Sismondi et Constant, fidèles à la philosophie politique malgré son terrible échec, continuaient Montesquieu que la nation française avait tenu jusqu'ici en disgrâce. Le courant recréé devait aboutir à Auguste Comte. Il n'est pas peu surprenant de le voir aussi s'épancher en Amérique et se perdre dans la mer confuse des révolutions exotiques.

Bolivar relit Montesquieu. Il adopte même son explication de l'incapacité politique des Américains, trouve dans son œuvre des raisons de plus de détruire le système espagnol qui donna de tels fruits. Car le Président s'était fait l'écho de cette Légende Noire qui dressa contre la colonisation espagnole et au nom de la morale les honnêtes gens de France et d'Angleterre et les fit applaudir aux pirateries des corsaires, des flibustiers avides des richesses castillanes. Bolivar y croit-il, n'y croit-il pas ? La cruauté, l'intolérance, l'iniquité des Espagnols sont des cartes qu'il abat volontiers devant les diplomates et dont il éblouit l'Europe libérale. Et quand l'Anglais tique devant les querelles intestines qui ravagent les nouveaux Etats, l'exilé de la Jamaïque men-

tionne avec discrétion la guerre des Deux Roses et les exploits de Cromwell et lamente la « passivité », le manque d'éducation et d'expérience de ses concitoyens dont il incrimine la politique coloniale perfide du gouvernement de Madrid. On le voit : pour conquérir l'opinion publique étrangère, le futur homme d'Etat ne recule pas devant la caricature ni devant le pathos; s'agit-il de mieux faire comprendre aux Anglais la question américaine, il n'hésite pas à assimiler les factions de Caracas aux Whigs et aux Tories, il compare Almagro le Conquistador à Bonaparte, qu'exècrent les insulaires.

Trait essentiel : Bolivar tient à justifier son combat devant la Loi, le Droit écrit, établi. Les habitudes de pensée européennes se sont vraiment ancrées dans son esprit. C'est ainsi qu'il reproche à l'Espagne d'avoir rompu le contrat équitable accordé aux Européens établis en Amérique par l'Empereur Charles-Quint. Le sens de la légitimité, la volonté d'insérer le présent dans la ligne continue de la Tradition, la fidélité à un principe spirituel peu de mise dans les terres nouvelles, bref l'humilité de Bolivar devant les réalités supérieures : Nation, Histoire, Société, ne font pas seulement briller les vertus morales, la noblesse d'esprit, la hauteur de pensée de cet honnête homme; elle révèle aussi par quel miracle individuel la révolution, au nord du Continent ibéro-américain, put être maintenue dans les voies que lui avait tracées l'Espagne au XVIe siècle et demeurer fidèle, malgré la puissance des légendes et des traditions indigènes encore vivantes, à la civilisation européenne tant antique que moderne. Seule la foi de l'architecte peut expliquer la hardiesse de ce pont jeté entre les Deux Mondes au moment où, en deçà et au-delà de l'Océan, la force faisait bon marché de l'Esprit et rejetait le Passé.

Montesquieu ne lè fournit pas seulement d'arguments polémiques. Ses schémas guident la pensée et la plume du législateur.

Puisque le régime fédéraliste, basé sur une conception formelle de la liberté et de l'égalité civile, apparaît par son échec même trop parfait pour les jeunes nations du Nouveau

Monde, faut-il recourir à une vaste monarchie centralisée qui dispenserait, comme Dieu et par on ne sait quel prestige, l'autorité, la justice et la prospérité aux quatre coins du continent ? Non :

La monarchie ne corrigerait pas les abus dont nous souffrons à l'heure actuelle et notre renaissance demeurerait infructueuse... L'esprit de parti s'allumerait plus vif que jamais si l'unique pouvoir qui puisse le réprimer se trouvait si distant... Un Etat trop vaste par soi-même ou par ses dépendances finit... par prendre une forme tyrannique... Ses principes de conservation se relâchent et, en dernier lieu, il se voit contraint de recourir au despotisme. *L'Esprit des Lois* dit : « Un grand empire suppose une autorité despotique... Il faut que la promptitude des résolutions supplée à la distance des lieux où elles sont envoyées »

Je ne suis pas, écrit Bolivar, partisan de la monarchie en Amérique. Le roi est constamment incliné à accroître ses possessions, ses richesses et sa puissance... « Tout fut perdu à Athènes, dit Montesquieu au chapitre XVI du livre VIII, lorsqu'une monarchie s'éleva : gouvernement dont l'esprit est plus tourné vers l'agrandissement... »

Bolivar propose donc de constituer de petites républiques :

Toutes ces raisons me font penser que les Américains qui aspirent à la paix, aux sciences, aux arts, au commerce et à l'agriculture, préféreraient des républiques à des royaumes; et ces vœux, je crois, sont conformes aux vues de l'Europe. Montesquieu dit : « Il est de la nature d'une république qu'elle n'ait qu'un petit territoire... Dans une grande république, il y a peu de modération dans les esprits... Dans une petite, le bien public est mieux senti, mieux connu..., les abus y sont moins étendus et par conséquent moins protégés. » (Ch. XVI, l. VIII.) « ... La propriété naturelle des petits Etats est d'être gouvernés en république. » (Ch. XX, l. VIII.)

Telle sera donc la forme de l'Etat. Mais quel en sera le principe ?

Dans l'étroitesse des limites territoriales, Bolivar veut une autorité centrale bien assise. Or, « il est plus difficile, dit Montesquieu que cite Bolivar, de tirer un peuple de la servitude que d'en asservir un libre. Contre cette évidence, pour-

suit le Libérateur, les Américains du Sud se sont efforcés de fonder des institutions libérales et même parfaites, sans doute en raison de cet instinct qui fait que tous les hommes aspirent au plus grand bonheur possible [9]. »

Mais sommes-nous capables de maintenir en équilibre le difficile fardeau d'une république... fondée sur la justice, la liberté et l'égalité ? Peut-on concevoir qu'un peuple tout récemment libéré de ses chaînes s'élance vers la liberté sans que tel Icare ses ailes se détachent et qu'il retombe dans l'abîme [10] ?

Heureusement l'optimiste philosophe a prévu l'embarras du législateur et comme à son intention, au livre XXIX sur lequel s'achève à la vérité l'*Esprit des Lois*, il précise « la manière de composer les lois, et les conditions, les circonstances qui doivent guider dans leur établissement ».

Que l'homme tient peu de place dans ces considérations ! Objet du soin zélé du philanthrope, il offre sa prétendue douceur, sa timidité, sa complaisance d'être encore tout près de la nature à l'élaboration savante du philosophe politique. Il lui appartient d'aider à faire l'histoire, non de l'orienter. Les destinées d'une nation reposent sur le zèle et l'intelligence du magistrat, et le législateur, par une institution heureusement combinée, peut suspendre ou détruire les fatalités historiques, changer les mœurs et les manières d'une nation [11].

Cette leçon était bien exaltante. Bolivar en nourrit son esprit. Jamais dans les vicissitudes du soldat et du politique, malgré les échecs, les dépits, les désespoirs, le Libérateur ne mettra en doute la foi héritée de Montesquieu. Bien plutôt, il rejettera sur sa propre défaillance ou l'immensité de la tâche la faute des errements de la patrie colombienne [12].

Donc, « gardant un juste milieu », il propose de diviser le continent en un nombre limité de républiques centralisées· il conçoit néanmoins une fédération des Etats libérés, assez

9. Formule de Bentham : « The greatest happiness of the greatest number. »
10. *Ibid.*, p. 173, 174.
11. « Je pense avec vous que des causes individuelles peuvent engendrer des effets généraux », *ibid.*, p. 181.
12. *Ibid.*, p. 243.

lâche pour n'offenser la fierté d'aucun, assez efficace pour assurer la garantie mutuelle de l'indépendance de tous et l'unité de leur politique européenne. Certes il se refuse à fonder un grand espoir sur cette ambition. Il l'exprime toutefois à deux reprises, et chaque fois il en chasse l'image dans un effort de bon sens et de réalisme. Elle cheminera pourtant dans cette couche de la pensée où se préparent de longue main les actions d'éclat et les initiatives insolites. En 1827 comme en 1815, Panama lui apparaîtra comme la capitale élue du Nouveau Monde.

Plaise à Dieu que quelque jour nous ayons la fortune d'y tenir un auguste Congrès des Représentants de nos républiques, royaumes et empires, pour traiter et discuter des hauts intérêts de la paix et de la guerre avec les nations des trois autres parties du monde. Et pourquoi cet organisme ne tiendrait-il pas ses assises au temps heureux de notre génération ? Mais non; c'est encore là un espoir sans fondement [13].

Montesquieu sans doute lui avait soufflé l'idée : n'en donne-t-il pas cette excellente définition, appliquée il est vrai à la république fédérative ? (ch. Ier, l. IX) :

C'est une société de sociétés... qui peut s'agrandir par de nouveaux associés jusqu'à ce que sa puissance suffise à la sûreté de ceux qui sont unis... S'il arrive quelque sédition chez un des membres confédérés, les autres peuvent l'apaiser... Composé de petites républiques, il jouit de la bonté du gouvernement intérieur de chacune, et, à l'égard du dehors, il a par la force de l'association tous les avantages des grandes monarchies.

Or, Bernardin de Saint-Pierre, que cite Bolivar, précise l'idée : il propose l'institution d'un Congrès européen, d'une Société des Nations. Dans l'esprit du Libérateur s'impose l'image analogue d'un Congrès permanent des Puissances Américaines.

L'histoire devait apporter deux preuves concluantes, imprévues à vrai dire, de la justesse de ces idées : la Sainte Alliance, appareil international de contrainte et de défense sociale; la

13. *Ibid.*, p. 180, 181.

doctrine de Monroe, qui devait assurer l'unité de la politique européenne de l'Amérique tout entière.

Quelques audaces malheureuses n'ôtent rien au caractère prophétique de la Lettre de Kingston. En 1815 sur presque tout le Continent américain, l'Espagne avait maté la révolte. Et cependant Bolivar, confiant dans l'issue finale de la lutte, dessinait à l'avance la configuration politique de la Colombie, prévoyait les détails mêmes de son administration, le Chef exécutif à vie, le Sénat héréditaire, la Chambre basse élue. Mais il fallait conquérir Caracas. N'était-ce pas quichottesque folie de sa part que cet élan de l'imagination, la foi dans la réalité des constructions de l'esprit, et enfin le façonnement amoureux de ce monde idéal, le dessin, le calcul des engrenages de la machine politique éventuelle ? Or Bolivar voyait juste. C'est parce qu'il tenait prêts les plans de la future Amérique, c'est parce que la certitude, plus, la foi guidait sa marche dans le chaos comme l'étoile dans la nuit, que Caracas finit par tomber, que son rêve, si séduisant en sa belle ordonnance intellectuelle, s'il ne se réalisa pas, modela pourtant un siècle de la vie américaine.

1815-1819. — Bolivar, à la tête d'une coalition de caudillos, réalise contre l'Espagnol l'unité des races et des classes. Piar, Bermúdez, Mariño et Páez talonnent l'ennemi désemparé. Les « légions infernales » déconcertent les manœuvres de Morillo qu'une stratégie tout européenne occupait en Nouvelle-Grenade. Guerre de guerrillas implacable où l'esclave libéré, le serf affranchi retrouvent le goût des guerres ancestrales et les talents guerriers, la ruse, la promptitude, la cruauté enivrante, l'agilité, la vue perçante, l'ouïe fine dont les siècles les avaient pourvus pour le combat. Mais la révolution déviera-t-elle à nouveau ? Le Créole et l'Espagnol sont tout un pour le rouge soldat des plaines. Bolivar soudain traduit Piar devant un conseil de guerre formé de blancs, l'accuse de fomenter des haines de couleur. Piar, condamné, est fusillé à l'aube. La guerre sociale s'achève avec lui. Ce fut, tournant décisif, le 9 Thermidor de la Révolution américaine.

La libération de la Nouvelle-Grenade donne à Bolivar, avec le prestige et la gloire, la justification devant l'armée de son coup de force, devant la population civile de sa périlleuse alliance avec les « llaneros ». L'équilibre renaît avec l'union des hommes autour du Libérateur, avec l'unité nationale. Mais il faut l'affermir, donner à l'Etat des assises légales solides, avant que les complots déjà renaissants n'ébranlent cet instable édifice. Bolivar déjoue les manœuvres par une manœuvre déconcertante. A marches forcées, il se hâte de Santa Fé de Bogotá à Angostura. Le 15 février 1819, devant le Congrès, le Dictateur Suprême de la République offre, d'une seule haleine, sa démission et, comme en échange, un projet très fouillé de lois constitutionnelles. Le Congrès pris au dépourvu l'acclame, vote la Constitution, lui donne la Présidence du Venezuela et de la nouvelle Colombie.

Discours d'Angostura [14]. 1819. — Les harmonies politiques du rêveur de Kingston ont pris dans l'orchestration brutale de la guerre libératrice et de la guerre sociale la mâle âpreté de la fanfare au combat. Un souffle épique émeut, anime les froides conceptions des législateurs en chambre de France et d'Angleterre. Mais le Discours d'Angostura révèle surtout le sens politique, l'habileté, la subtilité merveilleuse de Bolivar. Est-ce à dire que, par une duplicité même inconsciente, les menées, les manœuvres du politicien sont dissimulées dans l'éclat des grands sentiments ? Non, Bolivar est trop sincère, trop sensible lui-même à l'ivresse des mots. Son zèle pour la grandeur, la prospérité de sa nation, détermine son comportement à l'exclusion de tout autre critère moral. Et il est vraisemblable que, bon patriote, il rêve noblement de redevenir simple citoyen dès que le pays sera définitivement libéré et pacifié.

Toutefois, dans son raisonnement, les prémisses : sa démission et le régime démocratique, mènent à une conclusion pour le moins imprévue : le renforcement de son pouvoir et de son autorité. Et pourtant, l'assurance du ton, la clarté

14 *Ibid.*, p. 43 à 84.

d'une logique constamment soutenue, en voilant le sophisme, rendent plausible cette pièce de rhétorique, acceptable une issue à tel point étonnante.

Veuillez, ô législateurs, accueillir avec bienveillance ma profession de foi politique, les derniers vœux de mon cœur et les ferventes suppliques qu'au nom du peuple j'ose vous adresser. Veuillez accorder au Venezuela un régime éminemment populaire, éminemment juste, éminemment moral, qui enchaîne l'oppression, l'anarchie et le mal, un régime qui fasse régner l'innocence, l'humanité et la paix, un régime qui fasse triompher, sous l'empire de lois inexorables, l'égalité et la liberté.

Et encore :

Les élections maintes fois répétées sont essentielles dans les systèmes populaires; car rien n'est plus dangereux que de laisser longtemps l'autorité à un même citoyen. Telle est l'origine de l'usurpation et de la tyrannie.

Les considérations sur les satrapes de Perse, les mandarins de Chine, spirituelles comme un chapitre de l'*Esprit des Lois*, servent de transition et préparent la voie aux généralisations hâtives.

Le peuple américain, soumis au triple joug de l'ignorance, de la tyrannie et du vice, n'a pu acquérir ni savoir, ni pouvoir, ni vertu.

Rousseau, lui-même, couvre de son pavillon une marchandise qu'il renierait certes. N'a-t-il pas écrit : « La liberté est une nourriture succulente, mais d'une digestion difficile » ? Bolivar le cite. Plus même, il invoque l'accommodant « Génie tutélaire du Venezuela » et rejette sur lui, sinon la responsabilité, du moins l'inspiration des lois les plus propres à briser les velléités démocratiques des masses. En dépit des précautions oratoires, la pensée de Bolivar échappe à la philosophie politique du XVIIIe siècle. La Nature n'est plus ce principe essentiellement bon qui conditionne et permet la vie en société.

Il en coûte plus de tenir la liberté en équilibre que de porter le poids de la tyrannie. Plaise à Dieu que cette maxime, contraire

à la morale de la nature, soit fausse. Plaise à Dieu qu'elle ne soit pas sanctionnée par l'indifférence des hommes envers leurs droits les plus sacrés.

Bref les conjonctures américaines ne se plient pas davantage à la physique sociale de Montesquieu, que les conjonctures françaises dès 1792. Le Président, d'ailleurs, en fournit lui-même l'explication :

Une nation libre peut avoir un Libérateur; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

Et plus loin, au même chapitre XXVII du livre XIX :

Il pourrait être que cette nation, ayant été autrefois soumise à un pouvoir arbitraire, en aurait, en plusieurs occasions, conservé le style; de manière que, sur le fond d'un gouvernement libre, on verrait souvent la forme d'un gouvernement absolu.

Plus qu'une explication, c'est un blâme. Bolivar passe outre. Il n'hésite point à mettre en doute le principe sacro-saint de l'égalité civile et politique :

La nature fait les hommes inégaux en caractères, en tempérament, en forces, en facultés. Les lois corrigent ces différences.

Telle était la doctrine [15].

« Mais, ajoute Bolivar, il n'est pas moins vrai que les hommes ne naissent pas également aptes à toutes les fonctions. » Or, en Amérique, l'indigène est presque anéanti, l'Européen s'est allié à l'Américain et à l'Africain, et l'Africain s'est allié à l'Indien et à l'Européen. Voilà pourquoi : « la diversité d'origine ethnique requiert une poigne infiniment ferme, un tact infiniment délicat. »

Certes le raisonnement est bien formé. C'est une caractéristique du style et de la pensée de Bolivar que la claire ordonnance de ses idées, que le passage de la loi à l'incident et du général au particulier. Rien qu'il ne présente, lui dont le génie est fait d'intuition et d'impatience, sous cet aspect pourtant contraire à sa complexion spirituelle. Rien dans ses

15. *Esprit des Lois*, ch. III, l. VIII, par exemple.

propos et ses actes qu'il ne réduise au rationnel. Plutôt qu'artifice didactique, n'est-ce pas une discipline que, rigoureux comme un héros de l'antiquité classique, il applique au désordre de son génie ? N'est-ce pas plutôt une contrainte sans laquelle l'homme d'action, le bâtisseur étoufferait sous les rêves séduisants du poète ?

Le principe de la séparation des pouvoirs commande le système qu'il propose de substituer à la première Constitution. Comme en Angleterre, le peuple souverain trouve dans la Chambre Basse une représentation pourvue des attributions nécessaires. Le Sénat, d'électif, devient héréditaire : « il s'opposera aux débordements du peuple contre la juridiction et l'autorité des magistrats ». Toutefois, cette institution ne mettra pas en péril l'égalité politique des Américains; elle ne consacre pas des privilèges; elle offre des charges aux plus vertueux, aux mieux éduqués, en particulier aux vétérans des guerres libératrices.

De fait, et malgré les dénégations de Bolivar [16], ce Sénat institue une noblesse héréditaire et investie de privilèges. Fidélité touchante à l'esprit philosophique : puisque les citoyens éclairés et conscients sont si rares, Bolivar les constitue en Sénat, école de vertu politique, élite et aréopage. Tel est l'aboutissant logique du mouvement constitutionnaliste : l'instauration d'une république de clercs, de philosophes élus par la masse pour lui servir, non point d'interprètes, mais de mentors. Le Sénat de Bolivar fera naufrage dans la mer démontée du XIXe siècle.

Le Pouvoir Exécutif est « revêtu de toute l'autorité souveraine qui convient »; mais le Ministère, le Sénat et la Chambre, formant une triple protection contre son arbitraire, le tiennent prisonnier dans ses hautes attributions. Or Montesquieu enseigne « la nécessité d'attribuer au premier magistrat républicain une plus grande somme d'autorité que celle dont jouit un prince constitutionnel [17] ».

En somme, tout le système gouvernemental, l'oppression

16. Lettre à Guillermo White, *ibid.*, p. 89.
17. Cf. ch. VI, l. XI de l'*Esprit des Lois*.

de l'individu par l'Etat, doit être renforcé, et le principe de la séparation des pouvoirs plus strictement observé. A ce prix seulement l'Amérique peut espérer une stabilité polititique durable et éviter le fléau d'une société rebelle, turbulente, anarchique. Car la vérité en fait de gouvernement est dans un juste milieu, à « une égale distance entre la liberté absolue et le despotisme ».

Et pourtant, si Bolivar soutient une politique modérée, peu en accord avec sa fougueuse personnalité, sa pensée échappe aux normes rationnelles, simplistes, de ses maîtres. Par opinion publique, il n'entend pas une somme de suffrages, mais un état d'esprit national, qu'il tente de créer. Le moteur de la société, il ne le voit pas dans la mesure à maintes reprises opérée et sagement interprétée de la volonté populaire, mais dans l'interférence, l'enrichissement mutuel de l'esprit national et de ses réalisations, et de la pratique et de la théorie. C'est une conception dynamique, bien étrangère à Montesquieu, qui traverse l'esprit de Bolivar, pourtant définitivement fixé, formé par le XVIIIe siècle. Il était échu aux dialecticiens allemands, à Hegel, à Feuerbach, de confirmer, de préciser cette vérité nouvelle, d'en tirer la théorie politique la plus féconde en résultats. Davantage, par l'institution d'un quatrième pouvoir commis à la police intérieure de l'Etat, à la propagande politique, à l'éducation des foules et à la formation civique de la jeunesse, Bolivar devance les plus audacieux des étatistes modernes. Ou, plutôt, n'est-ce pas la crise profonde de l'Europe moderne qui, par suite de l'effondrement des cadres traditionnels et le bouleversement des valeurs, appelle le législateur à la création d'un appareil de défense très semblable à celui qu'imagina Bolivar dans des circonstances non point si différentes ?

La Seconde Constitution du Venezuela ne se borne pas à enregistrer les faits sociaux; elle les guide dans leur mouvement; elle inclut les réalités du lendemain : tant est grande la foi de Bolivar dans l'effet des lois sur les mœurs d'une nation. Le Congrès la vota, approuva la Déclaration d'Indépendance du Venezuela, république une et indivisible, recon-

nut la Dette Publique, créa l'Ordre des Libérateurs, applaudit à l'union avec la Nouvelle-Grenade. Deux mesures seules rappellent, dans ce monument de conservatisme, la menace d'anéantissement qui avait pesé sur la civilisation européenne en Amérique : la libération des esclaves, la distribution des biens nationaux aux soldats vétérans. Le chien avait lâché la proie pour l'ombre; il jouira désormais de l'ombre en toute légalité.

1819-1826. — La Constitution de 1819 péchait pourtant par les mêmes vices que la Constitution fédéraliste de 1811-1812. Toutes deux, elles étaient filles de l'esprit utopique du siècle passé. Voulant guider les peuples, elles les perdaient de vue. Bolivar passa le reste de sa vie d'homme politique et de soldat à ramener sur le plan de la légalité les civils, les militaires, les provinces, les Etats, les villes, les campagnes qui, d'un mouvement naturel et spontané, s'égaraient à l'envi hors des frontières que la loi fixait à leur autorité ou à leur juridiction.

C'est une lutte décevante, triste, pleine d'humiliations. Le Président de la Colombie use de tous les moyens pour sauver l'unité de la Nation, sauver sa propre gloire. Il agite le spectre de la révolution sociale dont le fédéralisme est l'avant-courrier. De prophète il se fait prédicateur. Ce sont de véritables sermons, ces lettres qu'il adresse à Santander, à San Martín, à O'Higgins, au Directeur Suprême du Río de Plata, maîtres des destinées de l'Amérique, qu'il importait d'amener à ses vues. L'épouvantail perd-il — par quel égarement de l'esprit public — son effet : il menace de donner sa démission [18]. Rien de plus efficace, certes, sur le moment; mais il est dangereux de renouveler trop souvent la proposition. Affolés là-devant, d'aucuns lui concèdent plutôt la dictature. D'autres finissent par le prendre au mot et intriguent contre son renom, son autorité, sa vie même.

Combat de tous les instants où le penseur affronte les sinistres réalités, où s'effondrent ses espoirs, où chancelle sa foi devant tant d'incompréhension. Ses lettres, teintées d'amer-

18. Lettre à Peñalver, 1821, *ibid.*, p. 219.

tume, surprennent par des pointes insolites d'orgueil — « et pourtant j'ai raison » — qui révèlent, telles des crevasses, le prochain écroulement du trop bel édifice.

Il tente d'expliquer son attitude, de convaincre, d'enseigner. Le Vice-Président doit apprendre à circonscrire, dans la pratique et dans la théorie, la souveraineté du peuple, à la nier même, comme l'enseignent Rousseau ou Bentham, dès qu'elle met en péril la justice ou l'utilité [19]. Peñalver, Nariño, Páez entendent mal son propos : ne lui proposent-ils pas de ceindre la couronne, guidés par de fausses analogies ? Au-dessus de sa personne, il y a la Loi : « Je suis soldat, disait-il en 1813, et mon devoir ne me prescrit autre chose qu'une obéissance au gouvernement : je n'ai pas à examiner la nature de ses dispositions [20]. » Et dix ans après : « Celui qui n'est pas pour la liberté sera victime de l'infortune et connaîtra la réprobation universelle. Iturbide a péché contre les principes libéraux et il a succombé. »

L'exemple de Napoléon hante son esprit : il lui emprunte jusqu'au style de ses proclamations, jusqu'aux images de ses discours [21]. Mais il abhorre trop l'Usurpateur, le fils ambitieux de la Révolution, pour suivre son exemple, qu'il condamne pour des raisons morales autant qu'intellectuelles [22], et pour sacrifier à la gloire personnelle la prospérité de la République et le respect de la Loi et des Institutions.

Au demeurant, la dictature temporaire est moins inefficace que la royauté pour ramener dans le devoir les provinces et les officiers rebelles. L'histoire du Mexique en apporte la preuve.

Hélas ! l'unité qu'il impose par la force se montre bien fragile. Les fédéraux de Guayaquil sont à peine matés (1822) que la scission menace les Etats frères de la Colombie. Bolivar

19. *Ibid.*, p. 108.
20. *Ibid.*, p. 166.
21. Sans en citer la source : « Je crains beaucoup que les quatre planches couleur cramoisie qu'on appelle trône coûtent plus de sang que de larmes et donnent plus d'inquiétude que de repos », écrit-il à Peñalver, le 26 septembre 1822 (*ibid.*, p. 10). Le 1er janvier 1814, dans son allocution aux députés du Corps législatif, Napoléon avait déjà dit : « Qu'est-ce que le trône, au reste ? Quatre morceaux de bois revêtus d'un morceau de velours [22]. »
22. *Ibid.*, p. 243.

propose la création d'un département qui ferait tampon entre le Venezuela et la Nouvelle-Grenade [23]. C'est son premier compromis, la première brèche que l'Amérique ouvre dans le système savant de son Libérateur. La ruse, la manœuvre, la cautèle deviennent alors les instruments ordinaires de sa politique pour contenir le mal envahissant. Il accepte un instant, pour sauver l'unité colombienne, l'idée d'une colonie espagnole au Pérou, qui agirait tel un contrepoison sur les velléités de désordre des partis extrêmes [24].

Comment, enfin, tenir ensemble ces nations divergentes ? Revenant à une idée qui date de Kingston, il conçoit une vaste confédération des Etats libres d'Amérique disposés à se prêter secours l'un l'autre contre l'ennemi intérieur, le péril extérieur étant conjuré par une ligue avec l'Angleterre. Cette police politique américaine aurait aussi pour mission d'empêcher que les nouvelles doctrines démocratiques d'outre-mer nourrissent les mécontents et les arment.

Cette évolution conservatrice, peut-être inspirée de la Restauration française, s'opposait trop nettement à l'enseignement libéral des maîtres de Bolivar. Montesquieu et Bentham, à l'autorité de qui il en appelle, ne sauraient endosser, quoi qu'il en ait, ce blocus des idées et cette oppression de l'esprit. Le Libérateur est-il dupe de son argumentation ? Il lui apparaît de toute façon que sa nouvelle politique est nécessaire, et même la seule possible.

A-t-il perdu la foi dans les institutions libérales et le gouvernement modéré ? C'est trop dire. Mais il doute, fait son « examen de conscience », ironise : « Pour nous mettre à couvert, écrit-il à Santander en 1823, demandez à sa Sainteté le Congrès une bulle qui vous permette de pécher contre les formules libérales, avec rémission de coulpe et de peine. » L'avenir pourtant, il en jurerait, lui donnera raison. Les citoyens de demain, éduqués par son exemple et à son école, le remercieront d'avoir sauvé l'indépendance et

23. *Ibid.*, p. 219.
24. *Ibid.*, p. 240.

l'unité de l'Amérique grâce à l'interprétation autoritaire de la Constitution vénézuélienne, qu'il maintient pour eux libérale dans ses principes.

En attendant et faute de mieux, l'instable équilibre du Nouveau Monde « repose sur ces cinq piliers : la force armée, une habile politique européenne, l'Angleterre, les Etats-Unis, le Congrès de Panama ».

La Constitution bolivienne [25]. 1826. — La création de la République qui porte son nom devait donner à Bolivar l'occasion de faire de nouveau le point : son discours de 1826 marque la troisième étape du cheminement de ses conceptions législatives.

Dans ce nouveau Contrat, selon sa propre expression, se trouvent « réunies toutes les garanties de continuité et de liberté, d'égalité et d'ordre [26] ».

Une discrimination sévère contrôle à la base l'expression de la volonté populaire. Les électeurs, nommés chacun par dix citoyens, ne doivent présenter aucune tare morale; la loi exige qu'ils sachent lire et écrire et professent « un art ou une science qui leur assure une modeste existence ». C'était donner le pouvoir à la ville et aux rares Créoles curieux de politique qui échappaient à l'analphabétisme général.

Trois Chambres se partagent le pouvoir législatif. Les Tribuns traitent des finances, de la guerre et de la paix. Les Sénateurs rédigent les Codes, veillent sur le Clergé, nomment les fonctionnaires d'administration politique et judiciaire. Les Censeurs rappellent les Pouvoirs à « l'observation religieuse de la Constitution ». Ces « prêtres des lois » « maintiennent la morale, protègent les sciences, les arts, l'éducation et la presse ». « La fonction la plus terrible et la plus auguste leur incombe » : « ils tiennent la balance » des vertus et des vices de leurs concitoyens.

L'Exécutif est confié à un Président à vie, autorité suprême, « point fixe » autour duquel évolue toute la machine de l'Etat.

25. *Ibid.*, p. 105 à 121.
26. *Ibid.*, p. 327.

Bolivar est honnête homme : il se sent obligé de se justifier, devant lui-même et devant ses concitoyens. « Par ce dernier trait emprunté à la république de Haïti », il a voulu donner à la Bolivie « l'exécutif de la République la plus démocratique du monde ». Comme pour rassurer, il insiste « sur les nombreuses entraves apportées à l'autorité du Chef, qui trouvera toujours le peuple tout entier docile aux autres magistrats de la République ». Enfin, il tient à affirmer que « dorénavant la liberté sera indestructible en Amérique ».

Quelle absurde fidélité aux mythes de sa jeunesse oblige donc Bolivar à dissimuler l'amère vérité sous les atours de mots sonores et vides ! Et quelle cécité, pathétique à dire vrai, le porte à croire un tel régime plus stable en Amérique que la monarchie ! Car les raisons qu'il allègue lui-même contre la royauté sont également valables contre son propre système.

Le Président trouve un successeur dans la personne du Vice-Président. Ainsi évite-t-on les « élections créatrices d'anarchie ». Grâce à cette mesure, l'Exécutif peut maintenir à travers l'histoire « l'ordre des choses et la subordination entre les citoyens ». Et le Chef de l'Etat garde l'avantage sur le monarque d'être élu sur « son mérite, sa science et sa vertu ».

Le Législatif choisit entre les candidats présentés par le peuple les membres désormais inamovibles des tribunaux. Le Pouvoir judiciaire jouit d'une indépendance absolue. « Peu importe parfois l'organisation politique pourvu que l'administration civile, qui fait le bonheur ou le malheur des particuliers, soit parfaite. »

Aux yeux du législateur le moins averti, la nouvelle Constitution péchait à la base : elle n'assurait point la subordination de la force armée aux Pouvoirs civils. La carence de Bolivar ne peut être plus significative : « Dieu nous préserve de voir la force publique retourner ses armes contre les citoyens[27] ! » Et son vœu laisse apparaître, jusque dans cet

27. *Ibid.*, p. 115.

ouvrage qui demande pourtant de la foi, ce doute, cette interrogation anxieuse qui précède les grandes négations.

Bolivar est trop usé pour renouveler ses idées et partir à nouveau dans de grandes aventures spirituelles. On reste pourtant frappé de l'ampleur que prennent depuis Angostura, et surtout dans les derniers discours, ses vues ingénieuses sur la philosophie de l'histoire. Certes, il ne va pas jusqu'au système. Mais son projet de révision à intervalles réguliers de la Constitution, entre autres, traduit un sens aigu du dynamisme social, de la dialectique historique, par quoi Bolivar corrigeait la plus grosse erreur de son maître Montesquieu.

Et cependant, dans cette crise où son esprit hésite entre la thèse connue, chère à sa jeunesse, et le monde nouveau, que d'intuition il perçoit, il ne trouve point d'autres remèdes à la désintégration chaque jour plus manifeste de son œuvre que le renforcement de l'autorité, une rigidité plus exacte des cadres, la rigueur des lois et la mobilisation des forces armées de coercition.

C'est ainsi qu'il tente d'attacher le magistrat à sa charge et le rend chaque année passible d'un examen déterminant les responsabilités qu'il aurait pu encourir.

Si les philosophes du XVIIIe siècle n'informent plus ces lois d'exception, leurs formules demeurent, démagogiques en leur outrageante vacuité.

Et que de reniements secrets, quelle perplexité douloureuse cache cette ultime invocation sous laquelle se place le Discours pour la Constitution de la Bolivie : « la souveraineté du peuple, unique autorité légitime des nations » !

1825-1828. — Le désenchantement poursuit son implacable cours dans l'esprit du Libérateur. Ses illusions les plus chères tombent une à une. Non que Bolivar renonce aux formules abstraites découvertes par le siècle de raison : leur vérité repose sur l'Esprit, qu'il ne cessera de respecter. Mais un monde d'erreurs, de pratiques incongrues, de traditions périmées détourne les nations américaines des voies que leur frayaient les conquêtes spirituelles des législateurs rationa-

listes. Il faut que jeunesse se passe; la Colombie viendra tôt ou tard à une conception plus naturelle de sa vie politique et sociale. Et l'avenir — Bolivar en est sûr — lui donnera raison. Car le Libérateur appelle de son échec au tribunal de l'Histoire : tant sa foi dans la science politique demeure irréfragable.

Les victoires d'Ayacucho et de Junín vont-elles lui permettre un second départ, et refera-t-il toute son œuvre, libre d'entraves cette fois, sur une base nouvelle merveilleusement plane ?

Mon âme est ravie en présence de la nature primitive, qui s'est développée par elle-même et qui a su créer de ses propres éléments les objets de ses aspirations intimes, sans qu'interviennent le plus petit apport étranger, les conseils d'autrui, les caprices de l'esprit humain, l'influence des crimes et des erreurs de notre espèce [28].

Et si le glaive seul peut assurer le bonheur des hommes, est-il illégitime d'y faire appel ?

La crise de la République m'offrait une occasion unique peut-être dans le cours des siècles pour opérer une réforme importante. Le crime et la guerre avaient détruit l'édifice politique. Mais sur ce champ de désolation, j'avais l'avantage de pouvoir constituer un bon gouvernement [29].

Tient-il enfin sa « table rase » ? L'espoir renaît en lui; il vibre d'une foi renouvelée. Dans ce discours prononcé devant le Congrès de Lima, sans qu'il y songeât le moindrement, Bolivar se lave à jamais des accusations de fourberie, de duplicité consciente dont le jugement simpliste de ses contemporains voulut l'accabler. Voué corps et âme à la prospérité de sa patrie, il ne broncha jamais dans cette course décevante avec les réalités sur la plus glissante des pistes. Sa tactique fut parfois malheureuse, son intelligence des choses et des gens demeura sur le tard sans réponse, et sa volonté sans initiative. Mais quand, épuisé, il tombe, c'est le front haut, et le regard illuminé, fixé sur la Colombie et l'avenir de son peuple.

28. Lettre à Olmedo, *ibid.*, p. 318
29. Discours prononcé devant le Congrès de Lima en 1825, *ibid.*, p. 251.

Car son empire d'un jour s'écroulait parmi les haines, les intérêts particuliers, les intrigues, les convoitises et l'incompréhension générale. Le Congrès de Panama (1826) aurait dû affirmer la solidarité des jeunes Etats dans les dangers communs, intérieurs et extérieurs. Tous à l'envi sapèrent l'institution dont ils pouvaient attendre la paix et la prospérité : tant ils préféraient la ruine commune à la gloire d'un seul.

Là-dessus, une partie de l'armée, lasse de lutter contre le courant, se rebelle contre le Général en Chef. Le Pérou accueille les chefs vaincus et poursuivis. Sucre, Président de la Bolivie, devant la vanité de ses efforts, donne sa démission. Des troubles éclatent en Nouvelle-Grenade, à Quito. Páez lui-même, le « brave des braves », brigue le pouvoir suprême, et Santander, l'homme de confiance, complote en sous-main.

Bolivar se multiplie, vole du Sud au Nord, de Quito à Bogotá. Hélas ! « rien de bon ne peut être fait; et mon nom même a perdu son prestige ».

Le Pérou repousse la Constitution bolivienne. « Puisqu'ils n'en veulent pas, qu'ils la brûlent; je n'ai pas d'amour-propre d'auteur dans une aussi grave matière, et qui intéresse l'humanité. »

Le Pérou envahit le territoire de la Bolivie : « Il n'y a pas de foi en Amérique, ni parmi les hommes, ni parmi les nations. Les traités sont des papiers; les Constitutions, des livres; la liberté, de l'anarchie; et la vie est un tourment. »

Et pourtant il essaie encore une fois, la dernière, de fonder l'Etat sur l'autorité de la Loi.

LE MESSAGE A LA GRANDE CONVENTION D'OCAÑA [30]. 1828. — Quel douloureux accent ennoblit ce rude message ! L'éloquence pathétique de Simon Bolivar parviendra-t-elle à sauver la République contre les Républicains ? Il se fait humble, s'accuse de toutes les erreurs et disculpe ses concitoyens. Nul défi, nulle critique personnelle. C'est un *mea culpa* qu'il prononce devant eux, dans l'espoir que, touchés par sa résipiscence et

30. *Ibid.*, p. 121 à 137.

sa générosité, ils consentiront encore à confier aux Lois nouvelles, fruits de l'expérience, le soin de la République et le salut de la société.

Autant, comme ce Grec fou qu'il aime à citer, « prétendre diriger d'un rocher les bateaux en marche ».

L'appel n'en est pas moins puissant. Il frappe même par sa composition savante et un style imagé : Bolivar fait appel à toutes les ressources de son art oratoire et de sa science des hommes.

D'abord la profession de foi, fondamentale, et qui veut lier le Député, le Pays et Bolivar sur la même nef secouée par la tempête : « Certes les blessures dont souffre la patrie se cicatrisent déjà du seul fait que les élus réunis se préparent à les examiner. »

Puis, à grands traits, le sombre tableau de « notre Décadence : la Colombie, qui sut naître et vivre, est à l'agonie ».

Enfin le *mea culpa* : « Il faut le dire bien haut : notre Etat est très mal constitué. »

La critique est impitoyable : il suffit de laisser parler les faits. Que dire certes d'une Constitution si fâcheusement combinée que le pays pour vivre doit en suspendre l'effet, que dire d'un Exécutif qui doit la violer pour sauvegarder son autorité, et dont l'exemple invite les magistrats de la République à recourir aux initiatives arbitraires, d'autant plus audacieuses qu'ils se savent irresponsables ?

Bolivar, là-contre, dresse un appareil draconien de lois exceptionnelles. La Constitution, plus méthodique et plus rigide, doit limiter encore le pouvoir électoral, ôter au Législatif la faculté d'imposer aux Secrétaires d'Etat les lois qu'ils repoussent, élargir les attributions de l'Exécutif et accroître sa responsabilité. Les juges, trop indépendants jusqu'ici, répondront désormais de l'exercice de leurs charges auprès de l'Exécutif. On limitera le nombre des tribunaux de première instance, organisme de base de la démocratie. L'armée sera soustraite à la juridiction civile. Les intendants, chefs de l'ordre civil et de la sûreté intérieure, seront déchargés de l'administration des revenus nationaux. Et les municipalités elles-mêmes, parce qu'elles fomentent la sédition ou

s'arrogent la souveraineté, seront abolies. Enfin, comme « il est impossible de traiter avec les citoyens sans une police diligente et efficace », Bolivar propose la création d'un corps spécial de gardiens de la paix publique.

La révolte gronde dans les campagnes. « Dans quelques cantons, les citoyens ont recouvré leur indépendance primitive : rien ne les lie plus à la société dont ils ont cessé de tirer avantage. » Les échanges sont interrompus; le commerce se meurt, faute de confiance et de profit. Le Congrès permettra-t-il à la barbarie, à l'Amérique des Indiens et des Nègres de relever la tête ? La civilisation en péril peut être sauvée par l'armée régénérée. Obéissance passive, soumission aveugle, tels sont les fondements de la puissance militaire. Une série de mesures doivent faire revivre la discipline et protéger le soldat contre les abus et les injures des démagogues.

Le Trésor de la Colombie est au pillage : les plus hauts fonctionnaires détournent à leur profit les revenus de la nation, poursuivie pourtant par un concours formidable de créanciers. Cependant les soldats touchent la moitié de leurs soldes, et, « sauf les employés des finances, tous les fonctionnaires sont réduits à la misère la plus lamentable ». Là encore, le redressement urgent sera la tâche de l'autorité renforcée.

Et toujours, leit-motiv lancinant, cruel, l'image d'une Colombie barbare, méprisée par l'Europe cultivée. « Vos délibérations vont décider si les nations amies, se repentant ou se félicitant de nous avoir reconnus, nous effaceront ou non du nombre des peuples qui composent l'espèce humaine. »

Alors, dans un mouvement oratoire admirable, retentit le cri de ce cœur angoissé, de cette intelligence blessée par le spectacle de la faillite colombienne, et aussi par la conscience de l'échec personnel. C'est, condensé, le rappel de toutes les vertus, de tous les principes sans quoi la vie sociale, la vie individuelle même sont dépourvues de sens, de beauté. C'est *crescendo* les raisons d'espérer, les raisons d'agir, les raisons de mourir que tout citoyen digne devrait chérir comme son plus grand trésor.

Ah ! que n'est-il Dieu en personne pour terrasser le monstre, le mal qui accable sa patrie, pour imposer la raison, l'ordre, à la société, la vertu, la science au cœur de ses concitoyens ! « Législateurs ! Au nom de la Colombie, je vous supplie de nous donner, à l'image de la Providence que vous représentez comme arbitres de nos destinées, pour notre peuple et pour notre armée, pour le juge et pour le magistrat, des *lois inexorables.* »

La majorité libérale d'Ocaña, affectant de croire à l'ambition de Bolivar, rejeta ses propositions où le césarisme se faisait doctrinal. Le Libérateur suspend la Constitution de 1819, renvoie le Congrès, prend la Dictature.

Rien n'y fit : les vents étaient contraires et la frêle nacelle, louvoyant dans la tempête, s'échoua de plage en plage, et bientôt de rocher en rocher. Il fallut céder, il fallut manœuvrer, il fallut revenir au port, il fallut disparaître.

Brisé par l'échec plus peut-être que par les rigueurs des combats, usé par ses travaux d'Hercule et le désordre d'une vie toute consacrée à la société et à la civilisation, Bolivar s'éteignit à Santa Marta, en Libre Colombie, le 17 décembre 1830.

Il laissait derrière lui, et quoi qu'il en pensât, un Continent réveillé, avide de grandeur et de gloire.

L'égarement où une fidélité touchante aux mythes rationalistes mena son esprit, l'étroitesse où son intelligence encline au schéma aboutit enfin, l'entêtement surtout avec lequel il tenta de réduire les hommes et les choses au monde idéal que son imagination et sa culture avaient bâti pour eux, sont autant de traits qui humanisent Bolivar et nous le rendent plus sensible, plus aimable, plus vrai. Les faiblesses de l'homme rehaussent encore le héros.

Mais, plus que la sympathie et l'admiration de la postérité, sa vraie gloire, la récompense dont toujours il rêva, c'est l'espoir, la foi que suscite aujourd'hui dans le monde son Amérique latine, toujours neuve et plus riche que jamais.

CHARLES-V. AUBRUN.

Casa Velázquez (E. H. E. H.).

LE

MOUVEMENT INTELLECTUEL EN PORTUGAL

Histoire.

La production historique de ces trois dernières années comprend un certain nombre d'ouvrages qu'on peut exploiter dans une intention politique, mais qui tous sont marqués d'un caractère d'objectivité.

Le manuel de M. Alfredo Pimenta [1], écrivain catholique et monarchiste, est une contribution originale présentée sous la forme d'un résumé très dense. On lui reprochera sans doute une sobriété qui atteint parfois à la sécheresse. L'auteur ne pouvait manifester plus nettement son dédain pour la vaine rhétorique. Mais on y remarquera deux nouveautés : une illustration habilement choisie, due à la collaboration de M. Rodrigues Cavalheiro, et un recours incessant aux textes. Point d'affirmation qui ne soit accompagnée de sa preuve.

On en retiendra beaucoup de faits nouveaux ou éclairés a un jour nouveau : collaboration des étrangers sous la première dynasnie, conflit des rois et du clergé, histoire complète des *Côrtes*, rôle des missions religieuses aux colonies, catalogue des gouverneurs pendant l'occupation espagnole, action de la diplomatie après la restauration de 1640, modifications apportées à la charte constitutionnelle au XIXe siècle, explorations africaines. L'auteur ne se laisse pas aveugler par le préjugé nationaliste : aucun des excès commis dans l'Inde n'est dissimulé. Il ne considère pas comme résolues des questions pendantes : c'est en termes prudemment

1. Alfredo Pimenta, *Elementos de história de Portugal*, 2a edição, Lisboa, 1935.

calculés qu'il parle de la découverte précabralienne de Duarte Pacheco. Ses jugements sur les hommes et les événements s'inspirent d'une modération voulue : nous l'approuvons quand il déclare que Pombal ne fut ni un génie ni un monstre. Il a raison de réhabiliter l'histoire militaire et de protester contre les excès du matérialisme historique. On s'aperçoit de nos jours que la passion ou, si l'on préfère, la mystique, est un facteur avec lequel il faut compter. Nous le félicitons surtout d'avoir tenté une justification d'attitudes à première vue inexplicables, comme l'argumentation de Jerónimo Osório en faveur de Philippe II ou le départ précipité du régent devant les troupes de Junot. On ne peut que souscrire à son éloge de D. Fernand, de Jean III, de Marie Ire. Et son enquête sur l'Inquisition ou sur le traité de Methwen nous oblige à réfléchir. En un mot son livre est un effort loyal pour sortir du convenu.

Il n'en faut pas moins constater que M. Pimenta, infiniment scrupuleux quand il s'agit d'établir les faits, ne se défend pas de les interpréter. Il s'en prend à la doctrine d'Herculano, qui découvrait dans l'histoire du moyen âge portugais une préparation à la démocratie. Impossible, répond-il au théoricien du libéralisme et de la charte, de ramener les *concelhos* à des catégories bien tranchées ou de transformer les Etats généraux en assemblées délibérantes. Que la double tradition des Côrtes de Lamego et du miracle d'Ourique repose, incontestablement, sur des documents faux, il en convient mais suppose, contrairement à l'avis de son prédécesseur, qu'elle dérive d'une version plus ancienne transmise oralement. Un intégraliste devait se montrer sévère pour les réformes de Mousinho da Silveira, qui sont le 89 portugais. M. Pimenta estime que le droit était pour D. Miguel. Nous lui laisserons, ainsi qu'à M. Fernando Campos [2], la responsabilité de cette interprétation qui découle d'un système. Bornons-nous à signaler une lacune et à formuler une objection. Au temps de D. Fernando, la création d'une société d'assurances maritimes — sujet récemment étudié par M. Bensabat Amzalak [3] — méritait d'être mise en valeur. Il nous

2. Fernando Campos, *O pensamento contra-revolucionário em Portugal, século XIX*, 2 volumes, Lisboa, 1931 et 1933. L'auteur passe en revue les précurseurs de l'intégralisme dont l'œuvre doctrinale ne saurait, malgré tout, être comparée à celle d'un de Bonald ou d'un de Maistre. Certains écrivains justement célèbres, comme le vicomte de Santarém ou Alexandre Lôbo, n'ont été miguelistes que par tradition de famille. Par contre, chez des penseurs moins connus, Gama e Castro, António de Almeida, Gouveia Pinto, on trouverait des idées neuves, notamment sur la constitution non écrite et sur les majorats.

3. Moses Bensabat Amzalak, *Trois précurseurs portugais, Santarem et les assurances, Freitas et la liberté des mers, Veiga et les opérations de bourse*, Paris, 1935. Les premières assurances italiennes remontent à 1347 et sont, par conséquent, antérieures à D. Fernando. Mais la loi de D. Denis, qui est de 1293, contenait en germe les dispositions futures. Le mérite de Santarém est d'avoir traité scientifiquement la question dans son *Tractatus de securationibus et sponsionibus* (1552).

semble injuste, d'autre part, de qualifier de pirates les corsaires français du XVI[e] siècle. M. Pimenta reconnaît lui-même que le traité de Tordesillas avait pour but de régler un conflit momentané. On comprend très bien que les nations rivales ne se soient pas résignées à un accaparement qui leur interdisait tout projet d'expansion. La réponse de François I[er] à Charles-Quint annonce la protestation juridique de Grotius et la thèse du *mare liberum* : « Est-ce déclarer la guerre et contrevenir à mon amitié avec Sa Majesté que d'envoyer là-bas mes navires ? Le soleil luit pour moi comme pour les autres. Je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde ». L'histoire de M. Pimenta, monument de labeur patient, est de celles qu'on peut discuter, mais qu'il serait imprudent d'ignorer.

M. Armando Cortesão, en étudiant les cartographes portugais du XV[e] et du XVI[e] siècle [4], aborde un grand sujet européen. Il était qualifié par ses fonctions antérieures pour mener à bien cette œuvre immense. On l'avait chargé, en 1915, d'une mission géodésique à São Tomé. De 1924 à 1932, il a dirigé l'Agence générale des colonies. Des raisons politiques l'ont obligé ensuite à quitter le Portugal, mais il a trouvé au musée naval de Madrid des concours précieux. Il est regrettable cependant qu'une entreprise de cette importance n'ait pu être réalisée avec l'appui officiel. Par là s'expliquent certaines lacunes. On doit rendre hommage au désintéressement et à la persévérance d'un savant qui a poursuivi en exil une tâche supérieure aux forces d'un seul homme.

C'est au XVI[e] siècle seulement que la cartographie prend un caractère scientifique. M. A. Cortesão dresse la liste complète des monuments qui ont survécu ou dont l'existence est attestée par des témoignages contemporains. Il retrace la biographie de tous les cartographes, essaie de caractériser leur méthode et de marquer les étapes d'une évolution qui s'accomplit, presque entièrement, dans la Péninsule. De cette production dispersée aujourd'hui dans tous les coins du monde, il nous donne une synthèse provisoire mais dont il est peu vraisemblable que des trouvailles postérieures modifient les conclusions. Il distingue quatre périodes. La première, qui va jusqu'au voyage de Gama, est placée sous le signe de l'infant D. Henrique. La seconde embrasse l'école des Reinel, qui subit encore l'influence de Ptolémée. La troisième est dominée par la forte personnalité de Lopo Homem. Enfin, avec la quatrième, dans le dernier quart du XVI[e] siècle, apparaissent, en Portugal, quelques signes de décadence, alors que l'on constate un progrès en Flandre, en Hollande et en Allemagne.

4. Armando Cortesão, *Cartografia e cartógrafos portugueses dos séculos XV e XVI, contribuïção para um estudo completo*, 2 volumes, Lisboa, 1935.

De l'ensemble se dégage la supériorité des Portugais dans le domaine scientifique. On ne se dirigeait, avant l'école de Sagres, qu'au moyen de la boussole, sans tenir compte de la déclinaison magnétique. D'autre part, le moyen âge n'a connu que les cartes plates sans graduation. L'idée de représenter le globe par une surface plane revient à Marin de Tyr. Sa projection cylindrique, où les méridiens sont parallèles, entraîne une déformation. Il en résultait peu d'inconvénients pour les marins du xv[e] siècle qui naviguaient surtout dans les parages de l'équateur. Elle avait, en revanche, l'avantage de fournir un élément sûr, combiné avec les données de l'astrolabe, pour la détermination des latitudes. Le conflit des Moluques pose un autre problème, celui de la longueur du degré. Les Espagnols avaient adopté la mesure de 92.500 mètres qui vient de Ptolémée. Ils arrivaient ainsi à inclure Malacca et même l'embouchure du Gange dans la zone que leur attribuait le partage de Tordesillas. Beaucoup plus exacte est la mesure de leurs concurrents : 103.600, avec une erreur de 7 p. 100 pour Pedro Nunes, 105.560, avec une erreur de 4 p. 100, pour Duarte Pacheco. Pedro Nunes relève les erreurs provenant des variations de l'aiguille aimantée et de la non-convergence des méridiens. Il figure la route des navigateurs, non plus par une ligne droite, mais par la courbe loxodromique (1541). Force est de constater, cependant, que la solution pratique ne sera trouvée que par Mercator (1569), qui augmente progressivement la distance des parallèles en s'éloignant de l'équateur. Il restait, pour achever la démonstration, à réduire l'importance de Colomb. M. Cortesão y parvient de deux manières : en contestant, ce qui est admis aujourd'hui, la valeur de sa culture, en le réclamant comme portugais. Nous ne suivrons pas l'auteur dans sa discussion aventureuse des thèses génoise, catalane et galicienne. De la thèse portugaise, formulée avec des arguments divers par trois de ses compatriotes, MM. Patrocínio Ribeiro, Pestana Junior et Ferreira de Serpa, il retient seulement la conclusion suivante : Colomb est le nom supposé d'un Portugais noble qui aurait été envoyé en Castille comme agent secret de Jean II. L'hypothèse explique son mariage avec une dame de haute naissance et le fait que le roi le traite d'« especial amigo ». Nous n'irons pas jusqu'à la donner pour démontrée. Il est indispensable, néanmoins, de faire observer que sur un point, l'attitude de Jean II à son égard, il y a contradiction entre les pièces d'archives et le témoignage des historiens.

Quand on aborde le chapitre consacré à la famille des Reinel, on foule un terrain plus résistant. Délicate sans doute est la tâche qui consiste à établir des liens de parenté entre les différents per-

sonnages de ce nom et à préciser l'attribution des cartes non signées (par exemple des fameuses cartes Miller de la Bibliothèque nationale de Paris) à Pedro ou à Jorge, son fils. Les enluminures, d'après M. José de Figueiredo, seraient dues à la collaboration du peintre Gregório Lopes. Mais l'intérêt principal que nous offre l'histoire de cette école, c'est de nous faire assister au triomphe progressif de l'esprit d'observation sur le principe d'autorité. Quand elle est remplacée par celle de Lopo Homem, on a définitivement secoué le joug de Ptolémée. La précision géographique augmente. La part de l'ornementation diminue. L'abondance croissante de la documentation oblige à découper les planisphères en feuillets d'atlas. Dans ce groupe, si Diogo, fils de Lopo, a laissé une œuvre étendue, il est cependant éclipsé par Vaz Dourado. Ce dernier a dû naître vers 1520. Il a pris part au second siège de Diu et se qualifie lui-même, entre 1568 et 1571, de « fronteiro nestas partes du India ». On le cite comme un navigateur illustre dans le *Livro de marinharia*. Il a utilisé les premières cartes de Ceylan et du Japon. Disciple de Lopo Homem, auquel il se rattache soit directement, soit par l'intermédiaire de Lázaro Luiz ou de Botelho Pereira, il avait sur son maître l'avantage de connaître *de visu* le pays qu'il décrivait. Vaz Dourado est le plus grand nom de la cartographie portugaise.

L'auteur passe en revue, dans le second volume, de nombreux cartographes de moindre valeur qu'il serait trop long d'énumérer. Certains sont plus connus comme savants. Duarte Pacheco et João de Castro ont ceci de commun d'être des hommes de guerre et d'avoir composé des routiers. On est frappé, avant tout, du rôle considérable joué par les Portugais à l'étranger. En Espagne, nous trouvons non seulement les Reinel, qui ne semblent pas y avoir exercé de fonctions officielles, mais Diogo Ribeiro, attaché, en qualité de cosmographe à la *Casa de Contratación de Séville;* João Dias de Solis, explorateur de La Plata; Luiz Jorge Barbuda, qui trahit sa patrie et se fait arrêter comme espion; João Baptista Lavanha, qui dresse la première carte de l'Aragon. Il devait abandonner la géographie pour l'histoire. Bartolomeu Velho travaille en France et meurt à Nantes. Les Teixeira sont en relations avec Ortelius. Bartolomeu Lasso fournit au Hollandais Linschoten une carte pour son *Grand routier des mers*. Toute une partie de l'ouvrage de M. Cortesão, les notices biographiques, la description des planisphères et des atlas, la reproduction des légendes, les discussions sur la date et l'attribution des cartes, échappe à l'analyse. Nous en retiendrons seulement les conclusions qui se dégagent de l'ensemble. Ce qui caractérise la cartographie portugaise, dont

l'hégémonie dure un siècle, c'est l'emploi de la projection cylindrique, l'utilisation des renseignements apportés par les découvertes, la beauté des illustrations, la récapitulation des règles pour la détermination des latitudes, d'après le soleil à midi ou à toute heure, d'après l'étoile du nord et l'étoile du sud. Toutes les causes d'erreur ont été signalées, déclinaison magnétique, variations de l'aiguille aimantée, loxodromie. C'est, de plus, aux Portugais qu'on doit les premiers essais de triangulation. Pratiquement, ils ne seront dépassés que par Mercator. Scientifiquement, il faut attendre l'invention des chronomètres pour obtenir la mesure exacte des longitudes.

L'ouvrage se termine par une étude consacrée au vicomte de Santarém. Cette digression apparente se justifie. L'ancien ministre de D. Miguel est le premier qui ait conçu le projet de rassembler dans une collection tous les monuments cartographiques. M. Cortesão avait une double raison de lui rendre hommage, puisqu'il a continué son œuvre, laquelle s'arrête au xve siècle, et qu'il a tiré de son exemple une leçon morale. On lui saura gré d'avoir posé des problèmes que les moyens actuels ne permettent pas de résoudre. Espérons que cette initiative suscitera, dans les autres pays, les collaborations nécessaires. L'ouvrage, tel qu'il est, comble une lacune importante et s'impose à l'attention de tous les spécialistes.

M. Monteiro Velho Arruda traite un sujet restreint [5]. Il n'a pas d'autre ambition que d'écrire une histoire locale des Açores. Dans son introduction reparaissent quelques textes oubliés comme la relation d'un Franciscain espagnol, écrite entre 1345 et 1348, ou celle de Diogo Gomes, dictée à Martin de Behaim. Il montre que les cartes du xve siècle continuent de reproduire les anciens noms fabuleux auxquels s'ajoutent peu à peu des notions vraies. Ce n'est pas diminuer le rôle des Génois et des Catalans, comme découvreurs des îles, que d'attribuer aux Portugais « sua verdadeira integração na geografia moderna ». Si quelque doute subsiste quant aux origines — la découverte des Açores doit se placer entre 1427 et 1431 — nous sommes amplement renseignés sur la phase de l'exploitation. Les documents édités ou réédités dans la seconde partie permettent au lecteur de se faire une idée complète du régime encore féodal des capitaineries et des *sesmarias*. On remarque, dans cette première étape de la colonisation, l'activité déployée par les Flamands, Van der Haghe, Jacob de Bruges, Van Hurter, Van Olm. Un index onomastique et toponymique augmente la valeur

5. Manuel Monteiro Velho Arruda, *Colecção de documentos relativos ao descobrimento e povoamento dos Açores*, Ponta Delguda, 1932.

de cette publication qui réunit, dans un seul volume, tous les éléments sur lesquels se fonde l'histoire légendaire et l'histoire authentique.

M. Caetano Beirão, dans un ouvrage très bien composé [6], nous présente une réhabilitation de la reine Marie Ire. Pombal en sort atteint dans sa gloire. Que l'ancien ministre de Joseph Ier se soit comporté en tyran, qu'il ait entravé le commerce par le système des compagnies, on ne l'ignorait pas. Ce qu'on savait moins, c'est qu'il avait laissé le trésor vide, sacrifié l'armée et la flotte, enfin irrité l'opinion par un scandaleux enrichissement. Pour remédier aux maux que sa chute rendait manifestes, la reine allait déployer des qualités qu'on attend assez rarement d'une femme. Les diplomates lui reprochent, à vrai dire, « une dévotion excessive et malentendue ». Elle subissait l'ascendant illimité de son confesseur. Mais on peut maintenant, après la découverte de sa correspondance aux archives de Madrid, se faire une idée plus complète de son caractère. Toutes ces lettres, adressées à des membres de sa famille et calligraphiées de sa propre main, révèlent un esprit ordonné, scrupuleux et, malgré une familiarité qui va parfois jusqu'à l'abandon, beaucoup de prudence et de mesure. Son premier acte, une fois investie du pouvoir en 1777, est de choisir de nouveaux ministres. Ce sont pour la plupart d'honnêtes gens et surtout des gens bien nés, dont aucun ne se distingue par des aptitudes éminentes. Un seul fait exception par sa bassesse, le cardinal da Cunha. Mais il est nécessaire de défendre Frei Ignácio de São Caetano, futur archevêque de Thessalonique, lequel, contrairement à l'opinion d'Oliveira Martins, n'avait rien d'un ignorant et s'imposa, quoique plébéien, à la considération des *fidalgos*.

Le nouveau régime inaugure — les circonstances l'y obligeaient — une réaction religieuse. On réforme les monastères, on accorde des pensions aux Jésuites, on supprime la *Mesa Censória* mal vue du pape. Mais on ne se préoccupe pas moins de rétablir la situation économique : on développe les échanges avec les pays du nord, on exempte le commerce des droits intérieurs, on crée des industries nouvelles, on construit des routes, des canaux. Quant à la réhabilitation des victimes impliquées dans la tentative d'assassinat contre le roi, elle est tout de suite exigée par l'opinion. Cependant l'affaire traîne en longueur. En 1784, on proclame la culpabilité du duc d'Aveiro et l'innocence des Távora. Il faut rendre cette justice à la reine qu'elle n'a pas encouragé les ennemis de Pombal.

6. Caetano Beirão, *D. Maria* 1a, 2a edição, Lisboa, 1934.

Elle voulait épargner un vieillard de quatre-vingts ans qui avait été le conseiller de son père. Quoique malade, il ne put échapper aux persécutions. Lès pages consacrées par M. Beirão à l'agonie du grand homme dévoré par une sorte de lèpre sont d'un pathétique sobre et vrai.

A l'extérieur, Marie Ire, qui entretenait une correspondance régulière avec ses parents de Madrid, avait d'excellentes raisons de mettre fin au conflit qui s'était élevé à propos de la colonie du Sacramento et du territoire des missions. Elle y parvient par le traité de 1778. Mais, la même année, la France et l'Espagne se prononcent en faveur des Américains révoltés. L'intérêt du Portugal étant de se tenir à l'écart, il essaie de faire accepter sa neutralité. L'Angleterre ne l'admet qu'à la condition que ses navires marchands seront accueillis dans les ports. Bien entendu, cette neutralité n'est pas respectée. En face des réclamations incessantes des belligérants, la diplomatie de la reine se montre assez adroite pour conjurer, à la fois, le danger continental et le danger maritime.

Marie Ire voulait consacrer tous ses efforts à la reconstruction intérieure. La réforme du code, malgré les décrets de 1778, 1783, 1784, échoue par suite des lenteurs administratives. Mais on fonde, en 1779, l'Académie des Sciences, qui va contribuer au progrès de l'agriculture et de l'industrie. On crée l'Académie de marine, l'Académie de fortification, d'artillerie et de dessin. On achève de moderniser l'Université de Coïmbre. M. Beirão insiste à bon droit sur les services rendus par l'intendant général de la police, Pina Manique, et sur le rôle de la *Casa Pia*, qui sert en même temps de crèche, d'école, de maison de correction, d'institut technique préparant aux carrières du commerce, de la navigation, de la chirurgie, de beaux-arts. Elle envoie des boursiers à l'étranger. On a pu la qualifier très justement d'« académie des prolétaires ». Voilà qui ruine la légende de l'obscurantisme.

Quant à cette société dévote et cérémonieuse du XVIIIe siècle, si cruellement caricaturée par les romanciers et les historiens, M. Beirão en trace un tableau flatteur. Il lui accorde une certaine moralité bourgeoise, un certain esprit démocratique résultant du mélange des classes. Plus que les galas de la cour et les réceptions d'une noblesse passionnée pour la musique et les vers, trois questions méritent de retenir l'attention : le rôle de l'infant D. José, mort en 1788, la réaction du Portugal en présence de la révolution française, et la folie de la reine. Une page de Beckford nous fait croire que l'héritier du trône, avec ses dangereuses illusions de despote éclairé, aurait sans doute provoqué la dislocation de l'ancienne monarchie. Les nouvelles de France ne commencent à

être contrôlées ou supprimées qu'à partir de 1790. Enfin le dérangement cérébral de la reine est dû, selon toute vraisemblance, à des chagrins de famille et à la pression de conseillers intransigeants qui prétendaient la contraindre à désavouer les actes de son père. Il est impossible, toutefois, de déterminer la part exacte des causes physiques et morales dans cette catastrophe inattendue. — M. Beirão, comme M. Pimenta, est un homme de droite. Il n'en fait pas mystère. Mais tous ses jugements sont appuyés sur une documentation originale : correspondance, mémoires, déposition des voyageurs étrangers, rapports de diplomates. En outre, son livre est vivant et alerte. Il a remporté un égal succès auprès du grand public et des spécialistes.

En apparence le sujet traité par M. Queiroz Velloso, *Comment nous avons perdu Olivença* [7], est secondaire. En réalité, il tient au cœur de tous les Portugais. Olivença fut acquise par un traité en 1297, prise en 1657, restituée en 1668, enfin annexée par les Espagnols en 1801. L'histoire politique et militaire de la Péninsule entre 1793, date de la coopération de l'Espagne, de l'Angleterre et du Portugal contre la France, et 1801, date de l'expédition commandée par Godoy, est bien connue. Elle englobe le renversement des alliances et la préparation du blocus continental. Ce qui nous paraît entièrement nouveau, ce sont les révélations de l'auteur sur le rôle qu'a joué, pendant cette période, le Prince de la Paix. Il avait des attaches portugaises. Lors de son mariage avec une cousine de Charles IV, la reine Marie Ire, ou plus exactement le régent, l'avait nommé comte d'Évora Monte. Le texte même de la *carta regia* rappelle qu'il descendait, par la famille de Faria, de D. Pedro et d'Inès de Castro. Son ingratitude vient de ce qu'il voulait ajouter à ses innombrables titres un témoignage permanent de sa valeur militaire. On sait ce qu'il faut penser de cette campagne que le peuple avait baptisée ironiquement *guerra das laranjas*. Le maréchal-général duc de Lafões avait quatre-vingts ans. Il était perclus de rhumatismes. Son inaction s'explique en outre par le fait que tous ses subordonnés considéraient les opérations comme un simulacre. Cependant l'Espagne, en négociant le traité qui suivit cette victoire trop facile, réclamait Elvas, Campo Maïor et Juromenha. Elle dut borner ses prétentions. Mais jamais Godoy ne consentit à échanger Olivença contre une indemnité ou contre l'île du Prince.

Très curieuse est l'histoire des hasards malencontreux qui empêchèrent de la rendre aux Portugais. De 1809 à 1813, au temps de la coopération des armées péninsulaires contre Napoléon, la récla-

7. Queiroz Velloso, *Como perdemos Olivença*, Lisboa, 1933.

mation échoue parce qu'on l'associe à la revendication des droits éventuels de Carlota Joaquina au trône d'Espagne. Le traité de 1814 annule tous les traités antérieurs et par conséquent celui de 1801. L'Espagne ne l'accepte que sous réserve. On renvoie l'affaire au Congrès de Vienne où les puissances promettent d'employer leurs bons offices pour faciliter un accord. L'article CV, qui impliquait la restitution, est bien signé mais non exécuté. En 1817, c'est l'invasion de l'Uruguay par les troupes du général Lecor qui justifie un refus. Bientôt la guerre civile entrave toute négociation. En 1835, une participation portugaise à la campagne dirigée contre les carlistes offre une occasion favorable. Nouvel ajournement dû, cette fois, à des raisons de politique intérieure. Enfin, en 1840, Espartero prend le pouvoir et se montre hostile. On est à deux doigts de la rupture. La dernière protestation date de 1841. Il ne nous appartient pas d'intervenir dans une question brûlante. Nous ne serions pas étonné, toutefois, qu'on cherche tôt ou tard un compromis. Car si l'objet du débat, en lui-même, a peu d'importance, il contribue à entretenir un malaise fâcheux. Olivença est le Gibraltar portugais.

Histoire littéraire.

Les publications concernant l'histoire littéraire sont trop nombreuses pour que nous puissions en montrer tous les aspects. Nous nous bornerons à indiquer jusqu'à quel point elles modifient les opinions reçues.

L'ouvrage essentiel, auquel il faut s'en rapporter pour le moyen âge, est celui de M. Rodrigues Lapa [8]. On y trouvera une série d'études originales sur le problème controversé des origines du lyrisme, sur les thèmes, la langue et la métrique des *Cancioneiros*, sur la matière de Bretagne et la question de l'*Amadis*, sur les nobiliaires, sur les derniers troubadours, sur la prose didactique, sur les chroniqueurs et sur le chansonnier de Resende. Il n'est pas de chapitre qui n'apporte des solutions neuves. Ce travail se distingue entre tous par la rigueur de la méthode et la clarté de la présentation.

M. Bell [9], à propos d'une édition récente, examine les sources des *cantigas de amigo*. Il essaie de concilier les thèses latine, arabe, portugaise, espagnole. Mais son opinion ferme est qu'il y eut une poésie primitive galicienne dont les chants parallélistiques (*cossantes*) seraient le prolongement. Il s'applique à déterminer

8. Rodrigues Lapa, *Lições de literatura portuguesa, época medieval*, Lisboa, 1934.
9. Aubrey F. G. Bell, *Da poesia medieval portuguesa*, Coimbra, 1933.

les rapports entre l'inspiration populaire et l'inspiration savante. Il paraît disposé à limiter la première, qui n'atteint jamais la forme artistique. Mais il ne va pas jusqu'à l'exagération de M. Pellegrini qui, renversant les termes, croit que l'inspiration est venue des milieux cultivés (una moda che a poco a poco dai palazzi è scesa nelle piazze e nei campi). Il admet, par suite, une sorte de fusion des deux courants.

M. Fran Paxeco [10] consacre au problème de l'*Amadis* une longue étude qui déborde parfois le sujet traité. Elle offre du moins l'avantage de réunir, dans une large synthèse à la manière de Teófilo Braga, tous les textes qui peuvent nous éclairer sur les relations historiques et littéraires entre la France et le Portugal au moyen âge. Cette contribution, importante surtout par la richesse de l'information bibliographique, se termine par une révélation sensationnelle qu'on souhaiterait de voir confirmée. Un Brésilien, M. Assis Sintra, aurait publié un fragment du roman primitif de 1320 et son compatriote, M. Silva Brasil, se disposerait à en donner une édition photographique.

La publication en français d'une partie des chroniques d'Azurara [11] par Mme Virgínia de Castro e Almeida, avec préface du maréchal Lyautey, inaugure une série de traductions qui doit embrasser, en principe, les navigateurs et colons portugais du XVe et du XVIe siècle. Une courte introduction résume l'histoire du Portugal depuis les débuts de la monarchie. De brèves analyses raccordent les extraits judicieusement choisis dans la *Chronique du roi Jean Ier* et dans la *Chronique de la découverte et de la conquête de la Guinée*. La plupart de ces fragments touchent à des sujets qui conservent un intérêt actuel : causes de l'expédition marocaine, caractère de l'infant D. Henrique, origines de la traite, premières incursions au Sahara, mœurs des anciens habitants des Canaries. On y trouvera des arguments en faveur de la thèse toute récente du matérialisme historique (voir, p. 15, l'intervention de João Afonso, intendant des finances; p. 96, l'allusion au commerce d'importation et d'exportation). Le chroniqueur, bien qu'il n'échappe que rarement aux préjugés de son époque, a même soupçonné la portée scientifique des navigations. A l'exposé trop général qui sert de prologue, on préférerait une notice consacrée à la vie et à l'œuvre d'Azurara.

L'histoire de l'humanisme en Portugal s'est enrichie de plusieurs contributions partielles. Citons d'abord une édition de la correspondance de Miguel da Silva [12], évêque de Vizeu, à qui

10. Fran Paxeco, *O poema do Amadis de Gaula*, Coimbra, 1934.
11. *Chroniques de Gomes Eannes de Azurara*, Paris, 1935.
12. *D. Miguel da Silva, dos condes de Portalegre, bispo de Vizeu, cardeal de Santa Maria Transtiberina*, Firenze, 1935.

Baldassar Castiglione avait dédié son *Cortegiano*. L'initiative de cette publication revient au regretté Trindade Coelho, ministre auprès du Saint-Siège. Elle comprend des poésies en latin et des lettres en italien commentées par M. Guido Battelli. Entre les premières se détache le *De aqua argentea*, description de l'aqueduc d'Évora, qui nous intéresse par un sentiment délicat de la nature et par quelques emprunts au pittoresque exotique. La correspondance, d'un ton familier, remplie d'allusions obscures avec des passages en cryptographie, nous montre l'embarras de la papauté jouant un double jeu entre les Français et les Espagnols avant la bataille de Pavie.

De la même collection fait partie l'*Emanuelis Portugalliae regis elogium* [13] du Pogge, édité par les soins des deux mêmes collaborateurs, avec une introduction sur les rapports intellectuels entre l'Italie et le Portugal depuis le règne d'Alphonse V jusqu'à celui de D. Sebastien. Dans la prose cadencée et apprêtée du panégyrique, on reconnaît surtout la *Tulliana facundia*. Mais il contient déjà plusieurs thèmes des *Lusiades* : rivalité des Portugais avec Bacchus et Alexandre, conquête poussée jusqu'à Taprobane, conversion des infidèles, commerce des aromates. On voudrait savoir pourquoi l'épître n'est jamais parvenue à destination.

Damião de Góis a toujours passé pour le plus célèbre des humanistes portugais. M. Mário de Sampayo Ribeiro [14] est le premier à réagir contre une renommée qu'il juge excessive : « Não tem uma palavra para os que cultivam as pátrias letras. Só abre excepção para os que mourejam no amanho das crónicas e isso pará indirectamente se lisonjear. À-parte Fernão Lopes todos saem mal feridos da sua pena acerada ». Affirmation que l'auteur se réserve de démontrer dans un travail en préparation. Il ne s'occupe, pour l'instant, que du compositeur. On connaît de Góis trois œuvres musicales dont l'attribution est certaine pour les deux premières, douteuse pour la troisième. Peut-être faudra-t-il en ajouter une quatrième non identifiée. M. de Sampayo croit que ces chansons à plusieurs voix, bien qu'adaptées à des paroles en latin, avaient un caractère profane. L'influence de la musique flamande serait antérieure, puisque le style *a capella* jouissait d'une grande vogue dans la Péninsule vers la fin du xve siècle.

M. Luiz de Almeida Braga a écrit une remarquable introduction pour le *Jerónimo Osório* [15] de M. Bell. Remontant jusqu'à 882,

13. *Joh. Francisci Poggii Florentini Emanuelis Portugalliae regis elogium ex codice Laurent. Ashburn* MLXXVII° *nunc primum editum*, Florence, 1934.
14. Mário de Sampayo Ribeiro, *Damião de Góis na Livraria Real de música*, Lisboa, 1935.
15. Aubrey F. G. Bell, *O humanista Jerónimo Osório*, Coimbra, 1934.

elle embrasse les rapports entre l'église et la culture païenne en Portugal. Au point de vue politique et religieux, elle se réclame des principes de l'intégralisme. On ne s'étonnera pas d'y rencontrer une condamnation de la Renaissance, coupable d'avoir fait dévier le cours de la civilisation authentique du moyen âge, ainsi qu'une apologie de l'Inquisition, représentée suivant la formule de Menéndez y Pelayo, comme « coco de niños y espantajo de bobos ». Mais elle précise le rôle joué par le monastère d'Alcobaça, par le couvent de Santa-Cruz de Coïmbre, par la dynastie d'Aviz et par les précurseurs de Sá de Miranda. Non moins précieux est le catalogue des humanistes portugais (p. XCVIII à CXII). De cette étude très nourrie se dégage clairement l'influence de l'impérialisme romain sur l'impérialisme portugais, même chez des auteurs qui semblent puiser uniquement aux sources populaires comme Gil Vicente. On ne connaissait guère d'Osório que son histoire de D. Manuel. M. Bell insiste sur le *De vera sapientia*, où il attaque les Juifs, sur le *De nobilitate*, où il expose la doctrine des stoïciens et réfute Machiavel, sur le *De regis institutione* qui traite de l'éducation à donner à D. Sébastien.

Camões a suscité des travaux de tout genre : éditions, études partielles, essais d'interprétation de l'œuvre épique et lyrique. Nous mettrons tout de suite à part la biographie romancée de Mme Virgínia de Castro Almeida [16]. Elle présente l'inconvénient de donner pour certain ce qui nous paraît seulement possible ou vraisemblable et de s'en rapporter, trop docilement, aux conclusions parfois discutables de Storck. Mais l'ouvrage, digne du talent de son auteur, vaut par la reconstitution savante des milieux et l'évocation pittoresque des mœurs.

M. J. M. Rodrigues, maître incontesté des études camoniennes, conserve le privilège de ne jamais laisser l'opinion indifférente. On a beaucoup polémiqué à propos de son édition critique de la *Lírica* [17]. M. Alfredo Pimenta lui reproche d'y avoir introduit un élément superflu — toute l'argumentation destinée à prouver que le poète fut épris de l'infante D. Maria — et relève une lacune : il convenait de classer les pièces en trois catégories, celles que tous acceptent, celles que certains acceptent et d'autres rejettent, celles que tous rejettent.

Résumons d'abord la thèse infantiste. Elle a été formulée, en 1910 [18], dans un ouvrage complété depuis par des brochures [19]

16. Virgínia de Castro e Almeida, *Vie de Camões, Le poète des Lusiades et le Portugal de son temps*, Paris, 1933.
17. *Lírica de Camões*, 1932.
18. *Camões e a infanta D. Maria*, Combre, 1910.
19. *Camões, a crise amorosa de Ceuta e as suas conseqüências*, Porto, 1930; *A tese da infanta nas líricas de Camões*, en six fascicules dont les deux derniers ont paru à Coimbre en 1933 et 1934.

qui sont, pour la plupart, des répliques. M. J. M. Rodrigues commence par écarter la tradition de Catherine d'Ataide en s'appuyant sur deux arguments très forts. Les premiers biographes ont bien parlé de la passion du poète pour une dame de la cour, mais sans la nommer. Faria e Sousa, pour justifier son interprétation de l'anagramme de Natercia, recourt à des falsifications. M. J. M. Rodrigues démontre ensuite que Camões a célébré une inspiratrice qui lui était, socialement, de beaucoup supérieure et dont le portrait physique et moral correspond à ce qu'on sait de la fille de D. Manuel.

Hypothèse qui se heurte, *a priori*, à mainte objection. D'abord il est difficile de distinguer, chez un poète soumis à la triple influence de la *medida velha*, de l'humanisme et de l'italianisme, ce qui est sacrifice à une mode littéraire et ce qu'on peut considérer comme l'expression sincère et spontanée de sentiments réellement éprouvés. D'autre part, il n'est pas logique d'admettre l'amour de Camões pour l'infante D. Maria et de regarder comme légendaire celui de Bernardin Ribeiro pour l'infante D. Beatriz. *A posteriori*, la thèse de M. J. M. Rodrigues se révèle impuissante à résoudre toutes les difficultés. Qu'il y ait dans la vie du poète une passion prédominante, sinon exclusive, les critiques ne le contestent pas : on s'accorde à reconnaître cet élément autobiographique dans un petit nombre de pièces consacrées par l'admiration universelle, en particulier dans le sonnet des adieux (*Aquela triste e leda madrugada*) et dans le sonnet de la mort (*Alma minha gentil que te partiste*). Or la version aujourd'hui périmée de Catherine d'Ataide en rendait parfaitement compte. Il n'était pas invraisemblable de voir l'amante assister au départ de la flotte et de nous représenter l'amant, au retour d'une croisière dans les mers de Chine, apprenant la fin prématurée de celle qu'il supposait, malgré l'absence, invariablement fidèle au souvenir. Maintenant, au contraire, on est obligé de proposer deux explications qui vont à l'encontre de la thèse principale jusqu'à la compromettre. Le sonnet des adieux s'appliquerait à la *menina dos olhos verdes*, Isabel Tavares et le sonnet de la mort, expression du plus haut spiritualisme, aurait été composé en l'honneur d'une Chinoise. Il ne s'agit donc plus du grand amour triomphant de caprices transitoires, mais de trois grandes passions également émouvantes qui alternent et s'entrecroisent.

On peut concevoir deux manières de réagir contre ce qu'il y a d'incertain dans toute reconstitution biographique. C'est, en étudiant l'œuvre pour elle-même, d'en expliquer le détail ou l'ensemble, M. Rebelo Gonçalves revient sur un épisode célèbre, celui du

vieillard de Restelo [20]. On avait montré qu'il dérive des historiens nationaux, Barros et Castanheda. Mais il procède aussi des anciens. Tous les rapprochements signalés par le nouveau commentateur ne sont pas également probants. Il faudrait établir, au préalable, que Camões connaissait directement ou indirectement les sources grecques. On ne contestera pas du moins l'imitation d'Horace (*Illi robur et aes triplex*) et de Properce (*At pereat quicumque rates et vela paravit*).

Décisive, par contre, est la démonstration de M. de Magalhãis Basto [21]. Camões n'a pas emprunté la tradition des Douze d'Angleterre à Ferreira de Vasconcelos. On la trouve entièrement constituée dans un manuscrit de Porto, daté approximativement de 1550. Ce récit, dont la plus grande partie a été utilisée par le poète, renferme un élément historique. Magriço (Alvaro Gonçalves Coutinho) n'est pas un personnage créé de toutes pièces. Il a rendu à la cour de Flandre, en 1411, des services attestés par un document. Très nombreuses, d'autre part, sont les rencontres entre les chevaliers portugais et les chevaliers étrangers, ainsi qu'en témoigne la note de la page 69. Mais une légende se greffe sur l'histoire. Elle s'enrichit peu à peu de péripéties empruntées aux anciens (Valère Maxime) ou aux romans d'aventure (*Amadis*). On complète la liste des jouteurs qui, au début, se ramenait à deux noms. C'est là preuve d'une lente élaboration collective. Le poète, en tout cas, s'imaginait faire œuvre de chroniqueur scrupuleux :

Contarei, disse, sem que me reprendam
De contar cousa fabulosa ou nova.

M. António Sérgio [22], envisageant la poésie camonienne en philosophe et en moraliste, nous montre que le contenu de la *Lírica* importe plus que les circonstances accidentelles qui l'ont fait naître, que l'élément intellectuel l'emporte de beaucoup sur l'élément sensoriel et que les sonnets forment un système cohérent de métaphysique platonicienne. Passant à l'épopée, il dégage des *Lusiades* un programme politique : la collaboration des peuples chrétiens pour la défense de la culture européenne menacée par l'Islam. Il prouve enfin que, si le poète, en apparence, a encouragé l'expédition marocaine, son attitude, en ce qui concerne l'éducation du roi D. Sébastien et les misères du royaume, est celle d'un opposant.

20. F. Rebelo Gonçalves, *A fala do velho do Restelo, aspectos clássicos dêste episódio, camoneano*, Lisboa, 1933.
21. *Relação ou crónica breve das cavalarias dos Doze de Inglaterra*, par A. de Magalhãis Basto avec préface de Joaquim Costa, Porto, 1935. Le premier a repris le sujet dans un livre qui vient de paraître, *Poeira dos arquivos*, Porto, 1935.
22. António Sérgio, *Ensaios*, IV, Lisboa, 1935.

M. Fidelino de Figueiredo, dans *Pyrene* [23], reprend le sujet de plus haut. Il s'applique à définir, en ce qu'ils ont d'essentiel et de permanent, le génie espagnol et le génie portugais. Le premier est épique, le second lyrique. Formule qu'il complète et rectifie en la nuançant. Quelque chose de ce lyrisme a passé dans les *Lusiades* qui se distinguent, en outre, par l'« oceanicidade » opposée à la « continentalidade », Réagissant contre les préjugés d'un nationalisme étroit et d'une érudition micrographe, il rappelle à propos que Camões fut « um dos grandes espíritos que poderosamente sentiram e expressaram a revelação da alma humana num dos seus momentos supremos ». De cette vérité oubliée, on trouvera une confirmation indirecte dans *A épica portuguesa no século XVI* [24]. Aucun des épigones, à qui manque le goût et le souffle, ne rend la vie aux chroniques et ne s'identifie aux aspirations de son époque.

Le XVIIe siècle, malgré un regain de faveur du gongorisme, attire moins l'attention. Nous mentionnerons seulement la traduction portugaise, par M. Alvaro Dória, du *Francisco Manuel de Melo* [25], publié par M. Prestage dans la collection de l'*Hispanic Society of America* et, comme nouveauté, une œuvre inédite de Rodrigues Lôbo, éditée par M. Ricardo Jorge, les *Cartas dos grandes do mundo* [26], sorte d'anthologie épistolaire composée de pièces d'archives et de traductions. Beaucoup de ces dernières sont tirées des *Epistolae* (1501) de Cataldo Sículo. Si les raisons qui ont présidé au choix du compilateur sont d'ordre littéraire et stylistique, plusieurs de ces lettres intéressent l'histoire, comme la réponse de D. Manuel à une réclamation du Soudan d'Egypte et la déclaration de Philippe II à la *Câmara* de Lisbonne où, du vivant du cardinal-roi, il pose sa candidature au trône de Portugal.

Sur le romantisme [27], aucune contribution ne dépasse en intérêt et en étendue l'*Herculano* de M. Vitorino Nemésio dont il a été rendu compte ici même. On y apprend beaucoup, non seulement sur la jeunesse du grand historien, mais sur les influences italienne, anglaise, allemande, française et sur les milieux de l'émigration.

M. Henrique Ferreira Lima [28], spécialiste des questions garrettiennes, accompagne le chef du romantisme dans sa carrière intermittente de diplomate depuis ses débuts avec le duc de Palmela en 1829 jusqu'à son passage au ministère des Affaires étrangères

23. Fidelino de Figueiredo, *Pyrene*, Lisboa, 1935.
24. Coimbra, 1932.
25. Coimbra, 1933.
26. *Cartas dos grandes do mundo, coligidas por Francisco Rodrigues Lôbo*, 1612, *Cartas dos reis, senhores e homens insignes portugueses trasladadas do códice do Museu britânico e editadas com prefácio e com notas por Ricardo Jorge*, Coimbra, 1934. La comparaison des *Cartas* avec les *Epistolae* de Cataldo Sículo a été faite par M. Joaquim de Carvalho.
27. *A mocidade de Herculano*, 2 volumes, Lisboa, 1936.
28. Ferreira Lima, *Garrett diplomata*, Ed. Patria Gaia, 1932.

en 1852. Gomes de Amorin nous avait déjà renseignés sur le rôle du chargé d'affaires à Bruxelles. M. Ferreira Lima constate que les Belges l'ont regardé le plus souvent comme *persona ingrata*. Cette hostilité déclarée a pu avoir comme cause initiale son refus d'assister au service funèbre des victimes de 1830, mais elle s'explique, après son retour, par la mauvaise humeur de la coterie ultramontaine du prince consort contre un libéral avancé. On ne saurait oublier toutefois que Garrett, qui avait ses côtés faibles de mondain frivole et se donnait comme un nouveau Brummel, a signé avec la France une convention littéraire, une convention sanitaire, un traité de commerce et réglé un différend avec les Etats-Unis.

C'est encore l'Ecole de Coïmbre qui conserve le plus d'ascendant sur la génération actuelle. Antero de Quental continue d'attirer les sympathies. M. Joaquim de Carvalho, dans une étude qu'on peut considérer comme exhaustive, avait traité la question des sources. M. António Sérgio, dans l'ouvrage déjà cité, y apporte une rectification. Il remarque, dans la suite en apparence logique des sonnets, la coexistence de deux doctrines, celles de l'immanence et de la transcendance. Il observe également que, chez le grand penseur malade, l'élément intellectuel s'est trouvé perpétuellement en conflit avec « l'élément nocturne et morbide ». Son évolution, dans laquelle il serait imprudent de distinguer des phases trop marquées, nous laisse l'impression d'un voyage périlleux terminé par un naufrage. Enfin, le socialisme d'Antero, parce qu'il a son origine dans Proudhon, ne se confond jamais avec le matérialisme de Karl Marx et subordonne toujours les questions économiques au point de vue moral.

M. Sant' Anna Dionísio [29] rend justice au poète mais accorde sa préférence au prosateur. Antero est un esprit original qui n'a pas donné toute sa mesure. Son échec est dû à l'illusion révolutionnaire qui le détourne pendant quinze ans des problèmes essentiels et à la maladie qui, à partir de 1874, l'empêche de réaliser ce qu'il avait conçu. Elle n'a pas joué le rôle d'un stimulant de la création artistique, mais d'une entrave. Son œuvre est classique, équilibrée. La névrose n'a pas permis qu'elle fût plus étendue. Point n'est besoin de chercher un enchaînement rigoureux dans les sonnets qui représentent moins les étapes d'une doctrine que les oscillations d'une sensibilité partagée entre l'optimisme et le pessimisme. Quant au suicide du poète, les raisons extérieures, dépression nerveuse, chagrin d'être séparé de ses enfants adoptifs, pressentiment de la paralysie générale, ne suffisent point à en rendre compte. Il y entre une part de raisonnement, de dialectique. Mais on ne saurait déterminer s'il est « une contradiction ou une

29. Sant'Anna Dionísio, *Antero, algumas notas sobre o seu drama e a sua cultura*, Lisboa, 1935.

confirmation de sa pensée, un geste de secret désespoir ou un acte de suprême et tranquille confiance ».

Les critiques, entre le règne prolongé de l'Ecole de Coïmbre et l'avènement du nationalisme contemporain, sont tentés de réduire à l'excès l'importance du Parnasse. Deux publications récentes, qui sont des exhumations, nous obligent à associer de nouveaux noms à ceux de Gonçalves Crespo, de João Penha, d'António Feijó et de Cesário Verde. M. Ricardo Jorge nous révèle Manuel Duarte (1844-1914) [30], traducteur du sonnet d'Arvers. On ne se douterait jamais, avant de lire son introduction, que la ville commerçante de Porto a connu, entre 1860 et 1880, une telle effervescence poétique. Le recueil lui-même atteste, pour la forme et le fond, l'influence indéniable de João de Deus, de Junqueiro et d'Antero. Car dans cette mièvrerie sentimentale, qui est la note prédominante, il reste beaucoup de romantisme attardé. Cependant le sonnet intitulé *Aromatografia*, glorification des parfums, nous apparaît comme le document le plus significatif qu'on puisse invoquer au Portugal en faveur de la vogue de Baudelaire.

Non moins oublié était Paulino de Oliveira [31] (1864-1914), mari de Mme de Castro Osório, père de MM. Osório de Oliveira et João de Castro, qui viennent de lui consacrer un hommage posthume. Ce martyr de la cause républicaine, dans les pièces composées à São Paulo et à Minas, a exprimé toute l'amertume de l'exil. Mais il n'a jamais profané sa muse en lui imposant un credo politique à défendre. La meilleure partie de son œuvre est, à notre avis, une évocation des quartiers populaires de Lisbonne. Son paganisme ne repose pas, comme celui de Leconte de Lisle, sur l'érudition. Mais on goûtera chez lui un sentiment juste de la nature qui se manifeste, avec un luxe d'images toujours neuves, tantôt par des visions mythologiques, tantôt par un impressionnisme coloré. De même ses *Cantares* et son *Auto do ano novo* annoncent les formes les plus récentes du régionalisme.

L'érudition portugaise a longtemps sacrifié à deux modes, le souci du détail pour le détail — ce que M. Fidelino de Figueiredo appelle « o defeito memorialista » — et le goût des reconstructions hypothétiques. Du second de ces défauts, il semble qu'elle se soit aujourd'hui presque entièrement corrigée. Aussi convient-il de noter, comme tendance nouvelle et particulièrement heureuse, la recherche de la composition bien ordonnée, la préoccupation de dominer les ensembles et d'atteindre, sous les mots, la pensée profonde.

G. LE GENTIL.

30. *Manuel Duarte d'Almeida, poesias com uma introdução de Ricardo Jorge*, Porto, 1933.
31. *Poemas de Paulino de Oliveira*, Lisboa, 1932.

NÉCROLOGIE

D. Manuel Bartolomé Cossío.

Con Don Manuel Bartolomé Cossío, que desaparece después de una larga y penosa enfermedad, termina una época, termina un ambiente. Ha consagrado su vida al amor de la verdad y del prójimo y ha ejercido una influencia de que España no se da aún bien cuenta.

Nació en Haro (Logroño) en 1857, era bachiller a los catorce años y terminaba la Licenciatura de Filosofía y Letras a los diez y siete. Después de haber ampliado estudios en la Universidad de Bolonia y de haber obtenido varios certificados en dicho Centro regresó a España consagrándose a la Arqueología y a la Historia del Arte. En 1883 fué nombrado Director del Museo Pedagógico Nacional. Dos años después se graduó de Doctor en Filosofía y Letras. En 1901 fué encargado de la cátedra de Pedagogía general en el Museo Pedagógico; en 1904 fué nombrado catedrático de Pedagogía superior en la Universidad Central. El año anterior había sido nombrado profesor de la Escuela de Criminología. Ha enseñado en el Ateneo de Madrid y ha sido Presidente de la Sección de Arte del mismo.

Como delegado por el Gobierno ha asistido a varios Congresos pedagógicos extranjeros.

Es él el principal creador de la actual República Española y para él se creó, cuando ésta contaba un año, el título de Ciudadano de Honor que aceptó pero del cual no gustaba oir hablar, ya que era enemigo declarado de toda manifestación oficial y que anteriormente había rehusado los más altos puestos.

Su vida fué dividida, a partir de 1883, entre el Museo Pedagógico y la Institución Libre de Enseñanza que había sido creada algunos años antes. Al lado de Giner de los Ríos, su maestro y amigo, ha iniciado y defendido el actual movimiento pedagógico español. Antes que lo hiciera la llamada generación del 98, Cossío y Giner predicaron la « europeización » de España, la lucha contra la rutina y por medio de las excursiones, que ellos fueron los primeros en iniciar, hicieron que los alumnos supieran *ver* la belleza de la Sierra, del paisage y del arte españoles. Logró Cossío,

sirviéndose de las visitas a los museos, dar a conocer la belleza a sus discípulos y, combatiendo todo lo vulgar y chabacano, educar en un ambiente peculiarísimo a todo el que ha estado en contacto seguido con él. Influyó en grandes escritores y artistas como Machado y Sorolla, incitando a éste a hacer la galería de paisajes españoles que están en Nueva York.

Sus escritos son poco numerosos, comparados con la gran obra que ha llevado a cabo. Su influjo lo ha ejercido en su clase, en sus conferencias y en sus charlas con los íntimos. Cuando éstos insistían para que anotara sus observaciones contestaba : « ¡ Qué más da ! ». Escribió hace cerca de treinta años su libro sobre el *Greco* que continúa siendo una obra fundamental. Recientemente y en coloboración con José Pijoán ha publicado en la colección *Summa Artis* la *Historia de la Pintura Española.* Deja también varios trabajos sobre educación.

Segun él la enseñanza debe ser viva e interesante y los maestros deben ser « *hombres superiores, de elevada cultura, de abnegación sin límites* » deben ser remunerados « no decorosamente, sino hasta espléndidamente, *pero con tal que su vocación sea probada y decidida* ». Las cualidades que Cossío exigía del maestro, él las poseía en grado superlativo, aplicándolas constantemente y ejerciendo su magisterio como un sacerdocio : Cossío fué el Maestro por excelencia.

Murió el día de Septiembre de 1935.

D. V. DEL R.

BIBLIOGRAPHIE

Bensabat Amzalak (M.), Vice-Recteur de l'Université Technique de Lisbonne, *Trois précurseurs portugais : Santarém et les assurances. Freitas et la liberté des mers. Veiga et les opérations de bourse.* Librairie du Recueil Sirey, Paris, s. d. [1935]. 127 p., pet. in-8°.

M. Amzalak, auteur de plusieurs travaux sur l'histoire de l'économie politique au Portugal [1], publie, pour la première fois en français, une brève mais suggestive étude sur trois ouvrages portugais des XVIe et XVIIe siècles, dont les seuls titres montrent assez le vif intérêt au point de vue juridique et économique.

Celui de Pedro de Santarém, le *Tractatus de assecurationibus et sponsionibus* (1552), né des besoins nouveaux du commerce lointain, contient une construction de la théorie scientifique du contrat d'assurance.

Dans son *De justo imperio Lusitanorum asiatico* (Valladolid, 1625), Serafim de Freitas combat, point par point, la thèse de Grotius sur la liberté des mers, contraire aux intérêts portugais dans les Indes. Il devance ainsi l'Anglais Selden, resté cependant, avec son *Mare clausum*, le contradicteur classique du célèbre jurisconsulte hollandais. Freitas a, en outre, le mérite de construire une théorie des mers territoriales, encore aujourd'hui suivie par les jurisconsultes du droit international.

Quant à José da Veiga, commerçant établi à Anvers, il est l'auteur du premier traité sur les opérations de bourse. Sous la forme de dialogues entre un philosophe, un marchand et un actionnaire, il expose le mécanisme du commerce des actions, véritable *Confusión de confusiones* (Amsterdam, 1688) pour les non-initiés.

Le choix judicieux de ces trois auteurs permet d'apprécier la place non négligeable que tient le Portugal dans l'histoire des théories juridiques et des institutions économiques. Il faut remer-

1. Nombreuses monographies d'économistes portugais et aussi *Do estudo e da evolução das doutrinas económicas em Portugal*, Lisboa, 1928, 280 p.

cier M. Amzalak d'avoir donné de leurs œuvres une excellente analyse, écrite pour le lecteur français en un style d'une parfaite clarté.

André MOUNIER.

Fidel Fernández, *Aben Humeya* (*Ensayo*), 182 p. et bibl. Prólogo del **General Millan Astray.** Editorial Juventud S. A. Barcelona, 1935.

Le docteur Fidel Fernández, alpiniste grenadin éminent, à qui nous devions déjà une *Sierra Nevada* (1931) à prétentions scientifiques, mais où domine surtout l'enthousiasme pour les interminables descriptions ampoulées, s'intéresse aujourd'hui, toujours à travers sa chère montagne, au célèbre chef de la rébellion des Morisques de 1569 qui rendit célèbre la région des Alpujarras. Le sujet est intéressant; la figure un peu légendaire du héros, très attachante; la tentative de réformer l'état musulman de Grenade sur ses bases montagneuses pouvait fournir à un connaisseur averti de la région la matière d'une étude brillante. On aurait pu essayer de faire revivre, non seulement l'épopée du *caudillo*, mais aussi la vie morisque, les conditions dans lesquelles se trouvait après un siècle l'ancien royaume de Boabdil, et surtout dans quelle mesure la répression du soulèvement devait porter à son économie un coup fatal. Les matériaux, certes, ne manquaient pas; on n'a pas de documents du côté musulman, mais du côté espagnol nombre d'excellents chroniqueurs, témoins oculaires des événements, Luis del Marmol, Hurtado de Mendoza, Pérez de Hita, etc., auraient pu être utilisés avec grand profit; l'auteur les a utilisés d'ailleurs, eux et bien d'autres; ne nous dit-il pas, p. 126, qu'il ne veut pas se laisser pourrir dans le corps (*sic*) les documents qu'il a amassés à force d'années; et sa bibliographie est *impressionnante*, elle ne comporte pas moins de 339 numéros, autant sinon plus que la moyenne d'une thèse d'Histoire ! Une véritable mine avec bien des inutilités mais aussi des références précieuses... Franchement il y avait bien de quoi écrire un livre d'histoire. Seulement pour cela il eût fallu avoir un tempérament d'historien.

Pour être juste, disons que l'intention de l'auteur n'a pas été d'écrire une biographie romancée; mais le sujet l'y a amené, on n'ose pas dire : malgré lui. La campagne proprement dite n'occupe que la quatrième et dernière partie du volume; en dépit de divagations historico-philosophiques sur la faute commise par Aben-Humeya en appelant à son secours les Marocains et Barbaresques, et sur le rôle néfaste joué par les femmes dans l'histoire de l'Islam

espagnol, le récit de cette guerre est assez alerte. On y voit se manifester avec éclat le génie militaire du dernier descendant des Oméyades : utilisant le terrain pour tourner et couper de leurs bases les armées envoyées contre lui, il défait complètement d'abord le Marquis de Mondéjar, capitaine général de Grenade, dans le Valle de Lecrin, les Guâjaras, enfin à Cadiar même, dans sa résidence *alpujarreña* (épisode du Barranco de la Sangre), puis, dans les régions de l'Almanzora et l'Andarax, le fanfaron Marquis de los Velez qu'il finit par bloquer dans Berja, cependant qu'avec audace il fait planter l'étendard du Prophète dans les jardins du Generalife. Pour venir à bout de lui il faut mettre sa tête à prix, lui opposer un capitaine fameux, le propre frère naturel de Philippe II, Don Juan d'Autriche, prendre contre ses partisans de terribles mesures : déportations en masse en Castille, ressemblant assez aux convois des traitants de nègres en Afrique, menaces de châtiments épouvantables, etc.; il faut enfin bloquer le littoral. Encore Aben-Humeya n'est-il abattu que par suite de la trahison des siens; sa femme Zahara le livre aux Berbères, excédés de son indulgence, et à son cousin Aben-Aboo. Il meurt étranglé. Il avait 23 ans. On comprend qu'une aussi prodigieuse carrière ait séduit un auteur, déjà naturellement enclin à admirer tout ce qui, de près ou de loin, touche aux montagnes bétiques; aussi cette dernière partie est-elle assez bien venue en tant que récit historique, étant donné surtout qu'elle n'est pas l'œuvre d'un spécialiste.

L'auteur, du reste, a bien senti ce qu'il aurait dû faire pour que son travail eût une valeur historique. Il veut replacer le héros dans son cadre. Il tente une description du pays; le chapitre XV s'intitule *Geografía antigua*... Par malheur, ou bien la description tourne aux exclamations admiratives ou bien elle se réduit à une liste de noms. On peut cependant, grâce à des indications éparses et en particulier à la curieuse remarque qu'Aben Humeya, toujours vainqueur dans la montagne, a systématiquement échoué dans les plaines, inférer que l'auteur a soupçonné le rôle de refuge joué par ce pays de relief difficile, mais l'idée n'en est jamais clairement exprimée. De même l'influence de l'époque. Il est bien exact que les persécutions religieuses contre les Morisques sont à l'origine du soulèvement; mais il n'est pas sûr, de l'aveu même de son biographe, que Fernando de Valor, sans la personnalité de qui la rébellion ou n'aurait pas eu lieu ou n'aurait pas duré, ait senti une impérieuse nécessité de revenir à la foi de ses pères; c'est l'ambition qui l'a poussé; et si l'administration castillanne eût été plus habile, eût satisfait les chefs locaux, n'eût pas en matière économique considéré les Morisques comme les indigènes d'une

colonie, il est probable que les passions religieuses n'auraient pas suffi pour déchaîner une guerre dont la durée, la violence, l'âpreté montrent qu'elle était pour les révoltés une chose vitale. Cette importance de la politique économique d'après 1492, l'auteur l'a sentie; il y fait allusion; mais il passe... et sous prétexte qu'il ne faut pas considérer Aben Humeya et les Alpujarras comme un homme et un pays isolés, il traite tout le problème islamique espagnol, sans rien dire de bien neuf. Avec cela des lourdeurs; on ne voit pas la nécessité de raconter toute l'histoire des querelles des premiers siècles de l'Islam pour en arriver à dire qu'Aben Humeya descendait d'Abd-er-Rahman et donc appartenait à la famille des Oméyades... En revanche, le chapitre où sont condensées l'histoire des origines du conflit, les successives violations des Capitulations de Grenade, qui est bien, est trop bref et trop visiblement inspiré par le désir de réhabiliter la politique des successeurs des Rois Catholiques; le Cardinal Cisneros en sort cependant condamné. Si F. Fernández se contentait de manier des idées au lieu de faire de la rhétorique et des plaidoyers, on aimerait assez suivre ces développements, car ils ne manquent pas d'intelligence. Des ignorances cependant, et graves : parler des cultures de maïs dans la Alpujarra en 1569 (p. 118) me semble un contresens; l'Amérique était découverte depuis trop peu de temps pour que le « blé indien », en admettant même, ce qui est très douteux, qu'on l'ait déjà amené en Europe, ait pu être acclimaté dans une région aussi isolée des courants économiques que le versant sud de la Sierra Nevada.

En somme l'intérêt de ce livre, en dehors de sa bibliographie, se concentre sur deux points, que le général Millan Astray a mis en relief dans le prologue. D'abord la réhabilitation d'Aben Humeya; il n'est pas l'auteur des atrocités bien connues de cette guerre, aussi nombreuses du côté des Chrétiens que de celui des Morisques; le chef de la rébellion était généreux, et il a tout fait pour que ses subordonnés évitassent des cruautés; élu roi, son premier soin est de destituer et condamner à mort Aben Farax, son *alguacil Mayor*, un abominable bandit. Ensuite c'est un rapprochement assez piquant avec la situation actuelle du Maroc espagnol. De longues pages sont consacrées à la race more, à son caractère, à ses instincts, à ses réactions; des considérations, dont on devine le but colonial, sont faites sur la lutte éternelle de l'Orient et de l'Occident; à cet égard, le livre de M. E.-F. Gautier sur *Les siècles obscurs du Maghreb* eût pu être utilisé avec profit. Une identification, peut-être un peu forcée mais intéressante, est faite entre l'Espagne méridionale du Moyen Age et le Maroc actuel.

D'où il est conclu que la guerre de 1569 doit être sans cesse méditée par les dirigeants du protectorat... Au total, avec quelques qualités, un brin d'originalité, et beaucoup d'inexpérience historique, le livre de F. Fernández n'éclipsera pas non plus sur le terrain littéraire les pages brillantes et charmantes qu'Alarcón a consacrées à la rébellion des Morisques dans *La Alpujarra*.

JEAN SERMET.

Lewis Hanke, *The First Social Experiments in America, A study in the development of Spanish Indian policy in the sixteenth century*, Cambridge, Mass., 1935, xv + 99 pages (Harvard Historical Monographs, V).

Le petit livre de M. Lewis Hanke est aussi agréable à lire qu'il est heureusement présenté. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il manque de substance. Mais il joint à une documentation aussi vaste que solide les qualités les plus précieuses d'équilibre et de netteté. L'auteur étudie dans cette dissertation l'aspect antillais du gros problème pour lequel on a créé l'expression maintenant classique de *clash of cultures*. Après avoir passé en revue les questions que les Espagnols se posaient au sujet des Indiens, et dont les unes paraissent aujourd'hui bien étranges, tandis que les autres demeurent singulièrement actuelles, M. Lewis Hanke résume la conception que les Espagnols se faisaient des indigènes, raconte l'histoire de la mission des Hiéronymites à l'Ile Espagnole, et expose les tentatives qui furent faites dans cette île et à Cuba pour déterminer si les Indiens étaient capables de vivre libres et « politiquement ». Trois appendices, une bibliographie et un index complètent le volume. Il y a beaucoup à prendre dans cet ensemble. On est frappé, à travers toutes les erreurs, toutes les défaillances, tous les abus, du sérieux profond de cette colonisation espagnole, où les théologiens jouèrent un si grand rôle. On est frappé aussi de l'optimisme excessif de la Couronne à l'égard des Indiens et de son attachement obstiné à la doctrine du « bon sauvage »; on ne l'est pas moins de l'hostilité, de l'incompréhension, de l'esprit de dénigrement des colons espagnols, trop mêlés au problème, trop empêtrés dans leurs intérêts et leurs passions. De chaque côté, l'on péchait sans doute par excès; mais c'est un conflit banal dans l'histoire coloniale. M. Lewis Hanke relève à ce propos l'imperméabilité des légistes et des politiques aux résultats les plus certains des sciences de l'homme. C'est encore un conflit qui est de toujours. Les ethnologues mexicains se plaignent volontiers de

la peine qu'ils ont à faire comprendre que pour administrer sainement les communautés indiennes il faut d'abord les bien connaître. Mais les pays de colonisation espagnole n'ont pas le monopole de cette inintelligence. On voit que le livre de M. Lewis Hanke a une portée très générale et qu'il mérite d'intéresser les catégories de lecteurs les plus diverses. Ajoutons que, si l'on reproche parfois aux historiens nord-américains, non sans raison, de limiter trop volontiers leur information au nouveau monde, M. Lewis Hanke échappe totalement à cette critique; confessons même, pour nous borner à un exemple, que l'on est réellement étonné de la précision avec laquelle il connaît ce qui s'est publié en France et en Belgique, aussi bien dans le domaine proprement hispanique qu'en matière d'études coloniales.

Robert RICARD.

Teatro antiguo español. Textos y Estudios. VIII, **Lope de Vega**, *Barlaán y Josafat*, publicada por **José F. Montesinos.** Centro de Estudios históricos, Madrid, 1935. 311 pages.

Cette pièce, publiée au t. IV des *Obras de Lope de Vega* d'une façon fort défectueuse, déclare M. J. F. Montesinos (p. 172)[1], et d'après la *Parte XXIV* (Zaragoza, 1641), l'est de nouveau, et bien utilement, par cet érudit dans l'excellente collection que Mme Goyri de Menéndez Pidal avait inaugurée avec *La serrana de la Vera*[2]. C'est la cinquième *comedia* de Lope qu'y donne M. J. F. M. — Nous souhaitons vivement que ce ne soit pas la dernière, et que le rythme de ces publications s'accélère. Elles offrent des garanties tellement certaines pour le texte qu'on ne peut désirer mieux; et elles sont riches de notes toujours utiles. C'est le cas de la présente édition[3].

Il est dommage que la *Tragedia Tanisdorus*, qui est une de ces nombreuses pièces de collèges dues aux jésuites, ne puisse être connue que par l'analyse de J. García Sorriano dans le *Bol. de la Acad. Esp.* (1927) et les fragments publiés en 1928 par le P. Olmedo dans une étude sur *Las fuentes de « La vida es sueño »*; mais

1. L'imposante collection académique a été souvent l'objet de critiques. Elle l'est encore, non seulement pour cette pièce, mais d'une façon générale, de la part de M. J. F. M. Voir par exemple p. 243, n. 1, où il relève les mauvaises transcriptions qu'on aurait pu éviter en recourant à l'*Officina* de Ravisius Textor (Jean Tixier), que Lope utilisait couramment pour afficher une érudition de seconde main.

2. Cf. *Bull. hisp.*, 1916, p. 290; 1918, p. 72; 1925, p. 170; 1927, p. 218; 1930, p. 421.

3. On appréciera jusqu'à la probité de l'annotateur, qui lorsqu'il ne comprend pas, le dit : par exemple pour le vers 562 où il est question d'une plante (*yerba*) qui décèlerait la présence de filons d'or.

M. J. J. M. a tiré parti de ces deux publications. Ce serait au surplus, nous dit ce dernier, à part la pièce de Lope, la seule production dramatique espagnole intéressante sur ce thème, si connu du Moyen Age; et il nous renvoie (un peu dédaigneusement) aux analyses que Moldenhauer s'est donné la peine de faire des autres (*Die Legende von B. und J.*, 1929).

On voit par là l'importance de la pièce de Lope, 1° par elle-même puisqu'elle est à peu près seule à représenter dignement en Espagne avant Calderón un sujet si souvent traité, et 2° par l'aboutissement qu'on peut en retrouver dans *La vida es sueño*[4]. Or l'analyse très bien dessinée que nous en donne le nouvel éditeur, mettant en regard les sommaires des scènes d'après le texte édité par lui et celui de la Parte XXIV (et d'une *suelta* sans lieu ni date qui en dépend), démontre à quel point la nouvelle édition était nécessaire. Et cette édition reproduit (avec trois pages en facsimilé) le texte autographe de Lope. Il s'agit d'un ms. de la collection Ilchester, laquelle avait fourni déjà deux des textes du *Teatro antiguo español*. Il présente non seulement des variantes, mais aussi un agencement tout différent, une autre rédaction en somme, pour le 3e acte[5].

« Comedia excepcional », assure M. J. F. M.; et cela parce que nulle autre *comedia de Santos* ne présente rien de semblable à ce qui dans celle-ci est essentiel « el planteamiento y desarrollo del problema moral de Josafat » (p. 189). Malheureusement, comme il nous l'explique, Lope n'a pas poussé son sujet :

> Lope ve con certero instinto dónde está el drama : el drama de los destinos humanos, de la libertad y de la norma, de la naturaleza y de la ley. No hay en su teatro, que yo recuerde, ninguna otra obra en que se aborde tan de cerca este problema... (p. 250).

Et pourtant, après une entrée en matière originale, une exposition qui eût pu être le point de départ d'un drame philosophique[6], il est retombé dans l'ornière hagiographique d'où Calderón a su si splendidement sortir. C'est que Lope n'avait tout de même ni toutes les aptitudes, ni toutes les audaces, ni probablement un grand désir d'agiter des problèmes. *Primum vivere, deinde phi-*

4. « *La vida es sueño* es un Barlaán y Josafat secularizado », dit M. J. F. M., p. 192.

5. Le 3e acte du texte imprimé est reproduit tout entier en appendice, d'après la *Parte XXIV* et la *suelta*, dont les variantes sont du reste relevées pour toute la pièce. Il semblerait que Calderón connut seulement le texte imprimé (p. 247), et c'est assez naturel. Or rien ne prouve que l'agencement du 3e acte y soit de Lope.

6. M. J. F. M. en examine trois éléments : « Príncipe encerrado, El despertar de la vida y el conocimiento de la mujer, Las miserias de la vida », en indiquant les connexions qui relient par là cette pièce avec d'autres, particulièrement, bien entendu, avec celle de Calderón.

losophari, eût pu être sa devise d'homme et de poète, épris du bonheur de vivre et de peindre la vie.

L'autographe porte une date « En Madrid, a primero de hebrero de 1611 » [7]. C'est là en effet qu'il vivait depuis 1610, dans la calle de Francos, avec sa seconde femme légitime, Dª Juana Guardo, et ses enfants, Carlos, Félix et Marcela.

G. CIROT

Bolivar. Choix de lettres, discours et proclamations. Préfaces de **L. Vallenilla Lanz** et **C. Parra Pérez**; traduction de **Charles V. Aubrun**. Institut international de Coopération intellectuelle. Dépôt : Librairie Stock. 333 pages. 15 fr.

Nous avons signalé (*Bull. hisp.*, 1929, p. 370) une étude de 347 pages sur Bolívar par M. Parra-Pérez. L'introduction que le même auteur a mise en tête de cette anthologie n'en a pas 30. C'est un aperçu de la vie du Libérateur, et vraiment c'est le minimum de ce qu'un Européen doit prendre la peine de savoir sur l'histoire sud-américaine. C'est dosé en conséquence et bien au point.

La traduction des lettres, discours, mémoires et messages de Bolívar inclus dans ce petit volume est due à M. Ch.-V. Aubrun, actuellement membre de notre Ecole des Hautes Etudes hispaniques de Madrid, dont nous publions d'autre part un article où il est tout spécialement question de sa formation intellectuelle.

De son côté, M. Vallenilla Lanz a expliqué dans un Avant-propos le but de cette publication : une propagande, très opportune vraiment et très mesurée, qui ne peut trouver en France comme en Espagne qu'un accueil sympathique.

G. C.

Václav Cerny, *Essai sur le Titanisme dans la poésie romantique occidentale entre* 1815 *et* 1850. Aux Editions Orbis, Prague XII, rue Fochova (1935); 437 p. in-8°. 30 fr.

Deux chapitres seulement de cette étude concernent l'Espagne et le Portugal. Mais la littérature comparée a pour raison d'être les répercussions et les influences, sans la constatation desquelles les littératures nationales, dans bien des parties, resteraient incompréhensibles. Rivas, Zorrilla, Espronceda, Almeida Garrett,

7. Dans une note (p. 190-1) M. J. F. M. nous fournit un essai de chronologie du théâtre religieux de Lope : pas beaucoup de dates certaines; mais enfin ce sont autant de points de repère.

Herculano, objets de ces deux chapitres, s'éclaireront-ils, positivement ou négativement, à la lumière des chapitres précédents, qui passent en revue les deux « générations titaniques » (avant et après 1830) en Angleterre, en Italie, en France : Byron, Shelley, Keats (dans une certaine mesure), Leopardi (*id.*), Lamartine (*id.*, après comme avant 1830), Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred de Musset « témoin ironique », Tennyson, R. Browning, Guerrazzi, etc. [1] ? Nul doute que l'hispanisant le plus clôturé ne veuille profiter de l'occasion pour ce regard circulaire auquel il est convié par un guide très averti [2].

Il n'est pas oiseux, en effet, pour qui veut mesurer la valeur et la portée de la pensée chez les trois grands romantiques espagnols qui viennent d'être nommés, de connaître les origines de l'idéologie titanique.

C'est dans le domaine poétique, chez Byron [3] et surtout Shelley qu'elles se trouvent; et M. V. C. les expose d'une façon nette, claire et satisfaisante, confrontant les deux poètes anglais, et concluant que

> « le titan shelleyien est à la fois le premier qui soit clair, construit avec cohérence et logique, sans contradictions et le premier en date... » (p. 60).

Mais M. V. C. nous découvre, d'une part, des antécédents [4], d'autre part, une ambiance, alors contemporaine, d'idées contraires, de tendances ennemies, qui a pu provoquer et qui expliquerait ce que l'on est en droit d'appeler, non une doctrine, mais une conception chère à la métaphysique romantique. Dans des « Prolégomènes au Titanisme », il met en opposition Kant, qui,

1. M. V. C. énumère et juge bien d'autres représentants des deux générations titaniques ; avant 1830, Jules Lefèvre-Deumier, Gaspar de Pons, Jean Polonius, Boulay-Paty (Elie Mariaker), J.-I. Galloix, Alphonse Rabbe; après : Quinet, Alexandre Soumet, Auguste Barbier, Gérard de Nerval, Alfred Le Poittevin, Louis Ménard, enfin Leconte de Lisle.

2. Ce ne sera pas rabaisser le mérite très réel qu'a eu M. V. C. à écrire son livre en français, que de signaler quelques incorrections ou vulgarismes qui lui ont échappé. P. 42, est-ce bien « état *passionnel* » qu'il faut dire ? — *Ibid.*; « D'autres ne *prendront pas mouche* pour si peu... ». — *Ibid.*, « n'ayant même pas garde à s'excuser... ». — P. 46, « précédants ». — P. 48, « du haute de laquelle... ». — P. 52, « Shelley n'a jamais eu rien de commun avec cet *isme*-là... ». — P. 56, « le bon, le chercheur du vrai, le créateur de la beauté *s'en* vont être parties de l'Eternel. » — P. 72, « de telle façon *à ce* que... ». — P. 85, « jusqu'au point où soulever... ». — P. 90, lire « immoralité ». — P. 104, « va de paire ». — P. 175, « n'importe *qui* autre », etc. Je ne puis tout citer. Il est dommage qu'un bon lecteur n'ait pas épluché tout ce français.

3. « Parmi les initiatives du titanisme romantique, si l'on considère la valeur de leur pensée et de leurs motifs, il ne vient que loin après Shelley... » (p. 175). « Il a embrouillé... le problème du titanisme » (p. 402).

4. Tout un chapitre de la « Conclusion à la Seconde Partie » étudie cette question des antécédents (« L'ascendance titanique », p. 384) : chez Shaftesbury, Pope, Pierre Bayle, Voltaire, et même Frédéric II, l'abbé Barthélemy, Parny, Chênedollé; et, avant tous les autres, Descartes.

d'après Georg Simmel, « a sacrifié la religion dans ce qu'elle a de plus intime et d'essentiel, au moralisme et à la pensée rationaliste de son époque », et Joseph de Maistre, qui a écrit : « Il appartient aux prélats, aux nobles, aux grands officiers de l'Etat d'être les dépositaires et les gardiens des vérités conservatrices; d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien; ce qui est vrai et ce qui est faux dans l'ordre moral et spirituel », phrase qui pourrait passer pour extraite des actes d'un concile du temps des Wisigoths. Le « titanisme » (alias « satanisme », « caïnisme ») est la rébellion contre cet état d'esprit anachronique, antirationnel, antihumain. « Il est antiquiétiste et antimystique », nous dit ailleurs M. V. C. (p. 98). « Il n'entend pas se contenter d'erreurs et d'abus, même s'ils viennent de Dieu » (p. 99, cf. p. 185). « Dans le procès titanique, c'est Dieu l'accusé; et c'est la conscience de l'homme en proie au mal immérité qui est l'accusateur » (p. 358). Le titanisme refuse de suivre le conseil de Pascal, de « s'abêtir ». Il a des affinités profondes avec le protestantisme, et il est antipanthéiste. « Il y a au fond du titanisme romantique occidental une conviction essentielle et fondamentale, un méliorisme constitutif » (p. 134). Il admet même « un Dieu créateur, bon mais non tout-puissant », avec lequel l'homme doit collaborer contre le mal (p. 105). Il reconnaît volontiers dans le Christ, « l'être qui se disait venu pour abattre l'ancienne religion de la Loi et la remplacer par une nouvelle religion de l'Amour..., un titan-modèle définitif, qui a reconnu le premier la divinité de son humanité et a pu se dire ainsi de bon droit fils de Dieu... » (p. 106). Il est vrai que Satan, comme insurgé, lui aussi, mérite toute sympathie. En tout cas, « le titanisme prétend réaliser et parfaire l'enseignement du Christ », et sa morale, comme celle de l'Evangile (selon le mot de Bergson), est « celle de l'âme ouverte » (p. 108). Il a pour principe un « dynamisme religieux » (p. 375); il est enfin nettement antirousseauiste (p. 378); antinaturiste, rationaliste et scientiste (p. 258) [5].

Dans un chapitre qui sert de prolégomènes à l'étude de la « seconde génération titanique », et qui est intitulé « Les vainqueurs de 1830 », M. V. C. nous montre à quel point Chateaubriand est à l'opposite du titanisme :

> ... Ce Dieu des *Martyrs* est nettement celui-là même contre lequel le titanisme s'insurge. C'est le Dieu de la réversibilité des souffrances et des mérites, le Dieu maistrien avant la lettre. Et c'est le Dieu des jeunes romantiques français jusqu'aux environs de 1830 (p. 147).

5. Un autre chapitre de la même « Conclusion » reprend l'examen des « Caractères généraux du titanisme »; un autre oppose celui-ci à Rousseau, et un autre au « Mal du siècle » (*René*, etc.).

Et le plus piquant, c'est Victor Hugo commençant par applaudir l'auteur, tout comme a fait du reste Lamartine. Les idées de Joseph de Maistre dominent alors les cerveaux. Il y a liaison étroite, jusqu'aux environs de 1830, entre les idées politiques et les idées religieuses :

... Ces jeunes romantiques... glisseront au titanisme dès qu'une conviction politique nouvelle se fera jour en eux à la place de l'ancienne foi monarchique...

Qu'on lise tout ce chapitre, on y verra le processus de la transformation des idées religieuses au fur et à mesure de l'évolution politique, chez un Hugo surtout (p. 156) ou un Lamartine (p. 160) [6]; et l'on ne sera pas médiocrement surpris de se trouver en présence d'un étranger si bien au courant de notre histoire intellectuelle. J'avoue, pour mon compte, que ce sentiment, assez voisin de l'admiration, je l'éprouve; et il n'est pas de commande. C'est du reste sans préjugés et d'un esprit fort libre qu'il juge nos auteurs [7].

Parmi eux, c'est apparemment Lamartine qui lui semble le plus représentatif. Et l'on peut dire que *Jocelyn* (1836) ne perd certes rien à être considéré comme « une illustration de la christologie titanique et du mythe de la souffrance sanctifiante... », comme « la forme définitive de la morale titanique telle que Lamartine l'a conçue après 1830 » (p. 167), même si l'auteur, « tout empêtré dans les souvenirs respectueux de sa jeunesse orthodoxe... n'a pas su se dépouiller dans son poème de toutes ses attaches dogmatiques » (p. 168).

M. V. C. a été entraîné, je ne dirai pas à côté, mais dans les à-côtés de son sujet. En plus de douze pages il compare « le Titanisme occidental et le Faustisme gœthéen ». La conclusion de ce débat quelque peu nuageux est que

aux yeux titaniques, le héros gœthéen ferait figure d'un lâche moral. Inversement, nous avons bien peur que l'esprit titanique ne semble à Gœthe l'image parfaite de « Philister » (p. 113-4).

6. Un chapitre est du reste réservé à « Lamartine avant 1830 », et un à « Lamartine après 1830 »; un à Victor Hugo; et aussi un à Alfred de Vigny, un à Alfred de Musset. — M. V. C. a su montrer chez chacun d'eux ce que l'on serait tenté d'appeler, dans le langage parfois hardi de M. V. C., les montées et les descentes du baromètre titanique, d'après les circonstances politiques pour les deux premiers; chez Vigny, c'est l'ascension spontanée, mais en deux époques, à travers *Eloa* (1823) et *Les Destinées* (1849).

7. Par exemple pour Victor Hugo, chez qui les idées « s'aplatissaient très souvent... et se vidaient de toutes leurs profondeurs jusqu'à cesser de s'exclure » (p. 204), c'est dans *La fin de Satan* que se manifeste le plus clairement la pensée titanique (p. 211), non sans une énorme contradiction dans la conception du Dieu qui finalement pardonne à Lucifer; au surplus, « une inconséquence cardinale a subsisté tout au long de la pensée religieuse de Hugo : celle que contient sa conception de Dieu » (p. 220). — Quant à Musset, il le prend encore moins au sérieux (p. 221 sq.).

« Philister » peut-être; mais est-il besoin d'être un titanique forcené pour désapprouver l'abandon de la pauvre Gretchen ? Et l'on souscrira volontiers à ce qu'ajoute notre auteur :

le faustisme ne saurait donc certainement pas être assimilé au titanisme romantique occidental... (p. 117).

Les réactions françaises et anglaises ne furent d'ailleurs pas en principe favorables. Aujourd'hui c'est peut-être autre chose; mais Gounod et Berlioz y ont aidé, en détournant de la thèse authentique l'attention de l'auditeur.

Autre à-côté (15 pages), non moins utile et intéressant : « La critique masarykienne [8] du Titanisme romantique », critique qui, à tort semble-t-il, oppose au titan gœthéen le titan de Musset comme si ce dernier était, « parmi les poètes romantiques français, la personnalité la plus propre à servir de base pour une étude du sentiment religieux et du titanisme romantiques » (p. 133, cf. p. 150).

Je me contenterai d'indiquer que M. V. C. nous montre, pour finir, les aboutissements du titanisme dans Dostoïevski et Nietzsche (p. 411); et j'en viens aux Espagnols, non sans exprimer d'abord le regret : 1° que M. V. C. ne nous ait rien dit sur l'histoire du mot titanisme, qu'il emploie comme s'il était tellement courant chez nous [9]; 2° qu'il n'ait pas indiqué je ne dis pas un antécédent, mais un germe, tout au moins, de ce titanisme dans le monologue du Sigismond de la *Vida es sueño*.

En général, les romantiques espagnols restent étrangers au titanisme et font figure, au point de vue religieux, de croyants parfaitement orthodoxes et de traditionalistes convaincus. Ainsi de Rivas, ainsi Zorrilla (p. 344).

Pour ce qui est de Rivas, M. V. C. se reporte à l'article qu'il publiait ici même en 1934. Je dois dire que, à mon avis, *El Moro expósito* n'est pas précisément « un poème sur la Providence » ainsi que l'affirme M. V. C. (p. 346). La prophétie du fidèle Zaïda est un cliché qu'on s'étonnerait de ne pas voir utilisé en pareil endroit. Rivas a traité une belle et sombre légende, tirée des vieux romances ainsi que l'a montré Pidal; je ne crois pas que l'idée maîtresse soit d'exposer une philosophie. Même dans *D. Alvaro*, où, comme le note très justement M. V. C., chacun des personnages constate ou interprète à sa façon les intentions divines, il s'agit plutôt de façons normales de penser chez des

8. Il s'agit d'une étude sur « l'homme moderne et la religion » publiée dans une revue tchèque en 1897-8 par Th. G. Mazaryk.
9. Littré définit « esprit de révolte et d'usurpation » et cite seulement Saint-Simon (sans acception religieuse ou philosophique).

Espagnols, surtout au temps et dans les milieux où se passe l'action, que d'indications expresses sur une thèse à démontrer. Il serait difficile au surplus de faire remonter jusqu'à la Providence cette chaîne d'événements tragiques, et M. V. C. s'en est bien rendu compte, car il conclut :

« Nous ne pouvons alors que trouver le sort de D. Alvaro bien immérité, et la Providence qui le persécute (pour quelle raison ?) bien capricieuse, arbitraire et cruelle ! Sans doute elle ne devient pas encore grecque pour cela, mais elle a assurément l'air peu chrétien... (p. 348).

Cette dernière phrase serait à souligner. Elle éclaire et explique le sous-titre *o la fuerza del Sino*, qui naturellement reporte la pensée sur le Destin et non sur la Providence. Nous ne sommes plus avec Calderón, mais avec un Espagnol du XIXe siècle qui a frayé avec les penseurs (disons simplement les poètes) du Nord; c'est un cas de mimétisme : il a pris leur teinte, qui tournait au paganisme, plutôt grec, et surtout pédant [10].

Sur Zorrilla, M. V. C. est bref : l'idée qu'il retrouve chez lui c'est « celle de la réversibilité des mérites et des peines » (p. 350). Cela seul « met en vue son antititanisme essentiel » (*ibid.*).

Reste Espronceda, « le premier byronien espagnol véritable, le seul poète titanique authentique de l'Espagne » (p. 144). Il commença son rôle, nous dit M. V. C., en imitant, en reproduisant les tirades de J. de Maistre à propos du bourreau (p. 351); mais à la vérité le « titanisme » y est imperceptible; et il l'est encore dans *El reo de muerte*. Il n'est que byronien, jusqu'au *Diablo mundo;* en tout cas, M. V. C. le reconnaît, « c'est là seulement que naît le titanisme proprement *moral* d'Espronceda » (p. 355). Satan y fait, au nom de l'homme, le procès de Dieu. Déjà, dans son article du *Bull. hisp.*, l'auteur nous avait dit son sentiment sur le grand poète romantique.

Nous passons en Portugal, où le parallélisme historique avec l'Espagne, après l'invasion napoléonienne, se double d'un parallélisme littéraire. Pas plus que Rivas, Garrett, qui lui ressemble par sa vie politique, n'est accessible à la fièvre titanique. Du sacrifice, oui, partout, et toujours accepté. Et M. V. C. reconnaît là encore « le Dieu maistrien » (p. 364). Il n'en va pas de même d'Herculano, par exemple dans son poème *A cruz mutilada*,

... hymne sublime qui compte sans nul doute parmi les plus beaux que les poètes romantiques occidentaux aient consacrés au Christ, à ce Christ que, par un artifice intelligent, ils ont annexé à leur titanisme, dont ils ont fait un saint titanique... (p. 367) [11].

10. En tout cas, ce qui nous intéresse ici, pas de titanisme chez Rivas; et c'est pourquoi aussi M. Boussagol, dans sa thèse, ne prononce même pas le mot que M. V. C. a pris comme titre de la sienne.

11. M. Vitorino Nemésio a consacré vingt très bonnes pages (t. II, 114-134)

En somme le bilan, pour la péninsule, est faible. Il n'en valait pas moins la peine d'examiner, même pour n'aboutir qu'aux noms d'Espronceda et d'Herculano, la diffusion possible, de ce côté, d'une idéologie qui a parcouru une partie de l'Europe occidentale (y compris l'Italie). On s'explique au surplus sans peine le peu de perméabilité de ces deux pays catholiques à des conceptions si peu en harmonie avec leurs croyances. En tout cas, la constatation était bonne à faire.

G. CIROT.

J. E. Englekirk, *Edgar Allan Poe in Hispanic Literature*, Instituto de las Españas en los Estados Unidos, New York, 1934, 505 p.

Alors que l'influence de Poe a fait l'objet de nombreux ouvrages, la critique ne s'était pas encore attaquée au problème de son action sur la littérature hispanique. Sans doute il existe des études partielles. Dans *American Literature in Spain*, J. de Lancey Ferguson consacre une trentaine de pages à suivre la fortune de Poe dans la Péninsule; mais il ne s'occupe que des traductions et des articles critiques inspirés par Poe, pour aboutir d'ailleurs à des conclusions bien contestables. On peut citer également quelques articles portant sur des écrivains individuels : on a mesuré avec assez d'exactitude ce que Silva et Herrera doivent à l'auteur américain. C'est là peu de chose. Une étude d'ensemble manquait, et il faut savoir gré à M. Englekirk d'avoir entrepris de combler cette lacune.

C'est en 1857 que l'œuvre de Poe pénètre pour la première fois en Espagne. Cette année-là, un journal de Madrid, *El Museo Universal*, imprime une version anonyme d'un des contes les moins connus : *Three Sundays in a Week*. Elle ne paraît pas avoir été très remarquée. En fait, la vogue de Poe en Espagne date de 1858-1860. C'est alors que se suivent, à quelques mois d'intervalle à peine, trois traductions des *Histoires extraordinaires*, toutes fondées sur la traduction française de Baudelaire qui venait de voir le jour. A partir de ce moment, la popularité de Poe va croissant. Non seulement il comptera de nombreux traducteurs et imitateurs : on se plaira aussi à étudier la personnalité de l'écrivain, à commenter ses idées. Seulement — le fait est curieux — c'est toujours à travers Baudelaire que l'on verra l'homme et l'œuvre; c'est le conteur qui sera à l'honneur, et il faut attendre la fin du

de son livre *A mocédade de Herculano* (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 523) à l'influence de Byron sur Garrett et Herculano. Il y est question de « satanisme » (p. 129, 130), mais non de titanisme.

siècle pour que le poète et l'esthéticien soient connus et appréciés.

Il n'en va pas de même en Amérique espagnole. Là, on découvre Poe seulement vers 1887. Mais les conditions sont plus favorables. La plupart des admirateurs sud-américains de Poe connaissent l'anglais, lisent leur auteur dans le texte original. N'ayant pas à passer par l'intermédiaire de la version baudelairienne, ils ont de Poe une vue plus juste et plus large. Comme l'époque est tournée vers la poésie, c'est l'œuvre poétique qui les attire et les retient. Ils s'intéressent aussi au théoricien de la composition poétique, prennent à leur compte certaines de ses doctrines, s'en font au besoin les ardents défenseurs. Le tour du conteur ne viendra que plus tard.

Nous ne saurions, faute de place, suivre M. Englekirk dans le détail de son étude. Disons simplement que l'action de Poe se fait sentir en Espagne chez des auteurs aussi différents que Carrère, Villaespesa, Jiménez, Baroja; en Amérique latine, chez Díaz, Darío, Silva, del Casal, Herrera, Quiroga, et la liste, dans les deux pays, pourrait facilement s'allonger. Selon les tempéraments et les talents, l'influence est tantôt profonde, tantôt superficielle. Parfois, l'imitation réside moins dans la production de tel thème ou de telle image que dans une impression d'ensemble. Mais on ne saurait douter de la réalité ni de l'importance de la dette que les lettres espagnoles ont contractée envers le maître américain. Tout récemment encore, à l'occasion de la controverse sur la « poésie pure », on a vu Machado, Guillén et leurs amis saluer en Poe un authentique précurseur, et c'est sur son nom, associé à ceux de Baudelaire et Valéry, que s'est fait le ralliement des « jeunes ».

On comprend tout l'intérêt que présente ce livre. Sans doute les rapprochements que fait M. Englekirk ne sont pas tous convaincants. Par moments aussi, la multiplicité des détails brouille le tableau. Mais ce sont là des réserves de peu d'importance si l'on tient compte de l'immensité de la tâche, de l'étendue et de la complexité des recherches qu'elle a nécessitées — recherches dont l'imposante bibliographie qui termine le volume ne donne qu'une idée incomplète. Bref, l'étude probe et patiente de M. Englekirk mérite de grands éloges; elle fait honneur à son auteur.

A. J. FARMER.

CHRONIQUE

— Ont été nommés membres de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques (Casa Velásquez) pour 1935-1936 :

M. Aubrun, agrégé d'espagnol, ancien professeur au Lycée de Rabat;

Mlle Chaumié, ancienne élève de l'Ecole des Chartes, archiviste paléographe (renouvellement);

Mlle Duvergé, licenciée ès lettres, ancienne élève de la Faculté des Lettres de Bordeaux et de l'Ecole des Chartes, ancienne pensionnaire de l'Ecole de Rome (renouvellement);

M. Paul Mérimée, agrégé d'espagnol, professeur au Lycée de Bordeaux;

M. Pison, boursier de l'Ecole des Beaux-Arts en 1934-1935;

Mme Vilar-Berrogain, ancienne élève de l'Ecole des Chartes, archiviste paléographe (renouvellement);

M. Vilar, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé d'histoire et de géographie (renouvellement);

M. Lasbistes, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé des lettres (boursier de l'Université de Paris; renouvellement);

M. Sermet, agrégé d'histoire et de géographie (boursier de l'Université de Bordeaux; renouvellement).

M. Lasbistes est décédé en janvier dernier, après une douloureuse maladie et malgré les soins qui lui ont été prodigués tant à la Casa Velásquez qu'à l'Hôpital français.

— *Un enigma descifrado. El raptor de la hija de Lope de Vega*, por Agustín G. de Amezúa, de la Academia Española. Madrid, Tip. de Archivos, Olózaga, 1, 104, p. in-4°. Cette énigme déchiffrée, il en reste une autre, et c'est ce que dans la *Rev. de Fil. Esp.* (1935, p. 81) indique M. Américo Castro : quel rapport entre ce D. Cristóbal Tenorio, qui en 1634 enleva à Lope sa fille Antonia Clara, et le D. Juan Tenorio de la *comedia El Burlador de Sevilla*, qui est de 1630 ou même antérieure ? Quelle étrange coïncidence ! On serait tenté de résoudre la question en faisant observer que le document découvert par M. de Amezúa, une note en marge (à l'année 1635, où est relatée la mort de Lope) des *Apuntamientos*

a la Historia de España recueillis ou élaborés par D. José de Pellicer de Salas y Tovar, porte simplement « Tenorio », sans prénom; et l'on peut se demander si ce n'est pas comme qui dirait « un *Tenorio* », comme nous disons « un Alphonse »... Mais à défaut de preuve absolue en faveur de l'identification, M. de A. nous apporte une telle abondance, une telle précision de circonstances qui se tissent très strictement avec l'hypothèse, que celle-ci en résulte parfaitement vraisemblable. C'est bizarre tout de même !

La personnalité de Pellicer n'est pas en jeu, malgré le mauvais jour où l'a mise Godoy Alcántara dans son *Historia de los Falsos Cronicones* (notamment p. 281). Il ne s'agit pas ici d'antiquités; et son témoignage sur un fait contemporain n'est pas à récuser. Quant à son attitude vis-à-vis de Lope, *la Nueva Biografía* de La Barrera (p. 423-7) nous en décrit la courbe, qui va de l'hostilité la plus déclarée à l'admiration la plus hyperbolique, et aboutit à une *Urna sacra dirigida a las inmortales cenizas de Frey Lope Félix de Vega Carpio, Príncipe de los poetas de España.*

On peut dire, à voir la façon dont Lope a vécu et dont il est mort, qu'il y eut harmonie entre son œuvre et sa vie.

— Il faut demander le *Catálogo, Repertorio de libros impresos durante los años 1933-1934*, publié par la Librairie Enrique Prieto, Madrid, Preciados, 48 (1935), 2 ptas. 525 pages petit format.

— *Chroniques de Jean Molinet*, publiées par Georges Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie, et Omer Jodogne, archiviste aux Archives générales du Royaume. Tome I (1474-1488). Bruxelles, Palais des Académies, 1935. Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, Collection des anciens auteurs belges, 654 pages, in-8°. — Vu la date où s'arrête ce premier tome, on ne s'étonnera pas que l'Espagne n'y tienne aucune place; mais il n'en sera pas de même dans les deux autres qui doivent suivre; ainsi, la table mise en tête du ms. reproduit annonce qu'on verra à l'année 1491 (l'année ne commençait pas encore au 1er janvier) « l'entrée du très victorieux et resplendissant prince, dom Fernande, roy de Castille, en la cité de Grenate par lui concquise sur les infidèles »; à l'année 1496, « le partement de Madame Marguerite d'Austrice pour aller en Espaigne, où elle espousa monseigneur le prince de Castille »; à l'année 1496, « la descente et les espousailles de donne Joanne d'Aragon, fille du roy de Castille », etc.

Cette édition remplacera celle de Buchon (1827-8). Le tome III, annonce-t-on dans une note hors texte, « sera réservé à l'Introduction et aux Tables » (étude de l'auteur en tant que mémorialiste;

description et rapports respectifs des manuscrits; vocabulaire spécial des *Chroniques;* index des noms propres de personnes et de lieux).

Sur 25 mss. de l'œuvre de Molinet, on en a choisi un, en deux tomes séparés (l'un à la Bibl. royale de Bruxelles, l'autre à la Bibl. nat. de Paris). Cinq des dits mss. ont été brûlés en août 1914 à Louvain; mais on en avait annoté l'essentiel.

— Dans le *Mercure de France*, 15 févr. 1936, p. 200, une note de M. Joseph-S. Pons, sur l'éd. des *Cobles de Jacme, Pere i Arnau March* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 95).

— La publication d'un article de M. A. Cuny, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, sur *Alternancias consonánticas y variaciones fonéticas o morfológicas* dans une revue espagnole, *Emerita* (1935, t. III, n° 2), montre l'intérêt qu'on prend aujourd'hui en Espagne aux questions de linguistique ancienne.

— Robert Ricard, *Les inscriptions portugaises de Mazagan*, dans le *Bull. des Etudes portugaises*, n° 3 de 1934 (cf. *Bull. hisp.*, 1933, p. 335). Avec reproductions. Huit inscriptions.

— La collection de bibliographies relatives à l'Amérique latine (Belles-Lettres) dont nous avons signalé l'apparition (*Bull. hisp.*, 1931, p. 373, et 1934, p. 251) a continué avec : *A tentative Bibliography of Paraguayan Literature*, by Maxwel I. Raphael and Jeremiah D. M. Ford (1934); *A tentative Bibliography of the Belles-Lettres of Panama* (1934), *A tentative Bibliography of the Belles-Lettres of the Republics of Central America* (1935) et *A Bibliography of Rubén Darío (1867-1916)* (1935), toutes trois dues à Henry Grattan Doyle; *Ensayo de Bibliografía de la Literatura Chilena* (1935), par Arturo Torres-Ríoseco et Raúl Silva-Castro; *A Bibliography of the Belles-Lettres of Venezuela*, par Samuel Montefiore Waxman (1935).

— Lic. Fernando Barreda, *Pilotos montañeses del siglo XIX que navegaron a vela por los mares del Extremo Oriente*, Santander, 1935 (de *Altamira*, revista del Centro de Estudios Montañeses, n° 1 de 1935), 107 pages.

— *The Feminist Theme in the Drama of the Siglo de Oro*, by Barbara Matulka, Washington Square College, New York University. Comparative Literature Series, Publications of the Institute of French Studies, Inc., Columbia University, New York, 41 p. [s. d.].

— Amos Parducci, *Il « Diario del Viaggio di Spagna » di Francesco Spada*, Lucca, Scuola tip. Artigianelli, 1935-XIII. Estr. del *Bolletino Storico Lucchese*, 1935, n° 2, 52 pages. *Note sulle traduzioni spagnole dell' « Orlando furioso »*, Estr. dagli *Annali della R. Scuola Normale Sup. di Pisa*, 1935. Nicola Zanichelli ed., Bologna, 1935. 29 pages.

— *Cervantes et Anatole France*, tel est le sujet traité par M. Jean Sarrailh, professeur à la Faculté des Lettres, dans le « discours d'usage » qu'il a eu à prononcer au cours de la rentrée solennelle de l'Université de Poitiers le 15 nov. 1934 et qui vient d'être imprimé avec les Rapports annuels (Poitiers, Imprimerie « L'Union », 2, rue Thibaudeau, 1935).

Pareille lecture peut faire passer aisément celle des rapports que doit chaque année présenter chaque doyen et du rapport général confié à l'un des membres du Conseil de l'Université. A Bordeaux, la séance est réduite à la lecture du rapport général, et seules quatre ou cinq personnalités du dehors, au cours d'une séance ordinaire du Conseil d'Université, y assistent, pour se retirer quand c'est fini, au bout d'une demi-heure; ce n'est qu'au Palais qu'il y a une « audience » solennelle de rentrée, avec un discours du procureur général. Avec un discours comme celui de M. Sarrailh, on pourrait risquer la grande séance académique. Il y aurait un public.

— Nous avons signalé dans notre n° 4 de 1921 la 2e édition du Maroc des « *Guides bleus* », due à M. Prosper Ricard, et publiée sous la direction de M. Marcel Monmarché; nous en avons souligné le mérite et l'intérêt. On en est à la 5e.

La transformation de cet admirable pays, de cet Orient à trois jours de Bordeaux, est tellement rapide que la mise au point d'un pareil « vade-mecum » équivaut à une refonte complète; car il faut être « up-to-date » ! L'auteur a droit à la reconnaissance des touristes, à celle de la France et aussi à celle des Marocains eux-mêmes, dont il a su mettre en valeur le pays, à tous les points de vue : historique, géographique, social, artistique, industriel, et moral, si l'on peut dire.

L'Espagne et le Portugal sont également intéressés, puisqu'il y a place pour la zone soumise à l'influence espagnole et pour les souvenirs des avancées portugaises.

En tête du volume est le portrait du maréchal Lyautey, le grand proconsul qui a su choisir M. Prosper Ricard, modeste instituteur, pour l'importante tâche de conservation et de rénovation des arts indigènes. Ouvrier de la première heure, il a accompli sa tâche jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la retraite, avec un zèle et une compétence qui ne doivent pas faire regretter à M. Monmarché de l'avoir pris comme collaborateur. Il n'en pouvait trouver de plus apte à la besogne délicate et minutieuse qu'il lui demandait d'entreprendre sur un pays à la fois aussi vieux et aussi neuf.

— *Revista de Filología Española* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 120), 1934, n° 4 : P. Arbischer, *La forme dissimulée cerquus quercus dans le latin d'Espagne et d'Italie.* — E. Buceta, *Ulteriores apunta-*

ciones sobre el soneto con estrambote en la literatura española. — J. Millé y Giménez, *Sobre un soneto atribuido à Góngora.* Il s'agit du sonnet « Al Orfeo de D. Juan Pérez de Montalbán », publié en 1899 par Jordán de Urries, et inséré par J. M. y G. et sa sœur Da Isabel, dans leur jolie édition de 1932 (*Obras completas de D. Luis de Góngora y Argote*, Madrid, M. Aguilar, 1932), comme elle l'avait été dans celle de Foulché-Delbosc. C'est le début d'une sévère révision à laquelle l'auteur de l'article se rend compte qu'il faut procéder. — R. Menéndez Pidal, *Dos voces oscuras de la « Historia Troyana en prosa y verso »* (« espentar », « empentar », « cuenca »). — G. Sachs, *La formación de los gentilicios en español.* — V. R. B. Œlschläger, *Dos correcciones al texto del « Libro de los Estados de D. Juan Manuel ».* — Compte rendu sur H. Rheinfelder, *Kultsprache und Profansprache in den romanischen Ländern* (G. Sachs); A. Ferraz de Carvalho, *Toponimia de Coimbra* (G. S.); *Curial e Guelfa*, éd. de R. Miquel Planas et Anfós Par (R. Aramón e Serra; cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 227); A. Rey Soto, *La imprenta en Galicia. El libro gótico* (A. R. Rodríguez Moñino). Bibliografía. — Tables (H. Seris). — 1935, n° 1 : Gunnar Tilander, *Fueros aragoneses desconocidos, promulgados a consecuencia de la peste* de 1348. — E. S. Morby, *« Orlando furioso » y el « Crotalón ».* — H. Cortés, *Algunas reminiscencias de Apuleyo en la literatura española.* — A. G. Solalinde, *Más sobre la fecha de « perro ».* — A. Castro, *« Volatín ».* — J. Sarrailh, *« Munga ».* — P. Henriquez Ureña, *Escritores españoles en la Universidad de México.* — J. A. Van Praag, *D. Domingo de Don Blas.* — Compte rendu sur Anita C. Post, *Southern Arizona Spanish phonologgy* (A. Alonso); G. Spranger, *Syntaktische Studien über den Gebrauch des bestimmten Artikels im Spanischen* (S. Fernández Ramírez); *La flor de las ystorias de Orient by Hayton*, éd. Wesley R. Long (G. Sachs; cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 93); *Coplas de Yocef*, éd. J. Gonzalez Llubera (G. S.); Irving A. Leonard, *Romances of chivalry in the Spanish Indies* (A. R. Rodríguez Moñino); A. G. de Amezúa, *Un enigma descifrado. El raptor de la hija de Lope de Vega* (A. C.); A. Marasso, *Rubén Darío y su creación poética* (J. M. de C.; cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 107); J. M. Igual, *Estudios sobre la geografía antigua del Mediterráneo* (J. Dantín Cereceda). — Bibliografía. — N° 2 : Leo Spitzer, *Notas sobre romances españoles.* — P. Henriquez Ureña, *Palabras antillanas en el Diccionario de la Academia.* — A. Castro et G. Sachs, *« Bedus ».* — G. Bonfante, *El tratamiento de « bl » en castellano.* — Compte rendu sur E. Gamillscheg, *Romania Germanica* (G. Sachs); H. Chmelicek, *Die Gerundialumschreibung im Altspanischen* (S. Fernández Ramírez); *Fenix*, n° 1 (Mª Goyri de

Menéndez Pidal) [on relève que pour la *canción* du *Romancero General* de 1605, un texte plus complet et plus correct a déjà été donné par M. E. Mele dans le *Bull. hisp.* en 1901, avec une strophe en plus au début]. — J. Paz, *Catálogo de piezas de teatro manuscritas de la Biblioteca Nacional* (A. R. Rodríguez Moñino). — Bibliografía.

— *Boletín de la Biblioteca de Menéndez Pelayo*, 1935, nº 3 : C. Cabal, *Temas de la Reconquista : la Crónica de Alfonso III.* Réfutation de la théorie de M. Gómez-Moreno (« La Crónica de Roda, obra del Rey, arreglo del Obispo Sebastián »). — V. B. de Heredia, *Documentos acerca del proceso del erasmista Alonso de Virués.* Lettres de 1535-1540; *Dictamen* d'A. de Virués sur Erasme (1527). — J. M. de Cossío, *Correspondencias literarias del siglo XIX en la Biblioteca de Menéndez y Pelayo.* — J. L. Tascón, « *El condenado por desconfiado* » *y Fray Alonso Remón.* Confrontation de cette *comedia*, généralement attribuée à Tirso, avec les œuvres du confrère de celui-ci dans l'Ordre de la Merci (auquel on a attribué aussi la *Guía de forasteros;* cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 13). — Nº 4 (consacré à Lope de Vega) : R. Mª de Hornedo, *Homenaje de Lope de Vega en sus obras sueltas a la Compañía de Jesus.* — Blanca de los Ríos, *Lope de Vega y Menéndez Pelayo.* — J. López Tascón, *Colaboradores dramáticos de Lope de Vega.* — C. Cienfuegos, *A Lope de Vega.* — T. Maza Solano, *El auto sacramental « La Maya » de Lope de Vega y Las fiestas populares del mismo nombre en la Montaña.* — M. Cascón, *Fuentes jesuíticas en el Teatro de Lope de Vega.*

— Nous avons signalé (*Bull. hisp.*, 1934, p. 126) un article de M. Emilio Alarcos sur *El Toledano y los poetas clásicos latinos* paru dans le *Bol. de la Biblioteca Menéndez Pelayo.* La même revue a donné du même auteur une étude sur *El Toledano, Jornandes y San Isidro* (1935). Il montre comment l'historien du XIIIe siècle combine les deux sources.

— Du même auteur, *Una teoría acerca del origen del castellano* (Madrid, Tip. de Archivos, 1934), au sujet de la thèse soutenue par le Dr Madera, auquel Godoy Alcántara fait allusion dans son *Historia de los Falsos Cronicones :* le castillan est une des 72 langues primitives et fut apporté par Tubal en Espagne; rien d'étonnant donc à ce que les plombs de Grenade portent des inscriptions en cette langue. La thèse eut des partisans bien connus dans l'histoire littéraire : le fameux Ximénez Patón, Tamayo de Vargas, Gonzalo Correas, José Pellicer Ossau. Ocampo l'avait préparée, tout en admettant que le castillan actuel ne fût qu'une corruption du parler qu'apporta Tubal.

Cf. Cirot, *Mariana historien*, p. 45-51. Le Dr Herrera, auquel

Mariana se réfère dans la lettre citée p. 50, était le secrétaire de l'archevêque de Grenade, dont la visite est annoncée par ce dernier dans une lettre à Higuera, datée du 15 juin 1597 et publiée dans l'*Epistolario español* d'Ochoa (t. II, p. 46). D. Pedro de Castro y fait allusion aux mauvaises dispositions de Mariana vis-à-vis des *láminas*. Il est également question de ce Herrera et de la mission qui lui avait été confiée par l'archevêque dans d'autres lettres du même recueil (p. 47-9). Loaysa, lui aussi, paraît avoir eu de la méfiance. Il s'arrangea de manière à ne pas avoir à écrire son avis (*ib.*, p. 36).

C'est une page bien intéressante de l'histoire des idées en Espagne qu'a écrite là M. Alarcos.

— M. Louis Dubois, ancien professeur au Lycée de Toulouse, secrétaire de la « Société de Correspondance hispanique » pour la Section de Toulouse au temps où fut créé le *Bulletin hispanique*, a fait paraître chez Privat, à Toulouse (à Paris, H. Didier, 6, rue de la Sorbonne), des *Romances escogidos* avec notes et introduction où tout est bien mis au point et clairement expliqué d'après les travaux les plus récents. On a l'habitude en France, dans des livres de ce genre, de signaler toutes les difficultés et de les résoudre, ou du moins de le tenter. M. Dubois s'y est conformé, et on lui en saura gré.

— Les *Romanische Forschungen* annoncent la publication, dans leur 50e tome (1936), de *Calderónstudien*, par Ernst Robert Curtius; de *Die französischen Ubersetzungen des spanischen Schemelromans im XVII. Jahrhundert*, par Rolf Greifelt; de *Wege der spanischen Renaissancelyrik*, II; de *Spanisch-amerikanische Romane*, par Helmut Petriconi; de *Von der Kunst des dicterischen Ausdrucks im altfranzösischen Rolandsllied*, par Hans Rheinfelder.

— *Bulletin of Spanish Studies*, janvier 1936 : Aubrey F. G. Bell, *The genius of Spain*; E. Allison Peers, *The Lope de Vega Tercentenary in retrospect*.

— Louis H. Gray, *L'origine de la terminaison hispano-portugaise — ez.* (*Bull. de la Société de Linguistique de Paris*, 1935, fasc. 2, p. 163-6) : Luis Martinez-Ludovicus Martinici; il s'agit d'un suffixe celtique (indo-européen *iqo*) = « appartenant à ».

— Jean Baruzi, *Problèmes d'histoire des religions* (Paris, F. Alcan, 1935, VIII-152 p., 10 fr.). Trois études, dont une *Sur une hypothèse d'Asín Palacios*, au sujet de l'article publié par ce dernier dans *Al-Andalus*, 1933 (*Un precursor hispanomusulmán de San Juan de la Cruz*) : « ... dans ce milieu incroyablement complexe qu'est le milieu espagnol du XVIe siècle, une hypothèse telle que celle d'Asín Palacios, ne se heurte à aucune impossibilité d'ordre historique qui la rende dès le premier regard sans portée...

La nuit, symbole cosmique, armature lyrique et doctrinale de la *Montée du Carmel* et de la *Nuit obscure*, n'est pas atteinte parce qu'un Mystique, d'ailleurs très grand et très pur, tel qu'Ibn Abbad de Ronda, l'entend dans le sens de l'angoisse et de la torture, la perçoit comme l'œuvre de Dieu en nous, comme la dure épreuve qui nous fera triompher de nos états de conscience et ne nous situera qu'en Dieu même. » (P. 148-9.)

— *Al Andalus* (cf. *Bull. hisp.*, 1934, p. 535), 1934, 2 : G. Sarton, *Oriente y Occidente en la historia de la Ciencia.* — A. Prieto y Vivez, *Tesoro de monedas encontrado en Badajoz.* — E. García Gómez, *Ibn Mammātī, compendiador de la « Dajīra ».* — L. Torres Balbas, *Cronica arqueológica de la España musulmana.* — J. Millás Vallicrosa, *Los manuscritos hebraicos de la Biblioteca Capitular de Toledo.* — Nombreux comptes rendus. — 1935, 1 : M. Meyerhof, *Esquisse d'histoire de la Pharmacologie et Botanique chez les Musulmans d'Espagne.* — A. González Palencia, *Venta por deudas en Toledo a fines del siglo XII.* — J. M. Sanz, *Alarifes moros aragoneses.* — I. Kratchkovsky, *Un manuscrito de las Latā'if al-Dajīra, de Ibn Mammātī en Leningrado.* — J. A. Sánchez Pérez, *Sobre las cifras rūmīes.* — A Prieto y Vives, *Miscelánea numismática.* — *Crónica arqueológica de la España musulmana.* — M. Asín, *Nuevos datos sobre el Faro de Alejandría.* — L. Bouvat, *Les noms persans de l'Espagne et du Portugal.* — *El armisticio de la Guerra de Africa* (document signé par O'Donnell), etc. — N° 2 : E. Lévi, Provençal, *Un texte arabe inédit sur l'Histoire de l'Espagne musulmane dans la seconde moitié du XIe siècle : Les « Mémoires » de Abd Allah, dernier roi Zīride de Grenade.* — M. Asín Palacios, *La tesis de la necesidad de la revelación en el Islam y en la escolástica.* — *Crónica arqueológica de España musulmana.* — MM. Antuna, *El códice n° 280 de El Escorial* (mal décrit par Casiri et Derembourg) : note extraite d'un *Catálogo de los manuscritos árabes de la Biblioteca de El Escorial*, en préparation. Comptes rendus.

— J. Iriarte, Ag., *El Pensamiento de Francisco Sánchez, el autor de « Quod nihil scitur »*, dans *Razón et Fe*, enero et febrero 1936.

— *El Caballero de Olmedo, prólogo* y notas de A. Morera y Sanmartín. Tricentenario de Lope de Vega. Publicaciones de l'Instituto de 2e Enseñanza de Medina del Campo. xi-116 p. Cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 337 et 441.

— Biblioteca Universal. Colección de los majores autores antiguos y modernos nacionales y extranjeros. Tomo CXII. Lope de Vega Carpio, *La Noche de San Juan*. Edición del Centenario, con introducción y notas por Homero Serís, Madrid, 1935, Libr. Hernando, calle del Arenal, II, xiv-161 p. Bonne édition, pratique, bien établie et annotée d'une *comedia* qui n'est pas dans le *B.A.E.*,

et dont le tome VIII des *Obras* publiées par l'Academia Española a fourni un texte sujet à caution.

— Amada López de Meneses, *Ilustres Extranjeros que en 1525 y 1526 visitan Barcelona.* Madrid, Tip. de Archivos, Olózaga, 1, 1935, 78 p. et 6 pl. (portraits de Baltasar de Castiglione, Andrea Navagero, François Ier, connétable de Montmorency, Marguerite d'Angoulême, duc de Bourbon).

— Le jury désigné pour l'attribution du prix du « Concurso nacional de Literatura » et présidé par M. Antonio Machado, l'a attribué, pour un travail intitulé *Introducción al estudio del romanticismo español*, à M. Guillermo Díaz-Plaja, dont le *Bulletin hispanique* a publié en 1933 (n° 1) un article sur *Las descripciones en las leyendas cidianas.*

— *Hespéris* (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 127), 2e, 4e trim. 1935 : Marcel Bataillon, *L'arabe à Salamanque au temps de la Renaissance.* — P. de Cenival et F. de La Chapelle, *Possessions espagnoles sur la côte occidentale d'Afrique : Santa-Cruz de Mar Pequena et Ifni* (cartes). — R. Ricard, *Recherches sur les relations des îles Canaries et de la Berbérie au XVIe siècle.* — R. Ricard, *Les relations de l'ambassade de Jorge Juan au Maroc.* — Compte rendu sur *Geografía de Marruecos, Protectorados y Posesiones de España en Africa*, sur *La Orden de Nuestra Señora de la Merces*, par Fr. F. D. Gazulla, et sur *Abenjaldun nos revela el secreto*, par J. Ortega y Gasset (R. Ricard).

1er-3e trimestres 1935 : H. P. J. Renaud, *Un chirurgien musulman du royaume de Grenade : Muhammad as-Safra;* c. r. sur *Relations hispano-maghrebines au XIIe siècle*, du docteur Abdalmalik Faraj. — G. S. Colin, c. r. sur *Hayat al.Wassan al-Fási wa-ãtaruh* par Muhammad al-Mahdi al-Hagvi (il s'agit de Léon l'Africain).

— Le grand romancier Valle Inclán est mort le 5 janvier dernier. Nous lui consacrerons une notice nécrologique dans notre prochain fascicule. Elle est due à une ancienne étudiante de la Faculté des Lettres de Bordeaux, qui avait présenté l'an dernier un mémoire sur l'auteur des *Sonatas*, Mme Simone Mas de Garma.

— Robert Ricard, *La mission des Bénédictins espagnols en Australie* (Ligue Missionnaire, *Bulletin des Etudiants en France*, déc. 1935); *Documents sur le séjour au Mexique* (1676) *de François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions étrangères à Paris* (*Journal des Américanistes*, 1935, p. 13-23).

— Bien que les questions commerciales ne soient pas précisément de notre domaine, nous ne pouvons moins faire que de signaler le n° 217 (5 janv. 1936) de *La Défense*, « Journal commercial, industriel et maritime, organe de la Société pour la défense et le développement du commerce et de l'industrie de Bordeaux »

(Bourse Maritime, place Laîné, Bordeaux). On y trouvera un article intéressant sur *Le nouvel accord franco-espagnol*, par A. L. (Lemarchand), et les textes des accords signés avec l'Espagne (parus au *Journal officiel*, 22 déc. 1935).

— Il vaut la peine de demander le *Catálogo* n° 15 (1936) de la Librería de Julián Barbazán, Constantino Rodríguez, 4, Madrid.

— M. Eugenio de Castro, le délicat poète, doyen de la Faculté des lettres de Coïmbre, a pris possession, le 11 mai dernier, de son fauteuil à l'Académie de Belgique.

— M. Antoine Thomas, qui est mort le 19 mai dernier, avait fait partie du premier jury d'agrégation d'espagnol et d'italien avec Morel-Fatio et E. Mérimée. Il publia dans le *Bull. hisp.* de 1904 (p. 18-28) une note sur *Roger Bacon et les étudiants espagnols*. Le romaniste ne pouvait rester étranger à l'Espagne.

— Ezequiel A. Chávez, *Fray Pedro de Gante, the first of the great educators of America (1479 ?-1572)*, dans *Modern Language Forum*, sept. 1934.

— Robert Larrieu, *Tableau de la poésie espagnole au XX*e *siècle* (« Revue moderne des arts et de la vie », 88, rue Saint-Denis, Paris, 1925). En 96 pages de petit format, l'auteur, professeur au Lycée de Tarbes, rappelle d'abord l'œuvre et l'influence des précurseurs, Salvador Rueda et Rubén Darío, puis présente, chacun dans un chapitre, A. Machado, J.-R. Jiménez et Unamuno, enfin passe en revue, dans une « Géographie poétique de l'Espagne », López Martí, J. Francés, Díez Canedo, Tomás Morales, Rodríguez Marín, Jorge Guillén, J. Folguera, E. Marquina, Gabriel y Galán, E. de Mesa y Rosales, E. Carrere, P. Salinas, Valle-Inclan, Pérez de Ayala, G. Diego, M. Machado y Ruiz, Villaespesa, J. Moreno, C. Fernández Shaw, F. García Lorca, R. Alberti, qui tous, du reste, ont acquis droit de cité dans les manuels de littérature. Dans un dernier chapitre, « La poésie espagnole contemporaine et la littérature européenne », sont mises en relief les influences reçues, sans que soit oubliée celle de l'Espagne classique, par exemple celle de Góngora sur J. R. Jiménez, Damaso Alonso et Alberti. La rédaction de ce petit volume a dû être soumise à une forte compression. Aussi n'y trouve-t-on aucune citation. Espérons que les jugements portés sur les auteurs leur gagneront des lecteurs.

— Vittorio Bertoldi, *Calchi baschi dal latino e dal romanzo* Omaggio dell' « Archivum Romanicum » ai partecipanti al IV Congresso della « Société internationale de linguistique romane », Genève et Florence, L. Olscki, 1934, 36 p.

— Henry V. Besso, *Contributions to the history of Salonica* (*Jewish Quarterly Review*, Philadelphia, 1935, XXVI, n° 2, p. 159-161). Il s'agit de publications de Rabbi Shelomoh Molho (inscrip-

tions du « Beth Hayim », etc.) en espagnol mais avec caractères hébraïques.

— Élie Lambert, *Roncevaux et ses monuments* (dans *Romania*, janvier 1935). Cf. *Bull. hisp.*, oct. 1935. — *De quelques incertitudes dans l'histoire de la construction de la Grande Mosquée de Cordoue* (dans *Annales de l'Institut d'Études orientales*, t. I, p. 176-188). Dans une note adjointe au tiré à part, M. E. L. annonce la publication, par M. Lévi-Provençal, de textes inédits sur l'agrandissement de la mosquée par Abd er Rahmán II.

— C. Pitollet, *Les Langues méridionales*, oct.-déc. 1935; *Chronique espagnole* (*El Delincuente honrado*, etc.); c. r. sur Hans-Roger Madol, *Godoy*, etc.

— César Barja, *On the eight-hundredth anniversary of Maimonides* (*Modern Language Forum*, Sept. 1935).

— *Cartas inéditas de Antero de Quental a Wilhelm Storck* publicadas por Harri Meier (com 2 facsimiles). Coimbra, 1935. Publicações do Instituto Alemão da Universidade de Coimbra. 23 pages. On connaît en France W. Storck grâce au livre de M. J. Leite de Vasconcellos *O doutor Storck e a Litteratura portuguesa* (Lisboa, 1910).

— *Les bibliothèques et la bibliographie en Espagne en 1934-1935*, par H. Serís, dans *Actes du Comité international des Bibliothèques* (8e session). La Haye, Martinus Nijhoff, 1935. 8 pages.

— M. Hugues Vaganay vient de faire imprimer sur les presses de MM. Taverne et Chandioux, à Autun, à la date du « XXV décembre MCMXXXV » et à 125 exemplaires, *Les recueils de Noëls imprimés à Lyon au XVIe siècle. Essai de bibliographie suivi de quelques textes*. Cette publication était à signaler ici, car M. H. V. renvoie pour cinq de ces recueils à l'ouvrage de M. Jean Babelon, *La bibliothèque française de Fernand Colomb* (Paris, Champion, 1913; cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 491), qui en donne la description et le sommaire (p. 145 et ss.).

— Le quatrième congrès international de Linguistes, présidé par M. Otto Jespersen, se tiendra à l'Université de Copenhague, du 27 août au 1er septembre 1936.

S'adresser au secrétariat général, Charlottenlund, Danemark.

— Le no de juillet 1935 de l'*Archivum Romanicum* reproduit le discours lu par M. Salo W. Baron, dans une *velada* de la « Casa de las Españas », sur *Maimónides, guía y legislador de su pueblo*.

— Cardozo de Bethencourt, *Curiosités bibliographiques bordelaises : Prières publiques des Juifs portugais de Bordeaux pour la famille royale au XVIIIe siècle* (*Revue historique de Bordeaux*, 1935, no 3). Cf. *Bull. hisp.*, 1907, p. 275.

— Raoul Laborderie, *Coup d'œil sur le Portugal d'hier et celui d'aujourd'hui*. Centre de documentation économique et financière française, Lisbonne, 1935. Conférence faite à Bordeaux le 7 juin 1935. Eloge du professeur Oliveira Salazar, président du Conseil : « L'expérience portugaise, c'est surtout la volonté de concorde au-dessus des querelles partisanes. »

— Une autre conférence avait été faite le 29 mai précédent, sous les auspices de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux. M. Edmond Perey avait fait part de ses « Impressions de Portugal ». Enfin, le 13 janvier dernier, M. José Matos Chaves parlait à l'Athénée sur l'Université de Coïmbre. Il fut présenté à son auditoire par M. Mounier, professeur à la Faculté de Droit, directeur de l'Institut de Documentation économique et sociale, lequel, à son tour, le 22 février, entretenait de la situation économique et des mesures prises par M. Salazar, l'« Union de l'Université, de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie », dont il est secrétaire général.

— William J. Entwistle, *Curial an ideal half-realised* (*The Modern Language Forum*, sept. 1934, p. 163-9).

— Ed. G. Faure, *Le billet de logement* (*Revue philomathique de* Bordeaux, juillet-sept. 1935). Il s'agit des démêlés du Juif portugais David Gradis avec la municipalité bordelaise, en 1793, à propos du logement refusé à des militaires.

— Armand Lunel, *La solidarité juive* (*Revue juive de Genève*, oct. 1935). Rapports des Juifs d'Avignon et du comtat Venaissin (*Arba*, *Kehilot*) avec les Juifs d'autres régions. Contre-partie et complément de l'histoire des Juifs portugais de Bordeaux relativement à leur attitude vis-à-vis de leurs coreligionnaires non originaux d'Espagne ou de Portugal.

— José Francisco Pastor, c. r. sur Hans Jescke, *Die Generation von 1898 in Spanien* (*Neophilogus*, 1935, p. 51). Cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 240.

— R. Lespès, *Oran, ville et port, avant l'occupation française* (*1831*) (*Revue Africaine*, 3e trimestre 1934, p. 277-335).

— H. Cavaillès, *Les chemins de la vallée d'Aure* (*Bulletin Pyrénéen*, janv.-mars 1935).

— P. Pere Sanahuja, *El monestir de Santa Clara de Cervera* (*Estudis Franciscans*, 1935, p. 301-333, 457-482).

— Mariano Usón et Angel Canellas López, *El Libro Gótico o Cartulario de San Juan de La Peña* (*Universidad, Revista de Cultura y Vida universitaria*, 1935, n° 1).

— Joaquín de Emtrambasaguas y Peña, *Elegía de Lope de Vega a la muerte de Don Diego de Toledo* (*Rev. de la Bibl., Arch. y Museo*, julio 1933).

— *El problema de una crítica de los valores españoles*, por el Prof. Dr. Helmuth Plessner (Colonia-Groninga), trad. par José F. Pastor, dans *Ciencias*, Año II, núm. 2, 1935 (C. Bermejo, impresor, Stma. Trinidad, 7, Madrid), « El destino de España obliga al historiador... a no confundir la perspectiva de los hechos españoles con la perspectiva de sus juicios históricos. »

— Les cours de vacances pour étrangers organisés par la Junta de ampliación de Estudios à Madrid (25e année) auront lieu cet été du 6 juillet au 1er août. Pour les conditions et le programme, s'adresser au « Secretario de los Cursos para extranjeros, Centro de Estudios Históricos, Medinaceli, 4, Madrid ».

— M. Paul Guinard, directeur de l'Institut français de Madrid, a donné le 22 février, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres et devant un nombreux public, une conférence sur « La géographie du style baroque en Espagne ». La veille, il avait, dans un exposé (avec projections) réservé aux étudiants, parlé des portraitistes espagnols.

— M. Dámaso Alonso a fait, le 21 mars, à l'Institut d'Etudes hispaniques de Paris, une conférence sur Góngora, dont il a montré non seulement la vogue, qui n'est pas d'hier, mais la compréhension progressive depuis surtout 1927.

— Publications récentes :

La Lengua poética de Góngora (Parte primera), por Dámaso Alonso. « Revista de Filología Española », Anejo XX. Madrid, 1935. 230 pages.

The multiple stage in Spain during the fifteenth and sixteenth centuries, a dissertation presented to the Faculty of Princeton University in candidacy for the degree of doctor of Philosophy, by William Hutchinson Shœmaker; Princeton University Press, 1935; xi-151 p.

Spanische Forschungen der Görresgesellschaft herausgegeben von ihrem spanischen Kuratorium K. Beyerlé (†), H. Finke, G. Schreiber. Erste Reihe. *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, 5 Band, in Verbindung mit K. Beyerlé (†) und G. Schreiber herausgegeben von Heinrich Finke. Münster in Westfalen. Verlag der Aschendorffschen Verlagsbuchhandlung. 508 p. 15.35 R. M.

Eloy Bullón, de la Academia de la Historia, *La política de Trajano, Estudio histórico*. Madrid, 1935. 194 p. 4 ptas.

Lope de Vega en sus cartas. Introducción al *Epistolario de Lope de Vega Carpio* que por acuerdo de la Academia Española publica Agustín G. de Amezúa, individuo de número de esta Corporación. I. Madrid, Tip. de Archivos, Olózaga, 1. 1935. xiv-525 p. in-4°.

Donoso Cortés. Leben und Werk eines spanischen Antiliberalen,

von Edmund Schramm. 1935. Ibero-Amerikanisches Institut, Hamburg. 155 p.

Historia de España dirigida por Ramon Menéndez Pidal. Tomo II. *España Romana (218 a. de J. C. — 414 de J. C.)*, por Pedro Bosch Gimpera, Pedro Aguado Bleye, Manuel Torres, José M. Pabón, Pascual Galindo, José Ramón Mélida, José Ferrandis, Pedro G. de Artiñano. Espasa-Calpe, S. A.; Madrid, 1935. XL-811 pages, avec planches et cartes.

Ezio Levi, *Lope de Vega e l'Italia*. Con prefazione de Luigi Pirandello, della R. Academia d'Italia. Florencia, G. C. Sansoni, editor, 1935-XIV, VIII-174 p. — L. 15.

Shakespeare en la Literatura española, por Alfonso Par. Tomo I : *Galoclasicismo; Romanticismo*. Tomo II : *Realismo; Escuelas modernas*. Madrid, Victoriano Suárez; Barcelona, Biblioteca Balmes. 1935. 359 et 321 pages, petit in-8°. Chaque tome, 6 pesetas.

Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe siècle. Recueil commencé par Henri Lonchay et continué par Joseph Cuvelier avec la collaboration de Joseph Lefèvre. Tome V, *Précis de la correspondance de Charles II* (1665-1700). Bruxelles, Maurice Lamertin, 58-62, rue Coudenberg. Hayez, imprimeur (Académie royale de Belgique, Commission royale d'Histoire). 1905. XXV-799 p. in-4°.

Pierre Mesnard, *L'Essor de la Philosophie politique au XVIe siècle*, Paris, Boivin et Cie, 3 et 5, rue Palatine, Paris (VIe); 1936. VIII-711 pages, avec un Tableau de concordance chronologique. 75 fr.

Cuerpo facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos. Archivo histórico provincial de Toledo. I. *Los protocolos de los antiguos escribanos de la Ciudad Imperial*. Notas e Indices, por Francisco de B. San Román, Jefe del Museo Arqueológico de Toledo. 1934, Impr. Góngora, San Bernardo, 83, Madrid. 12 pl.; 174 p. petit in-8°; 4 ptas. — II. *Lope de Vega, Los cómicos toledanos y el Poeta Sastre*. Série de documentos inéditos de los años de 1590 a 1615. Los publica y comenta Francisco de B. San Román. 1935 (*ib.*). CVIII-236 p., 8 pl., 8 ptas. Administ. : Paseo de Recoletos, 20, Madrid.

Don Luis de Góngora, *Obras mayores*. I. *Las Soledades* nuevamente publicadas por Dámaso Alonso. Ediciones del Arbol, Madrid, 1935 (Cruz y Raya, Madrid, 1936). 432 pages; 12 ptas. G. C.

14 avril 1936.

LA RÉDACTION : G. GIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

L'ARCHITECTURE GOTHIQUE CATALANE

(A propos d'un livre récent)[1]

Si la Catalogne est probablement de tous les pays celui dont l'art roman a été le plus soigneusement étudié et se trouve aujourd'hui le plus complètement connu, il n'en est sans doute aucun dont l'art gothique ait été jusqu'ici aussi constamment négligé. Les ouvrages de M. Puig i Cadafalch sur toute la période qui commence avec la colonisation romaine et va jusqu'au XIIIe siècle peuvent être considérés comme exhaustifs[2]. Pour l'architecture gothique au contraire seules quelques monographies de monuments et un bref exposé de M. Puig i Cadafalch[3] pouvaient jusqu'ici être mis en ligne de compte. Les ouvrages généraux sur l'architecture espagnole[4] sont très superficiels pour tout ce qui appartient à la Catalogne. *L'Art gothique en Espagne* de M. Elie Lambert n'étudie en Catalogne que les monuments cisterciens ou analogues aux cisterciens, et le seul défaut de cet excellent ouvrage est peut-être son titre trop vaste[5]. Le livre que M. Pierre Lavedan vient de faire paraître sur l'architecture

1. Pierre Lavedan, *L'Architecture gothique religieuse en Catalogne, Valence et Baléares*. Paris, 1935. 256 pages avec 54 planches hors texte et 112 dessins dans le texte. Un très grand nombre des photographies reproduites le sont d'après des clichés de l'auteur.

2. Puig i Cadafalch, Falguera, Goday y Casals, *L'Arquitectura romànica a Catalunya*. 3 vol. Barcelona, 1909-1918. — Puig i Cadafalch, *L'Arquitectura romana a Catalunya*. Barcelona, 1935.
[Cf. *Bull. hisp.*, 1910, p. 415; 1921, p. 238; 1936, p. 83. — G. C.]

3. Puig i Cadafalch, *El problema de la transformació de la Catedral del Nord importada a Catalunya*, dans les « Miscellania Prat de la Riba ». Barcelona, 1927.

4. G. E. Street, *Some Account of gothic architecture in Spain*. Londres, 1865; 2e édition avec notes, Londres et New-York, 1914; traduction espagnole, Madrid, 1926. — Lampérez, *Historia de la Arquitectura Cristiana Española en la Edad Media*. Madrid, 1908-1909; 2e édition, 1930. — A. Calzada, *Historia de la Arquitectura en España*, 1a parte. Barcelona,, 1928.

5. E. Lambert, *L'Art gothique en Espagne aux XIIe et XIIIe siècles*. Paris, 1931.

gothique en Catalogne est donc le premier qui soit publié sur l'ensemble de cet important sujet, et il faut admirer tout d'abord qu'une étude aussi neuve soit aussi complète et aussi mesurée : la documentation de M. Lavedan est très abondante et le sujet est étudié par lui à fond; mais son livre a encore bien d'autres qualités.

Nous connaissions assez bien, par contre, l'architecture gothique du Midi de la France : les pages que lui a consacrées M. Mâle [6] sont de celles qu'on n'oublie pas. M. Raymond Rey, après avoir en divers livres traité les principaux problèmes que soulève cette étude, vient de publier un bel ouvrage sur l'ensemble de la question [7]. Mais l'ignorance où l'on était de l'histoire exacte et des véritables caractères des églises catalanes, jointe à la tendance générale de l'archéologie du Moyen Age, a eu pour conséquence que de tout temps les historiens ont considéré l'art gothique en Catalogne comme un simple prolongement sans originalité de l'art gothique du Languedoc.

Les chapitres partiels qui lui ont été consacrés, écrit M. Lavedan, n'ont guère tendu qu'à mettre en relief une idée, celle d'une analogie très étroite entre le développement du style gothique dans le Midi de la France et en Catalogne, celle-ci étant, naturellement, tributaire de celui-là. Les églises cisterciennes catalanes formeraient une province du Languedoc cistercien. A Barcelone même, quels édifices gothiques voyons-nous ? une cathédrale — elle n'est qu'une réplique de celle de Narbonne; des églises à nef unique, sans supports ni divisions internes, voûtées de croisées d'ogives barlongues — leurs architectes n'ont eu qu'à copier la cathédrale d'Albi ou quelqu'une des nombreuses églises qui parsèment la terre française de Moissac à Narbonne; une église à nef unique, non plus voûtée de pierre, mais couverte d'un plafond en bois, Santa Agueda — elle n'est que la sœur jumelle de Lamourguier de Narbonne. La conséquence du raisonnement serait qu'il n'y a guère lieu d'étudier pour elle-même cette architecture gothique de Catalogne, simple chapitre d'une histoire de l'expansion de l'art français.

Les pages qui suivent, continue notre auteur, ont été entreprises comme une révision de cette idée. D'abord comme une protestation contre la place même attribuée quelquefois à la notion d'influence. L'intérêt de celle-ci n'est pas contestable, mais l'étude des origines d'un art, pas plus que celle des

6. Emile Mâle, *L'Architecture Gothique du Midi de la France*, article publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1926, et reproduit dans *Art et Artistes du Moyen Age*, Paris, 1927.

7. Raymond Rey, *La Cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupoles d'Aquitaine*. Paris, 1925. *Les vieilles églises fortifiées du Midi de la France*. Paris, 1925. *La Cathédrale de Toulouse* (Collection des petites monographies, édit. Laurens, Paris.) *L'Art gothique du Midi de la France*, Paris, 1934.

sources d'un fleuve, n'est une fin en soi. Le Rhône et le Rhin sortent tous deux du Massif du Saint-Gothard. Ont-ils beaucoup d'autres ressemblances ?... En art, c'est aussi la connaissance intrinsèque des œuvres, la perception de l'originalité des monuments ou des artistes, qui demeure, croyons-nous, la raison d'être et la fin de toute recherche... Dans l'évolution de l'architecture gothique, la Catalogne, partie peut-être des mêmes données que la France, est arrivée à des conclusions sensiblement différentes.

Nous touchons ici à la qualité essentielle du livre de M. Lavedan : les monuments y sont étudiés pour eux-mêmes et dans leur ensemble vivant. Il ne nous donne pas seulement, comme le font trop souvent les historiens de l'architecture, une analyse détaillée des éléments qui composent le monument et de leur origine, mais surtout une vision synthétique du monument lui-même dans son ensemble, de sa masse et de son volume. Et c'est bien là la seule façon valable d'étudier toute œuvre d'art, mais plus encore que jamais lorsqu'il s'agit d'architecture. Qui ne fait qu'analyser les éléments et les origines sera porté à ne considérer que le dessin du plan, de l'élévation d'une travée, le détail d'un triforium, d'une fenêtre, celui des moulures : détails intéressants sans aucun doute, mais à condition seulement de les situer à leur place et de ne pas oublier que l'essentiel dans l'architecture, et (nous allons le voir) dans l'architecture catalane plus que dans toute autre, c'est le sentiment de l'espace, la création d'un volume, la place dans l'air. Un exemple fera bien comprendre la méthode de M. Lavedan, et il vaut la peine d'être cité :

Il existe, dit-il, deux catégories d'architectes, ceux qui conçoivent l'édifice en plan comme un jeu de lignes et ceux qui le conçoivent comme un jeu de volumes — pour ne rien dire de ceux qui n'y voient qu'un prétexte à décoration. Un plan n'exprime rien de la beauté d'un monument comme Saint-Sernin de Toulouse, avec sa prodigieuse superposition de masses... La maquette cistercienne est à l'opposé, mais pas moins éloquente. Que l'on compare Saint-Sernin à Fontenay, par exemple, ce sont les deux pôles de l'art. Nous définirons le second en disant qu'il ne comporte que des volumes simples et peu nombreux. Un enfant jouant aux « constructions », qui voudrait s'amuser à reproduire Fontenay en découpant des morceaux de carton, n'aurait dans sa feuille que quelques coups de ciseaux à donner et tout droits : un rectangle avec un toit à double versant pour la nef et l'abside, deux rectangles plus petits avec une simple inclinaison de la partie supérieure pour les bas-côtés, deux autres de hauteur intermédiaire pour les croisillons; c'est assez de cinq volumes élémentaires. Dans la gamme des « jeux de constructions », Fontenay sera réservé aux débutants. Dans la mesure

où une forme architecturale correspond à une forme de l'esprit, nous dirons qu'ici tout dilettantisme est éliminé, toute caresse des yeux est exclue, toute volupté matérielle est maudite; la construction est matière; c'est le corps, dont l'âme doit réduire les exigences au minimum, afin de se consacrer toute à la gloire de Dieu.

Il ne nous sera pas difficile de suivre pas à pas l'étude de M. Lavedan, tant son plan est simple, ses raisonnements clairs, ses conclusions nettes. Les trouvailles d'expressions heureuses qui abondent dans son livre nous aideront souvent à résumer sa pensée sans qu'elle perde rien de sa force.

Une importante remarque historique précède l'étude des monuments et explique l'indépendance de l'art catalan vis-à-vis de celui du Languedoc à l'époque gothique. Dans les siècles précédents les rapports politiques et religieux des deux pays avaient pu expliquer les ressemblances entre leurs arts : c'est parce que la Catalogne était au xe siècle et au début du xie la seule région de la péninsule qui fût orientée vers l'Europe, que le premier art roman a pu s'y développer, tandis que le reste de l'Espagne restait en retard et ne devait regagner ce retard que dans la seconde moitié du xie, lorsqu'elle commencerait à entrer en contact avec la France. Mais pour l'époque gothique la situation est inverse.

La Catalogne du ixe siècle était une province administrative de l'Empire carolingien; dès le xe siècle elle en sera devenue indépendante. Jusqu'au xiie siècle la Catalogne ecclésiastique relève du siège métropolitain de Narbonne. A partir de 1118, elle a son archevêque à elle, celui de Tarragone. L'expansion catalane s'est faite en tournant le dos à la France, vers le Sud et vers les Arabes. La conquête du royaume de Valence, celle de Majorque, ont compensé pour les comtes de Barcelone la perte de la seigneurie de Montpellier. La Catalogne du xiie siècle était un petit Etat pyrénéen. La Catalogne du xive est devenue un grand Etat méditerranéen.

C'est pourquoi la dépendance artistique de la Catalogne à l'égard du Languedoc ne doit pas être affirmée à la légère. Et c'est pourquoi aussi le domaine de l'architecture gothique catalane déborde largement les limites proprement catalanes et s'étend sur tout le royaume de Valence et les Baléares.

C'est cependant par une importation française, cistercienne, que commence l'architecture gothique en Catalogne. Cela nous vaut de la part de M. Lavedan quelques-unes des

meilleures pages qui aient été écrites sur l'esprit de l'architecture cistercienne, esprit que l'architecture catalane conservera jusqu'à la fin du Moyen Age. Ce commencement de l'architecture gothique en Catalogne ne surprendra personne, puisqu'on sait que les moines de Cîteaux ont été à travers toute l'Europe les « missionnaires » de l'architecture gothique. Mais les abbayes cisterciennes catalanes, Poblet et Santes Creus, bien qu'elles soient filles de languedociennes, n'ont dans leur architecture rien de particulièrement languedocien. M. Lavedan montre que les deux caractères essentiels sur lesquels M. Lambert avait fondé sa distinction d'une école cistercienne hispano-languedocienne se trouvent partout : les ogives terminées en pointe sont fréquentes en Alsace, en Lorraine et jusqu'en Pologne; les colonnes géminées flanquant les faces latérales du pilier se voient à Pontigny, à Morienval et même à Notre-Dame de Paris, pour ne citer que quelques exemples.

En définitive, écrit M. Lavedan, nous avouons ne pas apercevoir ce que les édifices cisterciens de Catalogne peuvent devoir à ceux du Languedoc, en dehors (bien entendu) de ce que ceux-ci avaient déjà reçu de la Bourgogne. Le Languedoc n'a joué dans cette affaire qu'un rôle d'intermédiaire. L'art cistercien conserve son unité et ne nous semble pas pouvoir être morcelé en écoles régionales.

Si l'on voulait cependant rapprocher les églises cisterciennes catalanes de celles du Midi de la France, c'est plutôt à une parenté avec la Provence qu'il faudrait songer :

La tour coiffant la coupole au carré du transept est une combinaison de masses plus provençale que languedocienne et c'est de Sénanque que Santes Creus aurait pu tenir l'idée de la lanterne qui pare de sa grâce la dure géométrie de ses volumes inférieurs, si l'Espagne elle-même ne lui en eût offert des modèles plus voisins.

D'autre part, le plan de Poblet se trouve déjà en Espagne, à Moreruela, et le mode de couverture de ses dortoirs, sur lequel nous aurons à revenir, a peut-être une origine arabe. Ainsi donc Poblet et Santes Creus représentent simplement « une particularisation de l'architecture cistercienne sous une influence régionale ».

De Poblet et de Santes Creus on a l'habitude de rapprocher les cathédrales de Tarragone, de Lérida et de Valence.

Après les avoir étudiées pour elles-mêmes, M. Lavedan conclut :

Ces trois cathédrales représentent un des aspects du XIIIe siècle catalan. Peut-on le nommer l'aspect cistercien ? Sans doute on relève ici certaines analogies avec des édifices que nous avons vus précédemment : absence de triforium, composition des piliers. Mais on ne saurait parler d'influence, puisqu'il s'agit de faits très généraux et que rien ne nous prouve que les constructeurs aient eu délibérément l'intention d'imiter l'art de Cîteaux. Ils s'en écartent, au contraire, sur la plupart des points essentiels, tels que le plan, la maquette, l'esprit; ajoutons même, pour Tarragone et Lérida, une décoration sculptée qui est, elle aussi, fort peu cistercienne. Disons donc, plus simplement, qu'elles représentent pour le XIIIe siècle le type gothique à trois nefs, auquel s'oppose, dès cette époque, le type à nef unique; c'est le début de cette dualité de formes qui va caractériser toute l'histoire de l'architecture gothique catalane.

Les églises à nef unique ont été les plus nombreuses et les plus typiques de l'architecture gothique en Catalogne. Ces « immenses vaisseaux d'une largeur dépassant 20 mètres, tandis que la nef de Paris a 12 mètres, celles de Reims et d'Amiens 14, et Chartres, la plus large de toutes, 16 mètres », ne sauraient être considérés comme de simples agrandissements des édifices modestes à une nef qui ont toujours existé.

Plus la nef est large, plus elle est difficile à couvrir; on peut même dire que cette difficulté croît proportionnellement beaucoup plus vite que la largeur. Il a fallu à leurs constructeurs à la fois une très grande hardiesse et une très grande habileté technique.

Or ce type d'églises, qui va connaître un immense succès et sera commun pendant le XIVe et le XVe siècle à la Catalogne et au Languedoc, a été réalisé dès le XIIIe siècle en Catalogne dans de nombreux exemples.

Ces églises à nef unique se divisent en deux groupes dont le second seul est voûté. Le premier est celui des églises couvertes d'une charpente qui repose sur de grands arcs de maçonnerie transversaux, dits arcs diaphragmes. Ce groupe peut tout naturellement être considéré comme le premier état du type, sa forme élémentaire, de même que dans le premier art roman la basilique a commencé par être couverte d'une charpente avant de recevoir ce perfectionnement qu'est la voûte. Mais les églises à charpente sur arcs diaphragmes ont continué à jouir d'une grande faveur aux XIVe

et XVe siècles et elles semblent en particulier avoir été la forme préférée par les Carmes. Dans le débat Catalogne-Languedoc, la Catalogne l'emporte sans discussion possible, car le Languedoc ne possède qu'un seul exemple de cette forme, Lamourguier de Narbonne, qui date seulement du XIVe siècle (et qui présente en outre des éléments empruntés au Nord, comme le triforium), tandis que les exemples sont extrêmement nombreux en Catalogne dès le début du XIIIe siècle et que les Cisterciens ont employé le même système à Poblet pour couvrir leurs dortoirs. On peut remarquer que ces églises se trouvent en général non pas dans la Catalogne proprement dite, mais tout autour, dans les pays récemment reconquis sur les Arabes, où il fallait construire des églises de la façon la plus rapide et la plus économique possible, tandis que la Catalogne proprement dite se trouvait en pleine apogée de l'art roman. Est-ce à dire que l'origine de ce mode de couverture doive être cherchée dans l'art musulman? On invoque à ce sujet le caractère mauresque des consoles du dortoir de Poblet et la magnificence bien connue des charpentes des mosquées. Mais il faut avouer (et M. Lavedan ne manque pas de le dire) que ce sont là des arguments de peu de poids, et nous ne connaissons dans l'architecture mauresque aucune forme comparable à celle-ci.

Beaucoup plus intéressant est le groupe des églises à nef unique voûtée. On sait qu'elles sont caractérisées par la disposition des contreforts à l'intérieur de l'édifice, déterminant tout le long des murs une série de recoins que l'on a naturellement transformés en chapelles. M. Mâle a montré que le modèle où les architectes gothiques ont pu trouver cette disposition est peut-être l'église romane cistercienne de Fontenay où des berceaux transversaux épaulent le berceau de la nef. Mais on peut remonter à des antécédents plus lointains, que M. Lavedan signale en Mésopotamie, dans tout l'Orient, en Italie, ou plus simplement trouver le modèle immédiat sur place même, dans l'église romane de Saint-André-de-Sorède (département des Pyrénées-Orientales).

Dans le débat Catalogne-Languedoc, c'est encore la Cata-

logne qui l'emporte sans discussion possible. En effet on ne peut faire entrer en ligne de compte la nef de la cathédrale de Toulouse, qui date bien des premières années du XIIIe siècle, mais où manque l'élément essentiel de la saillie des contreforts à l'intérieur. Or le Languedoc ne possède aucune autre église gothique à nef unique qui soit antérieure au XIVe siècle [8]. La Catalogne au contraire a construit dès le milieu du XIIIe siècle à Barcelone deux églises de ce type : Sainte-Catherine des Dominicains et Saint-François des Franciscains, toutes deux malheureusement détruites aujourd'hui mais très suffisamment connues par les relevés du XIXe siècle et par les documents historiques pour que leur date et leur forme ne puissent pas faire de doute. Faut-il croire que c'est là la création propre de l'un de ces ordres ? ou tout au moins qu'ils l'ont adoptée comme leur type préféré ? M. Mâle a magnifiquement commenté les avantages que présentaient pour la prédication ces nefs uniques, véritables « églises de la parole ». Rien de plus juste. Mais M. Lavedan ajoute que les Frères Prêcheurs, non plus que les Franciscains, ne semblent pas s'être rendu compte de ces avantages [9], car on ne retrouve guère ce type d'églises dans l'histoire architecturale des deux ordres.

Par contre ces églises sont bien une création proprement catalane, non seulement parce que les deux premiers exemples en ont été construits à Barcelone, mais parce qu'aussitôt après ceux-ci on en trouve d'autres nombreux dès le XIIIe siècle à Barcelone, à Vilafranca, à Perpignan. Ainsi donc, conclut M. Lavedan,

> un architecte de génie a fixé vers 1250 à Barcelone le type d'un édifice nouveau par le plan, la structure, le sentiment de l'espace, type qui sera celui de la grande majorité des édifices du pays au XIVe siècle et que nous

8. On peut seulement supposer que l'église à nef unique et à contreforts intérieurs serait née dès le XIIIe siècle en Languedoc aussi bien qu'en Catalogne, si le développement de l'art méridional n'avait pas été interrompu par la défaite des Albigeois.

9. L'église des Jacobins de Toulouse, église-mère dominicaine, avec ses deux nefs égales, présente le maximum d'inconvénients, dit M. Lavedan. C'est juste pour les offices, mais non pour la prédication : le prêtre à l'autel n'est bien vu de personne, mais le prédicateur ne parlait pas de l'autel; à Toulouse la chaire était placée sur le côté de l'église et par conséquent mieux vue que dans n'importe quelle église à trois nefs. Mais il n'en reste pas moins vrai que la nef unique est encore plus avantageuse.

avons donc bien le droit d'appeler le gothique catalan. Mais nous écrivons *fixé*, non créé, parce qu'il n'a fait que mettre au point une œuvre préparée de longue main. Parmi les suggestions qui ont pu agir sur lui, parmi celles qu'il a retenues, nous devons compter [10] : l'art des cisterciens de Bourgogne; celui des dortoirs de Poblet et de Santes Creus; les églises couvertes de charpente sur arcs diaphragmes. Le passage joignant les chapelles latérales à travers les contreforts se rencontre à Fontenay et à Barcelone. Les arcs doubleaux de Barcelone ne sont que les arcs diaphragmes de Poblet ou de Jativa. Tout cela a été d'autant plus aisé à combiner que, dès l'époque romane, l'exemple de Saint-André-de-Sorède prouve que l'idée était, si l'on ose dire, dans l'air. La nouveauté technique, la croisée d'ogives, pour le constructeur catalan à la différence de ses confrères de l'Ile-de-France, n'est ici qu'un détail; le procédé de couverture ne modifiera pas pour lui la forme de l'édifice [11].

Au XIVe siècle les églises à nef unique bordées de chapelles sont encore beaucoup plus nombreuses. Malgré ce grand nombre, on n'éprouve jamais l'impression d'être en présence d'une construction en série. C'est qu'elles varient entre elles sur des points aussi importants que le nombre et la forme des travées de la nef, le tracé de l'abside, les voûtes des chapelles latérales qui sont en berceaux transversaux ou sur croisées d'ogives, le développement de ces chapelles qui tantôt sont réservées à la nef et tantôt entourent aussi le chœur, enfin surtout leur hauteur qui peut ou bien atteindre à la moitié seulement de celle du vaisseau central, ou l'égaler presque, ou bien l'égaler tout à fait, comme à Albi. C'est ce dernier caractère, le rapport de la hauteur des chapelles à celle de la nef, particulièrement important pour la maquette à l'extérieur, qui semble avoir fait la principale différence entre la Catalogne et le Languedoc : tandis qu'en Languedoc le cas le plus fréquent est celui des chapelles presque aussi hautes que la nef, ne laissant place dans celle-ci que pour des oculi et ne laissant presque pas paraître à l'extérieur les contreforts, le mode préféré des Catalans est celui des chapelles qui s'élèvent seulement jusqu'à mi-hauteur de la nef, lais-

10. Nous ajouterions ici en tête de la liste : l'antique prédilection des Méridionaux pour les grandes salles rectangulaires, qui se manifeste à l'époque romane dans les églises à coupoles d'Aquitaine et à l'époque gothique, dès le début du XIIIe siècle, dans la nef de la cathédrale de Toulouse.

11. Voilà dans quel sens l'on peut dire que le Midi a été réfractaire au gothique : la forme de ses édifices gothiques reste une forme romane. Le véritable gothique, au contraire, celui du Nord, est celui qui a tiré toutes ses conséquences de la découverte de la croisée d'ogives et dont la forme a été entièrement modifiée.

sant place pour de grandes fenêtres et dégageant à l'extérieur la moitié supérieure des contreforts qui déterminent des compartiments de vide tout autour de la masse centrale.

Comment se définit une architecture ? Par la manière dont elle prend possession de l'espace. De l'espace intérieur l'architecte catalan s'empare sans coup férir, de même celui du Languedoc. Mais au dehors ? C'est la pierre de touche. Il y a des styles qui prennent possession de l'espace en s'y infiltrant, avec subtilité : ainsi les Grecs. D'autres, comme les cathédrales françaises, paraissent le solliciter de lui faire place, tranquilles d'ailleurs et sûres de la réponse. Le Languedoc, comme Rome, la cathédrale d'Albi, comme le Colisée, s'imposent à lui d'un geste décisif et sans rencontrer de résistance. L'architecture catalane est effort, combat, drame; les volumes géométriques de ses façades, ses parois creusées de trous où s'affrontent l'ombre et la lumière, c'est un incessant combat entre l'homme et l'espace, que le constructeur semble ici marteler à coups de poing.

Si la nef unique est par excellence la forme catalane du gothique, il existe cependant en Catalogne des édifices gothiques à trois nefs, et ce sont même tous les plus importants de la fin du Moyen Age : la cathédrale de Barcelone, le chœur de celle de Gérone, la cathédrale de Palma de Majorque, l'église Sainte-Marie-de-la-Mer à Barcelone, etc. Mais ces édifices ne ressemblent pas à ceux du Nord de la France et ne s'en sont pas inspirés. Leur plan n'est pas le plan en croix de la basilique à transept : ce sont de grandes salles presque rectangulaires dont un côté, celui de l'abside, est arrondi et qui méritent le nom de *salon* qu'on leur donne en espagnol. Surtout leur structure et leur esprit diffèrent totalement : elles élèvent leurs trois nefs presque à la même hauteur; elles tendent vers le type des *Hallenkirchen* allemandes, qui est aussi celui de la cathédrale de Poitiers et de Saint-Hilaire de Carcassonne. La survivance d'habitudes romanes explique parfois cette disposition : c'est le cas à Poitiers et aussi peut-être, partiellement, pour la Catalogne où les églises à trois nefs de hauteur égale sont nombreuses à l'époque romane. Une autre raison, valable surtout pour les pays de brique comme la Hollande et la Flandre, fut certainement d'éviter ce membre d'architecture difficile à construire qu'était l'arc-boutant, indispensable dans les édifices à trois nefs inégales. Mais pour la Catalogne, pays de pierre, c'est surtout une raison esthétique qu'il faut invo-

quer : *la qualité même du sentiment de l'espace qu'avaient développé en elle ses nombreuses églises à nef unique.* Les architectes des églises à trois nefs en Catalogne vont s'efforcer le plus possible d'en identifier la conception avec celle des nefs uniques, de faire oublier les supports intérieurs, de *donner avec trois nefs l'illusion d'une seule.*

Les cathédrales de Paris, Reims, Chartres sont des forêts touffues où des troncs d'arbres arrêtent à chaque instant le regard, provoquant une série de coins et de recoins, des alternances incessantes d'ombre et de lumière où l'âme inquiète peut aisément se recueillir à l'écart, se dissimuler et prier; elles sont faites pour la méditation individuelle. Sur le plan vertical elles sont une affirmation de hiérarchie; la nef principale domine et semble protéger les collatérales; plus bas les chapelles; c'est le symbole de la société féodale. La cathédrale catalane, au contraire, rejette cette distinction et s'efforce de faire planer ses trois nefs à la même hauteur. Elle tend à diminuer le nombre et le volume de ses supports intérieurs pour n'offrir plus à l'œil qu'un grand espace aussi libre et aussi unifié que possible. Techniquement, cette conception spéciale se traduira par deux faits : la difficulté d'éclairer directement la nef principale; la diminution et souvent la suppression des arcs-boutants...

... Chacun a son rêve. Les architectes du Nord de la France, de Chartres à Beauvais, cherchent à monter de plus en plus haut. En Catalogne, c'est une sorte d'avidité spatiale. Le débat qui s'engage au xve siècle, lors de l'achèvement de la cathédrale de Gérone, est très significatif à cet égard. Dans les réponses des architectes consultés, le même mot revient toujours pour caractériser la nef unique : sa « noblesse ». Or une église d'une seule nef, quelle que soit la hardiesse de son constructeur, ne dépasse guère 22 mètres de largeur. C'est pour aller plus loin, pour faire plus *noble* qu'on lui adjoint des collatéraux, non pas comme une annexe, mais comme un prolongement. On les fait aussi pareils que possible au vaisseau principal; on leur donne même élévation; on réduit au minimum la ligne de supports qui en marque la limite. Pour tout dire, on cherche, dans la mesure du possible, à donner avec trois nefs l'illusion d'une seule. Les églises gothiques à trois nefs de la Catalogne sont filles de ses églises à nef unique.

Après cela on comprendra facilement combien est fausse l'opinion courante qui veut faire de la cathédrale de Barcelone une réplique de celle de Narbonne, pure construction du Nord transportée sans changement dans le Midi, édifice à deux étages nettement marqués, dont la structure permet d'éclairer directement le vaisseau central par de grandes fenêtres et comporte un système complet et magnifique d'arcs-boutants. Les chevets des cathédrales de Barcelone et de Gérone ont été construits dans la première moitié du xive siècle et sont par conséquent de très peu postérieurs à

celui de la cathédrale de Narbonne[12]. Le plan de ces chevets de Barcelone et de Gérone leur est commun avec beaucoup d'édifices de l'Ile-de-France, mais il ne présente pas les particularités de celui de Narbonne. Leur structure est très différente de celle de Narbonne ou des églises gothiques françaises : l'élévation de Narbonne se fait par deux paliers bien accusés, le déambulatoire n'étant pas plus élevé que les chapelles; l'élévation des cathédrales catalanes comporte trois paliers, également distants l'un de l'autre à Gérone où le déambulatoire s'élève à mi-hauteur entre les chapelles et le vaisseau principal, mais déséquilibrés à Barcelone où le déambulatoire s'élève presque à la même hauteur que la nef. La conséquence est que Gérone peut conserver des fenêtres éclairant la nef haute, tandis que Barcelone a seulement des oculi dans la nef haute et de grandes fenêtres dans le déambulatoire. L'une et l'autre de ces églises, mais surtout Barcelone, auraient fort bien pu se passer d'arcs-boutants; on les y trouve cependant, mais atrophiés, horizontaux, essentiellement différents des arcs-boutants savamment inclinés et compliqués de Narbonne. Le seul emprunt précis que les architectes de Barcelone et de Gérone ont fait à celui de Narbonne est le triforium qu'on ne trouve nulle part en Catalogne sauf dans ces édifices; l'emprunt est particulièrement net à Barcelone où se retrouve la particularité narbonnaise de la galerie contournant extérieurement les piles. Mais ce triforium est « comme une expression étrangère que ces architectes se croient obligés d'insérer dans leur discours, sans être bien certains de ce qu'elle signifie ». A Barcelone, où le déambulatoire est presque aussi haut que la nef, ce triforium paraît une gageure et n'est « qu'une pauvre galerie aveugle, à demi étranglée par les voûtes naissantes ». A Gérone, où la place pourtant ne manquait pas, le triforium n'est même pas une galerie, « c'est une série discontinue de niches, dont la fonc-

12. La presque simultanéité que les découvertes de M. l'abbé Sigal (rajeunissant les travaux de Narbonne) permettent de reconnaître entre la construction des chevets de Narbonne et de Barcelone (avec cependant encore au moins une dizaine d'années d'antériorité pour celle-là), ne suffirait pas à prouver que la catalane n'est pas une réplique de la française : les architectes ont pu avoir connaissance des plans, des projets d'un édifice qui sortait à peine de terre, comme ce fut le cas pour Bayonne,

tion, toute pittoresque, est de piquer une série de trous d'ombre entre les fenêtres du déambulatoire et celles de la partie haute ». On voit combien ces édifices sont différents de l'art français, qui à Narbonne au contraire conserve toute sa pureté.

Dans la nef de Barcelone les collatéraux continuent à être, comme dans le chœur, presque aussi élevés que le vaisseau central; mais les chapelles, divisées en hauteur et formant tribunes, sont portées à la même hauteur que les collatéraux; les fenêtres sont ainsi encore plus éloignées du vaisseau principal et la nef est encore plus sombre que le chœur. Le nombre des chapelles est double de celui des travées de la nef et des collatéraux (et à Sainte-Marie-de-la-Mer il sera triple) : c'est qu'il n'y a que quatre travées pour une longueur de presque une cinquantaine de mètres. Ainsi l'architecte commence à réduire les supports intérieurs; mais ces piliers restent massifs et compliqués de colonnettes. Le progrès va consister à réduire leur volume après avoir réduit leur nombre.

Cette diminution du nombre et du volume des supports intérieurs est poussée à l'extrême à la cathédrale de Palma de Majorque et à l'église de Sainte-Marie-de-la-Mer, qui sont « les deux sommets de l'architecture gothique catalane », bien que la première s'oppose à l'un des caractères essentiels de cette architecture par une recherche exceptionnelle des effets. A Palma, la portée des arcs est de 12 mètres, c'est-à-dire 45 p. 100 plus grande qu'à Reims; les piliers octogonaux, lisses, minces, sans chapiteaux, n'occupent ici que 1/12 de la nef, tandis qu'ils occupent à Reims et à Beauvais 1/6. Sainte-Marie-de-la-Mer n'a que quatre travées pour 60 mètres de longueur. Ainsi s'affirme ce « triomphe de l'espace intérieur » constamment poursuivi par l'architecte catalan.

M. Lavedan étudie encore avec la cathédrale de Manrèse un type bâtard, fusion des deux types à trois nefs et à une nef. Cet édifice a en effet une nef unique bordée de chapelles qui communiquent entre elles par un véritable collatéral,

l'extrémité intérieure du contrefort étant traitée comme un support intérieur, mais ce collatéral ayant la même voûte que la chapelle contiguë. Le vaisseau principal domine d'ailleurs nettement l'étage inférieur, si bien qu'on trouve ici l'exemple catalan le plus proche de Narbonne, mais les arcs-boutants traités par masses robustes restent fidèles à l'esprit local.

Il faut mettre à part quelques édifices attardés, situés pour la plupart en dehors de la Catalogne proprement dite, dans le royaume de Valence et dans les Baléares, édifices où des souvenirs précis révèlent l'influence d'un édifice voisin plus important, et que M. Lavedan étudie sous le titre « Les épigones du XIIIe siècle ».

Enfin l'architecture gothique catalane s'achève au XVe siècle par un chef-d'œuvre, la nef de la cathédrale de Gérone. Pour remplacer la nef romane et compléter le chœur dont nous avons parlé, le chapitre réunit en 1416 un congrès de douze architectes auxquels fut posée la question : nef unique ou trois nefs ? Contre l'opinion de la majorité (7 sur 12) mais suivant l'avis de l'architecte attitré de la cathédrale, Boffy, le chapitre se décida pour la nef unique, « parce qu'elle est plus solennelle, plus noble et plus claire ». Cette nef de Gérone, haute de 34 mètres et large de 23, le plus grand vaisseau qui ait jamais été voûté, est un des monuments les plus grandioses d'Europe. Par la simplicité parfaite de ses volumes, elle atteint à la grandeur romaine.

Un chapitre consacré à l'étude des cloîtres et un autre à celle des portails complètent cet excellent tableau de l'architecture gothique catalane.

La conclusion se dégage d'elle-même de l'étude détaillée des monuments. Le caractère essentiel de l'architecture religieuse gothique catalane, c'est l'absence des effets. Dans l'architecture du Nord, à côté des problèmes de structure, la recherche des effets tient une place considérable. L'architecture catalane est essentiellement structure. C'est pourquoi elle échappe complètement au flamboyant et ce caractère de l'architecture religieuse est d'autant plus remar-

quable que dans l'architecture civile, au contraire, la recherche de la décoration est poussée à l'extrême : un exemple typique nous est donné par la chapelle Saint-Georges du Palais de la Généralité à Barcelone; c'est le seul édifice religieux de la Catalogne qui soit flamboyant, et il appartient à un monument civil. Ainsi l'architecture gothique de la Catalogne s'explique avant tout comme un prolongement de son architecture romane; la tradition cistercienne lui a fourni le reste; cet art cistercien primitif, qui en France est mort de bonne heure, a survécu en Catalogne.

Georges GAILLARD.

TROIS DOCUMENTS

POUR L'ÉTUDE

DE L'ADMINISTRATION INTÉRIEURE DU ROYAUME D'ARAGON

(*Suite**.)

I

Confirmation par Jean II, roi d'Aragon, de deux pragmatiques de son prédécesseur Alphonse IV au sujet des droits de lezda.

1459, 10 janvier. — Barcelone.

(Archives de la Couronne d'Aragon, Reg. 3407, ff. 75-77.)
Confirmatio binarum pragmaticarum ab rege Alfonso IIII editarum super juribus lezdarum que sunt hic inserte.

Nos Joannes et cetera. Meminimus serenissimum regem Alfonsum fratrem et predecessorem nostrum memorie preexcelse fecisse quandam pracmaticam ejus manu signatam ac suo sigillo comuni impendenti munitam tenoris sequentis : Nos, Alfonsus, Dei gratia rex Aragonum Sicilie citra et ultra Farum, Valencie, Hierusalem, Hungarie, Majoricarum, Sardinie et Corsice, comes Barchinone, dux Athenarum et Neopatrie ac etiam comes Rossilionis et Ceritanie, inter alia que nostra pragmatica sanctione tenoris sequentis : Nos, Alfonsus, Dei gratia rex Aragonum, Sicilie citra et ultra Farum, Valencie et cetera, expeditis bellis citerioris Sicilie regni que victis hostibus, Deo actore, feliciter consumpsimus, nichil profecto sepius nobis in mentem venit quam quod unusquisque suis rebus contentus, ab alienis abstineat, quodque unicuique juris debetur plena exhibitione reddatur. Sane quamquam circa

* Voir *Bull. hisp.*, 1935, n° 3, p. 309.

exactionem jurium lezdarum que nostre curie regie spectare et pertinere noscuntur, quomodo illa fienda sit, et circa condistrictuales per solutionem fraudati juris, quemadmodum unus pro alio teneatur et exhigi possit ex sententiis nostrorum predecessorum, dive recordationis, vim legis obtinentibus in contradictorio judicio, maturo et solemni consilio promulgatis, tantum satis et prospectum est tum quia dicti non nullis ex officialibus ejusdem modi regie curie ministris, seu exactoribus horum jurium, interdum ignavia, interdum ignorantia et interdum utraque, harum sententiarum observantiam et fines in damnum nostre curie non solum pretereunt sed admitunt, justum atque civile est ut quod nostris ab erariis illorum detraxit abusus, nostro remedio restituatur. Hac itaque inviolabili et in perpetuum valitura nostra pragmatica sanctione habita super his sacri nostri consilii deliberatione matura, statuimus, sanctimus, editimus et ordinamus easdem regias sententias juxta earum pleniores tenores et series esse in viridi observantia tenendas et debite executioni mandandas. Preterea quod variis modis et viis exquisitis dolo interdum, calliditate sepius, et salvataria plerumque, ejusdem jura curie nostre substrahuntur pro indemnitate nostra ut penitus fraudibus obvietur, statuimus et ordinamus quod ubi naves vel alia vasa maritima mercibus vel rebus onusta in oras nostre ditionis maritimas appulerint undecumque veniant jura omnium lezdariorum et alia quevis jura que ex transitu acquiruntur indiminuta nobis et curie nostre solvant et prestent, nisi aliis officialibus nostris illa solverint vel prestiterint. Hoc idem inviolabiliter observari jubemus quod ubique maritimarum nostri imperii naves ipse vel vasa maritima rebus vel mercibus onerentur, jura lezdarum et quecumque alia jura que transitu acquiruntur omnium lezdariorum seu transitu per que mare sulcando recta via transitura sint curie nostre integra et indiminuta inferant et solvant, pro quorum exactione patroni scribe et alii qui ad hoc teneantur ad dandum manifestum eisdem nostris officialibus seu ministris integrum et sine fraude de rebus et mercibus ipsis in navibus vel vasis, devectis cunctis remediis, compellantur etiam si in oris terrarum baronum aut ecclesie ditionis nostre maritimis naves ipse vel vasa hujusmodi appulerint, jus enim ex lezdis ipsis seu transitibus curie nostre debitum et pertinens ubique terrarum nostre ditionis debitores reperiantur, manu regia nullo alio juridictionis implorato auxilio, tanquam precipuum nostre preeminentie et regalie exhigi potest. Et ne aliquid colore guidaticorum nobis ex ipsis juribus subtrahi possit, sub pena fidelitatis omnibus officialibus subditis et vassallis nostris interdicimus, inhibemus et prohibemus atque omnem eis debitores eosdem in prejudicium

jurium nostrorum guidandi, vel quomodolibet assecurandi, abdicamus et tollimus potestatem, et si a quoquam contrafactum fuerit ultra penam fidelitatis, quam ipso facto incurrat ad omnem interesse inde curie nostre prestandum talem contrafacientem et ejus bona teneri volumus et declaramus. Quo circa serenissimis regine consorti et Johanni regi Navarre fratris nostris carissimis, et locumtenentibus generalibus nostrum super his significamus intentum, quo volumus, disponimus et ordinamus archiepiscopos, episcopos et alias quasvis ecclesiasticas potestates cujusvis dignitatis gradus preheminentie vel conditionis existant quantum opus sit requirimus et ortamur, aliis vero vicesgerentibus, thesaurariis generalibus et provincialibus, magistris justiciariis, gubernatoribus, justiciariis justiciis, strathicotis, magistris secretis, magistris portulanis, capitaneis ad pacem et ad guerram, bajulis generalibus et localibus, procuratoribus regiis et ceteris erariis comissariis, çalmedinis, subvicariis, suprajuntariis et merinis aliisque universis et singulis officialibus et subditis nostris dictorumque officialium locatenentibus presentibus et futuris ad quos spectet, dicimus et mandamus scienter deliberate et consulte sub debito fidelitatis quo nobis tenentur quatinus pragmaticam sanctionem hujusmodi firmiter teneant et observent exequantur et compleant tenerique exequi et compleri faciant. Et non contrafaciant vel veniant seu aliquem contrafacere vel venire permitant quavis ratione vel causa. Verum ne sub ignorantie velamine se quisquam valeat excusare hanc nostram pragmaticam sanctionem per loca solita et per illius affixionem in locis insignibus et publicis jurisdictionum eis comissarum volumus publice divulgari et de hujusmodi publicatione ad nos publica documenta transmitti. In cujus rei testimonium presentes fieri jussimus nostro comuni sigillo in pendenti munitas. Datum in Castro Novo civitatis nostre Neapolis, die sexto decimo mensis januarii, anno a nativitate Domini millesimo CCCC° XXXX° VIIII° regni nostri Sicilie citra Farum anno quinto decimo, aliorum vero regnorum nostrorum XXXIIII° Rex Alfonsus. Tempore superiori providisse meminimus pro jurium nostrorum indemnitate, satis tantum et prospectum est ne aliquid colore guidaticorum nobis ex juribus nostris subtrahi posset, quemadmodum officialibus omnibus subditis et vassallis nostris sub pena fidelitatis interdiximus et prohibuimus guidandi vel alias modo aliquo quospiam nostre curie debitores in prejudicium jurium nostrorum assecurandi facultatem, eis et eorum cuique abdicantes omne posse contrarium attentandi, quod si per quospiam contrarium attentari contingeret preter fidelitatis penam, in quam contrafatientium quemque incurrisse decernimus ad omnem interesse, inde nostre curie prestandum talem

contrafacientem et ejus bona teneri declaratum est et provisum. Et quoniam non nulli ex officialibus nostris contra dispositionem pragmatice sanctionis nostre preinserte nonnullos jurium nostrorum debitores guidare et assecurare presumunt. In ejusmodi curie nostre damnum non parum penas dessuper adjectas incurrere non vereuntes que res in admiratione, non exiguam nos adduxit, propterea abusus ipsos funditus tollere et ipsorum jurium nostrorum indemnitati consulere, penitus volentes reservata nobis de penis per ipsos officiales eadem causa jam comissis punitione condigna confirmantes in primis pragmaticam nostram preinsertam et omnia in illa contenta que per locumtenentes generales, gerentesvices gubernatoris et officiales omnes nostros illibata servari disponimus, volumus et providemus et de novo ipsi pragmatice sanctioni adjicimus declarantes quod si e certo per quosvis ex nostris generalibus locumtenentibus, gerentibusvices gubernatoris ac officialibus et subditis nostris cujusvis status gradus et preeminentie fuerint, tam presentibus quam successive futuris, guidari vel asseccurari contingat aliquos ex his qui nostre curie jurium sunt debitores in ipsorum nostrorum jurium prejuditium et damnum vel eis moratorias aut aliam quamlibet dilationem qua se tueri possint ne ad solutionem fiendam, ex templo jurium ipsorum nostrorum quibus debitores erunt se tueri et juvari queant ipso facto quo illos guidaverint vel asseccuraverint aut eis moratorias vel dilationes aliquas concesserint ad omne id ad quod hii qui ipsi nostre curie tenerentur et essent obnoxii cum interesse inde nostre curie prestando eosdem locumtenentes generales, gerentesvices gubernatoris et alios quosvis officiales teneri volumus et ad solutionem totius quantitatis quam hii, qui guidati erunt, tenerentur, eos ex prenominatis qui illos guidaverint de propriis eorum bonis faciendam volumus providemus et decernimus astringi; et nostre curie specialiter obligari contra quos per bajulum nostrum Cathalonie generalem vel ipsum officium regentem vel ejus locumtenentem vel per ipsorum nostrorum jurium exactores rigide procedi volumus et providemus pro eo ad quod teneantur, omni sublata dilatione, conferentes dicto bajulo generali et aliis proxime nominatis et cuicumque ipsorum quatenus necessarium censeantur omnem facultatem et posse gerentisvices gubernatoris officiales et alias personas dicta guidatica concedentes executandi successive, prout decet, inhibentes quibusvis serenissimis locumtenentibus generalibus ac gerentibusvices gubernatoris generalis et omnibus officialibus in preinserta pragmatica nominatis quatenus contra dispositionem et declarationem nostram presentem aliquid attentare vel providere nullo pacto presumant de quo eis et eorum

cuique ad cautelam facultatem omnem interdicimus atque posse irritum et nullum decernentes si secus fuerat. Quinimo de presenti nostra declaratione dictum illustrissimum regem Navarre fratrem et locumtenentem nostrum generalem conscium reddentes mandamus gerentivices gubernatoris in Cathalonie principatu ac personis nostris aliis subditis quibuscumque et officialibus omnibus prementionatis quatenus forma presentis nostre confirmationis et declarationis diligenter prospecta, illam et omnia in ea contenta teneant firmiter et observent tenerique et observari per quos deceat, faciant efficacissime atque mandent et contrarium non faciant quanto dictus rex nobis complacere, gerentivices gubernatoris et alii officiales et subditi nostri preter penam in preinserta pragmatica adjectam aliam graviorem nostro reservatam arbitro cupiunt evitare. Verum ne sub ignorancie velamine se quisquam valeat excusare hanc nostram pragmaticam sanctionem per loca solita et per illius affixionem in locis insignibus et publicis jurisdictionum eis comissarum volumus publice divulgari ac in scribaniis dictorum locatenentium nostrorum generalium et in scribaniis seu curiis dictorum gerentivices gubernatoris et aliorum officialium per illarum scribas registrari et ad nos publica documenta transmiti. In cujus rei testimonium presentes fieri jussimus communi nostro sigillo pendenti munitas. Datum in castro Salvatoris ad mare alias Oni prope nostram civitatem Neapolini, die secundo mensis januarii, anno a Nativitate Domini M° CCCC L° octavo, regnorum nostrorum anno quadragesimo tercio, hujus vero citerioris Sicilie regni vicesimo quarto, rex Alfonsus. Et quia intentionis nostre est ut dicta pragmatica et omnia et singula in ea contenta ad unguem observentur preinserta pragmatica et omnia et singula in ea contenta laudamus, aprobamus, ratificamus et confirmamus et nostre hujusmodi laudationis, aprobationis, ratificationis et confirmationis munimine roboramus ac etiam ad uberiorem cautelam de novo concedimus. Mandantes gerentivices nostri generalis gubernatoris in principatu Cathalonie ceterisque universis et singulis officialibus nostris dictorumque officium locatenentibus sub nostre ire et indignationis incursu penaque trium milium florenorum auri de Aragonia a bonis cujuslibet contrafacientis exhigendorum et nostris aplicandorum erariis quatenus preinsertam pragmaticam et omnia et singula in ea contenta teneant firmiter et observent tenerique et observari faciant inviolabiliter per quoscumque, et non contrafaciant nec per aliquem contrafieri permittant aliqua ratione vel causa si penam predictam iramque et indignationem nostras cupiunt non subire. In cujus rei testimonium presentis fieri jussimus nostro comuni sigillo inpendenti munitis. Datum Barchinone, die decimo

januarii anno a Nativitate Domini M° CCCC° L VIIII°, regni Navarre anno XXX IIII°, aliorum vero regnorum nostrorum anno secundo. Rex Joannes.

II

Pragmatique de Jean II réformant le contrôle des comptes par le maestre racional.

1459, 10 mars. — Valence.

(Archives de la Couronne d'Aragon, Reg. 3406, ff. 119 v°-127 v°.)

Pragmatica domini regis super oficio magistri rationalis, et aliorum oficialium.

Nos Johannes et cetera. Tunc regna et imperia perenni quadam soliditate firmari et stabiliri videntur, cum ab illis peccunie cupido, cunctorum seculi hujus malorum fundamentum et basis, exulat male equidem sese res habent cum ea que virtute conari debent peccunia ipsa effici tentantur, pestis enim avaricie ad omnia nefanda adeo mortalium pectora cogere visa est quod fidem probitatem ceterasque bonas artes ab eorum animis revocat. Sane cupientes ad modum pestem ipsam avaricie ab omnibus oficialibus et ministris, jus pro nobis reddentibus, hisque presertim qui triennalia officia in principatu Cathalonie exercent, et in futurum exerciturі sunt, procul esse et radicitus evellere, quando quidem ex quo ad apicem regnorum et terrarum dive memorie predecessorum nostrorum [1] devenimus, nostre innotuerit celsitudini ipsius modi triennales officiales ab aliquibus citra temporibus adeo ab evis laxis et quodammodo inefrenate in administratione officiorum eorumdem sese habuisse quod de stabilitis sibi salariis et graciis minus contenti, jura, redditus et emolumenta fiscalia, ut rem suam propriam, occupare et in suos proprios usus convertere compluresque fraudes, dolos, ommissiones et alia plura facinora in redditione suorum compotorum perpetrare non formidarunt. Que omnia evenisse comperimus culpa quadam necligencia atque desidia eorum qui juxta regias ordinationes, pragmaticasque sanctiones super his editas, compota et rationes ab ipsis officialibus triennalibus audire, excurrere et examinare ac reliqua rationum petere et exequi mandare debebant et tenebantur. Et quamquam per hujusmodi ordinationes et pragmaticas sanctiones clare memorie predecessores nostri his fraudibus, dolis et ommissionibus per optime ac valde accurare consuluerint, volentes tamen ipsorum predecessorum nostrorum

1. Le texte porte, sans doute par erreur du copiste : *primogenitorum nostrorum.*

memoranda vestigia insequi et oficium magistri rationalis curie nostre, quod inter alia regie nostre domus, officium precipuum est, aliqualiter reformare et item ejusmodi rapinis, fraudibus, dolis et ommissionibus acuratius consulere et ne abinde fiant et perpetrentur viam omnem pro virili nostra precludere ac pro rerum et temporum exigentia hominumque malicia tam quoad ipsos oficiales quam etiam quoad compotorum ejusmodi auditores et examinatores solerti studio occurrere, quia crescente hominum malicia novisque machinationibus pullulantibus novo convenit antidoto mederi, ordinationes subscriptas et pragmaticas sanctiones maturo siquidem ac digesto preeunte consilio concedere decrevimus. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

In primis itaque attendentes serenissimum dominum regem Alfonsum, fratrem et predecessorem nostrum memorie inmortalis, in comissionibus officiorum triennalium dicti principatus Cathalonie providisse et ordinasse quod dicti oficiales triennales de his omnibus et singulis que ratione eorum oficiorum intra quodlibet semestre regiminis eorum ad manus suas, seu regentium pro eis officia triennalia hujusmodi, quomodolibet pervenissent, intra unum mensem exinde sequentem et peremptorie compota et rationes ac de exitu seu illorum distributionibus cum debitis et opportunis cautelis ad ipsiusmodi rationum discussionem et plenam liquidationem necessariis apud dictum officium magistri rationalis curie nostre ponere et assignare tenerentur et forent astricti, quodquod, finito hujusmodi officiorum suorum regimine, intra unum mensem etiam simile compotum et rationem iidem oficiales triennales reddere tenerentur de his omnibus. Si que post novissimi semestris compota et rationes ad illorum manus pervenerint et quod receptas integrales et non cum deductione supretuum ejusmodi officiales triennales facere haberent refunderentque nichilominus quidquit regie curie foret refundendum. Et quod nichil reciperent nisi presente curie eorum scriba introitum ipsum pro curie ejusdem cautela scribente et testificante, quod nisi fecissent, exinde, omni salario et comodo dictorum oficiorum rex idem decrevit illos esse privatos. Attendentes etiam serenissimam bone memorie dominam Mariam, reginam, consortem et locumtenentem dicti domini regis ex illius commissione et voluntate certis optimis mota respectibus, tempus dicti semestris ad octimestre protendisse et ampliasse, sive duos menses ipsi semestri adjunxisse, et agregasse prout in dictis comissionibus officiorum et adjunctione pretacta ad quas nos referimus seriosius continentur, et licet quamplures difficultates in pratica dicti semestris temporibus retrolapsis occurerint et eamobrem ut credimus pretensio et ampliatio memorata facta fuerit, quia tamen

utilius eidem curie nostre futurum est, ut officiales ipsi triennales de parvis potiusque de magnis receptionibus et administrationibus rationibus reddant, pragmatice sanctimus, statuimus, providemus et ordinamus quod provisa et ordinata per dictum felicis recordationis regem Alfonsum ac illis adjuncta et agregata, ut supra memoratur, per dictam reginam ejus consortem et locumtenentem super redditione compotorum dictorum officialium triennalium ad unguem serventur et in viridi observantia permaneant. Itaque juxta modum subscriptum dicti officiales triennales de octimestri in octimestre sua compota apud oficium magistri rationalis predictum reddere habeant et teneantur. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Et quoniam experiencia rerum magistra edocente, pauci ex memoratis officialibus triennalibus dictam pragmaticam sanctionem vel statutum et ordinationem hactenus, ut tenebantur, observarunt, neque eos metus pene jamdicte deterruit quin pene omnes in illam inciderunt et in reintentes acrius sit agendum et providendum, propterea dicti sacri consilii nostri deliberatione precedente, pragmatice sanctimus, statuimus et ordinamus quod magister rationalis curie nostre teneatur et debeat intra unum mensem post lapsum unius cujusque octimestris, ex portariis vel aliis ministris sui oficii ad officiales triennales qui ad reddenda sua compota juxta formam memoratam negligentes, seu remissi fuerint ipsorum tamen officialium expensis mittere eisque injungere et mandare quod intra certum tempus per ipsum magistrum rationalem oficialibus ipsis prefigendum, quod mensis spatium non excedat, compotum et rationem de receptis et administratis per eos intra dictum octimestre, in ejus oficio magistri rationalis reddere habeant et teneantur; ipseque magister rationalis seu ejus locumtenens ac sui oficii scribe tunc in compotis talium officialium triennalium negligenter et remisse, ut prefertur, in redditione illorum sese habentium et qui tam pertinaciter compotum seu rationem exacti octimestris reddere non curaverint, nostrasque pragmaticas sanctiones statuta et ordinationes hujusmodi parvifecerint, ob quamquidemrem ipsum magistrum rationalem, ut premittitur, ad eos mittere opportuerit salarium et graciam ac alia oficii comoda dicti octimestris nullo pacto admittant quin potius tanquam ab illis privatos ab eorum compotis repellant, et hoc intelligatur de quolibet octimestri ipso tamen in casu contraventionis. Que omnia per ipsum magistrum rationalem ejusque in oficio locumtenentem et scribas tenaciter observari volumus sub privatione eorum salarii unius anni. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Si vero ipsi officiales hujusmodi, mandatis magistri rationalis

parere denuo distulerint, attentoque duplici extunc fuerint contumacia innodati videlicet non observationis dictarum pragmaticarum octimestris et mandati ipsius magistri rationalis, sanctimus, statuimus et eadem cum deliberatione ordinamus quod in hoc casu ipse magister rationalis bona omnia dictorum officialium triennalium, suis predictis mandatis non parentium, describi et annotari faciat. Et si forte iidem officiales indurato siquidem non hec substituerint et non curaverint de receptis intra ipsum octimestre compotum et rationem reddere, quin potius omnis initii sui regiminis et seu cujuslibet octimestris non redditis compotis lapsus fuerit, quia crescente contumacia crescere debeat et pena, tales officiales et tam perverso animo se gerentes, in penam quingentorum florinorum incidisse decernimus, eorumque personas, penis arbitrio nostro reservatis, subici volumus et ordinamus in quoquidem casu dictus magister rationalis sub pena mille florinorum proinde exacta cum diligencia teneatur et debeat quod hujusmodi officiales triennales sic reintentes per dictos ejus portarios aut alios oficiales capiantur et carceribus detrudantur a quibus nullatenus liberentur seu alicui manuleute tradantur de quo cunctis nostris oficialibus majoribus et minoribus potestatem omnimodam adnuimus donec facta nostre celsitudini noticia de premissis quid ulterius agendum sit providerimus. Et ne officium talis officialis interea rectore careat volumus et providemus quod captura dicti officialis durante et donec aliter per nos fuerit provisum ejus judex seu assessor ubi alii non fuerint officiales pro dicto regendo oficio ordinati ipsum oficium regat et exerceat. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Verum quia prefatus magister rationalis de facili diem ingressus regiminis eorumdem officialium ignorare posset et per hujusmodi ignorantiam a premissis sese excusare volentes huic ignorancie optime consulere, statuimus, sanctimus et pariter ordinamus quod abinde in antea scribe curiarum quarumcumque dictorum officialium triennalium, sive scribanias ipsas regentes, intra unum mensem, post introitum cujuslibet novi oficialis, teneantur per eorum literas, sigillo curiarum dictorum officialium sigillatas, dicto magistro rationali significare diem ingressus dicti novi oficialis, hocque facere teneantur dicti scribe, seu ipsas scribanias regentes, sub pena quingentorum florenorum fisco nostro aplicandorum. Ipse vero magister rationalis posteaque per litteras ipsas de die ingressus dictorum officialium sibi innotuerit per scribas sui oficii diem ipsum ingressus cujuslibet predictorum officialium in libro notamentorum sui oficii scribi faciat ut exinde percipi et haberi possit tempus introitus regiminis dictorum officialium. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Deinde sanctimus, providemus et hac eadem pragmatica sanctione ordinamus quod posteaque ipsi officiales triennales per se aut procuratores suos legitimos plena potestate sufultos pro reddendis compotis, juxta formam supra mentionatam de eorum octimestribus ad ipsum magistri rationalis oficium venerint et quaternum seu librum suarum rationum seu compotorum presentaverint, incontinenti dictus magister rationalis per unum ex dictis scribis sui oficii in ipsiusmodi quaterno seu libro scribi faciat quibus die mense et anno ipsa compota et per quem officialem seu procuratorem suum fuerint oblata nomina et cognomina hujusmodi oficialis, vel procuratoris, ibidem describendo; quiquidem officiales triennales vel illorum procuratores incontinenti vel saltem intra dies decem a die quo ipsa compota in dicto oficio presentaverint in antea numerandos, teneantur et debeant dicta compota medio ad sancta Dei quatuor Evangelia juramento adverare quod nisi fecerint compota ipsa pro juratis haberi volumus et censemus ipsique officiales lapsis predictis decem diebus proinde et ad omnia illa teneantur ad que tenerentur si hujusmodi compota medio ipso juramento adverassent. Et nichilominus dictus magister rationalis actus adverationis et juramenti dictorum compotorum in ipso quaterno seu libro compotorum per aliquem ex sui oficii scribis scribi et annotari faciat, diem mensem et annum ibidem exprimendo, quod nisi fecerint in penam privationis salarii anni unius magistrum rationalem ejusque locumtenentem et scribas dicti oficii incidisse volumus atque decernimus. Et si forte post dictam adverationem vel habitis ut supra habetur pro juratis dictis compotis, officiales ipsi triennales per se aut eorum procuratores in datis aut receptis dictorum compotorum quidpiam addere voluerint, idem magister rationalis per scribas ejusmodi oficii diem mensem et annum in quibus ipsa fiet additio continuari et scribi in ipsis compotis faciat sub pena predicta. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Sed quia compotis et rationibus hujusmodi oficialium triennalium in quolibet dictorum octimestrium oblatis, ut supra habetur, per quem necessarium est pro curie nostre interesse quod illorum examinatio, perscrutatio et liquidatio non differatur, sanctimus, statuimus et ordinamus quod dictus magister rationalis in ejusque oficio locumtenens et scribe memorati, sub pena ammissionis salariorum suorum unius anni, pro vice qualibet qua per eos seu aliquem ex eis contrafactum fuerit, in continenti dictis compotis oblatis et adveratis seu pro juratis habitis, ut prefertur, illa summo cum studio recognoscant, examinent, sument, perscrutentur et liquidentur formando dubia super compotis ipsis et omnia alia faciendo que pro veritate dictorum compotorum excutienda seu

indaganda et aliter juxta stilium, praticam et observantiam dicti oficii rationalis fieri solita sunt, necessaria ac etiam opportuna. Hocque facere teneantur dicti magister rationalis in ejusque officio locumtenens et scribe intra sex menses posteaque memorata compota fuerint jurata et adverata vel pro juratis et adveratis habita, ut premittitur, inmediate sequturos. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Et ut facilius officium rationalis predictum vel illius ministri presentes siquidem et futuri in examinatione dictorum compotorum instruantur et veram de receptis per dictos officiales faciendis noticiam habere possint sanctimus, statuimus et etiam ordinamus quod dictus magister rationalis per scribas dicti oficii in quodam libro, ad hoc specialiter deputato, scribi et annotari faciat ea omnia et singula, de quibus ipsi officiales triennales, eorum officiorum occasione, quicumque habere seu recipere consueverunt. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Porro quod ex premissis non satis, ut convenit, ipsorum oficialium triennalium dolis, fraudibus et omissionibus provisum et compertum habemus, quandoquidem, exactis temporibus, perpetrati ab illis doli, fraudes et ommissiones cautionis nos reddidere, sanctimus, statuimus et providemus quod dictus magister rationalis curie nostre, in fine regiminis cujuscumque ex officialibus triennalibus, inquisitionem, investigationem et perscrutationem diligentem faciat ex et de quibuscumque dolis, fraudibus et ommissionibus per ejusmodi officiales triennales in compotis eorum oficiorum in dicto rationalis oficio dandis comissis et perpetratis, hoc inter alia videlicet modo quod ipse magister rationalis per se, aut alios de dicto oficio ipsius nomine, solitam fieri faciat preconitzationem in civitate Barchinone et aliis civitatibus Cathalonie et villis Catalonie principatus, que sunt capita vicariarum et subvicariarum, et alibi, si sibi videbitur, super modo denuntiandi quasvis quantitates ac alias quascumque res per ipsos officiales triennales, ratione seu occasione dictorum oficiorum, habitas et perceptas. Et item videat et recognoscat seu videri et recognosci ingenti cum studio faciat libros curiarum ipsorum oficialium triennalium, quos sibi videbitur recognoscendos et signanter eos ubi compositiones, remissiones, guidatica et alia hujusmodi describuntur et continuantur et etiam prothocolla notariorum ubi pariter continuantur arresta, manuleute, paces, treuge et securitates hinc inde inter partes inhite et firmate. Necnon libros comentarienses sive carcerum custodum quibus introitus et exitus ipsorum incarceratorum continuari, describi et annotari consueverunt et debent ut infra a nobis sanctitum est provisum et etiam ordinatum. Et insuper libros hospitum luppanarum et libros etiam scribarum

sacramentalium vicinatus hostium sive de vehinatge et aliorum similium in Cathalonia usitatorum ubi sunt continuata salaria et alia que dantur officialibus triennalibus, tam per ipsum sacramentale et universitates ipsa privilegia vicinatus sive de vehinatge obtinentes, quod per partes procuratas pro cavalcatis et laboribus, quos ipsi officiales occasione processuum sacramentalis et de vehinatge seu aliter faciunt et substinent. Ceterum inquirat idem magister rationalis seu inquiri faciat a mulieribus questuarie viventibus et ab arrendatoribus ludorum et aliis quibuscumque personis a quibus scire veridice poterit emolumenta aut alia quecumque per eosdem oficiales triennales suorum officiorum causa, seu occasione, adquisita habita et recepta. Et nichilominus videat et recognoscat quosvis processus coram judicibus et inquisitoribus tabule oficialium ipsorum acuratos et processus pacium et treugarum ratione duplarum per ipsos oficiales receptarum. Et demum dolos ejusmodi fraudes et ommissiones inquirat seu inquiri faciat magister rationalis ipse a judicibus assessoribus vel assidentibus advocatis et procuratoribus fiscalibus et item ab advocatis et procuratoribus pauperum, a subbajulisque capitibus scubiarum et a sagionibus ac ab omnibus scribis et aliis quibuscumque ministris curiarum dictorum officialium triennalium et a quibuscumque aliis personis. Et tandem videant libros tertiorum, quintorum et aliorum quorumcumque jurium regiorum in curiis ejusmodi officialium colligi et percipi solitorum et quibusvis compertis per dictas inquisitiones perscrutationes et investigationes visis summa cum diligentia, ipse magister rationalis per ejus in oficio locumtenentem scribas et ministros oficii ipsius referimenta fieri faciat de dictis compotis per dictos oficiales triennales in eodem oficio datis et exhibitis, cum his que per istiusmodi inquisitiones et investigationes repererint. Hocque facere et implere curent omni cum efectu et complemento, dicti magister rationalis, ejusque locumtenens et scribe intra duos annos a fine cujusque trienni continue computandos quibus non liceat sub pena privationis salarii unius anni preaposita compota dictorum officialium triennalium difinire donec inquisitiones et investigationes proxime memorate facte fuerunt. Quod si forte hujusmodi diffinitiones fierent non precedentibus inquisitionibus, prescrutationibus et investigationibus memoratis et preambulis referimentis, inde sequtis pro infectis et nullis haberi volumus et censeri residua vero in dictis compotis reperta una cum penis ab ipsis officialibus quovismodo comissis. Idem magister rationalis per suas significatorias aut per alios promptiores modos curie nostre utiliores tam contra dictos officiales triennales quam contra eorum fidejussores et ipsorum heredes, bonorumque deten-

tores ac bona eorum exequi faciat indilate omni siquidem ad hec diligentia adhibita. Verumtamen, si idem magister rationalis et in ejus oficio locumtenens et scribe dicti oficii intra dictum tempus annorum duorum premissa omnia et singula, ut prefertur, usque ad finalem certificatoriam inclusive non fecerint, eorum oficiis ipso jure et facto decernimus fore privatos. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Cum autem in dicto magistri rationalis officio abusus inoleverit quod scribe dicti officii officialibus et personis compotum et rationem in eodem officio reddituris compota et rationes per illos danda scribunt, ordinant et fabricant, quod absurdissimum curieque nostre valde damnosum est propterea hac eadem edictali ordinatione sanctimus et statuimus quod locumtenens et scribe dicti oficii magistri rationalis presentes si quidem et futuri sub pena privationis officiorum suorum abinde in antea non audeant seu presumant compota quorumcumque oficialium nostrorum in ipso reddenda oficio scribere ordinare aut fabricare. Sed circa ea que ad eorum oficia spectant studio et diligentia acuratis intendant et vacent. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Item sanctimus et ordinamus quod quilibet ex notariis et tabellionibus publicis ac curiarum scribis seu scribanias ipsas regentibus ad solam et simplicem requisitionem et instantiam dicti magistri rationalis seu in ejus oficio locumtenentis aut alterius de scribis sui oficii vel cujusvis de suis ministris libros predictos notas, prothocolla et alias quasvis scripturas in eorum potestate existentes seu per eos receptas teneantur et debeant illis, aut cuilibet illorum ostendere ,edere et exhibere sub pena privationis officii eis comissi et quingentorum florenorum fisci nostri comodis aplicandorum. Et iidem facere teneantur comentarienses sive carcerarii de eorum libris et scripturis sub eadem pena. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Statuimus insuper et etiam ordinamus ac providemus quod quilibet oficialis triennalis sub pena mille florenorum ac etiam salarii gracie et omnis comodi ejusdem oficii ammissionis teneatur et sit astrictus nedum compositiones et omnes receptas per eum occasione sui oficii quavis causa faciendas, sicut jam ordinatum et statutum est, in scriptis per scribam sui oficii aut ejus juratos redigi facere et in libris ad hoc deputatis continuari, verum etiam quecunque guidatica, sive verbo aut scriptis fiant et concedantur remissionesque relaxationes pacta, avinencias et quasvis gracias per eundem officialem quibusvis personis ac quacumque ex causa seu occasione concedendas et faciendas. Et insuper idem officiales triennales pariter teneantur in scriptis redigi facere et in libro aut libris

ad hoc in eorum curiis deputatis continuari per dictos scribas curiarum ipsarum et per ipsas scribanias regentes vel illorum juratos quascunque paces et treugas apud eos firmatas et etiam quecumque arresta, manuleutas et securitates et illorum et illarum cancellationes ipsosque scribas scribaniasque regentes curiarum per ipsos tamen officiales requisitos ad hoc faciendum, per se aut juratos eorum teneri volumus sub pena quingentorum florinorum ac oficiorum eis comissorum privatione. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Preterea hac eadem pragmatica sanctione statuimus et etiam ordinamus quod dicti oficiales triennales memorata guidatica, remissiones, relaxationes et arrestorum securitatum et processuum vel inquisitionum cancellationes et alia quevis in preambulo capitulo contenta et alia acta quecumque ad oficium suum spectantia et quomodocumque ac quelitercumque pertinencia facere et concedere nequeant, nisi in posse scribarum suarum curiarum aut ipsas scribanias regentium vel juratorum eorumdem nullique etiam alii notarii, tabelliones aut scriptores nostri aut alii preterque scribe dictarum curiarum aut scribanias ipsas regentes predicta recipere aut testificari audeant quod si aliter facere presumpserint ipsi prenominati tabelliones et scribe in penam privationis officiorum suorum incidant verum paces et treugas quascumque ad partis private instanciam non solum scribe curiarum ipsarum sed etiam quilibet notarii tabelliones aut scriptores nostri et alii recipere et testificari libere premissis non obstantibus possint et valeant. Teneantur tamen ipsi notarii tabelliones aut scriptores posteaque eas receperint et testificaverint, infra mensem scribis curiarum dictorum officialium illas manifestare et notificare. Ipsique scribe ipsarum curiarum paces easdem et treugas in antedictis libris scribere et continuare pariter teneantur, pena quingentorum florenorum, tam dictis notariis, tabellionibus et scriptoribus non notificantibus quod scribis predictis in libris premissis eas non scribentibus, et continuantibus pro vice qualibet qua contrafactum fuerit iminente. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Quia oficiales prelibati triennales per desuper statuta et ordinata de octimestri tempore in octimestre tenentur rationem reddere dicto rationalis magistro et ab ultimo octimestri ipsi regere habeant per menses quatuor ante finem trienni et etiam usque ad successoris adventum de cujus tempore ratiocinii nichil supra dispositum est seu ordinatum, propterea providemus statuimus et etiam ordinamus quod suppradicti oficiales tam de sui regiminis tempore decurso post octimestre novissimum quam de reliquo tempore que in suorum officiorum regimine usque ad successorum eorum adventum permanserint postquam regere cessaverint ipsa officia infra

mensem reddant compotum et rationem de dictis temporibus de quibus rationem non dederunt sub similibus penis que imposite sunt si infra octimestre rationem non dederint. Et pariforma ipse magister rationalis si dicti oficiales a ratiocinii redditione ut premittitur cessaverint temporis prelibati procedat, ut statutum est, fore procedendum si ipsi officiales de octimestri in octimestre ut suppra dispositum est cessaverint reddere rationem. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Insuper statuimus, ordinamus et providemus quod omnia et singula que de super ordinata et statuta sunt in officialibus triennalibus habeant locum in officialibus biennalibus qui nunc sunt vel pro tempore fuerint. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Nempe quia officiales aliqui minores soliti sunt majoribus reddere suorum oficiorum administrationis rationem ut bajuli quidam bajulo generali Cathalonie quidam regio procuratori in comitatibus Rossilionis et Ceritanie et quidam aliis officialibus eis majoribus et presidentibus mosque servandus est fidelissime vetustans predictis nichil innovamus sed hunc morem omnino circa hec stare summis volumus et jubemus. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Proursus sanctimus et providemus quod dicti notarii seu scribe curiarum dictorum officialium triennalium aut dictas scribanias regentes, sub pena privationis oficii et quingentorum florinorum, teneantur et sint astricti facere memoriale sive notamentum in quodam libro ad hoc per eos destinando omnium cavalcatarum et accessuum extra civitates, villas et loca per ipsos oficiales factarum et factorum et si ad fisci vel partis private instantiam a dictis civitatibus, villis et locis ipsi officiales exierunt, inerunt aut accesserunt, nomina partis aut fisci instantiam ibidem describendo, nec non omnium inquisitionum et processuum pacium et treugarum ac aliorum quorumcumque processuum criminalium in quibus fiscus noster, aut quivis alius, instantiam fecerit, designando et annotando ibidem nomina et cognomina delatorum et processatorum, artis vel oficii, loci et originis et etiam cum quibus habitant seu morantur, adeo ut in fine regiminis cujusque ipsorum officiorum triennalium officialium requisiti, ut prefertur, ab ipso magistro rationali ejusque locumtenenti seu scribis vel ministris sui oficii contenta in libro ipso eis ostendere, ut prefertur, libere possint et simile memoriale facere teneantur omnes procuratores fiscales curiarum quarumcumque dictorum officialium triennalium et illud pariter edere dicto magistro rationali aut ministris suis consimili pena cuique illorum adjecta. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Ad hec quia ex libris commentariensium seu carcerum custodum curia nostra de quampluribus illius interesse concernentibus informari poterit, sanctimus, pariter et etiam ordinamus, quod omnes comentarienses sive carcerum custodes curiarum dictorum officialium triennalium, sub pena privationis oficiorum eis comissorum et quingentorum florenorum auri Aragonum fisci comodis aplicandorum, habeant et debeant tenere librum in quo continuare, scribere et annotare teneantur quascumque personas in ipsis carceribus, quibus custodie president, per ipsos officiales detrudendas, continuando in libris hujusmodi diem, mensem et annum quibus persone ipse carceribus sunt detruse et nomina et cognomina ac artes seu officia illarum et unde ortum habuerint ac ubi inhabitant et per quem officialem ipsis carceribus detrudantur et qua de causa capti sunt, si illam scire poterunt ipsi comentarienses et item, diem, mensem et annum exitus seu liberationis dictorum carceratorum et per quem liberari vel si ad ecclesiasticam jurisdictionem, vel aliam curiam remissi fuerint et per quas personas ipsi carcerati intra carceres ipsos fuerunt alimentati aut ipsa alimenta soluta. Et si forte aliqui ex ipsis comentariensibus seu carcerum custodibus scribere nesciat aut minus decenter eo in casu predicta omnia et singula ad simplicem dictorum comentariensium requisitionem scribi et annotari ut supra habeant in libris hujusmodi comentariensis per scribas curiarum hujusmodi officialum triennalium seu illorum scribanias regentes. Nulla ab inde ab ipsis comentariensibus seu quoquam alio pro hujusmodi scriptura exacta solutione quod si iidem scribe vel eorum scribanias regentes hoc facere distulerint penam quingentorum florenorum pro vice qualibet incurrant fisci nostri commodis applicandam. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Et quoniam superius nichil a nobis dispositum est ac ordinatum super habendis et examinandis compotis collectorum tertiorum curiarum vicarii et bajuli Barchinone et aliarum vicariarum et bajuliarum et officialium annualium principatus Cathalonie, per hanc eandem pragmatice sanctimus, ac etiam providemus et ordinamus quod dicti collectores et annuales officiales de anno in annum infra unum mensem inde sequentem de receptis et administratis per eos in dicto rationalis officio compotum et rationem cum effectu reddere teneantur. — Quod idem magister rationalis et in ejus officio locumtenens ac scribe dicti officii, sub pena privationis officiorum suorum, intra sex menses compota ejusmodi collectorum tertiorum et officialium annualium examinare, sumare et liquidare usque ad finalem certificatoriam, inclusive teneantur decernentes et declarantes quod omnia et singula disposita, statuta

et ordinata super eisdem, magistro rationali ejusque locumtenenti et scribis in compotis habendis, examinandis et discutiendis et preconizatione ratione ommissionum ac investigationibus perscrutationibus et inquisitionibus earumdem ommissionum ac exequtionibus residuorum et in non faciendo diffinitione, nisi precedentibus premissis et in omnibus aliis faciendis, in officiales triennales tam scilicet que ad penas, executionesque illarum quam alia premissa omnia et singula in dictos collectores et annuales officiales pariter extendantur et locum habeant adversusque collectores hujusmodi et officiales annuales sub paribus penis videlicet undecupli et aliis quomodolibet statutis ipsis officialibus triennalibus impositis et adjectis ac sub eisdem modo et forma quibus in dictos officiales triennales procedi sanctitum et ordinatum est, pariter contra dictos collectores et annuales officiales procedatur per ipsum magistrum rationalem et suum oficium. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Demum eadem sacri consilii nostri matura deliberatione preheu*n*te, omnes et singulas pragmaticas, sanctiones, statuta, ordinationes, provisiones, comissiones et antiquas consuetudines pro dicto officio rationalis facientes ac illi per retroprincipes, predecessores nostros, concessas et indultas inquantum scilicet pragmaticis, sanctionibus, statutis et ordinationibus nostris hujusmodi conformes sint et ab illis seu aliquo de premissis non devient, laudamus, aprobamus, ratificamus et confirmamus. Easdemque ipsas pragmaticas sanctiones, statuta, ordinationes, provisiones, comissiones et antiquas consuetudines sub dicta modificatione de novo concedimus et indulgemus. — Johannes Peyro locumtenens prothonotarii.

Et ne predicti officiales triennales velo ignorantie abinde a predictis omnibus et singulis supra sanctitis, statutis et ordinatis valeant se tueri, denuo statuimus, sanctimus et ordinamus quod ipsi officiales triennales teneantur in initio cujuslibet eorum triennii, omnia et singula supra contenta ad eorum officia et scribarum et ministrorum quorumcumque curiarum suarum spectantia et seu illa respicientia facere publicari vel preconis publici voce nuntiari per loca solita, in capitibus vicariarum vel bajuliarum aut alibi principatus Cathalonie quas siquidem preconizationes scribe dictarum curiarum seu ipsas scribanias regentes continuent et annotent in libro, ubi similes preconizationes scribi et annotari consueverunt. Et item de hujusmodi preconitzationibus scribe hujusmodi, seu scribanias regentes, per litteras sigillo curiarum ipsarum sigillatas dictum magistrum rationalem curie nostre certiorem reddant, uti de novo introitu seu admissione dictorum officialium triennalium superius sanctitum et ordinatum fuit teneanturque nec minus dicti scribe seu scribanias regentes nostras hujusmodi prag-

maticas sanctiones, statuta et ordinationes quatenus ad dictos officiales triennales ipsosque scribas et ministros curiarum ipsorum officialium spectat, ut premittitur, pro habenda memoria in futurum et ut ipsorum officialium triennalium successoribus innotescat in regestris seu libris scribaniarum suarum registrare seu registrari facere. Ad que omnia et singula proxime memorata adimplenda dictos officiales triennales et curiarum suarum scribas seu illorum scribanias regentes presentes siquidem et futuros teneri volumus et decernimus sub privatione oficiorum sibi comissorum ac pena quingentorum florenorum auri Aragonum fisci nostri commodis pro vice qualibet qua contrafactum fuerit applicandorum quocirca injungentes mandamus sub dictis penis dicto magistro rationali curie nostre et ejus locumtenente et dicti officii scribis ac universis et singulis vicariis, curiis, bajulis, subvicariis, subbajulis, capitibus scribarum notariis, scribis, comentariensibus sive carcerariis ac aliis universis et singulis quos hujusmodi pragmatica, sanctiones, statuta, ordinationes et alia universa et singula precontenta comprehendunt presentibus siquidem et futuris quod jamdictas pragmaticas, sanctiones, statuta, ordinationes et alia precontenta quatenus ad unum quemque ipsorum spectat ad hunguem teneant firmiter et observent exequanturque et compleant operis per effectum ac teneri, observari, exequi et compleri per quos spectabit, faciant et mandent inconcusse omni siquidem mora dilatione et procrastinatione se plosis atque rejectis. Cum facere contrarium premissorum aut in exequtione illorum negligenter et remisse sese habere quanto gratiam nostram habent caram, iramque et indignationem ac penas superius apositas et adjectas, quibus ipso contraventionis casu prompta non deerit exequtio, cupiunt non incurrere. In quorum testimonium presentes fieri jussimus nostro comunii sigillo impendenti munitas. Datum in palacio nostro regio Valencie die decimo mensis marcii anno a Nativitate Domini millesimo CCCC quinquagesimo nono, regnique nostri Navarre anno XXX IIII°, aliorum vero regnorum nostrorum secundo, Pages vicarius, Jacobus cancellarius, rex Johannes.

Dominus rex premissis coram sua majestate et in ejus sacro consilio de verbo ad verbum lectis dictique consilii deliberatione preeunte mandavit michi Johanni Peyro, signatis per episcopum Vicensem cancellarium et Johannem Pages vicecancellarium et visis per thesaurarium generalem Jo. de Gallach cancelarium regis, Petrum Vincentii, Anthonius Numias et Jacobum Paulum legum professores regios consiliarios.

III

Cession en emphytéose, par Jean II roi d'Aragon, de la chancellerie de la bailie et sous-bailie de Perpignan à Antoine Andrès.

(Arch. de la couronne d'Aragon, Reg. 3465, ff. 73-75.)
1473, 31 janvier. — Boulou.

Pateat universis quod nos, Joannes, Dei gratia et cetera. Quoniam vos dilectus et fidelis noster Antonius Andreas, miles ville Perpiniani, quo eadem villa ad nostram reduceretur obedienciam, per fraudem aut dolum a rege Francie detenta et occupata, non dubitastis personam vestram grandi periculo opponere, nam clam ad ipsam villam dicto regi Francie parentem a nobis accessistis, intrastisque mutato habitu ut consules et alios dicte ville habitatores jam ut fideles subditos decet inclinatos ad dictam reductionem magis incitaretis, persuaderetis, animaretisque vestris igitur periculo, labore atque industria, majorem in modum factum est ut intra certum diem post eundem vestrum ad dictam villam clandestinum ingressum nos ad ipsam reciperemur et nobis se restitueret, quod multum persuasionibus exortationibusque vestris attribuendum est, quamvis omnes dicte ville habitatores ad fidelitatem et obedientiam nostram venire jam diu exoptarent. Ut igitur vobis qui pro nostro servicio et tanto beneffìcio vitam exponere non formidatis bene faciamus et equitas et ratio nos monent et faciemus profecto ut tantis vestris meritis digne satisfactum videatur et servicia vestra abunde numerata in presentia vero quia cum scriptura, nostro nomine signata ac sigillo nostro sigillata, promisimus vobis quod pro precio seu intrata et censu infrascriptis infrascriptum stabilimentum vobis faceremus ut quod promissum est prestemus. Tenore presentis publici instrumenti cunctis temporibus efficaciter valituri deliberate et consulto per nos et succesores nostros quoscumque stabilimus et in emphiteosim perpetuo damus, concedimus et tradimus vobis dicto Antonio Andree et vestris et quibus volueritis perpetuo scribaniam bajulie et subbajulie ville predicte Perpiniani, hoc est utile dominium ejusdem cum sigillis, scripturis et cum omnibus et singulis lucris, emolumentis, obventionibus, juribus et pertinenciis ejusdem. Ita quod abinde in antea vos dictus Antonius Andreas et vestri in his successores predicta scribaniam et sigilla et ejus utile dominium habeatis, teneatis et perpetuo possideatis possitisque in eadem quemcumque notarium seu scribam quem eligeritis per viam arrendamenti comittere aut alias ponere

in eadem et constituere notarium seu notarios substitutos et scriptores qui pro vobis vice auctoritate et nomine vestri et vestrorum predictam scribaniam regant, administrent et exerceant acta instrumenta et scripturas et alia quecumque ad scribaniam predictam pertinencia et incumbentia scribant, recipiant testificentur et exerceant prout alii quicumque qui hactenus rexerunt et tenuerunt dictam scribaniam soliti sunt et potuerunt facere, regere et exercere de eorum tamen culpis et deffectibus vos et vestri principaliter curie nostre teneamini; et nichilominus lucra, obventiones, emolumenta et jura exinde proveniencia recipiatis seu per dictos notários scribas aut alios quos volueritis recipi faciatis, vestrisque et vestrorum utilitatibus aplicetis ac faciatis de eisdem vestras et vestrorum omnimodas voluntates tanquam de re propria et hujusmodi stabilimentum seu in emphiteosim concessionem facimus et facere entendimus vobis dicto Antonio Andree et vestris et quibus volueritis perpetuo de dicta scribania cum omnibus juribus predictis sicut melius sanius et utilius ad vestri et vestrorum comodum sanum et sincerum intellectum potest intelligi excogitari sive dici. Constituentes nos predicta que vobis stabilimus et in emphiteosim concedimus vestri vestrorumque nomine ac etiam nomine precario possidere, donec inde plenam liberam et corporalem seu quasi acceperitis possessionem quam liceat vobis et vestris quandocumque volueritis accipere et acceptam penes vos et vestros licite retinere perpetuo nobis et officialibus nostris penitus irrequisitis. Cedentes nihilominus dantes et mandantes vobis et vestris in predictis que vobis stabilimus omnia jura et loca nostra omnesque voces et vices rationes et actiones reales et personales mixtas, utiles et directas, ordinarias et extra ordinarias, et alias quascumque nobis et nostris in predictis pertinentes et pertinere debentes quoquomodo quibus vos et vestri et quos volueritis, possitis uti, agere et experiri in judicio et extra, agendo, deffendendo et aliis quibusvis modis contra cunctos, quemadmodum nos ante hujusmodi instrumenti confectionem possemusque, nunc et etiam postea quandocumque, quoniam nos facimus et constituimus vos et vestros et quos volueritis perpetuo in predictis que vobis stabilimus et in emphiteosim concedimus veros dominos et procuratores in rem vestram propriam; vosque in locum, vicem et privilegium fisci nostri quoad utile dominium predictum ponimus et constituimus irrevocabiliter pleno jure cum facultate et potestate tenendi possidendi predictaque vendendi et alienandi exceptis sanctis et militibus ceterisque personis prohibitis de statuto stilo, pragmatica aut consuetudine dictorum comitatum Rossilionis et Ceritanie ac alias inde faciendi de eisdem vestras et vestrorum omnimodas voluntates. Salvo tamen jure et dominio

directo nostri et successorum nostrorum que nobis et ipsis successoribus nostris semper salvamus in dicta scribania videlicet in terciis, laudimiis et foriscapiis juribus emparandi et retinendi et omnibus aliis ad directum dominium pertinentibus eis modo et forma quibus nos et nostri ipsa laudimia et foriscapia haberemus et habere consuevimus in villa predicta Perpiniani de his que pro nobis ad directum dominium tenentur et salvo etiam quod vos et vestri in his successores faciatis et prestetis ac prestare teneamini nobis et nostris successoribus imperpetuum annis singulis pro censu predicte scribanie et subbajulie dicte ville Perpiniani, primo die mensis febroarii quo die dictam villam adire constituimus decem solidos monete currentis in Rossilione solvendos nobis aut nostro procuratori regio in dicto comitatu seu ejus locumtenenti quodquod in et super premissis nullum alium proclamabitis dominum preterque nos et successores nostros. Pro intrata vero hujusmodi stabilimenti dedistis nobis et solvistis sex mille florenos auri et in auro seu de nostra ordinacione et mandato, dilecto et fideli de nostra thesaureria Joanni Granada, eosque nos confitemur a vobis habuisse et recepisse; atque ideo renunciando exceptioni peccunie non numerate et non recepte et doli gratis et scienter remitimus vobis et vestris donatione et remissione irrevocabilibus que dicitur inter vivos si quid predicta que vobis stabilimus et in emphiteosim concedimus plus modo valent aut valebunt, quocumque tempore in futurum renunciantes scienter super his lege qua deceptis ultra dimidiam justi pretii subvenitur omnique exceptioni doli mali et actioni in factum et sine causa benefficio restitutionis in integrum omnique alii juri legi constitutioni et consuetudini his contrarium venientibus et sic promitimus vobis et vestrisque predictam scribaniam quam vobis stabilimus et in emphiteosim concedimus, faciemus vos et vestros et quos volueritis perpetuo habere, tenere ac pacifice et secure in pace possidere contra cunctos et inde vobis et vestris firmiter teneri volumus et promittimus de firma et legali cunctione et legittima deffensione omnique damno sumptibus expensis gravamine et interesse predictorum littis et extra. Et ut predicta omnia et singula majori robore fulciantur promittimus vobis in nostra bona regia fide in manu et posse secretarii et notarii nostri infrascripti hec a nobis stipulantis nomine vestro et vestrorum et aliorum omnium quorum interest et intererit in futurum quod predictum stabilimentum et in emphiteosim concessionem et omnia et singula in presenti instrumento contenta et specificata firmiter tenebimus et observabimus ac faciemus observari et nullatenus contrafaciemus vel veniemus aut permittemus contrafieri jure aliquo causa vel etiam ratione. Serenissimo propterea Ferdinando regi Sicilie principi Castelle et Legionis primogenito

nostro carissimo gubernatori ac locumtenenti generali nostro et post dies felices nostros in dubitato heredi et successori nostro dicimus, sub paterne benedictionis obtentu gerentibus vero vices dicti generalis gubernatoris in Cathalonie principatu et comitatibus Rossilionis et Ceritanie, magistro rationali curie nostre, thesaurario seu regenti thesaureriam nostram, dicto procuratori regio, vicario et subvicario Rossilionis et Vallispirii bajulo subbajulo dicte ville Perpiniani ceterisque universis et singulis officialibus et subditis nostris et dictorum officialium locatenentibus presentibus et futuris dicimus et mandamus ad indignationis nostre jacturam penamque quinque milium florenorum quatenus nostrum hujusmodi stabilimentum et in emphiteosim concessionem vobis dicto Antonio Andree et successoribus vestris in predictis perpetuo firmiter teneant et observent atque illi eorum ad quos spectet teneri et observari faciant inviolabiliter per quoscumque vosque in possessionem realem et actualem predicte scribanie, licet eam jam superius vobis tradiderimus, ponant et immittant et inductum manu teneant et deffendant respondeantque et faciant responderi vobis et vestris in his successoribus seu vestro et illorum procuratoribus et quibus volueritis de salariis, juribus, obventionibus et emolumentis, ratione dicte scribanie vobis et vestris pertinentibus. Et non contrafaciant vel veniant aut patiantur contravenire ratione aliqua sine causa. Cum ita omnia deliberate et consulte fieri providerimus et velimus. Supplentes de nostre regie potestatis plenitudine legibus absolute ac etiam tollentes quas libet nullitates et omnes deffectus solemnitatumque ommissiones si qui vel que in presentis stabilimenti contractu et in emphiteosim concessione possent suboriri seu notari quibus non obstantibus decernimus ipsum obtinere vim et efficaciam contractus regii ac perpetui roboris firmitatem. Ad hec ego dictus Antonius Andreas acceptans a vobis dicto serenissimo domino rege predictum stabilimentum et in emphiteosim concessionem cum his quibus decet majestatis vestri reverencia et honore et multiplici gratiarum actione sub modis formis et conditionibus supradictis convenio et promitto vobis dicto domino regi et vestris quod dictum censum et annuam prestationem in termino superius statuto solvam ac successores mei solvent vobis dicto domino regi seu procuratori regio predicto aut ejus locumtenentibus loco vestri et proinde obligo vobis ipsisque vestris successoribus predictum stabilimentum mihi factum cum omnibus et singulis melioramentis et augmentis ejusdem aliaque omnia et singula bona et jura mea ubique habita et habenda. Quod est datum et actum in villa de Volono, die ultimo januarii anno a Nativitate Domini M° CCCC LXXIII, regni vero Navarre anno XXXXVIII aliorum autem regnorum nostrorum XVI.

Signum ⊞ Joannis et cetera qui predicta concedimus laudamus et firmamus. Huicque nostro stabilimenti instrumento sigillum nostrum secretum cum aliud in promptu non habeamus in pendenti jussimus apponi rex Joannes.

Sig ⊞ num Antonii Andree predicti qui predicta laudo concedo et firmo.

Testes sunt : Joannes episcopus Gerundensis, cancellarius, nobiles Rodericus de Rebolledo, camarlengus, Berengarius Joannes de Requestus majordomus, magnifici Rodericus d'Alcarrat et Bartolomeus Llena milites regii consiliarii.

Barcelone (E. H. E. H.).

Gabrielle VILAR-BERROGAIN.

MARIANA JÉSUITE

LA JEUNESSE*

Alcalá et Simancas (1554).

Non loin de collines abruptes et massives, sur l'ocre desquelles s'étalent comme des moisissures, Alcalá élève ses monuments de briques et ses toits d'ardoise aux bases quadrangulaires et aux pointes effilées. Au couchant, le profil blanc du Guadarrama. Ville petite, et trop grande pour les quelques milliers d'habitants qui y survivent aux grandeurs passées. Avec ces uniformes bleus et ces casques à pointes qu'on rencontre quand on s'attend à voir la *beca* des boursiers, avec ces appels de trompettes dans des casernes où furent des collèges, elle donne l'impression d'une cité de paix et de science, occupée en temps de guerre. Le Collège de San Ildefonso, où fut l'Université, est affecté aujourd'hui

* Cf. mon *Mariana historien*, Bordeaux, 1904. Je n'y donne qu'un aperçu, en un chapitre de quatre pages, de ce qu'on trouvera développé ici. Ce que je me suis proposé de montrer, en suivant les années de jeunesse du P. Mariana, c'est moins sa personnalité, peu apparente en fait à travers les textes où il est question de lui pour cette époque, que le point où en était la Société de Jésus dans les grands centres par où il est passé et où il a reçu sa formation : Alcalá et Simancas; Rome, Lorette et la Sicile; Paris; Tolède enfin, où il a été fixé le reste de sa vie. En un mot, il s'agit de l'ambiance où l'homme s'est formé. Il sera commode de se reporter aux *Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier de 1540 à 1773* (Paris, A. Picard, s. d.) du P. A. Hamy, auquel renvoie D. Antonio Ballesteros dans son *Discurso en elogio del Padre Juan de Mariana* (*Publicaciones de la Academia de la Historia*, Madrid, 1925).

Les *Documents* du P. Hamy ont paru en 1892, si j'en crois la date manuscrite portée sur l'exemplaire dont je me sers. — Je signalerai, en outre, tout de suite trois volumes tout nouveaux consacrés par l'Editorial Labor à trois grandes figures qui feront une apparition dans les notes de la présente étude : *San Juan de la Cruz* (1935) et *Santa Teresa de Jesús* (1936), par le P. Crisógono de Jesús Sacramentado, et *Vida de Lope de Vega*, por Joaquín de Entrambas Aguas y Peña (1936). Sont annoncés dans la même collection *La Inquisición en España*, par le P. Bernardino Llorca, et *San Ignacio de Loyola*, par le P. Pedro Leturia.

encore à l'enseignement; mais il n'abrite plus que les modestes *Escolapios* et les enfants qui viennent y apprendre à lire et à écrire [1].

Le 26 juillet 1508, une colonie de sept étudiants de Salamanque, premier essaim envoyé par Cisneros, ý faisait gaiement son entrée, inaugurant l'Université par de joyeuses agapes dans le Collège de San Ildefonso [2].

1. Telle m'est apparue l'illustre cité, quand je la visitai, avec Bonilla San Martín, en 1900, à l'occasion du transfert des cendres du cardinal Ximénez de Cisneros, de la chapelle de l'Université à la Collégiale *La Magistral.*

Le livre tout récent de Stephen d'Irsay, *Histoire des Universités françaises et étrangères des origines à nos jours* (t. I, *Moyen Age et Renaissance*, Paris, Picard, 1935) nous rend le service d'envisager dans l'ensemble l'institution des universités, qu'il y aurait grand inconvénient à considérer isolément ou par nations. L'Espagne y trouve les développements sommaires pour Palencia, Salamanque, Alcalá, etc., et aussi pour l'œuvre des Jésuites. Voir, bien entendu, l'*Historia de las Universidades* de Vicente de la Fuente (Madrid, 1884).

On trouvera de curieux détails, et même une idée d'ensemble, sur la vie des universités espagnoles et en particulier celle d'Alcalá au temps de Charles-Quint, dans *La Universidad de Alcalá, estado de la enseñanza, según las visitas de cátedras de* 1524-1525 *a* 1527-1528 (*Homenaje a Menéndez Pidal*, t. III, p. 361-378), par Antonio de la Torre y del Cerro, et dans *La política universitaria del emperador Carlos V* (Conferencia pronunciada el día 26 de noviembre de 1930, « Centro de intercambio intelectual Germano-Español », Madrid, 1931, 24 pages), par D. Eduardo Ibarra y Rodríguez, qui renvoie à l'article d'A. de La Torre et à l'*Historia pragmática e interna de la Universidad de Salamanca* d'Enrique Esperabé y Arteaga (Salamanca, 1914-1917), ainsi qu'à l'*Historia de la Universidad de Valladolid* de Mariano Alcocer (Valladolid, 1918-1925).

A. de La Torre avait déjà publié *La Universidad de Alcalá. Datos para su estudio. Cátedras y catedráticos desde la inauguración del Colegio de San Ildefonso hasta San Lucas de* 1519 (Madrid, 1910). Cf. *Revista de Archivos*, 1919. Voir aussi le *Discurso leído en la solemne apertura del Curso académico de* 1912-1913, por el Dr. D. Federico de Onís y Sánchez (Oviedo, A. Brid, 1912), en particulier, pour Alcalá, p. 44. Enfin l'*Enciclopedia* Espasa est à consulter, ainsi que Madoz, s. v. « Alcalá ».

A l'ouvrage d'Esperabé, M. Bataillon vient d'apporter un très intéressant complément dans *Hespéris*, 2e-4e trimestre 1935 (*L'arabe à Salamanque au temps de la Renaissance*).

2. Alvar Gómez, *De rebus gestis a Francisco Ximenio Cisnerio*... (t. III, *Rerum Hispanicarum*, Francfort, 1581), p. 91. Sur la création de cette université, voir aussi Héfelé, *Le cardinal Ximenès* (1856), p. 125 et s. (Alvar Gómez y est largement utilisé), et *Historia del Cardenal D. Fray Francisco de Cisneros sacada principalmente de la que escribió Esprit Fléchier, obispo de Nîmes*, por D. Eduardo de Huidobro (Santander, 1901), lequel ne cite même pas Héfelé; Gustave Reynier, *La vie universitaire dans l'ancienne Espagne* (Paris, Picard, 1902), p. 106 et s.

Ce n'était d'ailleurs pas une création insolite. G. Reynier, p. 102, compte vingt universités fondées en cent ans, de 1472 à 1572. Il note aussi l'innovation : les cours se font au Collège même de San Ildefonso, et l'on y enseigne avant tout la théologie et le droit canon, à l'exclusion du droit civil. Le cardinal avait voulu une atmosphère et une orientation nouvelles (cf. S. d'Irsay, *Hist. des Univers.*, t. I, p. 339).

Il y avait trois chaires de théologie, une pour le thomisme, une pour le scotisme, une pour les « Nominaux », ou philosophie d'Occam (Alvar Gómez, p. 92).

A côté de San Ildefonso, beaucoup d'autres collèges furent du reste fondés.

Quand arriva le jeune Mariana, quarante-six ans plus tard (1554), ce collège n'était plus la pauvre bâtisse du temps de la fondation. Le recteur Turbalanus avait fait démolir toute une partie de l'édifice pour y élever l'élégante et belle architecture qu'est le premier patio. On pouvait admirer déjà ces colonnes doriques et ces deux étages surmontés d'une balustrade où se déroule énigmatiquement l'inscription OLIM LUTEA NUNC MARMOREA. Cisneros s'était contenté de construire en torchis, pensant qu'il n'est pas indispensable de bâtir un palais pour fonder une université; et le plus urgent lui avait paru être un nombre convenable de salles, de bons professeurs bien payés, et de bonnes et nombreuses bourses à offrir aux étudiants. Au roi Ferdinand, qui s'étonnait de ne pas voir un grand monument, il avait dit : « C'est ainsi qu'il faut faire quand on est pressé et qu'on ne veut pas que la mort vienne tout interrompre. L'édifice que je lui laisse fait de terre, l'Université le fera de marbre [3]. »

La belle façade qu'entoure le cordon de saint François ne fut terminée qu'en 1583. Mariana ne connut donc les bâtiments de l'Université ni tels qu'ils étaient à l'origine, ni tels que nous pouvons les contempler.

Ce fut sans doute dans l'un des deux *patios* qui succèdent au premier et dont l'architecture est beaucoup plus modeste, qu'il essuya, tout comme un simple Pablos de Ségovie, les grossières plaisanteries de ses aînés : il n'y a point de raison pour croire que les étudiants fussent plus sages ni plus délicats au milieu qu'à la fin du XVIe siècle. Ce

ou par Ximénez, ou par les ordres religieux, qui tous, relève Héfelé (p. 131) « à l'exception des Bénédictins et des Hiéronymites, eurent leurs maisons à Alcalá ». Par rapport à eux, San Ildefonso fut comme l'Université. On sait que l'Université de Madrid en est l'héritière depuis que les Facultés de *Leyes y Cánones* furent transférées au *Seminario de Nobles* de Madrid (29 oct. 1836) et que les Facultés de *Filosofía y Teología*, restées à Alcalá, vinrent s'y incorporer l'année suivante; qu'enfin l'université ainsi constituée (voir Madoz, *Dicc. geogr.*, t. X, p. 806) s'installa en 1842 dans l'ancien noviciat des jésuites, calle ancha de San Bernardo, à l'angle de la calle de los Reyes, d'où elle émigre actuellement pour s'étendre dans la *Ciudad universitaria*, avec les avantages du plein air et les inconvénients de la distance.

Six ans avant l'arrivée de Mariana à l'Université *Complutense* avait été fondée celle d'Osuna (1548) : cf. *Del origen, fundacion, privilegios y excelencias de la Universidad de Osuna*, por Manuel Merri y Colon, director del Instituto de Osuna, Madrid, Impr. de D. Carlos Frontaura, 1869, 40 pages.

3. Alvar Gómez, p. 97.

qu'Alvar Gómez nous raconte de leurs turbulences justifie bien l'épithète de *pulli indomiti* qu'il leur applique et nous édifie presque autant que les plaisanteries de mauvais goût dont Quevedo nous a laissé le réaliste récit. Enlever des mains du bourreau un condamné [4] ou bien, alors que le roi honore de sa visite l'Université, se battre avec ses pages, parce que ceux-ci veulent prendre le haut du pavé [5], voilà quelques-uns des jeux auxquels ils se livraient du vivant même de Cisneros. Et le vieux prélat n'avait pour ces enfantillages qu'un bon sourire indulgent. Il se disait qu'on ne fonde pas une Université uniquement pour les gens qui doivent en vivre [6].

Ces belles traditions ne devaient pas être abandonnées encore lorsque Jean de Mariana fit son entrée dans San Ildefonso, venant de Talavera, son pays natal, avec les écus et les livres qu'avaient pu lui donner sa mère et le doyen de la Collégiale de Talavera, son père [7].

4. Alvar Gómez, p. 95.
5. *Ibid.*, p. 98.
6. Sur Cisneros, cf. encore *El cardenal Cisneros*, par le comte de Cedillo (Madrid, 1921), et aussi le *Memorial de la vida de Fray Francisco Jiménez de Cisneros*, dû à Jean de Vallejo, et publié en 1913 par Antonio de la Torre y del Cerro (Madrid, « Centro de estudios históricos »). Bonne bibliographie.
Trois mois après la mort de Cisneros, un incident entre un habitant et un étudiant, ce qu'on appelle une histoire de femme, avait tellement mal tourné qu'il fut question de transférer à Madrid ou à Guadalajara l'Université (Alvar Gómez, p. 256).
Pour le *De rebus* d'Alvar Gómez, M. Bataillon, dans l'introd. au *Diálogo* de Juan de Váldés (cité ci-dessous, n. 11), renvoie à l'éd. de 1603 (*Hispania illustrata*) et signale, p. 54, le ms. conservé à la Bibl. de Derecho de Madrid.
7. Voir mon article *La famille de Juan de Mariana*, dans le *Bull. hisp.*, 1904, p. 309-331. Le mot *natural*, qu'emploie le lic. Texada, semblerait indiquer que le futur jésuite était né avant que le lic. Juan de Mariana, son père, ne fût dans les ordres. Il pourrait en être de même de sa sœur et de son frère. Cf. Altamira, *Historia de España y de la civilisación española*, t. II (1902), p. 440, nº 577 : *natural* était l'enfant de parents qui, au moment de la conception ou de la naissance, *pouvaient* s'unir légitimement. Le *Dicc.* dit *de Autoridades* n'indique pas ce sens, spécial à la langue du Droit. Corriger en conséquence ce que je dis p. 318 dudit article. Je renvoie également à celui que j'ai publié dans le même *Bull.* en 1920 sur *Le roman du P. Mariana*.
Pour la commodité du lecteur, je reproduis ici la courte notice consacrée à son confrère Mariana par le P. Ribadeneira dans le « *Catalogus Scriptorum Religionis Societatis Iesu*, auctore P. Pedro Ribadeneira... secunda editio... Antverpiae, MDCXIII » p. 149 :
« Ioannes Mariana, natione Hispanus, patria Talabricensis, dioecesis Toledaret, nuntium mundo remisit, seque Societati nostrae dedicauit, anno salutis MDLIV. Deinde maximo ingenio, peracri iudicio, singulari memoria, multorum annorum studio, omne disciplinarum genus diligentissime excoluit, & ad S. Theologiam, raram omnium liberalium artium & Historiae tum Ecclesiasticae tum profanae cognitionem, & praetereà Latinae, Graecae, atque Hebraicae linguae peritiam adiunxit. Romae, in Sicilia, in Academia

Sans doute aussi n'avait-on point tout à fait perdu, dans Alcalá, le souvenir d'une sorte d'illuminé, qui, vingt-huit ans auparavant (1526), avait marqué son séjour dans cette ville de travail et surtout de gaieté par des excentricités dont plusieurs fois s'était émue l'autorité inquisitoriale. Il avait formé comme une secte, qui comprenait quatre compagnons vivant avec lui, et, comme lui, portant une pauvre robe de bure : aussi les appelait-on « los del sayal ». Il vivait d'aumônes, qu'il partageait avec les pauvres. Il prêchait les enfants et les ignorants. Il leur faisait suivre des « exercices spirituels » qui étaient le fruit de son expérience propre et de quelques lectures. Il avait fait le pèlerinage de Montserrat, de Rome et de Jérusalem. Une claudication fâcheuse alourdissait sa démarche, où l'on devinait l'élégance du *caballero*. C'était un ancien capitaine, qui n'avait détesté ni le jeu ni les femmes, et qui, paraît-il, pour échapper à la justice civile dans une occasion grave, avait excipé d'une tonsure, suspecte et assurément mal portée. Une opération mal faite, à la suite d'une blessure reçue lors du siège de Pampelune par les Français, alliés des Labrit, au temps des guerres des *Comuneros* (1521), l'avait rendu impropre au service des armes. Une *Vita Christi* alors très répandue, mise en espagnol par ordre de Cisneros, et un *Flos Sanctorum*, également en langue vulgaire, l'avaient converti. Il avait voulu se consacrer à Dieu et à la prédication sans avoir fait d'études et sans savoir le latin ni la théologie. Il s'était pourtant mis à apprendre son rudiment, et c'est pour étudier la logique et la philosophie, préliminaires de la théologie, qu'il était venu à Alcalá. Il était originaire du Guipúzcoa, et se nommait Iñigo (puis, par une assimilation approximative, *Ignacio*) de Loyola[8].

Parisiensi D. Thomam Aquinatem magna cum laude publice est interpretatus. Est enim in inveniendo acutus, in iudicando severus, in disponendo distinctus, perspicuus in explicando, acer in disputando : sed morbis impeditus, coactus est studiorum cursum uel interrumpere uel remittere, & animum ad studia leniora transferre. Itaque in Hispaniam redit, & Toleti commorauit; ubi ne nihil ageret scripsit hactenus, ... »

Suit l'énumération des œuvres de Mariana, parmi lesquelles : « *Bibliothecam Photii*, in Epitomen redegit : & Latinas fecit *B. Cyrilli Alexandr. Episc.* ἑορταστικὰς Homilias : quae duo tamen lucem non aspicient. »

8. *Vida de Ignacio de Loyola*, par le P. Ribadeneira, dans la *B. A. E.*,

On s'inquiétait de son genre de vie, dont la singularité semblait un indice d'hérésie. Les inquisiteurs de Tolède étaient venus ouvrir à son sujet une enquête qui n'avait pas abouti; puis, le vicaire général de l'archevêché avait exigé qu'il teignît sa robe en noir, ainsi qu'un autre de ses compagnons, deux autres devant la teindre en roux, et le quatrième pouvant garder sa robe de bure sans teinture [9]. En dernier lieu, accusé d'avoir fait entreprendre un long et périlleux pèlerinage à une dame et sa fille, il avait été emprisonné sur l'ordre du même vicaire général; et celui-ci, au bout de quarante-deux jours, l'erreur étant évidente,

t. LX, d'après l'éd. de 1583 (dont l'*Encicl. Espasa* reproduit la *portada*). Je renvoie généralement aux chapitres : on pourra se reporter de préférence à l'éd. de 1605, que je m'étais chargé un peu inconsidérément de publier dans la Collection des « Clásicos Castellanos », ce dont l'annotation indispensable a retardé et empêchera sans doute la réalisation. En France on connaît surtout Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 6 vol., 1844-6. Lire plutôt Astrain, *Hist. de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España*, t. I (1902). A consulter : Orlandini (1606), *Historia Societatis Iesu*, pars prima (Anvers, 1620); Serrano y Sanz, *San Ignacio de Loyola en Alcalá de Henares* (Madrid, 1895), cf. le compte rendu par Desdevises du Dezert dans *Revue hispanique*, t. IX, p. 536; du même Desdevises, l'étude biographique publiée par la même Revue, t. XXXV (1915), p. 1-72. Pour la question des *Exercices*, voir *Une question d'histoire littéraire au XVIe siècle*, par Dom Besse, dans la *Revue des Questions historiques* (1er janvier 1897); *La genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola*, par le P. H. Watrigant, dans les *Etudes* (20 mai, 20 juillet, 20 octobre 1897); *Bulletin critique*, 15 avril 1897, 25 avril 1898; Hermann Müller, *Les origines de la Compagnie de Jésus* (Paris, 1898), chap. I et II; Astrain, t. I, p. 152; Bernard, *Essai historique sur les Exercices spirituels de saint Ignace* (Museum Lessanium, Section ascétique, nº 21, Louvain, 1921, 224 p.). Pour la *Vida* écrite par Ribadeneira, voir les préliminaires de Vicente de la Fuente à son édition de la *B. A. E.*; *El original manuscrito de la primera edición castellana de la Vida de San Ignacio* par le P. E. Portillo, dans *Razón y Fé*, 1915, p. 295; enfin l'article très substantiel de Rafael Lapesa, *La « Vida de San Ignacio » del Padre Ribadeneira* (dans la *Revista de Filología Española*, 1934, p. 29-50), où sont relevées, avec les principales caractéristiques du style de l'auteur, les traits les plus marquants de la Compagnie elle-même et de son fondateur. Je m'étonne pourtant de n'y pas voir indiqué ce qu'ont de quichottesque, dans les premiers chapitres de Ribadeneira, la silhouette et l'allure d'Ignace : discussion avec le maure sur la route de Montserrat; décision sur la suite à donner, au gré de la monture; don des habits à un pauvre, qui se voit ensuite poursuivi par la police; manière un peu brusque dont le pieux pèlerin est ramené de son escapade nocturne au mont d'où le Christ quitta la terre pour s'élever au ciel; maint détail dont l'aspect plaisant, presque ridicule et même innocemment picaresque, provient précisément, comme dans la Vie de « Notre Seigneur » Don Quichotte, de l'opposition entre le plan idéal et le plan matériel. C'est à se demander si le livre de Ribadeneira ne doit pas être considéré comme une des sources de celui de Cervantes ! On a posé récemment une question analogue à propos du *Norte de los Estados* du P. François de Osuna (P. Fidèle, dans *Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1934, nº 60, p. 364, et *Bull. hisp.*, 1935, nº 4, p. 471). Salvá, dans son *Catálogo*, nº 3966, indiquait déjà le rapprochement. Mais là, il n'y a, je crois, qu'une rencontre. Le récit de Cervantes est autrement présenté et troussé que celui d'Osuna. Celui de Ribadeneira a, lui, une saveur cervantesque. Il n'y a pas à se scandaliser. Cf. au surplus Pfandl, *Hist. de la Litt. Esp.*, p. 325.

9. Rib., *Ignacio*, I, 14, et Orlandini, I, 54. 5.

l'avait fait relâcher, en lui enjoignant de s'habiller comme les autres étudiants, et de faire ses quatre années de théologie avant de s'occuper de prédication. C'est ainsi qu'Ignace s'était mis à porter le bonnet et le manteau; mais on avait bientôt cessé de l'apercevoir dans les rues d'Alcalá et dans les salles de l'Université. Ne pouvant se résoudre à attendre, pour exercer son apostolat, d'avoir conquis ses diplômes, il avait disparu un jour [10].

C'était un moment de grande inquiétude à l'égard de l'illuminisme et de l'érasmisme, que l'on confondait couramment l'un comme l'autre avec le luthéranisme. De 1524 date le procès de Pedro Ruiz de Alcaraz, et du 23 septembre de l'année suivante l'édit de l'Inquisiteur général Manrique contre les « alumbrados, dexados e perfectos »; de 1516 à 1532, le scandale de Sor Francisca Hernández à Valladolid, et de 1534 celui de María Cazalla [11].

10. Rib., *ibid.;* Orland., 55-9. Cf. Miguel Mir, *Historia interna documentada de la Compañia de Jesús*, 1913, t. II, p. 9. A. Renaudet, au t. VIII de *Peuples et Civilisations* (p. 262), et F. Hauser, au t. IX (p. 26), disent l'essentiel et donnent une bibliographie.

11. Cf. J. Baruzi, *Saint-Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique* (p. 246-68) et M. Bataillon, *Juan de Valdés, Diálogo de Doctrina Cristiana* (Coimbra, 1925. Introd., p. 26 sq.), qui du reste renvoie à Baruzi. Tous deux complètent le ch. I du l. V des *Heterodoxos* de Menéndez Pelayo sur les *Alumbrados.*

Sur les *alumbrados* et les *dejados* voir *Un maître de sainte Thérèse, le P. François d'Osuna*, par le P. Fidèle, Paris, Libr. Saint-François, 1934, p. 60-8, où est cité et utilisé un article du P. Colunga (*Basilica Teresiana*, 1919). S'inspirant en outre particulièrement de Boehmer, l'auteur marque l'opposition entre le *dejamiento* préconisé par Alcaraz et le *recogimiento* d'Osuna (p. 80 et sq.). Les relations compromettantes de Francisco Ortiz et d'Osuna lui-même, son ancien condisciple, semble-t-il, à Alcalá, avec Francisca Hernández, jettent sur les origines du mysticisme de sainte Thérèse une ombre qu'il ne faudrait du reste pas épaissir, car la sainte n'a connu Osuna que par son œuvre, qui est d'une orthodoxie irréprochable (Fidèle, *ibid.*, p. 91).

Pour ce qui est de l'érasmisme en Espagne, voir le ch. « Recordando a Erasmo » dans *Santa Teresa y otros ensayos* par Américo Castro, Madrid, Historia Nueva, 1929, et quelques pages sur « El erasmismo » dans *El concepto histórico de la cultura española*, par Carmelo Viñas Mey, Madrid, Bermejo, 1934 (Asociación esp. para el progreso de la Ciencias).

C'est en 1525 que Miguel de Eguía publie à Alcalá, en latin, l'*Enchiridion* d'Erasme, tout de suite dénoncé : cf. Bataillon, prol. à l'éd. de *El Enquiridion* (Anejo XVI de la *Rev. de Filología Española*, 1932), p. 17 et 39, et Baruzi, *Bull. hisp.*, 1934, p. 516. L'année suivante, le même imprimeur donnait (*ibid.*, p. 22, et ap. de Dámaso Alonso, p. 508) l'*Enquiridio*, traduction tant soit peu libre due à D. Alonso Fernández de Madril, *arcediano* del Alcor, dédiée à D. Alonso Manrique, archevêque de Séville, inquisiteur général (cf. note de D. A., p. 102) et approuvée par lui. Quelques-uns des *Colloques* commencèrent à circuler, en espagnol, également en 1526 (Bataillon, *Diálogo*, p. 285).

C'est en 1527 (l'année où paraît un livre d'esprit bien différent, le *Tercer Abecedario* de Francisco de Osuna, dédié à D. Diego López Pacheco, marquis

Treize ans plus tard (1540) un nouvel ordre religieux était approuvé par une bulle du pape Paul III. Iñigo en était le fondateur. Il en fut le premier général (1541). Il commandait une « Compagnie » où l'obéissance avait la passivité de la discipline militaire[12]. L'élan était donné. Il n'y avait plus qu'à savoir où on irait.

de Villena, comme le sera le *Diálogo* de Juan de Valdés), que « l'influence d'Erasme en Espagne arrive à son apogée » (Bataillon, *Diálogo*, p. 29; cf. Renaudet, *Bull. hisp.*, 1927, p. 294).

Dès avant 1527 probablement, et jusqu'en 1529, Alcalá compta parmi ses étudiants Juan de Valdés (cf. Bataillon, *Diálogo*, p. 51); et c'est à Alcalá encore, chez Miguel de Eguía, que parut le *Diálogo*, le 14 janvier 1529 (colophon de l'éd. princeps reproduite par Bataillon).

Cisneros était favorable à Erasme, on le sait : cf. A. Renaudet, *Erasme, sa pensée religieuse et son action d'après sa correspondance* (1518-1521), Paris, Alcan, 1926, p. 82. La réforme des ordres religieux, et particulièrement de celui de Saint-François, à laquelle il a énergiquement travaillé, n'est-elle pas, à l'avance, conforme à l'esprit qui animait Erasme ? De même, son successeur médiat, Fonseca (1534), qui le fut aussi à Ignace (cf. Bataillon, prol. à l'*Enquir.*, p. 56, 73). Cette action d'Erasme, la tolérance officielle de Charles-Quint, grâce au secrétaire Alfonso de Valdés (cf. Bataillon, *ibid.*, p. 50), la facilita grandement. Elle se fait sentir, au moins par réaction, chez Ignace (*ibid.*, p. 72-9).

En tout cas, Ribadeneira (c. XIII) montre celui-ci abandonnant la lecture du *De milite christiano* (*Enchiridion*), que plusieurs « hombres letrados y píos » et même son confesseur lui avaient recommandée, lors de son séjour à Barcelone, avant celui d'Alcalá. Il s'agissait du texte latin, qu'Ignace pouvait saisir, ayant commencé son rudiment dès 1524 (Rib., *ibid.*), mais tout juste, comme bien on pense. Il préféra le *Contemptus mundi*, dit encore son biographe : l'intelligence lui en était peut-être plus facile, en admettant qu'il dût lire l'*Imitation* dans le texte latin et n'eût pas à sa disposition la vieille traduction castillane parue en 1490 (cf. Morel-Fatio, *Les lectures de sainte Thérèse*, *Bull. hisp.*, 1908, p. 54).

Il est vrai que, d'après le P. Luis Gonçalves, c'est à Alcalá, par conséquent au temps où commençait à courir la traduction de l'archiprêtre, qu'un confesseur portugais, le P. Miona, plus tard jésuite, lui aurait conseillé cette lecture; Bataillon confronte les deux témoignages (*ibid.*, p. 74). Mais l'un n'est pas exclusif de l'autre. On a pu donner au novice chevalier du Christ le même conseil à Barcelone et à Alcalá. Il a pu lire, même dans le latin, prendre et retenir ce qui cadrait avec son tempérament, ses goûts, ses aspirations, et plus tard rejeter le bloc. Le Basque espagnol Iñigo de Loyola n'était définitivement pas assimilable à l'humaniste de Rotterdam.

Quoi qu'il en soit, il y a là un moment grave, un point crucial dans son orientation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les jésuites ne sont pas des moines. Est-ce dû à l'influence d'Erasme ?

Il faut noter, avec Bataillon (*ibid.*, p. 61), que le fameux manuel, « arme » aussi bien que « livre » de main pour le chevalier chrétien (le mot *enchiridion* a les deux sens en latin comme le grec ἐγχειρίδιον), prohibé par la Sorbonne en 1544, ne le fut par l'Inquisition espagnole, en espagnol et en latin, qu'en 1559. Il parut une édition latine à Séville en 1550 (Bataillon, *ibid.*, p. 64-9), avec la traduction anonyme de la *Paraclesis* (D. Alonso, *ibid.*, p. 436 et 518).

En ce qui concerne Ignace, il est permis de supposer que ce qui l'avait attiré à Alcalá c'était, à moins que ce ne fût le hasard, « cette université fondée sous le signe de la *Philosophia Christi* », cette « Faculté de Théologie ouverte aux nouveautés de la science scripturaire et de l'érudition trilingue », ainsi que Bataillon (*Diálogo*, p. 52-3) les définit l'une et l'autre. Seulement, ce néophyte n'était pas en état d'en profiter.

Quant à Mariana, ne retrouvons-nous pas chez lui, sinon la verve, certes, ni les tendances générales, mais l'esprit critique d'Erasme ? Cf. mon *Mariana historien*, notamment le ch. IV de la 1re partie.

12. Le nombre des profès était limité à soixante; mais une bulle de 1543

En 1541 (de 1537 date la plus ancienne rédaction que l'on connaisse du « Livre des Exercices »), un ancien sacristain venu d'un village d'Extremadoure, nommé Francisco de Villanueva [13] et affilié à cette Compagnie, était envoyé avec quatre autres compagnons à Coïmbre, où l'on fondait un collège, c'est-à-dire un séminaire où devaient être formés des missionnaires pour les Indes [14]. Sa santé se trouvant mal du climat portugais, il était venu à Alcalá (1543), et à trente-quatre ans s'était mis à apprendre le latin depuis les déclinaisons. Cette pénible initiation lui prit deux ans. Mais sa science spirituelle était grande et les plus savants venaient prendre son conseil. Nul ne savait mieux que lui donner les « Exercices », qui en trois semaines transforment un pécheur en un dévot de Jésus et des Jésuites. Deux ou trois

supprima cette clause. En 1546 on admit en outre des prêtres comme coadjuteurs spirituels et des laïques comme coadjuteurs temporels.

Il convient de lire le ch. IX du t. I d'Astrain où sont énumérées les caractéristiques de la nouvelle religion : « Supresión del coro; no tener hábito particular; no asistir a procesiones; no tener cargo de monjas; prolongación de las probaciones; votos simples; dilación de la profesión solemne; supresión del sistema capitular, o sea nombramiento de los Superiores por el General; voto de no aceptar dignidades; no tener las penitencias tasadas por la regla » (sommaire du chapitre, clos par la définition de l' « espíritu de la Compañía que se funda en el amor y en la obediencia » et la « Descripción de este espíritu hecha por el P. Jerónimo Nadal »).

Ce n'est pas le lieu de fournir une bibliographie, même sommaire, sur les *Jésuites*. Indiquons seulement le livre de Joseph Brucker, *La Compagnie de Jésus* (Paris, Beauchesne, 1919), dont s'est inspiré M. R. Bigelow Merriman pour les deux bonnes pages (62-4) qu'il consacre aux relations de la Compagnie avec Philippe II dans son *Philip the Prudent* (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 98). Ajoutons qu'au livre de René Fülöp, *Les Jésuites et le secret de leur puissance*, trad. J. Guidau, Paris, Plon (1933), les jésuites ont répondu par une série de volumes parue en 1933-4 : *Las grandes riquezas de los Jesuitas...*, *La obra de los Jesuitas...*, *Los manantiales de la difamación antijesuítica*, *La disolución de la Compañía de Jesús* (les deux premiers chez les Hijos de S. Rodriguez, Laín Calvo, 12, Burgos, les autres chez M. Carbonell, Aviñó, 20, Barcelona). Il n'est que juste de les signaler, sans entrer dans la polémique. Je le répète, je n'ai voulu ici que rappeler les débuts, à l'occasion du séjour d'un des plus fameux d'entre eux à Alcalá, Rome, la Sicile, Paris et Tolède. On consultera utilement les articles *Ignacio de Loyola* et *Jesuitas* dans *l'Enciclopedia Espasa*, où l'on rappelle que le nom officiel de la nouvelle Religion était « Compagnie de Jésus », et qu'avant son institution le mot « jésuite » était déjà employé péjorativement comme aujourd'hui, mais que dès 1562 les Actes du Concile de Trente appliquent le terme à ses membres : on les a aussi appelés *iñiguistas*, *papistas*, *apóstoles*, *presbíteros*, *reformados*, *jesuinos*, enfin *teatinos* (cf. plus loin). Voir au surplus Astrain, p. 183.

Sur les bulles de 1540 et de 1550, dont les différences paraissent peu sensibles au P. Brucker (p. 19), cf. Mir., *op. cit.*, t. I, p. 130 et sq. Le même P. Brucker donne (p. 22 et sq.) un aperçu des Constitutions. Voir aussi ses réflexions sur le vœu d'obéissance (p. 31), le gouvernement de la Compagnie (p. 32).

13. Voir sa vie dans Sacchini, I, 127-136, et dans Astrain, t. I, p. 258; t. II, p. 39.

14. A ce sujet cf. M. Bataillon, *Un document portugais sur les origines de la Compagnie de Jésus*, dans la *Miscellânea scientifica e literaria dedicada ao Doutor J. Leite de Vasconcellos*, vol. I (Coimbra, 1934), p. 89.

mois passés avec le fondateur lui avaient donné l'intuition de ses volontés.

Il savait inculquer ces essentielles vertus du religieux : l'obéissance et l'humilité. « Il n'avait égard, nous dit le P. Cristóbal de Castro dans son *Historia del Colegio Complutense de la Compañia de Jesus* [15], ni aux talents ni à la condition de ses subordonnés. Il cherchait toutes les occasions de les mortifier. Un jour il les chargeait de faire les achats; un autre, il les envoyait au *Rastro* vendre les abats, il leur faisait rapporter la viande sur leur dos, chercher les légumes au marché; et si l'on cassait quelque chose au logis, il fallait aller mendier, par les rues, de quoi le remplacer. Un ordre mendiant, telle il comprenait la Compagnie; et c'était bien aussi de cette façon qu'en principe l'avait conçue Ignace [16].

Quelque chose d'Ignace lui-même était passé dans cet homme d'aspect vulgaire, d'une laideur extrême, d'une naissance des plus humbles [17]. Ignace, qui à trente-trois ans savait tout juste lire et écrire, devait, trente-deux ans plus tard, laisser en mourant (1556) une centaine de collèges [18] installés dans douze provinces différentes. Villanueva, qui débuta dans la Compagnie comme aide de cuisine, et le resta toujours quelque peu, même étant recteur [19], outre les collèges de Cordoue [20], de Cuenca et de Plasencia [21], devait constituer, dans l'un des plus grands centres universitaires de

15. « ... no perdonaua a qualquiera por mas habilidad que tuuiese o por mas cauallero que fuese, e de otra condicion, antes a los tales procuraua mas mortificar y ansi vna vez les daua oficio de comprador, otras les embiaua al rastro y les hazia vender publicamente el menudo y traer a cuestas la carne y de la plaza la verdura, y si algo quebrauan en casa les hazia salir por las calles a pedir limosna para comprallo. » Ms, conservé jadis au Collège des Jésuites de Chamartín, où j'ai pu le consulter à loisir; cf. mon *Mariana hist.*, p. 59 et 474. La *portada* manuscrite indique que le P. Christoval de Castro était « lector de Escritura en el mismo Collegio » (Complutense). La date de sa mort (1615) y a été apposée par une main moderne.

16. L'ascétisme est le grand séducteur des foules. C'est lui qui les a gagnées au christianisme; et c'est lui qui les a bien disposées pour les jésuites, comme c'est leur richesse apparente qui les a détournées d'eux, quoique collective et non personnelle.

17. « totus denique malè à natura tornatus » (Sacchini, I, 129).

18. Rib., *Ignacio*, IV, 16. Dont 16 en Espagne.

19. Sacchini (continuateur d'Orlandini à partir de Lainez) (Anvers, 1620), I, 127-8.

20. Orland., XIII, 39-40.

21. Orland., XIV, 76-78.

l'Espagne, « le meilleur séminaire de la Compagnie », déclare Ribadeneira [22]. Il avait commencé avec deux recrues, dont une défaillit. On lui en envoya de Coïmbre deux autres (1545), parmi lesquelles le Portugais Manuel López, qui lui succéda au rectorat. Ils étaient onze en tout en 1547, année où fut constituée la province d'Espagne (deux ans après l'ouverture du Concile de Trente). Et tels furent les débuts du Collège des jésuites dans l'Université d'Alcalá [23]. Il y passa, du vivant de Villanueva, cent quarante-quatre « lecta capita », selon le compte de Sacchini († 1623) et de Castro (1615) [24]. La cellule, dans un milieu bien choisi, avait bien prospéré. La méthode n'a pas vieilli.

On y souffrait d'ailleurs de faim et de misère. Un prêtre de la Société étant mort en 1549, on ne put avoir d'ornements sacerdotaux pour l'en parer que grâce à la charité d'un franciscain [25]. On travaillait à s'en rendre malade, et même à s'en rompre une artère et à en mourir, ce qui arriva au propre neveu d'Ignace [26]. Il avait fallu, en 1546 et 1547, s'établir en dehors de la ville, par raison d'hygiène [27]. En 1547, on s'installa au-delà de la porte de Santiago [28]; et en 1549, grâce à un donateur aussi généreux qu'exigeant, le Dr Vergara, près de la porte de Guadalajara, à l'endroit où devait s'élever plus tard le grand collège [29].

Les accusations portées contre le collège naissant, écho sans doute de celles que faisait retentir à Salamanque, vers 1548, le dominicain Melchor Cano [30], et la justification que Villanueva avait adroitement fait éclater en deux circonstances critiques [31], avaient eu pour résultat d'attirer l'at-

22. III, 8.
23. Rib., *ibid.*, et IV, 4; Orland., IV, 54, et 128. Ce dernier dit que dès 1546 « apparebat... Compluti facies aliqua iam Collegii » (VI, 78). Astrain, p. 278. C'est en 1546 que les Pères Lainez et Salmerón arrivèrent à Trente (cf. Crét.-Joly, t. I, p. 25) pour le concile.
24. Sacchini, I, 128. Castro, f° 272.
25. Orland., IX, 65.
26. Id., VI, 79-80.
27. *Ibid.* et VIII, 47.
28. Orland., IX, 66-70, et Astrain, t. I, p. 267.
29. Voir Astrain, t. I, p. 343. Sur Alfonso Ramírez de Vergara, voir *ibid.*, et t. II, p. 132, etc.
30. Orland., VIII, 46 sp.; Astrain, c. 8 : « Persecución de Melchor Cano »; Mir. *Hist. intern. doc. de la Compañia de Jesús*, t. II, p. 593-661.
31. Rib., III, 8; Orland., VIII, 55-56, et IX, 71-72. Astrain, t. I, p. 346.

tention et la sympathie des esprits généreux. L'éloquence du P. Araoz, provincial, y contribuait [32]. Les adhésions se faisaient de plus en plus nombreuses, et l'on n'avait que l'embarras du choix. Aussi ne prenait-on que les meilleurs sujets de l'Université [33].

Tel était le résultat de la persécution. L'hostilité déclarée de l'archevêque de Tolède, D. Juan Martínez Guijeño [34], plus connu sous le nom, bien justifié certes, de *Siliceus* [35], avait été une tribulation, non un obstacle. Ce prélat, qui doit une sorte de célébrité à son aversion pour les jésuites, et qui ne fut sans doute pas étranger à la méfiance qu'ils inspirèrent à Philippe II, son élève, les avait mis en interdit, indirectement d'abord (1549), puis nommément (1551), dans toute l'étendue de sa juridiction [36]. Ancien universitaire (il avait été professeur à Salamanque), et au surplus protecteur naturel de l'Université d'Alcalá, craignait-il les empiétements possibles d'une société qu'il voyait prodigieusement entreprenante ? Ou, comme l'insinue Orlandini, fut-il simplement jaloux de son autorité archiépiscopale vis-à-vis de prêtres qui prétendaient ne relever que du pape, ce qui, peut-être, partout et toujours a été le plus grave et le plus sincère des griefs énoncés contre les fils d'Ignace ? Ou encore prêtait-il l'oreille à ces bruits calomnieux dont nous parle également Orlandini, et d'après lesquels la Compagnie se

32. *Litterae quadrimestres*, t. I, p. 147 et 223.
Les *Litterae quadrimestres*, ainsi que le *Chronicon* de Polanco et les *Cartas de San Ignacio*, dont il est question plus loin, font partie des *Monumenta historica Societatis Iesu.*

33. Polanco, *Chronicon Societatis Iesu*, p. 407; *Litterae quadrimestres*, t. I, p. 620, Lettre de Dionisio Vázquez à Ignace, 1er mai 1552 : « ... y tienen por cierto que, si alguna buena habilidad hay en la Universidad, que ha de entrarse en la Compañía, juzgando de lo pasado por lo porvenir. Y dicen verdad; que nuestro Villanueva no parece sino que anda á las flores, y muchos le ruegan, que son rogados de otras órdenes y religiones, que no los recibe; y á otros va entreteniendo, hasta ver cómo aprueban, esperando mejor comodidad para los recebir. Tiene ahora de estos cinco ó seis para los recebir, algunos bachilleres y otros latinos. » Voir une autre lettre du même, t. I, p. 225 (sept. 1550).

34. 1545-1557. Il publia en 1550 un livre sur le Nom de Jésus.

35. Forme latinisée de son nom, qui signifie « dur comme le caillou ». Dans son *Historia de Toledo* (V, 22, f. 258v), Pisa donne de ce fils de paysan, parvenu par son travail et son intelligence à de si hautes fonctions, une intéressante biographie.

36. Astrain, t. I, p. 350.
De 1551 est le premier Index de Tolède : on y voit figurer le *Diálogo de Doctrina Cristiana* sans nom d'auteur et attribué à « un religioso » (Bataillon, *Diálogo*, p. 76).

serait recrutée parmi des gens que lui-même écartait des honneurs du sacerdoce [37] ? Quoi qu'il en soit, les jésuites voyaient ajournés pour bien des années leurs projets sur Tolède et sa circonscription diocésaine. Le collège d'Alcalá était supprimé par le fait. Villanueva, venu inutilement à Tolède pour faire entendre raison à l'archevêque [38], avait recouru au nonce du pape à Madrid, l'habile Poggi [39]. Une sentence du Conseil royal n'ayant pas eu raison du potentat ecclésiastique, il n'avait fallu rien moins qu'une lettre du pape Jules III, ou plutôt de son secrétaire Maffei, écrite « con severidad apostolica », comme dit Ribadeneira [40], pour forcer le bien nommé Silíceo à révoquer son mandement. Ce fut une belle victoire diplomatique pour Ignace, Villanueva et Poggi. Elle fut encore plus éclatante par la suite. Le terrible archevêque avait fait acheter les maisons qui entouraient celle que les jésuites avaient achetée en 1549. Il voulait bâtir un couvent qui retirerait à ses adversaires « la vue de la lune et du soleil ». En fait ce furent ceux qu'il comptait emmurer qui s'installèrent après sa mort (1557), et à bon compte, dans les immeubles ainsi réunis [41].

On aurait bien tort de s'imaginer que la Compagnie de Jésus dut son accroissement à la complaisance inconditionnelle des autorités. Philippe II ne lui était pas acquis, pas plus que l'archevêque de Tolède; et pas davantage l'archevêque de Saragosse. La papauté elle-même ne leur fut pas toujours favorable.

Vers la fin de 1553, Villanueva étant allé à Cordoue fonder un collège, l'interim de la direction avait été confié au P. Manuel López, dont le prosélytisme était ardent. La foule qui venait l'entendre expliquer la doctrine chrétienne, nous

37. Orland., XI, 58. Castro dit à peu près la même chose : voir Astrain, p. 352.
38. Astrain, p. 355, raconte en détail cette lutte épique.
39. Orland., XI, 59. Cf. Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. I, p. 291-292.
40. Rib., *Ignacio*, IV, 4. Voir le texte dans les *Cartas de San Ignacio*, t. III, p. 460. Astrain, p. 360.
41. Orland., XI, 59, Astrain, p. 361. Voir plus loin, p. 342-9.
Alvar Gómez (p. 268) raconte comment Silíceo mourut de la pierre, octogénaire, aux prises avec l'Université d'Alcalá. Sur son attitude et celle de l'archevêque de Saragosse, voir Brucker, p. 121.

dit Polanco[42], débordait jusque dans la rue. Quand Villanueva revint, en février, il trouva sept nouvelles recrues, parmi lesquelles Juan de Mariana[43].

Suivant Castro[44], Alegambe[45] et Andrade[46], c'est au P. Nadal que reviendrait l'honneur d'avoir inscrit le futur auteur du *De Rege*. Ce P. Nadal, un Mayorquin, s'était montré lui-même une recrue récalcitrante, résistant pendant des années à l'appel patient d'Ignace. Et il était devenu l'un des plus vaillants à l'ouvrage[47]. Ignace l'avait envoyé, au mois d'avril 1553[48], en qualité de commissaire, pour établir les Constitutions en Espagne. Orlandini[49] loue sa prudence dans le choix et l'admission des jeunes gens. Mais à la vérité, il n'eut qu'à cueillir le fruit qu'avait mûri le zèle de López, car c'est le 1er janvier 1554 que Jean de Mariana fut mis sur la liste des élus; et Nadal, qui n'avait fait que passer par Alcalá au mois de juin ou de juillet précédent[50], n'y revint qu'en février, en même temps que Villanueva.

Andrade tient à dire que le jeune talavéran avait été envoyé à l'Université par ses parents[51]. Mais il déclare d'autre part qu'ils étaient « honrados, calificados, y ricos »; or il y a bien quelques réserves à faire sur ce point. On peut donc se demander si Mariana vint à Alcalá comme pouvait le faire tout fils de famille, et si déjà il n'avait pas sa destination, sa place promise dans le petit groupe qu'y consti-

42. *Chron. Soc. Iesu*, t. IV, p. 108.
La Compagnie comptait, en 1553, près de 700 membres (Brucker, p. 118).

43. Un synchronisme : les jésuites, qui viennent de s'installer à Avila, sont visités, en mai 1554, par le P. François de Borja. Cf. Candille, *Chronologie thérésienne*, *Bull. hisp.*, 1936, p. 151.

44. « .. fue recebido siendo colegial artista del Pe Comisario Nadal primo dia de henero de edad de diez y ocho años » (p. 145).

45. *Bibliotheca scriptorum Societatis Iesus*, Anvers, 1643. C'est le *Catalogus* de Ribadeneira, revu et augmenté.

46. *Varones ilustres... de la Compañía de Iesus*, Madrid, 1666.

47. Astrain, p. 212 et 386.

48. Orland., XIII, 7; Astrain, p. 390.

49. VIII, 17.

50. Astrain, p. 394 et 397.

51. « Embiaronle sus Padres a la Universidad de Alcalá a estudiar ciencias mayores de Artes, y Teologìa... » Le *Dicc.* dit de *Autoridades* (1726) définit « el curso de *artes*, este es de las ciéncias Metaphysica y Physica », et cite Lope, *La Escolástica zelosa*, jorn. 3 : « Estos votos habrán sido de alguna cáthedra de artes. » Noguera Ramón, auquel on doit la substantielle notice mise en tête de l'édition de l'*Historia de España* de Valence (B. Monfort, 1783), suit ici Andrade, bien qu'il sache à quoi s'en tenir sur l'origine du fameux jésuite, et attribue à « sus padres » l'initiative de faire faire à l'enfant ses études.

tuait alors la nouvelle Société. Le doyen de la Collégiale n'avait-il pu intéresser à lui quelqu'un des représentants ou amis qu'elle avait à Talavera, à Tolède ou dans la région ?

Le nouvel inscrit était *colegial artista*, nous dit Castro : c'est-à-dire qu'il avait terminé ses humanités. Il avait à suivre ou à terminer les cours appelés de *artes*[52] et à faire toutes ses études de théologie; il entrait donc dans la troisième des quatre catégories entre lesquelles Ribadeneira distribue les acquisitions de la Compagnie : celle des jeunes gens ayant de bonnes dispositions et offrant de belles espérances; on les admet pour leur faire faire les études qui les mettront à même de se rendre utiles[53]. François de Borja préférait les hommes mûrs et instruits; mais à leur défaut il fallait bien préparer l'avenir de la Société en prenant la peine d'élever les futurs ouvriers. En tout cas Mariana fut le bien venu : Ignace lui envoya de Rome sa bénédiction.

Il avait alors dix-huit ans. Il commençait sa vie d'homme en s'enrôlant dans une société, sinon persécutée, au moins dénigrée, et en butte au mauvais vouloir de l'autorité. Il est vrai que l'on comptait alors en Espagne cent trente-neuf jésuites, répartis dans une douzaine de collèges (Barcelone, Valence, Gandie, Alcalá, Salamanque, Medina del Campo, Valladolid, Burgos, Oñate, Cordoue, Avila et Saragosse[54]); qu'il y en avait trente-cinq dans le seul collège d'Alcalá en 1554[55]; et que deux ans après, au moment de la mort d'Ignace, le nombre total de ses fils s'élevait à près d'un millier[56]. Mais s'il n'appartient pas à la première génération, il a connu les débuts pénibles et humbles, quoique pleins d'espérances, de la nouvelle religion. Il touche, par sa jeunesse, à l'âge héroïque. Il devait vivre assez pour assister, ou pour penser qu'il assistait à la décadence.

52. Rhétorique, Logique, avant la Physique et la Métaphysique, selon Reynier, p. 167.
Comme il y a intérêt à bien comprendre la terminologie universitaire espagnole, j'insiste sur le mot *artes* en citant encore le *Dicc. de Autor.* (au mot *curso*, t. II, 1929) : « *Curso de artes.* El tiempo en que en las Universidades se asiste à oir toda la Philosophia entéra que lee un Cathedrático : y suele ser regularmente en tres o quatro años, ò cursos. »

53. Rib., *Ignacio*, III, 20, p. 81.

54. Astrain, t. I, p. 395 et 409.

55. C'était d'ailleurs alors le plus peuplé. Il n'y en avait que 2 à Avila et 2 à Saragosse. Synchronisme : Mariage de Philippe II avec Marie Tudor.

56. Id., *ibid.*, p. 654.

La date du 1er janvier 1554 ne fut marquée pour Mariana par aucun engagement. Le jeune étudiant ne s'imposait d'autre obligation que celle de « probarse y probar la religion », comme dit Ribadeneira[57], c'est-à-dire de s'éprouver et de connaître la Compagnie. Ce n'en était pas moins pour lui un renoncement virtuel à sa liberté et au monde. Abnégation, abdication de soi-même et imitation de Jésus-Christ, telle était la formule.

Il abdiquait sa liberté; mais il allait trouver, au sein d'une société puissamment organisée, la direction de sa vie et l'emploi de ses brillantes facultés. Il quittait sa famille, sa mère; mais il allait jouir de cette confraternité qui, soutenant et n'absorbant point l'homme d'action, le laisse, plus que les affections de famille, en face de sa tâche.

Ne parlons point des raisons religieuses, encore moins des raisons d'ordre privé qui entraînèrent, ou purent entraîner vers la Religion naissante, le fils du doyen de Talavera. Relevons seulement les traits de sa physionomie de jeune homme, tels que les laisse supposer le fait même de son adhésion. Il aimait ou voulait aimer la pauvreté, la vraie, la pauvreté personnelle dans une communauté pauvre : c'était celle du jésuite d'alors. Il aimait ou voulait aimer l'obéissance : et il devait savoir ce que les supérieurs entendaient par *obéir*. Il n'aimait pas ce qui singularise l'homme extérieurement : l'habit des jésuites était celui des prêtres séculiers; de même leur genre d'existence, à part la nécessité de ne pas vivre isolés. Il ne put être séduit par le prestige du vêtement ni par la poésie du monastère. Enfin, il se sentait fait pour l'action, plutôt que pour la méditation ou l'étude dans le calme d'une cellule : l'enseignement et la prédication, telle était la double vocation à laquelle il pensait répondre.

Il y avait donc en lui les germes de quatre vertus : esprit de pauvreté, esprit de docilité, esprit de simplicité, esprit d'activité. On allait immédiatement le mettre à l'épreuve.

Pour commencer, il fallut quitter Alcalá, et aller à Simancas accomplir les deux années réglementaires de noviciat.

57. *Ignacio*, III, 21 (p. 80 dans la *B. A. E.*).

La *casa de probación* de Simancas, établie en 1554 [58], grâce à la générosité d'un ancien ennemi de la compagnie, par les soins de Francisco de Borja, ce duc de Gandía dont l'acquisition avait été un coup de fortune pour elle, fut la première que celle-ci posséda en Castille [59]. Elle eut pour premier recteur le sévère et méticuleux P. Bartolomé de Bustamante [60] : c'est donc probablement celui-là que trouva Mariana en arrivant. Andrade nous a tracé de cette maison, bâtie de la main de Borja et ses novices, une peinture qu'il a voulu sans doute opposer au *regalo*, au confort des noviciats de son temps, mais qui ne doit pas être moins exacte pour cela. « La vie qu'on y menait, écrit-il, est bien connue parmi les nôtres. La maison était pour ainsi dire une chaumière, avec des plafonds délabrés. La séparation des chambres était faite à l'aide de nattes de jonc; les lits consistaient en roseaux rassemblés avec des cordes, comme des claies de chariots. La nourriture était des plus pauvres, et servait plutôt à retarder la mort qu'à entretenir la vie [61]. »

Venu sans doute avec les premiers, il fut là deux ans : deux ans d'épreuves et d'examen continu pour le candidat à la profession. Il s'agit d'abord d'expérimenter ses forces et de voir si l'on se fera au joug. Et si l'on ne s'en rend pas compte soi-même, les maîtres sauront bien distinguer. La Compagnie ne veut que de bons sujets, surtout pour cette troisième catégorie, celle des jeunes gens qu'elle prend la peine d'instruire et sur la tête desquels ses espérances et ses capitaux, tant intellectuels et moraux que matériels, doivent être placés en toute sûreté.

On enseigna donc au novice Jean de Mariana : 1° à chercher Dieu en toute chose; 2° à diriger toutes ses actions *ad majo*;

58. Orland., XIV, 79-80; Astrain, t. I, p. 436.
Cette « Maison de probation » fut supprimée en 1556 (Hamy, p. 59) : on se l'explique par ce qui suit.
59. Rib., *Ignacio*, IV, 10. Elle fut dans la suite transférée à Medina del Campo (*ibid.*).
60. Orland., XIV, 82, et XVII, 51 : « Cunctae eius curae eo conferebantur ut regularum et constitutionum uel puncta et apices seruarentur. »
61. P. 89. Andrade s'est au reste inspiré d'Orlandini : « ... rudi scilicet è materia atque caemento, quae suis humeris una cum Tironibus comportabat (Borgia) : in eoque aedificio parietum loco storeae fragiles perexigua cubicula distinguebant » (XIV, 86) ou de Rib., *Vie de Fr. de Borja*.

rem Dei gloriam; 3° à mettre ses volontés et ses jugements sous la dépendance de ses supérieurs; 4° à ne désirer dans le monde que ce que le Christ y a désiré : sauver les âmes au prix des souffrances, de la mort et des affronts [62].

En même temps que cette éducation du jésuite, se faisait celle du prêtre, de qui l'Eglise exige le savoir théologique, pour que sa prédication soit orthodoxe; et aussi celle du maître, car l'enseignement sera, en fait, comme la carrière du jésuite.

Ce qu'on étudiait à Simancas devait être spécialement la théologie [63]. Les progrès de Mariana en cette science furent si rapides, qu'il aurait pu, nous dit Andrade, la professer dès son noviciat : c'est peut-être aussi qu'alors on était obligé de se contenter de peu dans la Compagnie et que les théologiens, Mariana le dit lui-même, y étaient rares.

Il eut là pour maître François de Borja. Celui-ci avait été cette même année nommé commissaire pour l'Espagne, par l'assemblée des professeurs à Medina del Campo. Selon Andrade, le néophyte aurait composé, sur l'ordre du saint, un traité de méditations spirituelles, qui fut publié parmi les œuvres de ce dernier, et qui roulait sur les Prophéties de Jérémie. Noguera Ramón a observé, il est vrai, qu'on ne trouve pas ce titre dans le Catalogue tiré par Ximeno de la collection que publia des œuvres de son arrière-grand-père, en 1667, D. Fr. de Borja [64]. Il se demande si Andrade ne voudrait pas parler d'une *Exposicion* ou *Explicacion de los Trenos de Jeremias*, signalée par Ribadeneira parmi les manuscrits du troisième général des jésuites, et qui fit l'objet de son cours à Valladolid et à Alcalá. Mais les « Thrènes » ou « Lamentations » ne sont pas les « Prophéties », et Andrade, à la date de 1666, déclare que le travail en question était compris parmi les œuvres publiées déjà.

Au sortir du noviciat, ceux qui avaient fini leurs études

62. Rib., *Ignacio*, III, 21.

63. On avait fait une place au latin et à la grammaire, parce qu'on avait d'abord songé à établir là un collège; mais dès 1555, on avait renoncé à cet enseignement, l'idée du collège ayant été abandonnée (Orland., XIV, 80).

64. Préface de l'éd. déjà signalée de l'*Hist. gen. de Esp.* de Valence, 1783, t. I, p. v.

et qu'on jugeait capables d'exercer les ministères propres à la Compagnie, pouvaient être admis à faire leur profession et leurs vœux solennels. Tel n'était naturellement pas le cas de Mariana, pour qui le noviciat avait été une interruption dans les études universitaires, et qui du reste était trop jeune pour être employé utilement.

Fit-il, avant de quitter Simancas, ces trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelle envers la Compagnie, qui étaient de règle pour ceux qu'on n'admettait pas immédiatement après le noviciat à la profession et aux vœux solennels ? C'est à Alcalá que, suivant Andrade, il aurait terminé son noviciat, qui aurait donc duré plus de deux ans, à moins, chose plus probable, qu'il ne soit pas resté tout à fait deux ans à Simancas. Il ne put tarder, en tout cas, à prononcer ses vœux simples. Il devait à la Compagnie un engagement avant de continuer à profiter des ressources qu'elle lui offrait pour l'achèvement de sa formation intellectuelle sans autre souci que celui de travailler.

A dix-neuf ans donc, il appartenait définitivement à ses supérieurs. Les vœux simples, comme nous l'explique Ribadeneira[65], constituaient un contrat unilatéral. Le novice s'engageait pour toujours vis-à-vis de la Compagnie, qui ne s'engageait à rien vis-à-vis de lui.

Revenu à Alcalá d'où on l'avait retiré pour qu'il fît ses preuves comme futur jésuite, il ne tarda pas à les faire comme futur maître. Il reprit ses cours à l'Université. La destinée, sinon le plan de la Compagnie étant de se former des maîtres, afin de se passer de ceux de l'Université[66], il s'agissait d'absorber tout le suc de la science universitaire. Aussi les *catedráticos* de San Ildefonso ne devaient-ils pas avoir d'auditeurs plus assidus que Mariana et ses compagnons. Quand ils virent leur revenir ce jeune homme avide de travail, qui, doué d'une rare mémoire et d'un jugement droit, savait trouver rapidement ses arguments, n'en présenter que de bons, les ordonner avec clarté[67], toutes qualités qui. observe

65. III, 21.
66. Cf. Astrain, t. II, p. 573, 579.
67. Rib., *Cat.;* Alegambe, *Bibl. Scr.* Cf. pourtant plus loin, p. 323.

Andrade, font le bon professeur; quand ils le virent, dans les *aulas* ou le paranymphe, écraser ses contradicteurs au milieu des vivats frénétiques, se doutèrent-ils qu'ils avaient devant eux un de ceux qui devaient faire à leur Université une concurrence si redoutable [68] ?

Fort probablement ils ne s'en doutèrent pas le moins du monde. Parmi ceux dont Mariana suivit les leçons, Castro [69] en nomme deux qui étaient loin d'être hostiles à la Compagnie. L'un, le Dr Juan de la Cuesta, qui fut par la suite évêque de Léon, avait rédigé une censure favorable aux « Exercices » d'Ignace [70]. L'autre, le P. Juan Mancio, un dominicain qui expliquait saint Thomas, était un ami de la première heure. Il s'était senti attiré par la spiritualité de Villanueva, à la première messe duquel il avait prêché le sermon. Cela ne l'empêchait pas de juger librement les « Exercices », mais son amitié n'en était qu'une caution plus précieuse [71].

Il n'est guère besoin d'insister pour faire ressortir le profit que le futur censeur de la « Bible d'Anvers », abréviateur de la *Bibliothèque* de Photius, auteur des *Scholia in Vetus et Novum Testamentum* [72] put tirer de son séjour dans un milieu universitaire comme celui qu'avait créé Cisneros, où l'enseignement du grec et de l'hébreu était assuré comme celui du latin, tout au moins au Collège Trilingue [73], et d'où

68. Voir Reynier, *La vie univ.*, p. 170.
69. P. 145.
70. Astrain, t. I, p. 379.
71. Id., t. I, p. 262, 344, 378. Il devait plus tard conseiller sainte Thérèse, d'abord par l'entremise du P. Ibáñez (*Relación* IIa, p. 151 dans la *B. A. E.*).
72. Cf. *Mariana hist.*, p. 5, 70, 122.
73. Cf. Héfelé, p. 130; Reynier, p. 119.

Pour le grec, Cisneros avait décidé que, contrairement à la règle adoptée pour les autres chaires, il n'y aurait pas de minimum exigé d'auditeurs (Alvar Gómez, p. 93). Quant à l'arabe, il ne paraît pas avoir eu de professeur (cf. Bataillon, *L'arabe à Salamanque*, dans *Hespéris*, p. 16). Les trois langues anciennes étaient, en fait : le latin, le grec et l'hébreu; c'étaient celles en vue desquelles avait été fondé le Collège Trilingue ou de Saint-Jérôme, d'après Robles, *Compendio de la vida y hazañas del card. Ximenes*, Tolède, 1604, p. 132, auquel renvoie Héfelé. L'un des *patios* du Collège de San Ildefonso est appelé *Trilingüe;* il fut construit en 1557 (Madoz, t. I, p. 369), au temps où Mariana était étudiant.

Peut-être convient-il de rappeler ici que les langues grecque et hébraïque figuraient parmi les matières que François Ier avaient confié aux six lecteurs royaux du futur Collège de France le soin d'enseigner (1530), et qu'elles figurent aussi dans le procès-verbal de fondation du Collège de Guienne par les jurats de Bordeaux en 1533 (cf. Paul Courteault, *Revue historique de Bordeaux*, 1936, p. 5-15). Nicolas Clénard nous dit même qu'à Lisieux, où il fut principal du collège depuis 1525 au moins, Jean de Tartas, qui fut le premier principal du Collège de Guienne, avait songé à faire enseigner le

enfin était sortie la « Bible d'Alcalá »[74]. L'Ancien et le Nouveau Testament ont été dès l'origine la grande lecture des Jésuites.

Quant à ce que devait être l'enseignement du latin, aussi bien par la pratique, sans doute, que par la théorie, on peut en juger par la prose et par les vers de l'auteur du *De rebus Hispaniae*, du *De rege* et des *Septem tractatus*[75].

Le collège des jésuites n'était pas encore (est-il besoin de le dire ?) un collège au sens moderne du mot, ayant ses maîtres particuliers et faisant concurrence à l'Université, ce qui fut précisément dans la suite une innovation de l'époque. Il était alors ce qu'étaient les autres collèges, fondations plus ou moins bien dotées, où vivaient des étudiants : seulement,

chaldéen et l'arabe. Mais ce Tartas paraît avoir été un « faiseur »; en tout cas, il ne put réussir ni même se maintenir à Bordeaux (id., *ibid.*).

74. Héfelé, ch. XII, « La Polyglotte de Complute ».

En 1545, neuf ans avant l'arrivée de Mariana, était mort à Alcalá Francisco de Vergara, qui est l'auteur d'une Chrestomathie grecque (cf. Bataillon, *Diálogo*, p. 57) et de la première Grammaire grecque parue en Espagne, et aussi le traducteur du roman d'Héliodore, Αἰθιοπικά, autrement dit *La Historia Ethiopica de Heliodoro* (Cf. Nic. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, sub. voc. *Franciscus Vergara*), avant que ne parussent la traduction tirée du français et publiée à Anvers en 1554 et celle de Fernando de Mena, 1587 (nos 1620-4 de Salvá, cf. Menéndez Pelayo, *Orígenes de la Novela*, t. I, p. XLI).

De son frère Juan, qu'Héfelé appelle à tort « Pierre » (p. 145), Bonilla a publié la curieuse correspondance dans *Clarorum Hispaniensium Epistolae* (*Rev. hisp.*, 1901), et Serrano y Sanz a exposé les démêlés avec l'Inquisition (*Rev. de Archivos*, 1907). Elève, comme Francisco, de Demetrius de Crète, de Hernán Núñez *el Pinciano*, et aussi de l'adversaire d'Erasme, Diego López de Estúñiga, enfin traducteur du texte hébreu des Livres de Salomon (*Ecclésiaste*, *Proverbes*, *Sagesse*) et de Jésus Sirach (*Ecclésiastique*), incarcéré comme partisan d'Erasme, de Luther et des *alumbrados* (1533) après avoir été secrétaire de l'archevêque de Tolède, Fonseca, il ne mourut qu'en 1557 (Cf. Alvar Gómez, p. 43, 93; Antonio, *Iohannes de Vergara*). Tamayo de Vargas lui attribue l'*Historia de Toledo* parue à Tolède en 1554 sous le nom de Pedro Alcocer (no 2811 du *Cat.* de Salvá). Les deux Vergara et leur demi-frère, Bernardino Tovar, étaient Erasmiens (Cf. Bataillon, *ibid.*, notamment p. 85, à propos du procès de Jean).

Rappelons que le cistercien Cipriano de La Huerga, le commentateur de Job, des *Psaumes* et du *Cantique des Cantiques*, mort en 1560, était un des maîtres d'Alcalá et qu'il y eut parmi ses disciples Luis de León (immatriculé à Alcalá en 1556 : cf. Aubrey F. G. Bell, *Luis de León*, Oxford, 1925, p. 99). N'oublions pas non plus que, depuis 1551 au moins, on comptait parmi les étudiants d'Alcalá Arias Montano lui-même, auquel on a attribué une lettre datée de cette année-là et adressée au roi contre les jésuites (A. Bell, *Arias Montano* « Hispanic Notes and Monographs », V, Oxford, Humphrey Milford, 1922). Il y fut donc au même temps que celui qui devait le censurer (Cf. mon *Mariana hist.*, p. 9).

Sur la question des études de l'Ancien et du Nouveau Testament au temps de Mariana, il y a grand profit à lire *Los estudios bíblicos en el Siglo de Oro de la Universidad Salmantina*, Discurso inaugural del año académico de 1921 *a* 1922 por el presbítero Dr. D. Leopoldo Juan García, profesor de Exégesis y Griego bíblico, Salamanca, Est. tip. de Calatrava, 1921, 86 p. gr. in-8o.

Sur l'hellénisme, beaucoup à prendre aussi dans *Una página del helenismo en España*, por Carmelo Viñas Mey (*Rev. de Archivos*, 1922).

75. Voir *Mariana hist.*, notamment p. 362, et mon article *Une élégie latine du P. Mariana* dans les *Mélanges* Laumonier (Paris, Droz, 1935).

dans les autres collèges, les étudiants étaient des boursiers, administrant eux-mêmes les affaires de leur communauté, sous la présidence d'un des leurs, le *rector*, nommé par eux; au lieu que dans celui des jésuites, c'étaient d'anciens novices, dont les intérêts matériels aussi bien que spirituels étaient tout entiers à la charge des pères [76].

Conformément au principe qu'énonce Andrade, que « les disciples deviennent des maîtres en enseignant », l'enseignement mutuel à l'intérieur du collège complétait l'enseignement universitaire et assurait une bonne préparation pédagogique aux « scolastiques approuvés ». Ils y repassaient entre eux les leçons; et tous les huit jours il y avait une soutenance de thèse (*conclusiones*), présidée par un des *hermanos* les plus distingués [77]. Castro, qui nous fournit ces détails, nomme, parmi ceux à qui revenait d'ordinaire cet honneur, notre Mariana. Il ajoute que l'on invitait à ces petites solennités des gens du dehors, et que le P. Mancio prenait plaisir à y assister avec des étudiants de son couvent, cela à charge de revanche [78].

Villanueva mourut au mois de mai 1557 [79]. Son successeur fut Manuel López, qui avait été recteur en 1550 et en 1554 [80]. L'insalubrité de la maison occupée par les jésuites avait amené Villanueva à chercher hors ville une autre maison pour la saison des chaleurs. Il la trouva à quatre lieues d'Alcalá. On la plaça sous l'invocation de *Jesús del Monte*.

76. « Retenta penes praepositum, vel Societatem, omnimoda gubernatione » (Bulle de Jules III, 1550, dans Orland., X, 24).
77. Cf. Astrain, t. II, p. 573, 581.
78. « Nuestros estudiantes andauan tambien ocupados en sus estudios oyendo sus artes y Theologia en la universidad y en casa teniendo sus reparaciones y de ocho en ocho dias sus conclusiones, y presidia en ellas alguno de los mas prouectos Her^os^, como el licenciado Alonso Lopez, el Mro Gil Gonçalez y Mariana, y otros semejantes y venian a ellas gente de fuera combidados y holgaua mucho de hallarse en estos exercicios el Mro fr. Mancio Dominicano, con algunos estudiantes de su conuento pidiendo que los H^os^ fuesen tambien a sus conclusiones. » (Fol. 150). — Andrade, qui, visiblement, s'inspire de ce que vient de nous dire Castro, est-il bien exact quand il assure que Mariana fut le premier qui monta en chaire dans le collège d'Alcalá ? « Après François de Borja », rectifie Alcázar (t. II, p. 451). Il faut se méfier des simplifications comme des amplifications des biographes de seconde main. — Eguren, dans son *Hist. del Colegio imperial de Madrid de la Compañía de Jesus* (1869; cf. *Mariana hist.*, p 21 et 475), s'inspire aussi de ce que dit Castro.
79. Synchronisme : en avril 1557, entretien de sainte Thérèse avec le P. François de Borja. Cf. Candille, *loc. cit.*
80. Sacc. I, 136; Astrain, t. II, p. 39,

Ce fut López qui l'inaugura (1558). Le double déménagement annuel était un inconvénient; mais l'économe y trouvait encore son compte, car il calculait qu'en une seule année il avait fallu, en ville, pour les malades, cent ducats de poulets [81]. Au grand air, on gagnait sur la volaille.

Vers cette même année 1558, Mariana eut à Alcalá plus ou moins longtemps comme compagnons Alonso Deza, qui était d'Alcalá et avait fait ses preuves à l'Université, qui enseigna la théologie pendant plus de vingt ans, expliquant saint Thomas, qui enfin devait mourir en 1589 à Tolède étant *prepósito* de la maison professe [82]; et Fernando de Alcaraz, lequel abandonna alors, pour entrer dans la Compagnie, la chaire de *arte* (logique) qu'il venait de gagner au concours [83].

A cette époque, le nombre de ceux qui résidaient au collège d'Alcalá ne dépassait guère la trentaine, d'après Castro [84]. L'attitude de Silíceo avait empêché une plus franche prospérité. L'archevêque mort, on put s'agrandir; et on le fit en achetant ses propres immeubles aux enchères, en 1560. Castro nous raconte que le père qu'on avait chargé d'aller à Tolède pour l'opération, voyant que les maisons trouvaient chacune un adjudicataire, mit d'un seul coup une surenchère de cent ducats sur le tout. On crut qu'il allait continuer ainsi, et tout le monde lui céda [85].

81. Astrain, t. II, p. 45.

82. Alegambe, *Alphonsus Deza*. Il s'était mis à suivre les Exercices au moment où il faisait *oposición* à la chaire d'*artes;* il tomba malade et ne put concourir. Ce fut Alcaraz qui la conquit. La Compagnie y gagna deux adeptes. Cf. Astrain, t. II, p. 61.

83. Astrain, *ibid.* Voici, d'après Alcázar (*Indice* du t. II), la liste des recteurs d'Alcalá au temps qui nous intéresse pour Mariana :

« P. Francisco de Villanueva, Rector, 1545;
P. Manuel Lopez, Vice-Rector, 1550 y 1554; Rector 6 Mayo 1557;
P. Gil Gonçalez Davila, Rector, por septiembre 1564. »

Synchronismes : c'est en 1558 que le pape Paul IV adressa à l'Inquisiteur général d'Espagne Valdés, archevêque de Séville, fondateur de l'Université d'Oviedo, un bref l'engageant à poursuivre le luthéranisme. En 1559 paraissait à Valladolid le fameux *Index* rédigé par ce dernier et où figurent des œuvres à tendance mystique ou ascétique comme celles de Juan de Avila, Francisco de Osuna, Luis de Granada, Francisco de Borja. La même année (8 octobre), Philippe II assistait à un *auto de fe* à Valladolid et jurait de soutenir l'Inquisition dans la défense de la foi.

Un autre *auto de fe* avait eu lieu le 21 mai précédent dans la même ville. C'est alors que fut brûlé le Dr. Agustín de Cazalla (Cf. Lafuente, t. VII, p. 37 de l'éd. en 15 tomes; Bataillon, *Diálogo*, p. 139).

C'est en 1558 que fut établie l'*Asistencia de España.*

84. « ... el año de 1558, llego el numero de los que en este Collegio de Alcala residian a poco mas de treinta, los mas de los quales eran estudiantes. » (Fol. 278 v.)

85. « El Pe Martin Fernandez procurador deste Collegio que hauia ido alla (à Tolède) para hazer esta compra, con el consejo de vn letrado, nues-

Rome (1561), Lorette (1565), La Sicile (1567).

Le P. Diego Laínez avait été élu général en 1558. Il avait auparavant, depuis la mort d'Ignace (1556) et en des circonstances difficiles [1], exercé les fonctions de vicaire général, en attendant que la cessation des hostilités entre le pape Paul IV et Philippe II [2] et des démonstrations militaires du duc d'Albe contre Rome (12 sept. 1557) rendissent possible le concours des pères espagnols à l'élection. Pour une société internationale, c'était imprévu et dur.

Ancien étudiant d'Alcalá, Laínez était arrivé à l'Université comme Ignace la quittait. Il y avait étudié les arts et pris le grade de *maestro* vers 1530. Il avait beaucoup étonné ses camarades en refusant leur aide pour la confection du discours de remerciement qu'il était d'usage de prononcer quand on venait d'être reçu [3]. Il les avait encore bien plus étonnés

tro deuoto, viendo como los otros compradores cada qual compraua su casa y iua pujando mas y mas con deseo que se le rematase y que por la gran necesidad que tenia de comprallas todas pª nro Collegio andaua litigando con tantos compradores, hizo vna general puja sobro todas las casas juntas de cien ducados. Todos los demas compradores como vieron que de vn golpe Nº Procurador auia pujado tanto el prezio, creyendo que iua subiendo en aquella proporcion con que hauia començado, desistieron de sus compras y voluieron a Alcala y ansi se hizo el remate de todos en el dho. Pᵉ procurador a los 28 de Junio de 1560 años por noueçientos y sesenta ducados. » (Fol. 336 v.). Castro raconte aussi comment le Dr Christoval Perez, ancien confesseur de Siliceo, ayant acheté une maison près de celle des jésuites, la vendit à un Gonçalo Perez qui voulait y établir son *mayorazgo*. Ce Pérez fit apporter des matériaux pour la réparer et finit par la céder aux jésuites pour le prix qu'elle lui avait coûté, avec les matériaux en plus (fol. 337-8).

Synchronisme : Juan de Yepes (saint Jean de la Croix), admis jadis à suivre les cours de grammaire au collège des jésuites de Medina del Campo, prend l'habit du Carmel (1560). Cf. Astrain, t. II, p. 575. Il y fut l'élève du P. Bonifacio (sur lequel nous reviendrons); si bien qu'il put ensuite s'inscrire à l'Université de Salamanque comme *artista;* et peut-être avait-il déjà étudié les *artes* à Medina (cf. *San Juan de la Cruz, su obra científica y su obra literaria*, por el P. Crisógono de Jesús Sacramentado, carmelita descalzo, t. I, 1929, p. 22).

Il n'est pas impossible que Mariana ait connu à Alcalá Ambrosio de Morales, qui, après son départ de chez les Hiéronymites par suite de sa castration volontaire, y enseigna les humanités et fut le premier recteur (1565-1573) du *Colegio de los Manriques;* depuis 1541 il s'occupait d'histoire et d'antiquités. Cf. le prologue au t. III de la *Coronica general* éditée par Benito Cano en 1791, p. 15, 22. Il y a là en tout cas un rapprochement à faire, même s'il ne correspond pas à une contingence biographique réelle.

C'est en 1556 qu'Esteban de Garibay commença à s'occuper d'histoire, et en 1565 qu'il termina son *Compendio*. Cf. *Bull. hisp.*, 1932, p. 223, n. 1

1. Astrain, t. II, chap. I.
2. Roi d'Espagne depuis 1556.
3. Rib., *Vida del Padre Maestro Diego Lainez*, I, 1.

en refusant de se faire recommander aux examinateurs [4]. L'esprit intègre et intraitable d'Ignace était en lui.

Il semble que la Compagnie lui doive son orientation décisive; grâce à lui, en tout cas, elle continua ses immenses progrès, car c'était un diplomate autant qu'un organisateur.

Une des choses qui signalèrent son généralat fut l'installation définitive du Collège romain, fondé par Ignace en 1551 [5]. Au moment où l'on y pensait le moins [6], Victoria Tolfa, marquise della Valle, la propre nièce de ce pape Paul IV (fondateur des Théatins), qui avait toujours été quelque peu hostile à la Compagnie [7], avait donné à celle-ci, sur le conseil de Pie IV, un îlot de maisons. L'intention première de cette dame avait été d'établir là un couvent de femmes; et même il était déjà venu quelques religieuses. Ribadeneira ne nous dit point quel fut le rôle de Laínez en cette heureuse affaire : il reporte toute la reconnaissance des siens sur le pape. Toujours est-il que le Collège romain, jadis établi, grâce aux libéralités du duc de Gandía [8], en bas du Capitole, dans une maison prise en location, se trouvant bientôt à l'étroit, avait dû être transporté successivement dans deux autres plus grandes, en 1551 et en 1557 [9], et que désormais il se trouvait au large, chez lui, dans une demeure indépendante, et surtout officielle en quelque manière puisqu'on la devait à l'entremise pontificale. On n'était plus exposé, comme dans l'humble logis de jadis, à se voir envahi violemment par les professeurs et étudiants romains [10]. On avait du reste fait ses preuves dès 1552, quand, dans l'église de S. Eustachio, les maîtres de la Compagnie, en présence de nombreux cardinaux, évêques et savants, passèrent leurs thèses; et encore mieux l'année suivante, quand ils soutinrent des conclusions publiques, non seulement de rhétorique,

4. *Ibid.* Cf. mon *Mariana hist.*, p. 18, au sujet de ces recommandations, en Espagne.
5. Une faute d'impression, sans doute, fait dire à S. d'Irsay (t. I, p. 359) « 1533 ».
6. Rib., *Ignacio*, IV, 3. Sacchini confesse (IV, 5) pourtant que les pères ne restèrent pas inactifs en cette affaire.
7. Voir Astrain, t. II, p. 9 et s.; Brucker, p. 116, 159.
8. Rib. *ibid.;* Orlandini, XI, 4; Astrain, t. II, p. 343.
9. Orland., *ibid.;* Sacc. I, 91.
10. Rib., *Ignacio*, IV, 3; Orland., XI, 6.

latin, grec et hébreu, matières enseignées par eux jusque-là, mais de philosophie et de théologie, qu'ils commencèrent à professer cette même année [11]. On imprimait déjà des thèses [12]. De quatorze qu'ils étaient en 1551, les étudiants, tous jésuites, étaient arrivés au nombre de soixante en 1553, de cent en 1554, de cent quarante en 1558 [13].

En 1560, on s'installait donc dans les maisons réunies par la nièce de Paul IV; et en 1562 [14] on commençait la chapelle : bâtie par les pères de la Compagnie, elle devait être consacrée en 1567 [15].

Pour créer et maintenir ce collège, il avait fallu faire appel aux collèges de la Compagnie et en particulier à ceux d'Espagne, qui n'étaient déjà pas fort à leur aise; et leur recrutement s'en trouvait arrêté. Sous prétexte d'alléger leurs charges, mais aussi pour élargir les cadres du professorat du collège romain en même temps que s'y allongeait la liste des élèves, on résolut de faire venir à Rome un certain nombre d'Espagnols. Nadal fut chargé de ce recrutement, et, parmi les quatre Espagnols qu'il y envoya en 1561, se trouva Mariana [16].

La chose n'avait pas été sans difficulté en ce qui concerne ce dernier, car il fallait le consentement du Dr. Vergara, dont les susceptibilités de bienfaiteur étaient grandes [17]. D'autre part, Araoz, provincial en résidence à Alcalá, entendait ne

11. Rib., *ibid.;* cf. Orland., XIII, 2.

12. Orland., XIV, 1.

13. Orland. (XIV, 1) compte à Rome cette année-là « capita fermè centum et quadraginta ». V. Sacchini, III, 26. Trois cents élèves du dehors suivaient déjà les cours dès 1552, nous dit le P. Brucker (p. 86), notamment ceux du « Collège germanique » (sur lequel voir plus loin).

14. C'est à cette date que l'appellation « jésuites » apparaît comme officielle et courante.

15. Sacc., VI, 3-4. L'église du Gesù ne fut commencée qu'en 1568 (cf. Brucker, p. 165), après le départ de Mariana.

16. « ... y porque de Roma le pidiò (a Franscisco de Borja) el P. General recluta de algunos jovenes sobresalientes para el Colegio Romano, enviò de Portugal al insigne Orador Perijuan Perpiñan, natural de Elche, en el Reyno de Valencia, y escribiò à Castilla, para que fuessen tambien à Roma Juan de Mariana, Diego de Acosta, y vn tal Ramirez, que faltò despues à su vocacion. » (Alcázar, *Chrono-historia*, t. II, p. 9.)

On voit que l'ordonnance de Philippe II (1559) qui défendait aux Espagnols d'aller étudier ou enseigner à l'étranger, reproduite par Aubrey F. G. Bell (*Luis de Leon*, Oxford, 1925, p. 49) et alléguée par S. d'Irsay (*Hist. des Univ.*, t. I, p. 338) restait lettre morte, au moins pour les jésuites et pour Rome.

17. Cf. Astrain, t. II, p. 129 et 140.

pas laisser dépouiller l'Espagne de ses meilleurs sujets. Et Nadal comptait le départ de Mariana parmi les causes qui indisposèrent ce provincial nationaliste [18].

Pareille attitude se comprend au surplus. Les jésuites rencontraient une forte concurrence, dangereuse pour son succès auprès des âmes d'élite (celle d'une sainte Thérèse, par exemple), chez les Dominicains, dont la culture théologique n'était pas le résultat d'une improvisation hâtive et incomplète. Il y avait là en somme pour les fils d'Ignace, pour ces soldats recrutés en vue d'une croisade contre l'hérésie, une besogne pour laquelle ils n'étaient pas encore bien préparés, en dépit d'aptitudes individuelles [19]. Et c'est en bref et en gros l'histoire de la Compagnie dans les années qui précédèrent et qui suivirent la mort du premier général. L'enseignement des jeunes gens, autre point de son programme, lui prenait trop de temps et de personnel [20] pour qu'elle pût lutter sur le terrain théologique. Il fallait du temps et une ambiance pour créer les phalanges de théologiens que réclamaient les circonstances [21].

Ce dut être une joie profonde pour Mariana que d'être envoyé dans la Ville éternelle, le centre non seulement de la Catholicité, mais de sa Religion. Il allait voir le successeur de saint Pierre et celui d'Ignace. Il arriva en septembre, quelque peu indisposé.

On lui confia l'enseignement des arts et de la théologie, selon Andrade; celui des arts, puis celui de la théologie, selon Alcázar; celui de l'Ecriture sainte, selon Alegambe; enfin, selon Buiza [22] et Mariana lui-même, celui de la théologie scolastique [23]. En fait, c'est l'Ecriture sainte qu'il

18. Cf. *Monumenta hist. Soc. Iesu, Epist. P. Nadal*, t. I, p. 489, Lettre de Nadal à Laínez, Coïmbre, 16 juin 1561.
19. Voir la lettre du P. Antonio de Córdoba au P. Laínez (1559) et celle du P. Gil González au P. Fr. de Borja (1568), reproduites par Astrain (t. II, p. 569 et 571).
20. Cf. Astrain, t. II, p. 578.
21. Et c'est bien pourquoi sainte Thérèse dut s'adresser souvent ailleurs pour sa direction.
Outre Mir, *Santa Teresa*, il n'est que juste de lire Zugasti, *Santa Teresa y la Compañía de Jesús* (1914).
22. Supérieur de la maison de Tolède au moment de la mort de Mariana (1624). Cf. *Mar. hist.*, p. 127-8.
23. « ... leyò las Artes, y la Theologia... » (Andrade). Alegambe dit seule-

expliquait, au moins à la rentrée de 1563. Il dut passer d'un enseignement à l'autre. Suivant Andrade encore, il eut jusqu'à deux cents auditeurs : ce n'était pas une sinécure pour un professeur de vingt-cinq ans. Cependant, Mariana [24] donne ce chiffre comme étant celui des jeunes gens qui vivaient alors dans le collège, et ne dit pas qu'il les avait tous comme auditeurs. Il n'était encore ni prêtre ni profès. D'après Buiza, Andrade et Alcázar, ce n'est qu'après avoir fait, entre les mains de Laínez, la profession de quatre vœux, qu'il fut ordonné [25] : il y aurait eu là d'ailleurs une faveur exceptionnelle, car la coutume était de retarder cette profession [26]. Il fit cette profession le 1er novembre 1564; et de ce que disent Castro et Alegambe, il résulte qu'il fut promu au sacerdoce au carême de 1562 : l'ordre chronologique serait donc à renverser [27].

Il avait sans doute encore des progrès à faire au point de vue pédagogique. Nous savons que Laínez, alors à Trente, en toucha un mot à Borja, en novembre 1562. Les élèves s'étaient plaints; Laínez, qui a bonne opinion de lui, de son intelli-

ment « sacras litteras ». Mariana, dans sa préface au cardinal Bellarmin : « Ego scholas theologicas explicabam », ce qu'il faut entendre par « j'expliquais la théologie scholastique », ainsi d'ailleurs que l'entend Buiza : « la teologia escolastica ».

Cf. *Mon. hist. Soc. Iesu, Epist. P. Nadal*, t. II, p. 442. P. Joannes de Polanco ex commissione Patri Hieronymo Nadal Tridenti, 7 novembris 1563. « Quanto a la fundacion del collegio de Roma, no tenemos más que hasta aquí. Dios N. S. finalmente es nuestra speranza y no los hombres... La scriptura lee el D. Mariana. El D. Manuel (de Sa) lee en nuestra yglesia. »

24. Préf. aux *Scholia*. Cf. p. 325.

25. Alcázar : « ... le diò la Profession de quatro votos (que hizo en sus manos antes de auerse ordenado de Presbytero). » — Andrade : « ... le diò la profession de los quatre votos, la qual hizo entre sus manos antes de ordenarse de misa. » — Buiza : « ... fue enviado a roma donde antes del sacerdocio hizo al profesion de quatro uotos. » — Le P. Uriarte, éditeur de la lettre de Buiza (*Siglo futuro*, 22 febr. 1884), suppose ici un lapsus : au lieu de « *sacerdocio* », Buiza aurait voulu dire « *tiempo requisito* o cosa parecida ».

26. Voir Astrain, t. II, p. 321-325, sur les craintes éprouvées par la Compagnie lorsque le pape Pie V ordonna que la profession précéderait la prêtrise (1567). Cf. Brucker, p. 155.

27. Alegambe traduit Castro. Dans le « Catalogus professorum Soc. Iesu sub P. Lainez praeposito generali » (*Mon. hist. Soc. Iesu*, Epistolae Patris Hier. Nadal, t. II, p. 592), nous trouvons Mariana marqué comme ayant professé entre les mains de Laínez le 1er novembre 1564. D'autre part, Laínez était parti pour la France le 1er juillet 1561 (cf. Rib. *Laínez*, II, 1); il ne quitta Paris, pour aller au concile de Trente que le 8 juin 1562 (*ibid.*, III, 8) et ne revint à Rome que le 10 décembre 1563 (III, 10). 10). Mariana ne put donc faire sa profession avant 1564. Il serait d'ailleurs, bien étonnant qu'une erreur se soit glissée dans le « Catalogue ». Buiza, de qui dépend sans doute Andrade, a pu se tromper. Mariana a dû être prêtre en 1562, profès en 1564

gence, de son savoir, paraît croire que ce dont ils se plaignent, c'est du manque de clarté : Mariana ne savait sans doute pas se mettre à leur niveau, défaut ordinaire chez les jeunes professeurs; il fallait commencer par réprimer les murmures, puis avertir le maître, et, s'il ne s'amende point, on verra à le remplacer [28].

Précisément, vers la même époque, on avait pensé envoyer Mariana en Allemagne. Nous voyons, en effet, le P. Nadal recommander à Borja de veiller à ce que ceux qu'il s'agit de diriger sur ce pays, à savoir Mariana et Ledesma, soient particulièrement exercés en latin, en style et en histoire, car tout cela est nécessaire pour batailler contre les hérétiques allemands.

L'année suivante, il fut question de l'envoyer en France; mais on avait besoin de lui, paraît-il, à Rome, preuve que ses qualités professionnelles étaient, somme toute, appréciées.

Il resta à Rome quatre ans. Ces quatre années lui laissèrent, on le comprend, un souvenir ineffaçable. C'est la seule époque de sa vie pour laquelle on ait de lui une autobiographie. Dans la préface de son dernier ouvrage, les *Scholia in Vetus et Nouum Testamentum*, parus en 1619, c'est-à-dire pas loin de soixante ans après son arrivée à Rome, au bord de la tombe, il se plaît à rappeler ces temps lointains à son ancien élève d'alors, Bellarmin, qui, neveu d'un pape éphémère, Manuel II, s'était fait jésuite et était devenu cardinal. Il se revoit donc, expliquant la théologie scholastique à un âge prématuré et, aveu sincère autant que modeste, sans une érudition bien solide [29]. Mais, ajoute-t-il, on en était là dans la Société. Il n'y avait personne en Italie, parmi les jésuites,

28. La lettre a été reproduite par le P. Astrain, t. II, p. 353.
Pour ce qui suit, voir au t. II des *Epist. P. Nadal* (p. 170), 5 déc. 1562, à S. Francisco de Borja : « ... tengo firme esperanza en dios nuestro Señor, que podremos sacar desse collegio (celui de Rome ?) muy buenos galgos y mastines para contra estos demonillos y heretiquillos de Alemaña, que no valen nada ni son nada... querria que el Dr Ledesma y el Dr Mariana se exercitassen muy bien en el latin y estilo, porque estos tengo yo entre los otros ojeados para la Alemaña. » Voir aussi t. III, p. 434, 531, 542.

29. « ... immatura quamuis aetate, neque eruditione firma » (Préf. aux *Scholia*.

pour occuper cette chaire. Cette déclaration jette un certain jour sur les origines de la Compagnie et ses débuts comme corps enseignant. Elle eut des élèves et des collèges, et des fondations, avant d'avoir des professeurs. Son développement avait suivi de si près sa naissance qu'elle était prise au dépourvu. Le terrain était bien préparé pour elle : elle n'avait, pour vivre, qu'à le vouloir, et grandir au plus vite.

« Avec lui, cependant, enseignaient la théologie Manuel [30] et Ledesma [31], aussi savants que vertueux. La philosophie était à la charge de Toledo, qui, pour sa science théologique, reçut plus tard le chapeau, de Pereira, esprit élégant, et d'Acosta, qui n'était inférieur à personne. La rhétorique était confiée à Perpinien, dont l'éloquence coulait plus douce que le miel, et qui pouvait être comparé aux anciens comme aux modernes; les mathématiques à Clavi, suffisamment connu par ses écrits; l'hébreu à Baptiste Román, rose odorante parmi les épines de sa race (!), et dont le caractère était plus agréable que le physique; le grec, enfin, au Valencien Esteve. » [32].

Et le retraité de Tolède, dont l'esprit se réconforte au souvenir de ces temps et de ces hommes, est plus heureux encore quand il en vient à se rappeler les étudiants qui, au nombre de deux cents, vivaient avec leurs maîtres dans le collège. Il revoit surtout Luis Odescalco [33], « dont les grâces elles-mêmes, de leurs divines mains, avaient orné le physique, le cœur et l'intelligence », et qu'il n'oubliera de sa

30. Il s'agit de Manuel Sa, sur lequel voir la *Bibliotheca* d'Alegambe (*Emanuel Sa*).

31. Sur Ledesma, v. Rib., *Laínez*, I, 9, et Alegambe (*Iacobus Ledesma*), lequel fournit également des notices sur les autres pères (*Franciscus Toletus*, *Benedictus Pereira seu Pererius*, *Petrus Ioannes Perpinianus*, *Christophorus Clavius*, *Ioannes Baptista Romanus*), mais pas pour Esteve, non plus que pour Acosta (Diego), l'un des trois frères de Joseph, jésuites comme le fameux auteur de l'*Historia natural y moral de las Indias* : ce fut même lui qui les précéda tous (cf. Carracido, *El P. José de Acosta y su importancia en la literatura scientifica española*, Madrid, 1899, p. 26; Astrain, t. II, p. 352). L'hébraïsant Román était un juif d'Alexandrie; son vrai nom était Elie (cf. Alegambe). L'Allemand Clavius fut chargé de la confection du calendrier dit grégorien (cf. Feller).

32. Pr. aux *Sch.* D'après la lettre de Polanco citée plus haut, la théologie scolastique, à la fin de 1563, était confiée à Ledesma et à Toledo, qui expliquait en outre les « cas de conscience », Fulvio Cardulo et Lelio Bisciola étaient chargés de la rhétorique et du grec; il y avait aussi une chaire d'arabe et une d'hébreu.

33. Cf. Alegambe (*Aloysius Odescalcus*).

vie. Il revoit aussi le recteur, Sebastián Romeu, aussi sage que plein de vertus, et Diego Páez, « en qui le talent rivalisait avec la grâce », son ancien camarade et son meilleur ami; et Organtino, mort au Japon, et Maldonat [34], qui enseigna peu de temps à Rome, mais qui fut son collègue à Paris, « gloire de l'Espagne et de la Compagnie ».

Tout ce monde d'étudiants et de professeurs vivant ensemble dans le collège dont venait d'être dotée la Société, subsistait comme par miracle. On avait bien l'immeuble, mais aucunes rentes. Aussi la nourriture était-elle des plus frugales [35]. Quant à lui, un enseignement écrasant et un climat pénible pour des étrangers avaient brisé ses forces au seuil de la vie [36]. C'était bien encore l'âge héroïque de l'ordre des jésuites. Il fallait avoir un corps bien constitué pour résister au régime que Mariana subissait depuis ses dix-sept ans : un travail acharné, l'internement ou à peu près, une alimentation insuffisante, et, pour finir, probablement la malaria; sa santé commençait à n'y plus tenir.

Il fallait pourtant fournir sa tâche. La Compagnie était alors comme une fourmilière qui s'attaquerait à une proie démesurée [37]. Chacun devait se multiplier. Les circonstances étaient favorables, malgré tant de résistances ou sourdes ou grondantes; et la conquête se faisait encore plus vite qu'on ne pouvait le souhaiter. Les jésuites de la première génération se hâtaient d'en former une seconde, et de se faire les troupes qui leur manquaient pour tant de places à occuper. Aussi avaient-ils vraiment le droit de se croire appelés et conduits par la Providence.

Les années que Mariana passa dans le collège romain furent précisément pour celui-ci une époque de grande prospérité. En 1562, on y avait atteint le nombre de deux cents élèves [38];

34. Sur Maldonat, cf. Crét., t. II, p. 319, et plus loin, p. 332.
35. « In tanto numero nulli redditus erant, nulla vectigalia. Miraculi instar tot tunc iuuenes ali potuisse. Victus proinde frugalis erat, et tenuis. » (*Ibid.*). Cf. Astrain, t. II, p. 348.
36. « Docendi labor improbus, coelum nobis praesertim externis graue. Ita fractae in limine vires nostrae sunt. » (*Ibid.*).
37. Voir les réflexions du P. Astrain à ce sujet, t. II, p. 568. La Compagnie comptait, en 1565, plus de deux mille membres.
38. Sacc., VI, 1. Cf. p. 322.

on fut deux cent dix-huit l'année suivante [39]. Ces chiffres, fournis par Sacchini, concordent avec celui que Ribadeneira [40] indique comme étant celui auquel on parvint de son temps, soit deux cent vingt. Quand le cardinal Charles Borromée vint visiter ce séminaire de la Compagnie, il fit ranger les étudiants par nations, c'est-à-dire par langues, et il compta, non sans admiration, jusqu'à dix-sept groupes [41]. Il y avait de quoi admirer, en effet.

Fondé par Ignace en 1552 [42], le Collège germanique, bien qu'il comprît alors peu de Germains, n'en était pas moins en bonne voie. En 1564, il abritait deux cent quinze élèves, dont deux Turcs et un Arménien [43]. Ajoutons quatre-vingts pères dans la maison professe [44], et nous aurons une idée du développement de la Compagnie durant les dernières années de son second général. Cette même année de 1564 vit du reste une manifestation originale : la première distribution de prix. Mariana y assista bien probablement, et c'est une raison de plus de rappeler ici cette solennité, qui eut lieu au Collège romain, le premier dimanche de novembre. On joua une pièce dont la morale était que le culte de Dieu et l'utilité publique doivent être le but des études, et non pas l'ostentation et la curiosité [45]. Il y eut des cardinaux dans l'assis-

39. Id., VII, I. En 1563 le Concile de Trente reconnaissait à la Compagnie le droit de garder des « scolastiques » non profès (Brucker, p. 144).

40. IV, 3. Cf. la lettre de Polanco déjà citée : « La lista de los collegiales llega a 224, aunque se cuentan los studiantes nuestros que stan en el collegio germanico... »

41. Sacc., VI, 6.

42. Rib., *Ignacio*, IV, 6. Cf. Brucker, p. 64, 87.

43. Sacc., VIII, 39. De la dernière année du séjour de Mariana à Rome (1564) date le règlement adopté par Laínez (Astrain, t. II, p. 563), au sujet des catégories de collèges : 1° avec classes de latin, 20 membres, plus un *seglar* chargé d'administrer les corrections; 2° latin, humanités, rhétorique, morale (*casos de conciencia*), 30 membres; 3° philosophie en plus, 50 membres; 4° dans les Universités, toutes sciences nécessaires pour la carrière ecclésiastique, 70 membres. « Poco más o menos » bien entendu. Cf. id. p. 579. Pour la distribution du temps, l'horaire des classes (été comme hiver), les vacances, cf. id., p. 580. Les cours commençaient à la Saint-Luc, 18 octobre (p. 583).

44. Sacc., VIII, 5.

45. On jouait aussi des pièces dans les collèges espagnols (Astrain, t. II, p. 582), soit en latin, soit en castillan, voire avec *danzas* et *bobos*, à la Saint-Luc, ou pour le *Corpus*, ce qui n'allait pas toujours sans inconvénients. Cela dès 1557.

Cf. Boysse, *Le théâtre des jésuites* (Paris Vaton, 1881); L.-V. Gofflot, *Le théâtre au collège, du Moyen Age jusqu'à nos jours* (Paris, Champion, 1907); Justo García Soriano, *El teatro de colegio en España* (*Bol. de la R. Acad. Esp.*, 1927, XIV, p. 235, 374, 535 et 623; 1928-30.

Ce dernier parle notamment de « El teatro en los colegios de los Jesuitas

tance. Près de la table où étaient les prix, siégeaient les juges, c'est-à-dire les professeurs qui avaient corrigé les compositions. Un des élèves fit un discours, et appela les vainqueurs en commençant par les rhétoriciens. A chaque élu un camarade remettait son prix en lui adressant un distique flatteur, dont un autre camarade tempérait l'enivrant effet par un distique où était prêchée la modestie. La distribution n'était faite que pour les classes de latin, grec et rhétorique. Les élèves du Collège germanique avaient concouru et emportèrent la plus grande part des récompenses [46].

Le caractère international de la nouvelle religion n'avait à coup sûr rien de nouveau par rapport aux autres ordres existants. Il était, au contraire, la règle. Mais ce qui l'accentuait, c'était la destination de ces futurs militants, défenseurs de la catholicité et de la papauté. C'était vraiment une Internationale, au milieu des nationalités qui se constituaient, plus vivantes et plus agressives que jamais les unes en face des autres. En cela tout au moins elle allait contre le mouvement général qui semblait entraîner l'humanité : cause profonde des méfiances et des haines futures [47].

Au bout de ces quatre années d'enseignement au Collège romain, Mariana fut envoyé à Loreto. Seul le P. Castro nous parle de ce fait. On était en 1565 [48]. Laínez était mort le 19 janvier. C'est donc fort probablement Francisco de Borja, élu général le 2 juillet, qui fit partir son ancien novice de Simancas pour ce nouveau poste. Le collège qu'on avait

(p. 249), après avoir dit un mot des représentations d'étudiants à l'Université d'Alcalá. Mais il ne fait que signaler (p. 244 et 248), sans dire par qui ni où elles ont été publiées, l' « *Ate relegata et Minerva restituta* », *comédie de collège représentée à Alcalá de Henares en* 1539 *ou* 1540 (*Bull. hisp.*, 1903, p. 9) et *La Farsa llamada Salamantina de Bartolomé Palau* (*ibid.*, 1900, p. 233), toutes deux éditées par Morel-Fatio.

D. Eduardo Ibarra y Rodríguez, dans la conférence déjà citée en tête de ce travail (n. 1), dit que l'on organisait des représentations quatre fois par an dans les Universités : « en las tres Pascuas (Navidad, Adviento, y Pentecostes) y en Carnaval » (p. 19).

46. Sacc., VIII, 38. Ces prix n'étaient pas forcément des livres. Cf. Astrain, p. 581.

47. C'est en 1564 que saint Charles Borromée créa dans sa ville épiscopale de Milan un séminaire confié aux Jésuites (Brucker, p. 147).

48. « Pasados quatro años se fue (el 1565) a Loreto, donde dos años qe alli estuuo fue estimado en gran manera, en Sicilia (desde 1567) leyo otros dos años ». Alegambe s'est donc trompé en disant : « Exacto quadriennio in Siciliam commigrauit, ibique professus est. » Il ne vit donc pas même commencer la construction du *Gesù* (1568-75). Cf. plus haut, n. 15.

fondé là en 1554 avait eu à compter avec la jalousie des chanoines et du clergé en général [49].

A Lorette, ce qu'on voulait, c'était un séminaire de « cas de conscience »; et l'on y mit en 1567 deux bons lecteurs chargés de cet enseignement. Mariana était plutôt théologien; et Borja, dans une lettre à Salmerón (13 juillet 1567) fait ressortir la compétence de l'ancien *lector* du Collège romain en cette matière, disant qu'il pensait l'envoyer au Collège de Naples, et le jugeant parfaitement capable d'être préfet des études de théologie n'importe où, à Rome ou à Paris [50].

On appréciait aussi sans doute en lui l'ardeur à la controverse, car en 1567 Nadal, écrivant de Trèves à Borja, exprima le souhait qu'on pût envoyer au Collège de Würzburg, nouvellement fondé, Mariana ou quelqu'un dans son genre, capable de se charger, en dehors d'un cours ordinaire et d'ailleurs facile, de répondre à la meute des hérétiques.

C'est en Sicile qu'on l'envoya, à Palerme. On voulait avoir là un bon séminaire de théologie; et c'est cette même science qu'il y enseigna à partir de la rentrée de la même année [51].

La Sicile était depuis 1553 une des provinces de la Société [52]. Le terrain avait été préparé par le P. Domenech dès 1547. En 1548, le P. Hierónimo Nadal, envoyé par Ignace avec neuf compagnons, sur la demande de Messine, avait fondé dans cette ville un collège où l'on enseigna le grec et le latin, même l'hébreu, et où l'on prenait les enfants du pays [53]. On installa aussi un noviciat, le premier qu'aient eu les jésuites (1550); on n'y admit que douze jeunes gens, les uns nobles, les autres roturiers, tous des anges, affirmaient

49. Polanco, *Chron. Soc. Iesu*, t. IV, p. 45.

50. « Tengo pensado de ayudar de ueras los estudios de esse collegio de Nápoles; y en lo que toca á la theologia, aunque venga el P. Ramiro, pienso darle otro más a propósito, que es el doctor Mariana, que ha sido aquí lector, y sufficiente para prefecto de estos estudios donde quieran, aunque fuese en Roma ó en Paris. » (*Mon. hist. Soc. Iesu, Epist. Salmeronis*, t. II, p. 126.)

51. Cf. Astrain, t. II, p. 363.

52. Sur les collèges de Sicile, voir Rib., *Ignacio*, III, 18; *Litt. quadr.*, t. I, lettres de Messine et de Palerme.

53. Avec le Collège de Gandie, fondé la même année par le duc François de Borja, non encore jésuite, mais acquis à la Compagnie, celui de Messine fut le premier où furent admis des élèves non destinés à entrer dans l'ordre. Cf. Brucker, p. 81.

les pères. Palerme n'avait point voulu rester en arrière : en 1549, Laínez, venu en Sicile, se faisait encore envoyer neuf pères ou frères de toutes les nations, parmi lesquels le tolédan Pedro de Ribadeneira, et l'on ouvrit un collège, qui en 1551 comprit vingt pères. Le futur général, alors visiteur de Sicile, avait pris pied dans l'île en faisant disparaître des discordes et des désordres monastiques.

Il y avait cependant quelque péril pour un jésuite à aller vers 1567 dans cette province bénie. En 1564, le 19 octobre, le recteur du Collège de Bivona avait été attaqué sur la route et frappé mortellement de trois coups de cimeterre à la tête par un ecclésiastique auquel il avait adressé plusieurs fois des reproches sur sa mauvaise conduite [54]. Les habitants, habitués sans doute à ces *vendette* sanglantes, dans lesquelles il n'était pas bon de prendre le parti de la victime, s'attendaient à voir les pères quitter la ville : ils furent détrompés [55].

Paris (1569).

La France, avec sa capitale, avait été pour la Compagnie une province particulièrement difficile à conquérir. C'était à Paris pourtant, dans l'église de Montmartre, qu'Ignace, oublié de ses premiers compagnons d'Alcalá, en 1534, le jour de l'Assomption, avec le Suisse Pierre Lefèvre [1], les Espagnols François Xavier, Diego Laínez, Alonso de Salmerón, Nicolás de Bovadilla, et le Portugais Simón Rodríguez, auxquels se joignaient bientôt le Savoyard Claude Le Jay, le Provençal Jean Codure et le Français Pasquier Brouet, avait constitué une congrégation, sans but encore bien défini si ce n'est qu'il s'agissait d'abord de faire le pèlerinage de Jérusalem, et ensuite de se mettre à la disposition du Pape pour le salut des âmes [2]. Mais c'est à Paris aussi que

54. Le premier soin des jésuites, quand ils arrivaient dans une ville, était de faire partir la « gouvernante » du curé, à moins qu'elle n'eût l'âge canonique. Le clergé séculier ne leur en sut peut-être pas gré individuellement; mais grâce à eux il reprit sa dignité et son autorité.
55. Rib., *Laínez*, III, 12.
1. Cf. Crétineau-Joly, t. I, p. 162.
2. Rib., *Ignacio*, II, 4.

souffla la plus forte bourrasque sur la Société une fois approuvée.

Dès 1540, année de l'approbation pontificale, elle pénétrait à Paris. Elle fut d'abord au « Collège du Trésorier », puis, en 1542, au « Collège des Lombards ». L'évêque de Clermont, Guillaume du Prat [3], lui avait offert deux collèges, l'un à Paris, l'autre à Billom, non loin de son siège épiscopal. Il s'agissait que les pères étrangers envoyés par elle fussent considérés comme Français. Le roi avait fait expédier des lettres patentes l'autorisant à édifier une maison et un collège (dit de Clermont) à Paris. Le Parlement, au lieu d'enregistrer, avait fait opposition, temporisé, consulté la Sorbonne; et la Sorbonne s'était prononcée contre la Compagnie (1554) [4].

Le coup était dur, et pouvait être mortel. Il n'empêcha point les jésuites d'avoir ce qu'ils voulaiènt, l'autorisation du roi; et un an ne s'était pas écoulé depuis le décret qu'ils avaient leurs deux collèges. En 1560, tout en renonçant aux privilèges à eux conférés par le Pape, ils obtiennent leur reconnaissance comme Société, et en février 1562, le Parlement se décide à leur laisser la disposition du legs que leur a fait Guillaume du Prat [5].

Le Pape, envoyant le cardinal de Ferrare en France pour lutter contre l'invasion protestante, lui avait adjoint le général de la Compagnie, Laínez; et Laínez avait pendant près d'un an donné de sa personne contre les huguenots, assistant au colloque de Poissy, où il les traitait de vipères, prêchant en italien, prêchant en français, visitant les curés, les supérieurs de couvents, les recteurs de collèges, les docteurs de la Sorbonne, pour les animer à la défense du catholicisme [6]. Il n'avait point oublié pourquoi il était venu encore, et qu'il était général des jésuites : c'est trois jours avant son arrivée à Paris que la Compagnie avait été reconnue par l'assemblée

3. Brucker, p. 125.

4. Il est donc exagéré d'appeler la Compagnie de Jésus « la fille de l'Université de Paris », comme fait J. Rickaby dans *A study of Saint-Ignatius* (*The Month*, 1901). Cf. *Analecta Bollandiana*, 1902, p. 229.

5. V. Crétineau-Joly, I, 6-7; Brucker, p. 148.

6. Rib., *Laínez*, III, 2.

du clergé (15 sept. 1561) « par forme de Société et de Collège » [7]. Il profita de cette situation nouvelle et de son séjour en France pour installer les Collèges de Tournon, de Rodez, de Toulouse, de Mauriac, de Lyon [8]. Comme il partait, les Guerres de religion commençaient. Il ne se trompait pas en disant que la colère de Dieu pleuvait sur le royaume de France [9].

C'est pendant la troisième guerre de religion (1568-1570) que Mariana traversa notre pays, où il arriva le 27 décembre 1569 [10]. A Paris, il assista d'abord au triomphe des protestants, à qui la paix de Saint-Germain-en-Laye (1570) assurait la liberté du culte, sauf dans la capitale, et donnait les quatre villes de La Rochelle, Montauban, Cognac et La Charité. Coligny était reçu à la cour; et la sœur du roi, Marguerite de Valois, était mariée à Henri de Béarn (1572).

Comment l'historien qui a célébré l'assassinat de Henri III se conduisit-il pendant ces terribles journées de la fin d'août 1572 ? Il parle rapidement de l'horrible massacre dans son *Sumario;* il déclare en avoir été le témoin; par deux fois il prononce le mot « misérable » en parlant du spectacle et du carnage. Mais il n'a pas un blâme pour les criminels. L'amiral Coligny ayant été blessé par un familier des Guises, « il en résulta, déclare le jésuite, la nécessité de faire un grand massacre d'hérétiques ». Il y eut parmi les victimes des « innocents », c'est-à-dire évidemment des gens qui n'étaient pas protestants [11].

Il est bien possible qu'il ait considéré, réflexion faite, la Saint-Barthélémy comme un *auto de fé* un peu désordonné, à la française.

7. V. Crét., I, 8.
8. Rib., *ibid.*, III, 4.
9. *Ibid.*, III, 7.
10. Astrain, t. II, p. 363. Philippe II, qui en 1560 avait épousé Isabel de la Paz (Elisabeth de Valois), fille de Henri II et de Catherine de Médicis (traité de Câteau-Cambrésis, 1559), était pour la troisième fois veuf depuis le 3 octobre 1568 (Flórez, *Reynas Catholicas*, p. 902).
11. « ... resultò necessidad, de hazer vna grande matança en los hereges » (*Sumario*, 1572.) « ... fue miserable el espectaculo, que aquellos dias vimos en aquella ciudad, por todas partes herian, y matauan y saqueauan a vezes a los inocentes, como suele acontecer, quando el pueblo está alborotado... Estauamos a la sazon en aquella ciudad, y vimos el miserable estrago. » (*Ibid.*)

Une nouvelle guerre et un nouveau traité (Paix de La Rochelle, 1573) entre les protestants et le roi, la mort de Charles IX (1574), et l'avènement de Henri III, tels furent encore les événements qui marquèrent son séjour à Paris.

C'est évidemment au collège des jésuites qu'il descendit et qu'il vécut durant les quatre années qu'il demeura à Paris. Ce collège, installé [12] grâce au legs de l'évêque de Clermont, et ouvert en février 1564, avait eu dès le début parmi ses maîtres le célèbre P. Jean Maldonat [13]. Celui-ci, d'abord chargé d'un cours de philosophie, y avait attiré plus de deux cents étudiants; et à partir d'octobre 1565, son cours de théologie, dans lequel il expliquait Pierre Lombard d'une façon neuve et moderne, n'avait pas eu moins de succès : on ne trouvait pas de salle assez grande, et il lui fallait parler soit au réfectoire soit dans la cour. Un tel empressement s'explique autant par le savoir du maître que par les préoccupations religieuses et théologiques de l'époque, peut-être aussi par le fait que le Parlement, au mois d'avril précédent, avait donné en fait gain de cause à la Compagnie dans le procès que les tracasseries de l'Université l'avaient amenée à engager [14] : ce n'était pas une mauvaise réclame ! En 1566, le Valencien Perpiñá (ou Perpinien), collègue de Mariana à Rome, n'eut que le temps de faire briller son éloquence, car la mort le surprit au bout de quelques mois [15]. En 1569, Maldonat, épuisé, demandait un an de repos; et c'est pour le remplacer d'abord, puis pour l'aider, que Mariana avait été envoyé.

C'est aussi dans le collège, et non à la Sorbonne, comme semble le croire Noguera Ramón, que professa Mariana. Noguera écrit, en effet, que l'Université de Paris lui confia le poste de professeur, qu'il occupa pendant cinq ans [16]. Ce

12. Dans la Cour de Langres (Brucker, p. 150).

13. V. *Maldonat et l'Université de Paris*, par le P. J.-M. Prat, Paris, 1856; *Mariana hist.*, p. 15; Astrain, t. II, p. 357, 363; Brucker, p. 151; Camille Aymonnier, *Un ami de Montaigne, le jésuite Maldonat*, dans *Revue historique de Bordeaux*, janv. 1935, p. 5-25.

14. Cf. Brucker, p. 174.

15. Astrain, t. II, p. 357.

16. T. I, p. VII de l'éd. de Montfort, Valence, 1783. Ce que dit Mariana dans le passage cité ci-dessous n'implique pas qu'il eût un poste universitaire. Enseigner dans le collège des jésuites de Paris, cela passait pour enseigner à l'Université, d'autant que l'accès du cours ne devait pas être interdit aux étudiants du dehors.

que l'Université lui accorda, c'est, ainsi que le rapporte Andrade, le titre de docteur (en théologie, cela va sans dire).

Et encore peut-on se demander s'il n'obtint pas ce titre de ses confrères mêmes : les jésuites; n'avaient-ils pas, de par une bulle de 1571, le droit à la collation des grades universitaires ? [17].

Alegambe nous dit qu'il expliqua saint Thomas (dont la *Somme* était d'ores et déjà adoptée par la Compagnie) [18]. Mariana lui-même confirme ce témoignage. Il rend même compte de sa méthode, qui consistait à suivre l'auteur, le texte sous les yeux, mais sans l'expliquer à la lettre; car, dit-il, une telle manière d'expliquer eût trop dérouté les auditeurs, peu habitués à la théologie scholastique; au surplus, parmi eux, il n'y en avait pas trente qui eussent le livre [19]. Il ajoute qu'il ne fait pas tant de métaphysique qu'à Rome. Son succès était presque aussi grand que celui de Maldonat : tous deux avaient jusqu'à cinq cents auditeurs.

Andrade, ne perdant pas une occasion de moraliser ses confrères, a soin de leur apprendre que Mariana ne bornait point son rôle à celui de professeur, et qu'il travaillait au salut des âmes comme à l'illustration des intelligences. On n'a aucune peine à croire, en effet, que l'élève de François de Borja ait travaillé à repousser la propagande protestante.

17. Cf. S. d'Irsay, p. 360.
18. « Magna nominis celebritate in illa Academia (parisiensi), D. Thomam Aquinatem quinquiennio est interpretatus. » D'après Ribadeneira, saint Thomas aurait fait l'objet de tout son enseignement à Rome, en Sicile, à Paris : « Romae, in Sicilia, in Academia Parisiensi D. Thomam magna cum laude publicè est interpretatus... » (Ed. de 1613.) Mariana parle incidemment dans son *Historia* (XIV, 10) de son séjour à Paris : « a la sazon que profesamos la Theologia en aquella Universidad... »; mais il ne précise pas davantage ce qui fit l'objet de son enseignement.
J'ai cité (*Mariana hist.*, p. 2-3) une anecdote rapportée par le licencié Cosme Gómez de Texada dans son *Historia de Talavera*, et une autre, prise dans Andrade. — « Elève d'abord de l'Université d'Alcalá de Hénarès, il compléta son instruction dans celle de Paris », déclare A. Duméril dans un article paru en 1885 et intitulé : *Un publiciste de l'ordre des jésuites calomnié* (*Mémoires de l'Acad. de Toulouse*, p. 86); et avec raison, s'il veut dire que Mariana compléta son instruction en enseignant, ce qui est une excellente manière.
19. Astrain, t. II, p. 363. Le collège dut avoir des pensionnaires dès le temps de Mariana. Il y en avait 137 en 1575, l'année d'après son départ (Brucker, p. 180). A ce moment, Maldonat était aux prises avec la Sorbonne où on l'accusait d'hérésie (Brucker, p. 181). En 1578, leur fut notifié le refus de recevoir les prêtres de la Compagnie dans le corps de l'Université, ce qui ne les empêcha pas d'avoir 1.300 élèves en 1580 (id., p. 183-5).

« En 1570, expose Crétineau-Joly [20], le jésuite Coudret défendait la Foi dans les chaires d'Aix; le P. Annibal Coudret évangélisait la ville d'Auch; Possevin se faisait entendre à Tours, à Paris, à Rouen, à Dieppe... Auger... était à Reims, à Metz, à Bordeaux, faisant partout entendre sa voix, partout entraînant les populations. » Mariana ne pouvait rester en contemplation devant ses compagnons, et s'enfermer dans la tour d'ivoire de la science. Il n'était pas le moins fougueux de tous; son tempérament ardent et batailleur ne le prédisposait pas aux seules polémiques des soutenances de thèses. Celui qui qualifie Henri III de tyran, à cause de l'alliance avec le protestant Henri de Béarn, et comme tel le déclare justement mis à mort, dut combattre sans merci et détester de toute son âme ceux que Crétineau-Joly appelle les « Dévoyés de l'Eglise » [21].

C'est immédiatement avant ou bien pendant son séjour en France qu'il convient de placer celui qu'il semble avoir accompli dans les Flandres, et auquel il fait allusion dans la traduction espagnole de son *De monetae mutatione* [22], en disant que Philippe II avait eu bien raison de « dividir lo de Flandes », c'est-à-dire d'abandonner la souveraineté des Pays-Bas au profit de sa fille et de l'archiduc Albert (1598). Il ajoute : « Que ne l'a-t-il fait avant l'époque où j'ai vu ce pays, que je considérais comme perdu ! » La révolte ayant commencé en 1566, et Mariana n'ayant certainement pas quitté l'Espagne après qu'il y fut rentré en 1574, il faut bien admettre que ce voyage en Flandre n'a pu avoir lieu qu'entre ces deux années extrêmes [23].

Une assertion, non seulement mal fondée, mais de nature

20. T. II, p. 115.

21. Pendant qu'il était en France eut lieu l'événement qu'il relate ainsi dans son *Sumario* (éd. de 1623) : « Quarenta religiosos de la Compañia de Iesus, que yuan en compañia del Padre Ignacio de Azeuedo al Brasil, fueron en la mar muertos por Iaques de Soria cosario Frances grande herege. » (Año 1570.) Cf. Crétineau-Joly, t. II, p. 138; Astrain, t. II, p. 244. Il s'agit de Jacques Sourie, de Dieppe.

22. Chap. XIII; mais non dans le texte latin.

23. Les historiens de la Compagnie parlent bien du séjour que firent dans ces provinces Ribadeneira (1556-1560), Nadal (1562), Dionisio Vázquez et Pedro Páez, mais non de celui de Mariana. Cf. Astrain, t. I, p. 366-372.

C'est en 1572 que paraît chez Plantin, à Anvers, la Bible polyglotte dont Philippe II avait confié l'exécution à Arias Montano, et dont Mariana devait être appelé à rédiger la censure (voir *Mariana historien*, p. 5).

à faire douter que son auteur ait pris la peine de se renseigner, c'est celle de l'historien de Philippe II, Forneron, qui nous apprend que « s'ils découvraient dans leur ordre un de ces esprits absolus, comme il y en a eu un si grand nombre parmi les jésuites de France et d'Allemagne, qui croyaient augmenter la puissance de la Compagnie en la mettant en lutte contre les lois civiles, les pères espagnols se hâtaient de l'expulser, comme Jean Mariana, qu'ils envoyèrent à Cologne au milieu des protestants. »[24]. Forneron, ayant vu que les « Sept Traités » avaient été publiés à Cologne, en aura conclu un peu précipitamment que Mariana était exilé dans la même ville quand il les fit paraître[25].

Bien que Mariana semble attribuer au régime du Collège romain, à la somme démesurée de travail qu'il dut y fournir, et surtout au climat italien, le dépérissement de ses forces, le séjour à Paris, qui présentait aussi des inconvénients pour sa santé, fut ce qui lui donna le coup de grâce. Ribadeneira nous parle de maladies qui l'auraient forcé à interrompre ses études. Dès 1570, le Père visiteur écrivait que Mariana était mélancolique et demandait que les pères de Rome qui le connaissaient lui envoyassent de temps en temps quelque lettre. En juin 1572, trois mois avant la mort de Fr. Borja, son renvoi en Espagne à cause de sa santé était suggéré par le même visiteur; et lui-même écrivait qu'il souffrait de la pierre et ne pourrait continuer à enseigner[26].

C'est en 1574[27] qu'il revint en Espagne, apparemment pour tâcher de se remettre, sous le ciel natal. Sur l'ordre de ses supérieurs, il renonçait, à l'âge de trente-huit ans, à l'activité que vingt ans de surmenage lui rendaient impossible désormais. Crut-il toutefois sa retraite définitive ?

24. *Histoire de Philippe II*, Paris, 1881, t. I, p. 165.
25. Remarquons aussi que se trouver à Cologne n'était pas précisément se trouver au milieu des protestants. Cologne était encore une ville catholique. Parlant de Forneron, M. Roger Bigelow Merriman (*The Rise of the Spanish Empire*, vol. IV, *Philip the Prudent*, p. 75) déclare que « the author was exceedingly inaccurate of details... it is not a difficult task for any one who nows the period to go through his book and find petty mistakes on almost every page... »
26. Astrain, t. II, p. 364.
27. Depuis 1562, l'*Asistencia de España* était divisée en quatre provinces. Les quatre « assistances » primitives (Italie, Espagne, Portugal et Septentrion) s'étaient ainsi subdivisées.

Tolède (1574).

C'est à Tolède qu'il se rendit. Andrade, encore entraîné par le désir louable de trouver dans la vie de son ancien confrère de bons exemples à faire méditer, le loue de n'être pas allé se fixer à Talavera, où il aurait pu vivre dans sa famille, entouré des soins nécessaires à sa santé. Mais l'éloge paraît tomber à faux. Il est possible que la famille du doyen eût accueilli le P. Juan de Mariana avec joie; ce n'est pas en tout cas sa mère, et pour cause, qui pouvait lui donner le « regalo » dont parle Andrade. D'autre part, ce dernier veut évidemment dire que le malade aurait pu se fixer dans le Collège des jésuites de Talavera, puisqu'il attribue la détermination de Mariana au respect de la règle qui ordonnait aux profès de vivre dans les maisons professes et non dans les collèges. Alcázar reproduit à peu près ce que nous dit Andrade [1]. Mais en 1574, il n'y avait point de collège de jésuites à Talavera. Ce n'est qu'en 1582, comme l'explique Texada, que, le cardinal Quiroga leur ayant donné à cette intention 1.500 ducats, et la ville offrant de son côté une subvention, les pères vinrent y fonder un collège [2]. C'est donc seulement à partir de 1582 que Mariana aurait pu

1. P. 452.

2. *Hist. de Talavera* de Tejada, ms de la Bibl. Nac. V, 184 (p. 37) :

« Colegio de la compañia de Jesus,

» El st° Concilio de Trento en la sesion 23, cap. 18 manda que en todas las Iglesias Cathedrales y maiores o en otro logar conveniente a su costa se funden colegios por los obispos, para que los niños se crien en buenas costumbres y sean seminario de buenos y virtuosos clerigos. El Cardenal D. Gaspar de Quiroga Arçobispo de Toledo, no olvidado de este decreto quiso por lo que le tocaua que tuuiese asiento en Talavera, y que los maestros en el fuessen los Padres de la Compañia de Jesus: dioles un juro de mill y cinco ducados de renta para que se sustentassen con cargo de enseñar a los que acudiessen asi naturales como forasteros la lengua latina la doctrina y buenas costumbres : para el mismo fin les haçe la villa de sus proprios una aiuda de costa de ducados cada año : vinieron los primeros fundadores del colegio el año 1582 primer Retor el Pe Luis de Guzman, y se aposentaron en unas cassas grandes en frente de la Iglesia de la Hermandad vieja, compraron unas cassas que eran de la encomienda de Calatraua, y una huerta alli cerca que deçian de la Carçel (;) el sitio es bien a proposito para el instituto en el coraçon de Talavera como principio de su vida espiritual, pues continuadamente esta repartiendo espiritus vitales de virtud y letras enseñan a la jubentud la lengua latina, para lo qual ay de ordinario dos maestros, y otro que lee la liçion de theologia moral, y esta el colegio con titulo y advocaçion de S. Ildefonso. »

Alcázar (*Chrono-Historia*, année 1582, chap. I, § 2), donne d'autres détails, et nomme parmi les vingt-quatre pères qui vinrent avec Luis de Guzmán (el de Alarcon), « los PP. Pedro Rodríguez, Pedro de Acuña, Diego Mexía, Pedro González, Fermín de Vidarte, *Gerónimo Román de la Higuera*, Gaspar Sánchez,

songer à s'y faire envoyer : il trouva sans doute alors plus décent, vu son origine, de n'en rien faire. Il était allé à Tolède, sans doute parce qu'on l'y envoyait. Ce n'est pas quand il avait tant de travaux en train, qu'il pouvait avoir l'idée d'un exil dans sa ville natale. Tolède lui offrait trop de ressources intellectuelles, pour qu'il pût désirer la quitter. Andrade et, après lui, Alcázar font encore observer que Mariana aurait pu aller à la *corte*, c'est-à-dire à Madrid. Il y avait, en effet, un collège dans la nouvelle capitale depuis 1561; et Ribadeneira explique cette fondation en disant que Philippe II y ayant transféré sa cour, il parut convenable qu'il y eût, dans la même ville, des pères de la Compagnie [3]. Mais ce transfert pouvait être considéré alors comme provisoire; et Tolède se flattait encore, non sans raison, d'être la capitale du monde espagnol.

Il y a eu, sur la date où Tolède fut en fait abandonnée par la cour, des incertitudes qu'ont essayé de fixer deux érudits [4], qui se sont rencontrés pour marquer comme date, non pas 1560, ni 1563, ni 1565, comme on avait fait précédemment, mais 1561, l'un mettant ce départ entre le 12 mars et le 2 juin, l'autre, plus précis, le plaçant entre le 19 et le 28 mai. La remarque de Ribadeneira confirme en tout cas l'année indiquée par eux. Elle permettrait même de supposer que déjà alors les esprits perspicaces pouvaient prévoir que Leurs Majestés ne viendraient plus qu'accidentellement dans l'antique cité impériale.

Antonio Sánchez, y Juan de Medina », qui, dit-il, vinrent pour la plupart d'Oropesa, où le collège fondé était supprimé.

Le premier recteur n'est pas le Luis de Guzmán qui en 1604, étant provincial de Tolède, donna l'*imprimatur* pour l'édition complète du *De Rebus Hispaniae Libri*, *XXX*. Nous le retrouverons plus loin. On l'appelait « el de Alarçon » pour le distinguer de celui d'Osorno, qui a une notice dans Alegambe (*Ludovicus Guzman*) et dont parle Astrain, t. II, p. 70, 224, etc., qui enfin mourut en 1605, étant provincial de Tolède.

3. « ... pasando el rey catolico don Felipe su corte a aquella villa, parecio conveniente que hubiese padres de la Compañia en ella. » (*Laínez*, II, 13.)

4. Comte de Cedillo, *Toledo en el siglo XVI*, p. 24, et Carlos Cambronero, *Revista Contemporánea*, 1900, p. 635. Voir aussi J. Amador de los Ríos et J. de D. de la Rada, *Historia de la Villa y Corte de Madrid*, et Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, cités par R. Bigelow Merriman dans *Philip the Prudent*, p. 42. Ce dernier a peut-être tort d'opposer la haine de Louis XIV pour Paris à l'affection de Philippe II pour Madrid; car Madrid fut choisi par Philippe II de préférence à Tolède, la vieille capitale, et fut ensuite délaissé pour l'Escorial.

Il est certain qu'au moment où Mariana vint s'y installer, Tolède était bien comme découronnée, quelque illusion qu'on voulût se faire. Une seule visite du roi et de la famille royale, occasionnée par la translation des restes de saint Eugène de l'abbaye de Saint-Denis à la cathédrale en 1565, avait rendu à l'Alcázar pour un moment sa destination de palais [5].

Un signe manifeste de la concurrence que déjà Madrid faisait à Tolède dans le seul domaine des lettres se trouve dans la comparaison des listes d'ouvrages parus dans les deux villes entre 1566, date où l'on a commencé à imprimer à Madrid, et 1574 [6]. On compte, dans ce laps de temps, trente ouvrages pour Tolède, et quatre vingt-neuf pour Madrid [7]. Il en avait paru trois cent dix à Tolède entre 1483 et 1566. De 1574 à 1601, Tolède en fournit cent six, et Madrid six cent soixante-seize [8].

Néanmoins, la décadence de l'ancienne *corte* ne pouvait être tellement rapide, qu'elle fût déjà bien sensible. Ce que nous savons par sainte Thérèse de la demeure princière de Doña Luisa de la Cerda au moment où elle y séjourna, en 1562 précisément [9], nous donne une idée de ce qu'était alors le train de vie de la haute aristocratie.

Le seul changement notable, dans les années qui suivirent 1561, dut consister dans le soulagement des bourgeois, débarrassés de toute cette domesticité royale, titrée ou non, besogneuse ou non, qui, dans leurs propres rues, voulait le haut du pavé. Ils purent, au surplus, acheter à bon compte des *solares* ou des palais; et les jésuites, on va le voir, y trouvèrent des occasions et des facilités.

Du reste, entre son retour en Espagne et la mort de Philippe II, Mariana eut cinq fois l'occasion de voir dans Tolède le roi, qui, en 1575, y passa quelques jours avec la

5. Cedillo, *op. cit.*, p. 26-7. Sur ce premier archevêque de Tolède, ou du moins cru tel, voir *Mariana hist.*, p. 52.

6. Cette statistique nous est rendue facile par les deux catalogues publiés par le grand chercheur que fut D. Cristóbal Pérez Pastor : *La Imprenta en Toledo*, et la *Bibliografía madrileña* (Madrid, 1887 et 1891). C'est lui qui a établi la date de l'introduction de l'imprimerie à Madrid (p. XXI de son *Introducción* à la *Bibl. Madr.*).

7. En comptant ceux qui sont ajoutés dans les appendices.

8. Sans compter quelques-uns de date douteuse.

9. *Libro de la Vida*, chap. XXXV.

reine Dª Ana, sa quatrième femme, et plus d'une semaine en 1579; qui revint en 1587 pour la réception des restes de sainte Léocadie, en 1591 pour célébrer la semaine sainte, en 1596 enfin [10]. En 1600, Philippe III et la reine Marguerite honoraient d'un séjour d'un mois la vieille cité, qui n'était donc pas oubliée, et pouvait espérer encore, sinon retenir, au moins attirer souvent encore les augustes hôtes [11].

Mais une gloire autrement durable resplendit sur Tolède au temps où y vécut le P. Mariana. Dans une maison louée au marquis de Villena, dans « une demeure d'où sa vue dominait tout le jour l'âpre gorge du Tage et ses escarpements tragiques », dédaigné par Philippe II, et, tout à son « labeur infatigable et farouche », pendant trente ans vécut le Gréco, mort en 1614 [12].

Depuis 1559, il planait sur la cité de S. Ildephonse comme une angoisse de deuil et d'incertitude. Le successeur de Cisneros, de Fonseca, de Tavera, de Silíceo, le premier personnage de l'Espagne après la famille royale, le maître direct d'un territoire ecclésiastique qui comprenait depuis Alcalá jusqu'à Talavera, en passant par Madrid, l'autocrate d'une capitale où le clergé jouissait encore naguère d'une influence prépondérante, le dominicain Fray Bartolomé Carranza de Miranda avait été arrêté, sept ans plus tard conduit à Rome [13], où son procès durait encore [14] et où il devait mourir en 1576, dix-huit jours après avoir été condamné par le Pape. C'est un autre dominicain, le terrible Melchor Cano, qui l'avait accusé d'illuminisme [15]. Jusqu'à quel point, dans cette arres-

10. Cedillo, *op. cit.*, p. 30-34.
11. *Ibid.*, p. 35.
12. Elie Lambert, *Tolède* (« Les villes d'art célèbres », Paris, Laurens, 1925), p. 143.
13. Mariana était encore à Rome sans doute à ce moment. Voici comment il relate le fait dans son *Sumario* : « El Arçobispo de Toledo a cabo de tãtos años que se tratava su causa, por mandado del Papa Pio quinto fue embiado a Roma, donde llegó a veynte y ocho de Mayo : pusieronle en prision dentro del castillo de Santangel, hasta tanto que su negocio se terminasse. » (Año 1567.) Il était encore à Alcalá au moment de l'arrestation, à Tolède : « Este por los Inquisidores fue preso dentro de su villa de Tordelaguna a veynte y tres de Agosto. Duro muchos años su prision, que nos es menor que esto la autoridad de la Santa Inquisicion en España. » (Año 1559.) Et il était à Tolède lors de la mort du prélat (Año 1576).
14. Aussi sainte Thérèse déclare-t-elle qu'elle eut des difficultés pour obtenir la permission de fonder le monastère de San José à Tolède (1569), « que en este tiempo no había arzobispo » (*Fundaciones*, *B. A. E.*, t. LIII, p. 204).
15. Cf. Cedillo, *ibid.*, p. 15-16 et 39-41. La note 103 donne une bibliographie

tation scandaleuse et ce procès interminable, l'Inquisition agit-elle en toute indépendance vis-à-vis du pouvoir royal ? Et l'incident survenu au début de 1559 entre des clercs et des agents du pouvoir civil, suivi de la cessation *a divinis*, ne fut-il pas une des causes qui indisposèrent le souverain contre l'archevêque potentat ? On n'était point sans se poser ces questions mystérieuses, ni sans se dire qu'il y avait là un terrible avertissement à quiconque se hasarderait à braver l'absolutisme du prince. Et c'est sous cet inquiétant présage que le futur auteur du *De monetae mutatione* rentrait dans son pays et redevenait Espagnol après treize ans d'une existence cosmopolite.

Mariana était venu à Tolède chercher la santé. Il eut lieu de se féliciter; et il se félicitait en effet, quarante-cinq ans plus tard, de l'amélioration qu'il avait éprouvée [16]. Tolède, dont l'abandon par la cour à partir de 1561 est en partie attribué à ce que la reine Dª Isabel, la Française Elisabeth de Valois, ne s'y trouvait pas bien, à cause de la rigueur du climat [17], Tolède n'était donc pas mortel à tout le monde.

En même temps que Mariana, un autre jésuite, d'une dizaine d'années plus âgé, c'est-à-dire jeune encore, un enfant de Tolède, était rentré en Espagne également pour raison de santé. Comme Mariana, avec la carrière duquel la sienne n'est point sans analogie, il devait mourir octogénaire, laissant d'admirables œuvres historiques écrites dans une retraite prématurée. C'était le fils de prédilection d'Ignace, le plus jeune des pères de la première génération, Pedro de Ribadeneira.

relative au procès du malheureux archevêque. Voir notamment Menéndez Pelayo, *Historia de los Heterodoxos españoles*, t. II, p. 359 (chap. VIII); et, par curiosité, la plaquette d'un homme agité qui s'acharna après le grand et sympathique savant que fut l'auteur de cette Histoire, un certain Bernardino Martín Mínguez : *Vindicación del señor D. Bartolomé Carranza de Miranda arzobispo de Toledo y de la orden de Predicadores* por Geben Roten (pseudonyme, bien entendu), Madrid, « Sucesores de Rivadeneyra », 1902, 45 p. — Cf. *Mariana hist.*, p. 12; J. Baruzi, *Saint Jean de la Croix*, p. 254. Sur Melchor Cano, cf. plus haut, p. 305. Sur la part de l'inquisiteur Valdés et son animosité, cf. R. Bigelow Merriman, *Philip the Prudent* (p. 480), lequel rappelle que Carranza avait lui-même manifesté un grand zèle contre le protestantisme en Angleterre, où il avait accompagné Philippe. Voir enfin, une note suggestive de Bataillon dans son Introd. au *Diálogo*, p. 239, et son Prol. à l'*Enquiridion*, p. 70, où il renvoie à un travail de Baruzi.

16. « In Hispaniam necessario redii, si nativo coelo melius haberem. Neque fefellit spes. Recreata tantisper valetudine... » (Pr. des *Scholia*).

17. Cf. Cedillo, *Tol. en el s. XVI*, p. 24.

Il est assez étrange de voir la raison de santé faire revenir en Espagne au même moment les deux célèbres jésuites. Pour Ribadeneira, si ce n'est pour Mariana, il y avait bien aussi autre chose. A la mort de Francisco de Borja, une question de politique ecclésiastique fut l'origine d'une crise très grave pour la Compagnie. La pression morale du pape Grégoire XIII (1572-1585) avait fait nommer général un Belge, le P. Everard Mercurian. L'exclusion des Espagnols était, pour cette fois au moins, assez compréhensible. L'Espagne avait fourni les principaux fondateurs, mais non tous les ouvriers, pas même tous ceux de la première heure. Il n'était que juste de faire place aux autres nations. Autrement, la Compagnie devenait un Institut espagnol. Cette première exclusion en amena une autre. Soit que les pères espagnols fissent preuve de mauvais vouloir, soit qu'on désirât changer l'entourage du général, soit que l'on comprît que les sujets de Philippe II étaient mieux à leur place en Espagne, on les y fit rentrer. C'était habile. Une des choses qui pouvaient le plus nuire à la Compagnie, en France par exemple, c'était la nationalité de ses membres les plus en vue. Les jésuites français avaient plus de chances de s'implanter. Ignace avait fait fausse route en donnant à son ordre un caractère trop international. On finit par comprendre qu'il valait mieux que chaque nation travaillât chez elle.

Aussi, en ce qui concerne Mariana, le rapprochement des dates suggère assez naturellement l'idée que son retour en Espagne ne fut pas uniquement dû, ainsi que lui-même le déclare avec ses biographes, à commencer par Ribadeneira, au mauvais état de sa santé. La vérité pourrait bien être que l'on avait ou qu'il avait pris un prétexte, non fictif du reste, pour voiler un mouvement dont on ne tenait pas à faire connaître la cause. Il ne fut point malade durant ses cinquante dernières années, et si l'on eût voulu, il eût pu être employé ailleurs qu'à Tolède.

Prétexte ou cause réelle et unique, la mauvaise santé eut pour Mariana comme pour Ribadeneira l'excellent résultat de les arracher à la vie active pour en faire des sédentaires.

La seconde moitié de leur existence allait être consacrée à l'enrichissement de la littérature espagnole. « Deus nobis haec otia fecit », pouvaient-ils s'écrier tous les deux. Heureux loisirs, car, en 1574, le P. Everard Mercurian avait donné à l'Espagne deux de ses plus grands écrivains.

En 1574, il y avait seize ans que la Compagnie avait pris racine à Tolède. Ce n'avait pas été sans peine. Terribles, on l'a vu, avaient été ses démêlés avec l'archevêque Siliceus. Mais celui-ci avait fléchi devant les admonestations du pape, Jules III, et était mort sans trop tarder (31 mai 1557), à un moment où les choses n'allaient pas non plus trop bien avec Paul IV [19]. Tout avait donc fini par s'arranger. Ignace avait bien dit qu'entre un archevêque âgé et une Compagnie jeune la lutte ne pouvait tourner qu'en faveur de celle-ci [20]. Et si le tenace général avait vécu deux ans de plus, il aurait eu la satisfaction de voir que la première maison où logèrent ses soldats dans l'*Imperial ciudad* après la mort de leur ennemi fut un collège que celui-ci avait bâti pour y installer une sorte de maîtrise [21]. C'est dans ce *Colegio de los Infantes* [22] que les *Teatinos*, comme on les appelait à Tolède [23], s'établirent dès le 1[er] novembre 1558 [24] avec l'autorisation du

18. La coïncidence est tellement frappante que le P. Alcázar signale dans le même paragraphe le retour de l'un et de l'autre. Il reproduit la lettre (en date du 13 juin 1574), par laquelle le P. Mercurian recommande à toute maison de l'Ordre où Ribadeneira viendra se fixer en Espagne, de le recevoir et de le traiter en toute charité. La mauvaise santé est bien du reste le prétexte mis en avant.

19. Voir plus haut, p. 319.

20. Rib., *Ignacio*, IV, 4.

21. « ... lo qual no sin razon consideraron muchos... » (Rib., *ibid.*) Maffei (II, 21) et Sacchini (II, 139) font une réflexion analogue. Alcázar cite même à ce propos (t. I, p. 352) les vers de l'*Enéide* (VI, 96-97) :

... via prima salutis,
Quod minime reris, Graia pandetur ab urbe.

Cf. Astrain, t. II, p. 44. Sur cette fondation de Siliceo, voir Pisa, *Historia de Toledo*, V, 22, f° 261[v].

22. C'est un monument isolé, avec façade de style plateresque, et où l'on va de la cathédrale en prenant la calle del Barco.

Cf. Palazuelos (=Cedillo), *Toledo, Guía*, p. 1014-5.

23. Pour ce qui est de la confusion avec les *Teatinos*, cf. le *Dicc. de Autor.* (1739) : « *Theatinos*. Los Religiosos Regulares de San Cayetano. Tomaron este nombre del obispo de Theati Juan Pedro Carrafa, que despues fué Sumo Pontífice con el nombre de Paulo IV. » (Cf. ci-dessus.) Il cite Illescas, *Hist. Pontif.*, VI, 30 : « Porque los clérigos, de quien él se servia, y con quien se acompañaba, trahian el mismo hábito, y semblante, que oy trahen los Religiosos de la Compañia de Jesus, de aqui se les pegó à nuestro Español Ignacio, y à sus discipulos el nombre, que no se les caerá tan aína, de llamarse, como comunmente los llama el vulgo Theatinos. » (Theati = Teate = Chieti.)

24. C'est la date que le P. Alcázar donne pour la fondation du collège Rib. (II, 3) marque seulement l'année (1558).

nouvel archevêque, Fray Bartolomé Carranza de Miranda [25]. Ils n'eurent même pas à en changer l'écusson, celui du défunt cardinal ayant pour devise le sigle de Jésus. Ils n'y restèrent d'ailleurs que le temps de rendre visible leur triomphe. Ils durent céder la place à ceux à qui le local était destiné, prirent une maison en location [26], y restèrent un peu plus d'un an, en prirent une autre, et enfin, en 1562, achetèrent un immeuble où fut depuis le Collège de San Bernardino [27], fondé en 1568 par un chantre de la cathédrale [28], et où les *colegiales* qui devaient l'occuper ne furent installés qu'en 1581. A cette dernière date, les pères durent encore habiter des maisons prises en location, en attendant que des immeubles achetés au comte d'Orgaz en 1569 fussent enfin disposés pour leur usage. Le hasard voulut que ses immeubles se trouvassent précisément sur le *solar* de la famille de saint Ildephonse, et englobassent la maison où était né le grand prélat tolédan [29]. Mais cette possession privilégiée leur avait été

25. Cf. Sacc., *ibid.*, Alcázar, *ibid.*

26. « Patres, conducta domo, quae Roderici Lopii Auali erat, in Sanctae Madalenae paroecia, optima vrbis parte, in eam breui migrarunt. » (Sacc., *ibid.*) « Los PP. que moraban en Toledo de prestado en el Collegio que despues fue de los *Infantes*, á tres meses, con poca diferencia, alquilaron la Casa de Don Rui Lopez de Avalos, confinante con la Iglesia de la Magdalena. » (Alcázar, t. I, p. 366, año 1559.)

27. « Cum paulo amplius anno in aedibus Roderici Lopii Auali diuersati patres, succedente in eas Ioanne Austriaco, migrassent in aedes Ferdinandi Franci in regione, quae Curruum dicitur, vbi vsque ad hunc annum magnis in angustiis, magnisque incommodis habitarunt; hoc demum anno (1562) piorum liberalitate domum emerunt eam vbi nunc S. Bernardini Collegium est » (Sacc., VI, 112.) Astrain ne parle pas de cet achat, sur lequel Alcázar donne des détails assez amples, évidemment connus de Sacchini : « Los que en Toledo vivìan perseveraron poco mas de vn año en las casas de Rui Lopez Davalos; porque con ocasion de la ida del Rey Don Phelipe a celebrar sus Reales Bodas en aquella Ciudad, como la Casa era tan principal, y cercana à Palacio, los despojaron de ella los Aposentadores, para el Señor Don Juan de Austria. Pero en este desamparo los socorriò el Cielo, por medio de vn Regidor devoto, llamado Hernan Franco : el qual les ofreciò vna, que tenia alquilada junto à la suya (y la llamaban de *Sancti Spiritus*, por aver vivido en ella vnas Beatas, que se dezian de el Espiritu Santo) al torno de las Carretas, que es donde oy estàn las Recoletas Bernardas. Aqui vivieron tres años con harta estrechura... hasta que algunas personas devotas y ricas... les ayudaron con sus limosnas, con las quales, y con ochocientos ducados, que les diò la Ciudad, compraron ahora vnas casas junto a San Salvador (donde està quando esto se escribe el Collegio de San Bernardino) en las quales acõmodaron habitacion, è Iglesia al estilo religioso. Viendose con este alivio, se poblò el Colegio de mas moradores. » (T. II, p. 39, año 1562.)

28. Cf. Palazuelos, *ibid.*, p. 685. C'est aujourd'hui une maison particulière de la calle Santo Tomé.

29. « En la casa de Toledo se frequentaban nuestros ministerios con gran fervor; pero de puertas adentro se padecia muy grave descommodidad, por ser tanta la inquietud, y bullicio de officiales, labradores, y otra gente, que tienen su trato y commercio en aquel barrio de San Salvador, que ni de dia.

disputée pendant quatre ans par les dominicains voisins du lieu; et seule la mort de Pie V (1572), favorable aux dominicains, dominicain lui-même, leur assura la victoire.

ni de noche, hallaban vn rato de sosiego, para la oracion y estudio : y por esso vivian muy disgustados, y deseosos de mudarse a parage mas quieto. Llegòlo à entender Don Juan Hurtado de Mendoza Rozas y Guzmàn, Conde de Orgaz, Prestamero mayor de Castilla, y hermano de el P. Antonio de Mendoza de nuestra Compañia, quando andaba en idéa de comprar al Rey las Alcavalas de su Villa de Santa Olalla, con el caudal que le rindiesse la venta de la Villa de Polvoranca, y de las Casas principales que tenia en Toledo, en la Colacion de San Juan Baptista : en las quales avìa nacido el gloriosissimo Arzobispo de Toledo San Ildefonso. Y pareciendole, que por ser su Mayorazgo, tendrìa pretexto mas decente en venderlas à una Religion para el culto Divino, que à ninguna otra persona seglar, convidò con ella à la Compañia... Su caudal (celui des pères) presente no llegaba à penas à trecientos Reales... »

Ils négocièrent pourtant cet achat. Le prix fut fixé à 16.000 ducats, payables à Madrid en six jours. D. Tello Girón, *gobernador* de l'archevêché, leur prêta 6.000 ducats; le reste fut donné « à competencia... sin que à penas huviesse quien para la seguridad de su emprestito pidiesse, ò admitiesse cedula, ò reconocimiento alguno; contentandose con que en vn papel quedasse apuntado lo que cada vno prestaba ».

Le jour fixé, à la nuit, l'argent était porté à Madrid, à la grande surprise du comte, qui déjà regrettait ce contrat. (Alcázar, t. II, p. 252-3, año 1569.)

« Se tomò la possession de las Casas, quieta y pacificamente, à 27. de Agosto de este Año (1569). » (*Ibid.*) « Y para que la Compañia saliesse con mas facilidad de su empeño y deuda, contrahida por la compra, moviò el Cielo el coraçon de Don Bernardino Zapata, Capiscol y Canonigo de aquella Santa Iglesia (estando para morir, deseando dexar su hazienda para la fundacion de vn Collegio de Seglares, que es el de *San Bernardino*) à que nos comprasse las casas que dexabamos en San Salvador, en poco mas de ocho mil ducados. » (Id., p. 254, año 1569).

C'est ainsi qu'ils acquirent leur local définitif, où ils devaient, au début du XVIIIe siècle, élever les bâtiments qui subsistent encore et qui comprennent l'église placée depuis la fin du XVIIIe siècle sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Du temps des jésuites cette église portait le nom de San Ildefonso. L'ancienne paroisse de San Juan Bautista, à laquelle était adossée la chapelle encore inexistante de S. Felipe de Neri, et qui se trouvait tout près de là, y fut transportée après leur expulsion (1767). Les jésuites chassés, on installa chez eux les inquisiteurs, qui ont fait place à leur tour à la Delegación de Hacienda, au Gobierno civil, à la Diputación provincial et au Télégraphe. Cf. Palazuelos, p. 772-3; E. Lambert, *Tolède*, p. 160; avec la reproduction (p. 159) de la façade de l'église, qui, bien entendu, n'est pas celle du temps de Mariana.

Voir au surplus le chapitre consacré par le P. Astrain au « pleito de la Casa de Toledo », t. II, p. 247-259.

Le ms. Egerton 1883 du British Museum (136 folios) contient une *Historia de la casa profesa de la Comp^{a} de Ihs de Toledo, cuio titular es S. Ildefonso. Dispuesta por el P^{e} Laurencio de Colonia Preposito desta casa.* Ce ms. comporte des ratures, des corrections, des papiers collés. Voici le *Prologo al Lector* :

« El P^{e} P^{o} de Ribadeneyra dexo escrito el principio y progreso desta casa hasta su tiempo; y assi no hare mas que trasladarlo aqui, añadiendo algunas cosas (mots biffés, et en marge ceci : « cartas y... forzosos para puntual... hist^{a}). Del P^{e} Her^{do} Dauila me valgo tambien, que hizo vnos apuntam^{tos} de los Padres que viuieron y murieron en esta casa; y con esa ocasion nos dexo luz de algunas cosa (deux lignes biffées)... el dicho Padre mas cuido dezir las como se fue acordando, sin ponerlas en forma de historia, y poniendo antes lo que fue despues. Ofreze otra 2^{a} parte, que no he podido averiguar si se escriuio, porque ella no pareze, ni se tiene tal noticia; con que proseguire con la luz que topare, para que mejor pluma lo disponga mejor, y se hallen aqui juntas las noticias que yo pudiere juntar. En la 3ª parte pondre las vidas de los que han viuido governado y muerto en esta casa, que todos fueron varones insignes. »

A la fin (fol. 135) : « Acabose a 9 de Agosto de 1675 años Laurencio de

Que faisaient-ils depuis la mort de Siliceus ? Les historiens de la Compagnie ne sont pas précisément d'accord là-dessus. D'après Sacchini, ils n'auraient pas ouvert de collège. Carranza de Miranda, dont le premier soin avait été de les faire venir, nous dit cet auteur, avait conseillé à Francisco de Borja d'installer à Tolède une maison professe plutôt qu'un collège, du moins pour l'instant [30]. Le conseil était peut-être dicté par la prudence que commandait l'attitude hostile d'une bonne partie du clergé : ce qu'ajoute Sacchini permet bien de le supposer; il fait, en effet, allusion à la malveillance qui survécut à leur tenace ennemi, malgré le bruit qui courait des dispositions excellentes que celui-ci avait manifestées à sa dernière heure touchant les *teatinos* [31].

Parmi les premiers venus, toujours d'après Sacchini, fut Bustamante, l'ancien recteur de Simancas, qui, envoyé en avant, repartit six mois après, laissant pour supérieur Domenech; ils étaient en tout quatorze. Mais, d'après Ribadeneira et Alcázar, ces mêmes pères, soit sept prêtres et sept frères dont les uns étaient étudiants, les autres coadjuteurs, avaient bien en fait fondé un collège, dans le sens ancien du mot,

Colonia » (même écriture que le ms.). Suivent des notes ajoutées plus tard (1718 et années suiv.).

Pour Mariana (fol. 128), il se contente de renvoyer au tome V des *Varones ilustres* (du P. Andrade, 1666).

Je relèverai seulement ce qui est dit du P. Francisco de Portocarrero, dont j'ai raconté le rôle dans l'affaire des fausses reliques (*Mar. hist.*, p. 59-62) :

(Fol. 125) « ... su santitad que le hizo muchas honras : y entre otras le dio licencia que entrase en todos sus cementerios y sacase los cuerpos y reliquias que quisiese : con que truxo un thesoro de reliquias de Santos a España... 3 horas antes de la com(unida)d se leuantaba y tomaba vna rigurosa disciplina en las espaldas, que era menester no pocas vezes ponerlo en manos de ciruxano... Murio a 21 de Marzo de 1626 y goza esta Yglesia de sus venerables cenizas. »

30. Sacc., II, p. 139. De même Astrain (d'après une lettre de Borja), t. II, p. 43.

31. Avec lesquels, nous l'avons vu, l'on confondait couramment les jésuites, si bien que Lope lui-même, bien que leur élève, semblerait avoir employé le mot *teatinos* pour dire les « jésuites », ainsi qu'il résulte des pièces de son procès. M. Juan Millé Giménez opine qu'il s'agit bien des jésuites en l'occurrence (*La juventud de Lope de Vega*, dans *Nosotros*, Buenos-Aires, febr., 1922, p. 155-8). Et que la confusion soit constante, nous le savons (cf. plus haut); ce qui paraît extraordinaire, c'est que Lope, déposant en justice, ait parlé de *teatinos* pour désigner les pères auxquels il devait son éducation. Mais il est possible que le scribe n'ait pas hésité, lui, à traduire « jésuites » par le mot populaire.

Le mot « jésuites » n'était pas officiel depuis longtemps; mais celui de *teatinos* était inexact. Quoi qu'il en soit, les allusions qu'il fait à la Compagnie sont généralement laudatives, sauf exception notable : voir là-dessus *Homenaje de Lope de Vega en sus obras sueltas a la Compañía de Jesús*, par le P. Rafael Mª de Hornedo, dans le *Boletín de la Biblioteca de Menéndez Pelayo*, dic. 1935, notamment p. 320.

et tel que celui qu'on avait d'abord établi à Alcalá. Les étudiants suivaient les cours de l'Université; deux d'entre eux, qui n'étaient pas encore ordonnés et qui avaient terminé leurs études de théologie, les repassèrent ainsi. Cela ne les empêchait pas de vaquer à leurs fonctions spirituelles et de faire des tournées dans les campagnes des environs [32].

Sous le généralat de Borja, nous dit Alcázar, la deuxième congrégation générale, tenue à Rome en 1565, ayant décidé qu'il fallait fonder une maison professe dans chaque province, le collège qu'on avait fondé à Tolède, dépourvu de rentes, fut converti en maison professe, au début de juin 1566 [33]. Le recteur Juan de Valderrabano devint supérieur,

32. « Iba por Superior el P. Pedro Domenec, recien venido de Oran, el P. Estrada por Predicador, el P. Pedro Martínez, el P. Juan Manuel, y otros tres sacerdotes, con siete Hermanos, entre Estudiantes y Coadjutores. De aquellos eran Gil Gonzalez (que fue el primer Ministro) y Andrés Capilla (que despues passò a la Religion de la Cartuxa, y fue obispo de Urgel...) los quales aviendo acabado sus estudios de Theologia, sin estár aun ordenados de Sacerdotes, los fueron à repassar en Toledo : Y ademàs de los otros officios domesticos, segun su estado, acudian à arguir en las Escuelas de aquella Universidad... y hazianse tambien correrias espirituales en las Villas y Aldeas de los contornos... » (Alcázar, t. I, p. 352.)

C'est au P. Doménech, nous dit le P. Gracián, que sainte Thérèse fait allusion, quand elle déclare qu'elle se trouvait fort bien de son confesseur (à Tolède, 1562), religieux de la Compagnie de Jésus (chap. XXXV, p. 310 de l'éd. de la *Bibliotheca romanica*). Elle connut aussi sans doute alors le P. Gil González (Davila), avec lequel elle resta longtemps en relations. Elle se trouvait chez Doña Luisa de la Cerda, chez qui elle séjourna, cette fois-là, plus de six mois.

Voir les notes du P. Silverio à son édition du *Libro de la Vida* (1915).

Par ce que nous dit Alcázar du P. Pedro Martínez, nous pouvons nous faire une idée de la vie des autres jésuites de Tolède : « ... aviendo ido à predicar vna Quaresma à Escalonilla, guardò la distribucion siguiente. Levantabase muy de mañana à tener su oracion con gran sosiego : y aviendo despues de ella confessado hasta el medio dia, dezía missa entonces, y se iba à comer. Explicaba por la tarde la Doctrina Christiana : y concluída, se ocupaba en oìr confessiones hasta la noche, en la qual predicaba con extraordinario fervor, concurso, y fruto de los oyentes. Despues de vna colacion muy ligera, tomaba vna disciplina de media hora, y vsaba consigo de otros rigores extraordinarios. » (T. I, p. 352.)

33. De ce que dit le P. Astrain, il résulte bien que la maison professe ne fut constituée qu'à cette époque. Jusque-là, c'était une communauté amorphe. Alcázar est très explicite; et il vaut la peine encore de le transcrire : « En la segunda Congregacion General, celebrada en Roma el Año passado, se decretò, que se procurasse fundar vna Casa Professa en cada Provincia : y para la Nuestra puso los ojos S. Francisco de Borja en la Ciudad de Toledo, ordenando que se transformasse en *Casa Professa* el Collegio alli començado; pues no tenìa rentas algunas. Vinieron à darle principio Padres muy graves de toda la Provincia, y con ellos algunos que avian de acabar, y otros comencar su tercera Probacion. Hizose la mudanza a principio de Junio, tomando el nombre de *Preposito* el P. Juan de Valderrabano, que era Rector actuel de aquel Collegio. Vino el P. M. Simon Rodriguez, vno de los diez primeros Compañeros de N. S. P. y (à ordenar y disponer las cosas) el P. Gonçalo Gonçales. Los demas moradores fueron el V. P. Francisco de Estrada, Provincial que avia sido de Aragon; el V. P. Manuel Lopez, que avìa sido Rector de Alcalà; el P. Paulo Hernandez, que

prepósito [34]. Il y avait vingt pères et sept frères. Parmi les pères, on comptait un des dix premiers compagnons d'Ignace, le P. Simón Rodríguez, et l'ancien recteur d'Alcalá, le P. Manuel López.

Sacchini, et, d'après lui, sans doute, Alcázar, donnent de curieux détails sur les occupations des pères après leur installation dans le collège de San Bernardino. Ils prêchaient l'après-midi des jours de fête; le dimanche, c'était sur la place principale, le Zocodover, en plein air. Ils allaient aussi par la ville avec une clochette, au grand étonnement des citadins, rassemblant les enfants pour leur enseigner le catéchisme [35].

avìa sido Rector de Murcia; el V. P. Antonio de Cordoba, hijo de los Marqueses de Priego; el P. Luis de Guzman, el de Alarcon, el P. Martin Fernandez, el V. P. Juan Manuel, el V. P. Alonso de Sandoval, hijo de los duques de Najera, el P. Alonso de Montoya, el insigne maestro P. Juan Azor, el P. Christobal de Lobera, el fervoroso P. Millan Garcia, el P. Valentin Lopez, el P. Manuel de Leon, el P. Juan Rodriguez, el P. Francisco de Heredia, el P. Pedro de Almazan; y los HH. Juan Antonio Ochoa, Juan Gomez, Antonio de Zafra, Hernando de Briones, Alonso Hernandez, Juan de Fuentes, Alonso Davila y Alonso Pedro.

» Con ser muchos dellos Varones tan consumados, se formò la Casa como si fuera de principiantes, ò Novicios...

» ... y porque la habitacion no era ya bastante ni parecia estàr en barrio oportuno; començaron muchos Ciudadanos à tratar de que se mudasse de sitio, y se fabricasse Iglesia... » (T. II, p. 118-9, año 1566).

34. Premier Provincial de la province de Tolède (depuis 1562), d'après Alcázar, t. II, p. 38. Voici la liste des recteurs de Tolède d'après Alcázar (*Indice* du t. II) pour la période qui nous intéresse ici :

« P. Pedro Domenech, Rector, 1558;
P. Juan de Valderrabano, Rector por el año 1565, y despues preposito por junio de 1566;
P. Luis de Guzman (el de Alarcon), Preposito, 1568;
P. Gaspar de Salazar, 1570;
P. Juan Manuel de Leon, 1571;
P. Manuel Lopez, 1575;
P. Juan Manuel, 1579. »

35. Sacc., VI, 12. Cf. Alcázar, t. II, p. 39. « En Toledo predicaban los Nuestros, no solamente en las Iglesias, sino tambien en las Plazas de la Ciudad, con tanta aclamacion de el pueblo, que la gente que llaman Mozos de travajo, echando vn guante entre si, y sin noticia alguna de los Padres, les fabricaron en dos de las plaças dos Pulpitos. No estaba la Compañia menos bien quista con los Regidores de aquel Nobilissimo Ayuntamiento, los quales, sabiendo la grande pobreza, que en Casa se padecia... por voto comun de sus juntas les enviaban frequentes socorros. » (Id., t. II, p. 65.)

Le P. Astrain (t. II, p. 234), tire d'une lettre du P. Juan Manuel de Leon, datée de Tolède, 1566, l'horaire suivi par les Pères : Matin, de 4 à 4 1/2, se lever, faire son lit, se préparer à l'oraison; de 4 1/2 à 5 1/2, oraison; de 5 1/2 à 6, primes, tierces et sixtes; de 6 à 9 3/4, dire la messe et vaquer à ses devoirs; de 9 3/4 à 10, examen général; de 10 à 12, repas et repos. Soir, de 12 à 1 1/2, nettoyer les chambres, réciter nones, vêpres et complies, et faire quelque lecture spirituelle; de 1 1/2 à 2 1/2, conversation et conférence; de 2 1/2 à 3, oraison; de 6 à 7, dîner et repos; de 8 à 8 3/4, matines; 9, coucher.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici qu'après son premier séjour à Tolède (1562), sainte Thérèse en fit plusieurs autres, notamment pour la fondation de son couvent, de mars 1569 à avril 1570, époque où se décida

« Dans les maisons professes, explique Ribadeneira, résident exclusivement les ouvriers déjà faits, qui s'occupent à confesser, à prêcher, et se consacrent à tous les ministères spirituels profitables au prochain. »[36]. Telle était, en effet, la tâche désormais dévolue à Mariana; il s'y consacra avec zèle[37].

Il trouva sans doute ses confrères dans le Collège de San Bernardino, car il ne semble pas qu'en 1574 la maison professe fût encore établie dans l'édifice définitif. Mais en 1583, les pères reprenaient officiellement leur tâche d'éducateurs : le cardinal Quiroga, successeur de l'infortuné Miranda, décidait en effet, sur le conseil du P. Ribadeneira, son confesseur, de confier aux jésuites un collège pour l'enseignement des humanités. Aquaviva était général depuis 1581, et Grégoire XIII était favorable aux jésuites. Alcázar nous donne les détails de cet événement. Une maison située près du monastère de Sainte-Ursule fut louée; le 30 septembre, dix-neuf jésuites s'y installèrent. Le collège fut placé sous le vocable de San Eugenio, le saint alors en honneur[38]. Le préfet des études de latin était le trop fameux Gerónimo Román de la Higuera[39]. Il y avait quatre classes, plus la rhétorique. On ouvrit les cours le 30 octobre, avec sept cents élèves; et les meilleurs d'entre eux formèrent une congrégation de Notre-Dame de l'Annonciade[40]. Pendant que l'ar-

la vocation d'une jeune parente de Doña Luisa de la Cerda, Doña María de Salazar, qui devint la sœur María de San José. Elle était à la messe chez les jésuites quand on vint la prévenir qu'on avait enfin la maison qu'on voulait pour établir le couvent (*Fundaciones*, *B. A. E.*, t. LIII, p. 204). Enfin, c'est au couvent de San José de Tolède, où l'avait confinée l'ordre du P. général Rubeo en 1576, qu'elle acheva le *Libro de las Fundaciones*, puis rédigea *Las Moradas* (Mir, *Santa Teresa de Jesús*, t. II, p. 421, 445).

36. Rib., *Ignacio*, III, 21.

37. Cf. *Mariana hist.*, p. 4.

38. C'est à lui que la reine Elisabeth était reconnaissante de la naissance de sa fille aînée Isabel Clara Eugenia.

39. Le P. Gerónimo Román de la Higuera, qui, on l'a vu plus haut, avait été envoyé à Talavera, en 1582. Il est souvent question de lui dans mon *Mariana historien*, notamment p. 62, 226, 246; et j'ai publié dans le *Bull. hisp.* de 1906 des *Documents sur le faussaire Higuera*. Alcázar, año 1563 (t. II, p. 61) : « Ultimamente fue recibido (en Alcalá) à 4 de Diziembre el *P. M. Geronymo Roman de la Higuera*, natural de Toledo, en cuya Universidad avìa tomado el grado de Theologia, y leido vn Curso de Artes... » Il était donc arrivé à Alcalá quand Mariana n'y était plus. Ainsi que le remarque le même biographe (cf. mon *Mar. hist.*, p. 246), il mourut à Tolède (1611), mais n'y séjourna pas d'une façon continue.

40. « El cardenal Arzobispo D. Gaspar de Quiroga quedo tan convencido de la utilidad que resultaba à la Iglesia de Dios en la fundacion de Collegios

chevêque cherchait à acheter une maison qui faisait partie d'un majorat, sans doute celle où fut depuis le collège définitif, on dut déménager plusieurs fois; et malheureusement la mort du prélat, en 1594, surprit les pères avant qu'il eût fixé son choix et procuré les ressources nécessaires. Il fallut se réduire [41]. Déjà en 1590 il n'y avait plus que quinze pères dans le collège [42].

de la Compañia, por los motivos que le significò el P. Pedro de Ribadeneyra, su Confessor y Consultor... que desistiendo de fabricar sepulcro memorable para si, hizo determinacion de fundar varios Collegios, uno en Madrigal su patria, y otros en Oran, Alcaraz, y Toledo, a demàs del que ya avia establecido en Talavera. » (Voir plus haut.) Son intention ayant été ébruitée, l'*ayuntamiento* de Tolède le fit prier de la mettre à exécution. « En cuya execucion, aun antes de aver otorgado las escrituras, ordenò que para dar principio al Collegio se alquilasse por entonces la Casa de D. Luis Carrillo, Señor de Pinto, y despues Marques de Carazena, junto al Monasterio de Santa Ursula; y la comenzaron à habitar los Nuestros, el ultimo dia de Septiembre deste año, siendo su primer Rector el P. Juan Legaz, con otros diez y ocho Jesuitas algunos de insigne santidad, como el P. Simon Ruiz, el P. Pedro de la Cadena, y el P. Claudio Denneters, el qual fue por Maestro de Rhetorica. El *P. Geronimo Roman de la Higuera* iba por prefecto de los Estudios de latinidad, que se compusieron de quatro classes, sin la Rhetorica. Abrieronse estas dia de S. Simon y Judas (28 oct.). Las liciones se comenzaron el dia 30 de Octubre con setecientos estudiantes; estableciendose al mismo tiempo de los mas sobresalientes una Congregacion de Nª Sª con titulo de la Anunciada. A 11 de Noviembre otorgò el Cardenal en Madrid la primera escritura de fundacion. » Suit cette *escritura :* « ... Hemos determinado fundar y dotar un Collegio... cuya advocacion es, y queremos sea y se llame de Señor S. Eugenio... otorgamos, conocemos por esta presente carta, que hacemos donacion... al dicho Collegio... y al Rector y Religiosos... de cinquenta mil maravedis de juro en cada un año. » (Alcázar, 1583, chap. II, 1.)

On peut compléter ces données par ce que dit Esteban de Garibay dans ses *Memorias* (p. 427-8). Toujours désireux (cf. *Bull. hisp.*, 1932, p. 223) de faire valoir les services par lui rendus, celui-ci explique en effet comment ce fut grâce à son intervention qu'au mois de janvier 1586 le licencié Juan Tomás de Pavia, le membre le plus ancien du Conseil Royal, cessa de s'opposer à la vente de « unas casas de fábrica antigua » situées près du monastère des augustines de Sainte-Ursule et faisant partie du majorat de D. Luis Pantoja de Toledo, que le cardinal Quiroga voulait acheter pour y fonder un collège de la Compagnie de Jésus. Le collège de San Eugenio n'étant séparé du couvent de Sainte-Ursule que par une *manzana*, c'est bien de lui, semble-t-il, qu'il s'agit ici. Les renseignements fournis par Garibay sont trop précis et circonstanciés pour être inexacts. Mais la réalisation du projet de l'archevêque fut retardée, précisément peut-être à cause des difficultés que présentait l'acquisition du local, celui qu'on visait étant *vinculado*, inaliénable. Les 8.000 ducats offerts par le cardinal pour l'achat de ces propriétés durent être l'objet d'un remploi, *subrogación;* l'intégrité du majorat fut respectée. D'après ce que dit Alcázar, il semblerait résulter que les négociations n'aboutirent pas, au moins pour le moment.

41. « No tenìa el Collegio Casa propia, y anduvo vagueando en varias que tomò alquiladas; porque deseando el Cardenal comprarsela, capaz, y en buen sitio, costaba gran dificultad encontrarla, assi por la estrechura de la Ciudad, como por las muchas Casas de Religion y obras pias que hay en ella : hasta que no aviendo acabado la eleccion, fallecio repentinamente de una apoplexia a 21 de octubre de 94, dexando la fundacion imperfecta, con mucho menos renta de lo que necesitaba, para mantener tanto numero de sujetos; para cuyo sustento se fue empeñando con censos el capital de mil y ducentos ducados de su primera donacion, por creer que la acabaria do perfeccionar, como lo tenia significado. Y aunque dexò mucha hacienda, y en su testamento la mandò dar toda à los pobres, nombrando por heredera à su alma : las necesidades publicas de la Sede Apostolica y destos Reynos, obligaron al

Mais tout cela n'était que contingence locale. L'ascension des jésuites dans le domaine de l'éducation était constante ailleurs et sans arrêt : 144 collèges en 1580 ! C'est en 1575 que paraît la *Christiani pueri institutio* du P. Juan Bonifacio [43], dont l'impression précéda de cinq ans les *Essais* de Montaigne. Dès 1561, le P. Perpinien, compagnon de Mariana au Collège romain, rédigeait son *De ratione liberorum instituendorum litteris graecis et latinis*, paru plus d'un siècle après [44]. La question des études fait l'objet de la quatrième partie des Constitutions : dès 1585 un programme était élaboré; mais c'est seulement en 1596 que fut établi le *Ratio studiorum* définitif, remis au point en 1632.

Papa y al Rey Catholico à aprovechar de la mayor parte. Participò tambien desta fatalidad, por las mismas causas el Collegio de Talavera. Y no bastando para restaurar el de Toledo, otros mil ducados de renta, que le aplicaron los testamentarios del Cardenal, por averse de gozar despues de muchas vidas, fue necesario disminuir en ambas partes el numero de sujetos, hasta que huviessen desempeñado; y mantener solamente los que parecian precisos para conservarlos, ò entretenerlos, hasta que con el beneficio del tiempo se rehiciessen, y tornassen à florecer con mayor numero de Maestros y Operarios, y mas copioso fruto de la Ciudad de Toledo, y villa de Talavera. Y aunque ambas sintieron mucho este golpe, y diminucion; todavia, considerando que era forzosa, la tubieron por bien; queriendo antes perder una parte que no el todo. »

Dans *Toledo en la mano* (t. II, Toledo, 1857, p. 474), Sixto Ramón-Parro donne des renseignements qui s'accordent en gros avec ce que dit Alcázar :

« Ultimamente llamabase *Colegio Viejo* en Toledo (y en verdad no sabemos por qué, siendo el mas moderno de todos) al que con la advocacion de *San Eugenio* fundó el Cardenal Arzobispo D. Gaspar de Quiroga en 28 de Octubre de 1583 para estudio público de Humanidades, á cargo de la Compañia de Jesus que tuvo alli su noviciado... Los jesuitas desempeñaron las enseñanzas de latinidad, retórica, poética, etc., con gran aplauso y aprovechamiento de los muchos jóvenes que concurrian á sus aulas, hasta la extincion de la Compañia ya cerca de un siglo hace; y cuando esta se verificó, se declaró Estudio Real y Colegio de San Eugenio... El edificio está arruinado, creemos que desde la guerra de Independencia, y lo poco que de él se mantiene en pie viene sirviendo años ha de casa para vecinos pobres. Nunca parece que tuvo cosa de mérito artístico, pero sí tienen interés histórico esos ruinosos residuos... » En débouchant de la calle de San Marcos sur le *Juego de pelota*, on aperçoit la muraille ornée de peintures qui servait de clôture, et qui ne masque plus qu'un terrain vague. Dans cette muraille est percée une porte assez modeste, au-dessus de laquelle est l'inscription : CAROLI III MUNIFICENTIA MINERVAE JANUA TOLETANAE JUVENTUTI APERTA, qui fait allusion à la transformation du collège des jésuites en collège royal. (Cf. Palazuelos, *Toledo*, p. 985.) Il y a à droite deux maisons louées à des particuliers. Elles ne paraissent pas très anciennes. C'est dans le réduit qui sert d'écurie à la plus rapprochée de l'église de San Cristóbal, que la tradition, comme on verra, place le lieu de sépulture de Mariana.

42. « En el Collegio de Toledo vivian por ahora quince solos sujetos, pero aunque pocos en numero fue muy copioso el fruto que por su medio recogia el Señor. El concurso de estudiantes era grande. » (Alcázar, 1590, III, 1.)

43. V. Alegambe (*Biblioth.*, *Ioannes Bonifacius*), et le P. J. Delbrel, *Les jésuites et la pédagogie au* XVIe *siècle, Juan Bonifacio*, Paris, A. Picard, 1894. Il fut admis dans la Compagnie en 1557.

44. Cf. Espasa, art. *Jesuitas*, p. 2748; Brucker, p. 441.

A l'humble fonction du *magister* ils ont rendu sa dignité [46]. A la personnalité de l'enfant aussi.

Ils voyaient dans l'instruction des jeunes gens un apostolat et une mainmise en vue d'une direction morale [47]. Leur mérite a été de ne pas considérer l'instruction seulement comme un moyen, mais aussi comme une fin. C'est ce qui lie leur action pédagogique à la renaissance des études gréco-latines. Là a été leur vrai triomphe. Ils ont créé l'enseignement secondaire [48]. Non d'ailleurs sans résultat pour le recrutement de la Compagnie, s'il est vrai que dans les quarante années de sa carrière de professeur le P. Bonifacio provoqua douze cents vocations religieuses [49]; et sans parler des innombrables anciens élèves parvenus à de hautes situations, ce qui n'est pas, on le sait, sans importance.

Le P. Everard Mercurian, quatrième général, étant mort le 1er août 1580, une congrégation générale à Rome fut fixée pour le 6 février 1581 en vue de l'élection de son successeur. Une congrégation provinciale préparatoire fut convoquée à Alcalá le 6 octobre. Alcázar [50] nomme parmi les profès qui y assistèrent le P. Juan de Mariana et quelques-uns des pères qui eurent avec lui, autant que nous sachions, des relations plus particulières : les PP. Antonio Cordeses, Pedro de Ribadeneira, Dionisio Vázquez, Francisco de Heredia, Francisco de Porres, *procurador general en Corte*, lequel s'assit au dernier rang; Juan de Valderrabano, Juan Manuel, alors *prepósito* de Tolède. Furent élus « por mas que mitad de votos » pour aller à Rome les PP. Cordeses et Alonso Deza; et Mariana eut la troisième place parmi les suppléants éven-

46. Delbrel (p. 37-44) insiste, textes à l'appui, sur la brutalité et même l'indignité des maîtres au temps de Vives, Erasme, Rabelais et Montaigne.

47. Il ne s'agissait au début que d'élèves externes. Il y eut pourtant, dès 1562, un internat à Belmonte (Astrain, t. II, p. 579).

48. Il faut se rappeler toutefois que cette conception de l'enseignement, Ignace a pu s'y initier à Paris. C'était ce qu'il appelait le *modus parisiensis*. Cf. Brucker, p. 84.

49. Delbrel, p. 21. L'auteur termine son intéressant exposé en rappelant l'amusant épisode du *Diálogo de los perros* de Cervantes, où Berganza fait l'éloge, *de visu*, d'une classe dans un collège de jésuites à Valladolid, que le hasard l'a amené à inspecter.

50. T. II, p. 642. Il donne les noms des 39 *vocales*, dont 29 profès des quatre vœux, trois profès de trois vœux, trois *rectores* non profès, et le *procurador general en Corte*.

tuels. Il n'eut d'ailleurs pas à se déranger, les deux élus ayant pu remplir leur mandat, avec le vice-provincial, P. Luis de Guzmán de Alarcón.

A ce moment, Mariana était déjà tout au travail, occupé à rédiger des censures ou à préparer ses publications personnelles. Déjà, en 1583, il avait une réputation : à preuve telle lettre du P. Salmerón au P. Ribadeneira, de Naples, 8 mai, où il est l'objet de prévisions flatteuses [51]. Il avait alors quarante-huit ans; il n'était plus jeune. Mais il devait vivre et travailler quarante ans encore.

En somme, c'est parce qu'il ne pouvait plus remplir les tâches ordinaires du jésuite, lutte contre l'hérésie et enseignement, que le P. Mariana, retraité avant l'âge, devint un érudit et historien. Il fut le premier qui parvint à publier une histoire complète de son pays, qu'à l'étranger il avait souffert de voir si mal connu, lui, le membre d'un ordre essentiellement international; c'est par patriotisme qu'il entreprit pareil travail et le rédigea en latin de manière à en assurer la diffusion dans la *Cosmopolis* des latinisants.

Mais le jésuite n'est pas mort en lui. Il écrira aussi le *Discurso de las enfermedades de la Compañía*, précisément parce qu'il est bon jésuite, et de l'époque héroïque ou presque..

Et c'est avec l'indépendance de l'Espagnol de bonne race qu'il publiera son *De Rege* et ses *Septem Tractatus*, où il ne se préoccupe que de dire ce qu'il croit la vérité.

Singulière figure, qui ne répond certes pas à l'idée qu'on se fait vulgairement du jésuite : peut-être parce que cette idée n'est pas exacte, au moins pour l'époque dont nous parlons.

G. CIROT.

51. « Hágame gracia de saludar al P. Mariana, y me auise en qué cosa entiende, y si escriue algo, porque en Roma y por acá tiene mucha fama, y se espera que hará bien qualquiera cosa que emprenda. » (*Mon. hist. Soc. Iesu*, Epist. Salmeronis, t. II, p. 723.

P.-S. — Addition à la n. 11 (p. 302) : Voir également Castro, *Erasmo en tiempo de Cervantes* (*R. F. E.*, 1931, p. 329). — A propos d'Ignace, je ne puis faire moins que de renvoyer à Allison Peers, *Studies on Spanish Mystics* (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 339). — Rappelons aussi que le Mº Juan de Avila, qui étudia de 1520 à 1525 à Alcalá, fut dénoncé et incarcéré en 1532. C'est lui qui devait convertir Fr. de Borja (1539) : cf. le t. XI des *Clásicos castellanos* (« Lectura »), publié par V. García de Diego (notamment p. IX et s.).

JUICIOS DE SAINT-EVREMOND SOBRE ESPAÑA

Y LA LITERATURA ESPAÑOLA

La influencia española en Francia durante el período que se extiende desde la paz de Vervins (1598) hasta los primeros años del reinado de Luis XIV, es mucho más profunda de lo que se ha creído. Francia asimila — modificándolos, muchas veces mejorándolos — una serie de elementos españoles que incorpora a su patrimonio espiritual, elementos que aparecerán más tarde en lo más castizo de la cultura francesa de la época, y aun servirán de fermento generador de obras maestras. (Recordemos el incidente Escobar-Pascal.)

Para juzgar la importancia que tuvo la influencia del pensamiento español, y la difusión de la literatura y de la filosofía españolas en este período de la historia del pensamiento francés, basta considerar la cantidad de traducciones y ediciones de obras españolas publicadas en Francia por aquel entonces [1]. El éxito de Gracián es típico, representativo. En todos los autores del s. XVII, se encuentran frecuentes alusiones a cosas de España, no sólo a las políticas, sino a aquellas que requieren un conocimiento más profundo y directo : literatura y costumbres.

Este conocimiento y el interés por las cosas españolas es patente en la obra de Saint-Evremond, uno de los personajes más curiosos y menos conocidos de aquel tiempo. En la obra de este moralista a quien se ha llamado « Montaigne

1. Foulché-Delbosc (R.), *Bibliographie hispano-française*, Paris, New-York

en tono menor », hay abundantes juicios sobre la literatura española, y cosa curiosa, une gran imparcialidad al juzgar la psicología característica del pueblo español, una comprensión que no tiene ninguno de los hispanistas contemporáneos suyos, ni aun aquellos que conocen la literatura española más a fondo, como Jean Chapelain [2], que fué, sin duda alguna, el francés de su tiempo que mejor la conocía.

Quizás Saint - Evremond juzgó más desapasionadamente nuestras cosas que la mayoría de sus compatriotas por haber tenido tratos directos en distintas ocasiones con los españoles. Saint-Evremond, como la mayor parte de los nobles de su época, siguió la carrera de las armas y se batió en diversas ocasiones contra los españoles. Tomó parte en el sitio de Arras (1640), en las batallas de Rocroy (1643) y Friburgo (1644). Fué herido gravemente en Nordlingen (1645). Al firmarse en 1659 la Paz de los Pirineos figuró entre los acompañantes del Cardenal Mazarino, que la negoció con D. Luis de Haro, embajador del Rey de España.

Este viaje fué decisivo en la vida de Saint-Evremond. Una carta que dirigió al Marqués de Crequi, en la que censuraba la conducta del Cardenal, acusándole de haber sacrificado los intereses de Francia en beneficio de los propios y de haber cedido ante el de Haro cuando podía exigir de él lo que hubiera querido, pues España no podía sostener por más tiempo la guerra, cayó en manos de sus enemigos quienes le denunciaron [3], obligándole, para escapar de la Bastilla, a internarse en Holanda a fines de 1661, y a marchar de allí a Inglaterra en 1662. Permaneció en Londres hasta su muerte, ocurrida en 1708, siguiendo atentamente el movimiento intelectual europeo de su tiempo.

2. Sobre Chapelain a quien Morel-Fatio llama « le type le plus complet de l'espagnolisant docte », véase el estudio de Morel-Fatio, *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours*, en *Etudes sur l'Espagne*, série 1, y las páginas que Bardon le dedica en el tomo primero de su *Don Quichotte en France* (Paris, 1931).

3. La biografía por Des Maizeaux ha sido reproducida en apéndice en la edición de las *Œuvres Meslées* de Saint-Evremond, que publicó en 1909 el *Mercure de France*. Ocupa las páginas 363-369 del volumen. Alli pueden verse narrados con mayor extensión los pormenores de la desgracia de Saint-Evremond, p. 307 et s.

El escepticismo de Saint-Evremond y su agudeza, le permitieron observar y juzgar con un espíritu europeo, desprovisto de los prejuicios nacionales de sus contemporáneos, la psicología característica de los restantes pueblos de Europa y conocer a fondo, juzgándolas con enorme precisión, las cuatro grandes literaturas de la época, contrastando sus obras con una gran independencia.

La posición de Saint-Evremond ante las cosas de España es idéntica a la de la mayor parte de los hombres de su generación. Existe en lo político, entre ambos países, una enemistad manifiesta, enemistad que perturba en algunos casos la serenidad del juicio sobre las obras literarias. A pesar de esto, España y su literatura están de moda [4]. Hay época, durante el s. XVII, en que el español es la lengua de moda en Francia y se habla entre la gente de la mejor sociedad. Abundan los maestros de español y se publican varias gramáticas españolas. Las continuas relaciones por causas políticas tienen una repercusión en el mundo del pensamiento.

Como muchos de sus compatriotas, Saint-Evremond debió aprender el castellano. Abundan en su obra citas en este idioma. En la correspondencia con la Duquesa de Mazarino son muchas las cartas que terminan con una alusión al *Quijote* en castellano : « Tuyo hasta la muerte. El cavallero de la Triste figura. » [5]. En otra epístola dirigida a una señora desconocida, llena de aquella ironía sutil tan suya, Saint-Evremond exhibe sus conocimientos, citando un proverbio castellano :

Les Espagnols, dont les proverbes me plaisent fort, disent que mujer y gallina pierna quebrantada : la femme et la poule doivent avoir la jambe rompue pour ne pas s'éloigner du logis [6].

4. Idéntica posición es la de Quevedo en España. El autor de *España Defendida* y de la *Carta de Luis XIII* es a la vez el primer español que comenta y traduce fragmentariamente a Montaigne y lo coloca al lado de Séneca y de Plutarco. Traduce también la *Introduccion a la vida devota* de San Francisco de Sales. Es interesante el estudio de Morel-Fatio sobre *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'espagnol en France* (1901).
5. *Œuvres Meslées* (Ed. Mercure), p. 337-339.
6. *Ibid.*, p. 324.

Y asimismo en la carte a M. de Crequi antes mencionada criticando la paz de los Pirineos dice, refiriéndose a Mazarino :

Il souvenoit à Son Eminence du beau mot de ce Castillan qui étrangla Don Carlos par l'ordre de Philippe II : « Calla, calla, Señor Don Carlos, todo lo que se hace es por su bien », et touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le bien des particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémissements et réprimé nos murmures en nous disant paternellement : « Calla, calla, Señor Francés, todo lo que se hace es por su bien. »[7].

En otra de sus cartas a la Duquesa de Mazarino, Saint-Evremond diserta sobre el significado de nuestro adjetivo « ufano ». Trátase allí de un gallo de la Duquesa que

marche avec une gravité extraordinaire, glorieux du respect qu'on lui rend; fort content de lui-même. Nous n'avons pas de terme en notre langue qui puisse bien exprimer cette satisfaction grave et composée qui se repand sur tout l'exterieur : l'*ufano* des Espagnols y seroit tout à fait propre[8].

Saint-Evremond, gran lector del *Quijote* — uno de sus tres libros de cabecera (Plutarco y Montaigne son los otros dos) —, citará, en castellano también, un fragmento del grand libro al hablar en sus reflexiones « Sur les caractères des Tragédies », de la veracidad de los sentimientos y del amor excesivamente complicado y lacrimoso que llena la literatura francesa de su tiempo :

J'ai observé — dice — que Cervantes estime toujours dans ses chevaliers le mérite vraisemblable; mais il ne manque jamais à se mocquer de leurs combats fabuleux, et de leurs pénitences ridicules. Par cette dernière considération, il fait préférer Don Galaor au bon Amadis de Gaule.

Porque tenía muy acomodada condición para todo; que no era cavallero melindroso, ni tan llorón como su hermano[9].

7. *Ibid.*, p. 284-285. En la *Défense de quelques pièces de théâtre de M. Corneille*, hace también referencia a la historia de Don Carlos a través de la novela histórica de este título, obra de Saint-Real.
8. *Ibid.*, p. 332-333.
9. *Ibid.*, p. 85. La cita corresponde al primer capítulo del *Quijote*.

Las alusiones al *Quijote* abundan a lo largo de su obra. Sean ejemplo las fórmulas con que termina y firma sus cartas a la Duquesa de Mazarino. Hay también además de estas reminiscencias cervantinas, opiniones sobre el libro de Cervantes que dan fé de la aficion que por él sentía Saint-Evremond.

El Abate de Longuerue asegura que Saint-Evremond lo leía continuamente y que al terminarlo lo volvía a comenzar [10]. El mismo en diversas ocasiones nos habla del aprecio en que lo tenia, y una de ellas afirma que :

> De tous les livres que j'ai jamais lus, *Don Quichotte* est celui que j'aimerois mieux avoir fait; il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu et le plus grand connoisseur qui se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les espèces, et dans leurs espèces les plus naturels [11].

En sus *Conseils á Monsieur le Comte d'Olonne*, desterrado de la corte en 1674 junto con otros nobles por haber criticado los actos del rey, Saint-Evremond le recomienda, para distraer el tedio, algunos libros capaces de divertirle y de hacerle olvidar sus males. Aconséjale que no busque libros que le entristezcan hablándole de las miserias humanas, sino que se refugie en aquellos que le diviertan con el espectáculo de las locuras de la humanidad. Y asi dice :

> Vous préférerez à la lecture de Sénèque, de Plutarque et de Montaigne celle de Lucien, de Pétrone, de *Don Quichotte.* Je vous recommande surtout *Don Quichotte;* quelque affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement à la joie [12].

Sus obras en verso andan también llenas de alusiones a

10. « *Saint-Evremond lisoit continuellement Don Quichote, et ne le finissoit que pour le recommencer* » (*Longueruana, ou Recueil de Pensées..., de feu M. Louis du Four de Longuerue...*, Berlin, 1754, 1re partie, p. 105).
11. *De quelques livres espagnols, italiens et françois, Œuvres Meslées* (Ed. Mercure), p. 73-74.
12. *Œuvres Meslées* (Ed. Mercure), p. 13

Don Quijote, y así en otra de sus cartas a la duquesa, supone irónicamente que Merlín defiende al aventurero Morín, que había introducido en el salón de la duquesa el juego de la « bassette », contra todos los enemigos que en otro tiempo persiguieron al caballero manchego :

Loin félons, malandrins, sorciers, races damnées || Sur le bon Don Quichotte autrefois déchaînées || Loin maudits enchanteurs, restes de La Voisin || Députés de Satan pour tourmenter Morin || Sortez d'ici, mechans; abandonez une isle || Où tant de gens de bien ont cherché leur asile [13].

Antes se habia quejado (también en verso) de que por causa de la afición al juego las conversaciones sobre temas intelectuales hubieran quedado en abandono :

Tout se change ici-bas; à la fin tout se passe;
Les livres de bassette ont des autres la place.
Plutarque est suspendu. Don Quichot interdit,
Montaigne auprès de nous a perdu son credit... ([14]).

Pero la devoción de Saint-Evremond por el *Quijote* no se limita a la cita y a la manifestación platónica de su admiración por la obra cervantina. Una comedia suya, *Les Opera*, está inspirada plenamente en la sátira cervantina. Una muchacha, Crisotine, saturada de óperas, — que a la sazón estaban de moda en toda Europa — llega al extremo de hablar constantemente en verso y cantando. El procedimiento satírico es el mismo del *Quijote*. También la protagonista como el caballero andante perderá por fin su manía lírica y curará. La causa de la curación es diferente en este caso. La cura se produce por saturación de óperas, terapéutica que aconsejan un teólogo y un médico, escépticos ambos sobre el valor de sus ciencias respectivas [15].

Paralelamente a esta continuada admiración por Cervantes, una alusión a Quevedo nos demuestra que Saint-Evremond no llegó a penetrar completamente el sentido de su obra.

13. Obras, éd. Londres, IV, p. 143-144.
14. *Id.*, p. 133.
15. Véase Maurice Bardon, *Don Quichotte en France*, Paris, 1931, I, p. 288-296, donde se analiza detalladamente la expresada comedia.

Quevedo — dice — paroit un auteur fort ingénieux, mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses livres, quand il lisoit Don Quichotte, que de les avoir faits [16].

El juicio que le merece en bloque la literatura española es bastante favorable :

Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres ouvrages des auteurs de cette nation (España) que dans les nòtres.

Esto en boca de un francés del s. XVII quiere decir mucho, Añade :

Mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantes en *Don Quichotte*, que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment [17].

El reconocimiento que Saint-Evremond hace implícitamente de la diferencia entre las características espirituales de España y de Francia, es consecuencia de sus experiencias en paises extrangeros.

J'avois cru qu'il n'y avoit d'honnêtes gens qu'en notre cour; que la mollesse des pays chauds et une espèce de barbarie des pays froids, n'en laissoient former dans les uns et dans les autres que fort rarement. Mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit partout; et si je ne les ai pas goûtés assez tòt, c'est qu'il est difficile à un François de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le sien. Chaque nation a son mérite, avec un certain tour qui est propre et singulier à son génie [18].

Por esto hablará de España y del carácter de sus habitantes con respeto y curiosidad, haciendo siempre la salvedad de que se trata de un mundo distinto de aquel en que viven él y sus lectores.

En consecuencia al hablar de los teatros de su tiempo : el francés, el italiano, el inglés y el español, subrayará los caracteres propios de cada uno y marcara las diferencias que existen entre ellos. La comedia inglesa, dice,

16. *Œuvres Meslées* (Ed. Mercure), p. 73-74, *De quelques livres espagnols, italiens et françois.*
17. *Ibid.*, p. 73.
18. *De la Conversation, Œuvres Meslées* (Ed. Mercure), p. 80.

n'est point une pure galanterie pleine d'aventures et de discours amoureux, comme en Espagne et en France; c'est la représentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs et les différents caractères des hommes[19].

La italiana no es sino

une espèce de concert mal formé entre plusieurs acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son personage. C'est, à le bien prendre, un ramas de concetti impertinents dans la bouche des amoureux, et de froides bouffoneries dans celle des Zanis[20]. Vous ne voyez de bon gout nulle part. Vous voyez un fals esprit qui règne, soit en des pensées pleines de cieux, de soleils, d'étoiles et d'éléments, soit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel[21].

El teatro español merece de Saint-Evremond un juicio que indica una comprensión y un reconocimiento de su personalidad propia, juicio que está en oposición con las opiniones reinantes entre sus contemporáneos acerca de las comedias españolas. Basta para ello tener presentes los juicios que merece Lope de Vega a los autores franceses de la época[22].

La primera afirmación de Saint-Evremond que nos sorprende por venir de un francés del s. XVII es el reconocimiento de los abundantes empréstitos que hizo el teatro francés al español :

Nous avouerons bien que les esprits de Madrid sont plus fertiles en inventions que les nôtres; et c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses et de discours amoureux, et où nous avons mis plus de *vraisemblance*. La raison en est qu'en Espagne, où les femmes ne se laissent presque jamais voir, l'imagination du poète se consomme aux moyens ingénieux de faire trouver les amants en même lieu; et en France, où la liberté du commerce est établie, la grande délicatesse de l'auteur est employée dans la tendre et amoureuse expression des sentiments[23].

19. *De la Comédie Angloise, Œuvres Meslées* (Ed. Mercure), p. 103.
20. Bufones de la comedia italiana.
21. *De la Comédie Italienne, Œuvres Meslées*, p. 99-100.
22. Vid. G. A. Hainsworth, *Notes pour la fortune de Lope de Vega en France (XVIIIe siècle)*, en *Bulletin hispanique*, XXIII, 1931, p. 199-213.
23. *Sur nos comédies, Œuvres meslées*, p. 96

La falta de verosimilitud y la complejidad de los argumentos, la irregularidad de la acción, fueron los reproches que más comunmente se hicieron en Francia al teatro español. Saint-Evremond defiende el teatro español y aplica su teoría del teatro como emanación del carácter nacional.

Pour la comédie — dice — qui doit être la représentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout à fait sur la galanterie, à l'exemple des Espagnols, sans considérer que les anciens s'étoient attachés à représenter la vie humaine selon la diversité des humeurs, et que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la seule vie de Madrid dans leurs intrigues et leurs aventures [24].

Por lo que se refiere a la falta de regularidad y de verosimilitud de las comedias españolas, la explicación que da Saint-Evremond es bastante satisfactoria :

Pour la régularité et la vraisemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les Espagnols que chez les François. Comme toute la galanterie des Espagnols est venue des Maures, il y reste je ne sais quel goût d'Afrique, étranger des autres nations, et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des règles. Ajoutez qu'une vieille impression de chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne l'esprit des cavaliers aux aventures bizarres. Les filles, de leur côté, goûtent cet air-là dès leur enfance, dans les livres de chevalerie, et dans les conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles [25].

Hay un factor que determina una diferencia esencial entre ambos teatros y deriva de la distinta concepción del amor en España y en Francia.

Ce qu'on appelle une belle passion — dice — a de la peine même à se sauver du ridicule; car les honnêtes gens, partagés à divers soins, ne s'y abandonnent pas comme font les espagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour [26]. En Espagne, on ne vit que pour aimer. Ce qu'on appelle aimer en France n'est proprement que parler d'amour, et mêler aux sentiments de l'ambition la vanité des galanteries [27].

24. *Ibid.*, p. 95.
25. *Ibid.*, p. 97.
26. *Ibid.*, p. 97.
27. *Ibid.*, p. 98.

La oposición entre estos conceptos del amor, la confirma Saint - Evremond con palabras de una dama española, la Princesa de Isenghien, que representan la reacción del carácter español ante una novela que sintetiza el concepto francés del amor :

Une femme de qualité, espagnole, lisoit, il n'y a pas longtemps, le roman de *Cléopâtre;* et, comme après un long récit d'aventures, elle eut tombé sur une conversation délicate d'un amant et d'une amante également passionnés : que d'esprit mal employé, dit-elle; à quoi bon tous ces beaux discours quand ils sont ensemble ?

C'est la plus belle réflexion que j'aie ouï faire de ma vie; et Calprenède, quoique françois, devoit se souvenir qu'à des amants nés sous un soleil plus chaud que celui d'Espagne, les paroles étoient assez inutiles en ces occasions. Mais le bon sens de cette dame ne seroit pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une passion qu'on n'a pas, pour la pouvoir persuader, et où l'on se voit tous les jours pour se plaindre avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment [28].

Por todo ello y en atención a las diferencias expuestas precisa no extrañarse de que

la comédie des Espagnols, qui n'est autre chose que la représentation de leurs aventures, soit aussi peu régulière que les aventures; et il n'y aura pas à s'étonner que la comédie des François, qui ne s'éloigne guère de leur usage, conserve des égards dans la représentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes [29].

Juicio que revela una simpatía, un conocimiento y una comprensión de las cosas de España que no se encuentran en ninguno de sus compatriotas de la época.

En otro lugar [30], nos explica el motivo de sus preferencias por los libros españoles :

Ce que l'amour a de délicat me flatte, ce qu'il a de tendre me sait toucher; et comme l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me lasse jamais de lire dans les auteurs espa-

28. *Ibid.*, p. 96.
29. *Ibid.*, p. 98.
30. *De quelques livres espagnols, italiens et françois, Œuvres Meslées*, p. 73.

gnols des aventures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs amants que je ne serois sensible à la mienne si j'étois capable d'en avoir encore. L'imagination de ses amours me faît trouver des mouvements pour lui, que je ne trouverois pas pour moi.

Así pues, Saint-Evremond se nos muestra como uno de los pocos franceses de su tiempo que estimó la literatura española con un conocimiento pleno de los motivos de su preferencia,. no siguiendo una moda como la mayoría de sus contemporáneos; y a la vez, dando pruebas de una gran sutileza crítica supo llegar hasta las más íntimas vetas de su inspiración, enjuiciándola con un criterio de comprensión de las cosas españolas que hacen de él una excepción entre los extrangeros que en aquellos tiempos se ocuparon de cosas de la España decadente de los últimos años de la casa de Austria. Y es tanto más de extrañar cuanto que Saint-Evremond tenía perfecta conciencia de la decadencia española. En su carta a M. de Crequi lo dirá sin ambages :

L'ancienne réputation des Espagnols lui (al Cardenal Mazarino) couvroit leur misère présente; ne pouvant s'imaginer qu'une nation si redoutable autrefois pût être si proche de sa ruine [31].

Y a continuación añade :

L'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, qui n'étoient quasi plus que des noms, lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille présence [32].

A pesar de la conciencia de la decadencia española, Saint-Evremond estima en lo que valen las cosas de España. Quizás por primera vez desde los años del Renacimiento nos encontramos ante un caso de verdadero espíritu europeo. Saint-Evremond ha sido uno de los primeros hombres en quienes por encima de los prejuicios políticos, se observa una conciencia de tolerancia y de respeto por las cosas ajenas, prescindiendo de las diferencias que marcan en ellas la raza, la religión o las ideas políticas.

Ramón ESQUERRA.

31. *Ibid.*, p. 288.
32. *Ibid.*, p. 288.

VARIÉTÉS

Note au sujet des derniers livres de M. Menéndez Pidal [1].

Sans vouloir prendre parti dans la discussion sur les origines de l'Epopée, nous voudrions rappeler à propos du dernier livre de M. Menéndez Pidal, dont M. G. Cirot a donné un c. r. détaillé [2], que M. Ferd. Lot, dans ses *Etudes sur les Légendes épiques françaises* [3], était arrivé à des conclusions assez proches de celles de M. M. Pidal. On ne peut pas résumer un article qui se fonde sur une analyse serrée des textes; nous essayerons d'en dégager les conclusions, sans nous dissimuler que, simplifier, c'est un peu trahir la pensée de l'auteur.

L'origine savante et cléricale des plus anciennes chansons de geste n'est pas évidente. La chanson serait même le reflet d'une lointaine tradition orale :

Ces clercs ou ces poètes... qui pour donner un cachet historique à leurs fabrications insipides ou admirables, consultent les annales carolingiennes, tombent juste sur la ligne nécessaire. Ils trouveraient avant et après une masse de renseignements historiques utiles à leur dessein, qui est de faire croire que c'est arrivé... En l'espèce, peut-on imaginer quelque chose de plus extravagant que la conduite du poète pontivois de l'onzième siècle qui consulte les *Annales Vedastini ?* Il y voit des hommes du Nord et il fait de ceux-ci des Arabes. Il y trouve indiqué le nom de la bataille et il néglige

1. *Obras de R. M. Pidal.* Vol. 1; *La leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, 1934. In-8°, XVI-490 p.; vol. II, *Historia y Epopeya*, Madrid, 1934, in-8°, VI-309 p.
2. Dans *Bull. hisp.*, 1935, fasc. 3.
3. *Romania*, t. LII (1926), p. 75 et 257, et t. LII (1927), p. 325 et 449.
On se rappellera que les conclusions de M. Menéndez Pidal ont été formulées antérieurement : cf. *Bull. hisp.*, 1925, p. 252, G. C.]

ce renseignement essentiel, etc. (*Encore Gormond et Isembart* dans *Rom*, t. LIII (1927), p. 328.)

Et au contraire il semble que les annales ont copié les chansons :

> Le succès remporté par Louis III à Saucourt le 3 août 881 frappa les esprits à cause de la rareté d'une victoire des Francs sur les Normands. Son retentissement fut considérable... un religieux de la partie germanique de la « France » sous le coup de l'enthousiasme composa un poème allemand sur le jeune roi et sa victoire. .

En 1088, lorsque le moine Hariulf reconstitue les annales de cette époque, il n'a pas d'annales anciennes à sa disposition; voulant dater la chanson qu'il entendait chanter chaque jour, il doit avoir recours à une chronique lointaine, celle d'Ader, archevêque de Vienne au IXe s. Il renvoie les curieux à la chanson qui, pour lui, fait autorité, puisqu'il la qualifie de *priscorum autoritas*. (*Ibid.*, p. 334 et 335).

Pour *Raoul de Cambrai*, M. Lot démontre aussi que l'auteur n'a pas utilisé les annales de Waulsort, mais que ce sont les annales qui utilisèrent la chanson. L'auteur du poème invoque un témoin oculaire, Bertolai, un témoin des évènements qui fait un poème sur la bataille où lui-même avait combattu; donc, là non plus, pas de source cléricale. Il semble qu'il y ait à la base du poème un résidu historique qui peut n'être qu'une courte complainte, mais qui, en tous cas, est contemporaine des événements.

Dans le *Cycle de Guillaume d'Orange*, auquel la théorie des routes de pèlerinages s'applique si bien, il y a un poème cependant, le plus beau et le plus ancien, auquel cette interprétation ne peut pas s'appliquer : c'est la *Chanson de Guillaume*. Celle-ci aussi « roule quelques paillons historiques dans le torrent de sa fantaisie »; et M. Lot remonte à une tradition populaire du temps du roi Charles le Chauve. M. Lot est un des historiens qui connaissent le mieux cette période obscure du IXe et Xe siècle, ce qui donne beaucoup de poids à ses hypothèses. Il est du reste le premier à faire observer que les conclusions de M. Joseph Bédier restent valables pour expliquer le développement des différents cycles à partir d'un poème plus ancien qui lui, il est vrai, semble bien venir d'une tradition orale.

SUZANNE DOBELMANN.

« Romançes e cantares ».

Dans un article récent [1], M. Wm. C. Atkinson envisage de nouveau la phrase si souvent discutée du marquis de Santillane, « Infimos son aquellos que sin ningun orden, regla nin cuento fazen estos romançes e cantares de que las gentes de baxa e servil condiçion se alegran. » Je n'ai garde de récapituler ici son argument, lequel est plein d'intérêt : il vise à démontrer que les deux mots : *romançes* et *cantares*, tiennent une seule valeur. Ce serait une espèce de doublet, comme tant d'autres dans le célèbre *Prohemio*, et signifierait non pas des *romances* (*ballads*), mais des chansons de geste du type dégénéré, comme, par exemple, la *Crónica rimada del Cid*. C'est une thèse nouvelle qu'expose M. Atkinson, à ce que je crois. Je crains qu'elle ne soit pas tout à fait convaincante. Au moins y a-t-il plusieurs remarques à faire.

1° Les *romances* existaient certainement au temps du marquis, même depuis l'époque de Pedro el Cruel; pas n'est besoin de le prouver ici [2]. Et si la phrase « romançes et cantares » ne renferme par le concept de *ballad*, alors le marquis ne le mentionne nulle part dans la *Carta al Condestable*, puisqu'on le cherchera en vain dans les douze pages restantes.

2° Le mot *romance* avait le sens de *ballad* en 1462, comme M. Atkinson le constate lui-même [3]; aurait-il gagné ce sens seulement après la composition du *Prohemio* (1445-1449) ?

3° « Santillana's indictment of the « romançes e cantares » rests first on a technical, then on a social stigma. The former is the more important... Throughout the *Prohemio* we are constantly reminded that the author's attitude to poetry is that of the craftsman, not of the aesthete. » Ici, je suis pleinement d'accord (je dirais, cependant, plutôt « the aristocrat » que « the aesthete »). Santillane ne méprisait pas les poèmes du *vulgo*, ni le *vulgo* non plus, au moins quant au sexe féminin. Comment le mépriserait-il, lui qui aimait tant les *serranas* de toutes les régions de l'Espa-

1. *The Interpretation of « romançes e cantares » in Santillana*, *Hispanic Review*, IV, 1936, 1-10. La phrase de Santillana se trouve dans l'édition Pastor et Prestage, *The Letter of the Marquis of Santillana to Don Peter, Constable of Portugal*, Oxford, 1927, p. 74.

2. Voir, par exemple, R. Menéndez Pidal, *Revista de libros*, II, 1914, 8; W. J. Entwistle, *The « Romancero del Rey Don Pedro » in Ayala and the « Cuarta Crónica General »*, dans *Modern Language Review*, XXV, 1930, 306-326.

3. Page 6, et note 14.

gne[4]; lui, qui était l'un des premiers en Europe qui s'intéressât pour le folklore (*Refranes que diçen las viejas tras el fuego*) ? Non, c'est l'adresse du poète, l'exactitude de la métrique, qu'il loue à plusieurs reprises. La poésie est « un fingimiento de cosas utiles... compuestas, distinguidas e scandidas por çierto cuento, peso e medida » (p. 70).

Les épigraphes qui préfacent les poésies du *Cancionero de Baena* vantent le talent créateur, mais aussi la régularité métrique de ses auteurs. D'Alfonso Álvarez de Villasandino, on lit, « Aqui se comiençan las cantigas muy escandidas e graçiosamente asonadas, las preguntas e rrespuestas sotiles e bien ordenadas, e los desires muy limados e bien fechos... »[5]. « Este dezir de arte de maestría mayor bien fecho e bien escandido... »[6]. De Ferrant Manuel de Lando, « las cantigas e preguntas e rrespuestas e desyres muy sotiles e graçiosas e muy scandidas e limadas, bien fechas... »[7]. De Ferrant Pérez de Guzmán, « Este desyr muy famosso e bien fundado e letradamente fecho... »; « Este desyr muy graçioso e sotilmente fecho e letradamente fundado... »[8]. L'art de ces poètes habiles est précisément le contraire du manque d'art de ceux qui « sin ningun orden, regla nin cuento fazen estos romançes e cantares ».

4° Or, les auteurs des *romançes e cantares* ne scandaient pas les vers avec exactitude. Qu'est-ce que cela signifie en Espagne : « scander les vers » ? Quiconque a lu le beau livre de Pedro Henríquez Ureña, *La versificación irregular en la poesía castellana*[9], sait que la versification espagnole se divise en plusieurs catégories : amétrique, rythmique, syllabique. Chacune a ses lois. Le fabricateur de *versos de arte mayor* — vers rythmiques — ne comptaient pas les syllabes, quoique l'*isosilabismo* fût connu en Espagne dès Berceo et le *Libro de Alejandro*. Mais, quand ils ne cultivaient pas la mode passagère de l'*arte mayor*, les poètes savants ambitionnaient l'art des *sílabas cuntadas*. Santillane « conocía mejor que nadie en su tiempo los primores de lá versificación silábica »[10]. Quand il parlait de vers *sin cuento*, il voulait dire qu'ils n'étaient pas isosyllabiques. C'est un reproche qui convient bien à la *Crónica rimada*, comme le note M. Atkinson; mais elle convient aussi, quoiqu'en moindre degré, aux *romances vie-*

4. Cf. G. Cirot, *La topographie amoureuse du marquis de Santillane*, *Bulletin Hispanique*, XXXVII, 1935, 392-395.
5. *Cancionero de Baena*, fol. 4r. Je cite d'après l'édition fac-similé de la Hispanic Society of America, New-York, 1926.
6. *Ibid.*, fol. 34r.
7. *Ibid.*, fol. 188v.
8. *Ibid.*, fol. 189v; fol. 190r.
9. Madrid, 1920; 2e éd., corrigée et augmentée, 1933.
10. P. Henríquez Ureña, *op. cit.*, p. 24.

jos. C'est un fait assez connu [11]; mais on peut en citer quelques exemples. En choisissant un peu au hasard, sans faire cas des vers où il pourrait être question de synalèphe, d'hiate, de synérèse ou de diérèse, on trouve : « de los de la casa de Lara » (9 syllabes; *Romance de doña Lambra*, Wolf, *Primavera y flor*, n° 19); « de los de Córdoba la llana » (9 syllabes, *ibid.*); « es hijo de hermano de padre » (9 syllabes; *Conde Dirlos*, *ibid.*, n° 164); « cuando le quieren hacer pesar » (10 syllabes; *ibid.*); « el emperador en medio de ellos » (10 syllabes; *ibid.*); « enamoróse de Montesinos » (10 syllabes; *Rosaflorida*, *ibid.*, n° 179; de même dans la version attribuée à Juan Rodríguez del Padrón; cf. Rennert, dans *Zeitschrift für rom. Philol.*, XVII, 1893, 547; le manuscrit date d'environ 1500); « otros tantos de plata fina » (9 syllabes; Rennert, *ibid.*). Rappelons-nous que la plupart de ces *romances* nous sont connus dans des versions du XVIe siècle seulement, et qu'ils durent subir une grande régularisation aux mains de l'éditeur.

Je crois, par conséquent, que M. Atkinson a tort de dire que le *romance* « as we know it, ... does conform to a definite system of syllable-count, a sequence of octosyllables with a single alternate assonance... [12]. Metrically they represent a respectable achievement for the epoque, fairly comparable with that of Santillana's own lyrics in the *Cancionero de Stúñiga.* » Je crois, au contraire, que les *romances* se trouvent dans un état d'infériorité notoire, si l'on ne regarde que l'*orden*, *regla* et *cuento*. La mesure des lyriques de Santillane est parfaitement correcte [13].

Nous ne saurons sans doute jamais avec certitude ce que notre poète exquis avait en vue quand il écrivait les paroles « romançes e cantares »; mais il me semble probable qu'il faisait allusion aux *ballads*, aux poèmes épiques tardifs comme la *Crónica rimada*, et peut-être aussi aux chansons populaires rythmiques, séguidilles

11. Cf. Menéndez y Pelayo, *Antología de poetas líricos castellanos*, XI, 91; P. Henríquez Ureña, *op. cit.*, p. 15.

12. Les *romançes viejos* changent assez souvent d'assonant; ainsi y en a-t-il trois dans les 69 vers du *Romance de doña Lambra* cité; trois dans les 19 vers des *Querellas del rey Alonso X de Castilla* (Wolf, *op. cit.*, n° 62); deux dans les 36 vers du *Romance de Bernardo del Carpio* (Wolf, *op. cit.*, n° 13 a), etc., etc.

13. Il ne faut pas se fier aux versions du *Cancionero de Stúñiga*. Bien des vers y paraissent faux que d'autres manuscrits corrigent. Ainsi, par exemple, « vi hombre ser llagado » devient « Vi un ome seer llagado ». Voir l'édition Amador de los Ríos, Madrid, 1852, 401, *et passim*. Quant au « brouillon de vers » cité par M. Atkinson (p. 5), il semble qu'on ne doive pas alléguer en témoignage une ébauche qui ne nous montre, au surplus, que « la muse érudite à l'œuvre », comme a dit Mario Schiff.

Dans les faits examinés, on croit entrevoir qu'il était difficile, à cette époque-là, de compter les syllabes. Peut-être la cause en était, en partie au moins, l'état indécis des règles qui gouvernaient les voyelles contiguës, soit en deux mots différents, soit à l'intérieur d'un mot.

ou autres; à toute poésie, enfin, dans laquelle les vers ne se trouvaient pas soigneusement *ordenados e scandidos*. Qui sait s'il ne pensait pas même au *Poema del Cid ?* Pouvait-il le connaître ?

S. GRISWOLD MORLEY.

Un empoisonneur aux gages de Charles le Mauvais : Maître Angel.

Lorsque Charles V, en mars 1378, fit arrêter l'homme de confiance de Charles le Mauvais, Jaquet de Rue, cet homme, dans sa déposition, révéla, entre autres choses accablantes pour le roi de Navarre, un projet d'empoisonnement que devait tenter sur la personne du roi de France un certain maître Angel. Voici ce qu'en dit Jaquet [1] :

Dist avecques, que environ a VIII ans, ledit roy de Navarre print et retint avecques lui un Phisicien qui demeuroit à l'Estelle en Navarre, bel homme et joine, et tres grant clerc et soutil, appellé maistre Angel, né du pays de Chippre, et lui fist moult de biens, et lui parla entre les autres choses de empoisonner le roy de France, en disant que c'estoit l'homme du monde que il haioit plus, et lui dist que se il le povoit faire, il lui en seroit bien tenuz et lui recompenseroit bien; et tant fist que ledit Phisicien lui octroya de le faire, et devoit estre fait par boire ou par mengier, et devoit ledit Phisicien venir en France pour ce executer, et pensoit ledit roy de Navarre que le Roy de France preist plaisir en lui pour ce qu'il parloit bel latin, et estoit moult argumentatif, et que pour ce eust souvent entrée devers lui, parquoy eust oportunité de faire son fait; et ledit Roy de Navarre qui avoit grant desir a ce que la besoigne s'avançast, le pressa moult du faire; et quant ledit Phisicien se vit ainsi pressié si qu'il convenoit qu'il le feist ou se parteist de sa compaignie, il s'en ala et s'en parti, et a bien VII ans ou environ qu'il s'en parti; et tenoit l'en en Navarre, qu'il estoit naiez en la mer; et ce sçait ledit Jaquet, parce que ledit Roy de Navarre meismes le lui dit.

Delachenal [2] a noté que c'était d'un observateur perspicace que de compter sur le « bel latin » et l'esprit « argumentatif » de maître Angel pour séduire le roi de France.

Nous avons trouvé trace, aux archives de Navarre, de ce personnage demeuré mystérieux. Il apparaît dans l'histoire peu après le retour du roi dans son royaume, en février 1362, date à laquelle Charles le Mauvais le fit appeler quinze jours à son service (dis-

1. Secousse, *Recueil*, p. 378-379.
2. Delachenal, *Hist. de Charles* V, t. V, Paris, 1931, p. 192.

tinction due probablement à sa haute réputation), aux gages de 6 sous carlins vieux par jour [3]. Dans le reçu en latin, écrit de sa propre main, qui se trouve au dos de l'ordre royal de paiement [4], le médecin se nomme lui-même Dangel, ce qui pourrait être une corruption de Daniel; mais en Espagne, où ce prénom était inusité, le personnage fut couramment appelé « maître Angel ».

Il faut croire que Charles le Mauvais fut satisfait de ses premiers services, puisque, le 16 avril de la même année, « approuvée sa science, loyauté et suffisance », il attache à sa maison maître Dangel de Costafort, médecin et maître es arts, avec un don annuel de 40 livres de carlins. Nous n'avons pas l'acte original, mais un vidimus, que fit faire maître Angel à Estella, ville où il résidait, selon la déposition de Jaquet de Rue [5]. Maître Angel, bien qu'il eût désormais ses entrées à l'hôtel royal, dut continuer à habiter Estella, où le roi le faisait appeler selon ses besoins; ainsi en octobre 1362, vint-il par deux fois à Roncevaux devers le roi [6], qui le récompensa de ses soins par une libéralité de 40 florins [7].

La faveur royale s'attachait à maître Angel. En effet, le 21 novembre suivant, le roi l'envoyait à Salamanque pour y prendre les grades de maître ès arts et en médecine [8]. A vrai dire, il y a là une

3. Arch. de la Chambre des Comptes de Navarre, reg. 99 f° 153 (1362, n. st. 23 février) : « Item a maistre Angel fiziquo, al quoal el seynnor rey dyo por sus expenssas o provision de XV dyas que avia seydo en el serviçio del dicho seynnor rey, por cada dia VI s., vallen segon parece por mandamiento del dicho seynnor dado XXIII° dya de febrero anno LXI° : III l. X s. »

4. *Ibid.* caj. 14 n° 90 (même date) : « Notum sit quod ego Dangel fisicus recipi centum minus X solidos infra contentos a thesaurario Navarre... »

5. *Ibid.* caj. 17 n° 90 et reg. 105 f° 158 v° (1362, 16 avril. — Sanguesa) : « A maestre Dangel de Costafort, phisigo et maestro en artes, al quoal el seynnor Rey, oydo el bueno et loable testimonio d'eill et aprobada la su sçiençia, lealdat et suficiença, a recebido de su casa, et por los buenos et agradables servicios ata el dia de oy por el dicho maestre Dangel al seynnor Rey fechos, et esperando que en el servicio suyo meior continuara de aqui adelant, de special gracia le a dado et otorgado XL l. de Karlines prietos de dono et gracia a cadaun aynno mientre fuere su voluntat. »

6. *Ibid.* caj. 16 n° 25 (1362, 5 octobre), dans un compte des dépenses de l'hôtel : « A maistre Angelle qui par .II. foiz est venu devers le roy... »

7. *Ibid.* reg. 105 f° 161 r° (1362, 6 octobre) : Don pour une fois à maître Dangel « por los servicios que fecho le ha ata agora ».

8. *Ibid.* reg. 105 f° 162 r°, et caj. 15 n° 76 (1362, 21 novembre. — Pampelune) : « Karlos, por la gracia de Dios rey de Navarra et conte d'Evreux, a nuestros bien amados et fie'es las gentes de nuestros comptos, salut. Nos vos mandamos que a nuestro amado et fiel don Garçia Miguel De'cart, goarda de nuestra thesoreria, reçibades en compto et rebattades de su recepta sens dificultat [o contre]dicho la summa de setaynta tres libras diz et nueve sueldos et onze dineros de karlines prietos, que eillo de nuestro mandamiento a dados e delivrados (de nuestro mandamiento) a maestre Angelo de Costefort, nuestro phisigo, por se arnesar de las cosas que neccessarias le son por yr a Sa[llamanca] a se alçar [maestro] en artes et en medeçina et para las despensas de yr et tornar, por testimonio d'esta nuestra carta sieillada con nuestro sieillo sens otro reconoscimiento. Dat. en la çiudat de Pomplona, XXI dia de noviembre, l'aynno de gracia mil trezientos sessanta et dos. Por el seynnor Rey : Larumbe. »

Ce compte extraordinaire doit être le change calculé en carlins d'un don

légère erreur, puisque, nous l'avons vu, maître Angel avait le titre de maître ès arts dès avant son départ pour Salamanque, et qu'à son retour, deux mois plus tard, il portait celui de docteur en médecine [9]. C'est peu de temps après que le roi l'attacha définitivement à son service et à celui des gens de son hôtel « en office de physicien », aux gages de 200 florins de rente annuelle; pension considérable pour l'époque, où se marque la faveur royale et le désir de Charles le Mauvais de le rendre « plus curieux et diligent » à son service [10]. Désormais, il semble bien que notre homme suivit le roi dans ses déplacements, au même titre que son chirurgien Brancaleon et son apothicaire Aubertin; le roi ne s'en séparait que pour l'envoyer soigner des malades de marque hors de sa cour [11].

Jaquet de Rue n'avait pas tort de dire que le roi fit « moult de biens » à son médecin favori. En juillet 1363, il lui donne une mule [12], en octobre il le fournit de gros et menu vair pour fourrer ses robes et son bonnet ou « capirot » [13], outre la pension qui lui était payée régulièrement, ainsi que l'attestent les livres de comptes et ses reçus [14]. En juin 1364, maître Angel prépara certaines médecines pour le roi; de même en juillet 1365 [15]; de fait, la santé de Charles le Mauvais paraît avoir été de bonne heure chancelante. A la fin de 1365, il revint à Estella, tout au moins est-ce dans cette

fait en florins d'or. Le 22 novembre le roi lui donne de nouveau 20 florins « por sus neccessidades » (*Ibid.* Reg. 105 f° 162 r°).

9. Le roi l'intitule simplement maître en médecine par un acte du 25 janvier 1363, n. st., donné à Estella, par lequel il dispense un épicier de la ville d'une taxe de 5 florins, « a la suplicacion de nuestro amado fisico maestre Angelo de Costoforo, maestro en medicina » (caj. 15 n° 9). Mais maître Angel, dans un reçu en date du 28 novembre de la même année (caj. 17 n° 85) écrit de sa propre main, « ... ego Dangel de Costofor, magister in artibus, doctor medicine... », titre que lui donne aussi le roi dans l'acte qui suit, n. 10.

10. *Ibid.* reg. 107 f° 49 r°, et caj. 17 n° 15 (1363, 1er juin. — Pampelune) : « Charles, par la grace de Dieu roy de Navare, conte d'Evreux. [A tous ceux] qui ces lettres verront, salut. Savoir faisons que pour le bien et soufisance de nostre bien amé maistre Dangel de Costofor, mestre en ars et [docteur en me]dicine, nous ycelli avons retenu et retenons à nous et de nostre hostel pour nous et noz gens servir en office de phisicien. Et pour ce qu'il puisse mieulx avoir ses necessités et son estat maintenir et que de nous servir soit plus curieux et diligent, lui avons doné et donnons par ces presentes la somme de deux cenz florins de rente à prendre et recevoir de nous sa vie durant aux termes acostuméz paier les autres dons et rentes par nous donnés... »

11. *Ibid.* caj. 17 n° 82 ([1363, 21] avril. — Olite) : Lettre close sur papier, par laquelle le roi ordonne à son trésorier de payer les dépenses à Pampelune de maître Angel, et Brancaleon, qu'il envoie visiter messire Guillaume de Braquemont en sa maladie. Cf. reg. 107 f° 83 v° (20 avril).

12. *Ibid.* caj. 17 n° 28 et reg. 107 f° 86 v° (1363, 27 juillet).

13. *Ibid.* reg. 107 f° 92 r° (1363, 16 octobre) : Achat de trois « peynnas » et demi de gros vair et 60 ventres de menu vair pour les robes de maître Dangelo.

14. Reçu du 28 mars 1364 (caj. 18 n° 134) pour 100 florins de sa pension et reg. III f° 90 r°. Ordre royal de paiement du 28 septembre 1364 pour 200 florins sur sa pension (caj. 18 n° 98 et reg. 111 f° 48 r°).

15. Reg. 113 f° 75 r° et caj. 20 n° 65 (1365, 25 juillet).

ville qu'il toucha sa pension [16]. Mais au mois de janvier suivant nous le retrouvons dans la suite du roi [17]; c'est dire qu'il eut le spectacle, et selon toutes probabilités il fut dans le secret, sinon complice, de la mort de Seguin de Badefol, survenue le 12 janvier à Falces [18]; solliciteur imprudent de terres qui lui étaient dues par un traité ancien, Seguin fut empoisonné, sur ordre de Charles le Mauvais et à sa propre table, par son valet de chambre Guillemin Petit. Si le roi s'était déjà ouvert à son médecin de ses projets à l'égard du roi de France, ce qui n'est pas douteux, il est bien certain que l'empoisonnement de Seguin « par coings ou poires sucrées » ne lui fut pas celé. Excellent apprentissage, devait penser le roi, à sa future besogne.

C'est probablement à partir de cette époque que Charles le Mauvais se mit à presser maître Angel de partir pour la France accomplir son sinistre projet. C'est du moins la dernière année que l'on trouve trace en Navarre du médecin. La date n'eût pas été si mal choisie pour la mort du roi de France; c'était le temps où Duguesclin et les Compagnies arrivaient en Espagne pour installer Trastamare sur le trône; le roi de Navarre, qui s'efforçait de rester neutre au milieu des luttes castillanes, aurait eu beau jeu à profiter des troubles qui s'ensuivraient de cette mort pour reprendre en France ses avantages perdus, et qui sait, monter sur le trône, qu'il considérait comme lui appartenant de droit [19]. Pour en revenir à maître Angel, il jouissait encore en avril 1366 de la faveur royale, autant qu'en témoigne un don de 50 florins qui lui est fait à cette date [20]. Cette année-là, il toucha encore sa pension au terme de la Saint-Michel [21]. Et puis il disparaît. Il ne nous reste qu'à en croire le récit de Jaquet : au dernier moment, maître Angel semble avoir reculé devant la besogne, par crainte ou par scrupule, et s'en alla. Se noya-t-il vraiment, ou bien le roi de Navarre, craignant une trahison, aida-t-il à sa disparition ? Toutes les suppositions sont plausibles à une époque aussi troublée et dans une cour si pleine d'embûches. En tout cas, en 1368, son décès était connu en Navarre, où il avait laissé un fils, Dangelet, qui reçut du roi le don modeste de 10 *cahices* de blé, en souvenir des services de feu son père [22].

16. Reg. 114 f° 129 r°, et reçu de maître Angel en date d'Estella, 21 décembre 1365 (caj. 20 n° 126) pour 300 florins d'or reçus des mains de Judas Levi, juif, collecteur de l'imposition dans cette ville.
17. Reg. 120 f° 14.
18. Delachenal, *op. cit.*, III, p. 236-237.
19. *Ibid.*, V, p. 194 n. 1.
20. Reg. 148 f° 140 r° (1366, 17 avril).
21. Reg. 118 f° 133 r°.
22. Reg. 125 f° 115 r° (1368, 10 septembre) : « A Dangelet, fijo de maestre Dangel, fisico del seynnor Rey que fue, los quoales el seynnor Rey li mando dar esta una vez de gracia especial segunt parece por su letra dat. X° dia de septiembre anno LXVIII° : X Kah. »

Ces quelques documents, s'ils précisent quelque peu la carrière de notre mystérieux médecin, n'enlèvent rien à l'ombre qui précède et qui suit son court passage en Navarre. Il en est même un qui augmente le mystère et avive notre curiosité vis-à-vis de ce personnage énigmatique. En juin 1364, il eut à signer un reçu de 20 florins pour certaines médecines qu'il avait préparées pour le roi [23]; ce reçu fut rédigé à son nom, en espagnol, à la trésorerie royale — car il n'est pas de son écriture, très cursive, personnelle et tourmentée — de telle sorte que maître Angel n'ait plus qu'à le signer de sa main, comme le porte le texte et comme il avait coutume de faire. Or cette fois, au lieu de sa griffe habituelle, l'on a la surprise de trouver, de sa main, cette étrange signature : *Rosa nigra*.

On désespère de trouver jamais le secret de ce pseudonyme — car ce ne peut être qu'un pseudonyme, puisqu'il tient lieu de nom. Tout au plus peut-on suggérer une explication. L'on sait que les lettres dont Pierre du Tertre était porteur, lorsque peu de jours après Jaquet de Rue il fut arrêté par ordre de Charles V, sont rédigées en latin et ne sont déchiffrables qu'à l'aide d'une clef publiée par Secousse en même temps que les documents [24]. Cette clef est la liste très complète des pseudonymes latins par lesquels le roi de Navarre désignait les gens, les pays et les villes qu'il avait à nommer dans sa correspondance secrète. Cette liste est de 1378; mais l'usage d'une clef doit être bien antérieur. Peut-être en 1364 maître Angel y figurait-il sous le surnom de *Rosa Nigra*. Peut-être ses armoiries portaient-elles une rose noire; on n'a pas de bon exemplaire de son sceau. Il n'est que trop séduisant d'échafauder, avec un peu d'imagination, quelque piquant roman sur ce personnage ténébreux; mais l'histoire n'admet pas la fantaisie. Le mystère de la Rose Noire demeure entier.

SUZANNE DUVERGÉ.

Les *Heures de la Croix* ont-elles été connues de la liturgie espagnole ?

Le titre de cette note semble bien éloigné des sujets habituellement traités dans le *Bulletin hispanique* et mieux adapté à quelque revue de spécialité religieuse.

M. Cristóbal Pérez Pastor, dans son livre *La imprenta en Medina del Campo*, a répondu négativement à cette interrogation.

Analysant sous le n° 98, à la date de 1553, un recueil de trois

23. Caj. 18 nº 130 (1364, 14 juin. — Pampelune).
24. *Recueil*, p. 414-417.

traités, « *Cruz de Christo*, Viæ Sion lugent, Præparatio mortis », l'auteur écrit :

Al fin del primer tratado se pone el *Officium sanctæ crucis*, cuyos himnos copiamos á continuación, pues no los hemos visto en ningún Breviario de los que hemos registrado.

Suivent huit quatrains latins, dont le premier commence :

Patris sapientia, veritas divina:

D. C. Pérez Pastor étant prêtre, licencié en théologie, il semble que nous devions accepter sa déclaration et regarder l'*Officium sanctæ crucis* comme inconnu dans la liturgie d'Espagne, à tout le moins avant 1553. Et pourtant...

Nous connaissons depuis M. P. Lacombe [1] quelle était la composition ordinaire des *Heures* imprimées au XVIe siècle : les *Heures de la Croix* y figurent toujours. Et nous pouvons croire qu'elles se rencontrent également dans les Heures en espagnol dont M. Lacombe nous décrit sept éditions.

L'une d'elles [2], Lyon, G. Roville et M. Bonhomme, 1551, est aussi indiquée par M. Baudrier [3] qui rappelle les liens commerciaux unissant Lyon à Medina del Campo. Deux ans auparavant, les mêmes éditeurs avaient publié des *Heures en Francoys et Latin* [4], renfermant les *Heures de la Croix*, f. M. iij : ne peut-on penser que celles-ci figurent également dans le texte espagnol ?

Mais il y a mieux encore. En donnant le texte des hymnes, C. Pérez Pastor affirme ne l'avoir rencontré dans aucun *bréviaire*, et jusqu'ici nous n'avons parlé que des *Heures*, recueil réservé à l'usage privé. Ouvrons donc le *Repertorium hymnologicum* du chanoine Ulysse Chevalier, et, sous le n° 14725, nous retrouverons le premier vers, cité plus haut

M. Chevalier donne une abondante liste de recueils anciens et modernes, manuscrits et imprimés renfermant nos huit strophes. On les lit dans le *Bréviaire de Lyon* de 1498, mais aussi dans le *Bréviaire de Grenade* de 1544.

La cause n'est-elle pas entendue ?

Hugues VAGANAY.

1. *Livres d'Heures imprimés au XVe et au XVIe siècle. Catalogue* (Paris, 1907).
2. *Ibid.*, n° 512, p. 311.
3. *Bibliographie Lyonnaise*, t. IX (1912), p. 191 et aussi p. 23.
4. *Ibid.*, p. 159.

Deux chansons françaises du XVIe siècle.

Elles se lisent dans le

Recueil des Chansons nouvelles. — Livre III.
A Paris, par Nicolas Bonfons... 1586.

et semblent avoir été écrites par le même auteur, féru d'humanisme et de mythologie, mais qui eut l'heureuse idée de moderniser ses vers en y introduisant les Portugais.

CHANSON NOUVELLE

Blanc est le Laict, le Lys et le Pennage
Du Cigne chantre à Phebus consacré,
Blanc est le mont du haut Ethna [1] sacré,
Ethna [1] sejour du Cyclope sauvage.

Blanc est aussi le Marbre qu'on contemple
Dedans Paros au feste d'un rocher,
Dont le Romain le venoit arracher,
Quand il voüoit à ses dieux quelque temple.

Blanche est aussi la Rose, dont l'amante
Orne son chef et son tertre jumeau,
Lors que Progne, gaye du temps nouveau,
Pour Ithys [mort] [2] se deult et se lamente.

Blanche est aussi la Perle qu'au rivage
De l'Ocean Indique [3] va cueillant
Le Portugais d'avarice bouillant,
Qui point ne craint de Neptune l'orage.

Blanche est la dent de l'animal qu'on dompte
Par le discours de la vive raison,
Qui sur son dos soustient une maison,
Et en grandeur tous animaux surmonte.

Mais plus que Laict, que Lys, que Cigne et Rose,
Que Neige, Ivoyre, ou Marbre Parien,
Plus que n'est blanc le [4] Joyau Indien,
Blanche est la main qu'icy nommer je n'ose.

AUTRE CHANSON

Les mariniers adorent un beau jour
Quand pleins d'espoir s'en vont courir fortune,
Et des beautez que nous a peints Amour,
En ces bas lieux je n'en adore qu'une.

Les Sarrazins adorent le Soleil
Quand au matin il descouvre [5] sa tresse,
Mais je ne puis qu'admirer le bel œil
Et le divin de ma chere maistresse.

1. Le texte porte : Athné.
2. Ce vers est incomplet d'une syllabe.
3. Le texte porte : Indigne.
4. Le texte porte : de.
5. Faut-il lire : ils descouvrent ?

Les Cypriens n'adoroient que Venus
Lors qu'ils avoient l'ame d'amour atteinte,
Et mes deux yeux en larmes devenus
N'adorent rien icy bas que ma Saincte.

Les prisonniers cherchent la liberté
Pour mettre fin à leur peine cruelle :
Moy je me plais en ma captivité
Dans les liens d'une dame si belle.

Les Portugais envient la valleur
Et la couleur de la perle [6] d'Indie,
Et je ne puis aymer autre blancheur
Que celle là de la main qui me lie.

Venus, le Jour, et le Soleil des cieux,
La Liberté, et la perle Indienne
Ne me sont rien au pris de ses beaux yeux :
Nulle [7] beauté n'est egalle à la sienne.

Cette seconde chanson eut quelque succès, car le même Recueil renferme une

Complainte d'une dame [en 13 quatrains]
Sur : *Les mariniers adorent un beau jour*
Inc. : *Ma grand'jeunesse et liberté*

et cette complainte elle-même a servi de timbre à une chanson en 11 quatrains, dont voici le premier :

L'heur me poursuit pour aymer ardamment
Une beauté pleine de douce haleine
Vivant, remply de doux contentement
D'estre bruslant aux rais de Magdalaine.

Et le rimeur anonyme a trouvé dix autres vocables en *-eine* pour lui permettre de terminer chaque quatrain par le nom de sa bien-aimée Magdaleine. Mais les Portugais n'ont pas réapparu pour lui fournir quelque « perle indi*enne* », rime peu riche, mais suffisante.

La chanson des « Mariniers » eut même un succès que n'avait pas prévu son auteur : elle fut « tournée en noël » par un chanoine du Mans, Toussains le Roy, mort vers 1615.

Nous l'apprenons de M. Emile Picot, qui analyse dans le *Catalogue Rothschild* (t. I, p. 344-353) une édition de 1664 des *Cantiques et Noels* de T. le Roy. M. E. P. nous en donne les deux premiers vers

Les mariniers n'adorent qu'un beau jour
Quand, plains d'espoir, s'en vont courir fortune

6. Le texte a : porte (*sic !*)
7. Le texte a : Mille.

mais il n'aurait pas dû ajouter « La pièce qui sert de timbre remonte à l'année 1535. Voy. Le Roux de Lincy, *Chants historiques*, II, p. 104. » Les deux vers cités du recueil de T. le Roy montrent qu'il ne s'agit point de la chanson :

Les mariniers de Diepe, ils ont bien triumphé

mais bien de celle dont nous donnons le texte plus haut. Les Portugais y figurent-ils à la recherche de la céleste « Marguerite » ?

Hugues VAGANAY.

P.-S. — L'ouvrage de Toussains Leroy : *Cantiques et Noels nouveaus* est fort rare et assez peu connu. Aussi sommes-nous reconnaissant à l'érudit Président de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, M. le Dr Paul Delaunay, qui a bien voulu nous transcrire le Noël des Mariniers sur l'édition de 1664, publiée au Mans par Hierome Olivier, imprimeur. (L'exemplaire de la Bibliothèque Rothschild porte la même date, mais l'indication d'un éditeur de La Flèche.)

La Chanson, qui commence
Les Mariniers
tournée en Noel.

Les Mariniers n'adorent qu'un beau jour
Quand plains d'espoir s'en vont courir fortune :
Et moy piqué d'une plus sainte amour
Pour me guider je n'en implore qu'une.

Les Sarazins n'adorent qu'un soleil,
Quand au matin son beau ray nous éclaire :
Et je ne veux priser que le bel œil
De celle là, que Dieu choysit pour Mère.

Les Portugais admirent la valeur
Et les couleurs des perles de l'Indie :
Et je ne veux aimer autre blancheur,
Que les beaux lis que nous produit Marie.

Les Cypriens n'adorent que Venus,
Alors qu'ils ont l'ame d'amour attainte;
Et mes deux yeux, plus chastes devenus,
N'ont rien plus cher que cette Vierge sainte.

Le prizonier cherche sa liberté,
Pour mettre fin à sa peine cruelle :
Mais j'aime tant sa chaste humilité,
Que pour toûjours, je suis serviteur d'Elle.

Venus, le jour, ny le soleil des cieux,
La liberté, ny la perle indienne,
N'ont rien si cher que son nom précieux,
Et leur beauté ne s'égale à la sienne.

Amen. Noel.

La chanson originale ne vaut certes pas six strophes de Des Portes, mais que dire de sa transformation *a lo divino ?*

Le bon chanoine du Mans a fait précéder ses 85 Noels de leur musique : s'ils furent jamais chantés, que pensèrent les auditeurs des Sarrazins, de Vénus et des Cypriens ? Seuls, les mariniers et surtout les Portugais retrouvèrent une ambiance connue et favorable.

Trop souvent, et ailleurs qu'en France, la poésie religieuse a déformé, pour le pire, des modèles profanes très acceptables.

H. V.

Le « Cautivo » de Cervantes et Notre-Dame de Liesse.

Un de mes étudiants, M. Delchamp, professeur au Collège d'Oudjda, m'a communiqué un illustré intitulé *Rails de France, Revue des grands réseaux de chemins de fer français*, daté du 31 juillet 1935, où un bénédictin de l'abbaye de Saint-Wandrille, Dom L. David, dans un article intitulé *Les pèlerinages à Notre-Dame*, parlant de Notre-Dame de Liesse, écrit ceci :

Il était une fois, en l'an de grâce 1134, trois preux chevaliers, trois frères, en pleine fleur de jeunesse. Le grand souffle de la Croisade vint à passer dans les plaines de Laon et frappa à la porte du château de Marchais. On lui ouvrit aussitôt, et s'en furent les trois jeunes seigneurs à la conquête de la Palestine. Mais un triste jour, ils sont pris et menés captifs au Caire. Quelles belles recrues à faire pour Mahomet, pense le Sultan ! Et il leur dépêche sa fille Ismérie, très docte en musulmanerie, et très belle. Mais las ! La voici qui laisse prendre son esprit et son cœur aux vérités de la foi chrétienne et à l'amour de Notre-Dame.

Bref, chargés d'une statuette miraculeuse de la vierge, ils s'enfuient tous les quatre : *première édition de la VERIDIQUE histoire de Cervantes.* Mais la douce France est bien loin. Ils s'endorment un soir, bien fatigués, au bord du Nil. Mais Marie veille, et, à l'aurore, les ... réveille; juste auprès du château de Marchais !

Quelle joie pour tous, y compris pour la noble et déjà sainte Ismérie ! Actions de grâces infinies et... construction d'un sanctuaire à Notre-Dame de Bonne joie, Notre-Dame de Liesse.

Ce n'est là que le schéma du récit qu'on pourrait trouver par exemple dans *Histoire de Notre-Dame de Liesse depuis ses origines jusqu'à nos jours, revue et complétée par un Père de la Compagnie de Jésus* (Collection « Les Grands Pèlerinages de France », Paris, Letouzey et Ané, 87, boulevard Raspail, 1924), où l'on renvoie à l'ouvrage en deux volumes de 408 et 366 pages des abbés E. et A. Duployé (Laon, 1862) et à beaucoup d'autres encore, en particulier celui de Jacome Bosio, *Dell'istoria della sacra religione et*

illma militia di San Giovanni Gierosolimitano (1594) [1]. De cette *Istoria, le Répertoire des sources historiques du Moyen Age* (*topo-bibliographie*) du chanoine Ulysse Chevalier (1894-9) donne la référence s. v. *Hospitaliers* et indique, s. v. *Liesse*, une traduction partielle, *Hystoire vraie et admirable de Nostre-Dame de Liesse, extraite des Annales de Saint-Jehan de Hierusalem* (1601), sans compter beaucoup d'autres livres comme celui des abbés Duployé (éd. de 1858 et 1862), l'*Histoire de Nostre-Dame de Liesse* (1555, 1602) de Sim. Calvarin, et l'*Histoire comment l'image de Nostre-Dame de Liesse fut nommée* (1557), sans nom d'auteur. On voit que dès avant le *Don Quijote* l'imprimerie avait diffusé la pieuse légende. Que raconte Bosio ?

C'est l'épilogue d'une défaite des Hospitaliers par les *Barbari*, sur la route d'Ascalona : « ... molti d'essi feriti, alcuni presi, & altri anco vccisi ne rimasero. Fra'quali, prigioni restarono tre generosi, valorosi, e deuotissimi Fratelli carnali, di nobilissima progenie; tutti tre Caualieri di quest'Ordine, di nation Francesi, nati nella Provincia di Piccardia, vicino alla città di Laon, da' Latini detta Laudunum. Il maggior de' quali era Signore d'Eppe, il secondo di Marchois, Castelli nella diocesi della sopradetta città di Laon; & il terzo non haveva titolo di Signoria alcuna... mandati furono, come presente pretioso, e raro, prigioni alla città del Cairo; & al Soldano, che'l Regno d'Egitto per il Caifa all'hora amministraua, e gouernaua, donati furono. Gli riceuette il Soldano con orgoglioso, e fiero sembiante... »

Ce dernier tente de les faire apostasier, d'abord par les menaces, puis par la persuasion, leur envoyant des « sacerdoti, e morabiti della sua Religione, de più dotti, e sofficienti... », lesquels échouent piteusement. — Il se décide à y employer sa fille Ismeria, « giouane, di rarissime, e marauigliose bellezze, di viuacissimo, & eleuatissimo ingegno, e nelle cose della Mahomettana legge dottissima... sperando, che se non dalle dispute, e da gl'argomenti persuasi, dalle bellezze, e dalle lusinghe di lei, e finalmente dalla sensualità, e da'piaceri della carne tirati, e vinti, all'intento, e desiderio suo condescendere certamente douessero... dandole anco sceleratamente licenza di condescendere alle carnali voglie loro, caso, que richiesta l'hauessero... » — Ismérie s'en va donc à la prison, « e con cortesi, & amoreuoli parole salutati hauendogli, gli manifestò, ch'ella era figliuola del soldano, e gli disse, che mossa à pietà de' lunghi stenti, e delle miserie, che quiui dentro, patiuano, mossa s'era ad andargli personalmente à visitare, massimamente inteso hauendo, che'l Soldano suo Padre deliberato haueua di fargli con molti stratii, e tormenti crudelmente morire, se non si risolueuano d'accostarsi alla sua Religione... »

Ismérie échoue et fait son rapport à son père, qui, se méfiant du gardien de la prison, la prépose elle-même à la surveillance et à l'alimentation des prisonniers. Mais c'est elle qui se laisse convaincre par ceux qu'elle devait convertir. On lui vante « le virtù, l'eccelenze i meriti, l'incorrotta verginità innanzi al parto, nel parto, e dopo il parto della gloriosa Vergine Maria... » — Si bien que « le venne voglia, e desiderio grandissimo d'hauere vn' ima-

1. Le *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale* en signale un exemplaire, d'où j'ai tiré la copie ci-dessus (Fol. H. 31), aux fol. 17-23. L'histoire est assez longuement déduite, et j'ai dû la résumer par endroits.

gine della Vergine gloriosissima... » — Elle leur demande de lui en faire une : « Che se fare me la volete, io vi tratarò benissimo mentre starete in questo luogo; e senza saputa di mio Padre, di nascosto vi portarò abbondanza di buoni cibi, si che ristorar vi potrete; e dopo che fatta me l'hauerete, vi trarrò di questa prigione, e vi darò anco tanti danari, che cõmodamente in Soria [2], o dove più vi piacerà, ritornare vé ne potrete. » — Ismérie leur porte du bois pour la tailler, mais ils ne savent comment s'y prendre. C'est la Vierge elle-même, heureusement, qui fait introduire dans la prison, par un ange, sa propre image, celle qui sera emportée par les trois frères et Ismérie, et sera vénérée à Laon. Car Ismérie, on s'en doute, est convertie : « Hor vogl'io seruire questa Vergine santissima, e gloriosa, mentre viuo, insieme co'l suo Figliuolo... »

Leur allégresse est si grande qu'ils dénomment cette image Notre-Dame de Liesse : « vocabolo Francese, in Italiano significa letitia », est-il expliqué en marge. Ismérie n'en fait pas moins croire à son père que les trois chrétiens sont bien près de se rendre. Mais elle est toute à Notre-Dame, dont elle a emporté la statuette dans sa chambre. La Vierge elle-même lui apparaît et lui annonce que les chevaliers seront délivrés et qu'elle-même sera baptisée. Ismérie fait donc ses préparatifs, et, au moment où elle apporte aux prisonniers tout ce qu'elle a pu ramasser d'argent et de joyaux, sans oublier la sainte image, elle trouve l'huis ouvert.

Ensemble, ils traversent la ville du Caire, passent le Nil grâce à un batelier évidemment envoyé du Ciel, puis, s'étant endormis, sont transportés miraculeusement en Picardie [3].

Je n'insiste pas sur l'invraisemblance du récit, auquel s'oppose si vivement, si caractéristiquement, le soin qu'a Cervantes de rendre vraisemblable et d'expliquer son histoire dans tous ses détails et du début à la fin.

A noter tout d'abord que de part et d'autre, au début, il est question de trois frères; et que le Captif de Cervantes est originaire des « Montañas de León », — sur le Chemin de Saint-Jacques.

2. C'est-à-dire en Syrie. On voit que, comme dans le *Cautivo*, la femme qui délivre le prisonnier le fait pour un motif religieux et non par amour.

Sur Zoraïda, cf. Pitollet dans son Intr. à la trad. du *Cautivo* parue chez Hatier en 1929 (v. *Bull. hisp.*, 1930, p. 93).

3. Bosio ajoute, p. 23 : « Cosi nell'antica sua Istoria lasciò scritta Fra Melchionne Bandino, l'inventione della devotissima, e miracolosa Imagine della Madonna di Liesse. Ne viene a discordar molto dall'istoria, che ne và attorno, stampata in Parigi per Simone Clauarino; se non in quanto lo Scritore di quella, come non pratico, nè informato dell'antichità di questa sacra Religione... inconsideratamente mischia i successi di quest'Ordine fatti in Rodi, con quei di Soria... Poscia, che quest'apparitione, od inuentione dell'Imagine deuotissima della Madonna di Liesse, segui cento, è settanta cinque anni prima, che la Religione di san Giouanni Gierosolimitano andasse ad habitare in Rodi. Il che fù nell'anno di nostra salute, mille trecento, e nove. Facendosi anco il grosso errore di detto scrittore, pure troppo manifiesto; nel raccontar egli miracoli fatti dalla detta Imagine di Liesse, dell'anno mille cento, e trenta noue; che sono appunto cento e settanta anni prima que la Religione sopradetta, la Città, e l'Isola di Rodi espugnasse, e conquistasse. »

C'est donc bien en 1134 que Bosio place notre histoire. Quant au livre de Simon Calvarin, ou Clavarin, je n'ai pu en trouver trace dans les catalogues de la Bibliothèque Nationale; mais ce qu'en dit Bosio donne à penser qu'il ne s'écarte guère de ce que raconte l'historien italien, si ce n'est en ce qui touche à l'erreur chronologique relevée par ce dernier.

Le dit Calvarin ou Clavarin est également introuvable dans les bibliothèques universitaires de France, même à la Sorbonne. Je ne désespère pas le trouver chez quelque bibliophile ou quelque curé de village en Picardie.

J'aurais volontiers laissé à M. Delchamp le plaisir de creuser la question; mais il est mal placé pour faire l'enquête nécessaire. Quoi qu'il en soit, je doute qu'on puisse considérer la légende en cause comme une première édition ou ébauche de l'histoire du *Cautivo*, si ce n'est en ce sens que celle-ci est une variante (très originale et très riche de documentation personnelle, sans parler de la forme et du style) d'un roman d'évasion agrémenté d'une idylle, comme il devait s'en raconter sûrement parmi tout le monde chrétien et comme plus d'un captif put en rêver et en imaginer un durant sa détention. On pourrait évidemment admettre qu'un pèlerin de Compostelle, venant de Picardie (tel, au XVIIIe siècle, celui dont le baron de Bonnault a publié le récit), a semé sur son passage l'histoire de Liesse. Mais on admettra aussi que Cervantes n'avait pas besoin d'une telle suggestion pour inventer la sienne, après un séjour prolongé au bagne d'Alger. Le thème devait être là un lieu commun des conversations, un excitant habituel des insomnies [4]. Nous nous trouvons en présence de ce qu'on a renoncé à découvrir dans le monde vivant, mais qui peut très bien exister en littérature, un cas de génération spontanée. C'est de la littérature prise dans la vie.

Mais tout de même, il y a, dans le roman de notre captif, un thème, ou un motif, qui rappelle singulièrement celui de la légende picarde : l'affection dont s'est prise pour « Lela Marien » la jeune Mauresque. Car c'est pour elle qu'elle veut s'échapper avec le prisonnier sur lequel elle a jeté son dévolu, et non pour lui. Elle l'a choisi parce qu'il lui paraissait le plus, ou le seul « caballero » de tous ceux sur lesquels pouvait s'exercer son choix. Une fois en pays chrétien, il l'épousera s'il veut; sinon, déclare-t-elle sans ambages [5], « no se me dará nada ». Notre-Dame est donc au premier plan et le but suprême; le captif n'est qu'un moyen; et devant le pieux appel qui obsède la jeune mauresque (car ici encore nous avons, comme dans *Don Quichotte* lui-même, dans *Le Curieux mal avisé*, dans *Le Jaloux d'Estremadoure*, *Le Licencié Verrière*, un cas d'idée fixe et d'obsession), rien ne compte, ni patrie, ni père; si bien que la charmante fille est ce qu'on appelle une fille dénaturée,

4. Dans *La verdad sobre el Quijote* (1878), Nic. Díaz de Benjumea (p. 88) dit que « solian los esclavos solemnizar las fiestas representando comedias... » et suppose que Cervantes écrivit ainsi plus d'une de ses pièces.

5. Ces mêmes mots sont répétés dans la lettre, un peu différente par la forme mais non par le fond, que D. Lope a reçu de Zara, dans la *Comedia famosa de Los Baños de Argel* (t. I des *Comedias y Entremeses*, *Obras completas de Miguel de Cervantes Saavedra*, éd. de R. Schevill et Ad. Bonilla, 1915, p. 258).

Je ne vois donc pas tout à fait la chose comme M. Paul Hazard dans *Don Quichotte de Cervantes*, p. 196 : « elle brave non seulement tous les dangers, mais même la malédiction paternelle, pour accomplir ce qu'elle considère comme son véritable devoir, son union avec le captif chrétien ». Moi-même j'ai eu le tort jadis de parler de « passion » (*Bull. hisp.*, 1929 p. 72-73).

odieuse, un monstre; non, une mystique, qui veut aller voir Notre-Dame [6].

Il n'est pas niable, dès lors, que les trois chapitres (XXXIX-XLI) du *Don Quichotte* qui contiennent l'histoire du captif se rattachent à la littérature des pèlerinages et spécialement à la section marienne [7]. Il faut reconnaître au surplus que l'allure en est quelque peu exceptionnelle, tout au moins par beaucoup de traits qui dénotent le *lego* plutôt que le clerc. En somme, nous avons là une variante du thème de « la femme qui délivre le prisonnier », celui que nous retrouvons, sous des aspects plus ou moins différents, dans nos chansons de geste, dans les *Gesta Romanorum*, dans les *Mille et une Nuits*, et, en Espagne, dans la légende des Infants de Lara, dans le poème du *Fernán González*, dans la Chronique générale enfin, où reparaît, outre l'histoire du comte de Castille et de la fille du roi de Navarre, celle de notre Maynet et de Galienne [8].

Galienne, Aupais, Maugalie, Floripas, Esclarmonde, Femie, Orable, Rosemonde, Anseline, quel que soit leur nom, c'est déjà un peu Zoraïda; mais celle-ci est une mystique, un peu comme Ismérie, quoique sans miracles, sans image pieuse ni merveilleuse, et comme elle sans le coup de foudre de l'amour : une femme qui obéit, aveugle, à une voix qui lui parla de « Lela Marien ».

Et comme cette dévotion presque délirante à la Vierge est bien dans la tradition des Berceo, des Alphonse le Sage, des Ignace de Loyola et des sainte Thérèse !

Et aussi des Archiprêtre de Hita, ce qui nous ramène directement à Cervantes...

G. CIROT.

6. Dans sa *Nueva edición crítica*, t. III), M. Rodríguez Marín cite l'histoire de deux captives, la mère et la fille, ramenées à Mayorque (1587); mais on n'y voit rien de ce qui fait la caractéristique, à mon sens, du joli roman du *Cautivo* dans la nouvelle et dans la *comedia* de Cervantes. Quant à l'article publié par M. Dámaso Alonso dans la *Rev. de Fil. Esp.* de 1927 (t. XIV, p. 275), *Una fuente de los Baños de Argel*, il a trait à une tout autre histoire. — L'attitude que Cervantes prête à son héroïne vis-à-vis de son père est au surplus dans la logique de son mysticisme. Cf. *L'Evangéliste* de Daudet, *Marta y María* de Palacio Valdés.

7. En est-ce le seul exemple pour l'Espagne du *Siglo de Oro ?*

8. Voir *Bull. hisp.*, 1928, p. 118; lire, p. 119, avant-dernière ligne, « tradition » et non « trahison ». On notera, p. 125, 132, 134, ce que je dis de l'attitude de Bostane dans un conte des *Mille et une Nuits*, de Floripas dans le *Fierabras*, d'Esclarmonde dans *Huon de Bordeaux*, vis-à-vis de leurs pères; elle est toute semblable à celle de notre Zoraïda.

L'histoire de Bostane et d'Assad se trouve dans la 146e et la 147e Nuit de l'édition d'Al-Hilâl (Caire), qui reproduit l'édition de Boulac, quelque peu expurgée.

Le voyage de Mme d'Aulnoy en Espagne.

Dans l'ample introduction qu'il a mise en tête de son édition critique de la *Relation du voyage d'Espagne* de Mme d'Aulnoy, R. Foulché-Delbosc a prétendu démontrer que l'auteur n'avait jamais mis le pied en Espagne : « La *Relation*, concluait-il, a été composée, d'une part en empruntant des passages plus ou moins étendus à des ouvrages imprimés que nous possédons, d'autre part en utilisant des correspondances et probablement aussi des renseignements oraux [1]. »

Parmi les érudits qui se sont occupés de cette question, un Allemand, E. Werner [2] et un Italien, E. Levi [3], ont adopté la thèse de Foulché-Delbosc. Par contre, Mme Jeanne Mazon l'a combattue dans un article très étudié. Elle y accepte que Foulché-Delbosc a démontré que le voyage eut lieu en 1679 et que la *Relation* ne fut écrite qu'en 1690-1691 dans une forme épistolaire conventionnelle. Mais elle établit que Mme d'Aulnoy eut une raison d'aller en Espagne après le procès de son mari, pour voir sa mère, qui habitait Madrid, et lui conduire une de ses filles à élever. De plus, les *Contes de Fées* et les *Nouveaux Contes* sont pleins de réminiscences du séjour de l'auteur en Espagne. Si l'on peut suivre la vie aventureuse de Mme d'Aulnoy en Flandre et en Angleterre (1672-1673), à Paris (1676-1677), de nouveau à Londres (1682) et à Paris (1685), on ignore où elle était en 1679-1681. Pourquoi n'aurait-elle pas été alors en Espagne ? Enfin les contemporains ont cru à la réalité du voyage : le *Journal des Savants* l'affirme en 1695, et aussi une note de d'Hozier (Bibliothèque Nationale, cabinet d'Hozier, 250). « On peut donc, il me semble, dit Mme Mazon, conclure sans trop de hardiesse que l'argumentation savante et séduisante de M. Foulché-Delbosc ne nous apporte pas une raison décisive pour douter de la réalité du voyage de Mme d'Aulnoy en Espagne [4]. » Dans sa thèse de doctorat sur *La mode des Contes de Fées*, Mlle Mary-Elizabeth Storer a cité l'hypothèse de Foulché-Delbosc et l'article de Mme Jeanne Mazon : elle n'a pas cru devoir faire sien l'argument tiré par celle-ci des réminiscences contenues dans les *Contes de Fées*, et elle penche pour la « supercherie » dénoncée par celui-là [5]. Par

1. *Mme d'Aulnoy, Relation du voyage d'Espagne*, avec une introduction et des notes, par R. Foulché-Delbosc, Paris, 1926, in-4°, p. 90-91. — Le livre de Foulché-Delbosc a été imprimé d'abord dans la *Revue hispanique*, t. LXVII, 1926.
2. E. Werner, *Literaturbl. für german. rom. Philologie*, 1928, p. 280.
3. E. Levi, *La vecchia Spagna di Mad. d'Aulnoy* (*Il Marzocco*, 1928, vol. XXXIII, août).
4. Jeanne Mazon, *Mme d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne ?* (*Revue de littérature comparée*, 1927, p. 724-736).
5. *Un épisode littéraire de la fin du XVIIe siècle. La mode des Contes de Fées* (1685-1700), par Mary-Elizabeth Storer, Paris, 1928, in-8°, p. 24.

contre, Arturo Farinelli a jugé que l'opinion de Foulché-Delbosc était trop sévère; il la repousse et adopte celle de Mme Mazon [6].

Un document récemment découvert par M. G. Ducaunnès-Duval, archiviste honoraire de la ville de Bordeaux, semble devoir trancher le débat. C'est un acte conservé aux Archives départementales de la Gironde, dans les minutes du notaire Conilh. Il est daté du 19 décembre 1678. Il conte le voyage mouvementé que Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, femme séparée de François de Lamothe, comte d'Aulnoy, contrôleur général de la maison du prince de Condé, fit de Paris à Bordeaux pour se rendre en Espagne. La voyageuse eut des difficultés avec le voiturier qui s'était chargé de la transporter, elle et son train. Au lieu de payer les dépenses, comme il s'y était engagé, il l'obligea à solder tous les frais de séjour aux différentes étapes, puis, à Poitiers, l'abandonna à son triste sort. Mme d'Aulnoy gagna Bordeaux par ses propres moyens et y fit constater par-devant notaire la façon dont elle avait été traitée [7]. Le document ne paraît laisser aucun doute sur la réalité du voyage en Espagne de l'auteur de la *Relation*.

Paul COURTEAULT.

6. Arturo Farinelli, *Viajes por España y Portugal*, supplemento al volumen de las *Divagaciones bibliograficas*, Madrid, 1930, in-8°, p. 182-183.
7. G. Ducaunnès-Duval, *Comment on voyageait au XVIIe siècle* (*Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, janvier-mars 1936, p. 34-39).

NÉCROLOGIE

Valle Inclán.

Le dimanche 5 janvier 1936, à 2 heures de l'après-midi, mourait à Saint-Jacques-de-Compostelle, âgé de 66 ans, et, ayant gardé jusqu'au dernier moment une complète lucidité, Don Ramón María del Valle Inclán y Montenegro.

La navrante nouvelle se répandit aussitôt dans toute l'Espagne, et la grande presse réserva dans ses colonnes une large place à la mémoire de l'illustre disparu.

Valle Inclán naquit le 28 octobre 1870 dans un petit village de la province de Pontevedra, à Puebla de Caramiñal, sur les rives de la magnifique ría d'Arosa, tout près de la frontière portugaise. Il y vécut les premières années de sa jeunesse dans la société d'une mère nerveuse et d'une aïeule un peu folle, assistant le soir à une « tertulia » de vieilles dames où l'on parlait du roi Charles VII, où l'on écoutait les terrifiantes histoires de la servante Micaela. Après avoir appris le latin avec les prêtres de Villagarcía, il part pour Santiago préparer la carrière d'avocat. Il devait rester jusqu'à 20 ans dans cette médiévale cité chrétienne dont il subit l'emprise, rêvant de vie aventureuse sous les voûtes de la cathédrale et les arcades de l'Université; puis, à la suite d'une crise de découragement et d'un séjour bref dans la demeure ancestrale, il quitte la Galice et part pour le Mexique.

Après une traversée à bord de la *Dalila* où « il assassina », dit-il, se moquant du bon bourgeois qui le lit, le capitaine Sir Robert Yones, il aborde sur les terres de la Nouvelle Espagne où avaient combattu ses ancêtres. Là, il fait la connaissance du général Rochas et de ses hommes et prend part avec eux à un combat contre les Indiens révoltés.

En 1895, il revient en Espagne, à Madrid même. Déjà, avant d'avoir rien publié, il y est connu pour son air énigmatique, sa superbe chevelure « mérovingienne », ses lunettes à la Quevedo, ses énormes cols, ses capes de montagnards dans lesquelles il drapait avec une dédaigneuse hauteur, son long corps d'une maigreur d'ascète.

Son premier volume paru, il ne cesse guère d'écrire. Mêlé à une société de jeunes écrivains, il ne tarde pas à devenir leur chef et tient chaque soir sa tertulia au Café Nuevo de Levante, Au cours d'une dispute avec un littérateur, Manuel Bueno, il reçoit un coup de canne sur le bras gauche. Il néglige la blessure et l'amputation s'impose. Il fait un bref séjour en Galice et revient à plusieurs reprises à Madrid pour publier ses livres, ou assister à la représentation de ses comédies.

Pendant la Grande Guerre, en 1917, invité par le Gouvernement français, il visite la zone de feu et va jusqu'aux tranchées où il se promène habillé en carliste, vêtu d'une cape de montagnard et coiffé d'un large béret.

En 1921, Valle Inclán part encore pour le Mexique, mais cette fois à titre d'invité d'honneur du Gouvernement à l'occasion du Centenaire de l'Indépendance. Le général Obregón, qui avait fait triompher sa cause, était alors à l'apogée de sa gloire. Le Mexique, révolutionnaire, iconoclaste et ennemi de la tradition, reçoit avec enthousiasme Don Ramón. Celui-ci y fait figure centrale du Mexique. Eclipsant tous les Ambassadeurs officiels, il se lie avec les hommes éminents de la Révolution. Il se documente et rapporte de ce voyage l'une des plus belles œuvres qu'il lui ait été donné de publier : *Tirano Banderas*.

Dès lors, il ne quitte plus l'Espagne. Ses romans et ses pièces de théâtre le firent de jour en jour plus célèbre, et il continua à grouper autour de lui, d'abord à sa *tertulia* du Levante, puis du Café Régina, puis à la Granja del Henar, rue Alcalá, toute l'élite intellectuelle de Madrid.

La dictature de Primo de Rivera n'eut pas de plus terrible adversaire que Don Ramón. Par ses discours et ses écrits, il ne laissa pas une minute en paix le Dictateur et ses partisans.

Au cours de la première représentation de *El hijo del diablo*, il fut arrêté et condamné à une amende pour avoir provoqué une bagarre. Pendant les troubles « estudiantiles » de la F. U. E. (« Federación universitaria española ») contre la Dictature, Valle Inclán prenait part à toutes les manifestations. Il fut encore arrêté, et Primo de Rivera publia une note officieuse où il le qualifiait de « ce fameux écrivain et extravagant citoyen » (el eximio escritor y extravagante ciudadano).

Está bien lo que dice ese Primo de Rivera, répondit Valle Inclán, porque no sabe castellano. El ha querido decir que yo soy un ciudadano « estrafalario » y ha dicho que yo soy « extravagante ». Extravagante, lo soy, porque tiendo siempre a viajar fuera del camino por donde las gentes van. (Il a raison ce Primo de Rivera, mais c'est parce qu'il ne sait pas l'espagnol. Il a voulu dire que je suis un citoyen « excentrique » et il a dit que je suis « extravagant ». Extravagant, je le suis parce que je tends toujours à marcher hors des chemins battus.)

Valle Inclán travailla à l'avènement de la République espagnole. Dans les journées d'avril, sa présence était saluée dans la rue par des acclamations. Il se présenta alors comme député dans sa province natale de Pontevedra, mais il fut battu. « De toutes les défaites que j'ai subies, c'est celle qui m'attriste le plus, disait-il. »

Sous le gouvernement d'Azaña, il fut nommé conservateur du trésor artistique national, charge qu'il abandonna à cause de sa mésentente avec le sous-secrétaire au Ministère de l'Instruction.

En 1932, il est nommé président de l'Ateneo, mais pour peu de temps, car il part presque aussitôt pour Rome, où il est nommé directeur de l'Académie espagnole des Beaux-Arts par le Conseil supérieur de Culture. Il reste à Rome près d'un an et demi. A la fin octobre 1934, il revient en Espagne. Après un court séjour à Madrid, il se fixe en Galice où il vient de mourir.

L'Espagne a perdu en Valle Inclán un de ses plus grands écrivains. A la nouvelle de sa mort, toute l'élite de la Nation s'est inclinée devant le grand disparu.

Fernando de los Ríos, président de l'Ateneo; Don Miguel de Unamuno, Don Gregorio Marañón, Azorín, Benavente, Pío Baroja, Menéndez Pidal et même Don Manuel Portela Valladares, président du Conseil, tous rendirent hommage à cet étrange Don Ramón que tous ont connu, que quelques-uns ont aimé et que bien peu ont compris.

« Valle Inclán, dit Azorín, fut un forgeur de la langue. »

« Il était le premier prosateur de notre génération », dit Marañón; et Menéndez Pidal se lamente de ce que Valle Inclán soit mort sans être entré à l'Académie.

Nous n'insisterons pas ici sur la valeur psychologique de son œuvre, nous réservant d'en faire prochainement le sujet d'une étude spéciale, mais il est de toute évidence que le monde des lettres se trouve en présence d'un monument littéraire de première grandeur.

On a dit que Valle Inclán fut un homme d'une autre époque. Oui, si l'on entend par là qu'il consacra toute sa vie à soutenir l'éternelle lutte de la Passion contre le Devoir. L'instinct primitif était développé chez lui au plus haut degré. Il en fit d'ailleurs sa règle et sa loi, et c'est à son service que ce grand réfractaire mit toute son ardeur combattive, toute sa puissante intelligence et tous les dons secrets de sa grande âme d'artiste.

On peut ne pas partager ses idées et refuser de souscrire à ses opinions. Quand on aura tout dit sur son œuvre, un vaste et troublant sujet d'étude subsistera, inépuisable : c'est Valle Inclán lui-même, si déconcertant, si complexe, qui a pu proposer comme

idéal à tous les intellectuels d'Espagne « la vie du gitane, toujours hors la loi et toujours poursuivi par la garde civile ».

BIBLIOGRAPHIE. — Il est bien difficile de donner avec exactitude les dates de publication des œuvres de Valle Inclán. Les dates manquent dans tous les volumes, lesquels souvent paraissent plusieurs fois sous des titres différents, simplifiés ou allongés, parfois absolument identiques.

Nous servant de tous les articles qui viennent de paraître dans la presse espagnole à l'occasion de la mort de l'écrivain, nous avons essayé d'établir la bibliographie suivante [1] :

Le premier ouvrage publié semble avoir été *Femeninas* ou six histoires amoureuses, qui parut à Pontevedra en 1894.

Toute une partie de ce livre reparaît à Barcelone sous le titre de *Historias Perversas* en 1907, par les soins de la maison Maucci, avec (comme en 1894) un prologue de Manuel Murguía, galicien réputé, et comprend : *La condesa de Cela*, *Tula Varona*, *Beatriz*, *La Niña Chole*, *Octavia Santino*, *La generala*, *Rosarito* et *Augusta*. C'est-à-dire que les six histoires amoureuses de la première édition se sont augmentées de deux dans l'édition de Barcelone.

Ajoutons qu'en 1900 Valle Inclán avait publié, sous le titre de *Corte de Amor* o *Florilegio de honestas damas*, les six contes déjà parus dans *Femeninas*, plus *Beatriz* et *Augusta*. Ce livre paraît à Madrid, et Valle Inclán le dédie à Ortega Munilla.

Après *Femeninas* vient *Epitalamio*, qui paraît à Madrid en 1897.

En 1899, toujours à Madrid : *Ceniza* et le conte *Adega*, destiné à connaître l'immortalité, réimprimé en tête du recueil *Flor de Santidad*, qui paraît à Madrid en 1904.

Pendant toutes ces premières années du XX[e] siècle, Valle Inclán écrit des contes, gagne de nombreux prix dans différents concours, et en 1903 ces contes, groupés, paraissent sous le titre de *Jardín Umbrío*.

Ces mêmes contes paraissent en 1908, à Barcelone, chez Maucci sous le titre de *Jardín Novelesco*, augmentés d'« histoires de saints, d'âmes en peine, de fantômes et de voleurs ».

Entre temps, ont paru les « Sonates ».

La *Sonata de Otoño* est de 1900;
La *Sonata de Estío* est de 1903;
La *Sonata de Primavera* est de 1904;
La *Sonata de Invierno* est de 1905.

La Sonate d'Automne est dédiée à Palacio Valdés; celle du Printemps, à Ortega Munilla; celle d'Hiver, « à des yeux tristes et veloutés ».

De 1907 sont les *Histoires perverses* citées plus haut, et *El Marqués de Bradomín* (colloques romantiques), publié par Pueyo, dédié à Matilde Moreno et à Francisco García Ortega, et précédé d'un éloge de l'auteur par Vargas Vila.

De la même année 1907 date la belle édition faite par Villavicencio de *Aromas de Leyenda*, vers écrits à la louange d'un saint ermite et précédés, en guise de prologue, du beau sonnet de Rubén Darío : « Este gran Don Ramón de las barbas de chivo... »

De 1907 date encore *Aguila de Blason*, la première de ses « Comédies barbares ».

1. Un article surtout nous a servi, particulièrement bien informé parce que son auteur s'était documenté auprès de Valle Inclán lui-même; c'est l'article de J. García Mercadal publié dans *El Sol* du 7 janvier 1936.

Nous devons à M. C. Pitollet la rectification de plusieurs détails.

En 1908 paraissent :

Romance de Lobos, comédie barbare en trois journées, achevé d'imprimer à Madrid le 25 janvier;

El yermo de las Almas, amplification d'*Octavia;*

Le fragment de la *Sonata de Invierno*, *Una Tertulia de Antaño;*

Le premier volume de sa trilogie sur la guerre carliste et intitulé *Los Cruzados de la Causa.*

En 1909 paraissent *El Cofre de Sándalo* et les deux derniers volumes de la trilogie sur la guerre carliste : *El resplandor de la hoguera* et *Gerifaltes de Antaño.*

En 1910 il publie : *Las mieles del Rosal*, et une merveilleuse édition de *Cuento de abril*, « escenas rimadas en una manera extravagante », imprimé à Madrid par P. Fernández.

En 1912 paraît dans une belle édition *Voces de Gesta*, tragédie pastorale.

En 1913 paraît *La Marquesa Rosalinda.*

Cette même année, Valle Inclán conçoit le plan de *Opera omnia* que certains ont commis l'erreur de confondre avec un volume quelconque de l'auteur. La première édition de ses œuvres complètes comprend 15 volumes dans l'ordre suivant :

Volume I : *La Lámpara maravillosa.*
— II : *Flor de Santidad.*
— III : *La Marquesa Rosalinda.*
— IV : *El embrujado.*
— V : *Sonata de Primavera.*
— VI : *Sonata de Estío.*
— VII : *Sonata de Otoño.*
— VIII : *Sonata de Invierno.*
— IX : *Aromas de Leyenda.*
— X : *La Cabeza del Dragón.*
— XI : *Corte de Amor.*
— XII : *Jardín umbrío.*
— XIII : *Cara de Plata.*
— XIV : *Aguila de Blasón.*
— XV : *Romance de Lobos.*

Plusieurs modifications furent apportées plus tard à ce plan de publication de ses œuvres complètes.

Le 31 mai 1920 apparaît un volume XVII, qui contient la tragicomédie *Divinas Palabras.*

Le 3 juin de la même année apparaît un autre volume XVII, sous le titre de *Martes de Carnaval* et contenant les trois *esperpentos* : *Las galas del difunto*, *Los cuernos de don Friolera*, *La hija del capitán.*

D'autres fois, Valle Inclán modifie seulement les titres de ses œuvres complètes :

Le volume IV prend le nom de *Retablo de la avaricia la lujuria y la muerte*, et réunit les œuvres : *Ligazón*, *La rosa de papel*, *El embrujado*, *La cabeza del Bautista*, *Sacrilegio.*

Le volume fut publié le 10 octobre 1927.

Le volume IX prend le nom de *Opera Lírica*, puis dans l'édition du 28 février 1930 s'appelle *Claves Líricas* et comprend : *Aromas de leyenda*, *El pasajero*, *La pipa de Kif.*

Le volume X change aussi de nom et de contenu et devient, à partir du

20 mars 1926, *Tablado de Marionetas para educación de principes*, et comprend trois farces théâtrales.

Le volume XI devient *Jardín umbrío*.

Le volume XII devient *Corte de Amor*.

En 1926, la collection s'augmente de plusieurs volumes :

Volume XVI : *Tirano Banderas*, « novela de la tierra caliente », achevé d'imprimer le jour le Noël de 1926.

— XVII : *Los cuernos de Don Friolera*.

— XVIII : *Divinas Palabras*.

— XIX : *Luces de Bohemia*.

— XX : *Un día de Guerra*.

— XXI : *La Corte de los Milagros*, qui plus tard s'appellera *Isabelina*.

— XXII : *Viva mi Dueño*.

En avril 1927, Valle Inclán conçoit le plan du *Ruedo Ibérico*, qu'il imagine de la façon suivante :

Première série : *Los amenes de un reinado*.

I. *La corte de los milagros*.

II. *Secretos de estado* (qui au début s'appelle : *Viva mi dueño*).

III. *Baza de espadas*.

Deuxième série : *Aleluyas de la gloriosa*.

IV. *España con honra*.

V. *Trono en ferias*.

VI. *Fueros y cantones*.

Troisième série : *La restauración borbónica*.

VII. *Los salones alfonsinos*.

VIII. *Dios, Patria, y Rey*.

IX. *Los campos de Cuba*.

De ces neuf volumes, deux seulement ont paru :

La Corte de los Milagros, le 18 avril 1927;

Viva mi Dueño, le 23 octobre 1928.

Les études consacrées à Valle Inclán sont nombreuses :

Dans les revues : Mercure de France, 1914, t. II, article de Jacques Chaumié.

Civilização, 1928. Article non signé sur *Valle Inclán, a sua obra e as suas aventuras*.

Nuevo Mundo, 13 juillet 1915. Article de Ramón Pérez de Ayalá : *Sobre los escritores universales*.

A. B. C., 19 mai 1910. Article d'Azorín sur Valle Inclán.

Rivista Colombo, XXIII. Article de Piero Pillepich.

Hispanic Review, avril 1935, nº 11. Article de Rose Seeleman : *Folkloric elements in Valle Inclán*.

Autres études : Rafael Cansinos Assens, *Los Hermes*, 1re édition, Madrid, 1916; 2e édition, Madrid, 1925. Collection « Estudios críticos », editorial Páez.

Julio Casares, *Crítica profana*. 2e édition « Renacimiento », Madrid, 1935.

Azorín, *El paisaje de España*, Madrid, 1917.

Salvador de Madariaga, *Semblanzas literarias contemporáneas*. Barcelone, 1924.

Manuel Azaña, *La invención del Quijote y otros ensayos*, Madrid, 1934.

Andrés González Blanco, *Los Contemporáneos; Los dramaturgos españoles; Historia de la novela*.

SIMONE MAS DE GARMA.

BIBLIOGRAPHIE

Historia de España dirigida por **Ramón Menéndez Pidal.** Tomo II. *España Romana (218 a. de J. C. — 414 de J. C.)*, por **Pedro Bosch Gimpera, Pedro Aguado Bleye, Manuel Torres, José M. Pabón, Pascual Galindo, José Ramón Mélida, José Ferrandis, Pedro G. de Artiñano.** Espasa-Calpe, S. A.; Madrid, 1935, xl-811 p., avec planches et cartes.

Ce tome II est le premier paru de cette Histoire, qui doit en occuper dix-sept. Nous reviendrons ici, et sur le programme d'ensemble, et sur ce tome, qui en constitue les prémices. Nous ne voulons pas tarder davantage à dire au moins quelques mots de cette entreprise colossale, mise sous la direction du maître Menéndez Pidal.

La partie proprement historique, ou narrative, qui constitue le livre I, *La Conquista de España por Roma*, est due à MM. Pedro Bosch Gimpera et Pedro Aguado Bleye. Elle tient 281 pages : espace raisonnable pour l'exposé des faits.

C'est M. Manuel Torres qui a rédigé le livre II, *La península hispánica, provincia romana*, comprenant onze chapitres : Vie économique, classes sociales, organisation politique, administrative, juridique, financière et militaire, Droit, Religions antérieures au christianisme, Christianisme, enfin Vie privée. Pour ce dernier chapitre, l'auteur n'a pas craint de recourir aux *Etymologiæ* d'Isidore, et c'est parfaitement justifiable, étant donné le caractère érudit des 20 livres de cette compilation.

Naturellement, il n'a pas été toujours facile à l'auteur de différencier de la vie romaine la vie hispano-romaine; mais il s'y est efforcé dans la mesure possible. En tout cas il a su condenser là tout ce qu'il serait désirable que connussent nos licenciés classiques, ne fût-ce que pour le vocabulaire.

On appréciera tout ce qui est dit des cultes antérieurs au christianisme, soit indigènes, soit romains ou grecs, et aussi le résumé rapide touchant la diffusion du christianisme lui-même. A mon avis, il y aurait avantage à ne pas écrire dans une histoire scientifique

des phrases comme celle-ci : « El primado de Pedro, de origen divino... » (p. 476), car historiquement parlant nous n'en savons rien, sans la foi. On eût pu distinguer les deux formes du monachisme que représentent l'anachorète et le cénobite, ainsi que l'a fait le P. J. Pérez de Urbel (cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 501). Mais tout ce chapitre X sur l'Eglise dans l'Espagne romaine est clair et bien fourni. En 40 pages (p. 447-486) il était difficile de faire mieux et plus complet [1]. M. Torres est un des principaux collaborateurs de l'*Anuario de Historia del Derecho español* fondé en 1924 et si important à tous égards. Il y a publié entre autres choses un travail sur les *Iglesias propias* que nous avons signalé en son temps (1926, p. 394).

Le livre III, *Las Letras y las Artes*, est l'œuvre de six érudits. Un chapitre sur la littérature païenne, par José Pabón (C. Julius Hyginus, l'affranchi d'Auguste, les Sénèque, Lucain, Quintilien, Martial, Columelle, Pomponius Mela, qu'on taxe de baroquisme, déjà !); un sur les écrivains chrétiens, par Pascual Galindo : on y voit l'importance des travaux de l'abbé Batiffol, de Dom Morin et de Dom Wilmart, comme dans l'exposé de M. Torres sur le christianisme on voit celle des publications de Mgr Duchesne. Nous y trouvons mis en vedette deux noms peu connus jadis, Grégoire d'Iliberris et Bachiarius; on nous parle de l'œuvre de Prudence et de celle qu'on attribue soit à Priscillien, soit à Instantius, et c'est avec raison, semble-t-il, que la doctrine est qualifiée d'« intento, poco ortodoxo, de dar contenido doctrinal a ciertas prácticas ascéticas » (p. 555), cela à grand renfort d'écrits apocryphes. On nous parle de la fameuse vierge Etheria ou Egeria, qui vivait « en un ambiente priscilianista » et dont on nous repère l'Itinéraire sur une carte spéciale. N'est-il pas étrange que le point de départ (la Galice) de cette « mujer andariega » pour la route de Terre-Sainte déjà fréquentée soit devenu plus tard le but de tant de pèlerins, tournés vers l'Ouest et non plus vers l'Orient ? Paul Orose, autre figure bien curieuse aussi, en un temps si troublé, si catastrophique, où l'Espagne, comme la Gaule, allait être couverte par le flot germanique.

Les trois chapitres sur l'architecture, la sculpture, la peinture

1. Comme le faisait déjà remarquer Mgr Duchesne dans les *Leçons d'histoire ecclésiastiques* lithographiées (chez Blanc-Pascal) s. d., il y a plus de quarante ans, « en ce qui concerne les origines, il n'y a rien à tirer des anciens auteurs espagnols, Paul Orose, Idace, Jean de Biclar, Isidore de Séville, Julien de Tolède; tous négligent l'antiquité chrétienne de l'Espagne » (p. 440). Et c'est bien pourquoi d'ingénieux et patriotes historiographes ont tenté, aux XVIe et XVIIe siècles, de découvrir autre chose, de le fabriquer au besoin. Leurs « découvertes » ont été éventées par le P. Mariana et par Nicolas Antonio. Et aujourd'hui l'on n'a guère que les actes des conciles et des indications cueillies prudemment dans des textes postérieurs, pour reconstituer tant bien que mal cette mystérieuse histoire.

décorative et la mosaïque, sur l'art chrétien enfin, sont dus au regretté et si compétent José Ramón Mélida; et celui qui touche aux arts industriels, à Pedro M. de Artiñano et José Ferrandis.

Parmi les cartes, je signalerai celles qui représentent l'Espagne avant la deuxième guerre punique, la conquête romaine à la date de 154 av. J.-C., la guerre et le siège de Numance, la bataille de Baecula, celles de Lérida et de Munda; les divisions administratives sous Auguste, puis à la fin du IIIe siècle et sous le Bas-Empire; le segment I de la Table de Peutinger reconstitué (absent naturellement dans l'*Atlas antiquus* de Justus Perthes). Parmi les planches, les bronzes de Bonanza et d'Italica, les Lois d'Osuna, de Málaga, de Salpensa, du District minier de Vipasca. Outre cela, 622 planches illustrent le volume.

G. CIROT.

Félix M. Pareja Casañas, *Libro del Ajedrez, de sus problemas y sutilezas*, de autor árabe desconocido. Madrid, Granada, 1935. Publicaciones de las Escuelas de Estudios árabes de Madrid y Granada, Serie A. Núm. 8. 2 tomes de VIII-260-252 pages grand in-8°; 50 ptas. Estanislao Maestre, Pozas, 14, Madrid.

Puisqu'il faut aux joueurs de bridge des traités de 500 pages comme *Le Bridge moderne*, d'Ely Culbertson (*Contract Bridge Blue Book*), recommandé aux amateurs du Bridge-Plafond comme à ceux du Contrat, qui s'étonnerait de voir des manuels comme celui dont M. Pareja Casañas nous offre le texte, la traduction et le commentaire ?

Outre plusieurs ouvrages anciens dont on n'a que les titres avec les noms des auteurs, il n'existe pas moins de seize manuscrits arabes (dont plusieurs en double exemplaire), nous expose M. P. C., consacrés au jeu des échecs. Celui qu'il publie a été acquis par un orientaliste, Rich, et se trouve au British Museum. Il en donne une description très détaillée, avec photographies à l'appui. C'est en 1257 que la copie en fut terminée, et c'est tout ce qu'on sait de son histoire. On peut seulement conjecturer qu'il est originaire de la Perse ou de l'Irak. Ce qui paraît probable et serait plaisant, c'est que le scribe ne savait pas jouer (p. XLIV du t. II).

Bien que le jeu, d'une façon générale, fût proscrit par le Coran et les Hadits, il n'est pas douteux que les échecs, d'origine indopersane à ce qu'il semble, passèrent en Europe et particulièrement en Espagne grâce aux Arabes. Il en est question dans l'œuvre

d'un alfaqui de Cordoue, Yahya, du début du IXe siècle. Le poème du juif tolédan Aben Ezra, en hébreu (XIIe siècle), le *Libro de los Juegos* d'Alphonse X, l'*Arte de Ajedrez* de Lucena (XVe siècle), celui de Ruy Lopez (XVIe siècle), marquent les étapes en Espagne. A l'appui de la thèse qu'il adopte, M. P. C. apporte des arguments dont les plus intéressants et les plus probants sont d'ordre linguistique. Si le mot esp. *ajedrez* (ar. *satrany*) remonte au persan *chatran* et au sanscrit *chaturanga*, et le mot fr. *échec*, esp. *jaque*, au persan *šah*, il y a là en effet une indication presque péremptoire.

L'histoire des échecs fait partie de l'histoire politique, religieuse, littéraire. A preuve la légende du *gallarín;* à preuve aussi le symbolisme auquel ils se sont prêtés, en venant à représenter la doctrine du libre-arbitre, *al-qadr*, en opposition au *nard* (*tablas reales*, « tric-trac »), image du fatalisme, *al-yahr*, sans compter ce que représentent les pièces de l'échiquier, considérations que l'auteur de ce traité développe complaisamment (t. I, p. 10 et s.), et que le traducteur nous explique très opportunément (t. II, p. LXIII et s.).

Ce serait une grave erreur que de sous-estimer la publication si bien commentée d'un traité de ce genre. On ne peut qu'avoir une haute idée des moyens intellectuels de ceux à qui il était destiné.

Enfin, le vocabulaire est étudié de très près.

G. CIROT.

The debt of the spanish Libro de Alexandre to the french Roman d'Alexandre, par **Raymond S. Willis**, JR. Fasc. 33 des « Elliott Monographs in the romance Language and Literatures edited by **Edward C. Armstrong** ». Princeton University Press, Princeton, N. J., U. S. A. Les Presses Universitaires de France, Paris, 1935. VI-59 pages. 80 cents.

Ce fascicule continue et complète les deux du même auteur dont il a été rendu compte dans notre fascicule de janvier, et aussi la série d'études entamée, dès 1917, dans la même collection et sous la direction de M. Armstrong sur la légende d'Alexandre [1].

1. *The authorship of the Vengement Alixandre and of the Venjance Alixandre*, par Edward c. Armstrong, 1926 (n° 19); *A classification of the manuscripts of Gui da Cambrai's Vengement Alixandre*, par Bateman Edwards, 1926 (n° 20); Gui de Cambrai : *Le vengement Alixandre*, éd. par Bateman Edwards, 1928 (n° 23); Jehan le Nevelon : *La Venjance Alixandre*, éd. par Edward B. Ham, 1931 (n° 27); *Five versions of the Venjance Alixandre*, par Edward B. Ham, 1935 (n° 34); *La prise de Defur and Le voyage d'Alexandre au Paradis terrestre*, éd. par L. P. G. Perkham et M. S. La Du, 1935 (n° 35). Enfin M. Willis nous annonce la publication, par les presses de

Il s'agit cette fois de comparer les deux romans français et espagnol; et la difficulté résulte de l'existence de quatre versions du premier : celle d'Alexandre de Paris, en strophes inégales, monorimes et dodécasyllabiques; et celles des ms de l'Arsenal, 3472 (XIIIe siècle), du Museo civico de Venise, VI, 665 (XIVe siècle), et de la Bibl. nat. de Paris, Fr. 789 (XIIIe siècle), toutes trois plus ou moins anciennes que l'œuvre d'Alexandre de Paris, selon les parties ou branches (les quatre que distinguait Paul Meyer), et plus ou moins différentes [2]. Et c'est ce que M. Willis précise dès le début : soin non superflu, à coup sûr, même pour le lecteur qui a sous la main l'*Alexandre le Grand* de Paul Meyer (1886, t. I, *Textes;* t. II, *Histoire de la Légende*).

Du côté espagnol, nous n'avions que l'édition de Sánchez, reproduite par Janer dans la *B. A. E.* (t. LVII), d'après le ms. Osuna, et celle de Morel-Fatio d'après celui de Paris (1906); du côté français, l'édition peu adéquate de Michelant, qui est de 1846, avec les fragments publiés par Paul Meyer en 1886. Comment nos chartistes n'ont-ils pas continué l'effort de leurs maîtres ? Heureusement les Américains sont là, avec les arabisants espagnols...

M. Willis conclut que l'auteur espagnol a utilisé un ms. du type de celui de Venise (1re branche en décasyllabes) :

> Quite evidently viewing the French poem as less authoritative than the *Alexandreis* or *the Historia de Preliis*, he drew from it only a minimum of narrative material which he regarded as indispensable for completing the narrative outline of his poem, and this material, like the descriptive material, he expanded with details derived elsewhere (p. 59).

L'*Historia de preliis*, traduction latine d'une des rédactions [3] du Pseudo-Callisthenes, traduction attribuée à Léon, archiprêtre de Naples (Xe siècle), et représentée, entre autres mss., par celui de Bamberg (dont Morel-Fatio a eu entre les mains une copie et qui a été publié depuis par Fr. Pfister) [4], se retrouve avec de grosses différences, dans d'autres rédactions publiées respectivement par O. Zingerle en 1885 et par A. Hilka en 1920 [5]. On ne

Princeton, d'une édition du *Roman d'Alexandre* en décasyllabes d'Alexandre de Paris, en même temps que du ms. de Venise, que P. Meyer n'avait reproduite que d'après un calque au crayon.

2. Forme et fond. La première branche est en décasyllabes dans les deux premiers de ces trois mss. On sait qu'il y a aussi : 1° un fragment d'un poème octosyllabique du XIIe siècle, attribué à un certain Albéric de Besançon (ou Briançon); 2° une refonte allemande de ce poème par le prêtre Lamprecht. Le poème d'Albéric a inspiré le poème en décasyllabes qui constitue la première tranche dans les mss. de l'Arsenal et de Venise.

3. On sait que l'une de ces rédactions, attribuée à un *Aesopus* non identifié, a été mise en latin par un certain Julius Valerius, pas davantage identifié, et que de cette traduction latine il fut fait un *Epitome* fort répandu au Moyen Age (cf. P. Meyer, t. II, p. 18), interpolé d'emprunts et conservé en deux états différents.

4. *Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo*, untersuchucht und herausgeben von Dv. Friedrich Pfister, Heidelberg, 1913.

5. Les interpolations d'une troisième sont notées par Fr. Pfister.

pouvait en faire abstraction dans une comparaison des deux romans, français et espagnol.

L'immersion du héros au fond de la mer, quoiqu'un des plus courts, n'est pas le moins curieux des épisodes de l'un et de l'autre poème (*Libro de Alex.*, str. 2305-2323, *Roman d'Alexandre*, str. 7725-36 du ms. de l'Arsenal) 6. Il ne figure pas dans l'*Alexandreis;* mais il est dans l'*Historia de preliis*, à la fin d'une lettre qu'Alexandre écrit à sa mère, après le récit de son voyage dans les airs (p. 126 de l'éd. de l'Archiprêtre Léon par Fr. Pfister) 7. Ces deux relations sont du reste fort succinctes : une page pour les deux; elles le sont un peu moins dans la Recension dite J², publiée par Alfons Hilka. Le voyage dans les airs n'est pas non plus dans l'*Alexandreis;* mais il se retrouve dans le poème espagnol, comme dans le français, en des conditions dont M. Willis relève la complexité (p. 41).

P. Meyer, consacrant ses recherches à l'histoire de la légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française, s'était contenté d'une allusion à l'*Alexandreis* (t. II, p. 333), postérieur au poème français en alexandrins. La comparaison enfin faite entre le poème latin et le poème espagnol, il restait à M. Willis à rapprocher ce dernier du poème français.

La tâche est presque terminée. Si l'on prend comme point de

6. L'*Illustration*, dans son numéro de Noël 1935, publie un article de M. Raymond Escholier, *La fleur des manuscrits de la Collection Dutuit* (au Petit Palais), avec reproduction de miniatures représentant, entre autres, des scènes de la vie d'Alexandre, d'après un ms. du xvᵉ siècle et de provenance bourguignonne. Ce sont de petites merveilles merveilleusement reproduites grâce à une technique délicate et compliquée. L'épisode de la plongée d'Alexandre dans sa cloche de verre y figure, à la fois réaliste et fantaisiste, avec les habitants des profondeurs, y compris les hommes conformément à l'idée exprimée dans le roman espagnol :

Non uiue en el mundo nenguna creatura
Que non cria la mar semeiante figura.

Ces charmantes et minutieuses enluminures prouvent l'intérêt qu'on prenait encore, au temps de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire, aux exploits du grand Alexandre.

Dans son édition (1920) de *Der altfranzösische Prosa-Alexanderroman nach der Berliner Bilderhandschrift nebst dem lateinischen Original der Historia de Praelis* (*Rezension* J²), Alfons Hilka a reproduit deux miniatures du ms. de Berlin, dont l'une représente la plongée dans la mer, et l'autre l'ascension dans les airs.

Le texte de cette Recension J², qu'A. Hilka met en parallèle avec le roman français en prose, est naturellement à rapprocher aussi du *Libro de Alexandre*.

7. Paul Meyer (t. II, p. 164 et 109) avait déjà noté comme probable ou possible le double emprunt du poème français en alexandrins à l'*Historia de preliis*, ce qui est du reste quelque peu en contradiction avec ce qu'il avançait page 39. — L'ascension dans les airs occupe quatre des vingt-quatre vers du poème abécédaire latin, antérieur à l'œuvre de l'archiprêtre Léo (P. Meyer, t. II, p. 44). Dans l'*Histoire de Dulcarnain* qu'a traduite M. E. García Gómez (cf. *Bull. hisp.*, 1930, p. 272), le héros se fait transporter par des aigles (p. 58); et c'est dans un coffre qu'il opère ensuite, un peu malgré lui, sa randonnée sur la mer, sans d'ailleurs que ce soit une vraie plongée : il n'en voit pas moins des monstres de taille, dont un met trente jours à défiler devant lui.

départ l'édition du *Julius Valerius* par Angelo Mai et le compte rendu de Guillaume Favre (1818), voilà cent dix-sept ans que la question était sur le tapis.

G. CIROT.

Lewis Hanke, *Las teorías políticas de Bartolomé de Las Casas*, Buenos Aires, 1935, 65 p., 27 1/2 × 18 1/2 (Facultad de Filosofía y Letras, Publicaciones del Instituto de Investigaciones Históricas, Número LXVII).

Ce mémoire, où l'on retrouve la simplicité nette qui est habituelle à M. Lewis Hanke, constitue une guide très précieux à travers les opuscules et l'*Apologética Historia* de Las Casas. L'auteur a pris la peine méritoire de lire de près tout ce fatras. Il en dégage les idées directrices avec une clarté qu'apprécieront tous ceux qui ont ou qui auront à s'occuper de Las Casas. J'avoue néanmoins qu'à travers cet exposé, objectif, mais sympathique, l'évêque de Chiapas continue de m'apparaître comme un esprit confus et chimérique, obstinement attaché à des conceptions absolues, et incapable de se soumettre aux réalités les plus évidentes. On est heureux de voir M. Lewis Hanke (p. 7, note) juger comme il le mérite le livre de M. Marcel Brion. Deux petites fautes d'impression, dans un travail d'ailleurs fort bien présenté : p. 63, n. 4, il faut lire *Zarco* (et non Zano), et p. 64, n. 1, Alonso de *Soria* (et non Sorio).

ROBERT RICARD.

Don Luis de Góngora, *Obras mayores*. I. *Las Soledades* nuevamente publicadas por **Dámaso Alonso.** Ediciones del Arbol, Madrid, 1935 (Cruz y Raya, Madrid, 1936). 432 pages; 12 ptas.

Cette seconde édition du texte et de la « versión en prosa » des *Soledades* sera certainement bien accueillie. La personnalité même de l'éditeur, ses publications sur le poète, en particulier sa belle étude sur *La lengua poética de Góngora*, qui constitue l'*Anejo XX* (1935) à la *Rev. de Filología Española* et dont nous n'avons pas encore parlé, est à la fois une caution et je puis bien dire un attrait. Il faut avoir entendu M. Dámaso Alonso parler de son auteur pour savoir combien il le possède, le comprend et l'admire. Il est vrai que l'introduction dont il a fait précéder le texte, sous le titre audacieux et flamboyant « Claridad y Belleza de las Soledades », nous mettrait à elle seule au courant et au diapason :

« ... la poesía de Góngora, ... esta poesía que es la más exactamente clara de toda la poesía española... »

J'avoue que lorsque j'ai lu cela, je l'ai marqué en marge, dans mon exemplaire, d'un trait sceptique... D'autant plus que M. D. A. nous parle, imperturbable, de « la claridad de expresión ». Se moquerait-il de nous, comme je soupçonne Góngora de faire lui-même bien souvent ?

Mais voyez la suite : il est question de « la claridad del objeto representado, la luminosidad del mundo poético gongorino ». Est-ce contestable ? Je ne le crois pas. Oui, Góngora, quand nous l'avons compris, est clair, est lumineux : « mar luciente; cristal azul ! » C'est comme une loupe devant laquelle un maladroit ne voit rien, alors que, si l'on place bien les yeux, tout devient net, splendide.

Parler de *claridad* à propos de Góngora, c'est donc un peu jouer sur les mots, et c'est jeu très gongoresque. Eh ! non, ce n'est pas clair à comprendre, ce n'est pas facile. Mais c est lumineux quand on a su se mettre au point.

Le maniérisme, représenté dans la poésie espagnole par le marquis de Santillane, Garcilaso et Herrera, a trouvé chez Góngora une forme à la fois spirituelle et picturale comme chez le premier, et s'y complique, comme chez les deux autres, de mythologie, de figures de grammaire et de rhétorique, de toute une floraison qui recouvre, je ne dirai pas la pensée (car ce n'est pas ce qui importe chez lui), mais le dessin, et le fait ressortir d'autant mieux. Dépourvu du sentimentalisme de Garcilaso, beaucoup moins intellectuel et abstrait que Herrera, Góngora, comme le premier, fait le tableau (Garcilaso, lui aussi, est peintre), et, comme le second, force l'attention à se concentrer pour percevoir. Il n'a rien d'un primitif, assurément. L'expression chez lui est recherchée le plus possible, contournée au maximum. Et pourtant le lecteur qui peine sur les octaves guindées de son *Polifemo*, ou sur les silves embroussaillées de ses *Soledades*, voit tout à coup surgir l'admirable, l'imposante silhouette d'un Cyclope auprès duquel celui de Théocrite, tout à fait dans la manière alexandrine, n'est qu'un enfant, ou l'étonnant relief d'une scène villageoise, d'autant plus saisissant que les traits paraissent, à première vue et normalement, aussi mal appropriés que possible : car rien de plus amphigourique, de plus alambiqué, en apparence tout au moins ! Mais c'est le résultat esthétique qu'il faut considérer.

Le mot « baroque » convient assez, semble-t-il, à ce genre-là; on a seulement le tort de l'étendre un peu trop et de vouloir l'employer à caractériser toute la littérature du temps. Quoi qu'il en soit, il marque bien, étant donné ce qu'on entendait par « style

baroque » en architecture, l'abondance, la prédominance du détail ornemental, l'allure prétentieuse des lignes, de ces courbures dont on ne voit pas la raison d'être, de ces figures secondaires qui tirent l'œil, bref quelque chose de pas classique du tout, d'anticlassique.

Seulement, comme le dit fort sensément M. L.-P. Thomas dans l'introduction à son *Góngora*, « il est souvent bien périlleux de comparer la grammaire des sculpteurs à celle des écrivains » (p. 29). Et, au surplus, qu'entendons-nous par classique ? Le *Polifemo* et les *Soledades* n'ont rien du classicisme français, c'est entendu. Mais sommes-nous bien loin, avec ces œuvres déconcertantes, du classicisme des lyriques grecs, voire même d'Horace, leur imitateur ? Il y aurait peut-être à voir de ce côté-là.

G. CIROT.

Lewalter (Ernst), *Spanisch-jesuitische und deutsch-lutherishe Metaphysik des 17. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte der iberisch-deutschen Kulturbeziehungen und zur Vorgeschichte des deutschen Idealismus.* « Ibero-amerikanischen Studien », 4, Hambourg, 1935, 85 p. in-8° *.

C'est au moment où pénètre, en Allemagne, la scolastique nouvelle des Jésuites espagnols qu'on voit s'y constituer, vers les premières années du XVIIe siècle, une philosophie protestante de caractère inattendu. La Réforme, hostile à tout rationalisme, ne l'avait pas élaborée. Il arriva pourtant que les débats ouverts, dans les églises protestantes, entre luthériens, calvinistes et sociniens, reconduisirent les esprits à la métaphysique. L'œuvre de Suárez s'offrait : on l'adopta. Nécessité proprement technique de l'enseignement et de la dispute, sans doute. Mais aussi sentiment très net que la nouvelle doctrine répondait aux besoins spirituels du protestantisme allemand, dans la mesure où elle différait du thomisme, et, à l'intellectualisme pur de saint Thomas, opposait un intellectualisme pratique et agissant.

L'Espagne, depuis le milieu du XVIe siècle, avait énergiquement poursuivi la réforme de la scolastique universitaire. Par Francisco de Vitoria, cette réforme procède en partie de l'esprit érasmien. Moins radicale pourtant, elle n'entend pas rompre avec la tradition; elle la rajeunit, à l'aide de la critique des textes; elle la réconcilie avec l'art d'exposer et d'écrire. Les maîtres de Salamanque, Vitoria, Melchor Cano, Domingo de Soto, sont philologues, historiens, humanistes. A Coimbra, les Jésuites ont compris la valeur de ces

* Voir dans *Las Ciencias* (Año II, nº 4), le compte rendu de l'ouvrage de M. E. Lewalter, par M. José F. Pastor.

méthodes nouvelles, et les ont pratiquées. L'*Institutio dialectica* de Pedro Fonseca, ses *Commentaria in libros Metaphysicorum Aristotelis*, répandus, dès 1597, dans tous les collèges, satisfont le même désir de conformisme dogmatique et de modernisme humaniste. Suárez enfin, dans ses *Disputationes*, ne prend même plus la peine de suivre et de commenter la lettre d'Aristote. Les humanistes rappelaient philosophes et théologiens aux sources, mais ne s'en écartaient guère. Suárez aborde résolument les questions elles-mêmes, quitte les textes pour le réel [1]. Libre à l'égard de l'histoire des doctrines, qu'il sait à fond et qui l'éclaire, il construit sur l'étude directe des problèmes une synthèse originale et vivante, qui n'a pas été dépassée.

Les Universités luthériennes avaient renié la philosophie médiévale, et rejeté, avec Aristote, la métaphysique. Elles constataient, à la fin du siècle, que les résumés de Mélanchton n'offraient qu'un faible secours aux controverses des théologiens. L'*Isagoge in Metaphysica Aristotelis* de Daniel Cramer, publiée en 1594, l'enseignement de Cornelius Martini à l'Université de Helmstedt, réintroduisirent dans les hautes écoles luthériennes une discipline de nouveau jugée indispensable, réhabilitèrent une scolastique humanisée et modernisée. Elles étaient prêtes désormais à recevoir, comme manuels d'enseignement, les traités de Suárez. C'est en 1604 et au cours de la décade suivante, que, de Helmstedt, ils ont rapidement gagné Iena, Leipzig, Giessen, Tübingen, Rostock, et Wittenberg même. L'orthodoxie luthérienne, en quête d'une métaphysique, l'a empruntée aux Jésuites espagnols.

Ainsi M. Lewalter, à l'aide d'une connaissance approfondie de la philosophie ibérique et allemande, nous révèle, entre la philosophie catholique la plus authentiquement espagnole et la philosophie protestante de la Réforme la plus authentiquement germanique, des contacts certains. Il suit, en Allemagne, la décadence assez rapide de cette seconde scolastique; dès la fin du XVIIe siècle, se raniment contre elle l'ironie érasmienne et le mépris luthérien. Bientôt, le rationalisme de l'Aufklärung va se rire d'une dialectique à jamais incapable d'invention. « Je vous conseille, mon cher ami, dit Mephistopheles à l'étudiant, de fréquenter, avant tout, le *Collegium logicum* : là, votre esprit sera bien dressé, comprimé dans des brodequins espagnols.

Da wird der Geist Euch wohl dressiert,
In spanische Stiefeln eingeschnürt... » [2].

A. RENAUDET.

1. ... a textus prolixa explicatione abstinendum duximus, resque ipsas... contemplari (p. 27, n. 3).
2. *Faust*, I, v, 1910-1912.

Lope de Vega en sus cartas. Introducción al *Epistolario de Lope de Vega Carpio* que por acuerdo de la Academia Española publica **Agustín G. de Amezúa,** individuo de número de esta Corporación. I. Madrid, Tip. de Archivos, Olózaga, 1. 1935. XIV-525 p. in-4°. 20 ptas.

C'est au moins autant une biographie intégrale du duc de Sessa qu'une biographie partielle de Lope à partir du moment où celui-ci entre au service de celui-là, que M. de A. nous offre dans les 524 pages de son beau volume, précieux supplément à la *Nueva Biografía*, due à La Barrera et publiée au tome I des *Obras* de Lope par les soins de l'Academia Española. C'est que D. Luis Fernández de Córdoba, comte de Cabra, né en 1582, par conséquent plus jeune que Lope de vingt ans, a, dans la vie de ce dernier, à partir de 1605, et avant même que la mort (1606) de son père D. Antonio, ancien ambassadeur de Philippe II à Rome, ne le fît sixième duc de Sessa, une influence qu'on n'eût peut-être pas attendue d'un aristocrate qui ne brillait « ni por su talento, ni por su ingenio » (p. 31), passablement étourdi pour un courtisan (p. 41), et tout à fait le type de cette génération abâtardie, jouisseuse et frivole qu'est celle de Philippe III, et dont on nous caractérise l'existence d'une façon sévère :

Vida, en fin, frívola, insustancial, vacía, en la que los únicos móviles eran la estéril vanidad, el insolente lujo, el prurito de casta privilegiada y orgullosa, codiciosa de los aplausos del vulgo, coro de estas solemnidades, presto a la estúpida admiración propia de todas las muchedumbres (p. 49).

Cela n'empêcha pas le descendant du « Gran Capitán » de revendiquer le titre de « Gran Almirante de Nápoles », qui ne l'engagea point à de grandes prouesses (p. 66). Celles-ci se bornèrent à l'étalage ruineux d'un luxe dont le duc de Lerme donnait l'exemple insensé, et aux intrigues amoureuses dont Lope était le *deus ex machina*.

« Mujeriego impenitente y contumaz » (p. 137), pourvu d'un secrétaire tel que Lope, on imagine la vie de ce seigneur, dont une intrigue adultère fut refrénée par un exil quand il avait 45 ans (p. 139), non sans qu'il y eût dans l'affaire quelque Don Bela comme dans la *Dorotea*, ni peut-être même un mari vengeur de son honneur comme dans *La prudente venganza*, car tel fut le cas de l'héroïne, Doña Jusepa.

Cinq ans plus tard, comme dans un *entremés de comédie*, le même *prócer* recevait des coups de bâton assénés par la valetaille. Et la grande dame qu'il venait de compromettre se réfugiait dans un couvent (p. 152). Qui douterait que la vie réelle ne res-

semblât, quoi qu'on en ait dit, à celle de la scène ? Mais c'était peut-être, jusqu'à un certain point, parce que celle-ci était passée dans celle-là. Le duc de Sessa jouait, même sans le vouloir, du « Lope de Vega »; ses belles aussi, du reste.

A la vérité, quatre ans avant sa mort, il partit « sin despedirse de Palacio » (p. 156), ce qui était vraiment héroïque, pour aller secourir Fontarabie assiégée; mais ce héros de kermesse, chose étrange, ne fit aucunement parler de lui au cours de l'expédition...

Toujours est-il qu'en 1642, ayant fait mine de partir en guerre contre la Catalogne, il s'en tint là. Faute de monnaie pour s'équiper conformément à son rang ? Le fait est que six mois après il mourait... atteint par une épidémie, en tout cas de sa belle mort.

Si encore il avait appris de son secrétaire à faire de bons vers ! Mais l'échantillon à peu près unique qu'on nous donne ne fait pas regretter la perte du reste; et le mieux, c'est que le duc donnait dans le gongorisme, pour marquer son originalité, son indépendance, sans doute, vis-à-vis de Lope... (p. 169-73). Son sonnet nous rappelle franchement la formule de D. Bela : « Yo le diré tales hipérboles y energías, que no me igualen quantos agora escriuen en España. » (*La Dorotea*, acto II.) Il est vrai que Lope lui-même semble vanter sa prose; mais les deux pages dont M. de A. nous donne le fac-similé donneraient plutôt lieu de croire que l'auteur de *La Dorotea* s'est tout simplement gaussé de son Mécène, encore que le duc y cite deux vers de Herrera, ce qui prouve seulement qu'il avait plus de lettres que d'orthographe et de style. Comment croire que Lope, avec sa géniale finesse, ne s'est pas rendu compte de tant de pauvreté intellectuelle, et surtout qu'il ne s'en est pas « in petto » fort amusé ? Il a fallu l'excitation que donne l'idée fixe pour en arriver à croire démontrée l'attribution à pareil auteur du *Don Quichotte* dit d'Avellaneda (p. 177), et nous ne pouvons que souscrire à l'appréciation de M. de A. sur pareille fantaisie, comme sur le personnage auquel on voulait faire l'honneur de cette paternité, si peu glorieuse qu'elle soit après tout.

Au moins a-t-il été un Mécène, et par *afición* autant et plus même peut-être que par ostentation (p. 178-192); ne lui refusons pas ce titre, dont nous ne comprenons plus très bien aujourd'hui la valeur.

Des quatre chapitres dont se compose le livre de M. de A., c'est au Mécène qu'est consacré le premier. Le second l'est au Secrétaire, Lope; le troisième aux *tercerías* du Secrétaire, et le quatrième aux menus détails du Métier.

On sait combien Lope affectait de vénérer le P. Mariana, auquel,

en fait, il devait l'inspiration ou tout au moins la documentation pour tant de ses *comedias*. On peut supposer que le grave jésuite ne se targuait point de cette involontaire collaboration à des spectacles dont il avait dit clairement ce qu'il pensait en ce qui touche la moralité et les convenances, sans faire d'exception en faveur du *Fénix de España*. L'ancien élève des jésuites [1] éprouvait une admiration toute naturelle pour le grand historien, le *Tito Livio christiano, Luz de la Historia de España*, comme il l'appelait, en 1618, dans le *Prólogo* à son *Triunfo de la Fee en los Reynos del Japón* [2], il paraît avoir tenu en petite estime le censeur de l'*Historia de España*, Pedro Mantuano [3], et le P. Mariana, de son côté, fit chorus avec les auteurs de l'*Expostulatio Spongiæ* contre Torres Rámila [4].

Ce n'en fut pas moins un *chasco* pour Lope quand il tenta d'obtenir pour le duc de Sessa une consultation en forme qui eût pu autoriser toutes les ambitions de ce dernier. Les deux lettres de Lope qui ont été publiées parmi les *Adiciones* à la *Biografía* de La Barrera [5], et qui naturellement figureront en bonne place dans l'*Epistolario*, ont fourni à M. de Amezúa trois pages (114-6) où le secrétaire, entre son maître et le père jésuite, qu'il avait essayé d'atteindre et d'attendrir par l'entremise d'un tiers, le Dr Eugenio Narbona, semble avoir eu moins de succès que dans son rôle ordinaire de *tercero*.

Quand au reste, je veux dire ce rôle ordinaire, qui l'imputerait à crime au grand dramaturge ? Qu'on songe à la joie que c'était pour lui de mener des intrigues réelles, dans la vie, au lieu d'imaginaires, sur les douze *pliegos* (in-4°), c'est-à-dire 48 feuillets réglementaires, pour les planches ! Et aussi à la triste condition des hommes de lettres, auxquels les lettres ne pouvaient suffire à assurer la « matérielle » — pas plus alors en Espagne qu'en France, au temps de Louis XIV ! Et après tout, c'était encore de la littérature ! Qu'est-ce donc que la fameuse *Canción a la Flor de Gnído ?* Une « intervention » aussi, non empreinte, il est vrai, de servilité, mais tout de même marquée au coin d'une camaraderie excessive pour nos idées actuelles : le rapprochement a été fait par Menéndez Pelayo, et M. de Amezúa en tire la conclusion d'un développement sur la *alcahuetería* reprochée à Lope (p. 390). Ne pensons ni à Célestine ni à Gerarda : Lope écrivait ! C'est autre chose ! Et ne comparons pas avec nos mœurs et nos exigences celles d'un temps

1. Voir mon article *Mariana jésuite*, ci-dessus, p. 345.
2. Cf. La Barrera, *Nueva Biografía*, p. 299, et mon *Mariana historien*, p. 220.
3. La Barrera, p. 617 (*Adiciones*).
4. Id., p. 310.
5. P. 623 et 626.

où la vie n'était facile qu'aux hauts fonctionnaires et aux héritiers d'une grande maison. Conséquence du régime ! Ne pensons à Gerarda que pour méditer le principe qu'elle pose et que rappelle fort à propos M. de A. (p. 398) : « El que sirve no es tercero, sino criado ! »

Et que sont ces « Stances pour Henri le Grand, sous le nom d'Alcandre, au sujet de l'absence de la princesse de Condé, sous le nom d'Oranthe », que Malherbe écrivait, avec d'autres encore sur le même thème et sous les mêmes noms, en 1609 ?

M. de A. a naturellement tenu à nous parler de l'enfance et de l'éducation du duc avec lequel Lope eut à jouer le rôle qu'on sait. Il a étudié la question avec soin, consultant des ouvrages parus au XVIe et au XVIIe siècle sur la pédagogie; et il en signale même dont la Biblioteca Nacional de Madrid pourrait bien être seule à posséder un exemplaire : les *Avisos* de Juan Francisco de Guevara (Naples, 1602), et un opuscule sans titre de Cabrera de Córdoba, l'historien de Philippe II, imprimé à Madrid en 1618.

Il y a toute une documentation à cet égard dans l'*Epistola* de Bartolomé Leonardo de Argensola à Nuño de Mendoza, publiée en 1634 (reproduite dans la *B. A. E.*, t. XLII) mais éditée à nouveau, dans une rédaction que je crois être la première, d'après un recueil formé en 1611 par D. Juan Antonio Calderón, lequel parut seulement en 1896 par les soins de J. Quirós et Fr. Rodríguez Marín.

G. CIROT.

Junta del Centenario de Lope de Vega. *Catálogo de la Exposición bibliográfica de Lope de Vega organizada por la Biblioteca Nacional.* Madrid, 1935. Gr. in-8°, x-245 pp., avec un portrait. [Imprenta Gráfica Universal.]

L'Académie espagnole a mis au concours une *Bibliographie sur Lope de Vega et ses œuvres;* une *Bibliographie des œuvres non dramatiques* de Lope est proposée aux recherches des critiques par la Bibliothèque nationale de Madrid qui fournit aujourd'hui une première et importante contribution à la bibliographie du Phénix avec le livre que voici.

Limité aux œuvres exposées, il n'en comprend pas moins de 955 numéros, dont 49 concernent des œuvres autographes ou des fac-similés [1], 231 des copies, et le reste, des volumes imprimés divisés en œuvres dramatiques et non dramatiques, le tout classé dans chaque section par ordre alphabétique. Les bibliothèques et les bibliophiles espagnols ont prêté leurs richesses auxquelles se

1. 38 sur 43 des comédies ou saynètes autographes connues figuraient à l'exposition; voir *Catalogue*, p. 18.

sont ajoutés plusieurs envois d'Angleterre, d'Autriche, des Etats-Unis et d'Italie.

Nombreuses sont les reproductions de titres ou de pages intéressantes : elles permettent au lecteur qui n'a pu voir l'exposition d'imaginer sa richesse et son intérêt. Sans doute, en préfaçant le *Catalogue*, l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale, D. Miguel Artigas, a-t-il pris soin d'avertir que ses collaborateurs, les bibliothécaires de la « Sección de raros », avaient dû se borner à la simple reproduction des titres, avec les indications courantes, mais sans description minutieuse, ni examen critique; et l'on comprend sans peine qu'il ne faut pas demander à un catalogue ce que l'on attend d'une bibliographie. L'on regrette cependant qu'une courte mention n'ait pas averti le profane de l'intérêt particulier que présentait tel ou tel volume à cause de sa rareté : les indications que donne la préface à ce sujet sont trop sommaires.

L'exposition, installée dans la grande salle de lecture des Manuscrits, ornée de magnifiques tapisseries anciennes, garnie de vitrines où couraient des guirlandes de lauriers, a eu lieu pendant la première quinzaine de décembre 1935. Si le grand public ne semble pas s'y être beaucoup intéressé, on y constatait avec plaisir l'attention des visiteurs. Parmi eux, de nombreux groupes d'élèves conduits par leurs professeurs; l'un de ceux-ci amena même sa classe, de Tolède, à cette occasion : c'était, il est vrai, un historien du théâtre.

Signalons, au hasard des vitrines : la belle reproduction de l'intermède *Los sordos* (n° 38), où Lope, après avoir loué le Saint-Sacrement, et daté du 22 novembre 1627, à Madrid, a signé le manuscrit, ainsi, semble-t-il, qu'il en avait l'habitude; les magnifiques lettres à D. Antonio de Mendoza (n°s 39 à 41); le volume d'épîtres de Belardo à Lucilo (Lope au Duc de Sesa, n° 43); le frontispice monumental, et mieux gravé que ne le fait supposer la reproduction du *Catalogue*, de la *Circe con otras Rimas y Prosas* (n° 721); les copies soignées de D. Agustín Durán, avec de beaux titres à l'encre rouge (n°s 85, 86, etc.); enfin cette curieuse et minuscule traduction catalane de la *Via Crucis*, qui appartient à la Bibliothèque de Gerone (n° 786).

L'intéressante pétition autographe au Tribunal de l'Inquisition (n° 47), à propos de la *Conversion de saint Augustin* (auquel le *Catalogue* attribue le sous-titre : *Le divin Africain*, sans donner la raison de cette identification) montre que les familiers mêmes du Saint-Office ne savaient pas toujours échapper à ses foudres. En voici le texte, reproduit aussi fidèlement que possible [2] :

2. Feuillet classé à l'*Archivo Histórico Nacional*, Madrid, dans le Fonds de l'Inquisition, dossier 1952, n° 1.

En Md 21 de Otte 1608 † q no a lugar.

Lope de Vega Carpio familiar del Santo officio dela Ynquisicion digo, qe de haber vra Ala mandado recoger une comedia qe yo escriui dela conuersión de S. Agustin, por haber tenido algunos argumentos yndecentes para representarse en parte publica, me ha resultado grande nota en mi honor y reputación, hablando en mi diuersas personas con diuersos juicios, por lo qual suppco humildemente a V. Al. q con su acostunbrada benignidad se sirba de qe tildando yborrando todolo qe pareciere conuenir qe sea quitado y borrado se me buelba la comedia para qe yo la buelba aescribir, y poner enel modo qe es bien qe este para poderse representar, qe luego la bolviere a V. Al, para qe en ella se haga la censura y calificacion qe antes, qe desta suerte se entendera claramente laverdad y yo quedare restituido en mi honor y buena opinion y V Al faborecera un criado suyo tan desseoso y cuidadoso deseruir esse santo tribunal a cuyos pies Me postro humildemente pidiendo esta merzed por algunos aunqe pequeños seruicios, y por los qe pienso hazer lo qe tuviere de vida.

Lope de Vega Carpio.

No a lugar : Lope en fut pour ses frais. Mais si la pièce en question, dont le style manque vraiment d'élégance, ne figure pas dans le catalogue de ses comédies placé à la fin de la *Vie de Lope de Vega* de MM. Rennert et Castro [3], on y trouve, p. 515, le titre : *San Agustín, el Divino Africano*, comédie citée dans la liste placée à la fin de l'édition du *Peregrino* de 1618, alors qu'elle n'est pas mentionnée dans l'édition de 1604. Cette pièce a été imprimée sous le second titre dans la *Parte XVIII* des comédies de Lope [4]. Il est vraisemblable que l'auteur y a repris le sujet condamné en 1608, mais en le traitant d'une manière un peu différente, et après avoir prudemment laissé passer un assez long espace de temps.

Revenons à notre *Catalogue*. Les refontes même n'y ont pas été oubliées, dont M. Menéndez Pidal disait [5], le dernier jour de l'année du tricentenaire, qu'elles lui paraissaient légitimes : expression fidèle de la vie, comme l'épopée, comme les romances, tant de fois modifiées, la comédie appartient en fait à la littérature orale; écrite pour être jouée, sans souci de l'impression, et d'abord soumise aux modifications que lui font subir les comédiens, celle de Lope représente le degré le plus parfait dans le genre du théâtre improvisé. Puisqu'il n'a pas gravé sur l'airain, son œuvre reste sujette aux modifications de la vie : un poète intelligent peut l'adapter aux exigences d'un public moderne.

Ainsi, Lope, renaissant de ses cendres, n'a-t-il jamais mieux mérité le nom de Phénix : Trigueros refondait *L'Etoile de Séville* sous le nom de *Sancho Ortiz de las Roelas* (nos 647 et s.), Vicente Ramírez de Arellano adaptait *Lo cierto por lo dudoso* (n° 575; le catalogue n'indique pas qu'il s'agit d'une refonte)...

3. Madrid, 1919.
4. Madrid, 1623, por Juan González.
5. Au cours d'une conférence sur *Lope et l'Art nouveau*, donnée au Centre d'Etudes historiques, et publiée dans la *Rev. de Fil. Esp.*, 1935, oct.-déc.

Un peu après les refontes, dans la salle de l'exposition, les principales collections modernes des œuvres dramatiques dressaient leurs tomes épais, sans empêcher les esprits de songer à tout ce qui, de l'œuvre lopesque, manquait dans cette pièce, et que, sans doute, l'on ne connaîtra jamais...

Du moins les organisateurs de l'exposition ont-ils fait un magnifique effort dont on ne saurait trop les remercier; leur œuvre restera inscrite dans ce *Catalogue*, que l'on souhaite trouver bientôt dans les bibliothèques hispaniques, et qui fournira une base solide aux bibliographies critiques mises au concours.

Paul MERIMÉE.

Enrique Lafuente Ferrari, *Los retratos de Lope de Vega*. Junta del Centenario de Lope de Vega. Exposición bibliográfica de la Biblioteca Nacional. Madrid, 1935. In-8°, 100 p. et 27 planches.

Il faut louer M. Lafuente Ferrari d'avoir fait une étude critique sur les portraits de Lope de Vega. Il y classifie les images connues, en identifie une de grande valeur, et condamne les deux effigies le plus souvent reproduites jusqu'au xxe siècle.

La Barrera s'était contenté d'une énumération [1]. M. Lafuente Ferrari, bien qu'historien de l'art, n'oublie pas que Lope relève de l'histoire littéraire : il constate d'abord qu'il n'est pas possible de tracer le portrait physique du poète à l'aide de ses œuvres.

Celles-ci, ou celles de Montalbán, mentionnent plusieurs toiles, propriété de l'auteur, qui ornaient sa maison; certaines reproduisaient ses traits et nous sont inconnues. Lope aimait les peintres et s'intéressait à leur art; il appréciait la plupart de ses contemporains, et surtout le miniaturiste Felipe de Liaño, dont il ne reste rien.

Cependant il semble ignorer le Greco, qu'admirait son adversaire acharné, Góngora et Velázquez, jeune encore en 1635, mais élève de Pacheco, grand ami de Lope.

Les portraits « de jeunesse » représentent le poète, dans la force de l'âge, puisque sa première effigie connue parut en 1598, au frontispice de *L'Arcadia*. D'autres suivirent, aussi mauvaises : c'est l'absence de documents sérieux sur Lope à quarante ans qui donne tout son intérêt à la découverte de M. Lafuente Ferrari.

1. C. A. de la Barrera, *Nueva biografía de Lope de Vega*, publiée, refondue par Menéndez y Pelayo, au t. I de l'édition des *Œuvres* de Lope par l'Académie espagnole. On peut reprocher à M. Lafuente Ferrari de donner quelques indications bibliographiques insuffisantes ou de ne les donner que trop tard. Il cite souvent le travail de La Barrera, mais c'est à la p. 7 et non à la p. 89 qu'il aurait fallu en donner la référence, d'ailleurs incomplète : la bibliographie de Lope peut être mal connue du lecteur.

On connaît le célèbre *Libro de descripción de verdaderos retratos de ilustres y memorables varones*, préparé par Francisco Pacheco, excellent dessinateur, en même temps que « type vraiment exemplaire d'homme de la renaissance ». Des cinquante-six portraits publiés par Asensio [2], cinq sont anonymes : l'un d'eux représenterait Lope. M. Lafuente nous semble mettre à cette identification toute la prudence nécessaire, et s'il ne la donne pas comme absolument définitive, c'est peut-être par excès de scrupule : la comparaison avec les autres images de la même époque ne semble pas permettre le doute. Ce sont « la même expression, les mêmes grands yeux un peu saillants, le front dégagé, les cheveux avançant sur les tempes, le regard vif, les lèvres grosses, la barbe en pointe, la même coiffure... C'est surtout la même attitude personnelle : la tête haute, l'aspect, l'arrogance pleine de vitalité, perceptible jusque sur les médiocres gravures de ses livres antérieurs ». Ce magnifique dessin, que l'on espère voir souvent reproduit désormais, appartient au grand collectionneur D. José Lázaro.

Parmi les effigies de Lope de Vega en vêtement ecclésiastique, l'une est vraiment importante et présente toute garantie d'authenticité : c'est la gravure de Perret publiée en 1625 dans les *Triomphes divins*, probablement exécutée d'après un dessin de l'artiste. Lope relève de maladie, « il ne porte plus les moustaches cirées, ni la barbe en pointe, et dans son regard, encore plein d'une vitalité mûrie, l'aventure bouillante et passionnée de sa vie a déjà laissé les fruits de son expérience » [3].

La toile conservée au Palais de l'Ermitage, à Leningrad, est attribuée à Tristán, sans le moindre fondement; peinture plus que médiocre, elle mérite simplement d'être oubliée. La gravure, due à Jean de Courbes, publiée en 1630 dans le *Laurier d'Apollon*, ne vaut guère mieux. L'une et l'autre n'ont été que trop souvent reproduites. Un coup d'œil au tableau des « familles de portraits » composé par M. Lafuente Ferrari indique quatre gravures dérivant du premier et sept copies du second...

Seule l'effigie inspirée du masque mortuaire a été plus souvent reproduite, mais l'interprétation qu'en donnent le buste de l'Académie des Beaux-Arts, une toile qui aurait appartenu à D. Juan de Iriarte (oncle du fabuliste), et, à leur suite, une huitaine d'autres images, n'est pas satisfaisante. Le masque lui-même n'est pas

2. Asensio y Toledo, *Francisco-Pacheco, sus obras artísticas y literarias. Introducción e historia del libro de descripción de verdaderos retratos de ilustres y memorables varones que dejó inédito*, Séville, 1886.

3. Cette gravure est reproduite dans la *Vida de Lope de Vega*, de MM. Rennert et Castro, Madrid, 1919, et le *Lope de Vega* de M. Marcel Carayon (Rieder, Paris, 1929, pl. XI), où l'on trouvera plusieurs autres portraits du poète.

arrivé jusqu'à nous; celui qui se trouvait à l'exposition bibliographique de Lope, dont nous parlons plus haut, n'était donc qu'un modelage moderne.

Retenons encore l'hypothèse de M. Perdigón, reprise dans un article récent de D. Angel Vegue : ils reconnaissent le poète dans l'un des personnages du tableau de Vicente Carducho (1632), représentant la mort du vénérable Odon de Novare, exposée au Musée du Prado sous le numéro 639; Lope serait le deuxième personnage agenouillé, à partir de la droite.

M. Lafuente Ferrari cite ou critique bien d'autres portraits, parmi lesquels les descendants de ceux dont nous avons parlé. Nous permettra-t-il de regretter qu'après avoir, dans le texte, examiné les effigies une à une, il y soit revenu dans le *Catalogue* de 33 numéros, qui n'ajoute pas grand chose à ce qui a été dit auparavant, et y renvoie le lecteur pour éviter des répétitions ? Il y a là un léger défaut de méthode qu'il était facile d'éviter, et qui, au reste, n'enlève rien à la valeur du livre [4].

Les reproductions sont excellentes : chacun est à même d'y vérifier l'exactitude des critiques apportées. Voilà donc un bon livre : ses conclusions ne pourront désormais être ignorées d'aucun de ceux qui voudront connaître le véritable Lope.

PAUL MERIMÉE.

Diario de Don Antonio Betancourt, comerciante en Las Palmas de Gran Canaria (Fines del siglo XVIII y principios del XIX), extractado, comentado y publicado por encargo de la sociedad « El Museo Canario » por **Agustín Millares Cubas, Madrid** [s. d.], xl-171 pages, 12 1/2 × 19.

Le document dont on nous donne ici les passages autobiographiques et qui va de 1796 à 1807 ne saurait être considéré comme une source essentielle pour l'histoire des Canaries. Mais il apporte des informations concrètes et utiles sur les sujets les plus divers, sur la vie économique de l'Archipel, les salaires, le prix des choses, l'activité des étrangers, en particulier les Maltais, sur les relations avec Madère, avec Mogador, avec l'Amérique, sur les attaques des corsaires, sur le monde ecclésiastique, sur le climat lui-même. L'auteur note minutieusement les maladies et le traitement qu'on y applique, les morts et leurs circonstances; les his-

4. Encore une chicane : pourquoi n'avoir pas fourni quelques indications biographiques sur P. Perret, comme il en est donné ensuite sur Jean de Courbes ? Le *Dictionnaire*... de Ceán Bermúdez n'est pas universellement connu, et surtout il est loin d'être dans toutes les bibliothèques.

toriens de la médecine et les épidémiologistes trouveraient sans doute là quelque chose à glaner. L'édition est soignée, et, dans l'introduction, le regretté Millares Cubas a bien su dégager ce qui fait l'intérêt de ce journal. Me permettra-t-on de regretter l'absence d'index et de table des matières ?

ROBERT RICARD.

E. Schramm. *Donoso Cortés, Leben und Werk eines spanischen antiliberalen.* Ibero-Amerikanisches Institut, Hambourg, 1935. 155 pages.

Carl Schmitt descubrió, hace algunos años, Donoso Cortés, al público alemán. En sus esfuerzos para fundamentar una « antropología política », una teoría de lo político, Donoso, junto a De Maistre y otros, le era uno de sus auxiliares (cf. K. Schmitt, *Der Begriff des Politischen* y su conferencia sobre Donoso publicada por el *Centro de Intercambio germano-español*). Al mismo tiempo un investigador laboraba en España coleccionando datos que esclarecieran la biografía y el desarrollo espiritual del Marqués de Valdegamas (cf. *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Erste Reihe, Band 4. Munster 1933).

Este investigador, E. Schramm, publica ahora, en la colección *Ibero-Amerikanische Studien*, dirigida por Harri Meier, un estudio sobre Donoso Cortés, basado en gran parte en sus primeros trabajos. Este estudio, en tanto queda limitado a la elaboración de la biografía de Donoso, basada sobre documentos nuevos, es digno del mayor elogio : trae nueva luz sobre sus estudios, su actividad periodística y parlamentaria, sobre sus épocas de emigrado y embajador. Lástima que nos podamos decir lo mismo sobre los capítulos I y VII. En el I°, el autor, al caracterizar la situación espiritual de España en el siglo XIX, no dice más que lo que sobre dicha época dicen los manuales de Historia y el III Tomo de la *Historia de los Heterodoxos españoles* de Menéndez y Pelayo. Además, algunas definiciones de personalidades no abandonan el terreno de lo simplista y banal. (p. ej. esta definición *en passamt* de Carlos III : « so beginnt unter der Herschaft des persönlich nicht besonders begabten Karl III... »

En cuanto al análisis del *Ensayo sobre el Catolicismo, el Liberalismo y el Socialismo* (cap. VII), que en sí hubiera podido ser una tarea atrayente y fructífera, dada la ya considerable bibliografía sobre él, el autor hubíese podido descubrir las relaciones histórico-literarias entre Donoso y el conservativismo europeo, y mostrarnos todo aquello que hace ser a Donoso una figura típica del año 1848 (año de las revoluciones francesa y alemana) : es decir, aquellas

teorías, ideas, perspectivas que Donoso, como eco español de fenómenos europeos, tiene de común, a pesar de estar al otro lado de la barricada, con Proudhon (*¡ bataille napoléonienne !*), G. Sand (*¡ bataille sanglante !*), Marx (*die Kommende Schlacht !*), etc.

Université de Groningen.

José-Francisco PASTOR.

Memorias de Doña Eulalia de Borbón ex-infanta de España, del 1864 al 1931. Introducción de **Alberto Lamar Schweyer.** Edición ilustrada. Editorial Juventud. S. A. Barcelona. 8°-301 pgs. 1935.

Al mismo tiempo que eran publicadas en España estas *Memorias*, parecían en Paris en Junio de 1935. — Libro elegantemente impreso y escrito en un estilo impecable. Expuestas con gran llaneza y sencillez estas *Memorias* son vivas por ser la Historia misma, pero una historia amena y anecdótica que nos muestra retratos de personajes pintados al vivo, con sus cualidades y sus defectos. Vemos desfilar una época que, para los que la han vivido, posee todos los refinamientos : figuras eminentes de la aristocracia, de las letras y de las ciencias en cuya intimidad penetramos. Ante la evocación de Cortes suntuosas, de fiestas magníficas y de riquezas derrochadas, no se puede menos de pensar en el comienzo de los cuentos infantiles : « Pues, señor, esto era un rey... »

La infanta Eulalia, por su gran curiosidad de espíritu, por sus criterios que no seguían la pauta trazada, fué mirada con desconfianza en su propio país y obligada a vivir cada vez más en el extrangero. Su libro *Au fil de la vie* dió lugar a que, en Palacio, se le atribuyeran ideas antireligiosas y subversivas y a que la frontera española le fuese cerrada. Por su respeto a las ideas ajenas fué tachada de « republicana » [1]. Esta circunstancia ha hecho de ella una gran viajera que ha observado mucho. Trata sobretodo del problema español que juzga con imparcialidad y éste no es, a mi ver, el menor mérito de este libro.

No tiende un velo sobre los errores de la monarquía y a la par que ensalza la rectitud y clarividencia de la reina-madre reconoce la política nefasta de la infanta Isabel y de la camarilla de los cortesanos « llenos de títulos y de escasas dotes » que querían ignorar la evolución del pueblo y persistían en creer que la monar-

1. Para muchos en España esta palabra no implica idea política alguna; pero es sinónimo de persona dañina y falta de religión y creo que de ahí viene tanta falta de comprensión tanto de las izquierdas como de las derechas. Una madre española me decía últimamente : « Mi hijo ya no hará su Primera Comunión : estamos en República ».

quía absoluta podía subsistir aún : de ahí el inevitable desastre de Cuba. Señala la actitud de la aristocracia española que se encierra en sus murallas y no quiere, como en el resto de Europa, tener relación con la aristocracia del pensamiento. Alfonso XIII sólo ha estado rodeado de políticos ocupados en mirar pequeños intereses de partido y, al morir la reina-madre, perdió él uno de sus consejeros más sinceros.

Relata algunos acontecimientos anteriores a su nacimiento y el origen de las guerras carlistas : origen que, a pesar de sus consecuencias, no deja de ser divertido : rencores familiares, último decreto de Fernando VII y bofetada a Calomarde. — Sabemos cómo, a consecuencia de las revueltas políticas, Isabel II se refugia en Paris en 1868 y cómo, al buscar España un príncipe extrangero como rey, estalla la guerra del 70. Alfonso XII es proclamado en el 73 y regresa a España con su madre y sus hermanas. La alegría de éstas desaparece al contacto de la rígida etiqueta y en El Escorial, para distraerlas, las personas que las rodean les enseñan el Panteón de los Reyes y, con mayor solicitud, el nicho que les está reservado en el de Infantas [2].

Al leer el relato de la vida palaciega, tan austera y rígida como la de Viena, donde el aburrimiento es el compañero de las largas ceremonias y al ver el grupo de las damas de la reina que, es tan poco vistoso, vemos que la etiqueta había sufrido pocas modificaciones desde Felipe IV y que la vida palaciega parece estar inmobilizada desde entonces. Esta vida está regida por el criterio conservador de la infanta Isabel, digna nieta de Fernando VII, durante el reinado de su hermano y más aún durante la minoría de Alfonso XIII al que educó en la idea de que « un Rey no se equivoca nunca » y que « lo que el rey manda hay que hacerlo ». Y, según la autora, de no ser por los consejos de María-Cristina que, con su tacto, dominó en él la « sed de mando » Alfonso XIII no hubiera « sido un monarca liberal, con mentalidad moderna ».

Es curioso comparar el concepto en que, no digo la Corte, sino el pueblo, ha tenido a la Infanta Isabel y a la autora. Aquella ha sido, según las *Memorias*, una mujer muy adicta a una monarquía opuesta a todo liberalismo, muy pagada de sus prerogativas y nada dispuesta a querer comprender al pueblo. La infanta Eulalia está, por temperamento, más en comunión con los espíritus adelantados y es gran comprensora de las necesidades de su época. Sin embargo en España era considerada como un ser extraño dando lugar a leyendas y comentarios; en cambio « la chata » [3],

2. Los Cartujos sólo inventaron el « Morir tenemos » y eso para personas mayores de 14 años.
3. Término popular amistoso que no tiene nada que ver con determinada forma de nariz.

como la llamaban los Madrileños, estaba rodeada del cariño y la veneración populares y, no hace muchos años, no era raro ver a mujeres del pueblo arrodillarse ante la infanta Isabel cuando ésta bajaba de su coche. Y creo que es que los españoles son propensos a mirar con desconfianza todo lo que tiene sabor a *extrangis* y que por eso a pesar de todo lo que han podido hacer algunas princesas extrangeras no han sido queridas. Y si María-Cristina ha podido mantenerse durante la Regencia es por haber sido muy hábil en política y por la vida tan austera que ha llevado.

Su atractivo personal no era muy grande y es lo que hizo decir a Alfonso XII al conocerla : « Lástima que gustándome más la madre me tenga que casar con la hija. » (P. 50.)

Al estallar la guerra europea la prohibición real es levantada, pero la infanta Eulalia prefiere quedar en París y con entusiasmo cuenta la atitud de toda Francia donde « nadie esquivó su deber y donde todos trataron de superarse ».

Después de justificar a Primo de Rivera que ha sido víctima del mundo pequeño, decorativo y ambicioso de Palacio y de los que querían ejercer la dictatura por su cuenta, y después de cantar los elogios de Mussolini, la autora termina sus *Memorias* con la caída de la monarquía y la muerte de la infanta Isabel que, a pesar de estar paralitíca y enferma, prefirió refugiarse en Francia a aceptar nada de la República española.

La lectura de estas *Memorias* es útil por establecer de una manera clara la numerosa familia real española y sus diferentes parentescos con la de Montpensier. Son un continuo desfile de personas muy diversas por su condición social, por sus ideas y por su nacionalidad; y al hablar de ellas y al juzgarlas la autora lo hace con una perfecta ecuanimidad, ya se trate de su país, de un Papa, de un príncipe o de un representante de Lenine, y eso sin tener en cuenta la opinión que el mundo se hace de estos personajes, muchos de los cuales viven aún. Algunos no estarán muy satisfechos de verse juzgados de tal o cual manera, sobretodo entre los españoles. De este libro pueden sacar provecho no sólo el lector meramente curioso pero aún el historiador : en él se relatan los pequeños acontecimientos de la historia que dan la clave de algunos problemas políticos.

D. V. del R.

CHRONIQUE

— Nous avons eu l'occasion (1936, p. 65) de regretter la persistance d'une foi d'un autre âge en l'authenticité du *Chant d'Altabiscar*. Il nous est d'autant plus agréable de constater qu'il a paru en Espagne, à Pampelune, dans les *Talleres tipográficos La Accion Social*, en 1929, un livre où non seulement cette foi n'est point partagée, mais l'historique de la fraude parfaitement circonstancié dans une note très suggestive.

Ce livre de bonne critique, pourvu du « Nihil obstat » et de l'« Imprimatur », est une « obra premiada » (on ne dit pas par qui), due au « Dr D. Agapito Martínez Alegría, Canónigo-bibliotecario de la Real Colegiata », et a pour titre *La Batalla de Roncesvalles y El Brujo de Bargota*. Il s'agit, bien entendu, de deux opuscules distincts.

L'auteur ne partage point les opinions de M. Bédier, tant sur la topographie des lieux que sur les origines de *la Chanson de Roland* (p. 68). M. Bédier ne les partage plus tout à fait lui-même, et il faut attendre la nouvelle étude qu'il prépare. Ira-t-il jusqu'à reconnaître dans le poème qui nous est parvenu « l'indudable refundición de más antiguos cantares probablemente compuestos y cantados por los buenos Bretones para llorar la muerte de su amado Rolando, refundidos y ampliados después por los poetas peregrinos de Compostela » (p. 59) ?

— *Les Langues méridionales*, janvier-mars 1936 : Th. Barrère, *Agrégation et certificat d'espagnol, Rapport sur les concours de 1935*. — C. Pitollet, *Chronique espagnole* (notamment sur Larra et sur « La Exposición Lopista en Madrid »).

— *P.M.L.A.* September, 1935 : H. Chonon Berckowitz, *Un Joven de provecho : An unpublished play by B. Pérez Galdós.*

Sous la rubrique *Comment and Criticism*, J. Casalduero, *Marianela y De l'Intelligence de Taine.*

— Tomás García Figueras, *Lo africano en las comedias de Lope de Vega* (conférence donnée au Théâtre Cervantes à Ceuta). Impr. « Africa », Ceuta, 1935, 51 p.

— L'exposé que M. André Mounier, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux, directeur de l'Institut de Documentation économique et sociale, a fait devant l'« Union de l'Université, de l'Agriculture, du Commerce et de l'Industrie », le 22 février dernier (cf. *Bull. hisp.*, 1936, p. 254), a été résumé par l'auteur lui-même

dans la *Défense, Journal commercial, industriel et maritime* (Bordeaux, place Laîné, Bourse maritime) du 20 avril 1936.

Elle a été publiée depuis intégralement (Lisbonne, 1936).

— L. Spitzer, *(En)soñar un sueño*, dans *Vox Romanica, Annales Helvetici explorandis linguis romanicis destinati*, 1936, I, Band, Nr. I.

— *Revue d'Histoire ecclésiastique*, avril 1936 : J. Madoz, *L'authenticité d'un des nouveaux sermons de S. Augustin, confirmée par le concile de Séville de 619.* — M. Esposito, *Une secte d'hérétiques à Medina del Campo en 1459* (d'après le *Fortalitium Fidei d'Alfonso de Espina*). — L. Antheunis, *Un Jésuite anglais aux Pays-Bas espagnols : Sir Edward Stanley.*

— *Revista hispánica moderna (Boletín del Instituto de las Españas)*, Enero 1936 : J. de Siqueira Coutinho, *Os Portuguêses na Etiopia.* — A. del Rio, *Manuel Bartolomé Cossío.* — E. K. Mapes, *Escritos inéditos de Rubén Darío.* — *Bibliografía Hispano-americana.* Fr. Castillo Najera, *Breves consideraciones sobre el español que se habla en Méjico.*

— *Bulletin of Spanish Studies*, April 1936 : *Spain week by week* (4 déc.-26 févr.). — A Peers, C. r. sur *Antología de la poesía española e hispanoamericana*, de F. de Onís; *Historia de Catalunya, II, III*, de F. Soldevila, *Historical Evolution of Hispanic America*, de J. Fred Rippy; P. Penzol, C. r. sur *Pintura contemporánea desde Sorolla a Picasso*, de M. Abril; *Pedro Berruguete*, de R. Lainez Alcalá, etc.

— C. Pitollet, *Le tricentenaire de Lope de Vega* (*Revue de l'Enseignement des Langues vivantes*, mai 1936).

— M. Jean Baruzi, professeur au Collège de France, a fait en mai dernier (12, 13 et 15) trois conférences à l'Institut d'Etudes hispaniques de Paris sur l'*Histoire spirituelle de l'Espagne*, la première sur Cossío, les deux autres sur Luis de León.

— Demander les Catalogues des Librairies Díez Piernavieja (Jacometrezo, 63, Madrid), mayo 1936; Estanislao Maestre (Pozas, 14, Madrid), 1936.

— *Boletín de la Academia Española*, Marzo 1936 : R. Menéndez Pidal, *Don Emilio Cotarelo.* — A. G. de Amezúa, *Sandoval académico.* — R. de Maeztu, *La civilización española.* — E. Cotarelo, *Ensayo histórico sobre la zarzuela (suite).* — L. Riber, *El españolismo de M. Valerio Marcial.* — A. González Palencia, *Javier de Burgos, humanista y político.*

— L. Izaga, *El Padre Luis de Molina, internacionalista*, dans *Razón y Fe*, Enero-Abril 1936. — C. Bayle, *La vida social en la Colonia, según los « Libros del Cabildo de Quito »* (*ib.*, Abril).

G. C.

— Publications récentes :

A. Mez, *El Renacimiento del Islam.* — Traducción del alemán por Salvador Vila. Publicaciones de las Escuelas de Estudios árabes de Madrid y Granada. Serie A. Núm. 4. Madrid, Impr. de Estanislao Maestre, Pozas, 14, 1936, VIII-643 p. in-4°, 30 ptas.

Les sources inédites de l'histoire du Maroc, publiées par Pierre de Cenival et Philippe de Cossé-Brissac. Première série. *Dynastie sa'adienne. Archives et Bibliothèques d'Angleterre.* T. III, *mars 1626-1660.* Paris, Paul Geuthner, 12, rue Vavin; 1936. IV-704 p. in-4°.

Gilberte Guillaumie-Reicher, *Théophile Gautier et l'Espagne.* Paris, Hachette, 79, boulevard Saint-Germain (1935). IV-518 p. in-8° — *Le voyage de Victor Hugo en 1843. France, Espagne, Pays basque.* Paris, E. Droz, 25, rue de Tournon. 1936. Bibliothèque de la Fondation Victor-Hugo, III, IV-252 p. in-8°.

Don Guillém de Castro no pudo ser Alonso Fernández de Avellaneda. Réplica al Folleto de D. Emilio Cotarelo y Mori « Sobre el Quijote de Avellaneda y acerca de su autor verdadero », por Francisco Martínez y Martínez. Valencia de los Edetanos, MCMXXXV, 119 p. in-4°.

The Spanish Language, together with Portuguese, Catalan and Basque, by William J. Entwistle, M. A. London, Faber and Faber Limited, 24, Russell Square. VIII-367 p. in-8°. 12/6.

Chroniques de Jean Molinet, publiées par Georges Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie, et Omer Jodogne, archiviste aux Archives générales du Royaume. Tome II (1488-1506) Bruxelles, Palais des Académies, 1935. Académie Royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Collection des anciens auteurs belges. IV-606 p. in-8°.

Instituto de Valencia de Don Juan. *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*, por Don Luciano Serrano, O. S. B., abad de Silos. T. I et II, Madrid, 1935; t. II, Madrid, 1936. 448, 452 e 480 p. in-4°, 26 planches. 60 ptas.

31 juillet 1936.

LA RÉDACTION : G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXXIX. Octobre-Décembre. N° 4.

NOTES SUR L'HISTORIOGRAPHIE HISPANO-PORTUGAISE

(*Suite**)

II. — L'histoire ancienne du Portugal, d'après un Portugais du XVIIe siècle.

M. José Leite de Vasconcellos m'a communiqué jadis, à Lisbonne, un manuscrit acquis par lui et qui m'avait paru intéressant pour l'histoire de l'historiographie portugaise. Il y est question de la colonisation du Portugal par les Grecs après la prise de Troie. Pas de titre; mais en haut de chaque page un titre courant : *Nobreza dantre douro e minho.* Folio, papier. Le 1er folio (recto et verso) et le début du 2e portent une table, incomplète, des chapitres. Le reste du 2e folio est rempli par deux *Sonetos* et des notes d'autres mains. Parmi ces notes, celle-ci :

Faleceo o snr. d. p° Fra (?) da Maya a 9 de junho de 1698.

Or en bas du 3e folio recto (où commence le texte), il y a une note :

No anno 1691 a 25 do mes de Majo consedeo o papa hũ jubileo de sete dias p todos os annos em honor(?) de s. (...?...) eme confecei a 25 de majo Maya (signature).

Mais l'écriture n'est pas celle du ms. A la fin, signature : « An° (?) Machado da Maya ».

A ce ms. est joint un cahier garni de différentes choses, d'une autre écriture.

L'auteur du ms. serait donc Antonio (?) Machado da Maya; et le Maya qui s'est servi du bas du 3e folio comme d'un

* Cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 454.

livre de raison serait sans doute son fils; c'est le décès de celui-ci qui serait mentionné sur le 2e folio.

Voici quelques extraits qui donneront une idée du contenu [1].

F° 8°. ... Tanto que a cidade de troya foi destruida, os capìtaés gregos se poseraõ a vella . e entrando no mar oceano lhes deu huã tormēta que os fez diuidir e apartar (.) Olyses veo parar a lisboa e fundou aquella nobilissima cidade [2] que na Europa naõ tem igoal. Teucro veo ter ao Reyno de Galliza [3], e Diomedes cõ sua frota veo ter ao posto de Viana que está sìtuado no meo desta comarqua dantre douro e minho foz do mar do Rio Lymia tam nomeado dos scriptores antiguos e modernos. Aqui, desembarcaraõ, pera tomar alyvio do grande trabalho do mar onde ficou o capitaõ tam satisfeito da frescura da terra e dos bons ares della que determinou apousētarse nella e eternizar seu nome có alguã pouvacaõ insigne, e fundou a cìdade de Tuy, aqual por memoria e sembranca de seu pay Thideo, lhe pós nome Tyde aqual floreceo antigamente nesta comarqua dentre Douro e minho, e floriam do campo no lib. 2, cap. 7, diz que a cidade que ora chamamos Tuy, naó he aq̄ fundou Diomedis, porque esta de Tuy se chamou Ty. diciano como nome diminutivo, em comparacaõ da outra cidade. desta fundacaõ, da cidade de Tuy, fala Sylus Ital. lib. 3, Resende, lib. 1.

1. Je reproduis les accents autant que possible comme ils sont dans le ms. : ~ ou ') et à la place où ils sont marqués. Je sépare à la façon moderne, et sauf dans le cas d'élision, la préposition et la conjonction du mot qui suit, contrairement à l'habitude de ce ms. Je mets sous le c, quand elle n'est pas omise, la cédille, qui généralement est mise sous la voyelle suivante.

2. La fondation de Lisbonne par Ulysse est affirmée déjà par Isidore de Séville puis par Gil de Zamora (cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 34).

3. « Justinus Teucrum aedificasse non dicit, sed Hispaniae litoribus appulsum loca occupasse ubi nunc noya Carthaso est. Inde ad Callaeciam transiisse... » (A. de Resende). Cf. Justin, XLIV, 3.

Le ms. 943 de la Bibl. Municipale de Porto (n° 483 *bis* du *Catalogo ms. hist.*, p. 149), intitulé *Compendio historial y noticioso Catalogo de varia y aplasible historia...* (papier, in-4°), contient entre autres choses une *Breve recopilacion de las historias antiguas de Hespaña* (en esp.), écriture de la fin du xvie s., qui, après les rois d'Annius, parle de la fondation d'Orense, Tuy, Lisbonne, Cadix, Ségovie, Braga, Guimarães, Viana, Astorga, Barcelone, Carthagène (fol. 112n-124n). « Otro llamado Ulisses vino a aportar a la boca del rio Tejo el qual entrando edifico una ciudad sobre su ribera, llamada Vlisipolis. Despues los latinos la llamaron Vlisippo Salaria (*Salacia ?*) por causa de una villa frontera, ansi llamada. Otro llamado Menesteo n'al (natural) de Athenas... »

La croyance à la colonisation de la Galice par les Grecs est attestée par Braulion (*Esp. sagr.*, t. XXX, p. 385-95, cité par J. Pérez de Urbel, *Los monjes esp. de la Edad media*, p. 405). C'est Silius Italicus qui fait fonder *Tyde* (Túy) par Diomède, fils de Tydée (cf. mes *Hist. gén. de Esp.*, p. 55).

Il semble qu'on ait renoncé à toute précision sur la colonisation grecque en Portugal. Dans *O Livro de Alportel* (1929, cf. *Bull. hisp.*, 1931, p. 172), M. Estanco Louro, au chapitre intitulé « Epoca protohistórica ou história heróica » (p. 43), se contente prudemment de deux lignes : « *Gregos.* E possivel que os gregos estivessem na costa marítima da Lusitania, anteriormente à época romana. Daí para diante, certificam ali a sua estada, monumentos epigráficos. »

Esta gente se conservou moytos annos no seu modo de viver grego, e se foi estendendo polla costa de mar ate o Rio douro, onde fizeraó huá grande pouoacaõ chamada Gaya, fronteira donde agora está a cidade porto, e como depois viesem alii ter outras nacoẽs lhes chamaraõ Grayos, e depois corrompendose o vocabolo se chamou porto gallo, e ora se chama a cidade do porto cabeça desta comarca e ilha dantre Douro e Minho e della veo este Reyno de portugual a tomar o nome, esta foi aprimeira gente que pouuou esta comarqua, e nella fezeraõ muitas pouvacoẽs grandes e insignes alem da cidade de Tuy, daqual naõ ha noticia ni do lugar, onde fosse situada e os autores que dello falan (Fol. 9 v.) todos conclué que foi antre Douro e minho e algús dizé que foi edificada junto acaminha villa notauel desta comarqua, edificaraõ a villa de viana, e teueraõ sempre aquelle porto por bem afortunado.

Cap. 8. Dos custumes dos Gregos, prim^{os} pouoadores dantre douro e minho.

... pois os nossos gregos dantre douro e minho forão tam aficionados as armas, e luitar que todos seus exercicios eraõ de forcas como esgremir, luitar, correr, lançar a barra, nos conuites tinhaõ sempre gaiteiros, e os conuidados aleuantauáse da mesa e dauá hũ par de voltas, e tornauanse a sentar, e asi sayaõ todos ao terreiro, para festeiar aos circunstantes, os mocos faziaõ folias, em que cantauá louuores dos que morrian nas batalhas, oqual custume era muj usado nos espartanos, e segundo apontá Suydas, in Lexicon, Atheneo, lib. 15, cap. 8, Maxim. Tyrio serm. 3. [4], Tyraq. in lib. 6, cap. 29, eraõ distrissimos em espada e a daga, e asi na espada todas as nacoens daõ avantagem agente portuguesa que desta teue origê. O vestido que úsauá no tempo da paz era m^{to} cumprido e faldrado, criaua' o cabelo da barba cabeça (Fol. 10) e o que o tinha mais comprido se prezaua de mais gentilhomé e julio cesar por ser caluo trazia sempre huá coroa de louro pera encobrir aquelle defeito. Diz laym. [5], que neste tempo naõ se sabia nome ao furto, nem adulterio, porq todos viuiã em mujta honestidade.

4. Il s'agit des *Discours* de Maxime de Tyr, publiés par Henri Estienne en 1557. Quant au « Tyraq » qui suit, je ne puis l'identifier. Peut-être Cyriaque d'Ancone (+ 1450) dont Florian de Ocampo invoque le témoignage : cf. *Hist. génér. d'Esp.*, p. 113-4. Son *Itinerarium* a été publié en 1742 et ses *Inscriptiones et epigrammata graeca et latina* en 1747.

5. Le *Laymundus* inventé par Brito. Cf. Godoy Alcántara, *Hist. de los Falsos Cronicones*, p. 177, et surtout Nic. Antonio, *Bibl. vetus*, t. I, p. 453-8; cf. aussi Ewald, *Reise* (*Neues Archiv*, t. VI, 1881, p. 397). La biographie de Laymundus que ce dernier (après Antonio, note de la p. 454) signale dans un ms. de la Bibliotheca Nacional de Lisbonne (nº 353 de l'*Index Codicum Bibliothecae Alcobatiae*, Olisipone, 1775) est ainsi conçue :
« Laymundus presbi in lusitania ortus pacensis de generatione goto ꝯ+ capellanus fuit witize ɿ+ roderici regis... humilis bonus deuotus multa sciẽcia plenus colegit multa ex libris antiquiorib' de romanis de mundi primo

Foy sempre esta gente dantre douro e minho pouco amigua de medicos, e quando huá pesoa adoecia, apunhaõ na rua ou caminho publico, e todos os que pasauá enformádose la doença dauá seu parecer no remedio que se auia de fazer e desta manera faziaó tantos remedios ate que hú acertaua e sanaua, ou outro acabaua de matar.

Os que eraó sentenciados amorte os leuauá fora das cidades, eos apedreiauá ate que os matauá, e despois cubriaó seus corpos com pedras, e todos os que pasavaõ tinhaõ obrigaçaõ botar huá pedra, e ainda oje vemos nos caminhos mujtos montoẽs de pedras, que denottaõ este castígo de malfeitores.

Neste tempo naó avia dinheiro amoedado, e todas as compras e vendas que faziem, eraó com huás barras de ouro ou prata : os bateis emque pescauá eraõ hús çepos grandes cauados por dentro a modo de maseiras [6], e destes usaraõ sempre ate que Decio juno Brito, conquistou esta provincia.

Cap. 9. Dos segundos pouvadores desta comarqua dantre Douro e Minho.

principio de gotis de imperatoribus et pontificibus romanis ⁊ iubente vuitiza rege ordinauit opera sancti Isidori multa de lusitanis in suis colectis memorauit post cladem hispanie ad lusitaniā se recepit et in monasterio seu cenobio caulimana [?] prope emeritam habitum sancte religionis accepit ibique dño aflictam gothorum gentem asiduis precibus comendabat et post diutinam macerationem tandem in pace dni quieuit eius anima it cum deo amen. »

Il s'agit évidemment du monastère de Cauliana, ou « Cubillana, a dos leguas de Mérida » (Menéndez Pidal, *El Rey Rodrigo en la Literatura*, 1925, p. 134, avec renvoi à l'*Esp. Sagr.*, XIII, p. 241). Cf. Pérez de Urbel, *Los monjes españoles*, t. I, p. 257.

Le premier feuillet (après celui du titre) commence par les mots « ipē ⁊ scribit. Gelasius ppa dicens... » (quatre feuillets précédents ont été coupés), et porte en tête, d'une main postérieure qui paraît être la même que celle qui a écrit la note finale transcrite par Ewald et la biographie de Laymundus : « laymundus de imperatoribus ».

La biographie de Laymundus remplit un verso laissé en blanc par le copiste. Après quoi l'écriture primitive continue : « lexander nacione campan ? sede annis. VII. ... » Quatre feuillets, terminés comme indique Ewald : « ... siciliam veīes. ē defunct' ⁊ c... ». Le reste du feuillet laissé en blanc est à moitié garni par une note en portugais. Le feuillet suivant commence (même main ancienne que le reste) : « Gregori' natōne bñeuentan'... » Après six feuillets, deux feuillets blancs remplis postérieurement de notes et de citations; et enfin trois feuillets qui recommencent « Alexand' natōne cāpan'... » et terminent encore : « ī siciliā vēiēs. ē deffuct' ⁊ c. »

En bas du titre, même main que la note « Non est Laymundi opus »: « Notabis hinc Laymundum ita dictum, hunc librum esse conscriptum eodem stylo, et phrasi in prope 3. saeculis, quae illi posteriora fuere... conf. Biblioth. Hisp. V. Tome II. 332. » (référence à la 1re éd.; voir l'éd. de Pérez Bayer, 1788, t. I, p. 453).

Quoi qu'en disent les notes transcrites par Ewald, cette histoire des papes et des empereurs n'a rien de commun avec le *Chronicon Mundi* de Luc de Tuy. Il n'y est nullement question de l'histoire de l'Espagne.

La biographie que j'ai reproduite ci-dessus a donc été mise par erreur, ou par fraude, en tête du livre authentique de Laymundus. Elle a été fabriquée, en tout cas, pour légitimer les élucubrations mises sous son nom par Brito, qui était moine à Alcobaza.

On voit, par cette simple référence au pseudo-Laymundus, l'autorité dont il jouissait au temps où fut composé le ms. de M. J. L. de V.

6. *Maceiras*, « pétrins, huches ». Plus loin, lire *açoute*.

... (Fol. 10r) ... Abydes (,). veo sobre espanha hú acoute e perseguicam a maior que antes nem depois socedeo depois do geral diluuio, porque comecando a fazer excessivas calmas deixou de chouer vìnte e seis annos, pello que se dantes se despouuou hespanha pello geral diluuio agora fez o mesmo, e chegou atal que aterra se sequou detal maneira e asi as fontes que naõ auia rio que correse com esta tam forte aduersidade os pobres que naó podiaó mujto se acolheraõ con tempo, hũs afrança outros a Africa e a Italia, e a maior parte se acolheo a esta comarqua dantre Douro e Minho e galiza que com seus ventos septentrionais se poderaõ sostentar e conseruar, pella mujta abundancia de fontes q̃ nella ha . os riquos que ajudados de suas prosperidades, se poderá conseruar algũ tempo agardando milhoria, todos pereceraõ miserauelmente, porq quando quiseram caminhar, acharaó polla terra grandes aberturas e gretas da grande sequedade, e naó poderaó caminhar né acharaó que comer, de modo que afora os lugares acima ditos, naõ ficou em todo Espanha anima viuẽte racional nem irracional que naõ perecesse, depois vindo grandes ventos e tornoês comecou a chouer e logo espanha se tornou a pouoar em breue tempo, desta destruiçaó de Hespanha trata floriaó do Campo, Vaseu. lib. 1°, cap. 10. Brito lib. 1°, cap. 24. Resende nas antiguidades da Lusitania lib. 1°. Garib. lib. 3, cap. 1°, de modo que tendo os Gregos pouoada esta comarqua os Espanhoes que fugiraõ desta desauẽtura se acõmodaraõ com elles e foi a segunda pouuacaõ q nella ouue.

(Fol. 11). Cap. 10. Como os Gregos de Galiza vieraó em companhia de Teucro entrará antre douro e minho.

... Os gregos que habitauaõ em Galiza que vieraõ em companhia de Teucro, teueraõ enueja ao sitio dantre douro e Minho e em som de guerra passaraõ o Rio minho que diuide esta comarca do Reyno de Galiza, e comecando a estenderse polla terra aproueitandose do que achauá como cousa sua, disto acudiraõ os moradores dantre douro e minho, e trauouse antre elles huã grande peleja onde morreo mujta gente de parte a p̃arte e foi a maior e primeira batalha q ate aquelle tempo ouue em portugal, mas os galegos que ficaraõ viuos tornaraõ a dar volta do mao trato que acharaõ na nosa gente e laymun. lib. 2, nos pinta esta guerra, cõ as palauras seguintes. Caleci ultra mìniensis melioris provinciae cupidìtate fluuium transierũt, et cum Brachorum bona disipassent, occurrentes ceteri, comittitur pugna, dira cruenta, sanguinosa, mortuo ꝝ hominũ repleta corporibus, quipe utriq greci bene morati, habiles ad pugnam, et sic nulla alia his temporibus lecta.

Era esta gente dantre douro e minho muj destre en atejar [7] por

7. Je ne suis pas sûr de bien lire : il s'agit d'un équivalent de l'esp. *otear*, au moins pour le sens.

agouro e adeuinhar o que auia de vir, dentro nas entranhas dos animais que sacrificauaõ, nos conuites nenhuma carne era de mayor estima que a de Bode, e como tal a sacrificauaõ a seus deoses, o modo de suas mesas eraõ redondas, e ainda nestes nosos tempos se usa dellas entre lauradores, o seu beber era agoa, os seus idolos a que tinhaó mais deuoçaõ era Marte auogado das guerras, e a Mincrua auogada da elloquēcia, a estes sacrifacauaõ as maõs descisas [8] dos īmigos que prendiaõ nas batalhas, aos quais sacrificauan tamben quando determinauã continuar guerra por muito tempo, pera saberē dos sinais que visé se seriaõ vencedores se vencidos, porq nas cousas do mundo nenhuá he isenta de mudancas.

Cap. 11. Como os Africanos vieraõ pouoar esta comarca, e foraõ os terceiros pouoadores delle e fundacaõ da cidade de Braga...

Cap. 12. Como os Gallos Celtas vieraó pouoar Antre douro e minho...

Cap. 13. Como os Bracharenses sabendo da vinda do(s) Celtas se poserá em armas e desbarate que oune na passage do Rio Lymia...

Cap. 14. Como os Gallos celtas turdetanos fundaraõ a villa de Guimaraēs...

Cap. 15. Como os portugueses dantre douro a minho entraraõ em Galiza e fundaraõ a cidade de Tuy...

Cap. 16. Como os portugueses dantre douro e minho entraraõ por galiza e fundaraõ a cidade de Iria e desbarataraõ os galegos...

Cap. 17. Como Anybal capitaõ de Cartago veo buscar gente de guerra a esta comarca dantre douro e minho...

Cap. 18. Como os portugueses dantre douro e minho ellegerã por capitaõ a pymano e das batalhas que teueraõ com os Romanos...

Cap. 19. Como Decio juno Bruto veo prouar a maõ com os portugueses dantre douro e minho e do q niso pasou...

Cap. 20. Como Decio juno Bruto guiou seu exercito para Bragua e do que lhe aconteceo...

Cap. 21. Como decio juno Bruto cercou a cidade de Acitania...

Cap. 22. Como Norbano Caluio capitaó Romano foi desbaratado e morto pollos moradores dantre douro e minho...

Cap. 23. Como e emperador Octauiano mandou seu exercito sobre a cidade de Braga. e do q niso se pasou...

Cap. 24. Das condicoes com que se concluyraõ pazes entre Bracharenses e romanos...

Cap. 25. Dos sacrificios que faziam os portugueses dantre douro e minho...

Cap. 26. Como hú portugues dantre douro e minho foi visitar a Tito liuio e a outro poseraõ statua em Roma...

8. Lecture douteuse.

Cap. 27. Como o emperador vespasiano mandou fazer obras nesta comarqua dantre douro e minho...

Cap. 28. Como no tempo do Emperador Adriano se aleuantaraõ statuas a dous portugueses dantre douro e minho e ao mesmo emperador...

Cap. 29. Das memorias q ha nesta comarqua dantre douro e minho do emperador Trayano e como asolou as cidades de lamego e Acitania.

Cap. 30. Como o apostol santiago pregou o sagrado evangelho nesta comarqua dantre douro e minho, e foi a primra parte de hespanha onde se pregou.

Cap. 31. Como sam pº de Rates foi ordenado em bpõ pello apostolo Santiago e foi o primeiro arcebpo de Bragua.

Cap. 32. Como sam Torcato discipolo do apostolo Santiago foi bispo de Acitania e seu martyrio.

Cap. 33. Como sam pº de Rates foi resuscitado pello apostolo Santiago...

Cap. 34. Dos bispados que foraó subditos a metropolitana igreia de Brachara Augusta primas...

Cap. 35. Dos concilios celebrados na metropolitana igreya de Braga primas...

Cap. 36. Como no Concilio de lugo foraõ repartidos os lymites e jurdicoés dos bispados dantre douro e minho e outros da lusitania...

Cap. 37. Em que se rellata o segundo concilio Bracharense em q presidio saõ Martinho metropolitano de Braga...

Cap. 38. Em que se rellata o terceiro concilio Bracharense que se fez por mandado del rei Bamba presidindo nelle Leodigio bispo de Braga...

Cap. 39. Em que se faz mancaó de outro concilio Bracharense que posto q fosse prìmeiro que os atras naõ se conta no numero dos concilios.

Cap. 40. Como as primeiras molheres que padeceraõ martyrio polla fee de xpó foraó naturaes desta comarqua dantre douro e minho ẽ naturaes de Bragua...

Cap. 41. Como foi achado a sancto corpo de Eufemia natural dantre douro e minho...

Martyrio de sancta Eufemia...

Cap. 42. Como a monarchia e grãdezas deste Reyno de portugal teueraõ principio dantre douro e minho e a esta comarqua se deue a honrra dellas.

Cap. 43. Da instituicaó do Bispado de dume que está nesta comarqua dantre douro e minho e qual foi o prº bispo...

Cap. 44. Como sam Victor, Torcato, Siluestre, [s. Vitruvo][9] Cucufato, e sua irmã susana, naturais dantre douro e minho foraõ martyrisados polla fee de xpó...

Çap. 45. Como sam Damaso primeiro papa espanhol foi natural desta comarqua dantre douro e minho...

Cap. 46. Como a cidade de Briteiros foi destruida pellos mouros, dos bpós que nella ouue e solar dos Bambas...

Cap. 49. Como o conde dom Anrique foi com a gente dantre douro e minho conquistar a casa sancta de Jherusalé com mao armada...

Cap. 50. Como o conde dom Anrique com a gente dantre douro e minho tomou a cidade de Lamego aos mouros e prendeo o Rey della com sua mulher [10].

On sait que pour Herculano la nation portugaise commence avec la Reconquête, sans qu'il y ait lieu d'en chercher les origines dans la *Lusitania*, ni latine, ni grecque, ni primitive [11]. Il n'en admet pas moins que les Phéniciens avaient occupé la plus grande partie de l'Espagne à une époque antérieure à Homère, tandis que de petites colonies grecques s'établissaient sur divers points maritimes, notamment sur les bords du Miño et du Duero, remontant par les embouchures; et dans les coutumes, ajoute-t-il d'après Strabon, apparaissent des vestiges d'influence grecque. Mais tout cela, une page [12] lui suffit pour le dire.

III. — Ocampo, Medina, Marineo, Guevara et Mexía critiqués par un contemporain.

Les extraits que je publie ci-après et dont René Costes a tiré parti dans ses études sur *Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint* (*Bull. hisp.*, 1920-1921) et sur *Antonio de Guevara, son œuvre* (Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes hispa-

9. Ajouté après coup.

10. Suivent huit chapitres, dont le dernier est intitulé « Das merces que os Reys deste Reyno fizeraõ aos cidadaos da cidade do porto ».

11. « Rejeitando do nosso trabalho, como extranha a elle, a historia de todas as raças ou sociedades de qualquer parte da Hespanha anteriores á existença da nação portuguesa como individuo político... » (*Introd.*, p. 12 du t. I, 5e éd.)

12. P. 17.

niques, fasc. X, 2, 1926, p. 171), avaient été transcrits par moi littéralement du ms. Add. 28.434 du British Museum [1].

L'analyse que donne de ce texte le *Catalogue* de Gayangos [2] ne fournit qu'une idée très imparfaite du contenu. Il y a cinq parties consacrées respectivement à Florian de Ocampo, Pedro de Medina, Lucio Marineo, Antonio de Guevara et Pedro de Mexía. La date du *Libro de grandezas y maravillas de España*, 1548 [3], n'en fixe pas, comme croyait Gayangos, le *terminus a quo*, et pas davantage celle de *Cartas censorias*, 1549, puisqu'il est fait allusion à Pedro Mexía comme étant mort, ce qui nous reporte après le 7 janvier 1551 [4].

Il ne pouvait être question de reproduire en entier ces « Annotations »; il suffisait d'en faire connaître le plus intéressant pour donner une idée de l'ensemble [5]. Je transcrirai en second lieu, et à part, les inscriptions que j'ai trouvées tout au long de ces dissertations. On aura ainsi une idée de ce qu'étaient non seulement la critique historique, mais aussi l'épigraphie à l'époque où Zurita, Morales, Garibay, et plus tard Mariana, se mettent au travail. Elle est déconcertante à coup sûr, cette critique qui repousse Annius et ses fictions, pour introduire Lucius Dexter et Maximus, évêque de Saragosse [6].

1. Je résous généralement les abréviations, sauf les plus typiques, et je supprime les ponctuations parasites, asymétriques ou encombrantes, en ajoutant entre ( ) celles qui sont indispensables. Je laisse les minuscules aux noms propres, tout en mettant des minuscules à la place des majuscules arbitraires (noms communs ou autres mots quelconques). Je sépare la préposition de son complément, qui d'ordinaire s'y trouve joint; de même pour l'auxiliaire et son participe (*ahecho=ha hecho*). J'écris en un mot *porque*.

2. T. III, p. 320, nº 44 : « Anotaciones á la cronica del Maestro Florian de Ocampo. » The work, wich is anonymous begins abruptly with the words. « Anotacion primera. Florian de Ocampo en el segundo capitulo de su historia. » It bears no date but the hand writing belongs to the latter half of the sixteenth century; The *Grandezas de España* by Pedro de Medina, a native of Seville, printed for the first time at that town by Domenico de Robertis, 1548, fol. being frequently quoted. Ff. 223 to 344. »

3. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 153.

4. Cf. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint* (1913), p. 74.

5. Je mets en italiques les passages qui, à mon sens, méritent surtout l'attention.

6. Voir l' « Anotacion treinta y quatro ». — L'*Hist. de la Lit. esp.* de J. Hurtado et A. González Palencia (3e éd.) contient une page sur les Fausses chroniques de la fin du XVIe et du début du XVIIe siècle (p. 712-4), d'après l'*Hist. de los Falsos Cronicones*, de Godoy Alcántara. C'est forcément incomplet, mais on peut au moins s'y faire une idée de cette littérature très spéciale, qui répondait à des besoins puérilement religieux, étroitement nationaux ou locaux, et qu'on aurait tort de passer sous silence dans une histoire littéraire, voire dans une histoire tout court.

De qui sont ces pages ? Des indications que l'on trouve en note me feraient croire qu'elles peuvent être attribuées à Lorenzo de Padilla, sur lequel je renvoie à l'article que je lui ai consacré dans le *Bull. hisp.* en 1914 (*Lorenzo de Padilla et la pseudo-histoire*) [7].

La *segunda Parte* est précédée d'une sorte de préface adressée à de « Muy poderosos señores » que l'on qualifie d'*Alteza*, appellation reproduite en tête de la Tercera Parte. Il s'agit évidemment d'un couple princier, appartenant à la famille royale, auquel l'auteur, chose plaisante encore, avait recours dans son action contre les erreurs historiques ou ce qu'il considérait comme tel. A ce même couple il avait dédié son travail, c'est probable, dans un prologue plus explicite, malheureusement disparu avec le début de la première partie (qui commence avec l'*Anotaçion tercera*, sans préambule).

On peut inférer de là que l'auteur s'adressait à Philippe II et à sa seconde femme, Marie Tudor, qu'il épousa en 1554 et qui mourut en 1558. Il ne peut être question de la première, Marie de Portugal, morte en 1545; et comme Philippe II et Marie Tudor devinrent roi et reine de Castille en 1556, ce serait donc avant cette date que la dédicace leur aurait été adressée, alors qu'ils n'étaient que prince et princesse des Asturies.

I. — Sur Ocampo.

Ms. Add. 28.434 (Fol. 226v). *Anotaçion tercera.*

A los quatro capitulos [8] hace mencion de tubal venir a poblar en España y ser origen de setubal en portugal y de tudela de nauarra (.) en esto sigue a las cronicas despaña mas no dan raçon mas que de la consonancia del nº [9]. Si estos pueblos fueran tan antiguos como los authores a quien sigue diçen (,) Strabon y plinio y tholomeo y Solino hicierā dellos mencion algª destos pueblos

7. Cf. aussi mon *Mariana historien*, p. 227.

8. La numérotation des chapitres correspond à celle de l'éd. de 1543. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 102. Mon exemplaire, qui est celui qu'annonçait le *Catálogo* 608 de Joseph Baer (Francfort a M.), nº 563, comme étant une deuxième édition rare, non citée, est conforme à celui que décrit Salvá; le dernier *j* de *MDX liiij* y a été ajouté à la main comme dans celui du British Museum. Manquent les cinq derniers feuillets de la table. Il s'agit donc, en somme, d'une seule et même édition.

9. *nombre*.

como azen de noëlas y noeglas que edifico en españa noe [10] *de quien ansi mismo haze mençion veroso avnque algunos quieren deçir, no ser autentico el libro de veroso, y engañanse* porque de mas de parecer por Josepho en sus anotaciones contra apion conbienen con el en lo que dixo despaña tolomeo y solinio y strauon y los bien auenturados san geronimo y sant agustin en la ciudad de Dios y en otras historias (.) *lo que gloso Annio y otros atribuiendo a veroso tienen raçon y no se deue ny deuia poner en historia las cosas que pnto* [11] *por de veroso frai juo annio de biterbo* [12] ni se deuieran poner en este capitulo loql dixo que tubal diuidiesse a los españoles el año en doce meses y 375 dias por que a lo q̄ dize annio que imito en esto tubal a los caldeos no pudo ser por que los caldeos no comencaron su policia en esta saçon sino mas de doçientos años adelante que reino y los goberno nino...

(Fol. 227v). *Anotaçion quarta.*

Asi mismo en el quinto capitulo se trata q̄ spaña no se llamo hiberia del rio Ebro sino del nombre del rio tinto que atrauiesa el condado de niebla que muchos no llaman a este sino brio y no ybero . ya que algund autor lo diga no fuera raçon de ponerse pues todos los autenticos authores sin discrepar ninḡ dicen q spaña fue llamada yberia del rio Ebro que casi la atrauiesa toda por la parte oriental y son authores desto plinio lucano Iustino diodoro siculo marciano apiano alexandrino y otros muchos ni fuera raçon seguir en este cap̄. a priciano en lo que dixo que fuese el origen de los yberos que abitaron en la asia entre los mares del monte y caspio [13] que es parte de la tierra de los Tartaros despaña porque priçiano no fue historiador sino gramatico [14]

10. Cf. *Mariana historien*, p. 282; *Bull. hisp.*, 1933, p. 343. Les atlas (celui de J. Perthes par exemple) mettent *Noega* là où est la moderne Noya (Galice) et *Noega Ucesia* à l'emplacement de Pravia. Madoz fait de *Noela* Noya, et de *Noega* Pravia (v. *Noego*, *Noela*, *Pravia*).

11. *presento*.

12. Ainsi, l'auteur, tout en défendant Bérose, rejette les fantaisies mises par Annius sous le nom de cet historien (cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 67). Mais comment les distingue-t-il ? et quel est son critère, puisque les fragments authentiques de Bérose n'ont rien de commun avec les assertions que lui attribue Annius ? C'est ce que l'auteur explique à l'*Anotaçion sexta*.

En ce qui concerne Tubal, je trouve dans un livre qui date de 1838, *De l'Ibérie ou Essai critique sur l'origine des premières populations de l'Espagne*, par L. F. Graslin (Paris-Leleux, un ex. à la Bibl. mun. de Bordeaux) cette assertion : « Alph. Tostat, évêque d'Avila (Abulense), introduisit en Espagne l'hypothèse, née en Italie au XIVe siècle, de la colonisation de l'Espagne par Tubal. » (P. 17.) Mais il y avait longtemps que les Espagnols la connaissaient, cette hypothèse (cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 32) quand *El Tostado* († 1455) la formula à son tour, et ce n'est pas en Italie qu'elle a pris naissance.

13. *Sic. Y* est de trop. Le *Mons Caspius* séparait l'Arménie de la Médie.

14. Chacun son domaine et sa compétence ! L'auteur ne se faisait pas une haute idée de l'esprit critique des « grammairiens ».

y del origen destos gentes haze mençion strabon y dize que fueron de los scitas y trae mas raçon porque confinaria con esta provincia y no se yo como en esta sacon auian de atrauesar estas gentes desde espana a yberia a poblar y atrauesar para ello a toda europa. La consonancia del nōbre yberia que tubo en esta saçon asi mismo Espana le hiço a priciano poner esta adiuinança [15].

(Fol. 227ᵛ). *Anotaçion quinta.*

Al sesto capº haciendo mencion de Jubalda [16] reinar en españa el mismo florian [17] confuta a annio lo que dixo que las sierras iubedas fuesen el mole de Gibraltar *y pues le consto que en esto yerro annio no fuera raçon seguirlo en lo demas que dixo despaña contra lo que escriuieron historiadores autenticos.*

(Fol. 228). *Anotaçion sesta.*

En el septimo capº no fuera raçon de dar por autor a Veroso en decir quel tratase pasar muchos naturales despaña a poblar en Africa porque *esto annio se lo leuanto a veroso por quel no se*

15. Cette « adivinanza » avait été avancée par Jean de Girone et a été défendue par le P. Fita (cf. *Hist. génér. d'Esp.*, p. 52). Mais il s'agissait pour Jean de Girone comme pour le P. Fita d'une émigration des Ibères du Caucase en Espagne; pour Florian, c'est l'inverse qui se serait produit (cf. p. 57 de l'éd. Cano, t. I). Sa théorie à ce sujet est conçue dans le même esprit « panhispanique » qui l'a mené à faire beaucoup mieux en ce sens. J'ai noté (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 123) que, dépassant les prémisses d'Annius, il avait fait fonder Rome par des Espagnols. Rihuerga l'avait, à vrai dire, précédé dans cette voie, puisqu'il déclare dans sa *Recoleccion* (de 1525, cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 71-5) : « Sicano q̃ere dezir aq̃xado travajado, este en vida de su padre llebo despana a italia algunas colonias a su tia rroma, por cuyo onor todas aquellas gentes fueron llamadas sicanos, y despues los sicilios y ytalianos... » (Fº 46.)

Mais il y a eu plus fort encore. Dans un ms. 651 de la Bibl. mun. de Porto (nº 483 du Cat. ms. hist., papier in-4º, xviᵉ siècle), intitulé *Cronología de antes y despues de la vida de Christo*, et où il n'est du reste pas question des rois d'Annius (c'est donc l'œuvre d'un indépendant), on trouve, vers le milieu, une dissertation d'une vingtaine de feuillets, dont je détacherai seulement ceci : « Hemos reservado para este tiempo la prueba Real de los Reyes de Espana que lo fueron de todo el occidente al qual dieron leyes i Reyes. De los primeros que tuvo despues de Tharsis hace memoria Platon en su atlantico; i de los succesores hasta Hercule i Pirene hemos hecho demostracion. Agora por quanto Diodoro escrive haver sido Vrano (o cielo) el primero que reduxo sus vassallos de las selvas a las ciudades, probaremos que siempre en los siglos despues tuvo España serie i linea continuada de Reyes hasta el Nacimiento de Cristo. » Plus loin : « *Origen de todas las Fabulas de Grecia, tienen su principio en España.* Probaremos primero el Reynado de Vranio en España; ꝛ luego veremos como los Griegos fabulosos fueron texiendo las Fabulas deste Principe ꝛ sus hijos, ꝛ confundiendo sus Abuelos con sus nietos; ꝛ los tiempos ꝛ edades de todos. Diodoro siculo es el que dexo escrita esta narracion toda en el libro tercero ꝛ capitulo cinquenta i seis i los siguientes i dice : jam postquam de Atlantijs mentio facta est... »

16. Iubalda est le nom donné par Annius. Ocampo le transforme en Idubelda et Idubeda.

17. Ocampo. Cf. *Bull. hisp.*, 1906, p. 191. Celui qui m'a reproché de désigner Ocampo par son prénom était sans doute peu au courant.

derramo a tanto ni hablo mas que de la historia de los caldeos segund Eusebio y san grmo y Theophilo y todos los autenticos autores tratan y acidentalmente hablando de cada vno de los monarchas de asiria dize los principes que reynaron en los tiempos de aquel en los otras provincias del mundo mas no habla otra cosa particular dellos sino en la parte que reino cada vno (.) por la consonancia del nombre de brigo que reino en españa no fuera raçon q̄ en este capº sin mas fundamento de historia sepusiera [18] auer origen de españa los frigios de quien proçedieron los troyanos por que si mirara a estrabon en su septimo libro, hallara, dando por autores a socrates y a posidon, como el origen de los frigios fue de la tracia, tierra comarcana de constantinopla, que al presente llamamos Romania (,) y que a lo que asi mismo dixo annio llamasse brigos las gentes que auitaron al principio de ytalia junto al rrio Tarro en la tierra de niça o parte de Saboya (,) no llamaron a estos sino brigantos segunt veran por Strabon, en su quarto libro (.) y avnque se llamaron brigos mas era menester que la consonancia del nombre [19].

(Fol. 229). *Anotacion 8taua.*

Tratando a los diez capº la opinion de annio que dice no ser natural despana gerion no fuera raçon de seguirlo [20] pues no dio autor fundado porque todos los que hacen mençion de gerion que no son pocos asi historiadores como poetas no dicen ser estrangero sino natural y rey. Ni menos basta la consonancia de su nombre como la del conõbre para quel fuese origen de la ciudad de girona porque el no vino en la spaña citerior donde es girona sino en la ulterior y en lo vltimo de la betica segund que dizen los que del hazen mençion en especial seneca en su primera tragedia [21].

18. *Sic* (*supusiera*).
19. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 120.
20. Le fait est que Florian n'est nullement convaincu de ce qu'Annius avance là, je l'ai déjà fait remarquer (*Hist. gén. d'Esp.*, p. 110). « No tengo yo por muy firme que Gerion... fuese extrangero como lo quiere hacer aquel Beroso y su Juan de Viterbo... » (P. 83 de l'éd. Cano.)
21.

Inter remotos gentis Hesperiae greges
Pastor triformis litoris Tartesii
Peremptus...
(*Hercules furens*, v. 235-8, éd. Peiper-Richter)

Cf. dans *Agamemnon*, v. 887-8 (*ibid.*) :

Hesperium pecus Geryone
Spolium triformis.

(Fol. 230). *Anotaçion honçena.*

A los catorce cap^os hablando de hispal subçesor de hercules reprehende a los cronicas despaña por que dizen quel origen de seuilla fue Jullio Çesar y es asi como ellas diçen porque hispal (,) la que tubo el nōbre deste (,) no es la misma Seuilla (,) sino los edificios que permaneçen vna legua de Seuilla junto al monesterio de Sant isidro. Esta ciudad de hispal *como tengo fundado en la primera parte de las cronicas despaña que tengo colegida*[22] fue destruyda por evandalos et permaneçio la colonia de Julia romulea. la qual distingue muy bien plinio, que diçe ser hedificada a la mano siniestra de hispal[23].

(Fol. 243). *Anotacion treinta y quatro.*

En su primero libro se an gastado quarenta cap^os no chicos que avn que lo fueran bastara en los veynte a tratar de todo lo pasado en españa hasta la venida de la gran seca que obo en españa y habla confusamente açerca de los tienpos en que fue, que el dice congeturar ser a los 1633 anos de xp̄o antes de su nacimiento. En lo qual se engaña por que *desta gran seca demas de tratallo ñras coronicas lo scriuieron particularmente luçio dextero a quien el glorioso sant gr^mo dedico la obra de sus varones illustres que fue spañol, y tanbien trata dello maximo obispo de çaragoça*[24] *y discrepan maximo y dextero en 150 anos por que destero dice que fue casi trecientos y cinq^ta años adelante de lo que dice florian y maximo casi quīs*[25] *años adelante, de manera que fue mucho adelante de lo quel dize*[26]. Es cierto que açerca de los tienpos en el primer libro mediante Anio truxo buena q^at[27] en ello mas en el segundo anda obscuro mediante no tratar anio destos tienpos.

22. Cela peut s'appliquer à l'une comme à l'autre des deux rédactions de l'*Historia* ou *Antigüedades de Espana* de Padilla que représentent les mss. 5571 et 2775 (cf. p. 13 et 26 de mon article déjà cité) : la *Primera parte* va, en effet, de part et d'autre, jusqu'à la mort de Ferdinand III.

23. Suit une inscription : M. Avrelio Vero Caesari &.

24. *Mariana historien*, p. 227, et *Hist. gén. d'Esp.*, p. 75. J'ajouterai que Boades, en 1420, déclarait n'avoir pu trouver, malgré toutes les recherches, le livre dans lequel Dexter avait écrit « moltes histories de coses pasades del mon » (p. 48 du *Libre dels fets darmes de Catalunya*). Quant à l'édition de 1651 par Bivar, cf. Morel-Fatio, *Romania*, t. IV (1875), p. 13, et *El Libro de Alixandre* (Dresden, 1906), p. IX.

25. *quinientos.*

26. Dans les trois rédactions que nous connaissons de l'œuvre de Padilla touchant l'histoire et les antiquités de l'Espagne (cf. l'article cité, p. 44) l'écart entre Dexter et Maxime est porté à deux cents ans. L'une d'elles (ms. 5571) porte à trois cent cinquante ans l'écart que notre auteur met ici entre Ocampo et Dexter; seulement elle ne nomme pas Ocampo et porte seulement « algunos quieren decir que fue esta seca de 350 anos antes » (p. 26).

27. *quenta.*

(Fol. 244). *Anotaçion treyta y siete.*

En el quarto del segundo libro trata del origen de la villa de Rosas en Catalunia y dice ser de los griegos de rodas y es asi mas despues se mezclaron con ellos los greigos de marsella o focenses (.) *Comiença en este ilbro a tratar con nuevos authores* (.) *El vno es frai gil de çamora* [28] *y el otro es juliano diacono* [29] *y siguiendolos trata cosas muy particulares y agenas de historia* (.) *y en la verdad no se deuen seguir authores que no conste ser autentico lo que diçen* (.) *de frai gil de çamora yo e visto obra suya dedicada al rey don sancho hijo del Rey don alonso El sabio* [30]. *Pero no lleva el fundamento que conbiene a historia* [31]. En este capº hablando de quando hollaron la mar los frigios (,) quieren haçer a estas gentes naturales despaña, como a otras muchas a hecho, y la causa que da es por que se llamaron brigos por otro nõbre y que fueron naturales despaña [32]...

(Fol. 245ᵛ). *Anotaçion treinta y ocho.*

... Ansi que yo tengo por fabuloso esto y tomar nᵉ [33] estos montes perineos destos fuegos y atengome a lo que dizen nuestras cronicas que tomaron su nᵉ de perino que ellas llaman pirros (,) a quien dexo hercules el griego por Rey en parte despaña de quien plinio haze mençion *y asi es regla de historia que quando el nᵉ de algund rio o prouincia o pueblo es conforme con el de algund principe que aya reinado alla* (?) *se a de tener que lo ouo del* [34], diodoro siculo y silo ytalico y muchos poetas por la consonançia del nᵉ perino destos montes ynuentaron esto de los arroyos de plata, y avn si no me engaño silo ytalico no dize sino que de vna doncella se llamaron pirineos.

(Fol. 248ᵛ). A los treçe capºs haze mençion de la venida que hiço en españa teardeo [35] caldeo capitan de nabuco con grande armada y por la consonancia del nᵉ quiere fundar queste hedifico a tarra-

28. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 123.
29. Cf. *ibid.*, p. 124.
30. Cf. mon travail *De operibus historicis Iohannis Aegidii Zamorensis* (Bordeaux, Féret, 1913).
31. L'appréciation ne manque pas de piquant.
32. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 120.
33. *nombre.*
34. Principe extravagant, qui paraît avoir été celui d'Annius lui-même et avoir guidé Ocampo !
35. *Tearco* (plus loin *tarco*, puis, fº 255, *ytarco* deux fois). Le texte de 1543 porte *Taraco;* de même celui de Cano.

gona y es contra toda la historia autentica porque tratan su origen de tarragona neyo y publio cipiones capitanes romanes y si tarragona fuera hedificada antes que dellos tuviera dos nõbres por que esto husaron los romanos a los puebloc que hedificauan el quellos le ponian y el que solia tener [36] y asi llamaron Tirica agusta y a Julia libica y fabençia barano [37] y otros muchos conõbres a los pueblos que hedeficaron con su nᵉ antiguo.

(Fol. 249). *Anotaçion quarenta y seis.*

... segun strapo trata este tearco no solamente corrio la costa del mar mediterraneo mas paso el estrecho y saco gente en la costa oçidental y señoreo mucha parte de la españa vlterior y si yo no me engaño estos fueron los almonices [38] que dicen nuestras chronicas y tanbien su naturaleza que dizen ser caldeos (.) no se como pueda decir florian ser fabuloso lo que tratan açerca de la venida destos almoniçes ñras coronicas.

(Fol. 249). A los quinçe capᵒs [39] trata vna harto nueva cosa de historia porque dice que en esta saçon y tienpo conquistaron los cartaginenses la isla de ybiça y fundaron en ella su ciudad principal (.) *es cosa ymposible porque hasta muchos años adelante como mostraré no obo nᵉ ni memoria de los cartaginenses.* En esta saçon los fenices bien creo yo que conquistarian a ybiça porque eran señores de la mar y que dexarian en ella alguna colonia de sus gentes como hiçieron en çeçila y greçia y africa a la misma carthago y esta es la verdad.

(Fol. 252ᵛ). *Anotacion cinqᵗᵃ y tres,*

... dice asi mismo que otro pueblo principal destos çeltas llamado arunçe es mora de portugal [40] y engañase que por su graduacion y consonancia de nombre es aroche tierra de seuilla y estas declaraçiones anse de mirar mucho como se hazen, y que se entiendan *que no a causado poca oscuridad en las cronicas despaña hazer semejantes declaraciones de pueblos por adiuinanças* [41] como hicieron a siguença que fuese sagunto y a çamora que fuese numancia dando por autor a Paulo Orosio y si los que quisieron declarar

36. Raisonnement subtil et singulier !
37. Je n'ai pu identifier ni même bien lire ces noms.
38. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 36.
39. Chap. XVII de l'édition Cano.
40. Chap. XX. Mais en fait le texte porte : « La villa d'Aurnçi, q dezimos agora Morõ. » Cf. chap. XXIII de l'édition Cano.
41. Cf. « Anotacion quarta ».

a Paulo Orosio lo entendieran claramente demuestra ser numancia cerca de soria [42] y no çamora, porquel dice comarcar numancia con la prouincia de galicia y es ansi porque los limites de galicia llegaban hasta el rio Ebro como e dicho y por el di˜ [43] de logroño bajauan los limites de Galicia hasta dar al rio Duero en las comarcas de Soria en la misma numancia.

(Fol. 254). *Anotaçion cinq^{ta} y siete.*

A los veynte y quatro cap°s [44] *prosiguiendo lo que dice su Juliano diacono trata que se rebelaron contra los feniçes muchos pueblos de la turdetania* y fueron contra ellos y les destruyeron la çiudad de turdeo [45] caveça de su region la qual dice que fue hedificada entre cesariano que dice ser Jerez de la frontera y arcobriga que dice ser la ciudad de arcos en lo qual se engaña porque niñg destos pueblos son los quel dice ni la region de los turdetanos pasaua por aquella parte del rio guadalquiuir por que la tierra quel diçe de Jerez y arcos era en la Tartesia y a la saçon toda sudita a los feniçes y tenian alli hedificada a sidon de sus gentes que agora llamamos medina sidonia y los lugares de arcobrica y cesariano que eran de la otra parte del rio guadiana al principio de la turdetania en las comarcas de portogal çesariana ansi questa ciudad de turdeo fue en el Algarue de portogal y no en Jerez de la frontera.

(Fol. 255). *Anotacion cinq^{ta} y ocho.*

... No trata poco particularmente en este cap° [46] en las guerras que pasaron entre los turdetanos y fenices y al cabo se quexa de los autores ya dichos a quien sigue que fueron cortos (.) *yo se decir que deste tp̄o no e visto historia hablar mas largo ni en la verdad se puede hablar cosa particular de historia autentica hasta el tp̄o de los Romanos.* Porque de las demas historias, con mucho trauajo se puede screuir dellas particularmente otra cosa mas de la lunbre que dellas no(s) dejaron los Romanos.

42. C'est reconnu, on le sait.
43. *distrito ?*
44. Chap. XXVII de l'édition Cano.
45. *turdeto*. Cf. ib., p. 294, 299, 371, 374. Pour Jérez, v. Madoz, *Assidonia*, et t. IX, p. 625.
46. Cap. 25 (chap. XXVIII de l'édition Cano).

(Fol. 255ᵛ). *Anotacion sesenta.*

A los veynte y siete capᵒs [47] quiere fundar ser la venida de los carthaginenses en Espana en fauor de los gaditanos sus parientes a los 500 anos antes de xp̄o a donde dice que no faltan algunos nuevos escriptores que piensan ser esto muchos anos adelante y que desto hiciera poco caso sino hubieran en su fauor al maestro lebrixa que concorda en esto en su tratado de las antiguedades despaña (.) en lo qual dice que herro el maestro lebrixa por que le son contrarias las coronicas de espana y no lo contradiçen las latinas y griegas. *Respondo quel maestro lebrixa y los nuevos escritores tienen raçon en lo que dizen que fue muy adelante como ellos tratan esta venida de los carthaginenses* (.) y en prᵃ [48] dello vea a cornelio nepote docto historiador latino en la vida que coligio de anibal el primero y hallara como fue mas de los años adelante del tiempo quel aqui trata la venida de los carthaginenses en españa y vea asi mismo lo que tratan desto plutarco y polibio y apiano alexandrino y paulo orosio y justino y otros muchos historiadores [49]...

(Fol. 256). *Anotaçion sesenta y dos.*

A los veynte y nueve capitulos [50] *siguiendo nuevo autor que dice ser don sebastian electo de Salamanca* [51] trata particularmente cosas que pasaron entre los cartagineses y andaluces y dice mas este solo de los cartaginenses que dixeron poliuio y apiano y plutarco y Jenophon y cornelio nepote y Justino y otros (;) que ciertamente en estos tienpos los carthaginenses quisieran poder valerse con sus comarcanos (,) que no les hacian poca guerra los moros (,) no se yo donde hallo don Sebastian que tuviesen posibilidad de enbiar exercitos a españa.

(Fol. 257). *Anotacion sesenta y ocho.*

A los treinta y cinco capᵒˢ [52] hace mencion como los carthaginenses hiçieron saber a Carthago que eran señores de caliz y tenian paz con sus comarcanos y les enbiasen exercito porque

47. Chapitre numéroté XXVIII (par erreur) dans l'édition de 1543. Chap. XXX dans l'édition Cano.
48. *prueba.*
49. L'observation et les références montrent que nous avons affaire tout de même à un critique averti. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 134 et suiv.
50. Chap XXXII de l'édition Cano.
51. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 127.
52. Chap. XXXVIII de l'édition Cano.

conquistarian a españa y dice que no les fue enbiado por que macheo [53] capitan de carthago auia sido desbaratado de los sardos *y decir esto que fuese en esta saçon macheo ni la guerra de los sardos bastaua para quel no siguiera a don sebastian* (.) Pues segund parece por verdadera historia y tratan Jenophon y Justino y marco antonio este macheo [54] fue el primer capitan que començo guerra a cecilia y no sucediendole bien se paso a cerdena donde fue desbaratado (,) mas fue hartos tiempos adelante, como mostraré (,) y no en esta saçon.

(Fol. 259v). *Anotaçion setenta y nueve.*

A los quatro capos dize que governando çafo a españa le enbiaron subçesores a sus primos germanos Amilco y Anon hijos de asdrubal, y que de camino se vinieron por las islas de mallorca y menorca y ybiça y poblaron en ellas colonias de sus gentes y que anon se quedo en mallorca y el otro se paso a españa *lo qual asi mismo es ageno de toda la autentica historia* porque amilco suçedio a su padre el ynperio de cartago y siendo el principe harto tenia que hazer en la çiudad (,) no la auia de dexar de gobernar por venir a españa quanto mas queste amilco tuvo harto que hacer en hordenar la governaçion de Cartago porque puso en ella cient senadores y ensancho mas las liuertades de la çiudad (etc.) [56].

(Fol. 260). *Anotaçion cinqta y vna* [57].

A los diez e ocho cap°s dize reinar a la saçon argantonio en la ciudad de tartesia que fue junto a gibraltar, como e dicho (,) y ser a los 622 anos antes de xp̄o. solo esto bastaria para no curar de anotarle otra cosa pues que pone en los tiempos de Argantonio antes deste cap° auer memoria de los carthaginenses que fueron grandes tienpos adelante (.) tanbien auiendo dicho que los fenices heran ya señores de tartesia dice después auer Rey en ella. por donde claramente parece la ygnorançia que trae de los tienpos (,) ques lo principal de la historia pues *de argantonio no da poca noticia strabon y otros historiadores y mas que todos luçio destero que trata del y de su hijo.*

53. « Macheo o Mazeo » (éd. de 1543); « Macheo o Maceo » (éd. Cano).
54. En fait, il est question dans Justin (XVIII, 7) d'un *Maleus* qui paraît être le personnage que notre auteur appelle Macheo, ainsi que Florian. Pour ce qui est de Marc Antoine, je ne vois rien dans les *Oratorum Romanorum Fragmenta* publiés par Henri Meyer et Fr. Dübner (Paris, 1837) qui se rapporte à un Maceus ou Maleus, et aux circonstances indiquées.
55. Du liv. III. Dans l'édition de 1543 il y a deux cap. IIII; il s'agit du second (chap. IV de l'édition Cano).
56. L'objection est assez faible, comme on voit.
57. Pour 81.

(Fol. 260v). *Anotacion ochenta y tres.*

A los ocho cap°s quiere dar a entender ser este anon de quien trata el que descubrio la nauegacion meridional que vsan los portugueses al presente para atrauesar a las yndias orientales y no fue este anon el que descubrio sino otro que llamaron el sabio (,) visnieto deste anon (,) y esto fue mucho adelante en la primera guerra entre roma y cartago mas de ciento y cinqta años despues desta saçon.

(Fol. 260v). *Anotaçion ochenta y quatro.*

A los nueve cap°s todo lo que trata es de la historia de los cartaginenses y niega no ser gouernador principal amilco en carthago sino su hermano anon y que vinieron a gouernar a españa su primo hermano anibal, y mallorca y menorca otro deudo suyo que se llamo magon el qual diçe que obo del origen maon en menorca y engañase que no lo fue sino de otro magon hermano del grande Anibal de su propio linaje de quien tito liuio y otros como tengo dicho tratan quando se revelo caliz porque le prendio sus senadores, se vino a estas islas y no queriendole acoger en ybiça ny en mallorca se vino a menorca...

(Fol. 267). *Anotaçion çiento y nueve.*

En quarenta y dos cap°s que a tratado en el tr° libro en los tp°s que por el declara no se hallara en ninga historia autentica que trate cosa de españa ni avn hasta adelante saluo que los españoles pusiesen amistad con el magno Alexandre [58] [.] No puedo pensar los autores a quien a seguido en este terçero libro como mirasen tanpoco lo que an dicho açerca de los cartaginenses tener señorio en españa (.) Pues hasta tienpo de çafo tenian tanpoco en africa que pagauan tributo a los moros por el suelo de carthago. En este cap° primero del quarto libro prosiguiendo la historia començada diçe que mediante suceder descordia entre roma y cartago que fue la primera guerra o su origen dexaron los cartaginenses de proseguir la guerra despaña y no estante que muchos pueblos del andaluçia avian puesto ligas con los cartaginenses (.) ya tengo dicho como no es esto autentica historia, y que mas se puede aver dicho el terçero libro historia de cartago

58. Justin, XII, 13 : « Ab ultimis littoribus Oceani Babyloniam reuertenti nunciantur legationes Carthaginiensium, ceterarumque Africae ciuitatum, sed et Hispaniarum... »

y no despaña como la yntitula y avn la mayor parte del quarto libro (.) por que de lo pasado en la primera guerra entre roma y cartago adonde en la verdad puede tratar hartas cosas pasadas en españa y fuera bien que no se alargara tanto a lo de fuera despaña (,) bastara apuntallo.

II. — Sur Medina.

(Fol. 279). Segunda Parte.

Muy Poderosos señores [59]. Yo no tomara trauajo ni lo diera a .v. al^a^ a suplicar que remediaran esto si no biera que algunos siguiendo por autentica historia los quatro libros ya dichos alegan con ellos en otras historias, vno de los quales a sido medina vecino de seuilla en cierta obra que llama grandeças y marauillas despaña dedicada a la mag^t^ del principe nro s^or^ [60] de manera que si esto pasase adelante no podria subceder sino perder la authoridad y credito los verdaderos hechos y cosas pasadas en españa mediante poner por historias lo que no fue por lo qual acorde asi mismo de anotar lo queste escriuio sin fundamento historial para que sepan fuera despaña que no nos preciamos de pohesias sino de mera verdad en nuestras historias y que desto los que nos tenemos por historiadores auisamos a v. al. sean seruidos de proueer lo que fuere justiçia y autoridad de la historia despaña.

(Fol. 279). Medina [61]. *Anotacion primera,*

La obra que coligio medina va diuisa en ciento y çiento (*sic*) y setenta y quatro capitulos (.) En el terçero de los quales siguiendo al pie de la letra al maestro florian docampo açerca de la poblaçion despaña dice que vino a ella tubal nieto de noe por mar y que aporto al andaluçia (.) ya tengo fundado y mostrado como hasta los tienpos de los feniçes no se hollo a mar ni se vso mas que costealla y poca distancia de tierra (.) Açerca de tratar que tubal desenbarcase en el andaluçia y abitase en ella fue ynventor desto fray Juan anio (.) la causa que tuvo la dio el doctor de la yerua que teniendose por cosmographo ynprimio en salamança açerca de los mill y qui^os^ [62] años de xp̄o a ponponio mela y sobrel çiertas declaraçiones (,) y no entendiendolo *en vn pueblo*

59. Voir mon introduction, p. 426.
60. « Don Filipe principe de España... » est-il dénommé dans l'éd. de 1548, sans titre de « magestad » : il s'agit évidemment de Philippe II, alors veuf de Marie de Portugal. (Cf. *Hist. gén.*, p. 153, n. 4.)
61. Mot ajouté postérieurement.
62. *quinientos*. Exactement 1498 (n° 553 de Haebler).

llamado salduba, que fue en la costa de granada entre malaga y marvella y el nõbre de otro pueblo llamado lucipro junto a el. En medio de salduba entre la ele y la de puso vn punto y junto la ele letra del siguiente pueblo de manera que dejo nᵉ de dubal. Y ateniendose a esto anio por la consonancia deste nᵉ dijo que auia poblado en la betica tubal. de manera quel yerro del dotor de la yerua a causado este negº (.) parece muy claro en todos los demas Ponponios que se an ynpreso que tiene este pueblo su antiguo nõbre salduba sin tener punto en medio. y demas de ponponio le llaman el mismo nõbre plinio strabon tholomeo de manera que de vn hierro se siguen muchos [63].

III. — Sur Marineo.

(Fol. 311ᵛ). Tercera Parte.

Como a. V. alᵃ. tengo dicho, lucio marineo siculo de mas de los que tengo tratado coligio cierta obra yntitulada las cosas memorables despaña diuisa en veynte y dos libros.., [64] en todo lo que a tratado en ellos no ser ystorico yra apuntado en espacio de treinta anotaciones de que tratara esta tercera parte.

(Fol. 317). *Anotacion octaua.*

En el quarto libro quiere dar a entender como antes que los Romanos viniesen a españa era la comun lengua della la que hablan los vizcainos. y engañase porque hasta el tp̃o de los Romanos nunca vuo vnidad de lengua ni de costumbres en españa sino diuersidad segund trata strabon en su trº libro, hablando de los Turdetanos que fue lo vltimo del andalucia, como e dicho (,) trata que mediante la conbersacion que tubieron con los Romanos oluidaron su antigua lengua y costumbres y tomaron las romanas de manera que parece no auer vnion, y la lengua que los vizcainos vsan no es dubda sino que fue la antigua de la region de los vascones y ansi lo llaman basquence y como no fue hollada vizcaya ni sus comarcas de los Romanos quedaronse con su

63. L'explication de notre auteur est assurément curieuse.

64. Suit l'analyse sommaire de l'ouvrage. Cf. *Hist. gén. d'Esp.*, p. 77. Outre les deux éditions de 1530 et de 1539, signalées par Salvá (nº 3024, cf. ma note 1, p. 84), Brunet en indique une d'Alcalá, 1533, in-fol., qui serait donc la deuxième. J'ai donné pour la *Miscelanea* en l'honneur de M. José Leite de Vasconcellos une étude sur *La description de l'Espagne par Lucio Marineo.* Marineo passait pour savoir le grec : Antonio de Guevara, ayant reçu de D. Pedro Girón une lettre indéchiffrable, disait en plaisantant qu'il l'avait donnée « al Siculo para que viese aquel estilo si era griego » (*Ep. V*, datée du 15 sept. 1533, dans la *B. A. E.*, t. XIII, p. 85).

antigua lengua. y asi permanece entre ellos. En este cap° hablando de algunas casas y linages ill^es^ despaña quiere dar a entender que obieron su origen de los Romanos. y engañase, y no basta decir que por que el apellido de los Pimenteles consuene con los Pimentarios ni el de los Castros con los castrones ni los fonsecas con los fonteyas ni los siluas con los siluios ni los melos con los merlos ni los Padillas con los Petilios para fundar ser origen dellos porque como en otra parte mostrare y fundare la nobleça despaña deciende de los visigodos (;) *y quanto a lo quel quiere honrrar a los Padillas decender de la casa petilia engañase porque no proceden sinon de don godo de padilla que fue en tienpo del g^e^ frnan gs'* [65] *como mostrare en otra parte* [66] y asi mismo decir que la casa petilia fue noble entre los Romanos engañase que no fue sino popular porque hallaran en tito liuio como a los 304 anos de la fundaçion de Roma dexando por çierto tienpo los consules elegian diez varones siete nobles y tres plebeyos y entre los tres plebeyos hallaran a quinto Petilio, *y acerca de lo que diçe dę la casa de Castro deçender de los castrones no proceden sino de lain Caluo como en otra parte fundare* [67] y los mas de los apellidos despaña son de los pueblos [68] que fueron señores. de manera que no basta consonancia, para decir la verdad desto (,) porque los antiguos tomauan conōbre de sus pasados y apellidos de sus casas o lugares (.) *Acerca desto tengo colegida obra por si. Alli mostrare bastante fundamento* [69].

(Fol. 323). *Anotacion veynte y siete.*

En su vltimo libro haçe mençion ser naturales despaña nueve Emperadores y el primero dellos pone a nerua que fue de la ille familia coçea cuyos anteçesores fueron marco coçeo nerua, y Publio coçio nerva, consules en tienpo de ag^to^ (,) y aulio coçeo nerua en tienpo de tiuerio. En el siguiente parrafo deste vltimo libro pone a trajano que fue asi mismo de la casa bulpia [70]. Cuyos pasa-

65. André de Resende traite Marineo de farceur « nebulonem Marinaeum » (Lettre *ad Kebedium* sur saint Vincent d'Ebora, p. 181, éd. de 1600) : il est possible que, dans la vaste documentation, si intéressante pour nous par son caractère très peu livresque, du *De rebus Hispania memorabilibus*, tout n'ait pas été du goût de Resende, qui met l'auteur au nombre de ces hommes « qui nullos veritatis fundamento nituntur ». — Le *Kebedius* auquel s'adresse Resende est Bartolomé de Quevedo, « Hombre docto y diligente, Maestro de Ceremonias en la Santa Iglesia de Toledo » (A. de Morales, *Coronica gen.*, X, VIII; t. V, p. 46 de l'édition Cano).
66. Cela peut s'appliquer au *Nobiliario* de Padilla.
67. Même remarque.
68. L'omission de *de* est un hispanisme bien connu.
69. Il semble bien être fait allusion ici à un *Nobiliario*. Pour tout le contenu de ce chapitre, cf. *Hisp. gén. d'Esp.*, p. 87-9.
70. *Ulpia*.

dos avitaron en Ytalica municipio Romano que fue çerca de Seuilla (.) y quanto a lo que diçe que fue trajano puesto en el numero de los xp̄ianos es falso porque no fue xp̄iano, antes en sus tienpos fue perseguida la iglesia, y martiriçados los bien auenturados papas Clemente, subçesor de sant pedro (,) y anacleto y eubaristro (.) *avnque no mando perseguir la iglesia por hedito no çeso de ser perseguida, como en otra parte mostrare en las vidas de los sumos pontifices.* Por tercero Emp^or natural despaña pone a adriano sobrino de trajano procedio por varon de la ill^e casa Elia de quien procedieron sesto Elio galio. los antecesores destos emperadores habitaron en colonias o municipios poblados de Romanos en españa y los antepasados de adriano habitaron en el municipio que los Romanos poblaron Ytalica [71].

(Fol. 323^v). *Anotaçion veinte y ocho.*

En el quinto parrafo dize quel Emp^or antonio pio, yerno de adriano fue natural despaña y engañase porque del ni de ninguno de sus pasados ni de su linage que fue de la casa urelia se halla venir a auitar a españa. a lo que dize que marco vero fue hermano de antonio pio engañase que no fue sino yerno (.) ansi mismo en este libro trata ser natural despaña theodosio y sus hijos y nietos. que fue vn catholico y sancto Enperador como el trata (.) procedio de la misma casa bulpia [72] o linaje de trajano con lo que doy fin al terçero libro.

IV. — Sur Guevara.

(Fol. 323^v). Quarto libro y parte.

El Muy R^do padre fray Antonio de guevara obispo de Mondoñedo por seruir a a sagrada mag^t del ynvictisimo carlo maximo se quiso dar a colegir çiertas coronicas romanas y conponer otra obra llamada Relox de principes y otras epistolas y obras (.) deçir que no se descuydo açerca dello no se acertaria (.) las quales [73]. No con poco trauajo a anotado el doto varon Rua en tres epistolas [74] yo no me pusiera a anotarselas porque no incunbian a cosas de España. Pero no es de dexalle de agradecer a Rua lo que en esto hiço a lo menos por que vean fuera despaña que ay en ella quien sepa historias... [75].

71. Suivent des inscriptions.
72. *Sic.*
73. Supprimer ce point.
74. *Cartas censorias*, Burgos, Juan de Junta, 1549. Il est à noter que notre auteur omet le prénom de Rua (Pedro); cf. Salvá, *Catálogo*, nº 2394.
75. C'est toujours le « qu'en-dira-t-on à l'étranger » qui inquiète notre auteur.

(Fol. 324v).

... de las obras del obispo sola vna cosa dellas acuerdo de anotar porque hablo de cosas despaña pasadas o de linages della y fue vna Epistora dedicada al Illmo don Al° pimentel conde de venavente [76]. Y habla de los primeros cavalleros de la horden de la vanda que ynstituyo el Rey don Al° onçeno la qual cavalleria dura hasta la catolica Reyna dona Isabel y los primeros caualleros dice ser estos... [77].

Nonbrados estos cinqta y seis caualleros que fueron los primeros de la vanda, dize el obispo que vuo entre estos caualleros algunos cuyos linages en aquel tienpo eran bien generosos y afamados que al presente no solamente son acauados [78] mas oluidados y dice asi mismo estas palabras (:) que casa o que mayorazgo permanece al presente de los albornozes, o de los Tenorios, de los villegas, de los trillos, o de los quintanas, de los biedmas, o de los zerezuela de los bajamones, o de los coroneles, de los cisneros o de los grijaluas [79] o de los horozcos, de los quales dice que no solamente no ay hacienda mas ni memoria ni noticia de sus solares en lo qual ynoro (,) porque de todos los linages quel alli trata que son oluidados ay casas (,) sino que por venir en muger estan oluidadas muchas mediante tomar el apellido del varon y quiero mostrar aqui el poco fundamento que tuvo para decir esto.

(Fol. 325v). *Anotacion Primera* sobre la casa d'Albornoz.

Quanto a lo que dize que se a perdido la memoria de la casa de albornoz digo que se engaña que permaneçe hasta el presente en los deçendentes de frnan gĩa de Albornoz ya dicho y son señores de torralua y beteta y lo fueron de salmeron y bal de oliuas y otros vasallos en el obispado de quenca (.) Este frnan garcia fue sobrino de don gil de albornoz cardenal despaña y arçobispo de toledo hijo de don gernimo gomez de Albornoz cuyo hijo fue don Aluaro gĩa de albornoz mayordomo mayor del Rey don enrique segdo a quien subcedio Juan de albornoz que fue padre de doña maria de albornoz muger de don Enrique de villena y no obo hijos. Y la corona real vuo mucha parte de sus vasallos (.) y a torralua y beteta obo su sobrino gomez carillo de albornoz hijo de otra hermana suya (.) suçediole su hijo Juan de albornoz a quien subçedio su hermano Iuan (?) Carrillo de albornoz. *y a este su hija dona mençia que oy biue que fue casada*

76. Parte II, epist. XXXVI; t. XIII, p. 130 de la *B. A. E.*
77. Suit la liste.
78. Guevara dit : « son ya acabados, mas aun del todo olvidados. »
79. *Çerejuelas*, *Bahamondes*, *Grajaluas*, dans Guevara (p. 133).

con don gutierre de cardenas [.] obieron hijo a don berlandino que oy biue y posee esta casa [80].

(Fo. 326v). *Anotaçion sesta.*

Quanto a lo que trata que no ay memoria de los Villegas y trillos y quintanas y coroneles y barahones y grijaluas y castrillos y otros (,) digo que si ay muchos hidalgos destos linajes y memorias de sus solares. Estado nunca tuvieron saluo los coroneles que tienen su naturaleça en vezerril segund pareçe por el libro de beçerro y este al° heñs coronel que [81] dio la caualleria de la vanda el rey don al° (.) alcanço gran estado y basallos. El qual y la vida perdio mediante reuelarse en su villa de aguilar de la frontera contra el Rey don p°. El solar de linage de quintana es junto a burgos (.) el de grijalua es en trevino en la merindad de castroxeriz (;) la casa de villegas es en les montañas de castilla en la merindad de sanctander o laredo (;) la casa de castrillo es en campos (:) de manera que ay memoria dellos.

(Fol. 327). *Anotacion septima.*

Dice asi mismo en esta epistola otra cosa no poco perjudicial para la nobleça despaña. y es que de 180 anos aquella parte despues que se ynstituyo la horden de la vanda hasta que escriuio la presente dice que se an hecho de nuevo los linages siguientes : velascos Manrriques enrriques pimenteles mendoças cordouas pachecos estunigas faxardos aguilares manueles arellanos tendillas zueuas [82] Andrades fonsecas lunas villandrandos carauajales soctomayores benavides. En lo qual el ciertamente hiço grande agrauio a casi todas estas casas Illes que aqui nōbra por modernas las quales no solamente en estos tienpos que se ynstituyo la caualleria de la vanda eran illustres mas de antes muchos tiempos atras (.) y meterselas personas en que no saben causan yerros en perjuyçio de muchos [83].

(Fol. 332). ... de los demas caualleros de los 56 de la vanda quisiera decir sus suçesores (.) mas visto que no yncumbe a esta obra ques anotar sobre lo escrito que no es istoria no lo hago *mas en otra parte dare bastante notiçia de los linajes Illes despaña.*

80. Les autres maisons dont parle notre auteur sont celles de Tenorio, de Biedma, d'Horozco, de Cisneros.
81. *A quien ?* (Cf. Chronique d'Alfonso XI, cap. CI, t. LXVI de la *B. A. E.*).
82. Cuevas.
83. Suivent des annotations sur les Velasco, les Manrrique, les Enrriquez, les Mendoça, les Cordova, les Aguilar, les Manuel, les Tendilla, les Luna, les Venavides. — Il fait remarquer à propos de ceux-ci que « el mismo haçe mencion scriuiendo alonso de venauides vno de los cinqta y seys caualleros de la banda... »

V. — Sur Mejia.

(Fol. 332). Quinta Parte.

Es cierto que Pero messia[84] coligio en vn volumen las vidas de los çesares[85] obra compendiosa y verdadera historia y que no es de marauillar que vuiese algund descuydo en no mirar bien los auctores que siguio. mas no fueron tan obscuros que no son tenidos por autenticos y los oluydos de que se le puede anotar son muy pocos. y no sobre la verdadera historia, sino açerca de los tienpos y es cierto que si biuiera que el lo enmendara. porque no dexo de ser auisado de mi...

(Fol. 344).

... con loqual doy fin a la presente obra y es me dios testigo que no me mouio a la colegir mas de procurar y trauajar que no pierdan autoridad las historias y hechos presentes y por venir de mi Patria por la ygnorancia de los que an querido colegir nuestras historias no siguiendo autores autenticos.

G. CIROT.

84. 1551.
85. Cf. René Costes (*Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint*), cité ci-dessus.

LOPE DE VEGA'S KNOWLEDGE
OF CLASSICAL LITERATURE

It is generally admitted that Lope de Vega, like all educated men of his day, had some knowledge of classical literature; indeed it is almost impossible to read a play of his, or one of the longer poems, without finding allusions to facts whose source is in that literature. But the exact extent of his acquaintance has never been examined in detail, nor whence it was derived, whether, that is to say, from the originals, or at second hand from the dictionaries and compilations of classical learning which Renaissance scholars produced in great abundance and which were undoubtedly freely used by writers of the time. The tendency among students of Lope at present seems to be towards thinking that a great deal of his knowledge was indirect. Thus Rennert and Castro say : « Es lamentable que no sepamos cuáles fueron exactamente las fuentes de saber que utilizó, separando sus conocimientos de primera, segunda y tercera mano. » (*Vida de Lope de Vega*, p. 425), and Vossler says : « Mientras no se averigue con certeza cuáles eran los manuales, obras de consulta, enciclopedias y compilaciones que solía utilizar, podremos dificilmente distinguir lo mucho, lo demasiado, que arrebañó de segunda, tercera y cuarta mano de la muy respetable multitud de obras que leyó con unción y que estudió verdaderamente. » (*Lope de Vega y su tiempo*, p. 131.) The point is of importance for arriving at a correct estimate of Lope's position as a writer. Throughout his life he was almost pathetically eager to be considered entitled to a place among the learned poets and not to be condemned to rank merely as a writer of plays to tickle the ears of the

groundlings; he did genuinely think little of his dramatic output and aspired to rest his fame on his epic and non-dramatic poetry. Whether he was in fact what he claimed to be, or was merely basing a spurious claim to polite learning on an industrious use of other men's labours, is a question that is worth careful consideration. Up to the present is has hardly been touched; apart from Menéndez y Pelayo's statement of the sources of a few plays on mythological and historical subjects (*Estudios sobre el teatro de Lope de Vega*, vol. II, p. 141-278) and Schevill's chapter on Lope's knowledge of Ovid in his *Ovid and the Renaissance in Spain*, there is practically nothing on the subject, and these deal with a very minute fraction of his total work.

It would obviously be impossible to attempt an examination from this point of view of his writings as a whole, and even if it were possible it would hardly be necessary. For there are ample materials for arriving at a decision in the group of poems generally classed as Epics, that is to say, *La hermosura de Angélica*, *La Dragontea*, *Jerusalén Conquistada* and *La Corona trágica*, to which may be added, for a reason which will appear immediately, *El Isidro*. When we have set forth the evidence to be derived from these works, it will be admitted that examination of others, while it might afford some additional evidence, would probably not alter the main conclusions based on the poems mentioned. The reason for selecting these particular works is twofold. In the first place it is natural that classical allusions should be looked for in greater abundance in poems of this nature, which are largely imitations of classical originals, than in works of more independent origin, and in them Lope was addressing an audience of more intensive culture than that which listened to his plays, so that he could more appropriately lavish in them such stores of classical learning as he possessed. In the second place, two of the poems, *Jerusalén Conquistada* and *El Isidro*, are supplied with copious notes by Lope himself in which he sets out in great detail the authors from whom his allusions are said

to be derived. The phrase « are said to be » is used advisedly, for of course it is possible that the references might have been derived from the compilations referred to previously and not direct from the originals. These notes have, ever since Cervantes in the Prologue to the *Quijote* cast ridicule on them, been looked on with suspicion as pedantic efforts to give an impression of erudition without any real basis, and it is generally taken for granted that Lope had, in fact, studied but few of the immense mass of authorities of all sorts which he cites. But as no one has so far taken the trouble to verify the references, it is perhaps hardly fair to assume that the verdict would be unfavourable to Lope. It is proposed, therefore, to attempt a statement as complete as possible of all the classical allusions to be found in the five poems mentioned above, making use of the notes in two of them as though they did in fact represent knowledge of the originals, and when this has been done to consider whether the evidence justifies such a conclusion or not.

There are two main sections into which a knowledge of classical literature may be divided; knowledge of the characters and incidents, and knowledge of the actual texts.

A. — **Knowledge of Characters and Incidents.**

It is hardly necessary to say that Lope was fully acquainted with the main personages of the Olympian and Plutonian hierarchy and with such general conceptions as those of the Lares and Penates, Nymphs, Satyrs, Fates, etc. These were then, as now, part of the general fund of all educated men, acquired almost unconsciously, for which no single, definite source can be assigned. We may, therefore, take these for granted and proceed to a consideration of more detailed knowledge of the classical mythology and legends and the persons and events of history.

We may begin with Ovid, undoubtedly the most popular and widely read of all classical authors in the 16th century, as Schevill has shown in his work referred to above. Of the persons and incidents which occur in Ovid's writings we find reference in the five poems mentioned to the following; many of these are referred to more than once, but to avoid overloading the notes only one passage is cited in each instance. The citations are by number

of Canto and serial number of *octava* or *redondilla* within the Canto. As there are several editions of each poem this method has been thought preferable to that of the page number of any particular edition, though, for those who wish to verify the references, it will involve numbering the stanzas for themselves.

Metamorphoses : Book I. Deucalion and Pyrrha saved from the universal flood recreate the human race from stones (*Angélica*, XIX, 90). — Daphne fleeing from Apollo is changed to a laurel (*Angél.*, III, 4). — Argos the guardian of Io (*Angél.*, VII, 54). — Origin of the pipes from the nymph Syrinx pursued by Pan (*Angél.*, VIII, 33).

Book II. Phaethon, son of Clymene, is allowed to drive the chariot of the sun, his father (*Jerusalén*, VI, 60), but, unable to control the horses, is in danger of consuming the whole earth till he is destroyed by Jove's thunderbolt and falls dead by the river Eridanus where his sisters, one of whom is Lampetia (*Angél.*, VIII, 12), bewail him and are turned into poplars (*Corona Trágica*, I, 5). — Callisto, an Arcadian nymph in Diana's train, is seduced by Jove and when she bears a son is expelled from her company by Diana (*Dragontea*, IX, 21); Juno turns her into a bear, but Jove translates her and er son to the heavens as the constellations of the Greater and Lesser Bear (*Isidro*, VI, 158). — Coronis beloved by Apollo is unfaithful to him and he kills her (*Jerus.*, XVIII, 144). — Aglauros is turned into stone for attempting to interfere between Mercury and her sister (*Isid.*, II, 130). — Europa daughter of the king of Sidon is carried off by Jove in the form of a bull (*Jerus.*, V. 11).

Book III. Cadmus, brother of Europa, comes to Greece in search of her, kills a dragon and sows its teeth and armed men spring up in the furrows and fall to fighting (*Angél.*, XV, 13). — Narcissus seeing his image for the first time in a pool, falls in love with it and, endeavouring to embrace it, falls into the water and is drowned (*Angél.*, X, 45). — Tiresias, deciding a dispute between Jove and Juno in favour of the former, is struck blind by Juno (*Drag.*, IX, 21).

Book IV. The tale of Pyramus and Thisbe (*Angél.*, XIV, 24). — Clytie in love with Phoebus but rejected by him pines away and is turned into a heliotrope (*Angél.*, XVII, 55). — Salmacis, nymph of a pool, enamoured of a youth is united to him in the form of Hermaphroditus (*Jerus.*, XII, 138). — Description of the torments of Tantalus (*Jerus.*, I, 107), Sisyphus (*Jerus.*, V, 46), Ixion and the Danaids (*Isid.*, II, 92). — Atlas turned into a mountain

of stone by Perseus (*Angél.*, XI, 12) by means of the Gorgon's head (*Angél.*, XIV, 35). — Perseus saves Andromeda (*Angél.*, XI, 22).

Book V. Pegasus, sprung from the blood of the Gorgon, makes the spring Hippocrene on Helicon by striking the rock with his hoof (*Angél.*, XI, 22). — Typhoeus the giant lies buried under Etna (*Angél.*, IV, 7). —Proserpina carried off by Pluto (*Angél.*, X, 46). — Ascalaphus who saw her eating the pomegranate seed and betrayed the fact is turned into an owl (*Jerus.*, XVII, 44).

Book VI. Arachne, challenging Minerva at weaving, is turned into a spider (*Isid.*, VII, 174). — Among the designs woven by her is one of Proserpina seduced by Jove in the form of a serpent (*Drag.*, X, 18). — Niobe turned into stone (*Angél.*, IV, 13). — Latona when athirst is prevented from drinking at a pool by a throng of peasants and turns them into frogs (*Isid.*, VIII, 27). — Marsyas, challenging Apollo on the flute, is defeated and flayed alive (*Jerus.*, XIV, 25). — Procne daughter of Pandion marries Tereus king of Thrace (*Angél.*, XVI, 9). — Her sister Philomela goes to stay with her (*Angél.*, VIII, 38). — Tereus ravishes Philomela and the sisters plot vengeance (*Angél.*, XX, 105). — Boreas carries off Orithya daughter of Erechtheus (*Jerus.*, V, 29). — Their sons Calais and Zetus join the Argonauts (*Jerus.*, IX, 29).

Book VII. — Calais and Zetus kill the Harpies (*Jerus.*, V, 29). — The story of Jason and Medea in Colchis (*Jerus.*, IX, 30). — Medea kills her brother Absyrtus to delay pursuit as she flies with Jason (*Drag.*, II, 66). — Medea goes to Athens and marries Aegeus (*Jerus.*, XIV, 25). — Hercules fetches Cerberus from Hades (*Angél.*, XIV, 71). — Cephalus accidentally kills his wife Procris who, suspecting him of an intrigue, was spying on him (*Cor. Trág.*, III, 59).

Book VIII. Minos king of Crete is beseiging Megara; Scylla, daughter of the king of Megara, falls in love with Minos and betrays her country by cutting off the sacred lock of hair on her father's head on which the safety of the land depends, but Minos repulses her (*Angél.*, XVIII, 20). — Minos' wife Pasiphae conceives a passion for a bull and bears a hybrid monster, the Minotaur (*Angél.*, XII, 14), which is concealed in the Labyrinth built by Daedalus (*Angél.*, II, 5). — Theseus with the help of Ariadne penetrates the Labyrinth and kills the Minotaur (*Jerus.*, XII, 30). — He escapes taking Ariadne with him (*Jerus.*, V, 17), but abandons her on Naxos (*Angél.*, XV, 11). — Daedalus and his son Icarus try to fly from Crete (*Jerus.*, VII, 33), but the fastening of Icarus' wings in melted because he flies too near to the sun (*Jerus.*, V,

28). — Daedalus' nephew Talos invents the saw and the compasses (*Angél.*, XVIII, 4). — Meleager son of Althea quarrels with her brothers and slays them and she burns the magic billet of wood on which his life depended (*Angél.*, XV, 84). — Philemon and Baucis entertain Jove and Mercury unawares and as a reward are promised that they shall die at the same moment so that neither shall have to mourn the other (*Angél.*, XIX, 90).

Book IX. Hercules takes Iole as mistress (*Angél.*, XIV, 71). — Deianeira gives him the tunic soaked in Nessus' blood which burns him up (*Jerus.*, XIII, 57). — In his agony he seizes Lichas who had brought him the tunic and hurls him into the sea (*Angél.*, XVII, 28). — As he dies Hercules recounts all the labours he has performed, most of which are mentioned in one part or another of the poems with which we are dealing. — The story of Alcmena's difficult travail and the birth of Hercules (*Cor. Trag.*, II, 56). — Byblis, smitten with a passion for her brother, is turned into a fountain (*Angél.*, XIV, 29). — Description of the Chimera (*Drag.*, VIII, 18).

Book X. — The story of Orpheus and Eurydice (*Jerus.*, XII, 13). — Cyparissus transformed into a cypress tree (*Angél.*, XVI, 18). — Ganymede carried off by an eagle (*Jerus.*, V, 30). — Hyacinthus transformed in the flower hyacinth (*Jerus.*, XIII, 60). — Pygmalion and Galatea (*Angél.*, XIII, 15). — Myrrha transformed into the myrrh tree (*Jerus.*, XII, 108). — The story of Atalanta (*Jerus.*, XVII, 2). — The story of Venus and Adonis (*Angél.*, XIII, 55). — Erigone in grief at her father's death hangs herself and is translated as the constellation Virgo (*Angél.*, XV, 10).

Book XI. — Orpheus is torn to pieces by the Maenads and his head sings as it floats down the river Hebrus (*Jerus.*, XIV, 27). — Midas' touch turns everything into gold (*Angél.*, VIII, 41). — He whispers the secret of his ass's ears to a hole in the ground, but the reeds which grow up in the place reveal it when stirred by the wind (*Drag.*, V, 44). — Telamon marries Hesione (*Jerus.*, X, 125). — Chione bears Apollo a son Philammon celebrated for his gift of song (*Jerus.*, XVII, 91). — Ceyx, husband of Alcyone, is drowned at sea and the pair are turned into the halcyon birds (*Isid.*, VI, 191).

Book XII. Paris steals Helen, wife of Menelaus (*Angél.*, XI, 55). — Calchas, seeing a serpent devour a mother bird and nine fledgelings, prophesies that the siege of Troy will last ten years (*Drag.*, I, 9). — Iphigeneia, daughter of Agamemnon, is sacri-

ficed to secure favourable winds (*Jerus.*, VIII, 100). — Battle of the Centaurs and the Lapithae (*Angél.*, VI, 24).

Book XIII. Contest between Ajax and Ulysses for the arms of Achilles (*Angél.*, XIX, 50). — Palamedes describes the trick whereby Ulysses tried to escape going to Troy (*Isid.*, X, 188). — Antenor advises giving Helen back to the Greeks to avoid the siege (*Isid.*, X, 187). — Polyxena is sacrificed to appease the ghost of Achilles (*Isid.*, X, 186). — Hecuba becomes the slave of Achilles (*Jerus.*, XII, 62). — Aurora mourns the death of her son Memnon and her tears form the dew (*Drag.*, IV, 55). — Description of Scylla and Charybdis (*Isid.*, IV, 184). — Galatea a nymph is wooed by Polyphemus (*Angél.*, XIII, 25).

Book XIV. Ulysses blinds Polyphemus (*Jerus.*, XII, 64). — His companions open the bag of the winds (*Jerus.*, XIX, 60). — Circe transforms the companions of Ulysses into animals (*Jerus.*, XIV, 105). — Story of the wooing of Vertumnus and Flora (*Drag.*, III, 43). — Anaxarete disdains the love of Iphis and is turned into stone (*Angél.*, XIX, 88).

Book XV. The history of Numa (*Drag.*, VII, 26). — Pythagoras believes that his soul formerly inhabited the body of one of the Greeks in the siege of Troy (*Drag.*, II, 18).

In the *Heroides*, besides several of the tales already mentioned from the *Metamorphoses*, Lope found the following : — The web of Penelope (*Cor. Trág.*, I, 43). — Phyllis queen of Thrace who killed herself for love of a Greek hero (*Angél.*, XV, 84). — Briseis the captive of Achilles (*Angél.*, XX, 78). — The marriage of Theseus and Hippolyta (*Jerus.*, III, 100). — Phaedra and Hippolytus (*Jerus.*, IX, 25). — Merope one of the Pleiades (*Angél.*, XI, 22). — Aegisthus and Clytemnestra (*Isid.*, II, 99). — The judgement of Paris (*Angél.*, III, 42). — Leda and the swan (*Jerus.*, I, 77). — Hero and Leander (*Cor. Trág.*, I, 22).

The *Fasti* would supply a few fresh names : — Omphale, for whose sake Hercules wore woman's clothes (*Isid.*, VIII, 128). — Arion saved by the dolphin (*Angél.*, XVI, 12). — Phrixus and Helle (*Angél.*, XIV, 23). — Attis and Cybele (*Angél.*, XVI, 18). — Amalthea and her horn of plenty (*Drag.*, I, 68). — Flora the goddess of flowers (*Angél.*, XX, 19). — Orion the hunter translated to the skies (*Angél.*, XII, 13).

Ex Ponto has the story of Admetus and Alcestis (*Isid.*, VI, 143), the *Ars Amatoria* that of Danae (*Angél.*, XVI, 6), and the *Tristia* a reference to Prometheus stealing fire from heaven (*Jerus.*, XIII, 69).

Virgil naturally holds the second place as regards number of

allusions. Many details of the *Aeneid* are referred to : — Aeneas carrying his father out of the flames of Troy (*Angél.*, VII, 20). — The stratagem by which the Greek Sinon enabled the Greeks to enter Troy (*Drag.*, V, 7). — The fate of Laocoon (*Angél.*, VI, 41), — of Cassandra (*Isid.*, X, 186), — and of Andromache (*Isid.*, X, 187). — The episode of Dido (*Jerus.*, XIII, 27). — Aeneas' faithful squire Achates (*Jerus.*, VII, 121). — The boxers Dares and Entellus (*Angél.*, XIII, 53). — The principal figures in the fighting in Italy, Turnus (*Jerus.*, XVIII, 13), Mezentius (*Jerus.*, X, 41), Camilla (*Jerus.*, III, 100), Evander and his son Pallas (*Angél.*, VI, 27), Lavinia (*Jerus.*, V, 22). — The descent into Hades which provides the names Avernus (*Isid.*, II, 98), Acheron (*Cor. Trág.*, I, 5), Cocytus (*Drag.*, X, 2), Styx (*Drag.*, II, 29), Phlegethon (*Drag.*, X, 2), Charon (*Drag.*, II, 29), Rhadamanthus (*Angél.*, I, 59), Tisiphone (*Angél.*, X, 55), Alecto (*Drag.*, X, 1), — while the voyage by Sicily affords references to the Cyclops (*Angél.*, XVI, 42), Brontes (*Jerus.*, II, 92), Enceladus (*Angél.*, IV, 7), Briareus (*Angél.*, II, 22).

The *Eclogues* supply the name of Linus the god of vegetation (*Angél.*, XX, 19), while the *Georgics* give those of Aristaeus who first discovered how to get honey from the bees (*Angél.*, XVIII, 6) and of Proteus (*Angél.*, XI, 52). The epithet Amphrysus as applied to Apollo also comes from the *Georgics* (*Angél.*, I, 32) and there is the famous description in the fourth Book of the life and death of Orpheus, though, as already noted, the facts may have been got from Ovid.

These two authors alone supply the bulk of Lope's references to classical myths, but there remain a few which may have been got directly from the authors in whom they are found. The *Thebaid* of Statius supplies the names of those specially connected with the story of Thebes, of whom Lope mentions Polynices and his wife Argia (*Isid.*, VIII, 128), Tydeus (*Jerus.*, VI, 109), Alcmaeon and his mother Eriphyle (*Isid.*, VIII, 128), Evadne who killed herself on receipt of news of her husband's death (*Isid.*, IX, 52).

Propertius is the source of the story of Dirce killed by the bull (*Cor. Trág.*, II, 43).

Seneca's play *Oedipus* would supply the references to Oedipus, his mother Jocasta, and the Sphinx (*Jerus.*, XVII, 78).

Finally the *Golden Ass* of Apuleius provides the story of Cupid and Psyche (*Angél.*, V, 1).

These are all the allusions to mythology and legendary history which are to be found in the poems. Lope has also a very large number of references to persons and events of actual history. It is not, however, proposed to set forth these in detail because they

do not necessarily imply an acquaintance with the classical authors from whom they are ultimately derived. He could find them all in various universal histories which he certainly had read, as citations in the notes to the *Jerusalén* prove, e. g. the *Chronici Commentarii* of Johannes Nauclerus, first published in 1501, and the *De Monarchia Ecclesiastica o Historia Universal* of Juan de Pineda, published in parts between 1575 and 1594. Both of these incorporate practically everything of importance to be found in the classical historians. That is not to say that Lope had not read the originals; we shall see later on that he probably did know something of the contents of several of them. But when he simply gives the name of a personage or refers to an event without quoting from the text of his authority or showing by his own phraseology that he was acquainted with it, it is impossible to be certain that he had not in fact got it from the alernative source, and it is better not to rely on this doubtful evidence.

B. — **Knowledge of the Texts.**

In the interests of clarity, this section will be divided into several sub-sections. It is necessary to distinguish between Greek and Latin and between poetry and prose, as the evidence is of different value in each case. Moreover in respect of each author it will be convenient to distinguish between different classes of reference, which will be grouped under the following heads : — 1. Direct translation; 2. Phrases which, while not being exact translations, are obviously reminiscences of classical originals; 3. Neologisms or unusual expressions derived from classical phraseology; these are, of course, also reminiscences, but they have been grouped separately because Lope was a purist in the use of the Spanish language, as his controversy with the Gongoran school shows, and he evidently felt that, when he introduced a new word, he required to justify it by the weight of authority and it is interesting to see to what extent he did so. Within each sub-section the authors are arranged in roughly chronological order and in the second column Lope's own notes are reproduced in italics with my comments in ordinary type.

I. — LATIN POETRY

Ennius.

(1) *Isidro*, X, 26.

Digamos los versos de Enio
que nadie os honre con llanto.

Nemo me lacrymis decoret
nec funera flectu faxit.
Aeneid.

These lines are quoted twice in Cicero, *Tusc. Disp.*, I, 15. 34, and *De Senec.*, XX, 73, and are ascribed to Ennius. Lope evidently quoted from memory and wrongly ascribed them to the *Aeneid.*

Plautus.

(2) *Isidro*, VI, 15.

pobreza
en todas las artes diestra
por el trabajo y el uso.

Plaut. in Stich.
The reference evidently is to
illa omnes artes perdocet, ubi quem [tetigit.
Stichus, act 1, sc. 3.

Isidro, VI, 29.

dura ley que pase así,
que al amigo he de perder
o he de perderme a mí.

Plautus in Trin.
The reference is to
duarum rerum exoritur optio
vel illud quod credideris perdas, vel [illum amicum amiseris.
Trinummi, act 4, sc. 3.

Isidro, VI, 30.

dejarle me dió verguenza

Plautus in Trin.
The reference is to
deserere illum et deiuvare in rebus [adversis pudet.
Trinummi, act 2, sc. 2.

Terence.

(1) *Isidro*, VI, 48.

no sabe que pesar
se excusa el que no la (mar) vió

Terentius in Hecyra.
The reference is to
nescis quid mali
praeterieris qui nunquam es ingressus [mare.
Hecyra, Act. 3, sc. 1.

(2) *Isidro*, VI, 18.

pobreza
que a toda virtud repuna.

Terent. in Phorm.
This may be a vague reminiscence of the excuse which a character gives for doing a base deed.
quod ut facerem egestas me impulit.
Phormio, act 5, sc. 1.

LUCRETIUS.

(2) *Jerusalén*, XV, 77.

un madero que un Arabe llevaba

Arma antiqua manus, ungues, den-
[tesque fuere
et lapides, et item, silvarum fragmina
[rami.
Lucretius, lib. 5 de rer. nat.
The exact reference is V, 1282.

Isidro, I, 88.

quien piensa que sabe, dudo
sepa lo que humilde pudo

Lucret. lib. 4 de nat. rer.
This may possibly be a vague reminiscence of
Denique nil scire siquis putat, id
[quoque nescit
an scire possit, quoniam nil scire
[fatetur.
IV, 469.

Isidro, X, 9.

(muerte) no hay quien de tí
[se defienda

Lucretius lib. 3 de nat. rer.
Possibly for
certa quidem finis vitae mortalibus
[adstat
nec devitare letum pote quin
[obeamus.
III. 1078.

CATULLUS.

(2) *Jerusalén*, XII, 49.

y sino fuera infamia entre Persianos
poner la espada en cuellos femeniles
hoy fuera el hijo del difunto Aquiles

Pyrrho degolló a Polyxena. Catul.
Alta Polyxenia madefient caede
[sepulcro.
The reference is LXIV, 369.

(3) *Jerusalén*, XIII, 91.

Idalio Apolo

Del bosque Idalio. Catulo
Quique Idalium frondosum
The first word should be quaeque, referring to Venus, not Apollo.
LXIV, 96.

Jerusalén, XVIII, 119.

amaraco	*Flor olorosísima. Catul.* *cinge tempora floribus* *suave olentis amaraci.* The reference is to LXI, 6.

Isidro, II, 18.

Hymeneo	*Catul. in Epithal.* The *Epithalamium* is Ode 64 from which Lope quotes twice; actually the word Hymeneus does not occur there but in Ode 66.

VIRGIL.

(1) *Jerusalén*, XII, 1.

Dulces despojos cuando Dios quería y permitió mi desdichada suerte	*Dulces exuviae dum fata deusque* [*sinebant.* *Virg. lib. 4 Aeneid.* The reference is to IV, 651.

Jerusalén, X, 18.

¡ Hai triste ! ¿ Qué pereza me detiene muerto Don Juan en esta triste vida ?	*Así dijo Virgilio de Palante.* *Pallante peremto quid vitam moror* [*invisam ?* Lope has evidently quoted from memory and is not correct; it should be [perempto quod vitam moror invisam, Pallante dextera causa tua est. *Aeneid*, XI, 177.

Jerusalén, XIII, 28.

como quien el marfil indio violase con sangre ostrina o las purpuraes [rosas con azucenas cándidas mezclase, así mostró las de su rostro hermosas	*Indum sanguineo veluti violaverit* [*ostro* *si quis ebur, aut mixta rubent ubi* [*lilia multis* *alba rosis.* *Virgilio por Lavinia.* The reference is to *Aeneid*, XII, 67.

Jerusalén, XV, 78.

La vida, dice Garcerán, es breve y a cada cual está determinada; que de uno en otro siglo el tiempo [lleve la fama a los dos polos dilatada es un valor que a la virtud se debe	*Stat sua cuique dies, breve et irre-* [*parabile tempus* *omnibus est vitae; sed famam exten-* [*dere factis* *hoc virtutis opùs.* *Virg. lib. 10 Aeneid.* The exact reference is X, 467.

Isidro, II, 184.

Las (sombras) de los montes caían
y ya en la villa se vían
densos humos desde lejos.

Virgil I Aeneid.
The correct reference is *Eclogues*, I, 82.
et iam summa procul villarum cul-
[mina fumant
maioresque cadunt altis de montibus
[umbrae.

Isidro, VI, 193.

a fe que no soy tan feo
si la fuente en que me veo
no me engaña

Virgil Eclo. 2.
The reference is to
Nec sum adeo informis; nuper me in
[litore vidi
... si nunquam fallat imago.
The exact reference is *Eclogues*, II, 25.

Isidro, VIII, 36.

El lucero perezoso
mostraba su rostro hermoso
ya por el dorado Octa

Virgilius in Culice.
The reference is to
piger aurata procedit Vesper ab Oeta
Culex, 202.

(2) *Jerusalén*, I, 4.

Perdona la humildad de mi Thalia

Aunque a la Musa Thalia pintan más lasciva que trágica, Virgilio dijo en la Egloga VII :
Nostra nec erubuit silvas **habitare** *[Thalia,*
luego era grave.
The correct reference is *Ecl.*, VI, 2.

Jerusalén, III, 111.

¡ hai dulce hermana, a tanto mal
[venida
de tanto bien, no mueras desde
[ahora !

Tu ne cede malis, sed contra auden-
[tior ito.
Virgil lib. 6 *Aeneid.*
The exact reference is VI, 95.

Jerusalén, VII, 56.

Lenguas, alas y plumas de la fama

Cui quot sunt corpore plumae
tot vigiles oculi, tot linguae.
Virgil lib. 4 *Aeneid.*
The exact reference is IV, 181.

Jerusalén, VII, 78.

las paredes cercadas de tres muros

Moenia lata videt triplici circumdata
[muro
Virgilio lib. 6 *Aeneid.*
The exact reference is VI, 549.

Jerusalén, VII, 78.

en su torre la fiera Tisifonte

Stat ferrea turris ad auras
Tisiphoneque sedens.
Virgilio 6.
The reference is *Aeneid*, VI, 554.

Jerusalén, XIII, 29.

ya la posesion me dió la tienda
del bien dichoso

coniugium vocat, hoc praetexit no-
[mine culpam.
Virgilio lib. 4 Aeneid.
The reference is to Aeneas and Dido the cave. *Aeneid*, IV, 172.

Jerusalén, XV, 82.

con un pavés vestido
de piel de toro

Ac clypeum tot ferro terga, tot aeris
quem pellis toties obeat circumdata
[tauri
Virgilio lib. 10 Aeneid.
The exact reference is X, 483.

Isidro, II, 91.

no con el arbol de Juno
seguro entró por la puerta

Virgil. 6 Aeneid.
The reference is to Aeneas' entry into the lower regions in
Aeneid, VI, 137 ff.

Isidro, III, 1.

Abrese entre tanto el cielo,
que esto en la tierra pasaba.

Virgil. lib. 9 Aeneid.
The reference is to
atque ea diversa penitus dum parte
[geruntur
Irim de caelo misit Saturnia Juno.
Aeneid, IX, 1.

Isidro, IV, 86.

ibase al campo y araba
en que su bien conocía.

O fortunatos nimium, bona si sua
agricolas. *[norint*
Virgilius.
The reference is to *Georg.*, II, 458, but the correct quotation is « sua si bona ».

Isidro, V, 109-115.

Description of the saint getting up before dawn on a winter's morning, blowing up the embers of the fire, lighting a candle, getting food, etc., is closely based on *Moretum*, 1-18, and some phrases are almost translations; e. g.

la tiniebla que le ofusca
va tanteando como ciego.
de presto
huye la sombra y se extiende;
él con la mano defiende
la luz que afirma en el puesto.

sollicitaque manu tenebras explorat
[inertes.
tendem concepto, sed vix, fulgore
[recedit
oppositaque manu lumen defendit ab
[aura.
Lope notes, *Virgilius in Moreto.*

Isidro, VI, 189.

rústico soy, no querrás
mis obras ni mis razones

Virgil Eclo. 2.
The reference is to
rusticus es, Corydon; nec munera [curat Alexis.
Eclogue, II, 56.

Isidro, VIII, 111.

nada reservas
tiempo, que las cosas gastas.

Virgilio Eglo. 9.
The reference is to
omnia fert aetas.
Eclogue, IX, 51.

(3) *Jerusalén*, I, 3.

palmas Idumeas

Idume o Idumea, ciudad de Phenicia abundante de palmas. Virgilio [3 *Georg.*
The reference is to
primus Idumeas referam tibi, Mantua, [palmas.
Georg., III, 12.

Jerusalén, III, 2.

caballos espumosos

Vectus equo spumante Sages.
Virg. lib. 12 *Aeneid.*
The exact reference is XII, 651.

Jerusalén, III, 2.

imagines llevan por Penates

Alusión a los dioses domésticos antiguos.
quem secum patrios aiunt portare [*Penates.*
Virgil. 4 *Aeneid.*
The exact reference is IV, 597.

Jerusalén, III, 42.

aureas peltas

Peltas. Escudos a modo de lunas. De estos habla Virgilio en el primero de la Aeneida : lunatis agmina [*peltis.*
The exact reference is I, 490.

Jerusalén, IV, 90.

armas y almas huellan

Alma por sangre y vida. Purpuream animam vomit. Virg.
The correct quotation is
purpuream vomit ille animam.
Aeneid, IX, 349.

Jerusalén, V, 82.

delfín ceruleo

Ceruleo es color del mar, azul oscuro, Caeruleo numina ponto. Virg. 12 *de la Aeneida. Y así los delfines y otros peces.*
The reference is to
et quae caeruleo sunt numina ponto.
Aeneid, XII, 182.

Jerusalén, VIII, 88.	
Pancaya thurifera	*Llena de aromas. Virg. lib. 2 Georg. Thuriferis Pancaia pinguis arenis.* The exact reference is *Georgics*, II, 139.
Jerusalén, IX, 52.	
tremulas, colgadas sangrientas carnes de difuntas reses.	*Trementia dijo Virgilio. Verubusque trementia figunt. lib. 1 Aeneid.* The exact reference is I, 212.
Jerusalén, X, 114.	
aquel trifauce	*De tres gargantas.* *Cerberus haec ingens latratu regna* [*trifauci* *personat adverso recubans immanis* *Virgilio lib. 6 Aeneid.* [*in antro.* The exact reference is VI, 417.
Jerusalén, XI, 1.	
la imagen de la voz	*El eco.* *aut ubi concava pulsu* *saxa sonant, vocisque offensa resul-* *Virgilio lib. 4 Georg.* [*tat imago.* The exact reference is IV, 49.
Jerusalén, XVII, 37.	
la fatídica	*Adevinadora. Virgilio 8 Aeneid.* *vatis fatidicae, cecinitque prima* The exact quotation is [*futuro* cecinit quae prima futuros Aeneadas *Aeneid*, VIII, 340.
Jerusalén, XVII, 159.	
espléndida cuchilla (in the sense of « shining »)	*Virgilio por el arado.* *et sulco attritus splendescere vomer.* *lib. 1 Georgic.* The exact reference is I, 46.
Jerusalén, XVIII, 13.	
Señor del olivífero Taburno	*atque olea magnum vestire Tabur-* *Virgilio lib. 1 Georg.* [*num.* The correct reference is II, 38.
Jerusalén, XVIII, 34.	
despojos tan opimos	*Aspice ut insignis spoliis Marcellus* *Virg. lib. 6 Aeneid.* [*opimis.* The exact reference is VI, 855.

Jerusalén, XVIII, 119.

amaraco

Flor olorosísima. Virgilio 1 Aeneid.
The reference is to
ubi mollis amaracus illum
floribus et dulci adspirans complec-
[titur umbra.
Aeneid, I, 693.

HORACE.

(1) *Isidro*, II, 48.

el espíritu domando,
sediento de gloria y mando,
mejor reina la razón
que con hinchada elación
la Libya a Cádiz juntando.

Horat. lib. 2.
The reference is to
Latius regnes avidum domando
spiritum, quam si Libyam remotis
Gadibus iungas.
Odes, II, 2. 9.

Isidro, II, 49.

al hombre, aun viviendo aquí,
tanto más le dará Dios
cuanto él más se niegue a sí.

Horat. lib. ad Maecenat.
The reference is to
quanto quisque sibi plura negaverit
ab dis plura feret.
Odes, III, 16. 8.

Isidro, II, 50.

y el dote más principal
que es la virtud paternal.

Horatius Ode 24 in Avaros.
The reference is to
dos est magna parentium
virtus.
Odes, III, 24. 21.

Isidro, II, 90.

ante el Can, que de gran suma
de sierpes se adorna y toca
que de la trifauce boca
comenzó a verter espuma.

Horat. lib. 3 *Carm.*
The reference is to
quamvis furiale centum
muniant angues caput eius, atque
spiritus teter saniesque manet
ora trilingui.
Odes, III, 11. 17.

Isidro, IV, 73.

¿ cuánto mejor le va a quien
le dió el necesario bien
el cielo con mano corta,
que esa fué larga también ?

Horatius lib. 3 *od.* 16.
The reference is to
bene est cui deus obtulit
parca quod satis est manu.
Odes, III, 16. 43.

Isidro, VI, 18.

pobreza
que a toda virtud repuna,
que sin bienes de fortuna
ella y la nobleza hidalga
son del mar espuma y alga

Horatius lib. 2 *Satir.* 5.
The reference is to
et genus et virtus, nisi cum re, vilior
[alga est.
Satires, II, 5. 8.

Isidro, VI, 50.

De bronce debió de ser
quien osó en el mar poner
primero un fragil navío.

Horatius Ode 3 lib. 1.
The reference is to
Illi robur et aes triplex
circa pectus erat qui fragilem truci
comisit pelago ratem
primus.
Odes, I, 3. 9.

Isidro, X, 8.

quien más vivir confía
ordene el presente día
como si fuere el postremo.

Horat. lib. 1 in epist.
The reference is to
Omnem crede diem tibi diluxisse [supremum.
Epistles, I, 4. 13.

(2) *Jerusalén*, V, 99.

Naturaleza en alto o bajo oficio
pocas veces está sin algún vicio

Pocas veces se halla hombre sin alguna imperfección. Nam vitiis nemo sine nascitur. Horat. lib. 1 ser. Sat. 3.
The exact reference is *Satires*, 1, 3. 68.

Jerusalén, V, 122.

los que al Danubio habitan las [riberas

Danubio o Istro nace de un monte de Alemania. Horacio lib. 4.
Non qui profundum Danubium vivunt,
The correct reference is *Odes*, IV, 15. 21.

Jerusalén, XIV, 26.

Llenos de envidia de la gloria ajena
¿ Mas qué mayor castigo que su pena ?

Horacio.
Invidia Siculi non invenere tyranni maius tormentum.
The reference is to *Epist*, I, 2. 58.

Jerusalén, XIX, 113.

o Jupiter se vuelve en oro y plata.

Converso in pretium deo. Horacio, lib. 3 Carm.
The exact reference is to *Odes*, III, 16. 8.

Jerusalén, XX, 53.

Y si él pèrmite que esta pluma mía
dure con la virtud.

dignum laude virum Musa vetat mori. Horacio lib. 4 Oda 8.
The exact reference is *Odes*, IV, 8. 28.

Isidro, II, 85.

(envidia) que da muerte al pequeño
y a sí misma el daño ofrece.

Horatius.
The reference is to
fragili quaerens illidere dentem
offendet solido.
Sat., II, 1. 77.

Isidro, X, 3.

de una suerte
todo lo llevas y talas
con pie igual, pálida muerte.

Horatius Od. 4 lib. 1.
The reference is to
pallida mors aequo pulsat pede
[pauperum tabernas
regumque turres.
Odes, 1, 4. 13.

Isidro, X, 9.

a un fin caminamos todos,
piarse tiene esta senda.

No reference is given, but probably Lope was thinking of
sed omnes una manet nox
et calcanda semel via leti.
Odes, I, 28. 15.

(3) *Jerusalén*, II, 4.

rayos iracundos

Iracunda fulmina. Horacio lib. 1 Carm.
The exact reference is *Odes*, I, 3, 40.

Jerusalén, V, 69.

león ingenuo

El león es animal noble y así Horacio lib. 2 sermo.
Astuta ingenuum vulpes imitata
[leonem.
The exact reference is *Sat.*, II, 3. 186.

Jerusalén, X, 46.

la noche de la muerte

Iam te premet nox. Horacio Oda 4 lib. 1.
The exact reference is *Odes*, I, 4. 16.

Jerusalén, XI, 1.

la imagen de la voz

El eco. Horacio en la Oda 20 del lib. 1.
et iocosa
redderet laudes tibi Vaticani
montis imago.
The exact reference is *Odes*, I, 20. 6.

TIBULLUS.

(2) *Jerusalén*, III, 106.

no porque haga
sueños verdad

somnia fallaci ludunt temeraria nocte
Tibullus lib. 3 Eleg. 4.
The exact reference is III, 4. 7.

Jerusalén, XVIII, 47.

Perdona, niño, más que el tiempo
[cano
que me han cansado ya tus desvaríos.

Moerentem stultos praeteriise dies.
Tibullus Elegia 4.
The full quotation is
vidi iam iuvenem, premeret cum
[senior aetas,
moerentem stultos praeteriise dies.
I, 4. 34.

Propertius.

(1) *Jerusalén*, V, 29.

el amor aire, agua y tierra sujeta y vence con su fuerza impía.	*Sic amor et terras et maria alta* [*domat.* *Propert.* The first two words should be « hic deus », but the reference is to amor. II, 26. 52.

(2) *Jerusalén*, VIII, 100.

ni del teñido en sangre de Iphigenía traigo la mía.	*Iphigenía, hija de Agamemnon y Clytemnestra. Propercio lib. 4.* *Agamemnoniae ferrum cervice puella* [*tinxit.* The exact reference is IV, 1. 111.

Jerusalén, XVIII, 122.

del honor soberbio estimulado.	*Qui nunc se in tumidum iactando* [*venit honorem.* *Propercio lib. 2.* The exact reference is II, 21. 16.

(3) *Jerusalén*, XVI, 1.

con sus hermanas la virgilia Eudora.	*Las siete estrellas.* *Tardis navita virgiliis. Propercio lib. 5.* The correct reference is I, 8. 10.

Ovid.

(1) *Jerusalén*, V, 25.

vencía a la materia el arte.	*Materiam superabat opus. Ovid Metam. 2.* The exact reference is II, 5.

Isidro, II, 183.

la negra noche estrellada sacó la cabeza helada ceñida de dormideras, de negras sombras cercada.	*Ovid Fast 4.* The reference is to Interea placidam redimita papavere [frontem nox venit et secum somnia nigra [trahit. *Fast.*, IV, 661.

Isidro, III, 109.

Siempre, dijo, Isidro amigo, en el ajeno cercado está más gordo el ganado y más abundante el trigo en el ajeno sembrado.	*Ovidio lib. 1 de arte amandi.* The reference is to Fertilior seges est alienis semper in [agris, vicinumque pecus grandius uber [habet. *Ars Amandi*, I, 349.

(2) *Jerusalén*, II, 106.

pues solo con tocar el jaspe helado,
urna de las cenizas, por defuera,
sonaron en las armas sepultadas
los huesos de las manos alteradas.

Así dijo Ovidio,
cinis ipse sepulti
in genus hoc saevit, tumulo quoque
Metam. 13 [*sensimus hostem.*
The exact reference is *Met.*, XIII, 503.

Jerusalén, III, 104.

¿ Qué serán mis tristes sueños
mis imaginaciones y temores ?

Pectore concipio nil nisi triste meo.
Ovid. lib. 2 de Ponto. Epistola ad Atticum.
The exact reference is *Ex Pont.*, II, 7. 16.

Jerusalén, IV, 1.

por más que el pensamiento se [remonte,
¿ Quién las podrá medir ?

Si verbis audacia detur
haud timeam magni dixisse palatii
Ovid. Metam. lib. 1. [*caeli.*
The exact reference is I, 176.

Jerusalén, V, 87.

Mísero yo, repite, aunque el sollozo
rompía tiernamente sus razones.

Interdum lacrimae pondera vocis
Ovid. 3 de Pont. [*habent.*
The exact reference is III, 1. 158.

Jerusalén, VII, 30.

del diamante duro
lágrimas tiernas suelen ser buriles.

lacrimis adamanta movebis.
Ovid. 1 de arte amandi.
The exact reference is *De Art. Amat.*, I, 659.

Jerusalén, X, 44.

¡ Hai mudanzas del mundo, hai [desengaños
de su gloria mortal, caduca y vana !

Nil equidem durare diu sub imagine [*eodem*
crediderim. Ovid. lib. 15 Metam.
The exact reference is XV, 259.

Jerusalén, XII, 17.

la envidia noble hasta la muerte [airada
sin pasar los umbrales de la vida.

Pascitur in vivis livor, post fata
Ovid. 4 de Pont. [*quiescit.*
The correct reference is *Amorum*, I. 15. 39.

Jerusalén, XIV, 130.

¿ Qué haré por muestra de mi amor ?

Que en la tragedia se pueden introducir amores afirma bien Ovidio en en el 2 de Tristib.
Omne genus scripti gravitate tragedia [*vincit,*
hoc quoque materiam semper amoris [*habet.*
The exact reference is *Tristia*, II, 381.

Jerusalén, XX, 57.

la fama que no hay mar que la [resista.

Ipsa quid in caelo rerum pelagoque [geratur
et tellure videt. Ovidio lib. 12 Metam.
The exact reference is XII, 62.

Isidro, II, 80.

(envidia) que ríe con la pena
de toda cosa que es buena.

Ovidio lib. 2.
The reference is to
risus abest, nisi quem visi movere [dolores.
Metam., II, 778.

Isidro, IX, 23.

la noche tenía ocupados
con el sueño los cuidados.

Ovidius lib. 9.
The reference is perhaps to
publica me requies curarum somnus [habebat.
ex Pont., III, 3. 7.

(3) *Jerusalén*, IV, 66.

cinco lustros de edad.

Lustro en la lengua latina 5 años. Ovidio hablando de los años de su padre dice :
Novemque
addiderat lustris altera lustra novem.
lib. 4 eleg. 10.
The exact reference is *Trist.*, IV, 10. 77.

Jerusalén, IV, 72.

palmíferos Arabes.

Ovidio en la fabula de Myrrha, Palmiferosque Arabas, lib. 10.
The exact reference is *Metam.*, X, 478.

Jerusalén, V, 11.

Dios Elicio.

Llámase Jupiter Elicio
quod in sacrificiis eliciatur precibus.
Ovid. lib. 4 Fast.
The reference is to
Eliciunt caelo te, Jupiter, unde [minores
nunc quoque te celebrant, Eliciumque [vocant.
Fast., III, 328.

Jerusalén, V, 23.

el Tiphys del amor.

Así se llamó Ovid. cuando dijo
Tiphys et Automedon dicar amoris [ego.
De arte amandi lib. 1
The exact reference is *De art. amat.*, I, 8.

Jerusalén, V, 152.

donde sus regias águilas volaban.

Quam regia sustinet ales. Ovid. lib. 4 Metam.
The exact reference is IV, 362.

Jerusalén, VII, 4.

la Tartesia España.

España se llamó Tartessia. Ovid.
[lib. 14.
presserat occiduus Tartessia litora
[Phoebus.
The exact reference is *Met.*, XIV, 416.

Jerusalén, XX, 50.

austro imbrifero.

Ovidio lib. 3.
e quibus imbriferos versa est Pachy-
[nos ad austros.
The correct reference is *Metam.*, XIII, 725.

Jerusalén, XX, 94.

ceñido
..... de Paladia oliva
el Betis español.

Paladia de Palas, inventora de la oliva. Ovidio en el lib. 6 de Metam.
edere cum baccis foetum canentis
[olivae.
The exact reference is VI, 80.

SILIUS ITALICUS.

(1) *Isidro*, II, 134.

(envidia)
que nó sufre alabanza.

Silius de bello punico lib. 17.
The reference is to
nec magnas patiens exsurgere laudes
[invidia. XVII, 187.

(2) *Jerusalén*, VI, 64.

el siempre lamentable Guadalete
que llevó tanta sangre al mar de
[España,
si por olvido se llamaba Lethe
trueque este nombre la victoria
[extraña
y llámese memoria deste día
en que España perdió la que tenía.

Guadalete, río del olvido, entra en el mar por el puerto de Santa María. El Lethe es río del infierno, significa lo mismo. Silius lib. 1. Infernae populis referens oblivia Lethes.
The exact reference is I, 236.

Jerusalén, VII, 49.

Si podeis conservar la paz debida,
O Filipo y Ricardo inmortal fama
y gloria os tiene el cielo apercibida.

pax una triumphis
innumeris potior. Silius Italicus lib. 11 de bello punico.
The exact reference is XI, 593.

Jerusalén, XII, 3.

y vengo a ver tu honrosa frente
[herida
en vez de lauro de ciprés ceñida.

De ciprés cercaban los antiguos la casa, el fuego y el cuerpo del difunto. Silio lib. 10.
Ac, ferale decus, moestas ad busta
[cupressus.
The exact reference is X, 534.

(3) *Jerusalén*, I, 130.

el alma daba a Dios, el cuerpo al
[sueño.

Silio Italico en el lib. 15.
nox similis morti dederat placidis-
[sima somnos.
The exact reference is XV, 180.

Jerusalén, I, 137.

las trepidantes armas.

Así dijo Silio : Multum trepidantibus
[armis. lib. 9.
The quotation is not correct; it should be « Strepitantibus », IX, 280.

Jerusalén, II, 117.

híspida barba.

Statius lib. 13.
summoque cadit barba hispida mento.
The quotation is not correct; it should be « imoque » and it is from Silius Italicus XIII, 333, not from Statius.

Seneca.

(2) *Jerusalén*, III, 121.

vuélvete a Italia, esposo, y la adqui-
[rida
corona rinde a la fortuna adversa.

fracti
pondera regni non inflexa
cervice pati. Seneca in Thyeste.
The exact reference is *Thyestes*, 928.

Jerusalén, IX, 80.

The sense of the octava is that the Saracens both admire and fear the Spaniards.

Quos cogit metus
laudare, eosdem reddit inimicos
Seneca in Thyest. *{metus.*
The exact reference is *Thyestes*, 207.

Isidro, II, 161.

La envidia con pies audaces
dejando el lugar cruel
que al que entra una vez en él
las duras sombras tenaces
no le dejan salir dél.

Seneca in Hercul. Furen.
There is no exact equivalent, but there is a similar idea in *Herc. Fur.*, 675-85.

Isidro, IV, 74.

toma el sustento seguro
el pobre en la mesa escasa,
que no entra daño en la casa
del que duerme en suelo duro.

Seneca in Thyeste.
The reference is to
scelera non intrant casas
tutusque mensa capitur angusta
[cibus.
Thyestes, 451.

Isidro, IV, 77.

jamás le enoja
tocar la dorada orilla,
que el agua límpida y sencilla
con mano desnuda coge
de la pura fuentecilla.

Seneca in Hippolyt.
The reference is to
quam iuvat nuda manu
captasse fontem.
Hippolytus, 519.

Isidro, VI, 67.

Vencióme otro nuevo amor,
porque las alas se queme
quien más su fortuna estreme,
que es justo que el vencedor
tema aquello que no teme.

Seneca Agam.
There is no exact equivalent, but *Agamemnon*, 175-191, convey the idea of the proud conqueror captive to love.

Isidro, VI, 69.

lo que me convenía
ni lo vía, ni podía,
y viendo que era mi muerte
eso mismo apetecía.

Seneca in Hip.
Parallel ideas are to be found in the speeches of Phaedra in *Hippolytus*, 177-180 and 698-703.

(3) *Jerusalén*, I, 42.

osa boreal.

Seneca in Hippolyto.
Si qua ferventi subiecta cancro es, si qua maioris glacialis ursae.
The exact reference is *Hipp.*, 287.

Jerusalén, VI, 55.

noctivagas estrellas.

Noctem sequentur astra, flumina in pontum cadent. Seneca in Medea.
No such lines appear to be in the *Medea* and I have been unable to find them elsewhere.

Lucan.

(1) *Isidro*, X, 145.

cubre el cielo
a quien falta sepultura.

Coelo tegitur qui non habet urnam. Lucan.
The exact reference is VII, 819.

(2) *Jerusalén*, V, 83.

Como miraba Codro al gran Pompeyo
muerto en el mar por el traidor
[Achila.

cano sed discolor aequore truncus conspicitur. Lucan 8.
The exact reference is VIII, 722.

Jerusalén, VII, 103.

El dudoso piloto a voces manda
y sin consejo a todas partes mira.

Artis opem vicere metus, nescitque
Lucano lib. 5. [*magister.*
Lope should have completed the quotation with the next line
quam frangat, cui cedat aquae.
V, 645.

Jerusalén, VII, 104.

parece que temió naturaleza
volver al limbo del primero chaos.

Extimuit Natura chaos. Lucano.
The exact reference is V, 634.

Jerusalén, XII, 57.

Allí se ve un anciano que en el suelo
sobre dos palos que cruzaba yace.

Lubrica saxa madent; nulli sua
Lucan. [*profuit aetas.*
The exact reference is II, 104.

Jerusalén, XII, 59.

The sense of the octava is the escape of the guilty.

servat multos fortuna nocentes.
Lucan. lib. 3.
The exact reference is III, 448.

Isidro, IV, 85.

su humilde naturaleza
contenta Isidro con poco.

Lucan. 4 *de bello civ.*
Apparently the passage referred to is
sed parvo fortuna viri contenta
[pavore. IV, 121.
though the meaning is different.

Isidro, X, 4.

No hay aviso que no pida
para templar nuestra vida
que te tengamos presente.
(The passage refers to death).

Lucanus lib. 9.
The reference is apparently to
scire mori sors prima viris. IX, 211.

(3) *Jerusalén*, I, 21.

Mane.

Lucano en el 8 *Manesque vagantes.*
The full quotation is
cur obicis Magno tumulum, manes-
includis ? VIII, 796. [que vagantes

Jerusalén, V, 125.

degenera del valor el miedo.

Degenerisque metus. Lucanus lib. 2.
The correct reference is III, 148.

Jerusalén, VII, 111.

el austro calabrés.

Id est, a Calabris flans. Lucano lib. 5
Calabroque obnoxius austro.
The exact reference is V, 379.

Jerusalén, XVIII, 116.

Alpes helados.

Iam gelidas Caesar cursu superaverat
Lucano lib. 1. [*Alpes.*
The exact reference is I, 183.

PERSIUS.

(2) *Jerusalén*, XIX, 48.

Alfonso el blanco del escudo mira.

Virgilio en el lib. 9 de la Eneida dice que Elpenor llevaba un escudo blanco, de quien hace Persio mención, en la Satira 4 porque hasta haber hecho en la guerra alguna hazaña no se le daban armas antiguamente.

Lope is evidently thinking of the phrase « candidus umbo » in *Sat.*, V, 33, taking « umbo » to mean, as it generally does, a shield. But in this passage it means a toga.

Isidro, VII, 184.

hasta el tiempo que la estrella
del Can, dando el sol en ella,
daña al hombre, el campo abrasa.

Persius.
The reference is to
siccas insana canicula messes
iam dudum coquit. III, 5.

Isidro, X, 6.

el que gobierna su vida
mire el fin.

Persius, Sat. 5.
The reference is to
vive memor leti. V, 153.

Isidro, X, 21.

Da al bueno Dios Soberano
vida saludable y larga.

Persius 2.
This is the general purport of *Satire* II, but there is nothing exactly equivalent to these words.

(3) *Isidro*, VIII, 2.

Cese el agua cristalina,
no sirva la cabalina
ya para mojar los labios.

Persius Sat. 1.
The reference is to
nec fonte labra prolui caballino.
Prologue to Satires, line 1.

STATIUS.

(2) *Jerusalén*, IX, 90.

fué de mi esposa nuevo Ideo Troyano.

Paris, que fué pastor del monte Ida.
Dardania pastor temerarius Ida.
Statius lib. 1 Silvarum.
The exact reference is I, 2, 43

Jerusalén, XII, 25.

resplandeció en el Phrygio vellocino.

En el Aries en que pasaba Phrixo.
Statius lib. 5 Thebaid.
Gentibus aequorei redierunt vellera
[Phrixi.
The exact reference is V, 475.

Jerusalén, XVIII, 63.

la fama que de lejos inquieta.

Accumulat crebros turbatrix fama
Statïo lib. 9 Theb. *[pavores.*
The exact reference is IV, 369.

Jerusalén, XX, 162.

De pocos ha de ser mi voz oída;
pasen los tiempos y será estimada.

Et meriti post me referentur honores.
Stacio en el fin de la Thebayda.
It is the last line of the *Thebaid.*

Isidro, II, 80.

(envidia) que es un dolor
del bien y ventura ajena.

Stat. lib. 2 Theb.
The reference is to
aegraque laetis invidia *Theb.*, I, 126.

Isidro, II, 134.

(envidia) que en la muerte no
[alcanza
ni perdonó vida alguna.

Statius lib. 5 Silvarum.
There is nothing corresponding to this in the *Silvae;* the nearest approach is
nec livida tabes
invidiae functis quamquam et iam
[lumine cassis
defuit. *Thebaid*, II, 14, but the sense is the opposite of that of Lope.

Isidro, X, 1-15.

These stanzas are a cento of passages about death from classical writers. Some 15 are mentioned in the margin, but it is not always easy to determine to which passage of the text each one refers. Statius *ad Albin* is one of the references. There is no poem of Statius dedicated to Albinus, but in *Silvae*, II, 1, dedicated to Atedius Melior, there is a long passage about death much in the vein of Lope. *Theb.*, I, is also quoted; there does not appear to be any special reference to death in that book, but in VIII, 326, « veniemus enim quo limite cuncti, qua licet ire via » corresponds to « a un fin caminamos todos, piarse tiene esta senda » X, 9.

(3) *Jerusalén*, VIII, 23.

en Mercurios transforma los soldados.

A Mercurio pintan en los pies alas, como correo de los dioses.
Aliger le llama Stacio lib. 10 de la Theb.
The correct reference is *Theb.*, II, 1.

Jerusalén, XVIII, 155.

ladró la estrella Syria.

Calido latravit Sirius astro. Stacio lib. 1 Silvarum.

The exact reference is I, 3. 5, but Lope seems to have confused the name of the star Sirius with the adjective meaning « of Syria ».

Jerusalén, XIX, 56.

la nevada orilla al Tajo engastan.

Et niveae posuit se margine ripae. Stacio lib. 2 Theb.

The correct reference is *Silvae*, II, 3. 17.

MARTIAL.

(2) *Jerusalén*, V, 68.

león feroz que de Hercules la clava
venció en Nemea.

Nemea, silva de Achaya. Marcial lib. 1. Nemea frondosa leonem.

The correct reference is *De spec.*, XXVII. 3, and the full quotation is

Non Marathon taurum, Nemea fron- [dosa leonem.
Arcas Maenalium non timuisset [aprum.

Jerusalén, X, 27.

el vengativo
Persa en Jerusalén con los triunfales
cercos entró del arbol fugitivo.

Por Daphne transformada en laurel. Mart. lib. 11. Torquebat Phoebum Daphne fugitiva.

The exact reference is *Epigr.*, XI, [43. 7.

Jerusalén, XVII, 91.

del Permeso el agua, que en Beocia
nace del fertil Heliconio monte.

Quid cum Permessidos unda? Mart. [*lib.* 1.

The correct quotation is

Quid tibi cum Cirrha, quid cum [Permesside nuda?
Epigr., I, 77. 11.

Isidro, VI, 14-18.

These stanzas deal with the subject of poverty and a large number of authors is quoted, among them Martial book 11. There is an Epigram, no. 32, in that book on poverty, but the idea expressed is entirely different from that of Lope.

JUVENAL.

(1) *Isidro*, IV, 75.

en barro quebradizo
nunca aconita se dió.

Juvenalis Sat. 10.

The reference is to

sed nulla aconita bibuntur
fictilibus. X, 25.

Isidro, VI, 16.

el vacío
canta y camina con brío
ante el ladrón por la sierra.

Juven. Sat. 10.
The reference is to
cantabit vacuus coram latrone viator.
X, 22.

Isidro, VI, 17.

(pobreza) hace al hombre
ridículo y desechado.

There is no reference, but Lope must have been thinking of
(paupertas) ridiculos homines facit.
Sat., III, 152.

Isidro, VI, 49.

¿ Qué os contaré cuanta hacienda
al mar entonces le dí ?
por salvarme el castor fuí.

Juvenalis Sat. 12.
The reference is to
decidere iactu
coepit cum ventis, imitatus castora.
Sat., XII, 33.

Isidro, VII, 118.

pues si hacer versos merece
la lira y la indignación.

Facit indignatio versus. Horatius.
The correct quotation is « Versum » and it comes from Juvenal *Sat.*, I, 79, not from Horace.

(2) *Jerusalén*, IX, 85.

por no haber en tanta guerra
hallado la justicia de la tierra.

Ad superos Astraea recessit. Juven.
The exact reference is *Sat.*, VI, 19.

Jerusalén, X, 46.

Así es retrato de la vida nuestra
cada día que pasa, así amanece
la rosa y su color que al alba [muestra
coronado de perlas resplandece.

Festinat enim decurrere velox flosculus. Juven. Sat. 9.
The exact reference is IX, 126, and Lope might have continued the quotation
angustae miseraeque brevissima [vitae
portio.

(3) *Jerusalén*, XIII, 126.

Getulos armados elefantes.

Getulos de Getulia, región inculta del Africa. Getula bellua llama Juvenal a los elefantes. Sat. 10.
The exact reference is X, 158.

AUSONIUS.

(2) *Jerusalén*, IV, 90.

armas y almas huellan.

Alma por sangre y vida. Celeremque caducae finem animae, dijo Auso- [*nio.*
The exact reference is *Edyllia*, I, 10.

Jerusalén, VII, 33.

Dedalo.

Famoso artifice Ateniense, padre de Icaro, autor del Laberinto de Creta.
Praepetibus pennis super aera vectus [homo.
Ausonius.
The exact reference is *Technopaegnion*, X, 20.

Jerusalén, XII, 67.

es hija la ocasión del tiempo calvo.

Occipiti calvo es ne tenear fugiens.
Ausonio en el Epigrama a la imagen de la Ocasión que él pinta notablemente.
It is *Epigram* 33, but it should be written
« Occipiti calvo es ? » « Ne tenear fugiens ».

Jerusalén, XX, 52.

la vida de los tiempos vencedora.

La fama. Vita perit, mortis gloria non moritur. Ausonio in Thalet. sent.
The exact reference is *Septem Sapientium Sententiae : Thales Milesius*, line 10.

Isidro, IV, 75.

Porsena de barro hizo
la vajilla en que comió
desta Agathocles se honró.

Ausoni. Epigr.
The reference is to *Epigram* 2, an *Exhortatio ad modestiam*, in which the example of Agathocles is cited.

Isidro, VI, 17.

(pobreza) hace al hombre
ridículo y desechado
con envidia y vil cuidado.

Ausonius in Cleob. sent.
The reference appears to be to
Fortunae invidiae est immeritus [miser.
Sept. Sap. Sent : Cleobulus, line 2.

Isidro, VI, 75.

y aun suelen llamar desdicha
la culpa de sus pecados.

Ausonius in Monil.
I have been unable to trace this.

CLAUDIAN.

(1) *Isidro*, IV, 78.

con estas estrechas leyes
las grandezas de los reyes
Fabricio menospreciaba.

Claudianus lib. 1 in Ruffinum.
The reference is to
contentus honesto
Fabricius parvo spernebat munera [regum
In Ruf., I; 200.

Isidro, IX, 171.

Que nunca mejor se guarda
con las armas circunstantes
que con pechos semejantes;
amor es del Rey la guarda.

Claudian. ad Honorium.
The reference is to
Non sic excubiae, non circumstantia
[pila
quam tutatur amor.
De IV Cons. Honor., 281.

(2) *Jerusalén*, VII, 79.

La Soberbia en figura de gigante.

Sed rupit rabidas accensa Superbia
[voces.
Claudianus.
The reference is to *De bello getico*, 520.

Jerusalén, XI, 119.

Libya ardiente.

Ite per ardentem Libyam. Claudian.
The reference is to *De III Cons Honor.*, 205.

Jerusalén, XII, 142.

del cielo azul en el rosado oriente.

Qui primum roseo Phoebi prolatus
[ab ortu.
Claudiano.
The reference is to *De bello getico*,
[244.

Isidro, IV, 85.

su humilde naturaleza
contenta Isidro con poco,
que no es la menor riqueza.

vivitur exiguo melius. Claud. 1 in Ruffinum.
The exact reference is I, 215.

Isidro, X, 3.

la muerte
mozos y viejos igualas.

Claud. lib. 2 de raptu Proserpinae.
The reference is to
omnia mors aequat. *De Rapt. Pros.*,
[II, 302.

(3) *Jerusalén*, XI, 15.

Acercaba un ariete romano.

Había algunos que arrojaban piedras, como aquel de Claudian. Saxa rotat praeceps aries.
Lope has misunderstood the passage. The aries does not discharge stones. The full quotation is
fidit si moenibus hostis
tum tibi murali libretur machina pul-
[sa,
saxa rota; praeceps aries protectaque
testudo feriat. [portas.
De IV Cons. Honor., 328.

Jerusalén, XVIII, 116.

Alpes nubíferos.

Aspera nubiferas qua Rhaetia porrigit Claud. [*Alpes.*
The reference is to *De Cons. Stil.*, III, [307.

PRUDENTIUS.

(2) *Jerusalén*, III, 54.

abriendo libremente su tesoro
le presentó veinte talentos de oro.
(Queen of Sheba's gift to Solomon)

Regina Austriae grave congerit Aurel. Prud. in Enchirid. [*aurum.*
The second word should be « austri ».
The exact reference is line 82.

Jerusalén, IV, 12.

exploradores acogidos
de Raab.

Procubuit Jerico, sola stant atria Aur. Prudentius in Enchirid. [*Raab.*
The exact reference is line 61.

Jerusalén, IV, 13.

las doce piedras puestas en memoria.

Testes bisseni lapides. Idem.
The exact reference is line 59.

Jerusalén, IV, 19.

Nació Sansón, amó la Filistea,
mató el león.

Invictum virtute comae leo frangere [*Samson aggreditur. Aur. Prudent. in Enchirid.*
The exact reference is line 65.

Jerusalén, XI, 133.

Labaro.

El Lábaro describe Prudencio divinamente en estos versos,
Christus purpureum gemmanti textus [*in auro*
signabat Labarum, clypeorum insignia [*Christus*
scripserat, ardebat summis crux [*addita Christus.*
lib. 1 in Symmachum.
The exact reference is I, 487.

Jerusalén, XVI, 25.

Trivia.

La Luna o Diana. Herodoto dice que la llamaban Urania los Africanos y Astroaria los de Phenicia, lib. 5. en que parece ser nombre de Idolo, a que debe de aludir Aurelio Prudencio, poeta cristianísimo :
Triviae sub nomine daemon
Tartareus colitur.
lib. 1 adversus Symmachum.
The exact reference is I, 369.

Jerusalén, XVIII, 86

siendo Christo verdadero templo.

Prudencio, poeta español :
Quo templum hominis sub pectore aedificat. [*Christus*
The reference is to *Enchirid.*, 83, but the sentence is hardly intelligible without the first two words « tempus adest ».

Jerusalén, XIX, 146.

no me verá jamás alegre el cielo
por más que mueva su fogosa rueda.

Quae solis rotam etc. Pruden. in Epiphania Domini.
The reference is to the star of Bethlehem in *Cathemerinon Hymnus*, XII, 5.
Haec stella quae solis rotam
vincit decore ac lumine,
venisse terris nuntiat
cum carne terrestre Deum.

II. — LATIN PROSE

Cicero.

(2) *Jerusalén*, V, 110

en la tumba del alto simulacro

Simulacro, retrato, figura o semejanza. Cicer. pro domo sua.
The reference appears to be to an incident in *De domo sua*, 111; the statue of a courtesan of Tanagra which stood on a tomb was stolen and taken to Rome where it was set up as a statue of Liberty.

Jerusalén, XIV, 165.

A description of Alfonso fighting at the head of his men.

Cum tempus et necessitas postulat, decertandum est manu, et mors servituti et turpitudine, anteponenda.
Cicero.
I have been unable to trace this.

Isidro, III, 63.

La guerra es justa que emprende
de algún bárbaro poder
lo que es patria defender.

Cicero de offic.
De Offic., I, 36, considers when a war may be justly declared and expresses much the same idea as Lope.

Isidro, III, 169.

Contra los dioses decía
Cicerón que peleaba
el que rudo porfiaba,
como Centimano hacía
cuando los montes juntaba.

Cicero.
I have been unable to trace this.

Isidro, V, 10.

Salomón
a quien humilde ofreció
otro tiempo Italia el oro.

Cicero pro Flacco.
Lope is apparently thinking of,
cum aurum Iudaeorum nomine quot annis ex Italia et ex omnibus provinciis Hierosolyma exportari soleret Flaccus sanxit edicto, ne ex Asia exportari liceret. *Pro Flacco*, 67, but it does not of course bear the meaning Lope puts on it.

Isidro, X, 32.

Si el orador nos advierte
que sea cisne en la muerte
el bueno.

Cic. 1 Tuscul. quaest.
The reference is to
Itaque commemorat (Socrates) ut cygni... cum cantu et voluptate moriantur, sic omnibus bonis et doctis esse faciendum. *Tusc. Disput.*, I, 30. 73.

(3) *Jerusalén*, I, 7.

a la Marcial palaestra
la fama os llama.

Escuela de Marte, donde antiguamente ejercitaban las armas. Cicerón de Orator. Sed ab armis, aut etiam a palaestra.
Cicero is saying that the orator should mould voice and gesture not on those of the stage but on those of the camp or wrestling ground. *De Orat.*, III, 59.

Jerusalén, III, 26.

canceles.

Canceles eran antiguamente « Septa quaedam e lignis modicis intervallis connexis, quibus scenae et tribunalia et fenestrae muniebantur. » Cic. pro Quint. si extra hos cancellos egrediar.
The correct quotation is « egredi conabor ». *Pro Quinctio*, 36.

Jerusalén, XI, 102.

Marte.

Marte, por la guerra. Cicer. pro Marcello Eos Martis vis perculit, non ira victoriae.
The exact reference is section 17.

Jerusalén, XIII, 115.

Athleta.	*Id est certator. Competidor o enemigo en desafío. Viene de Athlos, que es certamen, y Athlon que es el premio de la batalla. Eran también luchadores o esgrimidores, como se ve en Cicerón de senectute. Cum Milo iam senex esset Athletasque, etc.* The reference is to Quae enim vox potest esse contemptior quam Milonis Crotoniatae ? Qui cum iam senex esset athletasque se exercentes in curriculo videret, aspexisse lacertos suos dicitur. *De Senec.*, 27, 33.

Jerusalén, XVI, 32.

Lucina.	*La Luna. Cicerón De nat. deorum eadem est Lucina etc.* The reference is to luna a lucendo nominata est; eadem est Lucina. II, 68.

Jerusalén, XVII, 98.

las espigas de oro.	*Por la Virgen, figura celeste.* *Spicum illustre gerens insigni cor- [pore virgo* *Cicerón de natura deorum.* The quotation is not quite correct; it should be Spicum illustre tenens splendenti [corpore Virgo. It is a quotation from Aratus in *De nat. deor.*, II, 110.

Sallust.

Jerusalén, XIII, 27.

Richard's plans for an attack on the Saracens.	*Consilio opus est prius, ubi consuleris, mature opus est facto. Salustio.* This should be Nam et prius quam incipias consulto, et ubi consuleris mature facto opus est. *Catiline*, I, 6.

Isidro, III, 62.

Que los sabios guerra intentan por la paz.	*Salust. ad Caesar.* I cannot find anything at all equivalent to this.

Isidro, VI, 62.

de su valor declinan
las letras, cuando no inclinan
a la virtud a su dueño.

Sallustius in bello Iugurt.
There is no definite phrase equivalent to this, but the speech of Marius in chap. 85 expresses the same idea.

Isidro, VIII, 167.

un noble despreciado
suele convertirse en vil.

Salust. de bello Iugurt.
There is nothing like this in the *Jugurtha*, but the speech in chap. 20 of the *Catiline* has the same idea.

VELLEIUS PATERCULUS.

(2) *Jerusalén*, XIII, 132.

Description of a surprise attack on the Saracens who thought themselves secure.

Initium calamitatis securitas.
Veleyo lib. 2.
The full quotation is
Arminius ... haud imprudenter speculatus ... frequentissimum initium esse calamitatis securitatem. II, 118.

SENECA.

(2) *Jerusalén*, V, 3.

el vestido de purpura mentira scénica.

Nemo ex his quos purpuratos vides felix est, non magis quam ex illis quibus sceptrum vel chlamydem in scena fabulae assignant. Senec.
The exact quotation has « istis » for « his », and « et » for « vel ». *Ep. Mor.*, 76.

Isidro, I, 60.

si es filosofía obrar.

Senéca Epist. 20.
The reference is to
Facere docet philosophia, non dicere. *Ep. Mor.*, 20.

Isidro, I, 112.

aunque es verguenza aprender
lo que el hombre debe hacer
de los rudos animales.

Pudeat ab exiguis animalibus nos trahere mores. Seneca.
I have been unable to trace this.

PLINY.

(2) *Jerusalén*, I, 19.

Aristarte.

Fué única pintora, hija y discípula de Nearco. Plinio lib. 35 cap. 11
The correct reference is 35, 40, and the name should be Aristarete.

Jerusalén, II, 118.

pensando que sería
del ave Gnesia Ganymedes bello.

El quinto y mejor género de águilas : alude a la de Jupiter. Plin. lib. 10 cap. 3.

Jerusalén, V, 69.

león ingenuo.

El león es animal noble, y así Plinio : Ita quod terrori sunt leonibus generosissimis ferarum, hablando de los gallos.

The reference is to VIII, 19, but the quotation is not exact. What Pliny says is.

Atque hoc tale, tam saevum animal gallinaceorum cristae cantusque etiam magis terrent.

A few sentences previously he had referred to the lion as « generosissimus ».

Jerusalén, VI, 108.

ya suspende las almas Angerona.

Diosa del silencio. Plinio lib. 3.

The exact reference is III, 9.

Jerusalén, VI, 109.

Tritan.

Venció un enemigo suyo en desafío con un dedo. Plinio lib. 7.

The incident is recorded in VII, 20, but the name of the individual is not given.

Jerusalén, X, 45.

Nace en la India un animal al alba
que está en su juventud al medio día
y en la trémula vejez helada y calva
cuando sube del mar la noche fría.

También hay una hierba como lirio, cuya flor nace y muere en un día, llámase Ephimeron. Plinio lib. 25.

In XXV, 107, there is a description of the plant Ephemeron and, though Pliny says nothing about its lasting only a day, one may assume that it did from the name.

Jerusalén, XVI, 7.

Description of certain siege engines.

Estos son las catapultas de Plinio en el lib. 6 de la Historia Nat.

The reference seems to be to VII, 57, where there is a list of persons who invented various weapons, among them the catapult.

Jerusalén, XVII, 35.

Lecanomancia.

Ciencia de adevinar. Fiebat haec in pelvi, ubi spiritus vocatus in aqua sibilans et natans responsum interroganti praebebat. C. Plinio.
There is no such sentence to be found in Pliny, but he has a section on Magic in general in XXX, 1-6.

Jerusalén, XVII, 161.

para cantaros sin desmayo
viviera nuevamente Xenophilo.

Este músico vivió ciento y cinco años. Cayo Plinio.
The reference is to VII, 51.

La Dragontea, I, 66.

nace en la India el filantropo,
hierba que cura del dragón la herida.

The reference is to XXVII, 15.

La Dragontea, I, 70.

y los que sombras y fantasmas vían
de noche, imaginadas espantosas,
con sus ojos curaban sus enojos.

Pliny XXIX, 20, speaks of an ointment composed of dragons' eyes which was a specific for eye troubles.

La Dragontea, VIII, 19.

Beben la sangre, asiendo las orejas
a los índicos fuertes elefantes,
los dragones que mueren con mil [quejas
a hidrópicos hinchados semejantes.

Pliny VIII, 12, describes thus the contests between dragons and elephants; the former suck the blood of the elephants till the latter are too weak to stand and in falling crush the dragons to death.

La Dragontea, X, 21.

Suele el padre del dragón semidifunto
con la hierba balín volver la vida.

Pliny XXV, 5, where the herb is called « ballis ».

La Dragontea, X, 22.

La piedra draconites que se adquiere
de la cabeza del dragón indiano,
para que no aproveche, cuando muere
la enturbia y la maltrata con la [mano.

Pliny XXXVII, 57.

La Dragontea, X, 23.

El águila y dragón que Plinio escribe
ya dejaron la rígida batalla.

Pliny X, 5, describes the battles between eagles and dragons.

TACITUS.

(1) *Isidro*, VII, 135.

En la vista la verdad
o con la tardanza es cierta
cuando es verdad encubierta,
que esfuerza la falsedad
la presteza siempre incierta.

Tacitus lib. 2.
The reference is to
Veritas visu et mora, falsa festinatione et incertis valescunt.
Annals, II, 39.

(2) *Jerusalén*, IV, 146.

Cobraron los cercados nuevo aliento
con la partida de los tres Soldanes.

Primis eventibus metus aut fiducia gignitur. Tacitus Ann. 12.
The exact quotation is
Ille gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni, cohortes rapit.
Ann., XII, 31.

Isidro, III, 118.

Quería Isidro oración,
que olvidarla no es razón
si corre prosperidad,
pues hecha en la adversidad
alcanzó satisfacción.

Tacitus 2.
I have been unable to find any similar passage.

Isidro, III, 124.

Ni pienso que he de entender
aquel increado ser;
que de Dios omnipotente
es más santa y reverente
cosa creer que saber.

Tacit. in Germ.
The reference is to
deorumque nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident. *Germania*, cap. 9.

Isidro, VII, 73.

la fama
..... a la mujer disculpa
el deshonesto vivir
y al hombre, aunque ausente, culpa.

Corn. Tacitus lib. 3.
The reference is to
Frustra nostram ignaviam alia ad vocabula transferri : nam viri in eo culpam si femina modum excedat.
Ann., III, 34.

Isidro, VII, 132.

el río en fin de por medio
era del furor remedio,
como en el romano agravio
reñían Arminio y Flavio,
el río Visurgo en medio.

Cornel. Tacitus Histor. August. lib. 2.
The incident is recorded in *Ann.*, II, 10.
The two brothers, one of whom had gone over to Rome, disputed on opposite sides of a stream, but for which they would have attacked one another.

Isidro, IX, 170.

Que en tí se reina mejor
con blanda mano y amor
que con furioso castigo,
ganando amor al amigo
y al enemigo el temor.

Cornelio Tacito 11 *Anal.*
I have not been able to trace anything equivalent to this.

SUETONIUS.

(2) *Jerusalén*, VII, 82.

Nembroth a la Soberbia puso el [manto,
....
a la Gula dos Césares de Roma.

Vitelio y Tiberio : in ientacula et prandia et cenas. Suet. Tranq. in Vitell. propter nimiam vini aviditatem. Idem in Tiber.

The quotations are correct and come from chap. 13 of the former *Life* and chap. 42 of the latter.

QUINTILIAN.

(2) *Isidro*, I, 73.

es estudiante notable
el que lo es de un libro solo.

Quint. lib. 12.

There is nothing exactly equivalent to this, but Lope may have been thinking of the following passage :

Rerum cognitio cotidie crescit, et tamen quam multorum ad eam librorum necessaria lectio est ... si utilia velimus legere non, quod ne fieri potest, omnia ? XII, 11. 17.

QUINTUS CURTIUS.

(2) *Jerusalén*, II, 77.

sin Capitán, sin experiencia
que os administre, ¿ dónde vais [perdidos ?

Militaris turba sine duce, corpus est sine spiritu. Quint. Curt.

This seems to be a reference to VI, 9, where Amyntas, pleading for Parmenio accused of conspiracy against Alexander, says if so able a general is killed the army would be : velut truncum corpus dempto capite, sine spiritu, sine nomine, aliena terra ludibrium hostis futuros.

Jerusalén, IV, 145.

Fué bastante esta voz a que la espada del cerco alzase.

Fama bella constant et saepe etiam quod falso creditum est veri vicem obtinuit. Quint. Curtius lib. 8.

The exact reference is VIII, 8.

Jerusalén, V, 84.

Death of the Emperor Frederick while bathing in a river in Asia Minor.

En este mismo río escribe Quinto Curcio que nadó Alejandro Magno, y estuvo cerca de perder la vida.

The incident is recorded in III, 5.

Jerusalén, XVI, 37.

Ephestion.

Amigo de Alejandro, de quien dice Quinto Curcio que muerto le hizo : tanquam heroi sacrificari. lib. 10.

The exact reference is X, 4. 13.

Isidro, VIII, 23.

de Rindaco la fuente
donde echó Alejandro el toro.

Q. Curtius lib. 5.
The correct reference is VI, 4. 4.
In Hyrcania Alexander found a river, the Zioberis, which disappeared into the ground and appeared again; in order to test whether it really was the same river which reappeared, he had the carcases of two bulls thrown in and those who were sent to watch saw them appear again. This river is said by Quintus Curtius to be a tributary of the Rhidagus.

Isidro, IX, 91.

no seas Persa en castigar
la lengua más que otra cosa.

Quint. Curcio lib. 4.
Speaking of Persian customs, Curtius says : lingua gravius castigatur quam ullum probrum. IV, 6. 6.

Aulus Gellius.

(2) *Jerusalén*, XI, 74.

venciendo el peso
deste fiero dolor, como la palma.

Gelio lib. 3 cap. 6.
This chapter deals with the power of palm trees to bear excessive weights.

Jerusalén, XVI, 7.

Description of siege engines like catapults.

Romphea las llama Gelio lib. 9.
In X, 25. 2, among a list of weapons occurs the romphea, but it appears to have been some kind of lance thrown by hand.

Jerusalén, XX, 34.

Ni esto es milagro, que mayor lo [fuera
Architas pitagórico haber hecho
la artificial paloma de madera
que volaba en el campo largo trecho.

Gelio en sus Noches.
There is a description of this in X, 12. 9.

Isidro, IV, 1.

Al famoso Estagirita,
que a Grecia y su siglo honró,
cuando el Macedón nació
que en fama la suya imita,
el gran Filipo escribió
Que aunque del hijo se holgaba,
mucho más cuando pensaba
que Aristoteles vivía
cuando Alejandro nacía,
cuya doctrina estimaba.

Aulus Gellius lib. 6 *Noct. Attic.*
The correct reference is IX, 3. 5.
Filium mihi genitum scito. Quod equidem dis habeo gratiam, non proinde quia natus est quam pro eo, quod nasci contigit temporibus vitae tuae.

Isidro, VI, 34.

Tanto en mi casa sufría
que a mi pesar aprendía
más paciencia que quisiera
para sufrir los de afuera,
como Socrates hacía.

Aulus Gellius lib. 1 cap. 17.
The reference is correct.

JUSTINUS.

(2) *Jerusalén*, I, 74.

el engañoso Evares.

Evares, admissam intra equae genitalis manum, naribus equi Dariani admovit, quo odore irritatus equus ante omnes hinnitum dedit. Justinus et alii.

This quotation must be from one of the « alii », for Justinus's account of the incident is quite different. The « equi custos », whose name is not given; per noctem deinde equum pridie constitutam diem ad eundem locum ducit ibique equae admittit. Postera die itaque, cum ad statutam horam omnes convenissent, Darii equus, cognito loco, ex desiderio feminae hinnitum statim edidit. I, 10. 7.

Jerusalén, XVII, 128.

Más quisiera morir que darte prenda
que de Alejandro puede ser la venda.

La corona de aquel tiempo, y que usaba Alejandro Magno, era una venda blanca, que es lo que llamaban « vittæ », pues cuando sin querer hirió a Lysimaco le ató la corona en la cabeza, y se tuvo por agüero en Lysimaco del reino que después tuvo. Justino lib. 17.

The correct reference is XV, 4. 13.

Sed Lysimachum desiliens Alexander hastae cuspide ita in fronte vulneravit ut sanguis aliter cludi non posset quam diadema sibi demptum rex, alligandi vulneris causa, capiti eius imponeret. Quod auspicium primum regalis maiestatis Lysimachum fuit.

III. — GREEK POETRY

Homer.

(2) *Jerusalén*, I, 45.

cual de abejas escuadrón [formado
susurra mansamente al arrojarse
al brezo, más de flor que de hojas [rico,
y sosegarse en ocupando el pico.

Homero en lib. 2 Iliad.
« Even as when the tribes of thronging bees issue from some hollow rock, ever in fresh procession, and fly clustering among the flowers of spring, and some on this hand and some on that fly thick. »
Lang, Leaf and Myers' translation.

Jerusalén, XIV, 104, 106, and XV, 127.

The Lotophagi, the Laestrigones and Irus are correctly assigned to Books 9, 10 and 18 of the *Odyssey*.

Jerusalén, XV, 141.

en que Lampecia
de relieve llorando está a Phaethonte
precipitado de Phlegon y Ethonte.

Lampecia, hija del sol y de Neera, hermana de Phaethonte : la historia de esta y Ulysses cuenta Homero casi al fin de la Odyssea.
These two persons are not mentioned in the *Odyssey;* Lope seems to have misunderstood the reference to Phaethon and Lampus, the colts that bring in the dawn, in *Odyssey*, XXIII, 246.

Jerusalén, XIX, 144.

Alfonso's attitude to the nobles who killed Rachel.

Iratus in inferiorem Princeps, etsi continet se in praesentiarum dissimulata ad tempus indignatione, tamen offensae meminit, quaerens assidue occasionem donec animo suo satisfaciat, sumpto de homine supplicio. Homero 1 Iliad.
This is a translation of the lines in *Iliad*, I, 80 et seq.

Jerusalén, XX, 70.

universal juez, Rey Eviterno
del que es, del que ha de ser.

A Dios llamó Homero Hypaton Cyrieuonton, que es como supremo de los que reinan.

Hesiod.

(2) *Isidro*, VI, 73.

Criaronse antiguamente,
Isidro, los Reyes sabios
para deshacer agravios,
premio y castigo a la gente
dando con iguales labios.

Hesiodus.
The reference is probably to *Theogony*, 88-90. « Therefore are there princes wise in heart, because when the people are being misguided in their assembly they set right the matter again with ease. »

IV. — GREEK PROSE

Xenophon.

(2) *Jerusalén*, X, 131.

Description of Ismenia's horse.

De las señas del caballo lee a Xenophonte al principio del libro de arte militari.

This seems a slip for *de arte equestre*, at the beginning of which there is a long statement of the points of a horse.

Isidro, IX, 85.

contento de hacer eterna
por mil siglos su memoria
tomó sola la victoria;
que el oro del que gobierna
es virtud, justicia y gloria.

Isidro, IX, 168.

Que en la paz y en la milicia
resplandeció con justicia,
del Rey el mayor tesoro.

Isidro, IX, 172.

Era Alfonso Rey sincero.
en las obras verdadero
y fiel en las promesas.

Against each of these three passages is noted *Xenophonte, lib.* 7. This refers presumably to the *Cyropaedia*. I cannot find any sentences exactly corresponding to these, but the general sentiment of many passages in Xenophon's work is similar to that expressed by Lope.

Plato.

(2) *Jerusalén*, XVI, 98.

es mucha parte de la guerra el oro.

Por eso le prohibía Platón en su República.

Jerusalén, XVII, 6.

un escuadrón de veinte mil soldados
lleva el inglés.

Pocos para tanta multitud, pero « pluris faciendus est dux sine exercitu quam exercitus sine duce. » Platón.

Isidro, II, 36.

víase el alma pura
por su rostro celestial.

Socrates in Phaedo Platonis.

I have not tried to trace these references as it is extremely unlikely that Lope had read Plato in any form. These scraps he probably picked up in conversation.

ARISTOTLE.

(2) *Jerusalén*, II, 31.

fortuna a la razón adversa.

Fortuna est quiddam a ratione adversum. Arist. lib. 2 Magn. Moral. cap. 8.
Chapter 9 is devoted to the question of fortune and, though there is no such definite statement, the whole trend of the chapter is to this effect.

Jerusalén, II, 36.

la triforme luna
mayores sombras desplegaba al suelo.

Lunae umbrae sunt maiores umbris [solis.
Arist. Probl. sec. 5 quaest. 9.
The correct reference is.
Quaest., 10, 15.

Isidro, VI, 74.

(reyes) son una guarda que cobre
tanto lo que falte o sobre
en la equidad que publico
que no sufra daño el rico
ni padezca injuria el pobre.

Aristoteles. Polit. 5 cap. 10.
The reference is correct and the idea that expressed by Aristotle.

Isidro, VII, 59.

Bien es verdad que en cualquiera
República es el cuidado
del culto santo y sagrado
la ley más digna y primera
y comprehende todo estado.

Aristoteles 7 Polit. cap. 8.
The reference is correct. The idea is that care of religion is necessary for the safety of the State.

DIODORUS SICULUS.

(2) *Jerusalén*, X, 33.

el Rey Galo.

Galos se llaman los franceses de Galata, hijo de Hercules. Diodoro lib. 5 cap. 9.
The correct reference is V, 2.

Jerusalén, XVI, 24.

aquellos que en la guerra siendo [Alcides,
en obras truecan las razones blandas,
mostraban con hazañas varoniles
más que de Ulises descender de [Achiles.

Los Lusitanos dice Diodoro Siculo que son los más fuertes hombres de toda la Celtiberia. lib. 4 cap. 9.
The correct reference is V, 2.

Isidro, IV, 61.

a quien invoca a Dios
no le falta su presencia.

Diodorus Siculus cap. 3 *lib.* 5.

The passage cited deals with those initiated into the Samothracian mysteries and Diodorus says, « The gods are always present and afford their help to those that are initiated and call upon them when they fall into any sudden distress. »

Isidro, IV, 190.

Alexandria
la que a los montes, que espanta,
las pirámides levanta.

Diodor. Siculus lib. 1 *cap.* 2.

The correct reference is I, 5, where there is a description of the pyramids.

Isidro, VI, 43.

Que mataban sus maridos
con veneno las Indianas
hubo quejas inhumanas,
pero fueron socorridos
con leyes santas y sanas.

Diodor. Siculus lib. 6.

The correct reference is XVII, 10.

« Thence he came into the country of the Cathari, where by the law the living wives are burnt together with their dead husbands; and the wickdness and treachery of one woman, who poisoned her husband, was the occasion of this law. »

Isidro, VI, 63.

los hombres de valor
conoceránse en la paz,
pero en la guerra mejor.

Diodorus Siculus lib. 12.

The reference appears to be to a sentence in XII, 7. « Pericles, being well acquainted with the disposition of the people, as knowing that they highly valued men of worth in times when they were threatened with war, and on the contrary that in times of peace blackened the same men with all manner of calumny, judged it advantageous for his affairs if he could engage the city in some considerable war. »

Isidro, VII, 195.

como Silán, río indiano,
que cae de un monte a un llano
y se le traga la tierra.

Diodoro Siculo lib. 2 *cap.* 10.

This seems to be a confused memory of II, 3. « Above all the other rivers of India that they call Silla has a peculiar property; for this only of all the others will not admit anything thrown into it to swim, but in a wonderful manner swallows up everything and forcibly draws it to the bottom. »

JOSEPHUS.

(2) *Jerusalén*, III, 47.

Ophir.

Ophir que llama Josepho en el lib. 3 tierra de oro. Algunos piensan que es el Aurea Chersoneso.

This probably refers to *Antiq. Jud.*, VIII, 6. 4. « quibus praecepit Solomon ut cum dispensatoribus etiam suis in regionem Indiae (olim quidem Sophiram, nunc vero Auream Terram nominatam) navigarent et aurum sibi afferent. »

(Oberthur's Latin translation.)

Jerusalén, VII, 15.

las hondas
que inventaron los fuertes Mallor-
[quines.

Estas tiraban con máquinas antiguamente. Josepho encarece el furor de esta máquina, lib. 3 y 6 de bello Jud.

The reference is to III, 7. 23, but it is the catapult whose terrible effects are described.

Jerusalén, IX, 55.

la fuente del Jordán.

Josepho la llama Phiala.

The reference is to *De bello Jud.*, III, 10. 7.

Jerusalén, XI, 15.

Aries.

Del ariete Josepho de bello Judaico, lib. 3.

The reference is to III, 7. 19.

Jerusalén, XVI, 15.

Idiaquez, Baldas, Liles y Arriolas.

Apellidos de linajes de Guipuzcoa. Alaba Josepho a los Vizcainos cuando dice : Lusitani scilicet et pugnaces Cantabri. lib. 2 de bello Judaico.

The reference is to II, 16. 4, but the Greek word is stronger than « pugnaces »; it implies a fever for war.

APPIAN.

(1) *Isidro*, VIII, 187.

La condición popular
cuyas lenguas siempre ultrajan
lo que engrandecer trabajan,
como las ondas del mar
que ya suben y ya bajan.

Apiano Alex. lib. 3.

The reference is to *Civil Wars*, III, 20. « The people are as unstable as the waves of the sea, now advancing and now retreating, forever exalting their favourites and casting them down again. »

(2) *Isidro*, VIII, 152.

Contóle con triste voz
de su historia el fin atroz,
pintándole el paso estrecho;
que dan las ansias del pecho
al hombre lengua veloz.

Apiano Alexandr. lib. 4.

This may refer to *Civil Wars*, III, 15, where Octavian recounts his history to Antony and says he will speak « with the freedom to which my grief leads me. »

Isidro, VIII, 192.

como la hambre le manda,
mas no como la razón.

Appian Alexandr. lib. 4.

I cannot find an exact equivalent for this, but Lope may have been thinking of a phrase in *Civil Wars*, V, 39. « We are vanquished, not by our enemies, but by hunger to which we have been left a prey by our generals. »

Isidro, IX, 84.

Pero como al que se humilla
usar fuerza es reducilla
a bajeza de tirano.

Appian Alexandr. lib. 4.

I can find no equivalent for this.

Isidro, IX, 89.

mira que el pueblo en sus furias
siempre elige lo peor.

Appian Alexandr. lib. 4.

This may refer to *Civil Wars*, IV, 123, in which there is a phrase about the unreasoning multitude that tried to force Brutus into adopting the wrong tactics at the battle of Philippi.

GALEN.

(2) *Jerusalén*, V, 76.

The Emperor Frederick's rashness in disregarding advice.

Galeno llama a los Alemanes y Franceses atrevidos y sin consejo. Omnis vero naturalis hic calor in viscera una cum sanguine confugit : ubi dum agitatur et fervet, iracundi audaces et praecipites consilii redduntur. lib. 2 de temper.

This passage occurs on p. 222 of Thriverius' edition of the *De Temperamentis* with Latin translation of the text, published in 1547.

Jerusalén, V, 123.

el aire corrompido.

La putrefacción está en el cálido y húmedo. Omnium aeris ambientis temperamentorum pessimum id esse quod humidum est et calidum.

The passage is at p. 42 of the above [ed.

Jerusalén, IX, 38.

Cual pone el hasta del venablo al [vuelo
del aspid, que el furor en él vomita
y asido al hierro que convierte en [hielo,
el Caduceo de Mercurio imita.

La ponzoña de muchas hierbas y animales es fría : lee a Galeno lib. 1 de Temper.

There is a passage to this effect on p. 313 of the above edition, but it is in book 3, not book 1.

Jerusalén, IX, 40.

el crespo Ethiope.

Atque ita quidem omnes Aethiopes sunt crispi. Galen de Temper. lib. 2.

The quotation is from p. 198 of the above edition.

ARRIAN.

Jerusalén, XVI, 30.

No porque muerto estéis deja la [gloria
vuestra de estar en mi memoria viva.

En alabar los muertos no hay lisonja. Arriano histórico dice que sigue de buena gana a Aristobulo en los hechos de Alejandro, porque escribió dél después de muerto : Ubi quidem neque necessitudine neque mercede ulla adductus videtur.

This is a correct translation of the statement in Arrian's *Preface*.

·ATHENAEUS.

(2) *Isidro*, II, 112.

Platón.

Atheneo Dipnosophista se burló de Platón y censuró sus obras. lib. 12 cap. 22.

In *Deipnosophistae*, XI, 504 to the end, there is a long diatribe against Plato.

From most of these writers there are many other quotations in the Notes in addition to those set out above, but for reasons to be given in subsection (5) they have not been included. There are also many references to authors other than those already mentioned. These are : *Latin Poetry*, Manilius; *Latin Prose*, Livy, Columela, Valerius Maximus, Vitruvius, Pomponius Mela, Frontinus, Solinus, Ammianus, Macrobius; *Greek Prose*, Herodotus, Thucydides, Polybius, Dionysius of Halicarnassus, Strabo, Plutarch, Ptolemy, Pausanias, Diogenes Laertius. There are, however, no textual quotations from these and they are cited — often without any detail of Book or Chapter — in respect of facts which Lope was

much more likely to have got from other sources, some of which are also mentioned in subsection (5).

(4) In addition to the reminiscences of individual phrases quoted above, there are others of wider scope in which an entire passage in Lope is evidently based on a similar passage in some classical author, although the actual wording may be different. No one who has read the description of the fight in the halls of Cepheus in Ovid's *Metamorphoses*, Book V, or that of the battle between the Centaurs and the Lapithae, in Book XII, could doubt that Lope had them in mind when writing his account of the fight in Lido's palace in Canto VI of the *Angélica*. The similarity descends even to details; e. g., Demoleon hurls a pine tree at Theseus « sed procul a telo Theseus veniente recessit » (*Met.*, XII, 355) and in the *Angélica* Zerdano throws a log at Felix who « del madero a un lado se retira ». In the same Canto of the *Angélica* there is a long dispute between Rostubaldo and Turcatheo which resembles that between Drances and Turnus in Book XI of the *Aeneid*. Mitylene's cave in Canto IX of the *Angélica* is obviously based on that of the Sibyl in *Aeneid VI* and her spells in Canto XVIII have classical originals in those of Medea in Ovid's *Metamorphoses*, Book VII, or in Seneca's *Medea*. The taking of Seville in Canto XX of the *Angélica*, especially the episode in which a band of defenders mistakes a band of the invaders for friends, is modelled on the taking of Troy as described in Book II of the *Aeneid*. The prophetic visions of Spain's future glories in Canto XV of the *Angélica* and Canto VII of the *Jerusalén* have a common origin in the vision of Rome's future greatness in Book VI of the *Aeneid*. The paintings representing the history of the Persian kingdom in Canto I of the *Jerusalén* were no doubt suggested by those which Aeneas saw in Dido's palace telling the story of Troy in Book I of the *Aeneid*, and the description of Fama in *Jerusalén*, XIV, 11, is obviously taken from that in *Aeneid*, IV, 182. The Cave of Envy described in *Isidro*, II, 75 *et seq.*, bears the closest resemblance to that in *Met.*, II, 760 *et seq.*, and the gift of flowers, fruit, etc. by a lover to his lady in *Isidro*, VI, 168 et seq., must have been inspired by that which Polyphemus offers to Galatea in *Met.*, XIII, 810 et seq. The gathering of the infernal powers in *La Dragontea*, II, 5, and in *Jerusalén*, VII, 79, has analogies with that in Claudian *In Ruffinum*, I, 25, and the exhortation of Codicia to Drake in *Dragontea*, I, 43, with that of Allecto to Rufinus in the same poem I, 140. The appeal of Religion with her daughters Rome, Spain and America to God for aid against Drake and the Barbary pirates, *Dragontea*, I, 7 et seq., is very similar to that of Rome and Africa to

Jupiter for help against the rebel Gildo in Claudian's *De bello Gildonico*, and there is a general resemblance between *La Dragontea* as a whole and these two poems of Claudian, both furious invectives against public enemies.

The above is merely a selection of the most striking analogies and many others constantly present themselves to a reader of Lope's Epic poems who is also acquainted with Latin poetry.

5) Finally there is a very large class of references which it is not proposed to quote. The following may be taken as typical : — Pasiphae is mentioned in the text and in the notes is quoted Pasiphae mixtumque genus prolesque biformis (*Aen*, lib. 6); or the Rubicon, and the quotation is given, Fonte cadit modico, parvisque impellitur undis punicus Rubicon (Lucan., lb. 1). Lope's knowledge of Pasiphae and the Rubicon may have been quotes these particular lines in his notes is no guarantee that they were in fact the source on which he drew for his knowledge, or even that he had them in mind when he introduced those names into the text. The fact is that, in order to give an appearance of greater learning, he made free use in his notes of certain works of reference in which under appropriate headings are found grouped together all the relevant quotations from classical authors. Lope himself mentions some of these, of which the most important are the following : — the *Officina* of Ravisius Textor, a vast and miscellaneous collection of classical learning of all sorts, arranged under topics such as, mythological characters, historical characters, especially those distinguished for special qualities, cruelty, magnanimity, devotion to country, etc., principal rivers, lists of animals and birds, persons who died violent deaths, those who sank from greatness to obscurity and vice versa. strong men, tall men and dwarfs. and so on under a multitude of headings arranged on no ascertainable plan : the *Mythologia* of Natalis Comes arranged under the names of all the characters of classical mythology, both major and minor, supported by copious quotations : the *Dictionarium* of Carolus Stephanus, an alphabetical arrangement of all the proper names in classical history, geography and mythology, also supported by quotations.

There is little doubt that Lope in many instances drew on these; the quotation about Pasiphae, for example, comes from Natalis Comes' article on her and that about the Rubicon from Ravisius' list of famous rivers, and other examples which might have been given come from Carolus Stephanus. I have accordingly omitted from the lists above all those which I was able to find in these three works or which I suspected might be found there or

in similar books of reference, when they were adduced simply in support of a name, knowledge of which was more probably derived from some other source. It may be observed in passing that all the quotations in the notes to the *Arcadia* are of this nature and hence I have not taken them into account at all.

There remains, however, one work of reference not hitherto mentioned about which it is more difficult to come to a definite conclusion, the *Polianthea* of Nannus Mirabellius. This is a dictionary, first published in 1507, of quotations from biblical and classical literature arranged alphabetically under headings such as, Abstinentia, Agricultura, Divitiae, Invidia, Mors, Naufragium, etc. Vossler (*Lope de Vega y su Tiempo*, p. 131) thinks that Lope made much use of this, basing himself probably on a passage in *La Dorotea*, Act IV, Sc. 2, in which it is mentioned as one of the works to which poets had recourse. But it is to be observed that the passage in question is devoted to sarcasm at the expense of bad poets who relied on such works to give an impression of learning which they did not really possess, and it is hardly a safe inference from this that Lope used it himself. He has no false shame about mentioning the works of reference he consulted, as we have seen from those names above which figure largely in his notes, and it is significant that the *Polianthea* is never mentioned there. It is true that a number of Lope's quotations, some of those for instance dealing with envy and death, are to be found in the *Polianthea*, and it is of course not impossible that he might have got them from there; but it is to be observed that those which are common to both are precisely the class of well-known « tags » which everyone who has studied the classics retains in his memory for years after the greater part of the rest has been forgotten, the phrases which, until the present twilight of classical quotation set in, were on the lips of every cultured man. It is, therefore, I think, unnecessary to assume that whenever a quotation which Lope gives is found in the *Polianthea* he must necessarily have got it from there and not from the original.

What conclusion then with respect to the extent of Lope's classical knowledge may reasonably be drawn from the evidence set out above ? We must be careful to distinguish between the references which need not have been present in his mind when he was writing the poem but could have been added later when he was compiling the Notes, and those which must have been so present because they influen-

ced the phraseology of the poem itself. The former include all those already rejected in subsection (5), and those retained in the other subsections fall into the second division. But with respect to these latter the question still remains whether they came direct from the originals or at second hand through works of reference. Perhaps it does not permit of any absolutely conclusive answer and we can go only according to probabilities. Is it likely that when Lope was actually writing his poems he was continually breaking off to consult works of reference, for the allusions are so numerous and so evenly distributed over every part of the work that, if he were not relying on his memory, he must have been engaged constantly on consultation ? I submit that it is extremely improbable when we bear in mind the rapidity with which he wrote. *Jerusalén Conquistada*, for example, cannot have been begun before August 1604, the date of the treaty of peace between Spain and England, because its chief hero is Richard of England and this would have been unthinkable had the two countries still been at war; we know also that the poem was practically finished some time in 1605, though it was not published till 1609, and as it consists of 3,172 octavas it must have been written at great speed, especially as it was by no means the only work on which he was engaged in those years. *La Dragontea*, containing 733 octavas, is said by Lope himself to have been written in a very short time (*La Filomena*, *Obras Sueltas*, vol. II, p. 459), probably in a few months of the year 1597, as we know from the Introduction to the *Isidro* that that poem was occupying him in the winter of 1596-97 and the *Aprobación* of *La Dragontea* is dated December 1597.

We may, therefore, reasonably assume that the great majority of these reminiscences came direct from his memory, although it may be admitted that when he was writing, for example, the first 15 stanzas of Canto X of the *Isidro*, which consist of a cento of phrases from classical authors on the subject of death, he may have refreshed it from the quotations given under the heading « Mors » in the *Polianthea*.

A similar passage dealing with envy occurs in Canto II of the same poem. These are, however, quite exceptional, and the great majority of the allusions occur in isolated instances. This view is supported by the fact that Lope frequently makes slight mistakes in his quotations, which he could hardly have done had he been copying them out of a book of reference. The constant mistakes in the number of the book or chapter to which reference is made need not be taken as anything more than printer's errors; comparison of the various editions shows frequent discrepancies in this respect and this is not surprising, as the notes are squeezed in small type into the margins of the pages.

It may still be said, nevertheless, that even if Lope's memory was stocked with classical phraseology he derived it, not from the originals, but from constant study of such works of reference as have been mentioned above. That he was well acquainted with these is obvious, but that they should have formed his only, or even his main, source seems hardly credible. There is something quite ludicrous in the idea of a poet of Lope's temperament sitting down to a diligent study of these extremely arid works, consisting of a mass of entirely unconnected information, however strong might be his desire to pose as one learned in the classics. In any case, the list of quotations given above contains a large proportion of items which would not be likely to be included under any of the general headings of such works. I have examined with some care all those whose names have been mentioned and have been able to find in them only a small proportion of the passages detailed, and it is not probable that many more would be found in any other book of the kind.

Another source of information may perhaps be conversation with learned men. Lope certainly must have met most of those in existence in his day and no doubt their talk was full of those classical allusions which formed so conspicuous a feature of the learning of the Renaissance. Doubtless he made good use of his opportunities and this may account

for some of the references to authors, especially Greek authors, whom Lope is hardly likely to have read for himself. It is perhaps not very probable that out of all the works of Aristotle, Plato or Athenaeus, Quintilian or Aulus Gellius, if he really had read them, he would have remembered only the few scraps of each which appear in his poems, and if he knew more he would probably have made use of it, for he was not the man to omit any learning which he could include. But this source of itself could not well account for all the very considerable quantity of reference and quotation which has been set out above, and it must be considered as at best only a subsidiary stream.

It is, perhaps, not always borne sufficiently in mind that Lope was, after all, a very well educated man. As protégé of the learned Bishop of Avila he would certainly receive the best education possible in view of his precocious abilities, and although he may have wasted much of his time at the University in extraneous pursuits, no one of his temperament could have failed to extend his knowledge there of what was then the main subject of the curriculum. What was imparted may not have been deep nor scientific, but it was certainly comprehensive and had a far greater availability than that of any but the professed specialist of the present day. What was expected of the schoolboys in the 16th century may be guaged by the list which Luis Vives gives in his *De tradendis disciplinis*. It includes the whole of Caesar, Cicero, Virgil, Horace, Ovid, Plautus, Terence, Lucan, Livy, Tacitus, Sallust and Valerius Maximus. Another famous educationalist, A. S. Piccolomini, afterwards Pope Pius II, gives an even more formidable list; for though he omits Caesar and Tacitus he adds Statius, Claudian, Juvenal, Martial, Persius, Seneca and Quintus Curtius, in his *De liberorum educatione*. These are of course ideal lists and in practice the boys' reading may not have covered so wide a field, but the fact that a practical educationalist like Vives, and not a mere theorist, could suggest such a list shows that it was taken for granted that school reading must be wide.

We may be fairly confident, therefore, that Lope did have a good foundation of personal reading of the classics, and when we remember that the education of his day was directed very largely to the production of a retentive memory and that it was directed on to a limited field of culture consisting mainly of classical authors, it need not surprise us that Lope should have had available a very large stock of quotations.

Applying these considerations to the quotations set out above, we may perhaps say with some confidence that Lope knew well, among Latin poets, Ovid, Virgil, Horace, Silius Italicus, Seneca, Lucan, Statius, Juvenal, Claudian and Prudentius, that he had read one or two plays of Plautus and Terence and knew something of Lucretius, Catullus, Tibullus, Propertius, Persius, Martial and Ausonius. Among Latin prose writers he evidently knew something, though perhaps not much, of Cicero, Sallust, Tacitus, Suetonius, Quintus Curtius and Aulus Gellius, and he certainly knew a great deal of Pliny. Of the other writers mentioned it is doubtful if he got his knowledge directly or indirectly. It is practically certain that he knew no Greek, so that his acquaintance with Greek writers must have been through translations into Latin — it will have been noticed that when he does profess to quote the text it is always in Latin — or into Spanish. It does not amount to very much. Homer and Hesiod are the only poets he mentions and, in spite of one textual quotation from the former, he does not appear to have read them. He knew of course all the main characters in the *Iliad* and the *Odyssey*, but these he could have got from Latin writers, especially Ovid and Virgil. Of the prose writers, Josephus, Diodorus Siculus and Galen (*De temperamentis*) are the only ones he may possibly have read; books of reference or conversation would account for all the rest.

Taking, then, even the least favourable view of the evidence, one must admit that Lope had a not inconsiderable acquaintance with Latin literature and a slight knowledge of the Greek historians and geographers, who were more

extensively read than the poets in the 16th century. And even if he got much of it at second hand it still represents a body of knowledge of classical literature of a quite respectable size, more than most poets of the present day can claim.

It must be added finally that the evidence set out above is by no means all that might be derived even from those poems alone which have been studied. As far as knowledge of characters and events goes, I have been able to draw on all five, but for knowledge of the text I have had to rely entirely on Lope's own indications in the Notes. Bearing in mind the number of reminiscences of classical phraseology found in the two poems *Isidro* and *Jerusalén Conquistada*, we may be certain that anyone with a better stocked memory for the actual wording of Latin writers than I can claim to possess would find in the other three a perhaps equally numerous series of references. What is wanted for Lope is someone like Churton Collins, who in his *Illustrations of Tennyson* was able, out of an amazingly retentive memory of all that he had ever read — and that seemed to include all classical and much modern literature — to trace to originals elsewhere a surprising number of phrases in Tennyson which passed for the products of his own mind among those not so learned as the critic. It is reported that the poet was extremely annoyed at this ruthless exposure of his borrowings and characterised Churton Collins, with more alliterative force than grace, as « a louse in the locks of literature ». We may be sure that Lope would not so resent any similar effort; on the contrary he would welcome it as further proof of his never fully satisfied claim to be enrolled in the select band of learned poets.

A. K. JAMESON M. A., Ph. D.

LA CORRESPONDANCE

DES

AGENTS DIPLOMATIQUES D'ESPAGNE

EN FRANCE

PENDANT LA RÉVOLUTION

(suite) *.

E 4021 (réservée G). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Enquête sur Boyer journaliste. — Difficultés de savoir la source de ses renseignements sur les événements d'Espagne. — Espion placé par Iriarte auprès dudit Boyer (renseignements doivent venir de Paris même, car il y a plus de six mois que ni Boyer ni son aide Cerisier n'ont reçu des lettres avec le timbre espagnol), et ajoutant que les 5.000 pesetas qu'il a prises sur le compte des dépenses extraordinaires seront destinées à des recherches de cette nature.

E 4021 (réservée I). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Identification douteuse de l'Espagnol Medina ou Medinaceli avec un Portugais, pilier des cafés parisiens, et non avec Guzman [1], joueur et fréquentant aussi les cafés. — Difficulté de faire partir les pensionnaires d'Espagne de Paris par manque d'argent pour leur payer le voyage, la plupart vivant tranquilles, en dehors de l'agitation révolutionnaire. — Envoi ci-joint d'une liste des Espagnols résidant à Paris, complétant la liste donnée dans la lettre réservée C, du 15 novembre 1791.

E 4021 (cf. réservée I). — 4 janvier 1792. — « Lista de los Españoles que se hallan en París, a mas de los que contenía la que inclui en mi carta reservada C de 15 de noviembre de 1791)

* Voir *Bull. hisp.*, 1935, p. 189 et 353.

1. *Guzman* (A. M.), démagogue espagnol, 1752; guillotiné à Paris le 5 avril 1794; violent révolutionnaire, surnommé « don Tocsinos ». — Cf. Morel-Fatio, *Le révolutionnaire espagnol don Andrés Maria de Guzman, dit « don Tocsinos »*, dans la *Revue hist.*, t. CXXII, 1916, p. 33-64.

Deben exceptuarse de ésta los que he ido avisando sucesivamente iban partiendo de aqui :

Don Pablo Galarza que estuvo algún tiempo en Londres, enviado por los gremios de Madrid	Dice está aprendiendo el francés, y que permanecerá aqui todo el invierno. Nada sé contra su conducta.
Garrido, negociante	Hace muchos años sigue su comercio en París y debe reputarse francés.
Beig, o *Beich*, negociante e hijo de Cádiz	Viene de Londres; vive en casa del banquero Le Coutheux; pasará aqui el invierno. Parece hombre moderado.
Altanote, aragonés	Hace 14 años que salió de España. Tunante jugador y baladron. Andaba por palacio real. Se eclipsaba de quando en quando; y se ha desaparecido enteramente.
M. (Importa poco saber su nombre y el hacer yo más averiguaciones daría sospechas inutiles)	Mozo de buena presencia. Estubo aquí algún tiempo de paseante. Hallase ahora empleado en este correo general en la sala de interceptados.

E 4021 (réservée J). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception d'une lettre de Floridablanca approuvant les bons rapports qu'Iriarte a su conserver avec M. de Bergestedt et lui conseillant de ne pas attirer les soupçons sur ces rapports pour le cas d'une rupture diplomatique entre la France et la Suède.

E 4021 (réservée K). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception d'une lettre de Floridablanca lui faisant part de la déclaration secrète faite par l'ambassadeur d'Angleterre en Espagne à Charles IV, l'assurant que l'Angleterre n'avait aucun projet d'alliance avec la France; et demandant à Iriarte de conserver de bons rapports avec l'ambassadeur d'Angleterre à Paris. — Propositions d'alliance de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris au ministre des Affaires étrangères français, refusées par ledit Lessart. — Portrait de Lessart [2]. — Politique

2. Lessart (Antoine de Valdec de), 1742, mort le 9 septembre 1792. En 1790, contrôleur général des Finances, en remplacement de Lambert; 30 novem-

de Lessart serait d'après Iriarte : Rompre avec l'Espagne pour soutenir la constitution, bien qu'il ait assuré Iriarte de ses intentions de maintenir l'alliance avec l'Espagne. — Insolence de Brissot [3], dans son discours à l'Assemblée, contre les souverains étrangers, sauf contre l'Angleterre. — Anglophilie du club des Jacobins.

E 4021 (réservée L). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception de la lettre réservée de Floridablanca du 3 décembre. — Difficultés de savoir la véritable politique de la cour en raison de la grande circonspection des souverains. — Désir de la guerre de Louis XVI et des constitutionnels. — Crainte de la guerre des Républicains, la votant cependant en raison de sa popularité.

E 4021 (103). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Enumération des plis et ouvrages, etc., envoyés par le même courrier, dont deux exemplaires d'une œuvre du médecin Tiery [4] offerte à Charles IV, et « Gonzalvo de Cordoba », de Florian [5], dont l'auteur est très sympathisant à l'Espagne. — Intention de Montmorin d'écrire à Floridablanca.

E 4021 (104). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Audience avec Lessart, dans laquelle Iriarte a désavoué les calomnies portées contre l'Espagne (affaires de Saint-Domingue et du bey d'Alger) et a fait valoir la loyauté de l'Espagne, qui interdit les rassemblements d'émigrés sur son territoire, et dans laquelle de Lessart a assuré Iriarte de sa volonté de maintenir l'alliance franco-espagnole et de ne pas s'allier avec l'Angleterre. De Lessart aurait ajouté que Louis XVI désirait que Charles IV crût qu'il a adhéré librement à la Constitution et qu'il réponde à sa lettre lui annonçant ladite adhésion.

E 4021 (105). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Sur la cédule relative à la liberté du commerce des nègres et l'exclusion des Français de ce trafic.

E 4021 (106). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* —

bre 1791, ministre des Affaires étrangères; 9 mars 1792, Brissot réclame sa mise en jugement. Il fut conduit au tribunal de la Haute-Cour nationale à Orléans. Ramené vers Paris, il fut assassiné dans les rues de Versailles, le 9 septembre 1791.

3. Brissot de Warville (Jean-Pierre), 1754-1793. Célèbre constitutionnel.

4. Thiéry (François), médecin français vivant au XVIIIe siècle. Auteur de : *Médecine expérimentale ou résultats de nouvelles observations pratiques et astronomiques*, Paris, 1755; *Instructions sur la colique de Madrid*, Paris, 1762; *Observations de physique et de médecine, faites en différents lieux de l'Espagne; on y a joint des considérations sur la lèpre, la petite vérole et la maladie vénérienne*, 1791.

5. Florian (Jean-Pierre Claris de), 1755-1794. Son *Gonzalve de Cordoue* est précédé d'une introduction destinée à former un chapitre d'une histoire d'Espagne que Florian avait l'intention d'écrire.

Départ de M. de La Coudraye [6] pour Coblentz, avec toujours le désir de s'établir en Espagne.

E 4021 (107). — 4 janvier 1792: — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception d'une lettre de Floridablanca du 3 décembre 1791 au sujet de don Gaspar Castagni, consul de France à Carthagène.

E 4021 (108) — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception de l'autorisation de Charles IV, au don de 1.200 livres annuelles aux pauvres du quartier de l'ambassade d'Espagne à Paris.

E 4021 (109). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Tableau des partis en France : 1° *Constitutionnels* (roi, reine, club des Feuillants, ministres, garde nationale, commerce et industrie, rentiers); 2° *Républicains* (club des Jacobins, pauvres gens); 3° *Parti des princes et des émigrés* (clergé réfractaire, noblesse, parlementaires); 4° *Parti du duc d'Orléans* (autrefois les sans-culottes; actuellement manque de crédit et de moyens). — Nombreux membres du club des Jacobins passés au club des Feuillants depuis l'intimation de Louis XVI à l'électeur de Trèves [7] d'interdire les rassemblements d'émigrés sur son territoire. — Puissance des Jacobins en province (900 clubs). — Armée, seul espoir de victoire des émigrés. — Louis XVI et Marie-Antoinette décidés à suivre ponctuellement la Constitution.

E 4021 (110). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Plaintes d'Iriarte à Lessart au sujet de l'arrivée dans la baie de Mosquitos (partie espagnole de Saint-Domingue) de 213 esclaves venant de la partie française de l'île et munis d'instruments d'agriculture et de vivres pour trois mois. — Nomination de Barthelemy [8] comme ambassadeur en Suisse causée par la conviction que la mission de don Joseph de Caamaño [9] avait pour but d'empêcher le renouvellement des traités franco-suisses. — Manque de confiance en France envers l'Espagne. — Lettre probable de

6. La Coudraye (François-Célestin-Loynes, chevalier de), 1743-1815. Député aux Etats généraux. Emigré, il servit dans l'armée des princes.

7. Trèves (Clément-Wenceslas de Saxe, Electeur de), 1763-1812. Electeur de Trèves depuis 1768. Il était le fils du roi de Pologne et Electeur de Saxe Frédéric-Auguste II. Les premiers armements des Français émigrés se firent dans ses Etats.

8. Barthelemy (François, marquis de), 1747-1830. Diplomate français, ambassadeur de France en Suisse en 1792-1793.

9. Caamaño (Don José). Ambassadeur et ministre plénipotentiaire d'Espagne près le Corps helvétique. Cf. Kaulek (J.), *Les papiers de Barthelemy, ambassadeur de France en Suisse*, 1792-1797, Paris, 1886, t. I. Dans une lettre de l'avoyer Pfyffer à Barthelemy, du 4 avril 1792, don José de Caamaño est ainsi décrit : « M. de Caamaño est un petit Espagnol, fait au tour, d'une physionomie très agréable et d'un abord gracieux et prévenant. Autant que j'en puis juger, il n'est pas apprenti et est bien de tournure à négocier. Jusqu'à présent, il n'a pas donné le moindre indice quel pourrait être l'objet de sa mission. »

Louis XVI à M. de Bourgoing [10], ministre à Hambourg, lui disant de venir immédiatement à Paris pour une mission à Madrid, la France ayant besoin d'avoir en Espagne un agent de plus de poids et d'expérience que M. d'Urtubise [11].

E 4021 (111). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Envoi ci-joint du relevé des comptes des dépenses extraordinaires de l'ambassade d'Espagne à Paris du 1er septembre au 31 décembre 1791 et s'élevant à 43.570 livres et 4 sous tournois.

E 4021 (112). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Demandant s'il doit comprendre parmi les comptes extraordinaires de l'ambassade l'achat de 2 chevaux, rendu nécessaire par le départ de Paris des trois plus jeunes fils de Fernan-Nuñez avec leur voiture et leurs chevaux.

E 4021 (113). — 4 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Décret de l'Assemblée ordonnant de dater les monnaies et les instruments publiés par la formule « année ..... de la liberté ». — Formation d'un tribunal suprême national. — Inquiétude à Avignon et dans les provinces méridionales à la nouvelle que Perpignan et sa citadelle avaient voulu se livrer aux anticonstitutionnels. — Départ du courrier pour Noailles [12] à Vienne portant la réponse de Louis XVI à la dépêche de l'Empereur.

E 4021 (114). — 6 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Calme rétabli à Avignon. — Discours d'Isnard [13] à l'Assemblée. — Proposition faite par un Jacobin d'enlever la couronne à Louis XVI pour la donner au duc d'York [14]. — Prochain départ de Barthelemy pour la Suisse pour le renouvellement des capitulations franco-suisses et l'affaire du régiment suisse de Chateauvieux. — Réponse de l'Electeur de Trèves à Louis XVI, décidé à ne pas permettre dans ses Etats les rassemblements d'émigrés français sous forme de corps militaire. — Attente de la réponse de la Russie et de la Suède à l'adhésion de Louis XVI à la Constitution, le chargé d'affaires de France à Stockholm ayant sollicité la réponse de la Suède.

10. Bourgoing (Jean-François, baron de), 1748-1811. Secrétaire d'ambassade en Espagne, 1777-1785; ministre de France près le cercle de Basse-Saxe, 1787; ministre plénipotentiaire de France en Espagne, 1791.

11. Urtubise (Marquet d'). Diplomate français. Après le rappel de La Vauguyon, ambassadeur de France à Madrid, Urtubise fut envoyé comme secrétaire de l'Ambassade du roi en Espagne et pour y remplir les fonctions de chargé d'affaires. Nommé le 19 mars 1791, il reçut de brèves instructions le 22 mars.

12. Noailles (Emmanuel-Marie-Louis, marquis de), 1743-1822. Diplomate français. Nommé en 1783 ambassadeur de France auprès de l'Empereur, il sollicita son rappel le 24 mars 1792.

13. Isnard (Maximin), 1751-1830. Député à la Législative et à la Convention.

14. York et d'Albany (Frederick, duc d'), 1763-1827. Second fils de George III, roi d'Angleterre.

E 3984. — 9 janvier 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Accusé de réception d'une lettre d'Iriarte l'informant du rapport de M. de Lessart à l'Assemblée sur la réponse de l'Espagne relative aux événements de Saint-Domingue.

E 3969. — Madrid, 9 janvier 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Sur la réponse de M. de Lessart à Iriarte au sujet des désordres provoqués par les soldats français en territoire espagnol. Ajoutant que M. de Chollet ne pourra pas y apporter de remèdes, à cause de l'insubordination de ses troupes.

E 3984. — Madrid, 9 janvier 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Approbation de l'explication donnée par Iriarte à Lessart au sujet de la mission de don Joseph de Caamaño auprès des cantons suisses, laquelle ne peut pas aller à l'encontre des intérêts de la France, l'Espagne ne prenant que des mercenaires catholiques, et la France s'adressant à tous les cantons et surtout aux protestants.

E 4015 (115). — 9 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Déclarant que le peuple français, qui, d'abord, avait été désireux de voir déclarer la guerre et que Louis XVI adresse une sorte d'ultimatum à l'Empereur, avait été ramené à des sentiments plus pacifiques par les ordres de l'Empereur de dissoudre les rassemblements d'émigrés. — Proclamation de Louis XVI pour empêcher les troupes de ligne et les gardes nationales sur les frontières de violer le territoire étranger et ainsi de provoquer la guerre. — Retour de Narbonne des armées. Indiscipline des troupes. — Nouvelle que La Pérouse aurait été rencontré sur les côtes de Chine.

E 4021 (116) (déchiffrée). — 9 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Départ de l'évêque d'Autun [Talleyrand] à Londres, sans caractère officiel, afin d'obtenir de la cour d'Angleterre son intervention auprès des autres cours, et spécialement auprès de celle de Prusse, pour gagner leur neutralité envers le régime révolutionnaire français. — Mission analogue du comte de Ségur [15] à Berlin (pour obtenir de la Prusse sa neutralité dans une guerre éventuelle). — Politique antiespagnole de la France, faisant la solitude autour de l'Espagne. — Renvoi probable de M. de Rayneval [16].

15. Ségur (Louis-Philippe, comte de). 1753-1830. Diplomate et historien français. Fin 1784, ambassadeur en Russie, etc. Envoyé à Berlin pour détacher la Prusse de la ligue conclue à Pilnitz (muni de 3 millions), il encourut la colère de Frédéric-Guillaume II. Ségur reçut une insulte grave en janvier 1791 et il fut trouvé tout sanglant un jour dans sa chambre. Retour de Ségur en France en mars 1792. Après le 10 août, il se retira près de Sceaux.

16. Rayneval (Joseph-Mathias-Gérard de), 1746-1812. Nommé en 1774 premier commis au département des Affaires étrangères, il y resta jusqu'en 1792,

E 4021 (117). — 9 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Envoi ci-joint de la liste des passeports expédiés par la Secrétairerie de l'ambassade d'Espagne à Paris pendant le mois de décembre 1791.

E 4021 (copie). — 11 janvier 1792. — *Lessart à Iriarte.* — Déclarant avoir communiqué à Bertrand de Molleville [17] la lettre d'Iriarte à Montmorin du 31 octobre 1791 qui demandait satisfaction pour les injures faites par les employés du bureau municipal de la police de Port-Louis et de l'Isle de France, à don Pedro Pineda, capitaine du navire espagnol *Na.-Sa.-de-los-Placeres*, et lui envoyant la réponse dudit Bertrand.

E 4021 (cf. 127) (traduction en français). — 12 janvier 1792. — *Baron d'Eysus à Iriarte.* — Le prévenant que lui et les 94 recrues qu'il ramenait du pays de Liége en Espagne ont été arrêtés et emprisonnés dans la citadelle de Bayonne.

E 4021 (118). — 13 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant les copies d'une lettre de M. de Lessart à Iriarte et d'une lettre de M. Bertrand [de Molleville], ministre de la Marine, à M. de Lessart, au sujet des injures souffertes dans l'Ile de France par la frégate espagnole *Na.-Sa.-de-los-Placeres.*

E 4021 (119). — 13 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Départ prochain du baron de Staël [18], ambassadeur de Suède en France, M. de Bergestedt, secrétaire d'ambassade, demeurant à Paris. Départ prochain du comte de Simolin [19], ministre de Russie. Ces deux diplomates devant partir sans prendre congé du ministre des Affaires étrangères de France. — Lenteur du roi de Suède et de l'impératrice de Russie à répondre à la lettre de Louis XVI annonçant son adhésion à la Constitution. — Départ prochain de l'évêque d'Autun [20] pour Londres et de M. de Jarry pour Berlin. — Ordre donné par l'Empereur à l'Electeur de Trèves de disperser les émigrés rassemblés dans ses Etats. — Troupes des émigrés se rapprochent des frontières françaises. — Grande impatience des Français à faire la guerre. — Rapport du ministre de la Guerre sur l'état des frontières. — Nouvelles de Saint-Domingue.

E 4021 (120) (déchiffrée). — 13 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — L'avisant qu'un membre du ministère (des Affaires

où Dumouriez, nommé ministre des Affaires étrangères, changea tout le personnel.

17. Bertrand de Molleville (Antoine-François, marquis de), 1744-1818. Ministre de la Marine en octobre 1791. Décrété d'accusation après le 10 août, se réfugia en Angleterre.

18. Staël von Holstein (baron Eric-Magnus). Agent diplomatique de Suède en France de 1783 à 1792. Epousa en 1786 Mlle Necker.

19. Simoline (Ivan-Matveevitch). Ministre plénipotentiaire de Russie en France de 1784 à 1792.

20. Talleyrand.

étrangères) lui aurait dit que le chevalier de Bourgoing ne voulait pas aller à Madrid.

E 4021 (copie). — Bastia, 14 janvier 1792. — Lettre du Commissaire ordinaire des ports et arsenaux de marine servant en chef dans l'île de Corse au sujet des difficultés élevées par le consul de Naples à Bastia à propos du courrier Bezzi, qui portait la correspondance de Madrid à Naples sur la polacre espagnole *L'Iris*, naufragée sur les côtes de Corse. (On ne dit pas à qui est adressée la lettre.)

E 4021 (copie). — 15 janvier 1792. — *Iriarte à Lessart*. — Lui demandant d'envoyer aux gouverneurs des colonies françaises d'Amérique les ordres nécessaires pour que les quatre navires espagnols chargés de constituer un atlas maritime de l'Amérique septentrionale soient bien accueillis dans le cas où ils feraient escale sur les côtes des colonies françaises.

E 4021 (121). — 16 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca*. — Séance de l'Assemblée du 14 janvier. — Décision de réclamer de promptes et précises explications à l'Empereur et de faire des préparatifs de guerre. Projet de traiter le 16 sur l'inhabilité du comte de Provence à exercer la régence. Examen du traitement subi sur les côtes de Catalogne par trois capitaines français naufragés. — Désordre à Saint-Domingue. — Incendie au Guarico (et non à Port-au-Prince). 5.000 nègres armés de fusils espagnols. — Départ le 16 janvier pour Londres de l'évêque d'Autun.

E 4021 (122). — 16 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca*. — Déclarant avoir demandé à Lessart, d'après l'instruction de Floridablanca, des lettres de recommandation pour les officiers de la flotte royale d'Espagne chargés de constituer un atlas maritime de l'Amérique septentrionale.

E 4021 (cf. 143). — 17 janvier et 19 janvier 1792. — Extrait du journal de Michel-Philippe Malingre, capitaine du navire *L'Alexandre*, relatant le sauvetage de la patache du roi d'Espagne la *Sta.-Jacinta*.

E 4021. — 21 janvier 1792. — *Baron d'Eysus à Iriarte*. — Le prévenant que lui et 94 recrues levées par ledit baron pour les gardes wallones au pays de Liége, avec ordre de les faire passer directement en Espagne, ayant fait escale sur les côtes de Bayonne pour raison de naufrage, avaient été arrêtés et emprisonnés dans la citadelle de Bayonne; et lui envoyant la copie du mémoire adressé par lui à Lessart le 20 janvier 1792 pour demander satisfaction de ladite injure.

E 4021 (réservée M). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca*. — Enquête sur les correspondants d'Espagne des journalistes français sans résultat, malgré la présence, dans les

bureaux des principaux journaux, d'agents secrets d'Iriarte. — D'après Iriarte, la source des renseignements sur l'Espagne des journaux français serait le récit des voyageurs venant d'Espagne à leur retour à Paris, ou les propos tenus dans les clubs.

E 4021 (réservée N). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Présence à Paris, depuis six mois, d'un Espagnol nommé Vives, naturel de Vera-Cruz, ancien chanoine de Mexico, occupé seulement à s'amuser.

E 4021 (124). — 20 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Croyance du public que Louis XVI a expédié un courrier à l'Empereur le 13 janvier sollicitant le règlement des questions pendantes sous forme d'ultimatum. Conviction d'Iriarte, d'après le discours de Lessart, que la lettre de Louis XVI aurait été moins catégorique. — Discours de Brissot [21] et de Vergniaud [22] favorables à l'alliance avec la Prusse et l'Angleterre. Discours de Dumas [23] favorable à l'alliance avec l'Espagne.

E 4021 (125). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Départ pour Irun du courrier don Lorenzo Allo venant de Londres et portant deux livres de médecine, et pour la duchesse d'Osuna des dessins d'un de ses pensionnés.

E 4021 (cf. 127) (copie). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à M. Roby,* chargé d'affaires du consulat d'Espagne à Bayonne. — Le prévenant qu'il a fait les démarches nécessaires pour obtenir la libération du baron d'Eysus et des 94 recrues qu'il ramenait du pays de Liége en Espagne, et lui enjoignant dorénavant de passer par son intermédiaire pour s'adresser au ministère des Affaires étrangères de France.

E 4021 (126). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Grand mécontentement en France contre l'Espagne depuis que Charles IV n'a pas voulu admettre que Louis XVI avait adhéré librement à la Constitution et persécutions dont est victime Iriarte pour ce motif.

E 4021 (127). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Le prévenant que le baron d'Eysus et 94 recrues, levées par ledit baron pour les gardes wallons au pays de Liége, avec ordre de les faire passer directement en Espagne, ayant fait escale sur les côtes de Bayonne pour raison de naufrage, avaient été arrêtés et emprisonnés dans la citadelle de Bayonne; et lui envoyant la copie du mémoire adressé par lui à Lessart le 20 janvier 1792 pour demander satisfaction dudit affront.

21. Sur ce personnage, voir plus haut, p. 504, n. 3.

22. Vergniaud (Pierre-Victurnien), 1753. Député à la Législative et à la Convention. Exécuté le 31 octobre 1793.

23. Dumas (Mathieu, comte), 1753-1807. Général et historien français. Député constitutionnel sous la Législative.

E 4021 (128). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Discours de Lessart à l'Assemblée sur les événements de Saint-Domingue. — Discours de Beugnot [24] et de Fauchet [25] sur la réponse à donner à l'Empereur. — Emeute dans le quartier Saint-Marceau le 20 janvier.

E 4021 (129). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception d'une lettre de Floridablanca lui transmettant l'approbation de Charles IV à la démarche qu'il a faite auprès de Lessart au sujet de la mission en Suisse de M. de Caamaño. — Départ prochain de M. Barthelemy comme ambassadeur en Suisse.

E 4021 (130). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusé de réception d'une lettre de Floridablanca lui faisant part de l'impossibilité dans laquelle se trouve M. Chollet à maîtriser les désordres des troupes espagnoles, installées aux frontières de France, qu'il a sous son commandement.

E 4021 (131). — 21 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Efforts des républicains pour détruire le parti constitutionnel et la politique royale et éliminer du ministère Lessart et Bertrand (de Molleville). — Salon de la fille de Necker, ambassadrice de Suède. Son rôle politique. Lessart, Narbonne, Talleyrand principaux habitués : « componese su tertulia de lo que aqui llaman « gens d'esprit » que no es sinonimo de gentes de entendimiento ». — Mission de Talleyrand à Londres. — Refus de Bourgoing du poste de chargé d'affaires en Espagne. — Entrevue d'Iriarte avec Montmorin et avec Reyneval au sujet des secours soi-disant apportés par l'Espagne aux révoltés de Saint-Domingue. — Politique étrangère de la France : Désir d'une guerre avec l'Autriche pour lui enlever les Pays-Bas. Revision possible du pacte de famille. Soupçon d'Iriarte que certains hommes politiques sont achetés par l'Angleterre pour pratiquer une politique antiespagnole.

E 4021 (132). — 23 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Résumé de la réponse de Kaunitz [26] à Noailles, ambassadeur de France à Vienne, qui lui avait fait part de l'intimation adressée par Louis XVI à l'Electeur de Trèves de dissoudre les rassemblements d'émigrés avant le 15 février sous peine de déclaration de guerre. — Volonté de pacification du gouvernement français (Décret sur le règlement de l'indemnité à donner aux princes possessionnés d'Alsace). — Nomination de M. de Marbois [27] comme

24. Beugnot (Jacques-Claude, comte), 1761-1835. Député constitutionnel de la Législative.
25. Fauchet (Claude), 1744-1793. Homme politique. Député de la Législative et de la Convention.
26. Kaunitz (Wenceslas-Antoine-Dominique, comte de Rietberg, prince de), 1711-1794. Homme d'Etat autrichien, à la tête des Affaires de 1790 à 1792.
27. Barbé-Marbois.

ministre de France à Ratisbonne, devant s'arrêter à Vienne, avant de rejoindre son poste, pour conseiller M. de Noailles. — Départ de Paris du baron de Staël, ambassadeur de Suède, et du comte de Simolin, ambassadeur de Russie, laissant comme chargé d'affaires respectivement MM. Bergstedt (Suède) et Obrikoff (Russie). — Nomination d'amiraux et de vice-amiraux par Louis XVI. — Discussion à l'Assemblée sur le mode de recrutement de l'armée. — Révoltes dans quelques quartiers de Paris provoquées par le manque de sucre. — Arrivée à Paris de Bourgoing, venant d'Hambourg, et qui partira dans quelques jours pour Madrid.

E 4021 (cf. 143). — 25 janvier 1792. — *Chaumat, vice-consul d'Espagne à Brest, à Iriarte.* — Lui rendant compte du naufrage, à 30 lieues au nord du cap Ortegal, de la *Sta.-Jacinta*, patache du roi d'Espagne, se rendant de Lisbonne au Ferrol et sauvée grâce au courage de Michel-Philippe Malingre, commandant du brick français *L'Alexandre;* et ajoutant qu'il a pris soin de l'équipage depuis son arrivée dans le port de Brest.

E 4021. — Paris, 26 janvier 1792. — *Juan de Peñalver à Floridablanca.* — Proposition de créer à Madrid un cabinet de physique et de lui procurer, en les faisant fabriquer à Londres, les instruments nécessaires (le projet de l'acquisition par l'Espagne du cabinet de physique de M. Charles ayant été détruit par la décision de l'Assemblée nationale de concéder à M. Charles [28] un local convenable pour y travailler).

E 4021 (cf. 143). — 27 janvier 1792. — *Chaumat, vice-consul d'Espagne à Brest, à Iriarte.* — Sur les secours qu'il donne aux naufragés de la patache espagnole la *Sta.-Jacinta*, hospitalisés à Port-Louis.

E 4021 (133). — 27 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Déclarant avoir demandé à M. de Lessart de faire mettre en liberté le baron d'Eysus et les 94 recrues enfermés dans la citadelle de Bayonne. — Et avoir fait part audit M. de Lessart de l'approbation qu'il avait reçue de Charles IV de la manière dont il s'était expliqué précédemment avec Lessart à propos de la mission de don Joseph de Caamaño en Suisse.

E 4021 (134). — 27 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Echec de la négociation du comte de Ségur à Berlin (pour obtenir la neutralité de la Prusse) d'après les courriers de Berlin adressés à M. de Lessart et au comte de Goltz [29], ministre de Prusse à Paris. — Entente diplomatique de la Prusse et de l'Autriche. —

28. Charles (Jacques-Alexandre-César), 1746-1823. Physicien célèbre. Le Gouvernement français fit l'acquisition de son cabinet, un des plus beaux d'Europe, et lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort.

29. Goltz (Bernard-Guillaume, baron de), 1730-1795. Diplomate prussien. Ministre plénipotentiaire de Prusse en France de 1772 à mai 1792.

Décret de l'Assemblée invitant Louis XVI à obliger l'Empereur à s'expliquer avant le 1er mars. — Message de l'Assemblée adressé à la commission des Affaires étrangères à propos du traité avec la maison d'Autriche de 1756. — Décret de l'Assemblée rendant obligatoires les passeports pour la sortie de France. — Troubles provoqués à Paris par le manque de sucre calmés.

E 4021 (copie). — Bastia, 28 janvier 1792. — *Comte de Cardi, consul d'Espagne à Bastia, à don Joseph de Ocarir, consul général d'Espagne en France.* — Sur le naufrage sur les côtes de Corse de la polacre espagnole *L'Iris* et sur un conflit élevé entre le consul de Naples à Bastia et ledit comte de Cardi, à propos d'un courrier napolitain don Juan Bezzi, qui portait le courrier de Madrid à Naples sur ladite polacre *L'Iris*.

E 4021 (copie). — 30 janvier 1792. — *Iriarte à Roby, chargé d'affaires du consulat d'Espagne à Bayonne.* — Le prévenant qu'à la suite des démarches faites par lui auprès du ministre des Affaires étrangères, l'Assemblée nationale avait décrété de faire mettre en liberté M. d'Eysus et les 94 recrues arrêtés dans la citadelle de Bayonne.

E 4021 (135). — 30 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Réponse de Louis XVI à l'Assemblée insinuant qu'elle était sortie de ses fonctions en l'invitant à demander des explications à l'empereur sur sa politique. — Echec de la mission diplomatique de Ségur à Berlin. — Déclaration de Goltz, ministre de Prusse en France, une fois la réponse du prince de Kaunitz à Noailles connue, sur l'intention de la Prusse de suivre la politique de l'Autriche. — Abdication du comte de Provence de son droit à la régence. — Arrestation provisoire de M. Lemoine (laissé ensuite en liberté) pour avoir accusé certaines personnes résidant à Madrid d'y avoir introduit des papiers révolutionnaires. — Discours du député Ramond [30] sur les questions pendantes avec l'Espagne, à la suite de quoi l'Assemblée a décrété la mise en liberté de M. d'Eysus et des 94 recrues emprisonnées à Bayonne. — Grande agitation et inquiétude en France. — Très prochain départ de Bourgoing pour Madrid.

E 4021 (136) (2 ex.). — 30 janvier 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui transmettant une lettre de don Juan de Peñalver [31], pensionné d'Espagne à Paris du 27 janvier 1792, proposant de se charger de la formation d'un cabinet de physique en Espagne; et lui demandant, pour le cas où il approuverait ce projet, s'il con-

30. Ramond de Carbonnières (Louis-François-Elisabeth, baron), 1755-1827. Homme politique français.

31. Peñalver (Juan de). Publiciste espagnol du XVIIIe siècle et des débuts du XIXe. Rédacteur de la *Gazette de Madrid* et du *Mercure* en 1803.

venait de faire fabriquer à Londres les instruments de physique.

E 4021 (cf. 151) (copie). — 31 janvier 1791. — *Don Juan de la Rosa, consul d'Espagne à Marseille, à la municipalité de ladite ville.* — Lui demandant satisfaction pour l'injure qui lui avait été faite par des habitants de Marseille, lesquels avaient enlevé pendant la nuit les armes d'Espagne qui se trouvaient sur la porte du consulat.

E 4021 (cf. 151) (copie). — 31 janvier 1791. — *La municipalité de Marseille à don Juan de la Rosa, consul d'Espagne dans ladite ville.* — Lui promettant réparation pour l'injure dont il avait été victime.

E 4021 (cf. 151). — 2 février 1792. — *Avis de la municipalité de Marseille sur le respect dû aux agents des puissances étrangères* (à propos de l'affront fait par la population de Marseille aux armoiries d'Espagne enlevées à la maison de M. La Rosa, consul d'Espagne à Marseille). — Marseille, impr. Mossy, 1792, 1 f.

E 4021 (137). — 3 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant la liste des passeports expédiés par la Secrétairerie d'ambassade pendant le mois de janvier 1792.

E 4021 (138). — 3 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Envoyant ci-joint la copie d'une lettre de M. Dupont, ministre de la Justice, à de Lessart, ministre des Affaires étrangères, du 22 décembre 1791.

E 4021 (139). — 3 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Premier repas de cérémonie donné le 2 février par M. de Lessart, auquel assistait tout le Corps diplomatique, sauf les ministres de Suède et de Russie, bien que ceux-ci n'aient pas encore quitté Paris. — Conversation entre Iriarte et Lessart sur la mise en liberté des 94 recrues emprisonnées dans la cidatelle de Bayonne.

E 4021 (141). — 3 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui transmettant ci-joint une lettre de Boyer (ci-devant secrétaire ordinaire de Monsieur, frère du roi, et actuellement rédacteur de la *Gazette universelle*) du 1er février 1792, le prévenant qu'il lui a remis 3 exemplaires de sa gazette contenant des observations sur l'Espagne et l'assurant de son dévouement à la cause espagnole.

E 4021 (142). — 3 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Question d'Espagne à l'ordre du jour à l'Assemblée. — Intention de Lessart d'informer l'Assemblée sur la conduite des ambassadeurs, qui n'ont plus de pouvoirs, mais qui demeurent cependant dans les cours où ils avaient leur mandat. — Discours du député Koch [32] à l'Assemblée au nom du Comité diplomatique sur la

32. Koch (Christian-Guillaume de), 1737-1813. Publiciste et historien français. En 1791, élu par le département du Bas-Rhin à la Législative. Il fit partie du Comité diplomatique.

nécessité d'éviter un conflit avec l'Autriche et d'offrir une indemnité aux princes possessionnés d'Alsace. — Bruit non vérifié que le comte de Ségur se serait blessé de désespoir d'avoir échoué dans sa mission en Prusse. — Manifestation à l'Assemblée d'un nommé Charles de Créqui, soi-disant fils naturel de Louis XV et de la princesse de Schitzemberg (fille naturelle de Louis XIV !) demandant des secours. — Faillite de la maison de commerce Helin Aubert et Cie.

E 4021 (cf. 143). — 3 février 1792. — *Joseph de Ocaritz, consul général d'Espagne à Paris, à M. Chaumat, vice-consul d'Espagne à Brest.* — Lui enjoignant de faire partir pour Le Ferrol l'équipage de la patache du roi d'Espagne la *Santa-Jacinta* et de donner 1.800 livres au capitaine Malingre en remboursement et en récompense des secours apportés aux dits naufragés.

E 4021 (143). — 3 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Demandant des instructions au sujet du naufrage d'une patache espagnole, la *Santa-Jacinta*, dont l'équipage a été secouru avec le plus grand courage et ramené à Lorient par un navire français (Récompenses à donner à M. Chaumat, vice-consul d'Espagne à Brest, qui a hospitalisé les naufragés, et aux marins français pour leur courage, et les moyens de faire parvenir en Espagne les marins espagnols naufragés).

E 4021 (144). — 6 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant la copie d'une lettre de Lessart à Iriarte du 31 janvier 1792, lui faisant savoir que la lettre d'Iriarte adressée à Montmorin le 31 octobre 1791, relative aux décrets de l'Assemblée des 1er et 4 mars 1791, concernant l'importation en France des tabacs espagnols, a été communiquée au Bureau central de commerce, lequel a répondu que, le décret de l'Assemblée étant maintenu, l'Espagne serait tenue, pour vendre ses tabacs en France, ou de les transporter directement de ses colonies sans passer par un port de la métropole, ou de les vendre aux colonies françaises.

E 4021 (145). — 6 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Départ pour l'Espagne du chevalier de Bourgoing, lequel aurait déclaré à Iriarte qu'il partait sans plaisir et uniquement parce qu'il en avait reçu l'ordre de Louis XVI.

E 4021 (réservée). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Attitude incompréhensible de Louis XVI, dont on ne sait s'il approuve librement les décrets de l'Assemblée[33]. — Attente d'événements graves en prévision de quoi Iriarte tient ses papiers prêts à être brûlés.

33. « El desquardeno de estas cosas no tiene igual. Si el soberano las apruebe verdaderamente (como lo dice de palabra y por escrito) es cosa de volverse uno loco o por mejor decir es menester volverse loco para crearlo. »

E 4021 (réservée O). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Sur les instructions secrètes données au chevalier de Bourgoing pour sa mission en Espagne [34]. — Le prévenant que des émissaires français ont été envoyés dans les cours de Saint-Pétersbourg, Berlin et Londres avec de grosses sommes d'argent pour y gagner des intelligences à la cause française. Ajoutant qu'il ignore si les mêmes mesures ont été prises pour Madrid.

E 4021 (réservée P). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Le prévenant qu'il était obligé d'arrêter ses recherches sur l'origine des calomnies répandues dans les journaux français contre l'Espagne, un nommé Lemoine étant poursuivi pour avoir envoyé, par l'intermédiaire d'un coiffeur de Madrid, Jean Burlet, des lettres à la reine d'Espagne et à Floridablanca, qui accusaient certaines personnes d'introduire des papiers révolutionnaires en Espagne. — Visite de Boyer, rédacteur de la *Gazette universelle*, à Iriarte, déclarant qu'il insérait de temps en temps dans son journal des articles hostiles à l'Espagne pour ne pas attirer les soupçons.

E 4021 (réservée Q). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Intention de M. de Bergestedt, chargé d'affaires de Suède en France en l'absence de l'ambassadeur, en cas d'une rupture diplomatique avec la France, de conformer son attitude sur celle du chargé d'affaires de Russie et sur celle d'Iriarte, lequel est décidé à ne point régler sa conduite sur celle de M. de Bergestedt.

E 4021 (148). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Récit détaillé d'une conversation d'Iriarte avec de Lessart sur la mission diplomatique du chevalier de Bourgoing en Espagne, d'où Iriarte a conclu que le Gouvernement français espérait négocier un traité secret avec l'Angleterre et que la mission du chevalier de Bourgoing était la dernière tentative de la France pour connaître les intentions de l'Espagne, avant de décider de sa politique.

E 4021 (149). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Mécontentement général en France. Assemblée discréditée. — Agitation des esprits. Grande puissance du club des Jacobins. —

34. « ... Los puntos principales sobre que hablara a V. E. seran estos : 1° que el rey respanda a la carta en que S. M. chr[ma] le dala farte de haber aceptado la constitucion. 2° que lo haga en terminos que no indiquen desaprobacion. 3° que si fuese posible contenga la respuesta alguna expresion que denote, por lo menos, se conforme el Rey N. S. 4° que S. M. interponga sus oficios con las cortes de Viena, Berlin, Petersburgo y Stockolmo para que procedan de modo que no den recelo a esta nacion. 5° que reciba S. M. las recredenciales del duque de La Vauguyon. no hablo del caracter personal de M[r] Bourgoing habien dole V. E. tratado hanto y masq ue yo. Su intencion es explicarse con V. E. francamente y sen disimulo y aunque se alegraria, como es natural, desales con lucimiento de su negociacion, creose contentara con cumplula de mavera que no puedan aqui hacerle carjos, pues me parece moderado en su modo de pensar sobre estas cosas. »

Envoi ci-joint du dessin des piques que le club des Jacobins a ordonné de faire dans tout le royaume.

E 4021 (150). — 8 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Sanction de Louis XVI au décret mettant en liberté le baron d'Eysus et les 94 recrues emprisonnées dans la citadelle de Bayonne.

E 4021 (cf. 151) (copie). — 9 février 1792. — *Ocariz, consul général d'Espagne en France, à don Juan de Rosa, consul d'Espagne à Marseille.* — Lui accusant réception de sa lettre au sujet de l'affront dont avaient été victimes les armoiries d'Espagne du consulat de Marseille et lui conseillant de ne plus exposer aux insultes publiques l'écu des armes royales, vu les circonstances actuelles.

E 4021 (152). — 10 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Ordres donnés par l'Electeur de Trèves pour interdire les groupements militaires dans ses Etats. Envoi par l'Empereur dans le Brisgau d'un corps de 6.000 hommes. Formation d'un cordon de 6.000 hommes sur ses frontières par le landgrave de Hesse. — Décret de l'Assemblée ordonnant que les biens des émigrés soient confisqués par la nation. — Amnistie générale des déserteurs. — Nouvelle de soi-disant mouvements de troupes espagnoles sur les frontières de France.

E 4021 (153). — 10 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant le troisième volume du catalogue de la bibliothèque de l'évêque de Sens, venant de paraître, pour faire suite aux premiers volumes déjà envoyés.

E 4021 (copie). — 10 février 1792. — *Calver de Gerville* [35] *à de Lessart.* — Le prévenant que le décret de l'Assemblée du 28 janvier 1792, ordonnant la mise en liberté des 94 recrues espagnoles emprisonnées dans la citadelle de Bayonne, a été envoyé aux directoires des départements des Landes et des Basses-Pyrénées le 4 février.

E 4021 (154). — 13 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusant réception d'une lettre de Floridablanca, qui le prévenait que les étrangers auxquels Iriarte délivrerait un passeport pour se rendre en Espagne ne pourraient aller à Madrid qu'avec une autorisation spéciale de la première Secrétairerie d'Etat.

E 4021 (155) (déchiffrée). — 13 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Le prévenant que le secrétaire du club des Jacobins de Paris avait reçu une lettre du club des Jacobins de Montlouis [36] en Roussillon lui demandant des papiers révolutionnaires pour les

35. Calver de Gerville (Bon-Claude), 1751-1816. Nommé ministre de l'Intérieur le 27 novembre 1791.
36. Montlouis, canton de Prades, Pyrénées-Orientales.

envoyer à Urgel et à Campredon où on en aurait réclamés, et annonçant que la propagande révolutionnaire en Espagne était en bonne voie.

E 4021 (156). — 13 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lecture par Narbonne [37], ministre de la Guerre, à l'Assemblée d'une lettre du roi sur le paiement de la solde des gardes suisses. — Prohibition par la Commune de Paris de l'emploi arbitraire des armes, à la suite d'une lettre du ministre de l'Intérieur au Directoire du département demandant de prendre des mesures pour calmer l'agitation populaire. — Départ pour Bruxelles du comte de Simolin [38], ministre de Russie, et du baron de Grimm [39], ministre de Saxe-Gotha. — Autorisation donnée au comte de Ségur de rentrer en France. — Résumé de la séance de l'Assemblée du 13 février.

E 4021 (copie). — 14 février 1792. — *Ocariz, consul général d'Espagne en France, au comte de Cardi, consul d'Espagne à Bastia.* — Lui accusant réception de sa lettre du 28 janvier 1792 au sujet du naufrage sur les côtes de la Corse de la polacre espagnole *l'Iris.*

E 3984. — Aranjuez, 16 février 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Accusé de réception d'une lettre d'Iriarte contenant la copie d'une lettre de Duport (du Tertre) [40], ministre de la Justice, à M. de Lessart au sujet des plaintes d'Iriarte concernant les calomnies répandues sur l'Espagne dans la presse française.

E 3969. — Aranjuez, 16 février 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui enjoignant de demander satisfaction à la France pour des offenses faites au consul d'Espagne à Marseille et à un patron catalan résidant à Marseille et nommé Cotepuig, et pour l'intrusion en territoire espagnol du régiment de Médoc en garnison à Bellegarde.

E 4021 (157). — 17 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Envoi à Floridablanca de l'avis imprimé de la municipalité de Marseille relatif à l'affront fait à l'écu des armes d'Espagne qui se trouvait sur la façade du consulat d'Espagne à Marseille.

E 4021 (158). — 17 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant ci-joint la copie de la lettre du comte de Cardi, consul

37. Narbonne-Lara (comte Louis de). Homme politique et général français, nommé en décembre 1791 ministre de la Guerre.

38. Sur ce personnage, voir plus haut, p. 508, note 19.

39. Grimm (Frédéric-Melchior), 1723-1807. Célèbre critique français, diplomate et baron d'Empire.

40. Duport-Dutertre (Marguerite-Louis-François), né en 1754. Ministre de la Justice (20 nov. 1790-mars 1792). Décrété d'accusation le 15 août 1792, il demeura caché pendant plus d'une année. Il fut condamné par le tribunal révolutionnaire et exécuté le 28 novembre 1793.

d'Espagne à Bastia, à don Joseph de Ocariz du 28 janvier 1792 et la réponse de don Joseph de Ocariz au dit comte de Cardi du 14 février 1792 au sujet du naufrage de la polacre *L'Iris* sur les côtes de Corse.

E 4021 (159). — 17 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant ci-joint la copie d'une lettre de Bertrand [de Molleville], ministre de la Marine, à de Lessart, ministre des Affaires étrangères, du 12 février 1792, le prévenant que des ordres avaient été donnés aux gouverneurs de Saint-Domingue, La Martinique, La Guadeloupe, Sainte-Lucie et Tabago de bien recevoir les quatre brigantins espagnols chargés de constituer un atlas maritime de l'Amérique septentrionale dans le cas où ils atterriraient sur les côtes desdites colonies françaises.

E 4021 (160). — 17 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Départ pour Madrid de M. de Tribolet Hardy, secrétaire du ministre de Prusse, et formalités remplies pour son passeport.

E 4021 (cf. 161) (copie). — 17 février 1792. — *Lessart à Iriarte.* — Le prévenant des dispositions par lui prises pour que le décret de l'Assemblée ordonnant la mise en liberté des 94 recrues espagnoles emprisonnées dans la citadelle de Bayonne soit exécuté. — Et lui envoyant la copie de la lettre du ministre de l'Intérieur à lui adressée sur le même sujet.

E 4021 (161). — 17 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant la copie de la lettre de M. de Lessart à lui adressée du 17 février 1792 le prévenant que les dispositions avaient été prises pour la mise en liberté des 94 recrues espagnoles emprisonnées dans la citadelle de Bayonne.

E 4021 (162). — 17 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lettre de Louis XVI, le 13 février, à la Commune pour désavouer le faux bruit de sa fuite. — Emeute les 14 et 15 février dans le quartier Saint-Marcel au sujet de la vente du sucre. — Arrestation à Senlis de tous les voyageurs pour vérifier si le roi n'était pas parmi eux. — Serment que prêterait le nouvelle garde du roi. — Emeute à Noyon. 30.000 hommes armés. — Arrestation par la municipalité de Stenay (département de Montmédy) de MM. Belpert et Lamblay portant le courrier de Lessart pour l'Allemagne. — Lettre de Lessart à l'Assemblée au sujet des mauvais traitements qu'auraient soufferts sur les côtes d'Espagne des marins marseillais naufragés.

E 3969. — Aranjuez, 20 février 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui enjoignant de cesser de réclamer à la France la restitution des recrues naufragées près de Bayonne et que conduisait le baron d'Eysus.

E 4021. — Aranjuez, 20 février 1792. — *Floridablanca à Iriarte*

— Le priant de demander satisfaction à la Cour de France au sujet de l'intrusion en territoire espagnol du régiment de Médoc en garnison à Bellegarde et de l'enlèvement par force de 2 Français habitant en Espagne et transportés en France.

E 4021 (163). — 20 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant ci-joint la copie d'une lettre par lui adressée à de Lessart en faveur de plusieurs habitants de Puigcerda [41] et de Llivia [42], propriétaires de biens dans la Cerdagne française, qui se plaignaient d'avoir été imposés à la capitation, malgré leur nationalité espagnole.

E 4021 (164). — 20 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Mise en liberté de Belpert et Lamblay (cf. n° 162). — Interpellation à l'Assemblée sur la nécessité de préparatifs militaires pour le cas d'une offensive de la Savoie ou de l'Espagne. — Envoi de deux régiments de la garde de Paris pour calmer l'émeute de Noyon. — Discours du ministre de l'Intérieur à l'Assemblée sur l'agitation des esprits dans tout le royaume. — Reine, Dauphin et Madame au Théâtre italien généralement applaudis, mais quelques cris de « Vive la Nation » au lieu de « Vive la Reine ».

E 4021. — Port-Louis, 21 février 1792. — *Chaumat, commissaire des guerres, à Michel-Philippe Malingre.* — Lui faisant part des mesures prises par la cour d'Espagne pour le rembourser et le remercier des services rendus à la patache spagnole *Santa-Jacinta*, qu'il avait sauvée du naufrage.

E 4021. — Port-Louis, 24 février 1792. — Copie d'un passage d'une lettre de *don Luis Chaumat à Iriarte.* — Lui envoyant la copie de la lettre par lui adressée à Michel-Philippe Malingre.

E 4021 (165). — 24 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lecture à l'Assemblée de lettres des administrateurs du directoire des Basses-Pyrénées au sujet du vol de 500 moutons français par le maire et les habitants de Roncevaux (Espagne) et de la mise en prison, à Saint-Sébastien, de plusieurs Français. — Discours de Lessart à l'Assemblée désavouant les bruits qui avaient couru sur le danger d'armements en Espagne et en Savoie. — Espoir de calmer l'émeute de Noyon sans le secours des troupes. — Agitation des esprits attribuée au club des Jacobins. — Rixe au théâtre du Vaudeville entre royalistes et jacobins. — Reprise des troubles à Saint-Domingue.

E 3984. — Aranjuez, 27 février. — *Floridablanca à Iriarte.* — Accusé de réception des lettres d'Iriarte jusqu'au n° 156. — Arrivée du chevalier de Bourgoing à Aranjuez le 26 février.

41. Puigcerda « partido judicial » de la province de Gerana, à l'extrémité nord-ouest de cette province, en bordure de la frontière française.

42. Llivia, commune de la province de Gerona, « partido judicial » de Puigcerda, diocèse d'Urgel.

E 4021 (167). — 27 février 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Affaire du vol de 500 moutons et de l'emprisonnement de 3 bergers français par le maire et les habitants de Roncevaux. — Pacification de l'émeute de Noyon sans recours à la force. — Théâtres de Paris. — Considérations économiques sur les causes et les conséquences du décret de l'Assemblée sur la prohibition de l'exportation des marchandises coloniales et de toute matière première. — Préparation d'un plan de campagne en cas de guerre. — Nouvelle pas encore vérifiée de l'arrivée de la réponse de l'Empereur. — Révolte à Saint-Domingue.

E 4021 (cf. 229). — 28 février 1792. — Extrait de deux articles d'un rapport d'Iriarte à M. de Lessart au sujet de l'introduction en territoire espagnol le 2 février de soldats du régiment de Médoc en garnison à Bellegarde et de méfaits commis sur ledit territoire.

E 4021 (cf. 168). — 28 février 1792. — *Iriarte à Lessart.* — Lui demandant satisfaction pour les injures souffertes par un patron catalan nommé Cotepuig maltraité par 2 habitants de Marseille, et pour une violation du territoire espagnol faite par des soldats du régiment de Médoc en garnison à Bellegarde, etc., et ajoutant que la formation de troupes aux frontières de France est justifiée par ces affronts.

E 4021 (cf. 73). — 29 février 1792. — *Marquis de Levis, comte de Levis-Mirepoix et comte d'Ormesson à Iriarte.* — Protestant contre la pétition, injurieuse pour l'Espagne, faite à l'Assemblée par M. de La Tournelle, au sujet d'un crédit ancien sur l'Espagne, à savoir le prix de deux frégates, appartenant à deux armateurs français, estimées 80.000 piastres de cinq livres, qui aurait été employé par l'Espagne en 1707 et pas encore restitué.

E 4021 (168). — 2 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui accusant réception de sa lettre du 16 février, à la suite de laquelle il a envoyé les réclamations qu'il lui avait demandé d'adresser.

E 4021 (169). — 2 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Plaintes adressées par Iriarte à Lessart sur les calomnies répandues dans les journaux français sur l'Espagne et réponse de Lessart avouant son incapacité à faire droit à cette plainte, n'existant pas dans le règlement de la liberté de la presse d'articles relatifs aux puissances étrangères.

E 4021 (170). — 2 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Sur les mesures prises pour récompenser le capitaine Michel-Philippe Malingre d'avoir sauvé du naufrage la patache espagnole la *Santa-Jacinta*,

E 4021 (171). — 2 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Rapport de Lessart à l'Assemblée le 1er mars sur la réponse de l'Empereur à Louis XVI, la correspondance entre l'Empereur et la Cour de France pendant les derniers mois, et le projet de réponse de Louis XVI à l'Empereur. — Inquiétude dans le public, précurseur des grands troubles.

E 4021 (172). — 2 mars 1792. — *Iriarte à Foridablanca.* — Lui envoyant la liste des passeports expédiés par la Secrétairerie d'ambassade d'Espagne à Paris pendant le mois de février 1792.

E 4021 (173). — 2 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Pétition injurieuse pour l'Espagne présentée à l'Assemblée par M. de La Tournelle, au sujet d'une dette que l'Espagne n'aurait pas payée, et envoi ci-joint d'une lettre de protestation contre ladite pétition, signée par le marquis de Levis, le comte de Levis-Mirepoix, M. d'Ormesson, lesdits signataires ayant des intérêts dans ladite affaire.

E 4021. — 5 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui enjoignant de surseoir, jusqu'à plus ample informé, aux démarches entreprises auprès du ministère des Affaires étrangères de France en faveur des Espagnols possédant des biens en France.

E 4021 (175). — 5 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Accusant réception des lettres de Floridablanca des 16 et 20 février 1792, lui donnant des instructions au sujet des démarches déjà entreprises auprès de M. de Lessart, ministre des Affaires étrangères, pour obtenir satisfaction de diverses offenses faites à des sujets espagnols. (Cf. lettre d'Iriarte n° 168.)

E 4021 (177). — 5 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Négociation entre la France et l'Autriche. — Opinion publique sur les rapports franco-autrichiens. — Discours antimonarchique de Robespierre au club des Jacobins applaudi à l'unanimité. — Décret de l'Assemblée réunissant Avignon et le Comtat-Venaissin respectivement aux départements de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. — Désordres à Dunkerque, à Aix-en-Provence et dans le département de l'Eure.

E 4021 (178). — 9 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Désordres graves dans le département de l'Eure, en particulier dans la région d'Evreux. — Bataille à Aix-en-Provence entre 900 vagabonds expulsés de Marseille et soutenus par la municipalité d'Aix d'une part et le régiment suisse d'Ernest envoyé pour les contenir. — Pétition à l'Assemblée de plusieurs femmes des faubourgs de Paris demandant l'autorisation de s'armer, pas acceptée. — Faux bruit que le peuple de Paris aurait porté aux Tuileries l'effigie de la tête de l'empereur sur une pique. — Dis-

grâce de Narbonne, ministre de la Guerre, dont Louis XVI aurait demandé la démission (probablement pour avoir écrit une lettre à Louis XVI contre le ministre de la Marine). Nomination probable de Grave [43] à la Guerre.

E 4021. — 10 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Venant d'apprendre par la *Gazette de Madrid* qu'Aranda avait remplacé Floridablanca au ministère des Affaires étrangères d'Espagne et lui demandant de ne pas tenir compte de sa lettre réservée S sans avoir pris connaissance des lettres précédentes. — Nouvelle de la mort de l'Empereur.

E 4021 (réservée R) (déchiffrée). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui faisant savoir que Louis XVI et Marie-Antoinette, ne pouvant se fier à personne d'autre, avaient demandé à Iriarte de se rendre lui-même à Madrid pour se charger d'une mission extrêmement secrète auprès de Charles IV, ce pourquoi, dans la lettre réservée S, Iriarte avait demandé l'autorisation de quitter son poste pour raisons de famille.

E 4021 (réservée S). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Demandant, en raison de la mort de son frère Thomas et d'affaires de famille à régler, l'autorisation de se rendre quelques semaines à Madrid, ses fonctions de chargé d'affaires à Paris pouvant être remplies en son absence par don Alfonso de Aguirre ou par don Joseph de Ocariz.

E 4021 (réservée T). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Instructions du roi de Suède à son chargé d'affaires, M. de Bergestedt, lui ordonnant de ne pas quitter la France sans ordre exprès de son souverain, et, dans le cas où le ministre des Affaires étrangères de France le mettrait dans l'obligation de partir, de laisser une protestation sans que Louis XVI y soit nommé, et de toutes manières de conformer sa conduite sur celle du chargé d'affaires d'Espagne.

E 4021 (réservée U). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant ci-joint un manuscrit original acheté à M. Le Bègue de La Grange et destiné à la propagande révolutionnaire en Espagne et un relevé des dépenses extraordinaires de la Secrétairerie d'ambassade d'Espagne à Paris s'élevant à 3.633 ???

E 4021 (cf. réservée U). — 1792. — Manuscrit destiné à la propagande révolutionnaire en Espagne, signé : « Les amis du bon et trop malheureux peuple espagnol, qui va être heureux, s'il veut. »

E 4021 (réservée X). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.*

43. Grave (Pierre-Marie, marquis de), 1755-1823. Général, littérateur et homme politique français, ministre de la Guerre depuis le 9 mars 1792.

— Le prévenant qu'une lettre du club des Jacobins de Barèges avait été adressée au club des Jacobins de Paris lui demandant des papiers de propagande révolutionnaire pour les introduire en Espagne, ce qui serait très facile si les documents étaient peu volumineux.

E 4021 (réservée Y). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Sur un Espagnol récemment arrivé à Paris, don Bernardo Dastre Covoura, milicien de Buenos-Aires, et qui n'ose pas rentrer en Espagne, parce qu'il est passible de poursuites judiciaires pour raison de meurtre.

E 4021 (179). — 10 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Crise ministérielle : nomination de Grave en remplacement de Narbonne, ministre de la Guerre. Démission de Bertrand. Démission prochaine et probable de Calver de Gerville, ministre de l'Intérieur. Discours de Brissot à l'Assemblée, accusant de Lessart, ministre des Affaires étrangères, de pactiser avec l'Empereur. — Retour de Londres de l'évêque d'Autun. — Manière dont Marie-Antoinette a reçu la nouvelle de la mort de son frère l'Empereur.

E 4021 (180). — 12 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Décret de l'Assemblée, à la suite d'un discours de Brissot, mettant Lessart, ministre des Affaires étrangères, en état d'accusation. Départ pour le tribunal d'Orléans de Lessart escorté de 50 soldats de la gendarmerie nationale. — Crise ministérielle. — Troubles dans le département de l'Eure et dans les provinces méridionales. Grande agitation dans le public parisien.

E 4021 (182). — 12 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui accusant réception de sa lettre du 1er mars dans laquelle il lui apprenait que Charles IV avait reconstitué son Conseil d'Etat et nommé le comte d'Aranda doyen dudit Conseil et l'avait chargé de la première Secrétairerie d'Etat.

E 4021 (183). — 16 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Décret de l'Assemblée ordonnant la communication à l'Assemblée de la correspondance des Affaires étrangères du 20 juin 1791 (fuite à Varennes) au 10 mars 1792 (mise en état d'accusation de Lessart). Question de savoir si Louis XVI acceptera la violation du secret diplomatique. — Mise en état d'accusation de Duport du Tertre, ministre de la Justice, pour ne pas avoir fait exécuter plusieurs décrets. — Lecture à l'Assemblée par le député Gensonnet [44] d'un projet d'adresse au roi lui indiquant la conduite à suivre. — Nomination de Dumouriez [45] au ministère des Affaires étrangères et de Lacoste à la Marine. Nomination probable de Clavière aux Contri-

44. Gensonné. Célèbre girondin, 1758; guillotiné le 31 octobre 1793.
45. Dumouriez, alors lieutenant général. Mort en 1823.

butions publiques. — Prestation du serment à l'Hôtel de Ville de la nouvelle garde du roi. — Départ pour les frontières d'Allemagne du maréchal Luckner [46], lequel sera suivi par ceux de La Fayette, Rochambeau [47] et Narbonne, ancien ministre de la Guerre. — Retour de Berlin à Paris le 14 mars du comte de Ségur. — Rappel du régiment suisse d'Ernest par le canton de Berne en raison de l'affront supporté par ledit régiment à Aix-en-Provence.

E 4021 (184) (déchiffrée). — 16 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui annonçant que Condorcet, Brissot et d'autres [députés] avaient préparé une mise en accusation de la reine, lequel coup d'Etat a été arrêté par la nomination de ministres populaires.

E 4021 (185). — 19 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Accusant réception d'une lettre d'Aranda du 5 mars lui enjoignant de surseoir aux instances en faveur des Espagnols possesseurs de biens en France juqu'à ce que l'on obtienne des arguments documentés sur la question.

E 4021. — Aranjuez, 19 mars 1792. — *Aranda à Iriarte.* — Lui faisant savoir que le vice-roi de Navarre a répondu qu'il n'avait aucune connaissance du vol des troupeaux et de la mise en prison de 3 bergers français par le maire et les habitants de Roncevaux.

E 3984. — Aranjuez, 19 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui faisant savoir que Charles IV a approuvé la conduite du vice-consul d'Espagne à Brest envers le capitaine Malingre (qui avait sauvé la patache espagnole *Santa-Jacinta*) et lui demandant de recommander, de la part de Charles IV, ledit capitaine au Gouvernement français.

E 4021 (186). — 19 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Visite du corps diplomatique au nouveau ministre des Affaires étrangères Dumouriez. — Proposition faite à l'Assemblée par le député Lobjoie [48] de mettre le ministre des Affaires étrangères dans l'obligation de livrer à la première demande sa correspondance diplomatique à la connaissance du Comité diplomatique. — Décret de l'Assemblée déclarant biens nationaux les biens des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel confisqués. — Troubles graves dans les provinces méridionales (Arles). — Destruction de la cloison qui séparait aux Tuileries la garde nationale de la garde du roi. — Insultes faites par le peuple à des personnes portant le

46. Luckner (Nicolas, baron de), maréchal de France, 1722. Guillotiné le 3 janvier 1794.
47. Rochambeau (Jean-Baptiste-Donatien de Vemeur, comte de), 1725-1807. Maréchal de France.
48. Lobjoie (François), 1743-1807. Homme politique et érudit français. Elu député de l'Aisne à la Législative en septembre 1791.

deuil de l'Empereur. — Port, depuis une semaine, par de nombreux Parisiens et Parisiennes, du bonnet rouge, mode introduite par le président du club des Jacobins. — Canton de Berne n'aurait pas rappelé le régiment suisse d'Ernest. — Nouvelle probable de la démission de MM. Rayneval et Hennin [49], grands-officiers de la Secrétairerie d'Etat, en remplacement desquels serait créée la Charge de Directeur général des Affaires étrangères en faveur de M. Bonne-Carrère [50]. — Amnistie des auteurs des délits commis à Avignon et dans le Comtat-Venaissin depuis le 8 novembre 1791, décrétée par l'Assemblée. — Lettre du maire de Paris au président du club des Jacobins au sujet des inconvénients que pourrait entraîner le port du bonnet (de diverses couleurs).

E 3984. — Aranjuez, 22 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Déclarant que Charles IV s'est renseigné sur la pétition de M. de La Tournelle réclamant un ancien crédit à la couronne d'Espagne.

E 4021 (187) (déchiffrée). — 23 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Sur la politique étrangère de la France : obtenir l'amitié de la Prusse et de l'Angleterre contre l'Autriche; détacher les Pays-Bas de l'Autriche pour en faire une république fédérée à la France; maintenir les princes d'Allemagne dans la paix à prix d'argent.

E 4021 (188). — 23 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Disparition du port du bonnet rouge depuis sa proscription par le club des Jacobins. — Discours de Dumouriez au club des Jacobins sur la politique étrangère. Refus de Dumouriez de livrer à l'Assemblée toute la correspondance diplomatique, mais promesse d'en donner des extraits fidèles. — Démission de MM. Rayneval et Hennin; a succédé M. Bonne-Carrère avec le titre de Directeur général des Affaires étrangères. — Impopularité du décret d'amnistie en faveur des auteurs des délits commis à Avignon et dans le Comtat-Venaissin. — Troubles à Arles, dans les Bouches-du-Rhône, à Epernon et à Poitiers. — Mesures de l'Assemblée pour le règlement des questions coloniales. — Décision du conseil souverain de Berne sur la restitution à la Suisse du régiment d'Ernest. — Départ de Paris pour Etampes de 600 gardes nationaux afin de réprimer une révolte paysanne. — Sur le nouveau ministère dont les membres sont d'opinion constitutionnelle.

E 4021. — Aranjuez, 26 mars 1792. — *Aranda à Iriarte.* — Le

49. Hennin (Pierre-Michel), 1728-1807. Nommé premier commis des Affaires étrangères et secrétaire de la Chambre et du Cabinet du roi, il occupa cette position jusqu'à l'arrivée de Dumouriez au ministère le 17 mars 1792.

50. Bonne-Carrère (Guillaume de), 1754-1825. Homme d'Etat français; lié avec Dumouriez, celui-ci fit créer pour lui la place de directeur général du Département politique.

prévenant que le roi d'Espagne l'autorisait à se rendre en Espagne pour le temps nécessaire au règlement de ses affaires personnelles et qu'il était nommé Officier « mayor mas antiguo » de la première Secrétairerie d'Etat.

E 4021 (189). — 26 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lettre du canton de Berne à Louis XVI se plaignant de la manière dont a été traité le régiment d'Ernest. — Note de Louis XVI à l'Assemblée au sujet de la constitution du nouveau ministère, dont les membres font partie du club des Jacobins. — Articles sur les colonies décrétés par l'Assemblée. — Articles concernant le séquestre des biens des émigrés décrétés par l'Assemblée. — Préparation d'une fête à Paris en l'honneur des soldats suisses de Château-Vieux. — Défense des prérogatives du souverain, depuis le nouveau ministère, par le parti de l'opposition à l'Assemblée.

E 3984. — Aranjuez, 28 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* —Naissance de l'infant Philippe.

E 3984. — Aranjuez, 28 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui demandant de faire savoir à MM. de Levis et d'Ormesson que Charles IV a appris avec plaisir leur protestation contre la pétition de M. de La Tournelle, réclamant un ancien crédit à la couronne d'Espagne.

E 3984. — Aranjuez, 28 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Le priant de remercier de la part de Charles IV l'auteur d'un ouvrage de médecine offert audit roi d'Espagne.

E 3984. — 28 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui envoyant plusieurs lettres pour remettre aux chevaliers étrangers [51] de la Toison d'Or et l'autorisant à ne pas transmettre celles destinées à ceux qui, s'étant soumis aux décisions de l'Assemblée Nationale, ne font plus partie, par cela même, de l'Ordre de la Toison d'Or.

E 3984. — Aranjuez, 28 mars 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Accusé de réception d'une lettre d'Iriarte du 16 mars, lui annonçant la nomination de Dumouriez comme ministre des Affaires étrangères et lui demandant de le féliciter de la part de Floridablanca le jour de l'audience habituelle.

E 4021. — Aranjuez, 28 mars 1792. — *Aranda à Iriarte.* — Lui demandant de faire connaître au ministre des Affaires étrangères de France la conduite modérée et pacifique de l'Espagne envers la France (courtoisie envers les chargés d'affaires de France d'Urtubise et Bourgoing; adoucissement des mesures concernant la permanence ou l'introduction d'étrangers en Espagne en faveur des Français; modicité des secours donnés aux émigrés; interdic-

51. Pas espagnols.

tion de groupements d'émigrés; petit nombre des troupes installées aux frontières de France, et seulement pour empêcher l'introduction en Espagne de Français révolutionnaires).

E 4021 (cf. 190). — 28 mars 1792. — *Héron à Aranda.* — Réclamant la restitution d'un million de piastres fortes, somme qu'il avait eu la mission de toucher au nom de la cour de France sur la trésorerie de La Havane, pendant le mois de juin 1784, par ordre royal signé le 7 décembre 1782, et qui, ne lui ayant pas été payée par ladite trésorerie, avait été déboursée sur sa fortune personnelle.

E 4021 (190). — 30 mars 1792. — *Iriarte à Floridablanca.* — Lui envoyant ci-joint une supplique de M. Héron du 28 mars 1792. — Envoyant ci-joint (pas dans le dossier) une lettre du chevalier Wouvres d'Arges et deux extraits des observations astronomiques et physiques faites dans l'Observatoire royal et offerts par M. Cassini [52] aux Srs Ulloa y Fofiño (?).

E 4021 (191). — 30 mars 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lecture à l'Assemblée, par M. Ramond, d'un rapport du Comité diplomatique sur les relations franco-espagnoles. — Communication à l'Assemblée par Dumouriez de la réponse du prince de Kaunitz [53] à la note du marquis de Noailles du 11 mars. — Refus de l'Empereur de diminuer le nombre des troupes installées sur les frontières de France. Rupture diplomatique inévitable. — Grande agitation dans les provinces françaises, en particulier à Mende (Lozère). Nomination de M. Chauvelin [54] à l'ambassade d'Angleterre, accompagné par Talleyrand. — Ordre donné à Barthelemy [55], ambassadeur en Suisse, de se rendre à Berne pour le règlement de l'affaire du régiment d'Ernest. — Sanction de Louis XVI au décret sur les passeports. — Mesures financières de l'Assemblée pour empêcher la circulation de monnaies autres que les assignats.

E 4021 (193). — 2 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui accusant réception de sa lettre du 19 mars, où il le priait de recommander au nom du roi d'Espagne, auprès du ministère français, le capitaine français Malingre, qui avait sauvé la patache espagnole la *Santa-Jacinta.*

E 4021 (194). — 2 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui accusant réception d'une lettre du 19 mars l'avisant que le vice-roi

52. Cassini (Jacques-Dominique, comte de), 1747-1845. Descendant du grand Cassini; lui-même astronome français.

53. Kaunitz (Wenceslas-Antoine-Dominique, comte de Rietberg, prince de), 1711-1794. Homme d'Etat autrichien, à la tête des Affaires de 1790 - 1792.

54. Chauvelin (François-Bernard, marquis de), 1766-1832. Envoyé en avril 1792 pour représenter la France à Londres.

55. Barthelemy (François, marquis de), 1747-1830. Diplomate français, ambassadeur de France en Suisse en 1792-1793.

de Navarre n'avait pas eu connaissance du vol de 500 têtes de bétail et de la mise en prison de 3 bergers français par le maire et les habitants de Roncevaux. — Déclarant avoir lu dans un écrit officiel français que lesdits bergers et bétail avaient été restitués par l'Espagne à la France.

E 4021 (195). — 2 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lettre de Dumouriez à l'Assemblée lui envoyant la copie d'un traité conclu entre les comtes d'Artois et de Provence, d'une part, et le prince régnant de Hohenlohe [56], d'autre part, dans lequel ledit prince s'engage à donner un régiment auxdits comtes, sous diverses conditions, et la copie d'une lettre du cercle de Franconie désapprouvant cette mesure prise par le prince de Hohenlohe. — Suppression probable du titre d'ambassadeur (Chauvelin et Bourgoing ayant seulement le titre de ministre). — Confiance rétablie dans Paris grâce aux mesures relatives à la Caisse de secours. — Désordres dans les départements.

E 4021 (196). — 2 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Envoi ci-joint de la liste des passeports expédiés par la Secrétairerie de l'ambassade d'Espagne à Paris pendant le mois de mars 1792.

E 4021 (199). — 2 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Accusant réception de la lettre d'Aranda du 26 mars l'autorisant à se rendre en Espagne pour y régler des affaires de famille. — Déclarant qu'il confiera l'administration de l'ambassade en son absence à don Joseph de Ocariz, consul général.

E 3984. — Paris, 3 avril 1792. — *Vicomte de Laval à Floridablanca.* — Lui exprimant son désir d'entrer au service du roi d'Espagne et lui demandant sa protection pour ce.

E 4021 (200). — 3 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Passage à Paris du courrier Juan Saletti, venant de Stockholm et ayant apporté des nouvelles de la blessure grave du roi de Suède. Liste des paquets et lettres confiés audit courrier devant partir pour Madrid. — Projet de mise en accusation par l'Assemblée de M. de Narbonne pour avoir mal fait défendre les frontières méridionales.

E 4021 (201). — 3 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant avoir prévenu Dumouriez que le vice-roi de Navarre n'avait aucune connaissance du vol de 500 têtes de bétail et de l'emprisonnement de 3 bergers français par le maire et les habitants de Roncevaux, de laquelle nouvelle Dumouriez se serait réjoui.

E 4021 (202). — 3 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Le préve-

56. Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein (Louis Alois-Joachim, prince de). 1765-1829. Maréchal de France d'origine allemande.

nant que Dumouriez a accueilli favorablement la recommandation de la part du roi d'Espagne du capitaine français Malingre.

E 4021 (204) (réservée). — 3 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui envoyant un extrait d'une lettre des « Amis de la Constitution » de Montlouis au club des Jacobins de Paris, du 2 mars 1792, accusant réception d'un paquet d'écrits révolutionnaires devant être répandus en Espagne et prévenant que les régions de l'Aragon voisines de la France étaient prêtes à faire la révolution.

E 4021 (205). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Accusant réception d'une lettre du 28 mars, lui annonçant la naissance d'un infant d'Espagne.

E 4021 (206). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant avoir transmis à Dumouriez les félicitations de Charles IV pour sa nomination au ministère des Affaires étrangères.

E 4021 (207). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant avoir fait parvenir aux chevaliers de la Toison d'Or les lettres de chancellerie de l'Ordre, d'après les instructions d'Aranda.

E 4021 (cf. 208). — 6 avril 1792. — *Iriarte au marquis de Levis et aux comtes de Levis-Mirepoix et d'Ormesson.* — Les remerciant de la part de Charles IV de leur lettre de protestation à la pétition de M. de La Tournelle au sujet d'un ancien crédit sur l'Espagne.

E 4021 (208). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui envoyant ci-joint la copie de la lettre du 6 avril par lui adressée, d'après les ordres de Charles IV, au marquis de Levis et aux comtes de Levis-Mirepoix et d'Ormesson.

E 4021 (209). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant avoir prévenu don Joseph de Ocariz qu'il lui sera réintégré les sommes avancées aux deux fils du jardinier (d'Aranjuez) don Pablo Boutelon et qu'il doit continuer à leur verser 40 réaux à chacun.

E 4021 (210). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant qu'il remerciera le docteur Thierry de la part de Charles IV, pour son ouvrage intitulé *Observations de physique et de médecine*, dont il avait fait don au roi d'Espagne, à l'Académie de médecine et à don Casimiro Ortega.

E 4021 (212). — 6 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Tentative d'assassinat du roi de Suède. — Réponse du roi de Sardaigne à la lettre du ministre des Affaires étrangères de France lui demandant de déclarer catégoriquement ses sentiments sur la situation actuelle de la France. — Nouvelle de Saint-Domingue. — Satisfaction donnée à la plainte de l'Angleterre au sujet du projet des

colons de Saint-Domingue d'envoyer, dans la Jamaïque anglaise, 227 nègres révoltés. — Suppression des congrégations religieuses décrétée par l'Assemblée.

E 4021 (213). — 9 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Le remerciant de sa nomination au poste d'Officier « mayor mas antiguo » de la première Secrétairerie d'Etat, laquelle nomination est une nouvelle justification de son départ pour Madrid, et lui demandant de lui spécifier, pour le cas où des raisons personnelles n'exigeraient plus sa venue en Espagne, s'il devrait quitter Paris seulement pour prendre possession de son nouveau poste.

E 4021 (214) (déchiffrée). — 9 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Le prévenant que Bourgoing, ayant écrit qu'il retournerait en France s'il ne recevait pas une réponse favorable d'Aranda aux trois demandes qu'il lui avait adressées, avait reçu l'ordre de rester encore à Madrid.

E 4021 (215). — 9 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Espoir du rétablissement de la santé du roi de Suède. — Incident de la frégate française *La-Résolue*, attaquée dans les mers des Indes par une frégate anglaise. — Calme rétabli dans les provinces. — Tentatives d'empêcher les fêtes en l'honneur de l'entrée à Paris des soldats suisses de Chateau-Vieux pour prévenir de nouveaux troubles. — Balance faite par Cambon de la valeur des biens nationaux et du crédit de la nation. — Envoi de trois exemplaires du rapport de la Commission diplomatique sur les relations franco-espagnoles. — Expédition de M. de La Pérouse.

P.-D. — Arrivée à Paris des 40 soldats suisses de Chateau-Vieux. — Sanction de Louis XVI aux décrets sur les émigrés (séquestration des biens).

E 4021. — Aranjuez, 12 avril 1792. — *Aranda à Iriarte.* — Lui faisant savoir que le vice-roi de Navarre a écrit que le soi-disant vol de troupeaux et le soi-disant emprisonnement de 3 bergers français par le maire et les habitants de Roncevaux avaient été provoqués par la crainte d'un terrible incendie qu'on aurait accusé certains bergers français d'avoir allumé et que, le danger conjuré, bergers et troupeaux avaient été immédiatement restitués à leur patrie.

E 4021 (216). — 13 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui faisant part des assurances de dévouement à la cour d'Espagne exprimées par le docteur Thierry en réponse à la lettre de remerciements d'Iriarte pour le don qu'il avait fait au roi d'Espagne de son ouvrage intitulé *Observations de physique et de médecine.*

E 4021 (217). — 13 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Le prévenant qu'il lui a envoyé, par l'entremise du prince de Maserano,

quelques livres nouveaux trop volumineux pour être confiés aux courriers ordinaires, à savoir :

— *Considérations importantes sur les droits et les devoirs respectifs de la France et des Etats de l'Empire d'Allemagne possessionnés en Alsace*, 1 vol. in-4°;
— *Des Constitutions des principaux Etats de l'Europe*, par M. Delacroix [57], 3 vol. in-8°;
— *Situation actuelle de la France*, par M. Bonvallet Desbrosses, 1 vol. in-8°;
— *Le réveil de Louis XVI ou les matinées secrètes des Thuileries;* extrait du portefeuille du *Bonhomme Jérome*, 1 vol., in-8°.

E 4021 (218). — 13 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Vive agitation à Paris dans l'attente de la fête en l'honneur des soldats suisses de Chateau-Vieux. — Mise en liberté des auteurs des délits commis à Avignon, dont le fameux assassin Jourdan. — Lettre du général Luckner (à l'Assemblée) sur le mauvais état de son armée. — Conversation de Dumouriez avec l'ambassadeur d'Angleterre au sujet de la rencontre de la frégate française *La-Résolue* avec la frégate anglaise *Le-Phénix* sur les côtes de Malabar. — Mouvement diplomatique dans le personnel des ambassades. — Présence à Paris du prince de Hesse-Rhinfels. — Nouvelle à vérifier d'un soulèvement général de la Suède. — Affiches pour le dimanche 15 avril, fête en l'honneur des soldats suisses de Chateau-Vieux.

E 4021. — Aranjuez, 15 avril 1792. — *Aranda à d'Urtubise.* — Au sujet de l'incident de Roncevaux.

E 921 (f. 16). — Aranjuez, 16 avril 1792. — Consejo de Estado del 16 de abril de 1792. — Révoltes dans la partie française de l'île de Saint-Domingue.

E 4021 (219). — 16 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Lui transmettant une supplique, du 3 avril 1792, du Suisse Pedro Frossard, concierge de l'ambassade d'Espagne à Paris, demandant le paiement d'une pension viagère, à laquelle supplique Iriarte joint une recommandation de Fernan-Nuñez, datée de Louvain, du 7 avril 1792, en faveur dudit concierge. (Dans la marge, une note du 8 juillet 1792 de la chancellerie de Madrid déclarant qu'une pension annuelle de 400 livres tournois était accordée audit Frossard.)

57. Delacroix (Jacques-Vincent), 1743-1832. Jurisconsulte et historien français. Auteur de *Tableau des constitutions des principaux Etats d'Europe et des Etats-Unis d'Amérique*, Paris, 1790, 4 vol. in-8°.

E 4021 (220). — 16 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Mort du roi de Suède le 29 mars. — Négociations franco-autrichiennes. Démission de Noailles. Nomination de Demauld comme ambassadeur extraordinaire à Vienne. Mise en accusation de Noailles par l'Assemblée. Lettre de Noailles annulant sa démission et acceptant de continuer à remplir ses fonctions à Vienne. — Envoi de troupes à Saint-Domingue. — Lettre du ministre des Affaires étrangères à l'Assemblée demandant de répondre au directoire des Pyrénées-Orientales au sujet des biens ecclésiastiques possédés par les Espagnols en France et les Français en Espagne. — Décret de l'Assemblée ordonnant la réintégration dans les prisons des auteurs des délits commis à Avignon. — Troubles dans les provinces méridionales. — Fête en l'honneur des soldats suisses de Chateau-Vieux accomplie le 15 avril dans le calme. — Suppression du terme d' « ambassadeur » remplacé par celui de « ministre plénipotentiaire ». — Départ de Soleure pour Bâle de M. Barthelemy, ambassadeur de France en Suisse, fuyant les insultes populaires.

E 3984. — 17 avril 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Le prévenant que du jour de sa nomination comme « Oficial Mayor » de la Secrétairerie d'Etat, bien qu'il ait reçu l'ordre de demeurer à son poste de France, il lui serait versé 41.946 réaux de solde annuelle et une gratification de 9.000 réaux annuels pour les frais extraordinaires.

E 4021 (221). — 17 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Mort du roi de Suède. — Crainte d'une guerre imminente avec l'Autriche. — Ajournement du départ de M. Demault comme ambassadeur extraordinaire à Vienne.

E 4021 (222) (2 ex). — 20-21 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — (19 *avril*). Lecture à l'Assemblée par Dumouriez des lettres de Noailles, ambassadeur de France à Vienne des 5 et 7 mars rendant compte de ces dernières conversations avec Cobenzl. — Annulation de la mise en accusation, par l'Assemblée, de Noailles. — Dépêches de Kaunitz à Blumendorff [58] corroborant les lettres de Noailles à Dumouriez. — Nomination de M. de Fleurieu [59] comme gouverneur du Dauphin, âgé de 7 ans. — Impopularité de La Fayette et de Bailly, ancien maire de Paris. — (20 *avril*). Proposition par Louis XVI à l'Assemblée de déclarer la guerre au roi de Hongrie et de Bohême. — (21 *avril*). Guerre décrétée à l'unanimité par l'Assemblée contre le roi de Hongrie et de Bohême.

58. Blumendorff, conseiller d'ambassade et chargé d'affaires de Sa Majesté impériale à Paris.
59. Fleurieu (Charles-Pierre-Claret, comte de), 1738-1810. Marin, savant et homme d'Etat français. Choisi par Louis XVI, en avril 1792, comme gouverneur du Dauphin.

— Nouvelle d'un soulèvement à Saint-Pétersbourg en faveur du grand-duc, l'impératrice étant emprisonnée dans un couvent.

E 4021 (223). — 22 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclaration de guerre au roi de Hongrie et de Bohême. — Conversation d'Iriarte avec le ministre de Prusse à Paris. Volonté de la Prusse de conformer sa conduite sur celle de l'Autriche. — Soin de l'Assemblée à ne nommer dans sa déclaration de guerre que la cour de Vienne. — Offensive française aurait lieu par le Brisgau et les Pays-Bas autrichiens. — Fausseté de la nouvelle du soulèvement à Saint-Pétersbourg (impératrice se serait enfermée dans le palais et non dans un couvent pour pleurer la mort du roi de Suède).

E 3984. — 23 avril 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Lui faisant savoir, en réponse à sa lettre du 9 avril, que, puisque ses affaires personnelles n'exigeaient plus sa venue en Espagne, il pouvait, pour l'instant, demeurer en France.

E 4021 (225). — 23 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Arrêt des courriers. — Difficulté des ministres étrangers pour annoncer à leur gouvernement la déclaration de guerre de la France à l'Autriche. — 25 millions plus 7 millions par mois votés par l'Assemblée pour les frais de guerre.

E 4021 (226). — 23 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant avoir reçu deux lettres d'Aranda relatives au conflit élevé entre le prince de Hesse-Rheinfels [60] et le comte de Lacy [61] et à l'affaire de Roncevaux.

E 4021 (228). — 24 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Sur une conversation avec Dumouriez au sujet de l'affaire de Roncevaux, dans laquelle Dumouriez a exprimé à Iriarte son désir de considérer cet incident comme clos.

E 4021 (cf. 228). — 24 avril 1792. — Précis d'une conversation d'Iriarte avec Dumouriez dans laquelle Iriarte aurait fait part audit Dumouriez d'une lettre du vice-roi de Navarre du 21 mars expliquant que la disparition de 500 têtes de troupeaux et de 3 bergers français qui auraient été volés par le maire et les habitants de Roncevaux avait eu pour cause la crainte d'un incendie dont on accusait certains pâtres français, lesdits bergers et troupeaux ayant été mis en liberté une fois le danger conjuré.

E 4021 (229). — 24 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Sur une conversation avec Dumouriez au sujet d'un conflit élevé dans les Pyrénées-Orientales entre le prince de Hesse-Rheinfels et le comte de Lacy, dans laquelle Dumouriez aurait prié Iriarte de faire

60. Hesse-Rheinfels-Rothenbourg (Charles-Constantin, prince de), 1752-1821. Général français. Il commandait la place de Perpignan en 1792.

61. Lacy (don Francisco-Antonio, comte de), 1731-1792. Général espagnol descendant d'une famille irlandaise.

savoir à Aranda que, pour donner satisfaction à l'Espagne, le commandement de Perpignan avait été enlevé au prince de Hesse-Rheinfels et que des officiers non soupçonnables d'opinions révolutionnaires avaient été nommés à la tête des armées françaises des frontières espagnoles.

E 4015 (cf. 277). — Strasbourg, 26 avril 1792. — *Charles, prince de Hesse-Rheinfels, lieutenant-général sous les ordres de Luckner et membre de la Société des Jacobins, à son frère le landgrave de Hesse-Rheinfels.* — Lui annonçant que le règne de la justice et de l'égalité était arrivé et lui demandant de lui envoyer 100.000 écus.

E 4021 (230) (déchiffrée). — 27 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Départ pour Berlin, Saint-Pétersbourg et Stockholm d'émissaires du Gouvernement français chargés de sommes d'argent pour obtenir de ces cours qu'elles abandonnent la coalition.

E 4021 (231). — 27 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Tableau de la position des troupes françaises. — Incident diplomatique avec la cour de Sardaigne à propos de la nomination de M. de Semonville [62], ministre de France à Gênes. — Discussion à l'Assemblée au sujet des 6 millions demandés par le ministre des Affaires étrangères. — Interpellation à l'Assemblée de M. de Kersaint [63] au sujet de la garde suisse des Tuileries. — Lettre du canton de Berne réclamant la restitution du régiment d'Ernest. — Emploi pour la première fois (sur la place de Grève, le 26 avril) de la guillotine, instrument inventé par M. Guillotin [64].

E 3984. — Aranjuez, 28 avril 1792. — *Floridablanca à Iriarte.* — Mort du roi de Suède. — Remerciement pour les livres envoyés par l'intermédiaire du prince de Maserano.

E 921 (f° 20). — Aranjuez, 30 avril 1792. — Consejo de Estado del 30 de avril de 1792. — Déclaration de guerre de la France à l'Autriche. — Considérations sur la politique que devra suivre l'Espagne dans ces circonstances.

E 4021 (233). — 30 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Déclarant avoir écrit au Français Louis Régnier pour lui demander de se rendre à l'ambassade d'Espagne pour lui faire connaître les intentions d'Aranda à son sujet.

E 4021 (234). — 30 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Envoi

62. Semonville (Charles-Louis-Huguet, marquis de), 1759-1839. Diplomate français. En août 1791, envoyé extraordinaire auprès de la république de Gênes. En 1792, Dumouriez, voulant détacher le roi de Sardaigne de l'Autriche par la promesse d'agrandissements territoriaux, nomma Semonville envoyé extraordinaire à Turin, mais le roi de Sardaigne lui refusa l'entrée dans son royaume.

63. Kersaint (Armand-Gui-Simon, comte de), 1742-1793. Marin et homme d'Etat français.

64. Guillotin (Joseph-Ignace), 1738-1814. Médecin français. Etranger, en réalité, au plan et à la construction de la guillotine.

ci-joint de la liste des passeports expédiés par la Secrétairerie d'ambassade d'Espagne à Paris pendant le mois d'avril 1792.

E 4021 (235). — 30 avril 1792. — *Iriarte à Aranda.* — Empereur prévenu par Bruxelles de la déclaration de guerre de la France à l'Autriche. Hostilités pas encore commencées. — Espoir des Français dans le mécontentement des Pays-Bas autrichiens contre l'Autriche. — Envoi aux Pays-Bas d'un manifeste des naturels des Pays-Bas résidant à Paris et se déclarant libres. — Manifestation de 2.000 habitants du quartier Saint-Antoine à l'Assemblée le 29 avril. — Vols et meurtres dans les rues de Paris.

Jacqueline CHAUMIÉ.

VARIÉTÉS

Le Chemin de Compostelle, d'après Madoz et Morales.

La note que j'ai insérée dans le *Bulletin hispanique* (1934, n° 1, p. 81), sous le titre « *Per deuia Alauae* », n'est point passée sans être aperçue. Si j'y reviens, c'est pour dire que je n'ai pas été le premier à constater la déviation ou le détournement de la route de Compostelle que, profitant des circonstances, le roi de Navarre D. Sancho opéra en la faisant passer par ses propres Etats. Dès 1849, le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico* de Pascual Madoz signalait le fait, le reliant avec les troubles auxquels dut tenir tête le roi de Léon, Bermudo III. Il y est d'abord fait allusion à des factieux, Sisenando Galiariz et Oveco Resendo, dont parle Ambrosio de Morales au l. XVII, c. XLIV, de sa *Coronica general de España* (t. VIII, p. 472 et 482 de l'éd. Cano), d'après un privilège de l'église de Lugo pour le second et un privilège de Santiago pour le premier.

Voici ce qu'on trouve dans Madoz, t. XIII, p. 823, s. v. *Santiago ó Compostela* :

> ...En 1030 cierto Sisenando Galiariz talaba las campiñas inmediatas cometiendo grandes atrocidades...
>
> ... Galiariz y otro sedicioso, llamado Oveco Resendo, facilitaron el avance de Sancho de Navarra sobre los estados de Leon, pues tenian embargada la atencion de Bermudo. Despues de esta fecha fue que aquel Sancho abrió un nuevo camino á la peregrinacion á Santiago, más cómodo y de mayor seguridad para los fieles que antes se veian precisados á trepar por las montañas para huir de los musulmanes; el nuevo camino se dirigió por Navarra, la Rioja, Bribiesca y la tierra de Burgos.

Dans une note mise à la fin de l'article, p. 825, il est dit que l'on n'a pu obtenir de l'archevêché les renseignements désirables, et que ceux qu'on a réunis sont dus à D. José Domínguez de Izquierdo. En tout cas, celui-ci ou le rédacteur de l'article *Santiago* n'a eu qu'à prendre dans Morales encore (p. 487), lequel s'en rapporte à Luc de Tuy et à Rodrigue de Tolède, le fait dont j'ai

signalé l'importance pour l'histoire du pèlerinage et de la *Chanson de Roland* :

El obispo Don Lucas escribe, tomándolo tambien del Arzobispo, que el Rey Don Sancho allanó y abrió el camino de Santiago á los peregrinos, habiéndoseles destruido y atajado con guerras pasadas y entradas continuas de Moros, siendo forzados por esto los peregrinos á rodear con mucho trabajo por las montañas de Alava y de Asturias. Enderezóles el Rey el camino por lo llano, así que desde Náxara fuesen por Birviesca y Amaya, y pasando por las comarcas de Carrion, y tocando en Leon, fuesen á salir á Astorga, y por el Vierzo se metiesen en Galicia, como agora se hace por el camino llamado comunmente Frances. Y es mucho de notar en este hecho la grande antigüedad de la peregrinacion á visitar el cuerpo del Santo Apóstol, pues mucho ántes de agora ya se freqüentaba.

Il n'est pas exact que Luc se soit inspiré de Rodrigue, loin de là : c'est de la *Chronique* de Silos qu'il tire presque tout ce qu'il dit à ce sujet, je l'ai déjà souligné. Mais on voit que déjà, pour le savant historien que fut Morales, la route avait été modifiée, et par le fait de Sancho *el Mayor*. Le texte de Rodrigue, qu'on retrouve traduit dans la *Chronique générale* (texte Pidal) présente des difficultés que j'ai relevées et tâché de résoudre, et j'ai montré l'invraisemblance qu'il présente en attribuant l'initiative à Diego Porcelos ou au roi Sancho Abarca.

G. CIROT.

« Ladino » et « aljamiado ».

Le mot *ladino* a aujourd'hui le sens de *listo*, « habile, malin »

Tu eres muy *ladino*, y con esa aparencia de *bon enfant*, tienes tus trapacerías, y en la conversación un gancho invisible para extraer las ideas ... El listo eres tú... (Pérez Galdós, *Realidad, novela*, II, 1).

tuvo que marcharse de allí porque eran todos muy *ladinos* y le engañaban todos... » (Pardo Bazán, *Que vengan aquí...*)

« Estos paisanos son muy *ladinos*, y le van a armar una trampa » (Palacio Valdés, *El idilio de un enfermo*, p. 297).

Mais le sens primitif nous est fourni par beaucoup d'exemples anciens :

La qual pleytesía movieron a Diego Hernández de Quiñones por un Moro *ladino* que había seydo criado en Castilla. (*Chr. de Juan II, B. A. E.*, t. LXVIII, p. 291). « Un maure sachant l'espagnol et élevé en Castille ».

Tan diestramente hablaba castellano, que con dificultad se le conocía no ser Christiana vieja, pues entre las más *ladinas* pudiera passar por una dellas. (Hist. d'*Osmín y Daraja* dans le *Guzmán*, I, VIII, p. 120 de l'éd. Holle).

C'est bien néanmoins dans le sens plus restreint et précis indiqué par M. Benoliel [1] qu'il convient de comprendre le passage où les « Anciens » de la *Nation Portugaise* de Bordeaux décident que les enfants du *Talmud Torah* (Ecole de la Loi) devront apprendre à *ladinar* (*Reg. des délibérations*, nº 62).

Pour le mot *latinado* (Poème du Cid, v. 26), cf. Pidal, *Cantar de mio Cid*, t. II, p. 729. Voir au surplus mon article sur *L'espionnage en Espagne au temps de la Reconquête* (*Bull. hisp.*, 1917, p. 259-264). J'y ajouterai ceci :

Dans le romance de Lorenzo de Sepúlveda sur la bataille de las Navas (Durán, 926), on voit que les *enaciados* de la Chronique générale sont devenus des *aljamiados*. Il s'agit du départ des étrangers avant la bataille :

Mucho le pesaba al Rey,
Y mostrado no lo había;
Que el gran esfuerzo que tiene
Aquella falta encubría.
El rey moro lo ha sabido,
Gran placer d'ello tenia.
Súpolo de *aljamiados*
Que tenía por espía.

Mais voici un passage de Pérez de Hita que Mlle Blanchard-Demouge relève à propos de *El Tuzani* (2ª parte, p. XIII et 297) :

era valiente y muy *ladino*, y *aljamiado* de tal manera que nadie le pudiera juzgar por morisco, por averse criado de niño entre Christianos viejos.

Ladino n'aurait-il pas là déjà le sens moderne ? Et *aljamiado* ? Ce devait être « parlant arabe », et pourtant est-ce bien le cas ? Cf. les exemples cités par le *Dicc. de autor.*, notamment celui d'Aldrete :

A los aljamiados que no habian desde niños aprendido nuestra lengua y su pronunciacion, para conocerlos los hacian decir cebolla.

Ambrosio de Morales, dans les *Antigüedades de Castilla*, aux *Noticias sacadas del Archivo de Uclès* (t. II, p. 78, des *Opúsculos* édités par Benito Cano), parle des *enaciados* (et aussi des *almogavares* et des *adalides*). Pour le ptg *anaçar*, cf. Cª Michaëlis de Vasconcellos, dans *Rev. Lusitana*, 1910, p. 252, qui renvoie elle-même à Pidal, *Inf. de Lara*, p. 440, et qui admet que le ptg

anaziado era o súbdito cristão de reis de Portugal que se passava aos Mouros, o rebelde que adoptada a lingua, os usos e costumes e a religião dos Sarracenos. E tambem o Mouro bâtizado, o renegado, apostata, tornaçido, ou elche [2], inimigo da nação e da lei em que nascera.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1935, p. 488.
2. C'est le mot qu'emploie Cervantes dans le *Cautivo* (t. IV, p. 56 de l'éd. de la « Lectura »).

Elle l'assimile en conséquence à l'*anaciado, enaciado, naziado* de l'espagnol. Mais elle note que l'*anaçado* était aussi le baptisé qui redevenait Maure. Elle ajoute un exemple curieux d'Encina à ceux que cite Pidal.

Desta cabra he gran pesar
Que comienza de *anaziar*.

En somme, comme dit Pidal dans sa *Gramática*, il y avait les « *moros latinados* o *ladinos* [5] que sabían romance » et les « cristianos *algarabiados* que sabían árabe » (§ 4, 4). Les uns et les autres étaient des *enaciados*. Quant aux *aljamiados*, c'étaient ceux qu'on disait aussi *algarabiados* : mais le mot a pu étendre et même dénaturer son sens primitif.

G. CIROT.

A propos d'une nouvelle édition des *Cartas marruecas* de Cadalso.

La collection bien connue des *Clásicos castellanos* s'est enrichie dernièrement, par les soins de M. Juan Tamayo y Rubio, d'une nouvelle édition des *Cartas marruecas* de Cadalso (Madrid, Espasa-Calpe, 1935). Je laisserai aux philologues et aux historiens de la littérature le soin d'apprécier la valeur de cette publication, pour me borner à un point spécial que l'éditeur a laissé presque complètement de côté : pour quel motif Cadalso, décidé à faire décrire l'Espagne de son temps par un personnage exotique, a-t-il arrêté son choix sur un Marocain ? Sans doute, les questions de ce genre ne comportent pas nécessairement une réponse précise, et le voisinage du Maroc, les relations constantes entre l'Espagne et l'Afrique du Nord suffiraient à expliquer tout naturellement la préférence de Cadalso. Je crois pourtant que, dans le cas qui nous occupe, il est intervenu une circonstance particulière.

Le héros de Cadalso s'appelle Gazel Ben-Aly. Il déclare lui-même, au début de sa première lettre (p. 59), qu'il faisait partie d'une ambassade marocaine envoyée en Espagne et qu'il est demeuré dans la Péninsule après le départ de son chef. Or cette ambassade n'est nullement une invention de Cadalso. En 1766 en effet une ambassade marocaine visita l'Espagne. Bien plus, l'ambas-

5. Tel le père de Zoraida dans le *Cautivo* (p. 66).

sadeur s'appelait el-Ghazzâl [1]. Le lien paraît évident. Reste la chronologie. M. Tamayo y Rubio pense, avec raison, semble-t-il, que les *Cartas marruecas* ont été rédigées très lentement, de manière assez capricieuse et à de longs intervalles. Quelques passages sont cependant datés avec une relative netteté. L'éditeur a d'ailleurs souligné ces indications. On trouve (p. 83) une allusion à la mort de Jorge Juan, qui disparut en 1773. La lettre XXXVI (p. 158-159) est au plus tôt de 1770; on relève dans la lettre LXVII un passage daté de 1774 (p. 223). Enfin la lettre XLIII (p. 172-173) est de 1768, et il ne paraît pas téméraire de la regarder comme une des plus anciennes. De toutes façons, on semble autorisé à conclure que les *Cartas marruecas* ont été composées après l'ambassade d'el-Ghazzâl en Espagne en 1766 et que c'est la figure pittoresque de l'envoyé marocain qui a inspiré à Cadalso le personnage de Gazel.

Robert RICARD.

1. Voir sur ce personnage la notice de M. E. Lévi-Provençal, *Les historiens des Chorfa*, Paris, 1922, p. 327-330. L'ambassadeur marocain a laissé de son voyage une relation sur laquelle je crois savoir que M. Henri Pérès, de la Faculté des Lettres d'Alger, prépare actuellement une étude. L'ambassade marocaine eut pour conséquence l'envoi au Maroc, en 1767, d'une ambassade espagnole dirigée par Jorge Juan (cf. *Hespéris*, tome XVII, f. I, 2e trim. 1933, p. 45-47, et tome XIX, f. I-II, 2e-4e trim. 1934, p. 125).

Miss Cotton, dans son article sur *Cadalso and his foreign sources* (*Bulletin of Spanish Studies*, 1931, Jan.), signalé par C. Pitollet (*Bull. hisp.*, 1935, p. 516), montre bien l'originalité de Cadalso, dans les *Cartas marruecas* en particulier, mais ne parle pas de cet ambassadeur marocain.

BIBLIOGRAPHIE

F. Deshoulières: *Eléments datés de l'art roman en France. Evolution du style*. Les Editions d'Art et d'Histoire, Paris, 1936. Un vol. in-4° de 71 p., avec 17 plans ou dessins dans le texte et XXXII planches hors texte en phototypie.

Il faut d'abord louer la belle présentation de ce volume, ainsi que l'abondance et l'excellente qualité des illustrations. La nouvelle série de la collection « Architecture et arts décoratifs » s'annonce comme devant faire honneur à la tradition des éditions Van Oest.

M. Deshoulières avait déjà publié, il y a quelques années, sous le titre *Au début de l'art roman, les églises de l'XIe siècle en France* [1], un ouvrage d'autant plus précieux qu'il était à peu près le seul à traiter dans son ensemble une aussi importante question. On sait que les maîtres de l'archéologie française ont pendant longtemps injustement négligé le XIe siècle : pour eux l'art roman ne commençait qu'au XIIe, et tout ce qui précédait cette époque n'était que tâtonnements grossiers sans valeur artistique; ils rejetaient d'ailleurs presque systématiquement comme non valables les documents qui indiquaient pour un monument une date antérieure au XIIe siècle. Cependant, une critique plus approfondie, tout en restant encore très prudente, nous a montré depuis quelques années que beaucoup de ces textes contiennent des renseignements exacts; une étude plus précise des monuments amenait en même temps les archéologues à conclure que beaucoup des monuments romans les plus significatifs avaient été construits au moins en partie avant 1100. Le livre de M. Deshoulières sur les églises du XIe siècle en France était un premier essai de synthèse sur cette période de formation de l'art roman.

1. Deshoulières, *Au début de l'art roman, les églises de l'XIe siècle en France*, Paris, La Renaissance du Livre, Collection « A travers l'art français ».

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est un complément du premier. Il parcourt cette fois toute la durée de l'art roman, pour arriver à cette conclusion que, dans l'art roman, le XIIe siècle n'a presque rien ajouté à l'art du XIe : l'art roman est une création du XIe siècle.

La méthode suivie dans ces deux ouvrages est la même. La première moitié du livre est une suite de monographies des édifices datés, qui sont passés en revue dans l'ordre chronologique. Renvoyant en note aux études détaillées dont ils ont fait l'objet — et nous donnant ainsi une bibliographie pratique fort utile — M. Deshoulières signale seulement à propos de chaque monument ses traits essentiels, les éléments nouveaux qui y apparaissent ou les transformations que les éléments traditionnels y ont subies. Ce n'est donc pas dans une étude abstraite ni dans un groupement systématique, mais dans une suite de cas concrets dont la succession réelle est respectée que nous assistons ainsi à l'évolution des formes et à la création de l'art roman. Cette chaîne est bien loin de comprendre tous les édifices romans qui subsistent, puisqu'elle laisse volontairement de côté tous ceux dont la date nous est inconnue et ne retient que ceux sur l'histoire desquels un document écrit suffisamment précis et certain nous renseigne. Mais le nombre de ses anneaux est assez grand cependant pour nous donner le tableau à peu près complet de l'évolution de l'architecture romane.

Cette évolution, M. Deshoulières l'étudie dans la seconde partie de son livre, en considérant isolément chacune des parties de l'église romane et en rappelant sous quelles formes diverses ces parties se présentent successivement au cours des XIe et XIIe siècles. Or, le résultat de cet examen est celui que nous avons annoncé en commençant : c'est au cours du XIe siècle que se sont adaptés et groupés les éléments divers qui, venus des temps les plus lointains et des pays les plus divers, ont constitué l'architecture romane. Cette création commence vers l'an 1000; son évolution est continue, progressive; elle est complète vers 1120. « En réalité, l'art roman est l'art de l'onzième siècle. »

C'est en effet très tôt, dès le début du XIe siècle, et même quelquefois avant, que nous voyons apparaître dans les édifices les caractéristiques essentielles qui distinguent l'art roman. La plus marquée peut-être est l'amélioration des matériaux : au lieu des matériaux de qualité et de dimensions médiocres, irréguliers, souvent mêlés de briques, qu'avaient employés les époques précédentes, les constructeurs romans utiliseront des matériaux soignés et régulièrement taillés; on les trouve déjà à Montiérender en 970, à Beaulieu-lès-Loches en 1005, et la photographie que reproduit

M. Deshoulières du mur intérieur de cette dernière église est à ce point de vue d'un effet saisissant. En même temps, en particulier à Saint-Germain-des-Prés, en 1005, apparaissent les colonnes engagées dans le mur ou dans les piliers, ou les piles cruciformes, et aussi la sculpture décorative et tout spécialement les chapiteaux sculptés. La croisée du transept est couverte d'une coupole dès 1020 à Saint-Martin d'Angers. La nef, le plus souvent encore couverte d'une charpente apparente jusqu'au milieu du XIe siècle, est voûtée à Saint-Gildéric de Lavardin (1042), à Lesterps (1055), etc.

Pour dater les moments successifs de cette évolution, M. Deshoulières fait preuve de la plus grande prudence. On pourrait presque lui reprocher d'être trop prudent, mais ce reproche est ici un éloge. Par exemple, nous ne comprenons guère la raison de douter que le chœur de Saint-Benoît-sur-Loire ait été voûté dès l'origine. Depuis bien des siècles déjà, les églises même couvertes d'une charpente apparente sur la nef avaient la plupart du temps un chœur voûté. « On pourrait imaginer, écrit M. Deshoulières, qu'en raison de sa largeur de près de huit mètres le chœur n'eût reçu qu'une charpente apparente. Il est vrai que M. Marcel Aubert ne partage pas ce sentiment. » Pour notre part, nous nous rangerons sans hésiter à l'avis de M. Marcel Aubert.

Sur la date de l'église de Conques, M. Deshoulières corrige l'opinion qu'il avait émise autrefois, sans cependant aller assez loin, nous semble-t-il. Un passage souvent cité de la chronique du monastère affirme que la plus grande partie de l'église fut construite par l'abbé Odolric, qui dirigea l'abbaye de 1030 à 1065 environ (*basilicam ex maxima parte consummavit*), et cette même chronique nous donne de bonnes raisons de croire que la construction de l'église était en tout cas terminée lors de l'abbatiat de Bégon III (1087-1107), puisque celui-ci s'occupa de faire construire le cloître, exécuter des reliquaires et recopier les textes sacrés (*Bego venerabilis qui claustrum construxit, multas reliquias in auro posuit, textus evangeliorum fieri fecit et multa bona monasterio fecit*); s'il avait eu à faire terminer la construction de l'église, ce texte, qui énumère complaisamment les diverses applications de son activité, ne manquerait pas de le signaler. Dans son livre sur les églises du XIe siècle, M. Deshoulières n'avait cependant pas cru pouvoir faire état de ce texte, n'osant pas assigner une date aussi précoce à un édifice d'un art aussi avancé. Mais après un examen plus attentif du monument, il y trouve « les marques d'une interruption de travaux dans les parties hautes de la nef, là où le pilastre qui fait face au vaisseau central est surmonté d'une colonne nettement postérieure. De plus, on remar-

que, dans les croisillons, une colonne dont la fonction paraît inutile. Nouveau signe d'une interruption des travaux. » L'auteur croit donc pouvoir dater du milieu du xie siècle le plan et les parties basses du monument, jusqu'aux tribunes. « Les tribunes elles-mêmes..., peut-être prévues, il est vrai, et le berceau de la nef sont postérieurs, sans qu'aucune date précise ne puisse leur être assignée. »

C'est là, à notre avis, donner une interprétation insuffisante du texte cité, selon lequel Odolric a construit la plus grande partie de l'église, et surtout au témoignage négatif, mais non moins significatif, de la même chronique sur l'activité de Bégon III. Comment admettre sans raison qu'au moment où le monastère se trouve en pleine prospérité, on ait interrompu la construction de l'église ? La reprise et la malfaçon signalées ne sont pas telles qu'elles ne puissent s'expliquer sans une interruption des travaux; tout au moins, rien ne nous indique combien de temps aurait duré cette interruption. Que le maître d'œuvres ait quitté le chantier, que les travaux, suspendus peut-être pendant quelques mois, aient été repris sous une direction différente, nous n'en savons rien, mais cela suffirait à expliquer les anomalies signalées. Nous avouons ne pas voir en quoi la colonne qui surmonte les pilastres à l'étage des tribunes (marquant une alternance étrange il est vrai, inutile et difficilement explicable, mais comme le sont de très nombreux détails de presque tous les édifices du Moyen Age) serait « nettement postérieure ». Ainsi, l'église de Conques, dont le plan et l'élévation appartiennent de toute évidence à une seule et même conception, a été construite, selon un témoignage indiscutable, au milieu du xie siècle.

On pourra donc peut-être reprocher à l'auteur des *Eléments datés de l'art roman en France* sa trop grande sévérité dans l'interprétation des textes qui lui ont fourni les dates de ses églises. Mais on peut encore plus regretter qu'il se soit imposé un cadre trop étroit et, en un sens, arbitraire, en ne voulant considérer que les édifices sur la date desquels nous possédons un texte écrit. C'est le hasard qui a choisi ces textes, et par suite les monuments étudiés ici. Or, c'en est trop déjà pour l'historien de l'art que le hasard ait choisi les monuments qui devaient subsister jusqu'à nous. Sans doute les édifices datés par des textes doivent-ils obligatoirement former la base de cette étude. Mais on pouvait souhaiter qu'elle fût immédiatement complétée par l'examen des édifices sur la date desquels aucun document ne nous renseigne, mais que leurs caractères archéologiques rapprochent des édifices datés, et aussi par l'étude des édifices aujourd'hui disparus, mais

dont des fouilles, des descriptions ou des dessins nous donnent une idée.

La limitation que M. Deshoulières s'est imposée, d'autre part, en ne considérant que les monuments compris dans les limites actuelles de la France, ne se justifie pas comme la précédente par des raisons de méthode. Elle nous paraît comporter un grave inconvénient qu'un exemple fera bien comprendre. La seule nef voûtée que l'on connaisse en France dans la première moitié du XIe siècle, ou à peu près, est celle de l'église de Saint-Martin du Canigou, vers 1005. Mais cette nef voûtée n'est nullement isolée à cette date et dans le pays où elle se trouve : elle appartient au groupe des églises catalanes précocement voûtées, comme Sainte-Cécile de Montserrat (957), Sainte-Marie d'Amer (949) et les petites églises mozarabes de Catalogne de la fin du Xe siècle. On n'ignore pas que les Pyrénées sont une frontière moderne, et il n'est guère conforme à l'histoire de comprendre le Roussillon ou le Conflent dans le domaine français sans y comprendre aussi le reste de la Catalogne.

C'est parce que son programme était purement historique et non géographique que l'auteur des *Eléments datés de l'art roman* a cru pouvoir s'imposer cette double limitation. Pourvu que les monuments datés qui subsistent en France lui fournissent assez de chaînons pour que le tableau historique fût à peu près complet, peu lui importait que le tableau géographique fût incomplet. Il le limite donc à un seul pays et, dans ce pays même, se résigne à laisser de côté une province tout entière, la Provence, parce que le hasard a fait que peu de documents écrits y aient été conservés. L'Auvergne même, pour la même raison, n'a pu fournir que fort peu d'exemples. Et cependant il n'est pas douteux que l'Auvergne est un des pays qui ont joué un rôle prépondérant dans la formation de l'architecture romane. On ne peut étudier des édifices comme Sainte-Foy-de-Conques et Saint-Etienne de Nevers sans poser cette question des influences auvergnates. Des éléments aussi importants dans l'architecture romane que les tribunes voûtées en arc de cercle et le déambulatoire ont peut-être leur origine en Auvergne; on les y trouve en tout cas bien avant l'époque romane. Mais ne les trouvait-on pas encore plus tôt, ou au moins en même temps, ailleurs ? A propos de ces mêmes éléments, il était indispensable de rappeler aussi ce que nous savons de ce monument-chef qu'a dû être Saint-Martin de Tours [2]. Voilà où l'histoire

2. Qu'on nous permette de rectifier ici l'erreur que nous avons commise dans l'article que nous avons publié à propos de l'*Arte románico español* de Gómez Moreno (*Bulletin hispanique*, 1935, 3). Nous connaissons autre chose que le plan de Saint-Martin de Tours : un dessin reproduit par Grandmaison dans *Tours archéologique* représente l'église en démolition; c'est une

même, et non pas seulement la géographie, a souffert de la trop grande prudence et de la méthode trop étroite à laquelle a voulu s'astreindre l'auteur.

Le défaut le plus grave qui résulte de cette étroitesse du cadre donné nous paraît être la méconnaissance de cette forme pourtant bien définie de l'art roman à laquelle M. Puig i Cadafalch a donné le nom de « premier art roman » [3]. On sait que les xe et xie siècles ont construit d'innombrables églises dont les caractères essentiels sont la composition simple par grandes masses, la construction en pierres cassées au marteau, l'absence de sculpture monumentale, la décoration extérieure faite de lésènes et d'arcatures ou de niches aveugles. On appelait autrefois cet art « art lombard », parce que c'est en Lombardie que l'on en trouvait les plus anciens exemples et que l'on en situait les origines. Mais on a reconnu depuis que les modèles de ces églises doivent être cherchés beaucoup plus loin, jusqu'en Mésopotamie. D'autre part, le domaine géographique de cet art est si vaste qu'il ne saurait trouver une explication suffisante dans les voyages des maçons lombards et dans l'action de l'abbé Guillaume ou celle de Lanfranc. Ces églises, qui s'étendent de la Méditerranée à la mer du Nord et de la Catalogne à la Moldavie, sont un art véritablement international, d'un caractère populaire très simple, uniforme, presque sans accent local. En lui donnant le nom de « premier art roman », M. Puig i Cadafalch entendait souligner cette idée importante que ces églises des xe et xie siècles sont déjà des églises romanes complètes; en particulier, cet art a créé dès la première moitié du xie siècle le type de la basilique à trois nefs avec coupole à la croisée du transept. Tous les éléments, la forme et la composition des églises de l'art roman proprement dit se trouvent déjà dans ce premier art roman. La seule nouveauté du second art roman sera l'appareil plus soigné, les colonnes engagées, la sculpture monumentale. Mais voici que M. Deshoulières signale ces caractéristiques très tôt, dès les environs de l'an 1000. Il suit l'évolution romane « animée d'une action continue; aucune rupture, aucune soudure, n'y sont marquées ». Et il demande : « S'il y a un premier art roman, quand parut le second ? »

C'est en effet le résultat le plus intéressant de ses recherches que de nous apprendre que le véritable art roman est presque aussi ancien que le « premier art roman », puisqu'il apparaît avec tous ses éléments aux environs de l'an 1000. On peut donc critiquer la dénomination de « premier art roman », qui a d'ailleurs

vraie coupe de l'église, et l'on y voit des tribunes plus archaïques que celles de Saint-Sernin.

3. Puig i Cadafalch, *La géographie et les origines du premier art roman*, Paris, Laurens, 1935.

toujours présenté le défaut d'obliger à dire « deuxième art roman » ou « art roman proprement dit », pour parler de l'art qui doit rester « l'art roman » tout court. Cette dénomination ne peut se justifier que si elle marque une antériorité certaine. Mais, quel que soit le nom qu'on lui donne, il importe de reconnaître l'existence de cet art. Ce qui le caractérise, en effet, encore plus que sa précocité, c'est son extension géographique et son uniformité sur un domaine immense. M. Bréhier [4] a fort bien montré que les régions où il n'a pas pénétré sont celles où une école régionale était déjà suffisamment vivante pour résister aux apports extérieurs. Son expansion « a été arrêtée à l'Ouest par l'école auvergnate en formation (il est remarquable que jamais les bandes lombardes ne se soient acclimatées en Auvergne), au Nord par l'architecture en quelque sorte officielle de la Neustrie et de l'Austrasie » — et nous ajouterons, en Espagne par l'architecture mozarabe.

Mais ce « premier art roman », représenté par des exemples innombrables, ne doit précisément pas nous faire oublier les autres provinces de l'art roman, moins bien connues, mais d'autant plus intéressantes qu'elles sont moins uniformes. Les deux ouvrages de M. Deshoulières sont ceux qui ont le plus accru notre connaissance de l'art roman du XIe siècle en dehors du « premier art roman ».

On n'ignore pas que des études parallèles ont été entreprises sur l'art du XIe siècle dans les pays voisins de la France. En Espagne, le livre admirable de D. Manuel Gómez Moreno, *El arte románico español* [5], nous a appris combien le XIe siècle espagnol avait été créateur : l'art roman espagnol est bien un art du XIe siècle, et l'art du XIIe ne fera que parfaire, amplifier et surtout répéter les créations du XIe. Nous avons ici même longuement analysé le livre de D. Manuel Gómez Moreno et souhaité qu'il ait en France la plus large diffusion. Nous regrettions seulement que l'auteur qui avait su si bien parler du XIe siècle espagnol n'ait pas accordé au XIe siècle français l'importance qu'il nous paraissait mériter dans la création de l'art roman. Nous regrettions aussi que les églises du XIe siècle en France ne fussent pas plus connues : le livre de M. Deshoulières est bien fait pour les faire connaître. Dans un

4. Bréhier, *L'art en France des invasions barbares à l'époque romane*, Paris, La Renaissance du Livre, Collection « A travers l'art français », p. 149. M. Gómez Moreno prétend plaisamment que l'habileté de M. Puig i Cadafalch, en donnant à l'art lombard ce nom de premier art roman, a consisté à trouver « un nom acceptable pour le nationalisme français, blessé peut-être autrefois par la dénomination d'architecture lombarde (*longobarda*) que les Italiens avaient proposée contre celle de romane ».

5. Gómez Moreno, *El arte románico español*, Madrid, 1934.

article [6], où D. Manuel Gómez Moreno a bien voulu répondre à quelques objections que nous lui avions faites et rectifier un point important de son argumentation relativement à la chronologie des églises catalanes, il rend hommage au précédent livre de M. Deshoulières, *Les églises de l'onzième siècle en France*. Nul doute que l'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui ne trouve aussi bon accueil auprès du maître espagnol. Les précisions nouvelles apportées à l'étude de l'art roman en France avant le XIIe siècle l'amèneront, croyons-nous, à modifier son opinion sur l'originalité et la précocité de l'architecture romane espagnole. La date de la construction de l'église de Sainte-Foy de Conques ne permet en aucune façon de continuer à considérer comme une création architecturale l'église de Saint-Jacques de Compostelle.

Nous en avons assez dit, nous semble-t-il, pour montrer l'intérêt de ce livre et les services qu'il rendra non seulement en France, mais en Espagne. Il apporte une contribution solide à l'étude de la question la plus difficile et la plus passionnante que l'on puisse aborder en ce moment dans l'archéologie du Moyen Age, la création de l'art roman.

Georges GAILLARD.

Raymond Rey : *La sculpture romane languedocienne*. Edouard Privat, Toulouse; Henri Didier, Paris, 1936. Un vol. in-4° de 387 p. et 256 fig. dans le texte.

La plus précoce, la plus riche et la plus homogène des provinces de la sculpture romane en France, l'école languedocienne, n'avait pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble. Sans doute, les historiens de l'art roman lui avaient-ils presque toujours accordé la place qu'elle méritait. Mais, faute d'une étude monographique, nous ne saisissions peut-être pas suffisamment les caractères distinctifs et l'unité de cette école dans son ensemble. On pouvait bien connaître les sculptures de Saint-Sernin d'une part et celles de Moissac de l'autre, sans distinguer nettement les liens étroits qui les unissent. Les sculptures des cloîtres toulousains, quoique célèbres [1], n'étaient pas aussi bien connues dans leur détail; on ne savait pas non plus toujours bien les relier entre elles ou avec celles de Saint-Sernin qui les ont précédées.

Dans le tableau complet de la sculpture romane languedocienne

6. Gómez Moreno, *Sobre nuestro arte románico*, *Archivo Español de Arte y Arqueologia*, n° 32, Madrid, 1935.

1. Elles ont fait l'objet d'une étude depuis longtemps classique de M. Emile Mâle, dans la *Revue archéologique* de 1892.

que trace M. Raymond Rey, il faut louer tout d'abord la netteté des cadres. Quatre grandes périodes se succèdent : en premier lieu, les expériences et inventions (1080-1110); puis la plénitude et l'apogée (1110-1140); ensuite l'expansion languedocienne (1140-1170); enfin les dernières œuvres et le réalisme gothique (1170-1200). Dans chacune de ces périodes, les œuvres diverses qui les composent sont étudiées à la fois pour elles-mêmes et les unes en rapport avec les autres. Rien de plus significatif, par exemple, que le rapprochement des premiers chapiteaux de la Daurade avec ceux du cloître de Moissac, ou l'étude des sculptures de Saint-Etienne et du second atelier de la Daurade qui se placent entre le portail de Moissac et celui de Beaulieu.

Il est particulièrement important pour la question des rapports de la sculpture romane languedocienne avec la sculpture romane espagnole de trouver ici bien nettement analysés les liens intimes de filiation qui unissent les reliefs de la Porte Miégeville à ceux du déambulatoire de Saint-Sernin. Il est en effet impossible de faire intervenir ici, comme d'autres ont voulu le faire, une influence extérieure, si ce n'est sur quelques points de détail. Cette délicate question des rapports entre le Languedoc et le Nord de l'Espagne est continuellement présente au cours de l'étude de M. Rey, et elle est toujours traitée avec une justesse et une modération remarquables. Les œuvres espagnoles qui semblent avoir été inspirées par les œuvres languedociennes sont mentionnées au fur et à mesure de l'exposé. Bien entendu, il n'entrait pas dans le programme de ce livre d'en donner une étude même sommaire : il suffisait de les indiquer, et c'est ce qui a été fait avec un parfait à-propos. Ce courant d'influence ne s'exerce pas, d'ailleurs, dans un sens unique : M. Rey mentionne très justement les possibilités d'influence des œuvres espagnoles sur les œuvres languedociennes. On notera tout particulièrement ses indications sur le double courant de Toulouse à Silos et de Silos à Toulouse.

La clef du problème nous est d'ailleurs donnée dans l'introduction très solide par laquelle commence cet ouvrage : l'auteur y établit quelques faits historiques et quelques principes généraux de toute première importance pour son étude. Ce sont des faits connus, mais on est heureux de les retrouver exprimés avec autant de fermeté. L'histoire des grands centres monastiques du Languedoc au XIe siècle étant rappelée dans ses traits essentiels, M. Rey écrit : « Ainsi, comme à Moissac, s'ouvrent à Toulouse, en cette seconde moitié du XIe siècle, de grands chantiers artistiques. Or c'est le moment où la maison raymondine préside au développement d'une civilisation occitane, qui n'a pas sa pareille dans la France féodale,

encore dépourvue d'unité morale. Ville au passé brillant, où de nombreux monuments antiques sont encore debout, où règne une dynastie amie des arts, entourée d'une cour magnifique dont les modes et le luxe raffiné étonnent l'Occident; enfin, coïncidence prédestinée, époque où les troubadours créent la poésie, répandent le goût des lettres et des choses de l'esprit, *voilà bien d'heureuses circonstances qui, à elles seules, valent des preuves* [2] pour situer dans ce milieu privilégié la rénovation de l'art plastique. »

Dans ce tableau si bien tracé de la sculpture romane du Languedoc, on peut seulement reprocher à M. Rey d'avoir peut-être légèrement forcé le caractère progressif de cet art. Nous ne sentons pas toujours aussi nettement qu'il nous l'affirme le progrès d'une œuvre à l'autre. Nous sentons surtout d'une façon toute différente le passage de la sculpture romane à la sculpture gothique. Mais cette observation ne fait rien perdre de sa valeur à l'ensemble de cette histoire de l'école languedocienne ni à chacune des études qui la composent. La base historique est constamment très solide. Chaque question est traitée avec une maîtrise complète. Nous voudrions pouvoir citer beaucoup d'exemples. Notons seulement, comme excellentes mises au point, l'étude des bas-reliefs du déambulatoire de Saint-Sernin et de leur destination primitive; l'étude du tympan de Cahors et de ses rapports avec la sculpture de Chartres.

Les photographies, dont la reproduction n'est malheureusement pas toujours d'une aussi belle qualité qu'elles le mériteraient, sont cependant extrêmement intéressantes et utiles par leur choix et leur abondance.

Georges GAILLARD.

Emilio Camps Cazorla : *El arte románico en España*. Editorial Labor, Barcelona. Un vol. in-12 de 250 p. avec 53 fig. dans le texte et XXIV planches hors texte.

L'auteur nous présente lui-même son ouvrage comme un reflet, qu'il a voulu aussi fidèle que possible, de l'enseignement de D. Manuel Gómez Moreno au Centro de Estudios Históricos. C'est dire l'intérêt primordial de ce livre. On y trouvera non seulement un résumé fort exact de l'*Arte románico español* de Gomez Moreno (qui n'offrait d'étude détaillée que sur les commencements de l'art roman), mais encore une étude complète du développement de l'art roman espagnol tout au cours du XIIe siècle, jusqu'au célèbre

2. C'est nous qui soulignons ces mots essentiels.

portique de la Gloire à la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.

La pensée du maître incontesté de l'archéologie espagnole, toujours originale et puissante, est présentée par son disciple avec tant de précision et de fermeté que l'on hésite à employer ici le mot de vulgarisation. Il faut l'entendre en tout cas dans ce qu'il contient de meilleur si l'on veut l'appliquer à cet excellent manuel, qui remplit la promesse de son épigraphe tirée de Saavedra Fajardo : « bien así como no se disminuye la luz de la hacha, que se comunica a otras y las enciende ».

Un glossaire de mots techniques, fort utile à tous, sera tout particulièrement apprécié par les lecteurs étrangers de ce manuel, qui mérite de rester classique.

GEORGES GAILLARD.

María Elena Gómez Moreno : *Breve Historia de la Escultura Española*. Misiones de Arte, Madrid, 1935. Un vol. de 142 p. avec LXIV planches hors texte.

Les « Misiones de Arte » avaient publié, il y a quelques années, sous la forme de tout petits volumes, d'excellents résumés de l'histoire de l'architecture en Espagne. Quatre titres seulement parurent : l'architecture préhistorique; l'architecture romaine; l'architecture chrétienne primitive, visigothique et asturienne; l'architecture califale et mozarabe. L'an dernier paraissait, sous une présentation différente et dans un volume forcément un peu plus épais en raison de l'immensité du sujet, la remarquable *Breve Historia de la Pintura española*, par Lafuente Ferrari. Voici maintenant, comme pendant à cet ouvrage, une *Breve Historia de la Escultura Española*, dont il ne faut pas moins louer la clarté et l'aisance, en même temps que l'illustration abondante et bien choisie. On y trouve une bibliographie sommaire, des tableaux synoptiques bien faits, un index alphabétique et une table des matières.

Ces volumes constituent un genre nouveau dans la littérature de l'histoire de l'art en Espagne. Ils rendront des services. C'est cependant un genre dont il ne faudrait pas abuser. La première série des publications que nous avons citées, portant sur des sujets limités, nous paraît plus utile que la seconde. C'est une gageure que de condenser en un peu plus de cent pages toute l'histoire de la sculpture espagnole depuis l'époque ibérique jusqu'à nos jours. L'état de nos connaissances ne permet pas toujours de ne

pas rester superficiel. Une telle synthèse est presque impossible à réaliser.

Dans le tableau synoptique, nous lisons avec quelque surprise : Cathédrale de Jaca (vers 1054), chapiteaux historiés. On sait que c'est en 1054 que le roi Ramire Ier fit de Jaca la capitale de son petit royaume. Un texte célèbre nous apprend qu'en 1063, l'année de sa mort, la construction de la cathédrale était commencée; mais une donation *ad opus* en 1094 nous prouve qu'on y travaillait encore à cette date; l'édifice lui-même montre trop de tâtonnements, de reprises, de malfaçons, pour qu'on puisse supposer qu'il a été construit en une seule campagne. La date de 1054 environ, appliquée aux chapiteaux, est certainement très loin de la véritable, et la chose n'est pas sans importance lorsqu'il s'agit de la période où la sculpture romane est en train de naître et de chefs-d'œuvre aussi remarquables que les chapiteaux de Jaca.

Il n'y a là cependant, pour un ouvrage qui embrasse tant de siècles, qu'un détail. Il faut, au contraire, presque toujours féliciter l'auteur de sa précision et de la fermeté de ses vues. On admirera tout particulièrement la courte introduction où sont exprimées quelques idées très justes et très importantes, celle, par exemple, de la faculté extraordinaire de l'Espagne pour assimiler et espagnoliser les nombreux artistes étrangers qui se sont installés sur son sol.

Georges GAILLARD.

CHRONIQUE

Programme des concours d'agrégation et de certificat d'aptitude d'espagnol pour 1937 (Les auteurs marqués d'un * constituent le programme de certificat) :

I. — L'épopée savante dans la péninsule ibérique jusqu'à Lope de Vega.

1. *Libro de Alejandro :* coplas 540 à 716 (*B. A. E.*, t. 57).
2. *Libro de Apolonio :* coplas 346 à 558 (*B. A. E.*, t 57).
3. Juan de Mena : *Las Trescientas* (extraits contenus dans le t. I de « Antología de poetas líricos castellanos » de Menéndez y Pelayo).
4. Camoens : *Les Lusiades*, chant III, strophes 101 à 118, chant X, strophes 120 à 142 (Bibliotheca Romanica).

*5. Ercilla : *La Araucana* (morceaux choisis par Ducamin, Paris, Garnier, 1900).
*6. Lope de Vega : *La Circe*, chants I et III (*B. A. E.*, t. 38).

II. — Salamanque. Sa vie économique et sociale, du XVe au XVIIe siècle. Son rôle littéraire et artistique.

*1. Juan Del Encina : *Representaciones* (Bibliotheca romanica, n°s 208, 209, 210).
2. Luis de León : *Nombres de Cristo*, t. 1, Introducción; *De los nombres en general*, t. 2; *Príncipe de Paz*, t. 3, *Jesús* (éd. Onís, « *Lectura* »).
*3. Cervantes : *La cueva de Salamanca.*
4. Rojas Zorrilla : *Obligados y Ofendidos y Gorrón de Salamanca* (*B. A. E.*, t. 54).

III. — La tradition espagnole et l'épuration du goût au XVIIIe siècle.

*1. Isla : *Fray Gerundio* (Les trois premiers livres) (*B. A. E.*, t. 15).
*2. Forner : *Exequias de la lengua castellana* (éd. « *La Lectura* »).
*3. Meléndez Valdés : *Poesías* (éd. « *La Lectura* »).

IV. — La Castille dans la littérature et dans l'idéologie espagnole, depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

*1. Antonio Machado : *Campos de Castilla.*
*2. Azorín : *Doña Inés.*
*3. J. Ortega y Gasset : *España invertebrada.*
*4. Unamuno : *Andanzas y visiones españolas.*

V. — Auteur latin : Virgile : *L'Enéide* (chant VI).

— *Boletín de la Academia de la Historia*, Jul.-Sept. 1935 : H. Obermaier, *Las cuevas de los Casares y de la Hoz.* — M. López Otero, *El castillo-basílica de Santa María la Real de Uxué.* — A. Ballesteros, *Itinerario de Alfonso X* (suite). — F. Olmos Canalda, *Inventario de los documentos escritos en pergaminos del Archivo Catedral de Valencia.* — *Exposición de Arte Inca.* — J. de Rújula et A. del Solar, *Los Alvarado en el Nuevo Mundo.* — J. Domínguez Bordona, *Discursos medicinales del Lic. Juan Méndez Nieto.* — Th. Oettel, *Una catedrática en el siglo de Isabel la Católica : Luisa* (*Lucia*) *de Medrano.* — Oct.-Dic. : A. de la Torre, *Algunos datos sobre los comienzos de la reforma de Monserrat en tiempo de los Reyes Católicos.* — Fr. Carreras y Candi, *Correos y telegrafia óptica ibéricos.* — W. Muir, *Un códico visigótico de San Pedro de Cardeña.* — H. Wieruszowski, *Conjuraciones y alianzas políticas del Rey Pedro de Aragón.* — M. Alcocer, *Criptografía española* (suite). — Gr. Marañón, *La biblioteca del Conde-Duque.* — P. Luis Fullana, *Historia de San Miguel de los Reyes.* — A. Huarte, *Catálogo de doc. relacionados con la Hist. de Esp. existentes en los archivos portugueses* (suite).

— *Por nuestro idioma*, publicación bimestral de la « Sociedad Argentina de Estudios linguísticos » (11 de setiembre 2262, Buenos Aires). Intéressants aperçus linguistiques : *El pudor en el lenguaje de los Argentinos; Unidad y diversidad de la lengua española*, etc. (Abril y Mayo 1936).

— A l'occasion du cinquantenaire de la mort de Victor Hugo, l'Institut français de Madrid, rattaché, comme on sait, à l'Université de Toulouse comme l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques l'est à l'Université de Bordeaux, a tenu à organiser une manifestation qui rappelât aux Madrilènes l'espagnolisme de notre grand poète romantique. De l'exposition éphémère de ces souvenirs, il restera le catalogue dressé pour la circonstance, avec 105 numéros (dessins originaux, estampes, manuscrits, livres), avec une introduction de M. Paul Guinard, l'actif et distingué directeur de cet Institut (*Exposición Victor Hugo*, Madrid, Abril 1935, 48 pages).

— Notre *Bulletin* n'est pas un *Index*. Mais ne serait-ce qu'à titre d'information et vu le désir de l'auteur, il faut bien signaler le livre intitulé *Mundo novo que surge*, de José Augusto Correia de Campos (Imprenta Portuguesa, 108, rue Formosa, Porto; 1935, VII-319 p.). Les tendances n'en sont pas précisément réactionnaires.

— André-E. Sayous, *Les méthodes commerciales de Barcelone au XVe siècle, d'après les documents inédits de ses archives : La Bourse, le prêt et l'assurance maritimes, les sociétés commerciale, la lettre de change, une banque d'Etat* (*Revue historique de droit français et étranger*, 1936, n° 2, p. 255-301). Librairie du Recueil Sirey, 22, rue Soufflot, Paris (Ve).

L'auteur nous promet des études sur Séville et sur les foires de Castille.

— Lic. Fernando Barreda, *El ataque de Nelson a Tenerife, relatado por un marino montañés* (Dionisio de las Cagigas). Centro de Estudios montañeses, Santander, 1936, 37 pages.

— Alfredo de Carvalho, *A cultura portuguesa em Bordeus* (*Labor*, Aveiro, Ano IX, 1935, nos 63 et 65).

— Publications récentes :

Eloy Bullón, *El concepto de la soberanía en la Escuela jurídica española del siglo XVI*. Segunda edición, Madrid, V. Suárez, Preciados, 46; 1936, 225 p., 5 ptas.

Les éducateurs de l'Espagne contemporaine. I, Les krausistes; II, Lettres inédites de D. Julián Sanz del Río publiées par Manuel de la Revilla, traduction précédée d'une introduction historique et d'une biographie de Sanz del Río, par l'abbé Pierre Jobit, docteur ès lettres, ancien membre de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, aumônier du Lycée d'Angoulême. Paris, de Boccard; Bordeaux, Feret, 1936, 2 vol. de XXIII-299 p. et 173 p.; 40 et 20 fr.

Vidas memorables. María de Molina, por Mercedes Gaibrois de Ballesteros, de la Academia de la Historia. Espasa-Calpe, Madrid, 1936, 274 p. in-8°; 9 ptas.

Glosarios latino-españoles de la Edad Media, por Américo Castro. Junta para ampliación de Estudios, Centro de Estudios históricos. *Revista de Filología Española*, Anejo XXII. Madrid, 1936, I, XXXVII-379 p., 25 ptas.

Die Formen des Sonetts bei Lope de Vega, von Dr. Otto Jörder. *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*. Feft 86). Max Niemeyer Verlag, Halle a. Saale, 1936, XII-372 p. in-8°.

TABLE DES MATIÈRES
PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES

I. — Articles de fond.

II. — Variétés, Notes, Chronique.

Boletín de la Bibl. Menéndez Pelayo; E. Alarcos, L. Dubois; *Romanische Forschungen, Bull. of Spanish Studies;* Gray, Baruzi; *Al Andalus;* Iriarte, Morera, Serís, A. López de Meneses, Díaz-Plaja; *Hespéris;* Valle Inclán, R. Ricard; *La Défense;* Barbazán, E. de Castro; A. Tomas, Chávez, Larrieu, Bertoldi, Besso, E. Lambert, Pitollet, Barja, H. Meier, Serís, Vaganay; Congrès international de Linguistes; S. W. Baron, Cardozo de Bethencourt; Conférences sur le Portugal; Entwistle, E. G. Faure, Lunel, J. F. Pastor, Lespès, Cavaillès, Sanahuja, Usón et Canellas, Entrambasaguas, Helmuth Plessner; Cours de vacances à Madrid; P. Guinard, D. Alonso **(G. C.)**, p. 243-254; Publications récentes, p. 255; A. Martínez Alegría; *Les Langues méridionales, PMLA;* T. G. Figueras, A. Monier, L. Spitzer; *Revue d'histoire ecclésiastique, Revista hispánica moderna, Bulletin of Spanish Studies;* C. Pitollet, J. Baruzi; Catalogues de librairie; *Boletín de la Academia Española,* L. Izaga **(G. C.)**, p. 414; Publications récentes, p. 416; Programme des concours d'agrégation et de certificat d'aptitude d'espagnol pour 1937; *Boletín de la Academia de la Historia: Por nuestro idioma;* Institut français de Madrid; Correia de Campos, A. Sayous, F. Barreda, A. de Carvalho **(G. C.)**, p. 554.

III. — Bibliographie.

J. Puig i Cadafalch, *L'Arquitectura Romana a Catalunya* **(Georges Gaillard)**, p. 83. — A. P. Villanueva, *Los ornamentos sagrados en España* **(G. Gaillard)**, p. 85. — Al Saqundi, *Elogio del Islam Español*, trad. por E. García Gómez **(G. C.)**, p. 86. — R. S. Willis, *The relationship of the Spanish « Libro de Alexandre » to the « Alexandreis » of Gautier de Chatillon; El Libro de Alexandre, Texts of the Paris and the Madrid manuscripts* **(G. C.)**, p. 87. — R. Menéndez Pidal et E. Varón Vallejo, *Historia Troyana* **(G. C.)**, p. 91. — *La Flor de las Ystorias de Orient*, by Hayton, ed. by W. Robertson Long **(G. C.)**, p. 93. — A. Pagès, *Les cobles de* Jaime, Pere é Arnau March **(G. C.)**, p. 95. — Lynn Thorndicke, *A history of Magic* **(G. C.)**, p. 96. — R. B. Merriman, *The rise of the Spanish Empire*, vol. IV **(G. C.)**, p. 98. — Cervantes, *D. Quichotte*, t. II. Intr. et notes de M. Bardon **(J. Sarrailh)**, p. 103. — Azorín, *Lope en silueta* **(J. S.)**, p. 105. — Maria Scorza, *Góngora e Chiabrera* **(G. C.)**, p. 105. A. Marasso, *Rubén Darío* **(G. C.)**, p. 107. — Th. Andersson, *Carlos María Ocantos* **(G. C.)**, p. 110. — L. Papy, M. Th. Gadala, Mme Papy, *Le Portugal* **(H. Cavaillès)**, p. 114. — A. de Llano Roza de Ampudia, *Pequeños anales de quince días* **(G. C.)**, p. 114.

M. Bensabat Amzalak, *Trois précurseurs portugais* **(A. Mounier)**, p. 228. — Fidel Fernández, *Aben Humeya* **(J. Sermet)**, p. 229. — Lewis Hanke, *The first social experiments in America* **(R. Ricard)**, p. 232. — José F. Montesinos, *Lope de Vega, Barlaán y Josafat* **(G. C.)**, p. 233. — L. Valenilla Lanz, C. Parra-Pérez, Ch.-V. Aubrun, *Bolívar, Choix de lettres* **(G. C.)**, p. 235. — Vaclav Cerny, *Essai sur le Titanisme* **(G. C.)**, p. 235. — J. E. Englekirk, *Edgar Allan Poe in Hispanic Literature* **(A. J. Farmer)**, p. 241.

Historia de España, dirigida por R. Menéndez Pidal, t. II **(G. C.)**, p. 391. — F. M. Pareja Casañas, *Libro del Ajedrez* **(G. C.)**, p. 393. — R. Willis, *The debt of the Spanish Libro de Alexandre to the french Roman d'Alexandre* **(G. C.)**, p. 394. — Lewis Hanke, *Las teorías políticas de Bartolomé de las Casas* **(R. Ricard)**, p. 397. — Dámaso Alonso, *Don Luis de Góngora, Las Soledades* **(G. C.)**, p. 397. — E. Lewalter, *Spanish-jesuitische und deutsch-lutherische Metaphysik des 17. Jahrhunderts* **(A. Renaudet)**, p. 399. — A. de Amezúa, *Lope de Vega en sus cartas* **(G. C.)**, p. 401. — Junta del Centenario, *Catálogo de la Exposición bibliográfica de Lope de Vega* **(Paul Mérimée)**, p. 404. — E. Lafuente Ferrari, *Los retratos de Lope de Vega* **(P. Mérimée)**, p. 407. — A. Millares Cubas, *Diario de Don Antonio de Betancourt* **(R. Ricard)**, p. 409. — E. Schramm, *Donoso Cortés* **(J.-Fr. Pastor)**, p. 410. — *Memorias de Doña Eulalia de Borbón*. Intr. de A. Lamar Schweyer **(D. V. del R.)**, p. 411.

F. Deshoulières, *Eléments datés de l'art roman en France;* Raymond Rey, *La sculpture romane languedocienne;* Emilio Camps Cazorla, *El arte románico en España;* María Elena Gómez Moreno, *Breve historia de la Escultura Española* **(Georges Gaillard)**, p. 542-553.

1er octobre 1936.

La Rédaction : G. CIROT, secrétaire; G. RADET, directeur-gérant.


BOUND BY
HNM

